
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00123614 0

ALEX. DELCOMMUNE

Vingt années de Vie africaine

Récits de Voyages, d'Aventures et d'Exploration

au CONGO BELGE

1874-1893

TOME SECOND





Vingt années de Vie africaine

1874-1893

Alex. DELCOMMUNE

Vingt années de Vie africaine

Récits de Voyages, d'Aventures et d'Exploration

au CONGO BELGE

1874-1893

TOME SECOND

BRUXELLES
Vve FERDINAND LARCIER
26-28, rue des Minimes
1922

Table des Matières

QUATRIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

A mes amis, Emile FRANCQUI, *Ministre d'Etat, Directeur de la Société Générale de Belgique;* Jules CORNET, *Professeur de géologie à l'Université de Gand et à l'Ecole des mines de Mons;* Norbert DIDERRICH, *Conseiller Colonial,* les seuls survivants des expéditions du Katanga, *j'adresse mon meilleur souvenir...*

Bruxelles, décembre 1921.

A. Delcommune.

CHAPITRE PREMIER

L'exploration du Katanga (1890-1893).

Sommaire : Organisation de l'expédition Delcommune au début de l'année 1890. — Le but de l'expédition. — Arrivée à Boma. — Pouvoirs reçus du Gouverneur général Coquilhat. — Instructions concernant l'expédition Lemarinel. — Départ de Matadi, le 5 septembre 1890. — Arrivée à Léopoldville et Kinchassa.

Les idées ambitieuses et tendancieuses de l'Angleterre, incarnées dans la personne de Cecil Rhodes, dénommé « le roi du Cap » et dans celles de son entourage, étaient de nature à porter ombrage à la perspicacité de S. M. le Roi Léopold II, quant à la nécessité de veiller à conserver intactes les frontières Sud de son vaste domaine africain.

Mais au commencement de 1890, lorsque ces visées se manifestèrent de façon inquiétante, les ressources faisaient défaut au Grand Souverain.

Il combina d'abord, à frais communs avec la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie, la composition et l'envoi d'une expédition chargée d'aller occuper le Katanga et y planter le drapeau étoilé.

Cette expédition devait avoir deux chefs : l'un, représentant l'Etat Indépendant du Congo, l'autre, la Compagnie. Ils devaient commander alternativement l'expédition, c'est-à-dire que l'un en serait chargé à l'aller et l'autre au retour.

Je fis observer au Capitaine Thys, Administrateur-Délégué de cette Compagnie, qui avait déjà à son actif la création de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, de la S. A. B.

et de la Compagnie des Magasins Généraux, les difficultés d'exécution que présentait semblable conception.

Il était, en effet, difficile sinon impossible, selon moi, de trouver un chef qui consentît à se mettre en sous-ordre lors du retour de son expédition.

Le temps pressant, je finis par le convaincre de la nécessité de mettre lui-même sur pied une expédition parfaitement distincte de celle de l'Etat, afin que chacune d'elle eût son chef tout à fait indépendant.

Enfin, il me demanda si je voulais prendre le commandement de cette expédition, qui devait partir le plus tôt possible.

J'acceptai.

Entretemps, d'accord avec le Roi, l'administration de l'Etat Indépendant donnait l'ordre à Paul Le Marinel, qui se trouvait sur place, commissaire de district à Lussambo (Kassaï), d'organiser le plus vite possible une seconde expédition et de la diriger lui-même vers le Katanga, pour prendre possession effective de cette province.

Je me mis tout de suite en mesure d'embaucher le personnel européen qui m'était nécessaire.

J'écrivis au capitaine Carl Hakanson, officier de l'armée suédoise, homme de valeur, cartographe distingué, que je connaissais, qui avait déjà fait un terme de service à l'Etat Indépendant du Congo, et je lui proposai d'être mon second dans l'expédition.

Il accepta et fut immédiatement envoyé à la côte occidentale d'Afrique (Lagos) pour y recruter le personnel soldat (Haoussas) nécessaire.

Il fut décidé que ma troupe se composerait de cent cinquante soldats.

Bref, après avoir passé les commandes de tout ce qui était nécessaire à semblable expédition, après avoir embauché le Docteur Paul Briart comme médecin, et l'ingénieur Norbert



Le Capitaine Albert THYS,
Promoteur du Mouvement économique belge au Congo.

Diderrich comme géologue, je pus considérer l'expédition comme prête à partir à la fin du mois de juin 1890.

On m'adjoignit encore, plutôt par complaisance que par nécessité, M. de Roest d'Alkeimada et un lieutenant de l'armée russe, le Comte Souschoff. Ce dernier, toutefois, ne dépassa pas Palabala, dont la montée l'avait fatigué à tel point, que je fus obligé de le renvoyer en Europe.

Briart et Diderrich, ainsi que les deux adjoints qui précèdent, s'embarquèrent à Anvers sur un bateau de la « Woermann Linie ».

Quant à moi, après m'être mis d'accord avec le Gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo sur le rôle politique que je devais remplir, et avoir reçu mes instructions de la C. C. C. I., je m'embarquai à Lisbonne sur un bateau portugais, le 6 juillet 1890. Ces instructions, en ce qui concernait les solutions géographiques à résoudre, avaient été rédigées par A.-J. Wauters, le savant géographe.

A mon arrivée à Boma, j'allai immédiatement rendre visite à mon ami Coquilhat, alors inspecteur d'Etat, faisant fonctions de Gouverneur Général.

Malgré qu'il eût une cuisine spéciale, prescrite par son médecin pour la guérison de la dysenterie chronique qui le minait depuis longtemps déjà, Coquilhat voulut que je vinsse déjeûner avec lui pendant tout le temps de mon séjour à Boma.

Se conformant aux instructions de Bruxelles, il me remit quelques jours avant mon départ la lettre suivante :

Etat Indépendant du Congo
Gouvernement local
Direction

Boma, le 21 août 1890.

Monsieur,

Vous avez bien voulu accepter, en même temps que la charge d'une exploration commerciale et scientifique dans le Katanga, pour une société privée, d'y remplir une mission politique éventuelle pour l'Etat du Congo.

En conséquence, je vous confère par la présente les pouvoirs d'agent spécial du Gouvernement chargé d'une mission.

Là où se trouveront des autorités, ou bien où se fera sentir leur action, vous voudrez bien vous adresser à elles en mon nom pour l'assistance dont vous pourriez avoir besoin.

Pour le reste, dans la partie de notre territoire situé au Sud de Bena-Kamba, vous êtes autorisé à agir en cas de besoin comme chef de mission officielle.

Votre expédition est autorisée à marcher armée, portant l'uniforme de la Force publique et sous le drapeau de l'Etat, mais dans cet équipement, elle sera constituée en un corps auxiliaire de la Force publique, dont je vous désigne pour être le chef. Vous aurez dans la partie du territoire mentionné dans l'avant-dernier alinéa ci-dessus, le droit de recruter au nom de l'Etat des porteurs et des soldats. Le corps auxiliaire que vous commanderez ne pourra être détourné de la mission qui vous est confiée.

Les hommes que vous enrôleriez pour une période dépassant la durée de l'expédition devraient, à la fin de celle-ci, être remis aux autorités de l'Etat.

Vous connaissez notre ligne générale de politique vis-à-vis des Arabes et des indigènes :

Nouer des relations pacifiques pour préparer la voie au commerce européen; éviter les conflits et en même temps faire connaitre et respecter l'autorité de l'Etat.

D'autre part, vous savez que M. Paul Le Marinel, Commissaire du district du Lualaba, est chargé d'une expédition ayant pour objectif la région même dans laquelle vous avez pour but de pénétrer.

M. Le Marinel partira probablement de Lussambo vers le 1er octobre, pour le Katanga.

Il se pourrait — mais ce n'est qu'une supposition — qu'il se dirige par l'ancien chemin de Wissmann, puis qu'il marche soit vers le confluent de la Lukassi et du Lomami, soit en obliquant directement au Sud-Sud-Est à partir de chez Mona Katschich, pour suivre ensuite, assez longtemps vers le Sud, le Lomami ou l'itinéraire de Cameron.

M. Le Marinel doit fonder un poste d'un officier, un sous-officier et 30 hommes à l'extrême frontière méridionale.

Mais, contrairement à ses premières instructions, il ne doit pas franchir cette frontière, parce que l'Angleterre nous ayant promis officiellement de ne pas reconnaitre les traités qui seraient conclus sur notre territoire, j'ai reçu l'ordre télégraphique d'inviter M. Le Marinel à rester en deça de nos frontières.

J'espère que cet avis important lui est parvenu, mais, par précaution, je vous prie, si vous arrivez à sa portée, de le lui mander par un courrier sûr.

Dans le cas improbable, où M. Le Marinel subirait un revers ou ne



L'Inspecteur d'Etat COQUILHAT,
Faisant fonctions de Gouverneur Général (août 1890).

pourrait atteindre son but, je fais appel à votre dévouement au Roi-Souverain, pour que vous vous efforciez de réaliser l'objectif dont Il l'a chargé concurremment avec votre mission privée.

Vous voudrez bien communiquer confidentiellement la présente lettre aux Commissaires des districts avec lesquels vous serez en rapport.

L'Inspecteur d'Etat,
ff. de Gouverneur Général,
(*S.*) COQUILHAT.

Monsieur Alexandre Delcommune,
Chef de l'expédition d exploration du Katanga pour la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie.

Coquilhat dota mon expédition d'un Conseil de guerre, dont il me nomma juge, et me fit accorder le droit de justice dans un rayon de quinze kilomètres à droite et à gauche de ma route. Il m'adjoignit aussi le sergent Cassart, jeune recrue belge, pour aider Hakanson dans le maniement de la troupe.

Enfin, il fit tout ce qui lui était possible pour m'aider dans ma tâche, et je lui en ai conservé une profonde reconnaissance.

Hakanson étant arrivé avec son contingent d'hommes au complet, après avoir embauché mon ami Protche, Français, avec une vingtaine de Bas-Congo, tous excellents rameurs, cuisiniers, boys ou laveurs, nous quittâmes Matadi le 5 septembre et arrivâmes sans incident bien marquant à Léopoldville, le 27 du même mois.

Après quinze jours d'attente à Kinchassa pour recevoir, par la route des caravanes, toutes les charges de l'expédition, nous nous embarquâmes le 13 octobre à destination de Bena-Kamba (Lomami).

J'avais choisi cette route, quoiqu'étant plus longue que la route de Kassaï, me souvenant encore de la densité de la population que j'y avais trouvée environ deux ans auparavant.

Coquilhat, cependant, m'avait mis en garde contre les éventuelles razzias des Arabes et m'avait fortement conseillé

d'acheter des canots en nombre suffisant aux Stanley-Falls, au cas très probable où je ne trouverais pas de porteurs.

Ces canots, avec l'allège en acier que j'emportai, me permettraient de remonter le Lomami jusqu'au moment où je réussirais à me procurer des porteurs.

Je suivis ce judicieux conseil.

Un petit incident marqua l'embarquement à Kinchassa des deux mulets d'Espagne que j'emmenais avec moi.

Ils étaient tellement grands, que lorsqu'on les embarqua sur le premier pont du sternwheel, on reconnut qu'ils devaient se tenir le cou baissé, la tête dépassant le plancher du second pont. Je ne pouvais guère les maintenir dans cette position pendant tout un mois, au risque de les voir s'ankyloser.

Je dus donc les échanger sur place, et grâce à l'obligeance de mon frère Camille, alors Directeur de la S. A. B., qui se trouvait à Kinchassa, je pus les échanger contre un mulet plus petit et un âne.



CHAPITRE II

De Kinchassa à Bena-Kamba (Lomami).

Sommaire : Départ de Kinchassa. — La *Ville de Bruxelles* et la *Florida*. — Scène nocturne. — Le Réveil. — Abibu, chef arabe d'Isangi. — Aux Stanley-Falls. — Achat de pirogues. — Sur le Lomami. — Bena-Kamba. — A la rencontre de la *Florida*. — Flèches empoisonnées. — Superstition de nos hommes. — Premières réclamations.

Le 17 octobre 1890, à huit heures du matin, la *Ville de Bruxelles* et la grande allège que ce vapeur remorque, le *Baron Weber*, sont annoncés, venant de Léopoldville. Ils amènent ensemble deux cent cinquante-neuf charges et cinquante-quatre hommes de l'expédition. Comme ils n'accostent pas la berge à Kinchassa, ils ralentissent leur allure pour nous permettre de les rejoindre en pirogues. Une demi-heure plus tard nous perdons de vue Kinchassa, que nous quittons ainsi exactement un mois après notre départ de Matadi.

La *Ville de Bruxelles* et la *Florida* ont démarré presque simultanément. La première, un bon marcheur, sort du Stanley-Pool le même jour, tandis que la seconde s'arrête à Kimpoko, vers cinq heures, pour s'y approvisionner de bois. La *Florida* est lourdement chargée et transporte cent vingt hommes ; en outre, elle traîne deux allèges et un canot. Il n'est pas douteux que nous n'arrivions avant elle au confluent du Lomami. Mais, comme nous comptons pousser jusqu'aux Stanley-Falls, ce qui nous prendra au moins trois jours, elle pourra s'arrêter à Isangi et nous y attendre.

Le 20, nous arrivons au confluent du Kassaï et stoppons

à Berghe-Sainte-Marie, où les Pères belges nous reçoivent très hospitalièrement et nous invitent à dîner. Malgré leurs efforts incessants, la mission n'est guère plus prospère qu'il y a une couple d'années. Cela tient à la faible densité d'une population peu industrieuse, qui ne fabrique que la massanga, ou vin de canne à sucre, et aussi à cette circonstance que le pays, très accidenté, n'est guère fertile. Les Pères de Scheut me semblent aussi encore plus ou moins novices dans l'art de créer des établissements coloniaux. Mais avec de la persévérance ils finiront par égaler les Missions françaises, de loin les plus belles et les mieux organisées que j'ai vues.

Après avoir laissé l'ordre à Hakanson de débarquer les hommes de la *Florida*, dès son arrivée à Berghe-Sainte-Marie, et de renvoyer le vapeur le plus tôt possible à Kinchassa, afin de réparer un impardonnable oubli, je quitte les Pères, et la *Ville de Bruxelles* va mouiller à la Mission américaine de Tshumbiri. Les jours suivants, nous atteignons successivement Bolobo, Lukoléla et l'Équateur, où un agent de la Société du Haut-Congo nous a préparé une cordiale réception.

La première fois qu'on remonte le cours imposant du grand fleuve, on est saisi d'admiration devant les décors magnifiques qui s'y succèdent. On s'en emplit les yeux, on ne veut pas perdre un coin des paysages qui, cependant, se répètent constamment. Mais, à chaque instant aussi, vous apparaissent des détails nouveaux, qui vous avaient échappé de prime abord.

Une des plus belles scènes qu'on puisse voir, est celle à laquelle donne lieu, la nuit, à la lisière d'une forêt, la coupe journalière du bois pour les besoins du vapeur. C'est un spectacle magnifique et inoubliable.

D'un côté la massive silhouette du vapeur se détache en noir sur la nappe foncée du fleuve, où la lune coule une

traînée d'argent en fusion et où les étoiles reflètent leurs milliers de points d'or. Un profond silence enveloppe cette partie ensommeillée de la scène, alors que là, sur la rive, des bruits confus s'élèvent.

Éparpillés dans un coin de la forêt vierge où le jeune taillis jonche déjà le sol, tandis que les grands arbres sont encore respectés, plus de cent feux jettent leurs lueurs rouges. Nos hommes, semblables aux mystérieux enfants de la nuit, vont et viennent, apparaissent et disparaissent, les uns ployés sous le poids d'un tronc d'arbres, les autres traînant d'énormes branches sèches. On en voit d'autres encore qui, éclairés par la lumière fauve des brasiers, se baissent et se relèvent en cadence ; un éclair d'acier brille chaque fois au-dessus de leurs têtes et la cognée s'abat avec un « han » sonore.

On perçoit des craquements, faibles d'abord, puis terribles, et une immense clameur traverse l'air, couvrant à peine le bruit de la chute retentissante d'un géant de la forêt.

Les échos réveillés répondent : les oiseaux, troublés dans leur sommeil, s'envolent avec épouvante, tandis que l'énorme chauve-souris roussette continue, de son vol lourd et saccadé, sa chasse nocturne au-dessus des feux allumés. Les arbres superbement dressés semblent narguer les nains qui s'agitent à leurs pieds, et cependant, lorsque la flamme claire d'un feu ranimé jette des reflets métalliques sur leur sombre feuillage, on affirmerait qu'ils frissonnent en pressentant leur fin.

Aussitôt que la quantité de bois, abattu et divisé en bûches, est jugée suffisante, les hommes forment la chaîne, et le bois de chauffage, passant de main en main, est déposé à bord. Sous un feu roulant de quolibets et de saillies, des rires inextinguibles jaillissent de toutes les bouches, et des bousculades se produisent. Parfois un loustic se met à esquisser une danse échevelée dont les mouvements désordonnés présentent un

constraste comique avec l'impassibilité de sa face de marbre noir. Les contorsions lassives de son corps, autant que les teintes changeantes, fauves ou rougeâtres, dont l'illuminent les flammes tremblottantes des feux, le feraient prendre pour un fils de Satan s'ébaudissant sur le seuil du logis paternel. Les bûches s'échappent des mains qui se heurtent en claquements joyeux, et la bande fantastique semble toute entière prise de convulsions. Une joie folle secoue ces trois cents hommes ; les uns, pliés en deux, frappent de la paume leurs cuisses nerveuses ; les autres, le buste renversé, se tiennent les côtes ; en un mot, tous s'amusent de si bon cœur, leur gaîté est si franche et si communicative, que la contagion nous gagne à notre tour. Nous partons d'un éclat de rire, ce qui n'augmente pas médiocrement l'hilarité générale.

Mais le capitaine, lui, ne badine pas. Un coup de sifflet retentit. La chaîne se reforme et le travail continue, non sans que l'on entende encore, de-ci de-là, quelques rires sonores. Puis, lorsque le bois est mis à bord, chaque homme, muni d'une natte, va s'allonger près d'un des feux. Ceux-ci s'éteignent un à un. Le bruit s'atténue progressivement. La forêt retombe dans son calme profond, qu'interrompent doucement des murmures à peine saisissables, et dans son insondable obscurité percent encore les taches rousses de quelques foyers agonisants, semblables à d'énormes lucioles.

Une scène non moins pittoresque accompagne chaque matin le réveil de nos hommes et le départ du bateau. A cinq heures, la diane sonne, en même temps que le premier coup de sifflet du vapeur fend l'air. Tout notre monde est immédiatement sur pied. Au silence des heures précédant le jour, succède brusquement un brouhaha indescriptible. Vous imaginerez-vous trois cent cinquante nègres qui s'étirent, s'appellent et s'interpellent, se chamaillent toujours, s'injurient souvent, se battent parfois.

Un second coup de sifflet jette son appel strident ; c'est le signal de l'embarquement. Dans les tendres demi-teintes de l'aurore naissante, on voit s'élancer tous ces torses de bronze, semblables à de vrais démons jaillissant des ombres de la nuit. De pétulantes grappes humaines sont suspendues aux flancs de la *Ville de Bruxelles*, criant, se ramassant, s'éclaboussant et riant à gorge déployée, jusqu'à ce qu'un troisième coup de sifflet donne le signal du départ. Les chaudières grondent, la vapeur s'échappe en mugissant, les cylindres grincent, la grande roue plonge doucement ses aubes dans les flots, le bateau s'ébranle et nous partons, laissant derrière nous, non le sillon argenté du soir, mais une série de vagues, frangées d'écume, où les premiers rayons du soleil font luire des paillettes d'or.

Entre ces tableaux si animés du coucher et du réveil, la journée se passe généralement d'une façon assez monotone. Nous lisons, écrivons, fumons et ceux que leur tempérament porte à la rêverie peuvent s'y abandonner à loisir, car les heures sont longues.

Quelle différence entre ce voyage et celui que je fis, il y a trois ans, à bord du *Roi des Belges*. Nous devions alors fixer notre attention sur mille choses, soit pour saisir et décrire exactement les différents aspects des pays, toujours nouveaux, que nous traversions, soit pour faire le croquis rapide d'un terrain, ailleurs pour calculer la largeur du fleuve, noter le trajet parcouru, la rapidité du courant et la profondeur des eaux. Cette tension constante de l'esprit qu'exigeait l'accomplissement de notre mission, et le peu de confort dont nous jouissions, nous faisaient souvent désirer l'heure du repos. Et encore cette heure venue, que de fois nous devions visiter les villages, afin de recueillir des renseignements sur le commerce et l'industrie, sur les mœurs et les coutumes des indigènes. Mais si cette expédition nécessitait une incessante acti-

vité, des labeurs et des épreuves assez durs, elle nous a montré des pays superbes, revêtus d'une surprenante végétation, des terres d'une fertilité inouïe, des forêts vierges d'une richesse intarissable, en un mot, des contrées d'un magnifique et indiscutable avenir.

Quand je me remémore les péripéties de la reconnaissance commerciale du bassin du Congo, et que je me vois aujourd'hui confortablement installé sur la *Ville de Bruxelles*, j'ai l'impression que je fais un simple voyage d'agrément. Je me sens glisser sur la pente d'une délicieuse oisiveté et je m'y laisse aller parfois, heureux de vivre un peu sans penser au lendemain.

Mais ces moments de béatitude ont peu de durée. Mes soucis professionnels de chef d'expédition reviennent hanter mon esprit, et ma quiétude se trouble à l'idée des difficultés que présentera peut-être le recrutement des porteurs et des embarcations dont nous allons avoir besoin.

Et bientôt cette vie d'exploration, faite de sensations si fortes et si diverses, cette vie au jour le jour, remplie d'aventures, où l'on se sent, au repos, admirateur de la nature vierge, soldat devant l'ennemi, marin au milieu des rapides et des écueils, justicier vis-à-vis des criminels, aumônier au chevet d'un compagnon mourant, cette existence, pleine de joie et de misère, que j'aime plutôt parce qu'elle diffère tant de celle du vieux monde civilisé, me ressaisit tout entier, et j'oublie aussitôt, ma foi, sans regret, ces heures de confort et de « dolce farniente ».

Notre voyage à bord de la *Ville de Bruxelles* offre un véritable charme. Partout où nous stoppons, aux stations de l'État, comme aux factoreries belges ou hollandaises, nous recevons l'accueil le plus gracieux. Nous avons pour compagnons de route, plusieurs agents de l'État, parmi lesquels le lieutenant Vanderlinden, qui va remplacer le lieutenant

Lengels, chef de poste de Bena-Kamba, dont le terme de service est expiré.

Le 1er décembre, nous arrivons à Bangala, où nous trouvons M. Baert, commissaire de district. Il nous apprend l'évacuation de Bena-Kamba et la mort de Lengels, qui s'est tué, il y a quelques jours à peine à Bangala. M. Baert consent obligeamment à nous accompagner, le 3 décembre, avec son vapeur la *Ville de Gand*.

Après avoir embarqué sur la *Ville de Bruxelles* les indigènes que M. Baert est venu recruter, nous prenons congé de cet aimable fonctionnaire et, le 5, nous filons sur Upoto.

Six jours après, à midi, nous entrons dans les eaux de l'Aruwimi, pour accoster la berge du camp de Basoko.

Ce camp fait honneur à son fondateur, le capitaine Roget, et au successeur de celui-ci, le capitaine Fiévé, qui nous reçoit avec cette bonhomie wallonne, relevée de sel gaulois, qui vous met si vite à l'aise par sa franchise et sa cordialité.

Nous visitons le camp, très bien situé au point de vue stratégique, très bien armé et très bien défendu. Il possède de grandes cultures et un beau potager, mais ne répond pas encore malheureusement à toutes les conditions de salubrité que réclame une grande agglomération d'hommes.

Le lendemain, 13 décembre, nous quittons ces hôtes charmants que plusieurs d'entre nous ne reverront sans doute plus, et redescendons l'Aruwimi pour nous diriger sur les Stanley-Falls. Au poste arabe d'Isangi, nous laissons, pour la *Florida*, l'ordre à Hakanson de nous attendre et de ne pas remonter le Lomami avant nous. Nous campons près d'Isangi, sur la rive septentrionale du fleuve, en aval des premières falaises. Pendant la nuit, Abibu, chef du poste, arrive en pirogue et me demande un passage jusqu'aux Falls, ce qui lui est accordé sur présentation d'un billet de première classe.

Le 16, à huit heures du matin, sous une pluie battante,

nous arrivons aux Stanley-Falls, où nous sommes cordialement reçus par le résident, M. Lherman, le lieutenant Reignald et M. Langeld, non moins que par toute la smala arabe. Mais Raschid, pro-vali des Falls, qui remplace son oncle Tippo-Tip, est parti pour Kassongo. Son absence me contrarie. C'est sur lui que je comptais pour l'acquisition de canots. Nos relations antérieures ayant toujours été des plus amicales, je ne doutais pas qu'il ne fît, cette fois encore, tout ce qui lui était possible pour me rendre service.

Le lendemain, je vais voir les Arabes, qui se montrent d'une avarice sordide. Leur accueil ne rappelle en rien celui de Tippo-Tip et de Raschid. Lorsque je leur demande des embarcations, ils me répondent qu'ils n'en ont pas à vendre et m'engagent à m'adresser aux indigènes. Sans leur cacher ma mauvaise humeur, je me mets en devoir de suivre leur conseil. Grâce à l'obligeance de M. Langeld, l'agent de la Maison hollandaise, je réussis à acheter un très grand canot pour quatre cents mitakos. Le résident des Falls m'en fournit un second, de dimensions moindres. Enfin, le jeune chef Abibu me promet ses bons offices pour m'en procurer d'autres, à son poste d'Isangi.

Le 18, nous quittons les Falls, où la grande allège va demeurer en attendant le retour de la *Ville de Bruxelles*. Les charges qu'elle contient sont déposées dans la cale du vapeur. Vers cinq heures du soir, nous regagnons le poste du chef Abibu.

Celui-ci est un jeune Arabe de vingt à vingt-deux ans, d'une physionomie agréable et extrêmement complaisant. Après m'avoir dit qu'il se souvient de mon premier voyage et des bonnes relations que j'entretins alors avec Raschid, il me fait cadeau de trois canots spacieux. Malgré mes instances, il ne prétend rien recevoir en échange. En fin de compte je parviens à lui faire accepter en cadeau un service à café en belle porce-

laine, une pièce de satin blanc, un riche pagne de soie, une pièce de soie de couleur, une montre et quelques tines de sucre.

Le soir, il m'invite à aller prendre le café dans son barza. Il y étrenne son nouveau service et nous régale d'un air d'une superbe boîte à musique. En le quittant, je lui remets une nouvelle lettre pour Hakanson. Je ne comprends rien au retard de la *Florida*. Nous nous sommes arrêtés six jours et le vapeur, s'il marche comme on nous l'a affirmé, devrait être arrivé ici depuis hier.

Le capitaine de la *Ville de Bruxelles* ne pouvant attendre, nous partirons cependant demain et remonterons seuls le Lomami.

Le 19, à six heures du matin, nous nous engageons dans cette belle artère fluviale, l'un des plus longs affluents du Congo. Le soleil levant dore de ses feux naissants la puissante végétation des rives ; c'est la forêt qui étend son épais manteau sur tout ce que peut embrasser le regard. Le vapeur file rapidement, et nous voyons, dans l'ombre des rideaux de verdure, poindre, de-ci de-là, quelques huttes de misérables villages.

Le quatrième jour nous arrivons au poste arabe de Yanga. Je l'ai vu une première fois il y a deux ans. Il se composait alors de quelques méchantes huttes en torchis, faites à la hâte, et d'une cinquantaine de Matam-Matambas. Aujourd'hui, il renferme une vingtaine de cases en torchis, très bien construites, un grand barza et un nombre assez considérable d'habitations indigènes. La population peut être évaluée à environ cinq cents individus.

De belles cultures entourent le village. Aussi, grâce aux bonnes dispositions du chef, nous nous approvisionnons abondamment de vivres : poules, chèvres, maïs, riz, patates douces, oignons, tomates, tabac, épinard, pourpier indigène, piment, vin de palme, etc.

Les jours se suivent avec leur ordinaire monotonie. Le

30 novembre, soit un mois et demi après notre départ de Kinchassa, nous apercevons, au milieu de la forêt, les toits de quelques habitations, dépassant les hautes herbes qui recouvrent un plateau élevé de dix à quinze mètres au-dessus des berges du fleuve. C'est Bena-Kamba. Bien que nous soyons à l'époque des basses eaux, la navigation a été relativement facile. Trois fois seulement le vapeur a dû ralentir sa marche à cause du peu de profondeur qu'accusait la sonde. Il est certain que si les capitaines voulaient se donner la peine de rechercher un peu attentivement le thalweg du fleuve, ils pourraient conserver à leurs bâtiments la vitesse ordinaire.

Le poste de Bena-Kamba, abandonné depuis une couple de mois, se compose de deux bâtiments en torchis, ouverts à tous les vents, d'une cuisine également en torchis, et d'un long cabanon servant d'habitation au personnel noir. Nous remarquons quelques plants de tomates et de tabac, vestiges d'un potager, et quelques bananiers épars sur deux hectares de terrains défrichés jadis par les indigènes.

La *Ville de Bruxelles*, prestement déchargée, repart aussitôt pour Léopoldville. M. Vanderlinden, le nouveau chef du poste de Bena-Kamba, nous permet de disposer d'un des magasins. Nous pourrons y abriter nos charges contre les pluies, dont la fréquence s'accentue de jour en jour. En attendant l'arrivée d'Hakanson, nous nous mettons gaîment au travail, confectionnant des portes et des fenêtres, tirant à terre, examinant et radoubant nos canots. Et les jours se passent ainsi dans une activité presque fiévreuse.

Au cours de quelques excursions que je fais dans les environs, je constate que là où naguère j'avais vu des agglomérations assez denses, il n'y a plus que quelques villages tombés sous la coupe d'un petit poste arabe et dont la plupart des habitants ont été amenés en esclavage. Aussi, me félicitai-je d'avoir pris la précaution de me munir de canots et de riz,

car il serait impossible de recruter ici des porteurs, et les maigres cultures ne suffiraient pas pour nourrir mes soldats et ceux du poste de l'Etat.

Je mets à la disposition de M. Vanderlinden une cinquantaine de mes hommes, qui vont l'aider à défricher et à commencer les pépinières pour les plantations.

L'inaction exerce toujours une pernicieuse influence sur le moral des noirs, et c'est un véritable service que me rend le chef du poste en employant les miens

Après quinze jours de vaine attente, comme la *Florida* n'arrive pas et que je ne sais que penser de cet inexplicable retard, je me résous à descendre le Lomami en canot, avec une trentaine d'hommes, dans l'espoir de rencontrer le vapeur. J'ignore combien de temps va me prendre cette recherche. Désirant utiliser le mieux possible tous nos instants, je donne l'ordre à Diderrich et à Cassart de se rendre en canot jusqu'aux premiers rapides. Diderrich en fera l'étude géologique. Son compagnon entrera en relation avec les indigènes et se rendra compte si nous pourrons aisément nous ravitailler en cet endroit, car nos hommes, qui n'ont qu'une petite ration de riz, commencent à crier famine. Quelques-uns sont déjà atteints de dysenterie et tous se plaignent du retard de la *Florida*. L'expédition, qui a si bien marché jusqu'à présent, va-t-elle être paralysée et arrêtée pour une cause semblable?

Ma décision prise, je quitte Bena-Kamba le 16 décembre, dans une embarcation qui n'est autre chose qu'un grand tronc d'arbre évidé, et je suis le cours de l'interminable et silencieux Lomami. Toujours et toujours une végétation exubérante, dont on ne pourrait se faire une idée en Europe, couvre ses rives. C'est sur la lisière de cette impénétrable forêt que nous campons tous les soirs, après douze heures de navigation. A chaque étape, mes hommes, éreintés, s'endorment bientôt. Moi-même, harassé d'avoir été timonier toute la journée, je

tâche de les imiter, bien que le retard du reste de mon expédition me remplit d'inquiétudes.

Enfin, le septième jour, à l'aube, après soixante-dix-huit heures de navigation, pendant lesquelles, grâce à la rapidité du courant, nous avons franchi trois cent trente et un milles géographiques, nous apercevons au loin la *Florida.* Elle avance péniblement, surchargée d'hommes et de marchandises, traînant à sa remorque, comme à regret, quatre allèges bondées. A cette vue, je pousse un long soupir de soulagement. J'ai craint un moment que la chance ne tournât et que l'expédition, commencée sous de si heureux auspices, ne se disloquât avant d'arriver sur son terrain d'action. J'apprends que le retard est dû au très mauvais état de la chaudière.

Je ne puis songer à mettre ma pirogue à la remorque de la *Florida.* Celle-ci n'avancerait plus. En conséquence, je donne l'ordre au capitaine de continuer sa marche jusqu'au poste arabe de Yanga, qu'il atteindra à la tombée du jour. Dès qu'il sera arrivé et qu'il y aura débarqué son monde, il reviendra me chercher. Je tente de gagner du temps en remontant le fleuve avec mes hommes. Mais la force du courant et la pesanteur de mon tronc d'arbre m'empêchent, malgré les efforts de ma courageuse équipe, d'avancer de plus d'un mille à l'heure.

A six heures et demie, après une navigation de onze heures, je cherche un endroit où nous puissions aborder et passer la nuit qui commence à tomber. Je longe la rive droite, guettant une éclaircie dans cette végétation tellement puissante qu'elle s'étend jusque sur le fleuve, et que les derniers rameaux sont souvent à dix ou quinze mètres de terre.

Tout à coup une volée de flèches empoisonnées, jaillissant de la rive que nous côtoyons, tombe sur l'embarcation. Un de mes soldats est blessé un peu en-dessous de l'oreille gauche.

En une seconde, nous nous mettons sur la défensive. Mais,

comme il nous est impossible de voir nos assaillants, pas un seul coup de feu n'est tiré. Le blessé a arraché de la plaie la flèche, qu'il me présente. Je constate que le poison est frais et qu'un morceau de la pointe est resté dans la blessure. Ce malheureux est voué, dès à présent, à une mort certaine, car je ne possède ni bistouri, ni feu, ni ammoniaque. Me gardant d'en faire part à mes soldats, je me contente de dire à l'oreille de mon cuisinier en lui montrant le blessé, déjà pris de vomissements : « Tu vois cet homme? Eh bien ! dans une heure, il » sera mort ! » Mon serviteur me considère avec épouvante, et je crois que sa frayeur dure encore.

Sur mon ordre, les pagayeurs ont repris leurs rames. L'ombre s'épaissit : il est temps que nous abordions. Enfin, cinq minutes après l'attaque des indigènes, j'avise une petite crique dans laquelle je m'engage aussitôt. Laissant la pirogue à la garde de dix hommes, j'en prends quinze autres pour inspecter les environs et rechercher nos ennemis. Mais l'obscurité rend vain tous nos efforts. Au bout d'une demi-heure, nous revenons au camp, sans avoir pu venger la mort d'un des nôtres.

Un morne silence m'accueille. Le soldat, que la flèche empoisonnée a atteint, est étendu dans sa couverture avec la rigidité d'un cadavre : il est mort. Les lèvres serrées, mes hommes baissent la tête, les yeux obstinément fixés sur le corps de leur compagnon.

Après avoir donné brièvement quelques ordres, je m'éloigne pour réfléchir plus librement. Cet abattement me semble étrange de la part de soldats. Il faut que j'éclaircisse tout de suite ce mystère. Je dîne frugalement et rejoins mes hommes, dont l'attitude n'a pas varié. Aucune parole ne sort de leurs bouches. De temps en temps, ils jettent un regard furtif dans la direction du cadavre. Auraient-ils peur du mort? Les apostrophant rudement, je leur demande s'ils sont des femmes ou des soldats, pour rester comme ils le font, terrorisés devant

un homme tué. A cette insulte ils relèvent la tête et, comme je continue sur le même ton et que mes paroles les cinglent comme des coups de fouet, ils s'approchent brusquement de moi et l'un d'eux, la main à son fez, prend la parole :

« Grand chef, dit-il, les Haoussas ne sont pas des femmes » et ne craignent personne. Mais ils sont habitués à faire la » guerre fusils contre fusils. Ils ne connaissent pas ces petits » morceaux de bois qui donnent la mort et croyent avec raison » qu'il y a là un sortilège qu'un mauvais esprit a envoyé à » leur frère. »

Ainsi s'exprime le Haoussa. J'ai la conviction que je perdrais mon temps à vouloir convaincre mes soldats de leur erreur. Ce n'est pas en un jour qu'on change un esprit superstitieux. Je me borne à déclarer que la mort de leur compagnon sera vengée demain. Aussitôt leurs regards brillent. Je sens que ma promesse vient de me réconcilier avec eux.

Le lendemain, en effet, après avoir tenu l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de mes hommes, je continue à remonter le fleuve et, au bout de quelques heures, je rencontre la *Florida*, qui nous traîne à la remorque jusqu'au poste arabe de Yanga.

On m'explique enfin la raison de l'attaque tout à fait imprévue de la veille. La *Florida* a eu des difficultés avec les indigènes du Lomami et, le tam-tam aidant, a reçu depuis ce jour-là mauvais accueil un peu partout. Les natifs, en me voyant accoster le vapeur, crurent naturellement que j'étais de leurs ennemis et me manifestèrent, par des arguments un peu vifs, leur mauvaise humeur.

Je ne puis laisser la *Florida* continuer sa route, dans les conditions où elle se trouve, avec les allèges qu'elle remorque et son chargement. Il lui faudrait certes au moins un mois pour atteindre Bena-Kamba, tandis qu'en la soulageant de la moitié de son fret, elle pourrait exécuter plus rapidement deux voyages. Il est donc décidé que Hakanson, de Roest, septante

soldats et une partie des charges resteront à Yanga. Des instructions sont laissées à Hakanson quant à la ligne de conduite à observer vis-à-vis du chef du poste arabe. Je lui donne l'ordre également d'acheter deux ou trois tonnes de riz, car je crains que, dans les régions que nous allons traverser, notre ravitaillement ne devienne assez malaisé.

Lorsque nous arrivons à Bena-Kamba, après une lente navigation de sept jours, Diderrich et Cassart sont de retour. Ils me remettent un rapport favorable sur la région des rapides, où ils ont pu nouer des relations avec les indigènes. En attendant que toute l'expédition soit réunie, nous nous occupons du remaniement des charges, et les canots sont pourvus de paraflèches en prévision de nouvelles agressions des indigènes.

En dehors des heures consacrées à ces différents travaux, les soldats font l'exercice, et les alentours du poste retentissent des joyeuses sonneries des élèves clairons.

Enfin, la *Florida* reparaît et nous amène Hakanson, ainsi que le reste de l'expédition. Elle a chargé, en outre, trois tonnes de riz, qui vont nous permettre de doubler la ration de nos hommes, lesquels continuent à trouver leur nourriture par trop insuffisante.

Mais des réclamations d'un autre genre surgissent bientôt. Je vois se présenter devant ma tente les chefs des Haoussas et des Bacongos. Ils m'exposent les craintes de leurs compagnons. Ceux-ci ont entendu dire que je prétends leur faire porter des charges pendant des jours et des jours et déclarent ne pas s'être engagés comme porteurs, mais seulement en qualité de soldats. Je fais venir Hakanson, qui a procédé au recrutement de ces hommes. Il m'avoue que, pour pouvoir les enrôler, il s'est vu dans la nécessité de leur promettre verbalement qu'ils ne porteraient pas les charges.

Pour sortir de cette fâcheuse situation, je montre aux chefs leur contrat, dans lequel il est stipulé qu'ils louent purement

et simplement leurs services comme travailleurs, moyennant un shelling par jour, plus la nourriture. Désirant cependant ne pas encore user de rigueur, j'ajoute que, si j'ai acheté des canots, ce n'est à coup sûr pas pour me déplacer par voie de terre ; que, plus tard, nous trouverons sans doute des porteurs, et je leur promets de ne les charger d'autre chose que de leurs cartouches qu'en cas d'absolue nécessité.

En même temps, Hakanson reçoit l'ordre de rassembler la troupe, devant le front de laquelle il lit et traduit en anglais, à haute voix, les articles relatifs aux peines disciplinaires édictées par l'Etat du Congo. Après cette lecture, répétée trois fois, nos soldats se dispersent. Mais, comme quelques-uns murmurent encore et parlent de retourner à Kinchassa, les chefs sont de nouveau convoqués, et, devant Hakanson, je leur tiens le langage suivant :

« Vous avez déjà fait tous un stage au Congo, tandis que » vos hommes y arrivent pour la première fois. Ils se sont » engagés en vous reconnaissant pour leurs chefs, et, ce que » vous leur ordonnerez, ils l'exécuteront.

» D'autre part, j'ai confirmé en quelque sorte votre pou- » voir en vous nommant, vous, Musa Kanu, sergent-major, » et les autres, sergents. Je ne connais pas encore tous mes » soldats ; ceux-ci ne me connaissent sans doute pas non plus » et ignorent comment je sais me faire obéir. Ils le sauront » bientôt. S'ils trouvent que je me montre parfois sévère, ils » verront aussi que je ne punis jamais injustement et que je » sais récompenser ceux qui me servent bien. Retenez ceci : » si j'entends encore un seul murmure dans le camp, j'en con- » clurai que vous n'avez pas dit à vos hommes ce que vous » devez leur dire et que vous conspirez avec eux. Je vous tra- » duirai immédiatement devant le Conseil de guerre comme » chef de complot. Le moins qu'il puisse vous advenir est de » vous voir condamner à cinq ans de prison. Peut-être même

» serez-vous fusillés sur l'heure. Tous les hommes partiront
» demain matin et iront camper aux premiers rapides, où
» il y a des vivres en abondance ; allez. »

Le calme étant tout à fait rétabli, la journée se passe sans nouvel incident. Le lendemain, on sonne le rassemblement, et toute l'expédition, soit blancs et noirs, s'embarque avec ses bagages. Diderrich est assez gravement malade. Nous lui avons proposé hier de le faire rentrer en Europe. Mais il fait montre d'une belle énergie et déclare qu'il nous accompagnera jusqu'au bout.

Si nous quittons le poste au complet, par contre, il nous est impossible de transporter tous nos colis. Nous sommes obligés de laisser dans le magasin, à Bena-Kamba, environ quatre cents charges de provisions. Mais nous conservons principalement avec nous toutes nos armes, munitions et marchandises, soit plus de seize cents charges.

Ah ! si nous avions disposé, comme les autres expéditions, d'un nombre suffisant de porteurs, combien notre marche eût été plus rapide, et que de soucis, de tracas et de dangers cela nous eût épargnés ! Mais on nous a dit : « Nous vous donnons cent cinquante soldats d'escorte. Arrangez-vous ! »

En outre, ces soldats refusent de porter, et nous opérons dans une région dévastée, où il est matériellement impossible de se procurer des travailleurs, ni même des vivres.

C'est un triste début : nous pourrions envisager l'avenir sous de sombres couleurs. Mais, baste ! quand je devrais renvoyer tous les blancs dont la quantité de bagages, quoique restreinte au strict nécessaire, est encore considérable ; quand je devrais ne prendre avec moi aucune provision, rien que mes articles d'échange, mes fusils et mes munitions, j'entends atteindre, malgré tout, le royaume de M'Siri.



CHAPITRE III

De Bena-Kamba à N'Gongo-Lutété.

Sommaire : Départ de la *Florida* pour les premiers rapides. — Mesures d'ordre. — Départ de Bena-Kamba. — L'expédition réunie aux rapides de Lissambo. — Dernières lettres pour l'Europe. — « Au revoir » capitaine. — Organisation de la troupe. — Colonne de terre. — Nos embarcations. — Passage des premiers rapides. — Les indigènes. — Voyages doubles.—Lenteur forcée de la marche.—La curée.—Premières fièvres. — Visite du chef Ikiki. — Pluies continuelles. — Etat pitoyable de nos marchandises. — Première rencontre avec les Arabes.— Guides envoyés par le chef de Mussumba-Choâdi. — Hakanson se porte en avant. — Changement de décors. — Arrivée de Mussumba-Choâdi. — Un poste arabe. — Visite courtoise. — Départ de Mussumba. — Bonne marche. — Le chef Ouledi. — La colonne de terre perdue dans la forêt. — A sa recherche. — Tribulations. — Etat sanitaire. — Nouveau poste arabe. — Conseils intéressés. — Nouvel aspect du Lomami. — Tribu de pêcheurs. — Curiosité indigène. — Arrivée à Pena-Lenga. — Réunion avec la colonne de terre. — En route pour Lussinga. — Tribulations de la colonne de terre. — Abondance après disette. — Accident de l'allège. — Un hippopotame furieux. — Réparations. — Etat de nos munitions. — Chasse à l'hippopotame. — Commencement des rapides de N'Donga. — Canot de de Roest brisé dans les rapides.—Premier naufrage du docteur Briart. — Dans les rapides. — Deuxième naufrage du docteur Briart. — Un coup de tête d'hippopotame. — Réparation du canot Briart. — Dans les rapides de N'Dongo. — Premier naufrage de l'*Albert Thys*. — Un entêtement coûteux. — L'allège disparue, puis retrouvée. — Riveur et menuisier. —Départ de la colonne de terre pour N'Gandu. — Les envoyés de N'Gongo Lutété. — Perte de l'allège. — Lenteur désespérante.

Les rapides du Lomami.

Nous quittons sans regret Bena-Kamba. M. Vanderlinden, chef de poste, a pris passage à bord de la *Florida* et nous accompagne jusqu'aux premiers rapides, que nous atteignons le lendemain matin. Il désire se rendre compte de la nature du pays, de la densité des populations et des facilités de ravitaillement.

Dans vingt-quatre heures, la *Florida* repartira et, pendant de longs mois, peut-être des années, nous n'aurons plus l'occasion de correspondre avec l'Europe. Aussi, le vapeur déchargé et le campement organisé, nous nous livrons, tour à tour, à de longs exercices épistolaires. Puis, le cœur serré, nous échangeons une poignée de mains avec MM. Vanderlinden et Carlier, capitaine de la *Florida*, et leur faisons nos adieux. Il est possible que pas un de nous ne revienne des pays inconnus où nous allons nous aventurer.

La *Florida* disparaît au premier coude du fleuve. Un lourd silence, où perce un peu d'angoisse, s'abat subitement sur la troupe. « Allons, mes enfants, courage ! Nous voici livrés à nous-mêmes. Montrons que nous sommes des hommes ! »

Les équipages désignés, les pagayeurs et les patrons bacongos choisis, chaque canot reçoit son chargement. Une colonne comprenant les hommes qui ne savent pas ramer, ni nager, les femmes et les ânes, est dirigée par Protche, en attendant que Hakanson vienne en prendre le commandement. Elle suivra, par terre, la rive gauche et réglera sa marche sur celle des embarcations. Elle aidera les pagayeurs à transporter les charges par terre au passage des rapides et protégera les embarcations en cas d'agression, car les naturels nous ont marqué une certaine méfiance. Leurs villages sont déserts et l'on n'y voit ni femmes ni enfants.

Le 30 janvier, à cinq heures du matin, tout le monde est sur pied et chaque équipe prend possession de son canot. Plus de deux heures se passent cependant, avant que les embarcations puissent se mettre en marche : les Haoussas, qui pour la plupart n'ont jamais été mariniers, sont d'une lenteur désespérante. Mais je n'ose pas encore me montrer trop exigeant. Dans quelques jours, quand ils seront plus habitués à la pagaie et à la cordelle, ils feront sans doute preuve de plus d'adresse.

Les cinq canots, commandés respectivement par Briart, Diderrich, de Roest, Cassart et le chef bacongo Muchikanda, prennent les devants. Ils doivent s'arrêter en aval des premiers rapides.

Je les suis avec l'allège en acier, que nous avons baptisée l'*Albert Thys*. C'est une excellente embarcation qui transporte aisément cent charges et dix-huit hommes d'équipage. Grâce à son allure supérieure, elle prend bientôt la tête de la flottille.

Comme nous n'avons pu enlever en une fois toutes nos charges, Hankanson est resté au camp pour en garder une partie. Cela m'obligera à faire un second voyage. J'arrive aux rapides le premier, fais décharger l'allège, puis regagne le camp. Mes jeunes compagnons, aussi novices que les hommes qu'ils commandent, sont restés en arrière. Des fausses manœuvres les éloignent souvent de la rive et retardent leur marche. Mais, grâce à Dieu, ils sont pleins d'ardeur et d'enthousiasme.

Malheureusement, quelques-uns ont été piqués par des guêpes. Cassart n'a plus figure humaine ! Baste ! Ce sont là les petits ennuis de la vie d'explorateur. Ils en verront bien d'autres !

A six heures du soir, l'expédition est réunie. Les canots ont été déchargés et passés de l'autre côté des rochers. Ces premiers rapides sont occasionnés par un rétrécissement de la vallée. La rive droite, que couvre la forêt, est presque à pic. La rive gauche, non moins boisée, s'avance dans le fleuve en énormes dalles de grès et en étrangle le cours. Les eaux tumultueuses se ruent dans un lit étroit et profond.

C'est sur les grandes dalles de la rive que nous campons. Les sentinelles placées, nos tentes sont dressées sur le sommet du talus à la lisière de la forêt, et bientôt, tout autour d'elles, s'allument des feux. Une animation plus grande que d'ordi-

naire règne parmi nos hommes. Ils se racontent les petites péripéties de la journée. Puis, exténués par un labeur auquel ils ne sont pas encore habitués, ils s'endorment et cherchent dans le sommeil de nouvelles forces pour le lendemain.

Dès l'aube, le travail recommence. La vitesse du courant est telle que les pirogues ne peuvent être qu'à demi-chargées, et que nous sommes obligés de recourir tout de suite à la cordelle. Les équipes sont dans l'eau, halant des canots entre les rochers. Deux hommes, armés de longues perches, debout, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du canot, le dirigent et l'empêchent de se heurter trop violemment contre les obstacles. Ce voyage périlleux, répété deux fois, prend toute la matinée, et porte l'expédition à deux kilomètres de l'endroit où nous avons campé.

L'après-midi, nous parcourons trois kilomètres dans les mêmes conditions, et le soir nous trouve rassemblés dans un lieu presque identique à celui que nous avons quitté le matin. De la rive gauche, de larges dalles de grès s'avancent en presqu'îles. Les canots, déchargés, entreprennent le passage de ce nouvel étranglement. Nous faisons glisser les plus petits sur les rochers à fleur d'eau et les grands sont traînés à l'aide de longues chaînes que nos hommes tiennent vigoureusement.

Puis nous reprenons notre navigation, qui devient de plus en plus fatigante. Pendant trois heures, nous luttons contre l'impétuosité des flots. La moindre fausse manœuvre jetterait infailliblement l'embarcation en travers du courant, qui l'emporterait comme une plume. Une végétation de plus en plus épaisse couvre les rives et empiète sur le fleuve. Des hommes, ayant l'eau jusqu'aux épaules, armés de machettes et de haches, devancent l'allège, coupant les lianes, les branches et parfois les troncs d'arbres qui surplombent le Lomami. A notre gauche, sur des roches noires qui émergent de temps

en temps, les eaux écument avec un mugissement qui couvre nos voix.

A toutes les difficultés à vaincre viennent s'ajouter les douloureuses piqûres des grandes fourmis rouges, accrochées aux feuilles. Les mandibules ouvertes, elles attendent que vous soyez à leur portée et vous font alors sentir toute leur colère. Les hommes qui frayent le passage et ceux qui tirent la cordelle, tout en étant plus sujets aux attaques de ces maudits insectes, s'en débarrassent assez aisément en plongeant fréquemment dans l'eau. Mais ceux qui manient la perche, et moi-même, qui suis au gouvernail, nous restons sans défense contre le fléau. Les fourmis nous descendent sur la tête et dans le cou. Celles qui tombent dans l'embarcation nous remontent le long des jambes ; il n'y a d'autre remède que de les écraser là ou elles décèlent leur présence d'une manière trop cuisante.

Au fur et à mesure que les embarcations arrivent à un coude du fleuve où nous devons de nouveau stopper, leurs équipages sont renvoyés, par terre, au camp d'Hakanson pour en rapporter les charges. On vient me dire que le canot commandé par de Roest est en détresse et a été emporté par le courant. Il n'a heureusement pas chaviré et se trouve sur l'autre rive, un peu en amont du camp de ce matin. de Roest réclame du secours. Mais comme la nuit s'avance à grands pas, il est trop tard pour lui envoyer des hommes. Il en sera quitte pour loger à la belle étoile.

Le lendemain, tandis que le transport des charges continue, j'envoie, pour assister de Roest, l'équipe commandée par Muchikanda. Celui-ci est bien le patron le plus expert qu'on puisse trouver. Il fait beau le voir, grand et bien découplé, manœuvrer son canot au milieu des rapides, sans se départir jamais d'une adresse et d'un sang-froid remarquables. Nageur et plongeur émérite, il donne toujours à ses

hommes, qu'il sait faire marcher sans que le blanc ait à s'en occuper, l'exemple d'une incessante ardeur au travail. C'est vraiment une excellente recrue que cet homme.

Je fais à pied une petite reconnaissance, pour mieux me rendre compte des obstacles que nous avons encore à franchir. A deux kilomètres en amont du camp, le fleuve atteint jusqu'à trois cents mètres de largeur. Il moutonne partout et doit donc être peu profond. Plus loin, il se resserre et paraît plus calme.

Dans l'après-midi, toutes les charges nous ayant enfin rejoints, je donne aux conducteurs des embarcations l'ordre de suivre l'allège et je réussis à faire passer celle-ci, sans la démonter, à travers les rapides, qui s'étendent sur près de deux kilomètres. Nous sommes obligés de faire soulever par nos hommes les énormes troncs d'arbres qui nous servent de pirogues, chaque fois que, encastrés entre deux grands rochers, ils risquent d'être submergés par l'eau qui se précipite sur eux.

Toutes les embarcations, à l'exception du canot de de Roest, ont franchi les rapides, à la nuit tombante. Des sentinelles sont placées et nous retournons au camp, où de Roest vient seulement d'arriver.

Le 4 février, immédiatement après le réveil, le transport des charges par terre commence, pendant que le canot de de Roest franchit à son tour les rapides. L'après-midi, les embarcations sont rechargées et je prends les devants avec l'allège.

Mais à peine avons-nous parcouru une couple de kilomètres, que nous arrivons en vue de nouveaux rapides, aussi longs et aussi impétueux que les précédents. Je fais établir le camp le plus près possible de cet obstacle.

L'expédition est un peu débandée. Le canot de de Roest est resté à mi-chemin ; Diderrich a laissé le sien amarré à

la rive ; Cassart est au camp de midi et Hakanson passe la nuit dans la brousse, sans tente ni lit. On peut voir les feux de la caravane s'allumer sur plus de trois kilomètres de rive.

Depuis quelques jours, les riverains deviennent de plus en plus confiants. Ils nous apportent de beaux poissons, des bananes, de l'huile de palme, du tabac et des noix de Kola.

Nos hommes, qui reçoivent une paie journalière d'un mitako (morceau de fil de laiton de trente-cinq centimètres de long), achètent des vivres, mais il n'y en a pas assez pour nous permettre de faire fi de notre provision de riz. Les indigènes assurent que les rapides que nous avons devant nous sont les derniers et qu'alors le fleuve sera libre d'obstacles jusque Mussumba-Shadi, poste arabe dont ils reconnaissent l'autorité.

Le lendemain, ces rapides sont franchis plus vite que les précédents, nos hommes acquérant une certaine adresse dans ce genre d'exercice, et, le 6 février, nos canots se trouvent en eau calme. Nous sommes prêts à continuer notre route. Mais une pluie diluvienne nous retient sous nos tentes toute la journée suivante.

Le 8 février, l'allège prend la tête de la flottille et les autres embarcations s'échelonnent derrière elle, selon leur marche plus ou moins rapide. La colonne de terre suit sur la rive gauche, qui est basse, marécageuse et coupée d'innombrables criques et de ruisselets. Les hommes y ont souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. Un fouillis inextricable de lianes, poussant sous le couvert des grands arbres de la forêt, retarde encore leur marche et les force à se servir de machettes pour se frayer une route.

Nous avançons ainsi jusqu'au 14 février, c'est-à-dire toute une semaine. Souvent, l'expédition est dispersée, soit qu'un canot demeure en arrière, soit que la colonne de terre reste embourbée dans les nombreux marais et marigots. Des

averses continuelles nous mouillent chaque jour jusqu'aux os. Le soir, nous dressons nos tentes, et les âcres émanations qui se dégagent de ce sous-bois, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais, produisent sur nous leurs malsains effets et nous donnent les premières fièvres.

Nous procédions au séchage de nos marchandises en les étendant sur des claies au-dessus d'énormes brasiers, quand nous recevons la visite d'un chef indigène des environs, appelé Ikiki, et soumis aux Arabes.

Après l'échange des cadeaux d'usage, il m'apprend que Mussemba-Shadi n'est plus qu'à deux jours de marche, et qu'on y trouve des vivres en abondance. Quelques heures après cet entretien arrivent au camp trois Matam-Matambas, envoyés par le chef de Musumba-Shadi, pour nous servir de guides. Hakanson se porte, le lendemain, en avant avec toute la colonne, pour aller établir son camp à peu de distance du poste arabe.

Toutes les embarcations continuent à remonter le fleuve, que borde toujours une puissante végétation. Mais, après quelques heures de navigation, nous voyons le paysage se modifier. Une vaste savane couvre la rive gauche et s'étend à perte de vue dans l'intérieur des terres, ondulée par de légères collines parsemées de bouquets d'arbres.

A midi, nous rencontrons un petit canot monté par trois Matam-Matambas, envoyés vers nous par le chef arabe. Ils sont chargés de nous indiquer un bon débarcadère. Le chef N'Sudi arrive lui-même en pirogue, une heure plus tard, pour nous accompagner jusqu'à Mussumba, où nous arrivons à trois heures et demie.

Mussumba signifie résidence. Celle-ci s'appelle Mussumba-Shadi, et non Chari, comme on l'a souvent écrit. Plusieurs petits chefs Matam-Matambas gouvernent le pays. Mais ils relèvent tous, soit de Mohim-Mokara, sultan de Nyangwe,

soit de Buana-Faki, son fils. Les deux principaux de ces sous-ordres sont N'Sudi et Suza.

Mussumba-Shadi est une importante agglomération de petits villages, comptant ensemble de quinze cents à deux mille habitants, et s'étendant en fer à cheval autour d'un espace inculte et, par places, marécageux. Le terrain sur lequel s'élève la résidence a été pris sur la forêt.

Les huttes des indigènes ont la même forme qu'au Sankuru et qu'à Bena-Lusambo : elles sont rondes et surmontées d'un toit de chaume conique. Mais les pieux qui servent à les construire ne sont pas pressés les uns contre les autres ; ils sont espacés d'environ dix centimètres et un torchis d'argile remplit les interstices. Parmi ces huttes on rencontre des maisons carrées ou rectangulaires en torchis et entourées d'une palissade. Ce sont les habitations des Arabes et de leur suite.

Je décide que nous planterons nos tentes près de la rive, à l'endroit où finit la forêt et où commence la savane, pour éviter trop de promiscuité avec les indigènes et les Matam-Matambas, promiscuité toujours incommode et parfois dangereuse pour nos fusils et nos marchandises. Le camp forme un arc de cercle allant de la rivière à Mussumba-Shadi. Un bois, qui nous sépare du village, est débroussaillé et le taillis coupé ; seuls les grands arbres restent debout.

L'accès du camp est interdit à tout homme non muni d'un message, et des sentinelles sont chargées de faire respecter cette consigne. De pareilles précautions sont toujours bonnes à prendre lorsqu'on a affaire à des gens aussi fourbes que les Arabes. Enfin, je fais organiser un marché, où nos hommes pourront acheter des vivres et entrer en relation avec les indigènes.

Le lendemain, je rends aux Arabes la visite qu'ils nous ont faite et leurs remets quelques cadeaux en échange de ceux dont ils m'ont gratifié. C'est avec une mauvaise grâce marquée

qu'ils me renseignent sur le pays que baigne le Lomami plus en amont.

Les gens qui l'habitent sont, disent-ils, *mbaïa sana*, c'est-à-dire très mauvais, et ils nous conseillent d'abandonner nos embarcations et de nous diriger par voie de terre sur Nyangwe, où nous trouverons des porteurs en grand nombre. Eux-mêmes nous en fourniraient, au besoin, pour atteindre cette ville. Aussi paraissent-ils mécontents et très décontenancés, lorsque, tout en les remerciant des indications plutôt vagues qu'ils m'ont fournies, je leur déclare qu'ils ne m'ont pas persuadé et que mon intention est toujours de continuer à remonter le fleuve.

Nous restons trois jours à Mussumba-Shadi, après avoir réussi à y acheter un canot.

Le 20 février, l'allège s'engage dans une belle voie navigable, d'une largeur moyenne de cent cinquante mètres. Elle ne franchit guère plus de douze kilomètres par jour, à cause de la rapidité du courant et des nombreux méandres du fleuve.

Chaque soir, nous campons dans la forêt, où nous rejoint souvent, à la nuit tombante, la colonne de terre qui suit la rive gauche. Sa marche est devenue plus difficile encore. Comme d'épaisses frondaisons couvrent de nouveau les bords du Lomami, elle doit frayer un passage non seulement pour les hommes, mais aussi pour les ânes et le mulet, dont nous nous sommes munis. La forêt vierge, encombrée d'arbres renversés et de lianes aux bras gigantesques, forme un impénétrable fouillis, que la hache seule peut éclaircir. Ce n'est qu'au prix d'un travail opiniâtre, qui se renouvelle à chaque pas, que la colonne peut avancer. Elle fait souvent de grands détours pour éviter les profonds marais et marigots qui coupent le bord de la rive et dans lesquels les montures s'embourberaient infailliblement.

Un peu en amont de notre camp du 23, nous nous trouvons en présence de l'ouverture d'une lagune, qui nous paraît si profonde que le détachement de terre sera contraint de la contourner. Hakanson reçoit l'ordre de prendre un guide dans un village voisin, dont les habitants sont venus nous vendre des vivres. S'il n'en trouve pas et que la lagune soit infranchissable, il reviendra immédiatement à la rive et sa colonne sera transportée de l'autre côté de la lagune par un de nos canots. A cet effet, de Roest devra attendre une couple d'heures le retour d'Hakanson, temps plus que suffisant pour permettre à celui-ci de choisir sa route.

Puis la flottille se remet en marche et navigue pendant quelques heures, pour aller s'arrêter sur la rive gauche. L'équipage de l'allège, comme d'habitude, sape le taillis pour établir le camp. A peine avons-nous débarqué qu'un petit bonhomme, suivi d'une vingtaine de nègres et de négresses, se montre entre les grands arbres. Divers instruments accompagnent d'une musique burlesque la marche de cette troupe. Des chants sortent de la bouche des femmes, qui portent toutes des provisions, poules, bananes, arachides, vin de palme, etc. Cette brusque apparition est véritablement saisissante et la forêt, réveillée par les bruyants échos de cette aubade désopilante, semble se secouer d'un séculaire sommeil.

Fumdi Olidi, tel est le nom du chef. Il relève de Mohim Mohara, est Zanzibarite de naissance et a connu Cameron à son passage à Nyangwe. Depuis lors, il a mené une vie agitée, pour venir finalement échouer dans cette région, où, dit-il non sans orgueil, sa souveraineté n'est pas contestée. Obséquieux comme tous ses pareils, il se révèle grand parleur et nous fournit des renseignements sur les pays d'amont : la densité de la population riveraine va en augmentant et les ravitaillements y sont aisés ; le seul risque que nous courrions est de devoir en venir aux mains, ce qui n'est pas fait pour nous effrayer.

Les canots nous rejoignent les uns après les autres, mais, à la nuit tombante, l'avant-garde du détachement de terre n'a pas encore paru. de Roest, qui arrive le dernier, déclare qu'il n'a revu aucun des hommes d'Hakanson et que, après avoir attendu deux heures dans la lagune, il a continué sa route, suivant mes instructions. Il est trop tard pour faire rechercher nos compagnons. La forêt est trop épaisse pour y trouver ou y pratiquer un chemin quelconque. Hakanson et Diderrich, qui n'ont ni tente ni lit, passeront cette nuit sous le sombre dôme des grands arbres.

Le lendemain, l'équipe de chaque embarcation, à l'exception de celle de l'*Albert Thys*, reçoit l'ordre de se mettre en mouvement, de s'arrêter au bout de six heures de navigation et d'établir un camp sur la rive droite, celle de gauche, au dire du chef Olidi, n'étant plus praticable. En même temps, j'expédie à la rencontre d'Hakanson les deux guides fournis par Olidi. Je reste seul au camp avec mes hommes, attendant la colonne de terre, que je compte voir arriver d'un moment à l'autre. A onze heures, pris d'impatience, j'envoie le sergent-major Mussa-Kanu et vingt hommes munis de vivres, le long de la rive, à la recherche de la colonne de terre qui n'a rien à se mettre sous la dent.

Mussa-Kanu revient dans la nuit, sans avoir rien vu. Qu'est-il arrivé? D'après Olidi, la lagune serait immense et s'étendrait bien loin dans l'intérieur des terres. Mais j'ai déjà été si souvent trompé par les Arabes et leurs créatures que mes doutes sont loin d'être apaisés. Pourquoi, si la lagune est si grande, Hakanson n'est-il pas revenu sur ses pas et n'a-t-il pas utilisé le canot de de Roest laissé là à son intention?

Le lendemain, à la pointe du jour, ayant remonté le fleuve et rejoint l'avant-garde, je ramène incontinent Briart, de Roest et cinquante hommes, qui regagnent avec moi le camp d'Olidi. Briart, le chef Olidi et trente hommes suivent la route qui

conduit vers l'intérieur, à l'extrémité méridionale de la lagune, tandis que de Roest et vingt hommes, armés de fusils et de machettes, longent la rive. Les deux troupes ont pour instructions de ne pas revenir sans le détachement de terre.

Ce n'est que le soir du lendemain, 27, que l'expédition est enfin réunie et passée tout entière sur la rive droite.

Hakanson avait eu toutes les peines du monde à sortir de la lagune, où il s'était engagé avec un guide indigène dont il avait loué le canot. Il voulait construire des radeaux. Mais ces embarcations primitives, faites de bois non flottable, s'enfoncèrent dans la lagune. Le mulet et les ânes restant embourbés, il fallut les soulever et les transporter sur des perches. Enfin le froid et la faim vinrent mettre le comble à leurs maux. Ils n'avaient ni vivres, ni tente, ni lit, ni effets de rechange, et les averses continuelles avaient trempé leurs vêtements. Cette maudite lagune nous a coûté deux hommes, tombés d'épuisement, et un âne, qui s'est affaissé de fatigue et d'inanition.

Le jour suivant, à un des détours si fréquents du fleuve, nous apercevons sur la rive gauche, là où la lisière de la forêt est en partie inondée, trois superbes éléphants s'amusant à s'asperger d'eau. Sitôt qu'ils nous voient arriver, deux d'entre eux s'enfoncent dans les massifs, tandis que le troisième, ouvrant ses immenses oreilles, me fixe de son petit œil inquiet. Une balle de mon Marga, le frappant en pleine tête, lui fait pousser un strident coup de trompette, puis, après s'être dressé une seconde sur les pattes de derrière, il tombe lourdement sur le sol. Et mes hommes de saluer sa chute par des cris frénétiques.

La vitesse du courant nous empêche d'aborder aussi vite que nous voudrions et, avant que l'allège ait fait son évolution, la végétation riveraine nous cache la vue de l'animal. Il nous faut plus d'un quart d'heure pour revenir à l'endroit où il

est tombé. Lorsqu'enfin nous arrivons, il a disparu ! Mais il ne peut être tombé bien loin. Je charge deux soldats, munis de fusils et de cartouches, de le rechercher et nous continuons notre route.

Rien n'est plus malaisé de traverser une rivière large et profonde avec une monture quelconque, et nous allons devoir faire passer l'eau à notre mulet. Le meilleur procédé, celui que nous employons habituellement, consiste à mettre une corde assez forte au cou et dans la bouche de l'animal. On le pousse dans le fleuve, tout contre le canot en tirant sur la corde, de manière à maintenir la tête au-dessus de l'eau. Une forte impulsion est donnée à l'embarcation, qui s'éloigne de la rive : la bête perd pied, s'agite et finit par nager ou par se laisser traîner, non sans se démener avec force. Mon mulet, lui, se débat outre mesure et manque de me démettre le poignet. Mais il arrive sans accident sur la rive droite, où il s'ébroue frileusement.

Munis de médicaments et de vivres, Hakanson et Diderrich vont se rendre avec leur détachement à Bena-Lenga, poste arabe situé à trois jours de marche. Ils pourront à leur gré suivre la rive ou s'enfoncer dans l'intérieur des terres. Quant à moi, je regagne le camp, Protche est malade et de Roest devient anémique. Cette vie, au milieu d'une humidité constante et sans le moindre confort, n'est pas pour améliorer leur état. Et cependant, je n'entrevois pas encore le moment où nous pourrons prendre la voie de terre. Mon intention est de remonter le fleuve jusqu'à ce que je trouve une population assez dense et un chef assez puissant, pour nous fournir le nombre considérable de porteurs qui nous est nécessaire.

Nous reprenons donc notre route, suivant alternativement, et là où elles présentent le moins de courant, les rives du fleuve. Le lendemain, à trois heures, nous nous arrêtons un moment à un petit poste arabe, dont le chef voudrait nous

accompagner chez les riverains d'amont, qu'il déclare gens intraitables. Je lui oppose un refus formel, me doutant bien que son dessein est de se faire convoyer par ma troupe pour connaître exactement quelle est la force des bourgades indigènes qui refusent de se laisser asservir par lui.

Puisque les naturels jouissent d'une si fâcheuse réputation, il est juste que nous prenions quelques précautions pour parer à une agression. Rien ne cause plus de désarroi parmi mes hommes qu'une volée de flèches s'abattant sur eux et lancée par d'invisibles agresseurs, cachés dans les ténèbres de la forêt. En conséquence, les pagayeurs ont chacun le fusil à portée de la main et la cartouchière remplie. Je me charge avec l'*Albert Thys*, qui est toujours à l'avant-garde, de balayer le fleuve si les natifs s'avisent de nous attaquer en pirogues. Les hommes du reste de la flottille ne doivent tirer que sur les rives.

Deux jours après, nous arrivons à un endroit où le fleuve, élargi, est divisé par une belle île verdoyante. Au delà de celle-ci, une dizaine d'esquifs, montés chacun par deux naturels qui semblent nous épier, glissent rapidement sur les eaux. Ils disparaissent avec une promptitude remarquable pour aller, sans doute, porter la nouvelle de notre venue à leurs frères d'amont. En avançant, nous sondons soigneusement du regard toutes les petites criques boisées qui découpent la rive. Chaque fois que nous atteignons un coude du fleuve, nous distinguons, au coude suivant, un ou deux canots. Les pagayeurs s'éloignent, dès qu'ils nous ont aperçus, pour reprendre plus loin leur système d'espionnage. Souvent, au bord de l'eau, s'élèvent des abris, parfois même des espèces de petits villages. Mais nous n'y apercevons pas un seul habitant et le silence n'est rompu que par les chants cadencés de nos hommes, que scande le bruit des coups de pagaies.

J'ai le plus vif désir de nouer des relations amicales avec ces indigènes, qui me plaisent par leur manière courageuse de

défendre leur liberté contre les chasseurs d'esclaves. Mais, pour cela, il faudrait qu'ils ne déguerpissent pas à notre arrivée, que nous puissions leur parler et leur faire comprendre nos bonnes intentions.

Je fais arrêter l'allège sur la rive gauche, à quelques mètres d'un hameau désert et à moitié inondé. Je suis persuadé que les indigènes se cachent dans les bois qui enserrent ce village misérable. Le camp dressé, défense est faite aux hommes de visiter les huttes. Quelques instants après, une pirogue se détache des hautes herbes bordant la rive opposée et s'avance jusqu'au milieu du fleuve. Un des deux indigènes qui la montent nous interpelle : il nous invite à continuer notre chemin. La conversation s'engage, le canot se rapproche de la berge, sans cependant accoster. Nous finissons par échanger quelques mitakos contre un poisson. Aussitôt qu'ils ont en leur possession ces fils de laiton, les deux piroguiers poussent quelques appels gutturaux, auxquels répondent des cris venant de derrière le camp, et leur embarcation file avec la rapidité d'une flèche. Elle revient une demi-heure après, avec quelques autres poissons et une poule. Mais les natifs ne consentent pas encore à atterrir et, chaque fois que je m'avance vers la rive, ils font mine de s'enfuir.

Jusqu'au 6 mars, jour où nous arrivons au camp d'Hakanson près de Bena-Lenga, nous apercevons chaque jour des indigènes, des villages et des fabriques de sel, soit sur les rives, soit sur les nombreuses îles herbeuses qui divisent constamment le cours élargi du fleuve. Mais ils sont craintifs et détalent, dès qu'ils voient poindre nos embarcations. Ayant tué un hippopotame, je leur offre de la viande pour les amadouer. A ma grande surprise, ils la refusent, ce qui ne laisse pas de satisfaire mes hommes.

De Bena-Lenga, poste arabe situé à deux kilomètres dans l'intérieur des terres, on nous apporte force vivres. Je m'y

procure deux guides, qui conduiront le détachement de terre jusqu'au village de Lussinga, à trois jours en amont. Le chef arabe m'engage, lui aussi, à ne pas continuer de remonter le fleuve, dont les abords sont habités par une tribu très belliqueuse, qui ne nous laissera pas passer sans combat. Mais je connais trop bien la valeur de ces conseils pour en tenir le moindre compte.

Le 7 mars, au matin, la colonne de terre s'enfonce vers le Sud-Est, tandis que la flottille continue sa navigation. Nous campons dans une bourgade de la rive gauche, qui semble abandonnée et dont les huttes s'élèvent à peu près au même niveau que les eaux de la rivière. Derrière le village la forêt offre un asile sûr aux peureux indigènes.

Après avoir clamé aux échos d'alentour nos desseins pacifiques, nous installons nos tentes, et chacun vaque à ses occupations. Nos hommes parviennent bientôt à entrer en relation avec les indigènes qui sortent un à un de la forêt, tandis que d'autres arrivent en canots. Quelques cadeaux que nous leur faisons achèvent de rompre la glace et, quoiqu'ils conservent toujours une certaine méfiance, ils ne fuient plus à notre approche.

Le lendemain, à l'aube, après une nuit tranquille, notre flottille est entourée de plus de cinquante canots, réglant leur marche sur la nôtre. Les pagaies dont ces naturels se servent, avec une adresse sans pareille, sont courtes et se terminent par une palette très large, en forme d'as de pique. Ils s'esclaffent à la vue de nos grands et lourds canots. Mais l'allège semble les faire réfléchir et excite leur étonnement. Ils ne comprennent pas qu'une embarcation en fer puisse se maintenir sur l'eau. Chaque fois qu'ils s'approchent de l'*Albert Thys*, ils en tâtent les fines tôles d'acier en poussant des exclamations de surprise. Nous nous procurons des poules et des poissons superbes pour quelques boîtes à conserves vides, et nos hom-

mes, coupant leurs mitakos en morceaux assez longs pour en faire des bracelets, se pourvoient de bananes, de poules et de poissons à des prix extraordinairement bas.

Cette tribu est indépendante et appartient à une belle et vigoureuse race. Les hommes, bien découplés, grands et nerveux, dont beaucoup portent la barbe, ont vraiment un air martial sous leur longue chevelure. Leurs nombreux villages, entourés de superbes bananeraies, parsèment l'intérieur des terres et la rive gauche, où l'élaïs est très fréquent ; la rive droite, où abonde le calamus, est marécageuse et boisée. Les bords du fleuve commencent en effet à offrir plus de variété : tantôt ils s'étendent en larges plaines ; plus loin, ils se relèvent en talus boisés et des éboulements font voir la nature du sol qui se compose d'argile rouge et de sable.

Le 9 mars, canots et indigènes disparaissent peu à peu, et nous n'apercevons plus aucun village. Nous campons dans un endroit où le taillis est si serré que nous sommes obligés d'abattre quelques grands arbres pour installer nos tentes.

Le lendemain, stoppant après trois heures de navigation pour attendre les deux grands canots qui sont en retard, nous accostons la berge de la rive gauche, à un endroit qui semble avoir été très fréquenté par les indigènes. Quelques-uns de ceux-ci, cachés dans la brousse, nous interpellent et déguerpissent aussitôt qu'ils nous voient mettre pied à terre.

Pendant que mes hommes débroussaillent l'emplacement où sera dressé le camp, je suis le sentier qui semble conduire au village. A peine ai-je franchi cinquante mètres, qu'une vaste plaine s'ouvre devant moi. J'aperçois un misérable hameau, quelques arcs de fraîches cultures et, au loin, des indigènes fuyant vers l'intérieur des terres.

Puisque je leur cause une si grande frayeur, je vais, pour me mettre en rapport avec eux, leur envoyer, accompagné d'un soldat Haoussa et muni de perles et de mitakos, mon

boy Coyo, jeune Balolo, qui comprend leur langue ; ils reviennent, suivis d'une dizaine de noirs qui apportent des bananes, des poules et autres victuailles. Ces indigènes se frottent la figure, les mains et le torse d'un peu de terre et se roulent à mes pieds en signe, sans doute, de respect et de servitude. Mais, malgré leurs excellentes dispositions à notre égard, ces pauvres indigènes, assujettis par les Arabes, ne peuvent guère ravitailler ma troupe.

Leurs armes consistent en un petit couteau triangulaire et une longue zagaie, à fine pointe de fer et se terminant, dans le bas, par une boule en bois. Ils ne se tatouent pas et leur coiffure est assez fournie. Toutefois, un certain nombre d'entre eux se coupent les cheveux jusqu'à un ou deux centimètres du crâne. Il en est même, qui se rasent certaines parties de la tête, de manière à composer des dessins variés, affectant des formes de fer à cheval, de croissant, de turban ou de crête.

Les jours se suivent et se ressemblent. Les paysages qui se déroulent devant nous depuis Bena-Lenga se reproduisent infiniment. A tout moment nous espérons voir se dessiner dans le lointain les huttes en torchis des Arabes de Lussinga. Mais, à chaque coude du fleuve, notre espoir est déçu.

Une bordure de vingt mètres à un kilomètre de profondeur sépare les rives de vastes plaines et sert de refuge nocturne à de nombreux hippopotames, dont les grognements sonores troublent le repos de nos nuits. Nous y remarquons beaucoup d'élaïs, de calamus, de mimosas et de santals. Parfois aussi le fleuve longe un instant la plaine, qui forme des plateaux légèrement ondulés, s'élevant de huit à dix mètres au-dessus des eaux. Nous sommes heureux alors de pouvoir dresser nos tentes à l'air libre, loin de l'humidité et des odeurs malsaines que le sol de la forêt dégage pendant la saison des pluies.

Chaque fois que nous campons, les indigènes, d'abord craintifs et méfiants, se familiarisent rapidement avec nous,

grâce à notre inaltérable patience et à la discipline qui règne dans le camp. Le moindre vol commis au préjudice d'un naturel, et la plus petite vexation sont immédiatement réprimés. Les villages, qui deviennent de plus en plus nombreux et dont les huttes coniques au toit tombant jusqu'à terre, s'observent à un mille dans la savane, sont presque toujours dissimulés derrière des bouquets d'arbres.

Dans l'après-midi du 13 mars, apercevant un groupe de noirs se tenant sur la rive droite, je fais accoster et leur demande quelle est la distance qui nous sépare encore de Lussinga. Ils nous répondent qu'ils sont des gens de Lussinga et que le village du chef se trouve à deux milles dans l'intérieur des terres. De Hakanson et de son détachement ils ne savent rien, n'ont rien vu, ni entendu. Hakanson serait-il resté en arrière?

On dresse les tentes pendant que j'abats un hippopotame trop curieux, qui montrait sa grosse tête à une cinquantaine de mètres des canots. Cette chasse, qui ne dure qu'une seconde, impressionne prodigieusement les indigènes. Lorsqu'ils assistent à la gymnastique effrénée à laquelle se livre l'énorme tête agonisante, ils poussent des cris assourdissants et exécutent autour de moi une danse des plus burlesque, tout en regardant mon fusil avec un étonnement et une crainte indicibles. Leur surprise s'accentue, lorsqu'arrive le dernier canot, amenant un autre hippopotame que j'ai tiré hier. Comme ces naturels sont très friands de viande, nous en échangeons une partie contre des poules, du maïs, du sorgho, des bananes, des œufs, etc.

Hakanson et Diderrich n'arrivent que le lendemain. Abandonnés par leurs guides dès le second jour de leur départ de Bena-Lenga, ils ont erré, tantôt sur les bords du Lomami, tantôt dans les grandes plaines de l'intérieur. Chaque fois que leur marche à l'aventure les rapprochait du fleuve, les riverains leur annonçaient la nouvelle de notre récent passage.

Comme les vivres sont abondants à Lussinga, chacun en fait une ample provision. Nous ne levons le camp que le 16 au matin. Hakanson reçoit l'ordre de se diriger sur un village appelé Otatu. Quant à nous, nous continuons de remonter la rivière, où les villages deviennent plus nombreux. Les rives sont parfois boisées. Mais les traces de passage qu'on y remarque, ainsi que les nombreux indigènes courant à travers les grands arbres, annoncent que le taillis est peu profond.

Souvent la berge, s'élevant en pente de quarante-cinq degrés, forme des plateaux de vingt à trente mètres d'altitude. Sur ces côtes fertiles, les cultures sont fréquentes, et leur aspect verdoyant fait présager de bonnes récoltes. Ailleurs, la rive s'étend en longues plaines plantées de nombreux palmiers élaïs. Plus loin, elle est bordée de petites falaises à pic, hautes de dix à vingt mètres. De nombreux indigènes, groupés sur les sommets, nous regardent passer et nous invitent à atterrir pour leur acheter des vivres. Par moments, les deux rives sont couvertes de véritables forêts d'élaïs.

Le 19 mars, un premier accident arrive à l'allège. L'attaque imprévue d'un hippopotame, resté invisible, a manqué de nous faire couler, deux des dents de l'animal ayant troué la coque en dessous de la ligne de flottaison. Nous n'avons que le temps de gagner la rive et, malgré la rapidité avec laquelle le débarquement s'opère, l'eau atteint bientôt les bancs et tout le chargement est trempé. Il nous faut toute une journée pour réparer l'embarcation.

Nous profitons de cette halte pour examiner soigneusement toutes les charges. A notre grand désappointement, nous constatons que les boîtes en zinc, contenant les munitions, ont été mal soudées et sont disjointes : les papiers qui entourent les cartouches sont déjà trempés. Bien m'en a pris de faire cette inspection : peu s'en est fallu que toutes mes cartouches fussent avariées ! Les caisses sont successivement ouvertes

et les paquets, presque tous mouillés, sont alignés en rangs d'oignons sur des nattes au soleil.

Le lendemain à midi, l'allège est en état de reprendre sa marche. Mais les cartouches sont encore humides : le temps pluvieux nous empêche de les sécher. Et nous voilà forcés de passer encore une couple de jours en cet endroit.

Depuis qu'Hakanson nous a rejoints, nous n'avons plus vu d'indigènes. Comme nos vivres diminuent rapidement et qu'il nous est impossible de nous ravitailler ici, le meilleur tireur de mes adjoints, de Roest, est envoyé en quête d'hippopotames, qui sont très nombreux un peu en amont. Mais il revient bredouille, et je pars moi-même en chasse, accompagné de Briart et Diderrich, que je voudrais initier à cette corvée, afin de pouvoir m'en décharger sur eux par la suite.

Dans un enfoncement du fleuve, là où le courant ne se fait guère sentir, nous apercevons un troupeau d'une vingtaine de bêtes. A notre vue, ils se jettent tous à l'eau, mais pour revenir peu de temps après tout autour de l'allège, soufflant et grognant, projetant l'eau avec force ou poussant, comme à l'approche d'un danger, de sonores mugissements. Leurs têtes monstrueuses émergent soudain à la surface de l'eau, pour disparaître brusquement et réapparaître encore.

Pour un tireur adroit qui se trouve sur terre, chasser l'hippopotame qui nage est assez aisé. Mais il n'en est pas de même si le chasseur se trouve à bord d'une embarcation. Un rien suffit pour la faire balancer et, si ce mouvement se produit au moment même où le chasseur presse la détente, la balle va se perdre au loin ou tombe près du bordage.

Je suis persuadé que mes jeunes compagnons, l'un et l'autre novices dans ce genre de sport, jetteront leur poudre aux moineaux. Après leur avoir donné quelques conseils, je les invite à tirer les premiers : leurs balles vont frapper l'eau bien au-dessus et au-dessous de l'animal visé. Je constate alors

que les hippopotames ne font plus que de courtes apparitions, que la colère des mâles devient inquiétante, et qu'il est temps de nous presser si nous voulons abattre un de ces pachydermes. J'arme mon fusil et, me tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, selon qu'une tête apparaît de l'un ou de l'autre côté, je tire quatre fois. Quatre fois, ma balle touche l'animal visé, qui disparaît aussitôt. Seul, le quatrième, un énorme mâle, a quelques brusques et violents sursauts d'agonie. Quant aux trois autres, ils ont été foudroyés.

Pour reprendre le milieu du fleuve et regagner notre camp, il nous faut traverser le troupeau d'hippopotames. Je préviens mes amis que peut-être un de ces monstres, de plus en plus affolés, viendra nous secouer. En effet, à peine avons-nous décrit un quart de cercle qu'un furieux coup de tête ébranle l'allège et manque de la faire chavirer. Deux hommes sont projetés au fond de l'embarcation qui, si elle avait été chargée, eût certes été défoncée. C'est sa légèreté qui l'a sauvée et, tandis que, lâchant le gouvernail, j'envoie une balle à l'importun, l'allège est emportée par le courant.

A midi, les cinq hippos sont alignés dans le camp. C'est un véritable jour de fête pour mes hommes, qui ne se tiennent plus d'allégresse. Nous passons la journée du 23 à boucaner cette énorme quantité de viande, afin de la conserver le plus longtemps possible, car, d'après les renseignements obtenus, le pays est pauvre en amont. Je fais en outre plonger dans la graisse fondue des pachydermes, tous les paquets de cartouches, rendant ainsi le papier qui les enveloppe, imperméable. Ce fut une excellente précaution dont je n'ai eu qu'à me louer dans la suite.

Plusieurs Matam-Matambas, qui viennent nous rendre visite, nous apportent des vivres. Ils sont au service de N'Gongo-Lutété, et l'un d'eux consent à nous servir de guide jusqu'à la capitale de ce potentat, distante de cinq jours de marche.

J'ai entendu parler fréquemment de N'Gongo, chef arabe dépendant de Tippo-Tip ; je sais qu'il a eu maille à partir avec les troupes du poste de l'État, à Lussembo, au cours d'une de ses incursions vers le Sankuru. Obtiendrons-nous de lui les porteurs qui nous sont nécessaires et qu'il pourrait aisément nous fournir, s'il est aussi puissant qu'on le dit?

Hakanson part le 24, avec son détachement. Il doit passer par Dongo et Lukaia où, paraît-il, il y a des rapides, étudier ces derniers et m'informer de leur importance. S'il constate qu'il est impossible de les franchir en canots, il nous attendra, afin que ses hommes puissent nous aider. Dans le cas contraire, il s'enfoncera dans l'intérieur jusqu'à Mukitita, suivra le sentier qui conduit à Mohohuli et Okuli, et rejoindra le Lomami à Gongo-Lutété. Là, tout en l'assurant de nos intentions bienveillantes, il fera au chef un tableau imposant de nos forces et lui annoncera notre prochaine arrivée.

Le 23 mars, au soir, l'allège est rechargée et, le lendemain matin, en même temps que la colonne de terre s'ébranle, la flottille poursuit sa marche. A trois kilomètres du camp, les flots deviennent plus impétueux et nous n'avançons plus que très lentement. Quelques têtes de rochers noirs se montrent, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Resté en arrière pour prendre la vitesse du courant, je m'aperçois tout à coup que les canots suivent une mauvaise direction. Quoique faisant force de rames, je ne puis rejoindre que celui de Muchikanda, les autres ayant trop d'avance.

A un coude assez brusque du fleuve, qui s'élargit de plus en plus et qui moutonne en différents endroits, je prends la rive droite, tandis que le reste de la flottille lutte contre le courant plus violent de la rive gauche. Au moment où j'arrive à la hauteur du canot conduit par le Dr Briart, lequel tient la tête, des cris se font entendre : le docteur, le corps à demi dans l'eau, enlace de ses deux bras le tronc d'un arbre qui

surplombe les eaux ; ses hommes sont tous à l'eau et le canot a disparu. Accoster la rive, décharger l'allège et voler au secours du docteur est l'affaire d'un instant. Mais il est bon nageur et ne court aucun danger. Il atteint bientôt la berge et m'explique que, par suite d'un faux mouvement du patron, le canot a heurté un tronc d'arbre et coulé sur-le-champ. Heureusement le chargement, qui consiste en mitakos, a empêché par son poids l'embarcation d'aller à la dérive et la maintient au fond. Nos meilleurs plongeurs retirent un à un les rouleaux de cuivre et, un quart d'heure après, le canot flotte de nouveau.

Mais voici que d'autres exclamations, venant d'aval, m'annoncent un nouvel accident. Cette fois, c'est de Roest, dont l'embarcation, contenant plus de cent charges, a chaviré. Je me porte immédiatement sur les lieux avec l'allège. Le canot, énorme tronc d'arbre de dix-huit mètres de longueur, a été pris par le courant et jeté violemment entre deux roches à fleur d'eau, où il est resté calé. Le choc l'a brisé en deux dans toute sa longueur ; il nous sera impossible de le réparer. Force nous est de l'abandonner. Les charges, toutes trempées, sont mises à terre, et comme la nuit avance, de Roest demeure à ce camp improvisé avec son équipage.

Le lendemain 24, le reste de la flottille reçoit l'ordre de continuer sa route vers l'amont et de s'arrêter aux pieds des rapides, Hakanson m'ayant avisé qu'ils ne sont pas franchissables pour des embarcations chargées.

L'allège revenait au camp, avec le chargement du canot de de Roest, dont les débris restent calés entres les roches, lorsque j'apprends la nouvelle d'un troisième accident. Je me rends immédiatement sur les lieux. Briart, en remontant le fleuve, a été, cette fois, attaqué par un hippopotame. D'un violent coup de tête, l'animal a brisé le canot, qui a sombré. Toutefois, nos hommes parviennent à repêcher les colis et je

constate que l'embarcation, dont l'arrière a été emporté, peut néanmoins être réparée.

Pendant que Briart la radoube, je fais une reconnaissance dans la direction des rapides. J'y trouve Hakanson, qui établit son camp sur la rive droite, et aussitôt commence le déplacement des charges par terre. Jusqu'au 29 mars, mes hommes font un va-et-vient continuel entre les deux camps.

Puis, le 30, toutes nos marchandises sont transportées à cinq kilomètres plus loin et nous nous établissons au confluent d'un petit cours d'eau, qui reste plutôt un torrent qu'une rivière. Les canots passent sans trop de difficultés la première série de rapides s'étendant, avec des alternatives de calme, sur une distance d'une lieue.

Le 31, dans la matinée, mes hommes franchissent sept nouveaux kilomètres, mais les canots restent en arrière, le courant étant trop violent et le fleuve moutonnant sur presque tout le trajet.

Ces rapides, que les indigènes nomment les rapides de Dongo et que nous avons appelés les rapides de l'*Albert Thys*, obstruent le cours du Lomami sur environ dix-sept kilomètres. La rive droite, légèrement accidentée, parfois avec des falaises à pic, est ombragée en maints endroits par une ligne de buissons ou d'arbres, derrière laquelle s'élèvent de petites collines herbeuses, parsemées d'élaïs.

Les nombreux ruisselets qui la coupent ont tous une bordure d'arbres au feuillage sombre. La rive gauche, beaucoup plus basse, présente des terrains presque plats, où le même palmier abonde. Dans l'intérieur des terres, sur les deux bords du fleuve, s'étendent de grands plateaux très fertiles et presque toujours cultivés. Nous y apercevons quelques huttes, où se tiennent les gardiens chargés de surveiller ces champs, dont les produits, sorgho, maïs, manioc, arachides, reviennent au chef N'Gongo-Lutété. Malheureusement, ces

plantes sortent aujourd'hui à peine de terre et ne peuvent nous donner aucune nourriture.

Côtoyant la rive droite, l'allège s'avance doucement, s'enfonçant dans les criques, derrière les massifs de Pandanus aux feuilles épineuses, pour reparaître plus loin, à la base d'une falaise où roulent des eaux tumultueuses. Je tiens le gouvernail. Un homme plonge à l'avant une perche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour éviter les heurts trop violents. Tout le reste de l'équipage est sur la rive et nous hale à l'aide d'une longue chaîne.

Nous avons ainsi parcouru quelques kilomètres, lorsque soudain, à un coude de la rivière, nous nous trouvons dans les remous formés par des vagues furieuses s'entrechoquant et se courbant en volutes énormes. Des falaises abruptes bordent toujours la rive. Irrésistiblement, l'embarcation est poussée contre la paroi rocheuse et s'incline vers le large. Projetés, l'homme à la perche et moi, au milieu des rapides, et emportés par une force invincible, nous nous raccrochons désespérément aux branches de quelques arbres surplombant le fleuve.

Mais, sans répit, nous voyons arriver sur nous, avec une rapidité vertigineuse, l'allège remplie d'eau, que les caisses à air maintiennent à la surface. Il nous faut lâcher prise et plonger, sans quoi nous serions perdus. Par surcroît de malchance, je suis chaussé de grosses bottes, qui se remplissent et m'attirent au fond.

Si j'ai pu éviter le choc mortel de l'allège, c'est peut-être pour périr plus affreusement encore. Roulé par les vagues, je réussis, après des efforts inouïs que comprendront seuls ceux qui ont failli se noyer, à revenir trois fois à la surface de l'eau. Puis, je vois que l'allège s'est arrêtée à cinquante mètres de moi.

C'est ma dernière planche de salut. Je me dirige sur elle

rapidement et, par un effort surhumain, je me cramponne au bord, les oreilles bourdonnantes, les yeux aveuglés. L'embarcation est immobile ; sa chaîne s'est sans doute enroulée autour d'un rocher et a fait office d'ancre. Peu à peu arrivent tous les hommes de l'équipage, qui poussent des cris joyeux en me voyant sain et sauf, et se jettent à l'eau pour ramener l'allège à la rive. Là, j'apprends avec joie que Ginadu-Giro, l'homme à la perche, qui n'était pas, comme moi, gêné dans ses mouvements par de lourdes bottes, est sain et sauf.

Un quart d'heure après, car je me suis juré d'arriver aujourd'hui même au camp d'Hakanson, dont deux kilomètres seulement me séparent, je tente une seconde fois de traverser ce passage dangereux. Aux premiers ordres que je donne à mes hommes, ceux-ci me considèrent sans dissimuler leur ahurissement. Mais, comme j'ai repris ma place au gouvernail, ils n'osent se permettre aucune observation, et l'allège s'ébranle. Hélas ! mon obstination à braver le danger va me coûter cher.

Après avoir regagné les cinq cents mètres que nous avions perdus dans notre descente forcée, nous arrivons à la fatale falaise. Une deuxième fois, et exactement à la même place que la première, l'allège est lancée contre la falaise, s'incline vers le large, puis est emportée dans les rapides.

Ginadu a eu le temps d'enlacer un tronc d'arbre et de se sauver, tandis que, confiant dans les caisses à air, je ne quitte pas l'embarcation. Mais je constate bientôt qu'elle s'enfonce dans les flots tumultueux et je n'ai que le temps de saisir une partie du plancher, qui va à la dérive. Bien que rien ne gêne à présent mes mouvements, ma position est assez critique. Disparaissant dans le creux des vagues pour reparaître à leur sommet, meurtri et blessé par le heurt des rochers, je finis cependant par gagner la rive, que j'atteins à un barrage de pêcheurs dont je saisis les pieux.

J'ai la vie sauve, mais l'allège est perdue. Mes hommes, qui me croyaient mort, arrivent un à un et mon boy Coyo, qui a assisté à ce dernier naufrage, a encore les yeux rougis de larmes.

Le lendemain, encore éreinté de cet exercice forcé qui m'a occasionné un léger accès de fièvre, je me décide à prendre un peu de repos. J'envoie Hakanson et quelques hommes à la recherche de l'allège, tandis que les équipes passent leurs canots respectifs sur la rive gauche, afin d'éviter cet endroit périlleux où tous auraient sombré.

Vers neuf heures, Hakanson m'écrit que l'embarcation est retrouvée et je me rends aussitôt sur les lieux. Elle est fort endommagée : littéralement pliée en deux, ses tôles recroquevillées, comme du papier froissé, ses cornières en grande partie brisées, elle est échouée sur un rocher dans une crique, à cinquante mètres de la rive, en dehors du courant.

Le travail commence. Au moyen de lianes coupées, puis liées les unes aux autres et tordues par séries de quatre, nous essayons de haler l'allège. Celle-ci ne bouge pas et le câble se brise. Je fais alors déboulonner la section médiane, à l'endroit où elle est repliée sur elle-même. Nos efforts sont cette fois couronnés de succès. Le lendemain, 2 avril, après un labeur acharné, l'embarcation est transportée au camp, ou nous nous mettons immédiatement en devoir de la réparer. Un hangar, dressé à la hâte, abrite les travailleurs contre les averses continuelles.

Hakanson poursuit, avec la colonne de terre, sa marche sur N'Gandu, la résidence de Gongo-Lutété, d'où il nous enverra des vivres et des porteurs. Le pays où nous sommes étant désert, ne nous fournit pas de quoi nous ravitailler. Nos hommes sont même forcés de se contenter, pour toute nourriture, de choux palmistes. Les équipes des canots reçoivent l'ordre de continuer leur navigation ; elles transportent à N'Gandu, en

deux fois, toutes les marchandises. J'espère les rejoindre en route, malgré le temps qui va m'être nécessaire pour remettre l'allège à flot. Le sergent Cassart, ainsi que Protche toujours malade, restent avec moi.

Pendant onze jours, du lever au coucher du soleil, nous travaillons sans discontinuer à radouber l'allège. Les pièces, battues et redressées par nos marteaux de bois, reprennent peu à peu leur forme première. Un nouveau gouvernail est construit. Un bordage en bois vient consolider la réunion des sections. Le plancher est réparé et des plaques sont rivées partout ou les tôles sont fendues. Pendant ces onze jours de disette et de labeur fiévreux, une pluie fine et prolongée tombe fréquemment jusque bien avant dans l'après-midi. Nos hommes, bien que protégés par le hangar, sont transis et grelottent tout en maniant ciseaux et burins.

Enfin, le 15 avril, l'allège vogue de nouveau sur le Lomami. Elle fait un peu d'eau par les fissures des cornières brisées. En outre, lorsqu'elle est chargée de nos tentes et de nos bagages, l'eau commence à suinter un peu partout.

Après une marche que la violence du courant rend très lente, nous atteignons, vers midi, d'autres rapides, mais bien moins impétueux que les précédents. Pendant que s'opère le halage, une vingtaine de Matam-Matambas, qui arrivent sur la rive opposée, nous interpellent. Ce sont les porteurs de vivres que m'envoie Hakanson. Le canot de Muchikanda est aussitôt chargé d'aller les chercher.

Voulant mettre à profit les quelques heures de jour qui nous restent, je donne l'ordre à Cassart de prendre le commandement de l'équipage de l'*Albert Thys*, et de haler l'embarcation à vide le plus en amont possible jusqu'à la tombée de la nuit. Les rapides qu'il aura à franchir sont beaucoup moins dangereux que ceux de Gongo et de Lussambi. Le fleuve se rue bien avec violence dans un lit profond, mais les

rochers n'affleurent qu'à la rive et il ne se produit ni remous ni vagues.

Tandis que je m'entretiens avec les envoyés de N'Gongo-Lutété, j'entends soudain mes hommes pousser des cris. Le plancher volant et les pagaies de l'allège descendent le courant avec une vitesse de dix mille à l'heure. L'*Albert Thys* aurait-il chaviré? Puis, emporté comme une flèche, le chapeau-casque de Cassart passe devant moi. Cet agent qui ne sait pas nager, aurait-il enfreint la défense que je lui ai faite de se tenir dans l'allège et aurait-il payé de sa vie son imprudence? Je me rends en grande hâte sur le théâtre de l'accident. A mi-chemin, je rencontre une partie de l'équipage. Ces hommes, affolés, me disent la triste nouvelle : l'allège a sombré, mais heureusement sans faire de victime.

Nous continuons à longer la rive, tantôt suivant un sentier, tantôt en nous enfonçant dans le taillis, où souvent des lianes enchevêtrées nous obligent à ramper. Après une marche éreintante de plus d'une heure, nous entendons sur notre gauche les cris joyeux du reste de l'équipage, qui a retrouvé l'*Albert Thys*.

Tous ragaillardis par cette nouvelle, nous coupons à travers les fourrés. Hélas ! notre joie est de courte durée. Du haut d'une espèce de falaise, haute de cinq à six mètres et faite d'énormes blocs de rochers que les eaux viennent frapper, j'aperçois le boat renversé en travers du courant et couvert d'un pied d'eau.

Voulant juger par moi-même de la gravité des dégâts et de la possibilité de relever et de radouber encore l'embarcation, je me laisse glisser dans le fleuve, le long d'une forte liane que tiennent mes hommes. Quelques-uns de ceux-ci me rejoignent par la même voie. L'allège est sur le flanc, acculée à une roche ; la section d'avant, formée par la caisse à air, a été emportée. Toute réparation est impossible si cette

pièce essentielle ne se retrouve pas. La nuit tombant, nous sommes contraints de remettre les recherches au lendemain, et nous regagnons le camp, après avoir toutefois solidement attaché l'embarcation aux arbres de la rive et y avoir laissé une sentinelle.

Cet accident m'a coupé bras et jambes, et je me sens plus fatigué que si j'avais fourni une marche continue de douze heures. Je me reproche amèrement d'avoir confié l'*Albert Thys* à une main moins expérimentée que la mienne. Je suis dépité de constater que j'ai travaillé en pure perte les douze jours précédents. Combien je regrette, à l'heure présente, de n'avoir pas fait transporter l'allège par terre ! Mais ces derniers rapides sont si insignifiants en comparaison de ceux de Lussambi et de Gongo, que je ne pouvais prévoir semblable catastrophe. Après avoir parcouru plus de trois cents kilomètres depuis Bena-Kamba, il est désespérant de perdre cette embarcation qui, dans l'avenir, eût pu nous être si utile pour opérer la descente du Lualaba ou la circumnavigation du Tanganika.

Mais rien ne sert de se lamenter. Allons au plus pressé.

Nous nous remettons, dès le lendemain, à la recherche de la section disparue. Malheureusement, tous nos efforts restent infructueux et l'*Albert Thys* est bien perdu.

Le 17 avril, nous rejoignons par terre le corps principal et, trois jours après, nous avons dépassé les derniers rapides. Les charges sont ensuite transportées à travers des marais sans fin, rendus impraticables par les nombreuses averses qui ne cessent de tomber tous les jours. Du matin au soir, nous pataugeons dans la boue jusqu'aux genoux et parfois même jusqu'à la ceinture.



CHAPITRE IV

Séjour chez N'Gongo Lutété.

Sommaire : Notre arrivée chez N'Gongo Lutété.— Le chef N'Gongo Lutété. — Arrivée inopinée de Raschid. — Visites courtoises. — Craintes de N'Gongo. — La capitale N'Gandu. — Mœurs et coutumes. — Arrangements pris avec Raschid. — N'Gongo Lutété. — Etat sanitaire de l'expédition. — Renvoi de Protche et de de Roest pour cause de maladie. — Recrutement de 200 porteurs Manyémas. — Départ de Raschid. — Misères en perspective. — Les prodigalités de N'Gongo. — N'Gongo Lutété fait sa soumission.

Le 2 mai, nous arrivons enfin à proximité de N'Gandu, résidence de N'Gongo Lutété. Sur les deux rives du Lomami, auxquelles sont amarrés des canots, des huttes larges et spacieuses sont rangées. Nos tentes sont dressées à deux cents mètres du fleuve, sur l'emplacement de grandes cultures de sorgho, de maïs, etc. Une route, large de trois mètres et bien entretenue, côtoie notre camp et mène à la résidence de N'Gongo Lutété, située à deux ou trois kilomètres environ dans l'intérieur des terres. Partout, nous voyons de vastes champs de culture, indices d'une très nombreuse population.

A peine ma tente est-elle plantée, que le chef N'Gongo Lutété arrive, suivi de toute sa smala. Il étale à mes pieds un grand nombre de paniers de farine de maïs, de sorgho et de riz. Puis il me fait don de deux superbes peaux de léopard, d'une douzaine de chèvres et de moutons, et m'assure de son amitié.

C'est un homme de trente à trente-cinq ans, de taille moyenne, mais solidement charpenté. Sa figure, franche et ouverte, n'est pas distinguée. Comme Tippo-Tip, son digne suzerain, il a une tête de paysan. Par contre, ses grands yeux

sont vifs et malins. En somme, il a l'air bon enfant et je crois que nous nous entendrons bien.

Il est assis sur une chaise-fauteuil que je lui ai fait avancer. Autour de lui, à ses pieds, accroupies sur des nattes, se rangent une demi-douzaine de femmes. Elles sont toutes jeunes, bien vêtues, bien faites, la poitrine développée et les hanches accentuées : ce sont les favorites du chef. Il les a prises dans une razzia du côté du Sankuru, et il en fait grand cas, parce qu'elles sont *fullas*, c'est-à-dire couleur café au lait. Cette teinte est des plus appréciée, paraît-il. Dans l'intimité la plus grande seulement, elles osent lever les yeux sur leur seigneur et maître ; ordinairement, leurs paupières sont baissées. Je constate cependant qu'elles me jettent des regards furtifs, glissant malicieusement entre leurs longs cils recourbés. Elles ne seraient plus femmes, si elles n'étaient curieuses.

Parfois, lorsqu'il se produit une pose dans la conversation, l'une ou l'autre pousse un cri guttural qu'elle module en tapotant de la main sa bouche entr'ouverte. Aussitôt un chant monotone lui répond, et toutes les femmes entonnent les louanges et les hauts faits d'armes du chef, tandis que trois tambours font résonner leur peau d'éléphant. Puis, sur un signe de N'Gongo, tout rentre dans le silence et notre entretien reprend.

J'entame immédiatement la question des porteurs et, à ma grande satisfaction, N'Gongo m'en promet deux cents, sans la moindre hésitation. Quant aux conditions, nous les débattrons plus tard, car il désire nous conserver chez lui pendant quelques jours, temps qui lui est du reste nécessaire pour rassembler ces hommes. Je lui annonce ma visite dans quelques jours et il me quitte, en me recommandant de lui demander des vivres, si j'en manque.

Il m'a dit qu'il attend d'un moment à l'autre Raschid, provali des Falls et représentant de Tippo-Tip, en tournée dans ces parages. Cet Arabe, que je connais, comme on l'a vu, depuis quelques années et avec qui j'ai toujours été en excellents

termes, arrive, en effet, le surlendemain et vient immédiatement me voir.

Je n'ignore pas qu'il est le grand chef, et que N'Gongo lui doit obéissance. Aussi, la question des porteurs revient-elle sur le tapis, en même temps que je prends des arrangements avec lui pour rapatrier Protche et de Roest, tous deux malades et dans l'impossibilité de supporter les fatigues que nous allons endurer dans notre marche pédestre vers le Katanga.

Raschid revient au camp les jours suivants, y passant parfois plus d'une heure. Nous finissons par tomber d'accord et par passer le contrat suivant :

Entre : M. A. Delcommune, commandant l'expédition d'exploration du Katanga, agissant au nom et pour compte de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie, d'une part ;

Et : Raschid ben Mohamed ben Saïd, d'autre part ;

Il a été convenu ce qui suit :

Article premier. — Le second nommé s'engage à fournir les porteurs Manyéma nécessaires au transport des bagages de MM. Protche et de Roest jusqu'aux Stanley Falls.

Art. 2. — Il s'engage en outre à faire accompagner et conduire la caravane par un homme sûr, qui sera chargé spécialement de veiller à la sécurité de ces Européens et à leur éviter toute difficulté que leur état de santé ne leur permettrait pas de surmonter.

Art. 3. — Le second nommé se rend responsable pour le contenu et le nombre des charges. La somme de quatre livres sterling sera déduite pour chaque charge manquante.

A leur arrivée aux Stanley-Falls, MM. Protche et de Roest remettront au chef de la caravane un écrit constatant que les conditions du présent contrat ont été fidèlement exécutées par le second nommé.

Art. 4. — En retour, le premier nommé s'engage à payer la somme de cent livres sterling en or, à l'expiration de ce voyage, et à la faire remettre par son délégué aussitôt que cette somme sera rendue aux Falls.

Fait en triple expédition à N'Gongo Lutita, le onzième jour du mois de mai mil huit cent nonante et un.

(*S.*) A. Delcommune,
Commandant de l'expédition du Katanga.

Témoins :
(*S.*) de Roest, Hakanson.

J'approuve l'écriture ci-dessus :
(*S.*) Raschid ben Mahamed ben Said.

Je promis ma visite à Raschid, que je fis coïncider avec celle que je devais rendre à N'Gongo Lutété.

J'avisai l'un et l'autre du jour auquel elle devait avoir lieu.

Ce jour-là, vers neuf heures du matin, cent vingt-cinq soldats furent désignés pour l'escorte, vingt-cinq autres restèrent à la garde du camp avec Protche, de Roest et le sergent-major Musa Canu.

Les deux premiers, malades depuis longtemps, mais allant mieux aujourd'hui, ne pouvaient se rendre dans la ville, distante de trois kilomètres. Briart et Diderrich furent envoyés en avant. Ils arrivèrent une demi-heure avant notre entrée officielle.

Nos soldats, vêtus de leur plus bel uniforme, formaient cinq pelotons de vingt-cinq hommes chacun. Ils étaient commandés par le capitaine Hakanson et par Cassart.

Monté sur mon mulet, je pris la tête de la colonne, précédé de quatre clairons sonnant des marches militaires, et du pavillon étoilé que portait le sergent Ginadou Giro, le plus grand soldat de la troupe, gaillard haut de deux mètres et admirablement charpenté.

La troupe s'ébranla. Elle avait fière allure. Nos soldats, reposés de leurs fatigues et bien nourris, avaient bonne mine et l'air décidé sous leur uniforme flambant neuf, car c'était la seconde ou la troisième fois qu'ils le portaient.

Une demi-heure après, nous arrivons à une des portes de la ville.

Celle-ci s'allonge sur le versant en pente douce d'une très longue et large colline et s'étend sur plus de cinq kilomètres de superficie, n'ayant aucune forme précise. Elle est entièrement défendue par des fortifications composées de forts troncs d'arbres qui sont reliés entre eux par d'autres troncs, et renforcées par des relèvements de terre provenant de larges fossés creusés tout autour de la cité.

A cinquante mètres de ces fortifications s'ouvre un premier fossé, large de cinq à six mètres et profond de quatre mètres, que N'Gongo Lutété avait fait creuser en toute hâte, lorsqu'il avait appris par ses espions, il y a un ou deux mois, que des blancs remontaient le Lomami pour venir jusque chez lui. En même temps, il avait dépêché des courriers à Kassongo pour prévenir Raschid, son suzerain en l'absence de Tippo-Tip, de cette arrivée intempestive et lui demander l'accueil qu'il devait nous faire.

En agissant ainsi, N'Gongo n'obéissait évidemment qu'à un sentiment de prudence, au fond duquel on devinait cependant la crainte. En effet, je savais que N'Gongo, dans ses dernières incursions et ses razzias vers l'Ouest, avait eu maille à partir avec les troupes de l'Etat établies à Lussambo sur le Sankuru, affluent du Kassaï. Ce contact n'avait pas été favorable à N'Gongo, qui avait été obligé de battre en retraite. L'événement se passait en décembre 1890, alors que mon expédition remontait le Lomami.

L'annonce de mon arrivée put donc lui faire croire, avec un semblant de raison, que les blancs venaient l'attaquer par la voie du Lomami, dans sa résidence même.

De son côté, Raschid, tenu au courant des faits et gestes de mon expédition, dont il ignorait le nom du chef, fit coïncider, à quelques jours près, son arrivée chez N'Gongo avec la mienne.

Ce ne fut que lorsqu'il apprit que cette expédition était commandée par moi, qu'il donna tout apaisement à N'Gongo et que celui-ci cessa de faire creuser le large fossé de défense déjà établi sur plus d'un kilomètre autour de la ville.

La porte que nous devions franchir est, comme toutes les autres, formée d'un long couloir de un mètre de largeur, haut de un mètre cinquante centimètres, long de sept à huit mètres, s'ouvrant sous une tour carrée de huit mètres de haut, qui

protège l'un des angles de la ville. Elle est formée extérieurement, intérieurement et au centre par de forts rondins s'emboîtant les uns dans les autres, et disposés de telle façon qu'ils rendent ce couloir infranchissable au gré des habitants. L'accès extérieur de ce couloir est en outre défendu par la tour qui domine et d'où, par les créneaux, le tir de ses défenseurs peut converger vers l'entrée même de ce passage. Le palier extérieur de la porte est, sur vingt-cinq mètres de longueur et cinq à six mètres de largeur, entièrement pavé de crânes humains enfoncés profondément dans le sol et sur lesquels nous sommes bien forcés de marcher. De plus, à droite et à gauche de la même porte on voit deux claies élevées d'un mètre au-dessus du sol et chargées d'autres crânes, les uns complètement desséchés, les autres encore couverts de chairs sanguinolentes déjà noircies et provenant donc d'exécutions récentes.

Force me fut de descendre de mon mulet et, usant comme toujours de prudence, vingt-cinq soldats (un peloton) franchirent le couloir et allèrent s'aligner à l'intérieur de la ville, prenant ainsi possession du couloir.

Lorsque toute la troupe fut passée, elle se remit en ordre de marche au son des clairons et je remontai en selle. Dix minutes après, nous arrivons devant le grand barza ou Chambre du Conseil de Raschid.

Je mis pied à terre et, encore aux sons des clairons sonnant aux champs, je m'avançai, entre deux haies de mes soldats, jusqu'à l'escalier du barza, au bas duquel je fus reçu par Raschid, qui me serra la main et m'introduisit sous la large et profonde véranda où se trouvaient déjà Briart et Diderrich et toute la smala de Raschid. Je pris place dans un large fauteuil, celui de Raschid sans aucun doute, pendant que celui-ci s'accroupissait, à la façon arabe, sur un des riches tapis recouvrant les nattes qui ornaient tout le sol du barza.

Notre arrivée avait causé dans la ville un émoi considérable,

et certainement quatre mille à cinq mille indigènes entouraient la place sur laquelle s'ouvrait le barza.

De N'Gongo Lutété point.

Je demandai la cause de son absence à Raschid. Celui-ci, pour toute réponse, fit un signe à un de ses serviteurs qui disparut aussitôt.

Cinq minutes après, N'Gongo fit son apparition.

Simplement vêtu, sans apparat ni suite, N'Gongo vint s'agenouiller sur les premières marches du barza, sans toutefois pénétrer dans celui-ci.

Sur l'invitation que je lui fis de venir prendre place à côté de moi, N'Gongo secoua négativement la tête et se bornait à faire les signes d'obéissance qu'il devait à son suzerain.

Raschid restait impassible.

J'obéis certainement à un sentiment de révolte intérieur lorsque, me levant brusquement, je vins tendre la main à N'Gongo.

Quand je repris ma place, les yeux de Raschid clignotaient quelque peu, mais sa figure continuait à rester calme. J'avais sans doute manqué à toutes les lois de l'étiquette, car Raschid me dit que les hommes libres seuls pouvaient prendre place dans la Chambre du Conseil, lorsque lui y siégeait. Durant cette courte scène où sa personnalité était particulièrement en jeu et pendant toute la durée de l'entrevue, N'Gongo Lutété conserva sa posture humble et timide.

Cette entrevue dura une demi-heure. Maintes questions furent débattues et maints renseignements furent demandés sur la situation des contrées que nous avions à parcourir pour atteindre le Katanga et sur les tribus qui les habitaient. Parfois Raschid questionnait N'Gongo, qui lui répondait brièvement.

Cette fois encore, aucun des renseignements fournis par Raschid ne fut reconnu exact par la suite.

Lorsque je pris congé de lui, il me dit qu'il partait pour les Falls (Zinquitina) le surlendemain matin. Je l'informai que Protche et de Roest seraient prêts à l'accompagner ce jour-là.

Le retour au camp eut lieu avec le même cérémonial qu'à l'aller.

Le jour fixé pour le départ de Raschid, des hamacs furent préparés. Nos deux malades y prirent place et nous leur fîmes nos adieux.

J'avais toutefois la conviction absolue que, si leur santé continuait à s'améliorer, ils arriveraient sains et saufs aux Stanley-Falls, confiant entièrement dans la parole que m'avait donnée Raschid. Je m'empresse d'ajouter d'ores et déjà que MM. Protche et de Roest atteignirent, en effet, les Stanley-Falls, puis le Bas-Congo, et enfin l'Europe sans incident.

Deux jours après le départ de Raschid, j'informai N'Gongo de mon intention de lui rendre une seconde visite.

Cette fois, ce fut avec une faible escorte et accompagné du capitaine Hakanson que je me rendis chez ce grand chef, dont l'amour-propre avait dû être cruellement froissé par l'attitude de Raschid, à la première visite que je fis à sa résidence.

Je voulus profiter de cette circonstance pour rallier N'Gongo à notre cause et tâcher d'obtenir de lui qu'il fît sa soumission et qu'il reconnût la souveraineté de l'Etat.

N'Gongo me reçut très cordialement. Il nous introduisit dans son propre barza, consistant en une large véranda, flanquée à droite et à gauche de deux grandes habitations en pisé, le tout blanchi au kaolin.

Ce barza, très propre, orné de beaucoup de trophées de guerre, et dont le sol était entièrement recouvert de nattes et de tapis à l'instar de celui de Raschid, était beaucoup plus grand que celui de ce dernier.

A ma grande surprise, aucun lieutenant de N'Gongo n'assista à cette entrevue, qui n'eut pour tout auditoire que

N'Gongo, quatre de ses femmes *fullas*, un petit négrillon sourd-muet, Hakanson et moi.

Cela m'indiqua suffisamment que N'Gongo désirait que ce qui se dirait dans cette entrevue restât tout à fait confidentiel et ne fût rapporté à personne, attendu que ses propres femmes ne connaissaient pas un seul mot de swahili.

J'en conclus que N'Gongo était entouré d'espions zanzibarites tout dévoués à leurs maîtres arabes, ainsi qu'il en est toujours des chefs indigènes qui ont reconnu l'autorité de ces derniers, ou qui ont été par eux élevés à la dignité de chefs, comme c'était le cas pour N'Gongo Lutété. Il désirait que rien ne transpirât au dehors de l'entrevue que nous avions ensemble. Dans la longue conversation que j'eus avec lui, car elle dura plus de deux heures, je tâchai de lui démontrer tous les avantages qu'il y aurait pour son indépendance à reconnaître la souveraineté et l'autorité de l'Etat, aux lieu et place des Arabes qui n'étaient que des oppresseurs auxquels il devait payer des impôts excessifs. Je lui fis remarquer la différence entre les procédés de Raschid et les miens, les uns représentant l'arrogance et la tyrannie, les autres la justice et la protection.

Je lui remémorai, en effet, ce qui s'était passé il y a cinq jours à peine. Comparant ma visite d'alors à ce qui se passait en ce moment même, je lui rappelai l'humiliation que Raschid lui avait faite, à lui, grand chef des Batételas, guerrier fameux et réputé dans toute la contrée, tandis qu'il l'avait laissé agenouillé sur les marches du barza, le trouvant indigne de pénétrer au sein de la Chambre du Conseil.

Moi, au contraire, chef plus grand que Raschid, j'avais été lui serrer la main et l'inviter à prendre place à mes côtés. Et, en ce moment encore, je causais familièrement avec lui, montrant ainsi que je ne le traitais pas comme Raschid, mais en grand chef qu'il était réellement.

Ces paroles parurent faire une impression profonde sur N'Gongo. Il n'osait pas encore secouer brusquement le joug de celui qui l'avait si cruellement humilié devant moi, mais on sentait qu'il était décidé à le faire, s'il se savait soutenu par une force plus grande.

Je lui parlai aussi de la supériorité incontestable des blancs sur les Arabes, ce que ceux-ci reconnaissaient, attendu qu'il avait vu lui-même Raschid venir le premier me rendre visite en personne. Je ne lui cachai pas que je savais qu'il avait, lors de ces dernières incursions vers l'Ouest, été battu par les troupes de Boula Matari et qu'il n'avait dû son salut qu'à la fuite.

A son grand étonnement, je lui fis part également des craintes qu'il avait conçues, lorsqu'il avait appris qu'une troupe de blancs, qu'il croyait venir attaquer son village, remontait le Lomami. Je lui mentionnai les conseils qu'il s'était empressé de demander à Raschid, et les ordres que celui-ci lui avait donnés de me traiter en ami.

Cela lui démontrait à l'évidence la supériorité des blancs et la reconnaissance de cette supériorité par les Arabes. Je lui dis encore que les blancs n'étaient pas dupes de l'amitié que leur témoignaient ostensiblement ces derniers, qu'ils savaient très bien que, si les Arabes le pouvaient ou trouvaient l'occasion de tuer tous les blancs, ils le feraient sans hésiter, mais qu'ils ne l'osaient pas, parce qu'ils n'étaient pas certains d'être les plus forts.

N'Gongo m'apprit qu'il savait qu'une colonne, composée de quatre Européens et trois cents noirs, était partie, il y avait quelque temps, de Bena-Lusambo et qu'elle se dirigeait vers le Katanga. Je supposai qu'il s'agissait de l'expédition Paul Le Marinel.

Il m'apprit également que cette expédition avait eu maille à partir avec les Kiokos, et qu'il était décidé, lui N'Gongo, à

faire une incursion parmi ces tribus pour les punir d'avoir voulu molester le blanc.

A cette déclaration, je me mis franchement à rire, ce qui troubla quelque peu N'Gongo. Il me demanda la cause de ma subite gaîté. Je lui dis :

« Mon ami N'Gongo doit avoir une arrière-pensée, lorsqu'il » parle d'aller châtier les Kiokos pour venger le blanc, alors » que celui-ci lui a fait subir une défaite, il y a à peine quelques » mois. Je lui conseille fort de s'abstenir de se rendre dans ces » parages, attendu qu'il pourrait y recevoir le même accueil. »

N'Gongo resta pensif pendant quelques instants et, relevant brusquement la tête, il déclara vouloir renoncer à son projet.

In petto, je n'y crus pas un seul instant, car, chez ces Arabisés, tout comme chez leurs maîtres les Arabes, la soif du pillage est grande et le désir de se procurer des richesses et des esclaves prime tout autre sentiment.

Ce fut à la fin de ce long entretien que N'Gongo reconnut l'autorité de l'Etat et signa le traité de souveraineté. Il reçut, en même temps, le pavillon étoilé qu'il fit arborer immédiatement sur son barza. J'avais donc réussi, au moins en apparence, à rallier N'Gongo à notre cause.

N'Gongo était non seulement puissant, mais très riche.

Outre les richesses obtenues par des razzias fréquentes, il possédait des troupeaux considérables de moutons et de chèvres, un lot de gros bétail d'une quarantaine de têtes, dont quelques taureaux étaient vraiment remarquables par leur taille et leur beauté. Il avait aussi plusieurs ânes. Parmi ceux-ci, j'en remarquai deux, tout à fait originaux, de belle taille, couleur gris souris, les jambes, striées comme chez les zèbres, indiquant un croisement avec ces derniers, ce que N'Gongo lui-même ne put cependant m'affirmer. Il voulut bien me céder un de ces deux beaux animaux en échange de cinquante cartouches de chasse.

Beaucoup de ballots de *mabellas*, pagnes de cinquante à soixante centimètres carrés, tissés avec de fines fibres de palmiers et servant de monnaie dans tout le Manyema, encombraient ses magasins, ainsi qu'un nombre considérable de saumons de cuivre.

Ses greniers regorgeaient de maïs, de haricots, de riz, de farine de manioc et d'autres vivres indigènes.

Les cultures entourant sa résidence étaient immenses et couvraient, à intervalles plus ou moins grands suivant la fertilité du sol, les terres à plusieurs lieues de distance de la ville.

En temps de guerre, N'Gongo pouvait certainement mettre trois à quatre mille hommes sous les armes et, pour la défense de son territoire, il pouvait disposer d'au moins sept mille guerriers, la plupart armés de fusils à pierre, fusils à piston, rifles, Remington, Martini, Schneider, sans compter les lances et les flèches.

Après cette entrevue et en prenant congé de N'Gongo, je le priai de m'informer de sa première visite au camp, afin que je pusse le recevoir avec tous les honneurs dus à un guerrier aussi réputé. Cette visite ne se fit pas attendre. Le lendemain même, N'Gongo arriva avec toute sa smala, précédé d'une vingtaine de tambours Manyema et suivi de plus de deux cents de ses guerriers.

J'avais donné les ordres nécessaires pour la réception de notre nouvel allié. Voulant juger par moi-même de la plus ou moins grande dose d'impressionnabilité que les nerfs de N'Gongo pouvaient ressentir, je fis déployer, sur le chemin qui conduisait à ma tente et que devait suivre N'Gongo, cent quarante de mes soldats en deux haies s'allongeant sur plus de soixante-quinze mètres de longueur et séparées à peine de trois à quatre mètres. L'arme au repos, mes soldats, vêtus de leur plus bel uniforme, attendirent l'arrivée du chef.

Lorsque celui-ci parut, les clairons sonnèrent aux champs,

couvrant de leurs sons aigus le tintamaresque concert des tambours Manyema.

A l'entrée de la haie, ceux-ci furent écartés par Hakanson et N'Gongo pénétra, suivi de ses femmes, dans l'allée conduisant à ma tente.

Sur un commandement bref, les soldats présentèrent les armes, tandis que les clairons continuaient à faire résonner l'air de leurs sonneries joyeuses.

Debout sur le seuil de ma tente, j'attendais N'Gongo, dont les guerriers étaient restés à l'extrémité de la haie de mes soldats.

La bonne figure de N'Gongo était souriante. Quand je lui serrai la main et qu'une décharge générale des cent quarante fusils accentua ce salut, je pus constater, non sans étonnement, qu'aucun muscle de son visage ne bougea et qu'aucune secousse ne fit frissonner sa main que j'avais dans la mienne.

Etait-ce sang-froid ou confiance absolue?

Pendant notre séjour chez lui, N'Gongo nous fit de nombreux cadeaux, se renouvelant presque tous les jours et consistant principalement en vivres et en petit bétail.

Il fit confectionner à mon usage quatre couteaux de cuivre d'une forme originale, mais élégante, mesurant vingt-cinq centimètres de longueur. La lame, toute en cuivre rouge et le manche en bois recouvert d'une fine plaque de cuivre également rouge, faisait paraître le couteau comme taillé dans un seul bloc de métal. Ces quatre couteaux étaient renfermés dans une seule gaîne de cuir à quatre compartiments. Il me fit cadeau également de deux bonnets de chef, faits de coton tressé, hauts de cinquante centimètres, et que des centaines de plumes rouges de perroquets ornaient sur les quatre cinquièmes de sa hauteur ; chacun de ces bonnets avait dû certainement coûter la vie de plus de deux cents de ces oiseaux babillards.

Enfin, les porteurs que j'avais réussi à recruter arrivèrent. Ils étaient au nombre de deux cents ; la moitié passait pour avoir été fournie par Raschid d'après le contrat passé entre nous, alors que son recrutement avait été imposé à N'Gongo par son suzerain ; l'autre moitié était le résultat d'un échange entre N'Gongo et moi et qui consistait en un fusil Winchester, arme provenant d'un de mes adjoints rentré avec Raschid. N'Gongo voulut absolument la posséder ; pour l'obtenir, il me fournit cent porteurs.

Le jour fixé pour notre départ arriva.



CHAPITRE V

De N'Gandu à Lupongo.

Sommaire: Départ de N'Gandu le 18 mai 1891. — La valeur d'un fusil. — Traversée de N'Gandu. — Lenteur exaspérante des porteurs. — Disparition du domestique d'Hakanson. — Difficultés des transports par ânes. — Désertion d'un cuisinier et de deux Bacongos. — Un porteur atteint de variole est mangé par ses compagnons. — Arrivée dans la vallée du Lobri, chez le chef Molenda. — Décès de porteurs dans la brousse. — Difficultés du ravitaillement. — Augmentation du nombre des décès et des désertions. — Passage à travers l'incendie. — Paysages désolés. — Arrivée à Kinfussu. — Curieuses tombes indigènes. — Passage de l'Urimbi. — Arrivée à Cabinda, chez le chef Lupongo.

Dès cinq heures du matin, le 18 mai 1891, nous sommes prêts à partir ; les clairons ont sonné, les tentes sont pliées et chaque homme a devant lui sa charge. Mais ce n'est que vers huit heures que l'avant-garde se met en mouvement.

Les nouvelles recrues nous réservent bien des mécomptes. A peine la caravane s'est-elle ébranlée, que quelques-uns jettent leurs charges. D'autres se laissent tomber sur le bord du chemin, en déclarant que les caisses sont trop lourdes. Nous avons cependant passé plusieurs jours à les équilibrer, afin de leur donner un poids moyen de vingt kilos. Enfin, après quatre heures de patiente endurance, comme dit Stanley, le dernier groupe de porteurs disparaît sur le chemin poussiéreux qui conduit à la résidence de N'Gongo, résidence que nous devons traverser pour atteindre la route de Lupungu.

Je me réserve la direction de l'arrière-garde afin de juger par moi-même des mesures à prendre pour faire marcher la caravane.

N'Gongo-Lutété, arrivé depuis le matin, assiste gravement à tous les préparatifs. Puis, me présentant le fusil dont je lui avais fait cadeau, il me prie de l'essayer devant lui, « pour être certain, me dit-il, qu'il est bon ». Que craint-il ou que peut-on lui avoir dit?

Je me réserve d'abord. Mais, comme il insiste, je l'invite à tirer le premier. Le but est une bouteille vide placée à soixante mètres. Je suis curieux de voir manier par ce chef une arme perfectionnée. Il est réputé guerrier fameux tant dans son pays que chez ses voisins et chez les Arabes, prenant lui-même la tête de ses bandes, lorsqu'il entreprend quelque expédition militaire.

A la manière dont il épaule, je me doute qu'il ne doit être qu'un médiocre tireur. Il presse la détente, et le balle se perd dans la brousse. Il recommence plusieurs fois, toujours avec le même insuccès. Il s'anime, paraît vexé, et son entourage affirme déjà que le fusil ne vaut rien. C'est le moment de détromper le chef, tout en rehaussant encore la valeur de mon cadeau.

Je prends alors mon Winschester et vise le but : ma balle passe à côté de la bouteille. Je répète trois à quatre fois cette comédie puis, jetant mon arme avec dépit et saisissant celle de N'Gongo, je lui dis, sur un ton de mécontentement : « Je crois avoir été assez fou pour te donner le meilleur fusil de l'expédition ». Je tire et la bouteille vole en éclats.

Aussitôt, les compagnons du chef de pousser des cris de joie et de battre des mains. N'Gongo-Lutété, après m'avoir repris vivement son fusil, de crainte sans doute que je ne le remplace par le mien, s'en va heureux et fier.

Vers trois heures de l'après-midi, je quitte le camp, suivi de l'arrière-garde, composée de vingt soldats, pour me diriger sur N'Gandu. Le passage des portes, couloirs longs et étroits, nous prend un temps infini, car les porteurs sont obligés de se mettre à genoux et de pousser leurs charges devant eux.

A peine sommes-nous entrés dans la ville, que N'Gongo accourt à ma rencontre pour m'accompagner jusqu'à la porte occidentale. Il est bientôt entouré d'une foule considérable, qui grossit de minute en minute, mais qui garde le silence le plus profond. Le chef, toujours loquace et exubérant, me fait promettre de revenir le voir et s'étend sur l'amitié qu'il prétend avoir vouée aux blancs. Avec une générosité magnifique, il me donne encore dix superbes moutons et me quitte enfin en me souhaitant bon voyage.

A la sortie de N'Gandu, le sentier se dirige vers le Sud. Il nous conduit à un grand plateau, bien cultivé et parsemé de palmiers élaïs, tous taillés pour la récolte du malafu. Quelques huttes pointent au milieu de vastes champs de sorgho. Nous traversons ce beau plateau qui va mourir en pente douce près d'un petit ruisseau, creusant son lit dans une vallée boisée et au bord duquel Hakanson a établi le camp. Puis, des soixante chèvres et moutons que nous emmenons de N'Gandu, cinq sont tués et distribués aux porteurs. Cela fait un jour de grande liesse aux Manyemas, qui ne sont guère habitués à pareil régime.

Le lendemain matin, 19, tandis que la colonne se met en mouvement, le docteur Briart retourne chez N'Gongo Lutété pour acheter le second âne que ce dernier m'a offert au prix dérisoire de cinquante cartouches de chasse. Notre cavalerie comptera ainsi un mulet et deux ânes, qui pourront nous rendre de grands services, non seulement comme bêtes de bât, mais aussi comme bêtes de selle, dans le cas où l'un de nous tomberait malade.

Au fur et à mesure que nous avançons, les cultures deviennent plus rares. Cependant, de longs et fertiles plateaux se succèdent encore sur notre route. Ils sont coupés de temps à autre par de jolis ruisseaux bien ombragés ou par de petites rivières légèrement encaissées, car tout ce pays est bien arrosé

et facile à cultiver. Par places, le paysage rappelle certaines parties de la région des chutes, entre Lutété et l'Inkissi. Ici comme là-bas, des arbres rabougris et une herbe jaune et dure couvrent monts et collines.

Nos soldats se comportent assez bien. Ils ont chacun une charge, cartouches ou bagages, de vingt kilos, sans compter leurs effets, leurs ustensiles de cuisine et leur garde-manger. Une discipline ferme et bien entendue les a fait revenir à des sentiments meilleurs que ceux qui les animaient à Bena-Kamba.

Mais si je suis satisfait des soldats, il n'en est pas de même des deux cents porteurs. Ces hommes, tous anthropophages, sont faibles, craintifs et méfiants et, n'était la terreur que leur inspire N'Gongo Lutété, ils déserteraient jusqu'au dernier. J'espère cependant que, dans quelques jours, ils deviendront plus familiers et que, grâce à nos bons traitements, ils finiront même par s'attacher à nous. Pour le moment ils m'exaspèrent par leur lenteur. En une journée entière, ils ne parviennent pas à abattre plus de sept à dix kilomètres.

Un incident marque notre second campement. Le nommé Thomas, domestique d'Hakanson, engagé à Lagos, a disparu dans l'après-midi, et toutes les recherches faites pour le retrouver sont restées infructueuses. La dernière fois qu'on l'a vu, il se rendait au ruisseau, muni d'une bouteille et d'une cuvette, qui a été retrouvée au bord de l'eau.

Il est impossible que cet homme se soit noyé, le ruisseau n'ayant qu'un demi-pied de profondeur. A-t-il été attaqué par un carnassier? Non. Un léopard ne serait pas assez hardi pour se faufiler, en plein jour, au milieu d'une troupe de quatre cents hommes. Au reste, nous n'avons découvert aucune goutte de sang. Nous trouvons-nous en présence d'un rapt commis par les indigènes, qui sont tous ou presque tous cannibales? C'est également peu probable, et une mort aussi

affreuse ne guette guère que les traînards. Enfin, le domestique d'Hakanson aurait-il déserté? C'est possible, mais je ne le crois pas. Il ne connaît ni le swahili, ni la langue indigène. Il est, en outre, trop peu courageux, pour tenter une si périlleuse aventure. Donc mystère !

Je veux essayer d'utiliser nos ânes. Tant bien que mal, deux charges sont assujetties sur le dos de chacun d'eux. Ils se comportent très bien tant que la route traverse les longs plateaux ou qu'elle serpente sur le flanc ou le sommet des collines. Mais il n'en va plus de même lorsqu'il s'agit de franchir les ravins boisés, où le sentier est à peine assez large pour laisser passer nos hommes. Leurs colis heurtent tantôt les buissons, tantôt les arbres ; ils s'accrochent aux lianes et roulent enfin sur le sol, en entraînant parfois l'animal. Comme le pays devient plus accidenté encore et les ravins plus fréquents et plus profonds, nous sommes obligés de renoncer à ce mode de portage.

Une marche de douze heures nous conduit au camp, où nous arrivons à la tombée du jour. Sur son parcours nous avons suivi pendant un certain temps une belle vallée bien cultivée, véritable oasis, avec une vingtaine de huttes éparses s'abritant à l'ombre de superbes palmiers élaïs, ou à demi cachées dans le feuillage vert tendre de beaux bananiers. Nous plantons nos tentes sur un plateau que couronne un bois d'élaïs, à peu de distance d'un misérable village et d'une source claire, bruissant au fond d'un petit ravin boisé.

Au réveil du jour suivant, le 21, on m'annonce la disparition du cuisinier Tati, natif de Loango, et de deux Bacongos. Ils se sont dirigés vers N'Gandu, d'où ils espèrent rejoindre, à marche forcée, MM. Protche et de Roest et les accompagner jusqu'à la côte.

Mais je n'entends pas laisser se renouveler ces désertions sans y porter remède. Il faut sévir énergiquement contre ce

mal, le pire qui puisse atteindre une expédition, et le couper dans sa racine. Je donne l'ordre à Hakanson de retourner, en toute hâte, avec vingt hommes d'armes, chez N'Gongo Lutété, non seulement pour rattraper les déserteurs, mais aussi pour engager une vingtaine de nouveaux porteurs, qui viendront remplacer quelques-uns de nos noirs, par trop chétifs et par trop faibles.

A la visite médicale, un porteur reconnu atteint de la variole a été mis à l'écart. Le lendemain, nous apprenons que le pauvre diable a été mangé par ses compagnons, de concert avec les indigènes d'un village voisin. Cés anthropophages n'ont laissé que les intestins, leurs superstitions et leurs connaissances rudimentaires les portant à croire que ces viscères sont le siège de la maladie.

La cannibalisme des naturels ne nous étonne pas : ils vivent dans la misère la plus complète. Viennent-ils à ne pas payer la forte dîme en nature que N'Gongo Lutété exige d'eux, leurs huttes sont brûlées et eux-mêmes emmenés en esclavage. Aussi, ces pauvres hères efflanqués se précipitent, comme des loups affamés, sur les os qu'on leur donne et j'estime qu'ici c'est la faim seule qui les pousse à s'entre-dévorer.

A un plateau de quatre kilomètres de longueur, coupé d'une longue et épaisse suite de palmiers et de buissons, où mûrissent en grande quantité des ananas succulents, succèdent des collines déboisées très étendues, recouvertes d'une herbe courte et jaune.

Le pays s'élève graduellement et nous traversons la ligne de faîte séparant les eaux du Lomami de celles du Sankuru. Au centre d'un cirque, d'environ quatre kilomètres de diamètre, dort un vaste étang, sans affluent visible. L'eau, très claire, a bon goût, bien qu'elle repose sur un lit de boue.

Par des triangulations, nous prenons les dimensions de ce petit lac. Il mesure trois mille six cents mètres de circonfé-

rence, neuf cents mètres dans sa plus grande longueur, et de trois cent cinquante à quatre cent cinquante mètres de largeur. Il est réniforme, le renfoncement étant situé à sa rive occidentale. Ses bords sont nus, comme les sommets des collines, et le paysage a un aspect des plus désolé, les herbes ayant été récemment brûlées. La vie animale est représentée par un hippopotame très vieux, solitaire, et par un grand nombre d'oiseaux aquatiques. Une forte bourrasque, suivie d'une pluie qui dure deux heures, s'abat sur l'étang pendant que j'en fais le tour. Les orages sont fréquents dans cette région. Il me paraît probable qu'ils alimentent seuls le petit lac.

Le lendemain nous descendons dans un nouveau cirque, plus grand que le premier, mais sans eau, par un sentier serpentant sur le flanc des collines qui l'environnent. Du sommet de celles-ci, aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne voit que dos ou pentes abruptes, entièrement dépourvues de végétation arborescente. Cette cuvette franchie, nous tournons l'éperon d'une montagne, côtoyons un instant un ruisseau encaissé dans un étroit ravin boisé, de plus de quarante mètres de profondeur, et arrivons dans la belle vallée du Lobri, tributaire du Lufubu.

Le Lobri est une petite rivière, obstruée par places par de véritables forêts de pandanus ; sa largeur atteint 27 mètres à l'endroit où nous la traversons ; son courant est faible ; sa plus grande profondeur ne dépasse pas un mètre et demi. Un pont grossier facilite le passage et un large chemin conduit de ce pont au village de N'Gongo, adossé à une colline. Ce village, où nous ne trouvons que peu de vivres, est commandé par le chef Molenda, un des lieutenants de N'Gongo Lutété. Il parle très bien le swahili, a beaucoup voyagé, et connaît tout le pays compris entre le Lualaba et le Sankuru, qu'on appelle ici Lubilash. Aussi me fournit-il de précieux renseignements.

Le 25 mai, cinq porteurs exténués tombent sur la route et nous sommes obligés de les abandonner à leur triste sort. Combien en verrons-nous encore joncher de leurs ossements ce chemin maudit? Les rares et misérables villages qu'il traverse ne peuvent ravitailler notre nombreuse caravane, et notre troupeau ne compte plus que quelques têtes. Que deviendrons-nous, lorsque cette dernière ressource sera épuisée?

Dans un pays d'une odieuse monotonie, où l'incendie a détruit toutes les herbes, nous parcourons sept kilomètres, tantôt foulant de longs plateaux, tantôt descendant dans des vallées profondes, tantôt gravissant les pentes raides des collines. Nous apercevons quelques maigres champs de sorgho, puis, cachés dans un bouquet très touffu de palmiers, les toits coniques des huttes d'un petit village, entouré d'un boma solidement construit, qui n'a d'autre accès qu'une porte très étroite. Les notables de l'endroit me font don de deux paniers de fèves et déclarent ne pouvoir rien me vendre. Comment sustenter quatre cents hommes? Heureusement, à l'étape suivante, nous campons au village de Kuyumbi, qui compte environ soixante feux, et où nous réussissons à acheter assez de fèves pour en donner une ration complète à chacun de nos hommes.

La marche du 27 est encore marquée par quelques morts, ce qui porte à seize le nombre des porteurs décédés ou disparus depuis notre départ de N'Gongo Lutété, c'est-à-dire depuis dix jours. Et qu'il est difficile de conduire ceux qui restent! A chaque instant, il en est qui, au risque d'en détériorer le contenu, jettent leur charge et s'allongent sur le bord du sentier. Pour les amener à se relever, il faut une patience d'ange : Cassart et Diderrich en savent quelque chose.

La région que nous parcourons devient de plus en plus accidentée. Les ravins sont plus nombreux et plus profonds,

les plateaux plus élevés, les collines plus fréquentes et à pentes raides. Parfois, à l'horizon, une ligne noire estompe le sommet d'un plateau : c'est un grand bois d'élaïs. Nous avançons à la file indienne, en silence, et ne percevons d'autre bruit que celui des ailes de l'oiseau claqueur. Sur l'un de ces beaux plateaux qu'un bois de palmiers couronne, des restes de cultures et les entailles faites aux élaïs indiquent l'emplacement d'un ancien village, détruit sans doute, comme tant d'autres, par les bandes de N'Gongo Lutété.

Puis nous tombons dans un véritable chaos de collines rapprochées, de l'aspect le plus étrange. Les unes affectent la forme d'immenses cônes ; d'autres, de gigantesques mitres d'évêque ; d'autres encore s'élargissent au sommet, tandis que la base va en s'amincissant. Elles sont couvertes d'arbres rabougris très serrés, dont les maigres silhouettes contrastent avec la haute et puissante végétation des profonds ravins. Le plus élevé de ces monts atteint, à un mètre près, l'altitude du plateau que nous venons de quitter.

L'interminable route continue, sans village, sans culture et, par conséquent, sans ravitaillement possible. A chaque campement, nos Haoussas et nos porteurs se répandent dans les bois voisins pour récolter des noix de palme et des ananas. Le soir, le camp ressemble à un vaste atelier de forgeron. Plusieurs centaines de feux s'allument autour des abris, et nos hommes, écrasant l'épaisse et dure cuirasse des amandes d'élaïs, font retentir l'air de coups répétés. Maigre pitance pour des hommes qui se sont traînés toute une journée sur un sentier raboteux, en portant une charge mouillée de leur sueur !

L'absence d'Hakanson se prolonge, mais ne m'inquiète pas. Je suis certain des dispositions pacifiques de N'Gongo Lutété et ne puis attribuer ce retard qu'aux difficultés que mon ami aura sans doute rencontrées pour mettre la main sur les déser-

teurs. Nous continuons donc notre marche. En faisant par jour trois ou quatre de nos étapes, ce qui avec des hommes non chargés n'est pas difficile, Hakanson nous rattrapera aisément.

Dans la matinée du 28 mai, l'avant-garde s'égare à la bifurcation d'un sentier. Revenant sur ses pas, prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre, le guide finit par avouer qu'il ignore où il se trouve, et je suis forcé de lui indiquer la direction à suivre. Mais toutes ces allées et venues nous ont fait perdre du temps, et il est onze heures lorsque nous arrivons à un superbe plateau où s'éleva jadis un village, et où croissent à profusion des palmiers aux beaux régimes dorés, des ananas et même des bananiers. Mes hommes demandent à camper ici.

J'accède à leur désir : nous devons retrouver notre route, et les reconnaissances prennent toujours beaucoup de temps.

Vers huit heures du soir, tandis que le camp est déjà plongé dans un profond sommeil, le clairon sonne la retraite et, pareil à un écho lointain, un autre clairon lui répond : Hakanson, sans le savoir peut-être, est campé à un kilomètre à peine de nous. En effet, il nous rejoint à l'aube du jour suivant. Il a pleinement réussi dans sa mission, me ramène vingt porteurs supplémentaires et les trois déserteurs. Nous regagnons ensemble la bonne route, pour descendre dans une belle vallée, que traverse un cours d'eau coulant à l'ombre de nombreux élaïs et où nous apercevons des montants de huttes à moitié calcinés.

Cette étape est courte. Nous devons de nouveau remanier nos charges. D'une part, le nombre des morts et des déserteurs augmente chaque jour. Et puis, beaucoup d'hommes sont trop faibles pour porter ou y mettent une mauvaise volonté évidente. Ni la persuasion, ni les moyens énergiques n'agissent sur eux. Ils se laissent tomber sur les bords du sentier, en nous

disant : « Autant mourir aujourd'hui que demain ! » Ils demandent à manger, et nous n'avons rien à leur donner. Tout le troupeau a été consommé ; aucun village n'apparaît à l'horizon. Que faire? La marche ne peut évidemment être continuée dans de pareilles conditions de lenteur. Pour le salut de tous, il importe que nous arrivions le plus vite possible dans un pays plus peuplé et plus riche en vivres. Le recensement nous donne cent quatre-vingt-quatre porteurs valides : trente-six sont morts, ont déserté ou sont trop faibles pour qu'on les fasse entrer en ligne de compte.

Dans la matinée, nous rencontrons deux guides que nous envoie le chef Lupungu. Malheureusement, ils ne nous apportent pas de provisions.

L'après-midi, comme nous traversions un vaste plateau couvert de palmiers et de buissons où les plants d'ananas abondent, beaucoup de nos hommes se mettent à cueillir ces fruits. Mais la scène change tout à coup. Les envoyés de Lupungu ayant mis le feu aux herbes, un de ces grands incendies, si beaux, mais si terribles, s'allume sur plusieurs kilomètres, excité par une forte brise qui n'a cessé de souffler depuis ce matin.

Les palmiers gémissent et les frondes qui couronnent leurs troncs élancés se tordent sous les brûlants baisers des flammes. Plusieurs fois, nous sommes obligés de nous arrêter et même de rebrousser chemin, et souvent nous glissons entre les buissons ardents dont les ramilles vertes crépitent avec un bruit de fusillade. Cependant, l'incendie prend de moment en moment des proportions plus grandes. Escaladant les croupes des montagnes, s'étendant dans les larges vallées, contournant les bois et y pénétrant parfois, la nappe flambante, poussée par la brise, marche avec une étonnante rapidité. Elevant ses flammes à une hauteur de plus de dix mètres, elle emporte au loin dans ses énormes nuages de fumée des cendres d'herbes cal-

cinées. Les animaux, surpris et affolés, détalent, les serpents se réfugient sous terre et cependant, malgré la célérité de leur fuite, beaucoup d'animaux de toute espèce trouvent la mort dans le brasier qui passe. Un seul être vivant profite, avec une hardiesse inouïe, du malheur des autres : c'est l'épervier, au vol puissant, gracieux et rapide, qui, d'un coup d'aile, s'élève au-dessus des tourbillons opaques, décrit un large circuit, puis fonce sur la victime que son œil perçant a vu se tordre sous la morsure de la flamme ; il effleure à peine la terre, saisit sa proie et remonte dans les airs d'un seul coup d'aile.

Quelques Manyémas ont été surpris par l'incendie, et dans leur fuite, il en est qui sont tombés si malheureusement qu'ils ont été, un instant, entourés de flammes. Trois d'entre eux sont horribles à voir : à la couleur bronzée de leur peau a succédé un mélange sanguinolent de blanc et de rose. C'est en vain que nous prodiguons nos soins à ces malheureux.

Pour comble d'infortune, dans la nuit qui suit cette pénible journée, plusieurs porteurs désertent encore. Et nous voilà encore une fois empêchés d'emporter toutes nos charges. Que de misères ! Lorsqu'il nous arrive d'accomplir une marche à peu près normale, comme celle d'hier (seize kilomètres) la caravane est éreintée, des porteurs nous abandonnent ou succombent et nous sommes obligés, le lendemain, de nous contenter d'une demi-étape, car ces désertions et ces morts continuelles nous forcent à faire deux voyages par jour pour enlever tous nos colis.

Le lendemain, des soldats sont envoyés à la recherche de leurs frères restés en arrière. Ils sont munis d'eau et d'un hamac pour transporter le nommé Alli, atteint d'une maladie de foie. Mais ils reviennent, le soir, sans avoir retrouvé personne. Les Bakumus et les Manyémas qui se traînent à notre suite, sans charges, car ils sont trop faibles pour porter, auraient-ils achevé les malades et, la faim les poussant, s'en seraient-ils

régalés, en vrais anthropophages qu'ils sont? Ce sort terrible attend tous les traînards, qui le savent bien et semblent n'en avoir cure. Cependant, notre marche est si lente qu'ils pourraient facilement nous suivre, tout en s'arrêtant et en se reposant souvent. Mais malgré nos instances et nos menaces, ils s'obstinent à se cacher et s'exposent de gaîté de cœur à passer une nuit loin du camp.

Les plateaux, aux arbres rabougris que nous traversons, sont toujours aussi déserts que les jours précédents. Nous apercevons parfois les emplacements d'anciens villages qui furent populeux, si l'on en juge par les grands espaces de terrains, où des monticules indiquent qu'il y a eu des cultures.

Droit devant nous et dentelant l'horizon, trois monts dressent leurs cônes aux sommets arrondis. L'un, celui du milieu, est de forme plus tubulaire que les autres. Ils nous paraissent assez proches et, cependant, voilà déjà trois jours qu'ils font partie du paysage. La chaleur est étouffante. Pas la moindre brise ne rafraîchit l'atmosphère embrasée, et l'intense réverbération nous brûle les yeux. La caravane, morne et silencieuse, continue sa marche lente. Des groupes de porteurs, suant sous leurs fardeaux, s'écartent du sentier et cherchent un peu d'ombre sous un maigre feuillage. Les charges tombées, ils s'allongent sur le sol, la poitrine oppressée se soulevant en douloureux efforts. Après leur arrivée au camp, ils doivent encore courir les bois, afin de se procurer une misérable pitance et un peu de chauffage, car les nuits deviennent plus froides, et ils ne sont pas vêtus.

Le 3 juin, nous atteignons un pauvre village où chacun de nous peut acheter une poignée de maïs ou de fèves. Puis, après un court arrêt, la caravane s'achemine lentement sur l'interminable sentier. Mais il s'y manifeste un peu plus d'entrain. Nos hommes croient arriver bientôt au terme de leurs peines, c'est-à-dire à des villages où ils pourront se sustenter.

Pauvres gens ! Chaque jour, plusieurs désertent. Ils ne croient plus à nos promesses et vont, dans les bois de palmiers, chercher de quoi tromper leur faim.

Enfin, nous atteignons un très long plateau, où nous remarquons d'anciennes cultures, puis, après quelques bouquets de bois, de très beaux champs regorgeant de maïs et de sorgho, et les huttes très espacées d'un assez grand village. C'est Kinfussu, dont le chef est tributaire de Lupungu. Nous nous procurons ici des vivres en abondance, à très bon marché, et nos hommes se dédommagent de la disette des jours précédents.

Les indigènes préférant les perles aux autres marchandises d'échange, nous en distribuons à nos noirs, ce qui nous amène à constater que des vols ont été commis à notre insu. Plusieurs caisses ont été ouvertes et, dans quelques-unes, deux ou trois paquets de perles manquent. Les coupables, tous soldats, sont bientôt découverts et passent devant le Conseil de guerre.

La journée du lendemain est consacrée au repos, à l'achat de vivres, à la punition des voleurs et à l'éternel travail du remaniement des charges, car, avant l'arrivée au village, tout un groupe de porteurs, conduits par le sergent Alasériki-Koro, a déserté en abandonnant les colis.

Afin d'éviter un second voyage, j'ai voulu engager des porteurs à Kifussu. Mais le chef, Moena-Memba, est intraitable. Non content de recevoir des arrhes, il entend être payé d'avance intégralement. J'ai beau lui répéter que ce n'est pas la coutume, il ne veut pas en démordre. Cet homme, dès notre arrivée, s'est montré d'un caractère peu généreux et ne nous a pas fait le moindre cadeau. Il a cependant la figure franche, l'air bon enfant, ce grand gaillard, d'une corpulence assez rare chez les indigènes. Lorsqu'il accompagne ses paroles de gestes lents et étudiés, on croirait voir un prêtre haranguant ses paroissiens. C'est égal, j'ai de furieuses velléités de lui

répliquer par des arguments frappants, qui contrasteraient avec son onction ecclésiastique.

Mais je prends patience, car la patience est la meilleure tactique en Afrique, où l'on est par trop porté à avoir la tête près du bonnet. Je renvoie le chef. Je sais par expérience que payer d'avance est le moyen le plus sûr de ne rien obtenir. De plus, on a alors l'ennui de devoir sévir contre les escrocs. Brûler les huttes et les livrer au pillage parce qu'il a plu à un chef malhonnête de ne pas remplir ses engagements, m'a toujours paru une peine par trop sévère, bien qu'elle puisse être parfois nécessaire. Je préfère donc ne pas traiter avec Moena-Memba. La résidence du chef Lupungu n'est plus qu'à deux petites étapes et sur notre route se trouvent d'autres villages qui faciliteront notre ravitaillement.

Le village de Kifussu, que nous allons quitter, est formé de huttes éparpillées au milieu de vastes champs de sorgho, de maïs, de patates, de manioc, qui s'étendent sur un plateau long de plus de trois kilomètres, fertile, mais infesté de termites.

Le long de nombreux sentiers qui s'entrecroisent, allant d'une case à l'autre, nous remarquons des tombes curieuses. Toutes sont construites en argile rougeâtre. Les unes, hautes de vingt centimètres, affectent la forme d'un rectangle long de trois mètres. Les autres ressemblent à des cônes tronqués, hauts de trente centimètres et ayant un mètre de diamètre à leur base. Ces mausolées, parfaitement lisses, sans la moindre rugosité, sont traversés, à mi-hauteur, de rondins gros comme le bras, servant de travées.

D'après les renseignements que nous fournissent les habitants, il y a plusieurs manières d'inhumer les morts. Les uns sont enterrés dans la position normale, c'est-à-dire couchés ; les autres, debout. Le chef, lui, est assis.

Le 7 juin, après avoir gravi les collines méridionales bordant cette agglomération, nous parcourons un pays très acci-

denté. Les plateaux ont disparu, faisant place à des monts très rapprochés, qui séparent de profonds ravins revêtus d'arbres. Nous atteignons le confluent de deux petites rivières, puis nous traversons une colline, en dos d'âne, entièrement cultivée, où se remarquent quelques huttes éparses, habitations des gardiens des champs. Elles sont désertes, leurs hôtes s'étant enfuis en apercevant la longue file de notre caravane. Le sommet de cette colline, où poussent de nombreux et superbes palmiers élaïs, était, il n'y a pas longtemps, l'emplacement d'un coquet village, dont les cases ont été pour la plupart brûlées.

La halte au milieu du jour se fait dans un site charmant, où une brise délicieuse évente et ploie gracieusement les frondes flexibles des palmiers qui nous protègent contre les ardents rayons du soleil. A une heure de l'après-midi, nous quittons avec un certain regret cette fraîche et jolie oasis. Traversant deux petits ruisseaux très encaissés, gravissant des montagnes, descendant et remontant les pentes raides des profonds ravins boisés, suivant dans cette marche fatigante un sentier on ne peut plus tortueux et qui semble, comme à plaisir, s'allonger en méandres capricieux, nous arrivons enfin à une large vallée, au fond de laquelle se creuse le lit profond de l'Urimbi, affluent du Lomami.

Cette rivière, large de six mètres, profonde de trente centimètres et d'un courant assez rapide, déborde toute la vallée, large de cinq cents mètres dans la saison des pluies. Le passage de l'Urimbi devenu torrent, est alors des plus difficile. A cent mètres de l'endroit où nous le franchissons, il descend en petites cascades sur des roches de grès. Sous l'action continue de l'eau, de mignonnes cuvettes se sont creusées çà et là, qui servent, en cette saison, de minuscules baignoires aux nombreux oiseaux du voisinage.

Escaladant le sentier de chèvres tracé sur la rive méridionale du cours d'eau, nous continuons notre marche, à travers les bois touffus qui couvrent les ravins et un marais où naît une source et où les roseaux sont si épais, que la présence d'une route bien frayée ne nous dispense pas de nous servir de nos machettes. Après une marche de treize kilomètres dans ce pays montueux, nous atteignons, par une pente à pic, une seconde vallée, sur le versant méridional de laquelle les tentes se dressent et les feux s'allument.

Dès l'aurore du jour suivant, 8 juin, la caravane réconfortée reprend d'un pas allègre le sentier qui doit la conduire à Cabinda, résidence de Lupungu. Bientôt nous apercevons à l'horizon un groupe énorme de taches jaunâtres se confondant presque avec le fond argileux du versant d'un plateau élevé dans l'ensemble terne du paysage. Une descente à pic nous mène à une petite rivière, roulant des eaux rougeâtres. Puis une forte montée, que nous effectuons sous un soleil de plomb, nous rapproche peu à peu du plateau, dont nous suivons ensuite la pente doucement inclinée. Nous sommes en vue de la ville, qui en occupe le sommet et s'étend en fer à cheval.

Hakanson, arrivé le premier, a établi les tentes à un kilomètre de Cabinda, au milieu d'un grand champ de manioc, à côté d'un profond ravin boisé où murmure une source. Le chef Lupongo, qui se trouve au camp, s'avance à ma rencontre et me souhaite la bienvenue. Après les salamalecs d'usage, je lui expose brièvement ce qui m'amène chez lui et lui demande cent porteurs, des vivres et un guide, moyennent quoi je lui octroyerai mon amitié et un riche cadeau. Il me promet tout ce que je veux, et l'entrevue prend fin après que je lui ai fait entendre que mon désir est de ne rester chez lui que juste le temps nécessaire pour rassembler ces cent hommes, c'est-à-dire trois ou quatre jours.

Malgré ma longue expérience des noirs, laquelle m'a appris, à mes dépens, à me méfier de leur parole, je ne puis m'empêcher d'éprouver un moment de vive satisfaction en voyant nos affaires prendre si bonne tournure. Je ne me doute pas le moins du monde que ce fantoche de roi va mettre ma patience à de rudes épreuves.



CHAPITRE VI

Séjour chez Lupongo.

(Du 9 au 17 juin.)

Sommaire : Visite officielle du roi Lupongo. — Demande de porteurs. — Aspect de la résidence de Lupongo. — Défilé des troupes de N'Gongo et nouvelle visite de ce chef. — Fantasia exécutée par nos soldats. — Emerveillement de N'Gongo. — Soumission de Lupongo. — Mentalité et diplomatie de N'Gongo et de Lupongo.— Politique et agissements des Arabes. — Retards dans le rassemblement des porteurs.

Notre camp se dressa à l'Est de l'énorme village de Cabinda, résidence du roi Lupongo, et au milieu d'un champ de culture de jeunes maniocs, sur un éperon dominant un large ravin boisé au fond duquel bruissait une source limpide.

Vers les quatre heures de l'après-midi, le roi Lupongo, s'étant fait précéder d'une grande quantité de vivres de toutes espèces, vint me rendre officiellement visite. C'était un homme jeune, de vingt-cinq ans environ, grand et mince ; sa figure était antipathique ; il était borgne et grêlé par la variole.

Je sus que N'Gongo lui avait conseillé de bien nous recevoir.

Je lui demandai cent nouveaux porteurs : il me les promit ; mais il demanda, tout comme N'Gongo, en échange de ses hommes, un fusil Winchester.

Je n'avais pas à tergiverser, il me fallait les hommes. Je promis le fusil, mais informai Lupongo que je voulais absolument partir dans les quatre jours. Le roi m'affirma que dans les quatre jours les cent porteurs seraient à ma disposition.

J'informai Lupongo que je lui rendrais sa visite le surlen-

demain et lui demandai de m'envoyer les porteurs au fur et à mesure qu'il les recruterait ; il promit tout ce que je voulus.

Sa visite fut courte ; on aurait dit qu'il n'était pas à son aise dans notre camp, et qu'il n'avait qu'un désir : celui de s'en aller.

Le troisième jour je me rendis avec une escorte de cinquante soldats dans la résidence du fameux Lupongo, où grouillait une population qui, d'après notre évaluation, s'élevait de quinze à vingt mille personnes.

Le barza où le roi nous reçut était petit et donnait sur une rue large de plus de vingt mètres, bordée de cases, toutes encloses de palissades faites de planches, de bambous ou de paille.

Quelques arbres squelettiques tâchaient de pousser sur ce sol dur et battu, où la réverbération du soleil était des plus intense.

Dans la conversation que j'eus avec ce prince, je lui demandai sa soumission et la reconnaissance de la souveraineté de l'Etat. Après quelques instants d'hésitation, il me répondit qu'il préférait attendre l'arrivée de N'Gongo pour lui demander conseil, le grand chef des Batételas devant passer par son village le lendemain, avec ses guerriers.

Ainsi N'Gongo tenait parole, et sous prétexte d'aller châtier les Kiokos, il courait probablement au devant d'un second échec que lui infligeraient les troupes de l'Etat à Lusambo.

Je pris congé du chef, l'informant que je viendrais le voir le surlendemain matin, qui était le dernier jour de mon séjour chez lui, lui rappelant qu'il devait, pour ce jour-là, compléter les cent porteurs promis.

Le lendemain, vers onze heures du matin, nous vîmes de nos tentes le défilé des troupes de N'Gongo, qui passaient à deux cents mètres de notre camp, sur le sentier longeant l'autre côté du ravin boisé. Je suppose que N'Gongo, renseigné

exactement sur l'emplacement de notre camp, et voulant nous donner une idée du nombre considérable de ses guerriers, leur fit prendre ce sentier.

Ce défilé à la file indienne dura plus de quatre heures ; il est vrai que les guerriers, les femmes, les porteurs qui composaient cette nombreuse troupe marchaient lentement et laissaient entre eux un espace de deux à trois pas.

Nous avons évalué la bande de N'Gongo de six à sept mille individus.

Malgré ce nombre relativement considérable, nous étions convaincus qu'elle n'aurait pas tenu une heure en face de nos cent cinquante soldats exercés et disciplinés.

N'Gongo vint me voir le même jour, quelques instants après son arrivée chez Lupongo, et malgré qu'il ne fût pas chez lui, il me fit cadeau de dix superbes moutons et de plusieurs peaux de léopard.

Je ne lui cachai pas la crainte que me faisait éprouver pour lui le résultat de son voyage, lui affirmant que s'il prenait contact avec les troupes des blancs de Lusambo, il serait encore battu. J'essayai de lui démontrer la grande supériorité que possédaient les soldats des Européens, car ils avaient tous des fusils à tir rapide et savaient s'en servir, tandis que la généralité de ses hommes étaient armés de fusils à piston dont le maniement nécessitait la retraite momentanée, mais précipitée de ses guerriers pour le rechargement de leur arme ; cela leur arrivait chaque fois qu'ils déchargeaient leurs fusils, tandis que chez nous le feu était continu, sans arrêt, et la troupe avançait toujours sur l'ennemi, alors que celui-ci devait se cacher pour revenir ensuite faire le coup de feu.

Je lui demandai s'il désirait que je lui fisse une démonstration de ce que j'avançais : il accepta.

Pendant que je donnais les ordres voulus à Hakanson, N'Gongo Lutété dépêcha un de ses hommes auprès de Lu-

pongo, afin de prévenir celui-ci qu'il ne tînt aucun compte de la fusillade qu'il allait entendre.

Je prévins N'Gongo que la démonstration que j'allais lui faire ne serait pas longue, attendu que je ne voulais pas dépenser un trop grand nombre de cartouches et que je ne prendrais qu'une partie de mes hommes.

Hakanson, aidé de Cassart et du sergent-major Musa-Canu, eut vite fait de former trois pelotons de vingt-cinq hommes chacun.

Les soldats reçurent l'ordre de tirer dans la direction contraire au village.

Un instant après, la fantasia commença et les commandements de : premier peloton, feu ! deuxième peloton, feu ! troisième peloton, feu ! premier peloton, feu ! etc., se succédèrent avec rapidité, formant un crépitement ininterrompu, pendant que nos hommes avançaient toujours vers le but indiqué comme étant l'ennemi. Puis Hakanson replia sa troupe, lui fit exécuter les exercices de tir : à genoux et debout. Une salve de soixante-quinze coups de fusils clôtura cet exercice, qui avait duré à peine quelques minutes.

N'Gongo n'en revenait pas ; tout en écarquillant ses grands yeux, il avait l'air pensif et plutôt soucieux, mais cela ne dura pas et il prit congé de moi, en me disant en riant qu'il n'aurait garde de se frotter aux troupes de Lusambo, car il comptait se diriger beaucoup plus vers le Sud et prendre les Kiokos en revers.

J'ai su dans la suite que ce pauvre N'Gongo avait reçu une seconde leçon des troupes de l'Etat et avait été obligé de s'enfuir en abandonnant à peu près tout ce qu'il possédait.

Sans doute, les différents revers qu'éprouva N'Gongo Lutété furent une des principales causes de son ralliement sous la bannière de l'Etat, mais j'ai absolument la conviction que le contact qu'il eut avec notre expédition, dont les membres

étaient les premiers blancs que ce grand chef voyait de près, ne fut pas étranger à cette soumission. La façon dont il fut traité par nous, alors que Raschid, son seigneur et maître, lui faisait sentir devant nous qu'il n'était en somme qu'un de ses esclaves, le toucha profondément, et comme il était un chef intelligent, il comprit bien vite que c'était du côté des blancs, et par conséquent de l'Etat, que se trouvait non seulement la force, mais l'assurance de sa sécurité personnelle par la reconnaissance même de sa propre autorité, ce dont il était loin d'être certain avec les Arabes, dont il connaissait la façon expéditive de se débarrasser d'un roi ou roitelet indigène, à la moindre manifestation de non-obéissance absolue.

Le lendemain matin, je me rendis chez Lupongo, qui signa sans hésitation le traité de souveraineté ; il fit sa soumission à l'Etat et reçut le pavillon étoilé.

Evidemment, la reconnaissance de ces deux chefs indigènes, N'Gongo Lutété et Lupongo, l'un et l'autre chefs incontestés des Batételas et des Basongos, n'était dans leur esprit qu'un acte qu'ils croyaient de haute politique, attendu qu'ils se trouvaient entre deux forces, les Arabes et les Européens.

En hommes avisés qu'ils étaient, ils croyaient agir avec la plus grande diplomatie et, ménageant, comme on dit vulgairement, la chèvre et le chou, se réservaient plus tard de prendre position pour l'une ou l'autre des deux parties, suivant que la fortune favoriserait l'une ou l'autre.

Aussi rusés l'un que l'autre, comme doit l'être tout vrai potentat nègre, ils croyaient certainement avoir roulé l'Arabe et le blanc.

Ils devaient détester le premier et ne connaissaient pas le second, mais se trouvant entre deux forces supérieures à la leur, et suivant la logique de leur mentalité, ils devaient agir ainsi.

La politique suivie par leurs maîtres les Arabes, dans toute cette partie de l'Afrique, était d'une cruelle simplicité.

Ayant d'abord leur base d'opération à Udjiji, puis à Nyangwé, puis à Kassongo et successivement à Riba-Riba et Stanley-Falls, ils faisaient petit à petit le vide autour d'eux, ne laissant que des bourgades entre leurs différents chefs-lieux, destinées à ravitailler leurs caravanes d'esclaves et d'ivoire se dirigeant vers la côte.

Ils ont mis des années pour établir leur autorité sur ce territoire grand comme la Belgique.

Ce n'étaient pas toujours les Arabes et leurs hommes qui commettaient ces fameuses razzias de chair humaine. Souvent, et nous devons dire dans la généralité des cas, ils laissaient cette mission aux chefs indigènes eux-mêmes, à ceux-là dont ils avaient su capter la confiance et qu'ils reconnaissaient ensuite aptes à servir leurs desseins.

Il faut dire que les Zanzibarites proprement dits et les Arabes qui en possédaient un nombre assez considérable, sont de véritables charmeurs. Ils excellent en l'art de plaire, sont insinuants, excessivement complaisants, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à leur but.

Quant aux Arabes proprement dits, ils n'atteignent pas dans toute la partie comprise entre le Tanganika et l'Aruwimi, le nombre de vingt, prêtres compris ; et cette poignée d'hommes entreprenants, audacieux et évidemment courageux, avaient su conquérir cet immense territoire et le maintenaient, malgré leur petit nombre, sous leur autorité despotique, grâce au régime sanguinaire et cruel que l'on connaît.

Lorsque, au moyen des prisonniers qu'ils avaient faits, ou d'après les renseignements de leurs espions, ils venaient à apprendre l'existence d'un grand centre de population indigène, ou la résidence d'un chef important, les Arabes tâchaient de nouer des relations avec eux, soit par l'envoi de prisonniers de la même tribu chargés de cadeaux, soit par l'envoi en ambassade de quelques-uns de leurs hommes les plus décidés.

Sitôt que ces relations étaient nouées, une demi-douzaine de Zanzibarites, armés de fusils à tir rapide ou se chargeant par la culasse, servaient de trait d'union entre l'Arabe et le chef indigène, apportant des cadeaux à ce dernier, le comblant de bienfaits et de flatteries.

Cela durait jusqu'à ce que le chef indigène, sur les instigations persistantes des Zanzibarites et l'assurance qu'ils lui donnaient de remporter la victoire, se laissât convaincre d'attaquer un de ses voisins quelconque.

Ce premier pas fait, souvent à l'encontre des lois et coutumes de la tribu, le roi indigène devenait la créature et l'instrument des Arabes. Pour arriver à ce but, les Arabes, au début, octroyaient généreusement au chef indigène la moitié du butin pris par ses propres hommes. Ceux-ci devenaient bientôt de véritables bandits et ne vivaient plus que de rapines et de pillages, car ils savaient qu'ils avaient droit à une partie du butin.

Si le chef indigène avait l'âme bien trempée au gré des Arabes, il devenait bientôt puissant, recevait de ses maîtres fusils à piston, capsules et poudre ; il commandait un puissant village, mais à huit ou dix lieues à la ronde les nombreuses agglomérations de jadis avaient disparu ; une partie de leur population peuplait la résidence du chef, tandis que l'autre avait été remise aux Arabes, sans compter les disparus, morts par la prise de leurs foyers ou errant dans la jungle ou dans la brousse.

Il arriva que les chefs indigènes arabisés, lorsqu'ils se crurent tout puissants, refusèrent aux Arabes toute redevance, impôt ou part de butin quelconque ; mais ils payaient toujours de leur vie cette rébellion à l'autorité arabe.

Soit par la force de leurs armes, soit par perfidie ou trahison, les Arabes arrivaient toujours à leur but ; et si le malheureux chef tombait vivant entre leurs mains, il subissait, avant sa mort, les plus grandes cruautés.

Chaque jour, Lupongo envoyait au camp douze à quinze porteurs et le quatrième jour arriva sans que le contingent promis par ce chef fût au complet. Il manquait encore quarante-cinq hommes ; je fis des remontrances à Lupongo, qui me pria d'attendre encore deux jours.

J'allai le revoir pour le houspiller un peu sur le retard qu'il apportait à accomplir sa promesse, mais Lupongo, qui paraissait très ennuyé d'avoir à s'exécuter, me réitéra sa demande d'un sursis de deux jours. Il me dit que N'Gongo Lutété avait emmené avec lui plusieurs milliers de ses hommes, que ceux qu'il me destinait étaient partis avec lui, qu'il lui fallait donc le temps nécessaire pour rassembler un nouveau contingent.

Cette nouvelle me mit naturellement de fort mauvaise humeur et le roi en subit les effets.

En prenant congé de lui et sans lui serrer la main, ce qu'il remarqua avec étonnement, je lui dis que je lui donnais encore quatre jours pour s'exécuter, mais que si le quatrième jour, au soir, je n'avais pas au complet le contingent de cent hommes, je viendrais moi-même les prendre dans son village, attendu que j'estimais qu'un chef qui ne tenait pas la parole donnée n'était pas un vrai chef et qu'on devait le traiter comme un wasenji (sauvage).

Le quatrième jour, au soir, il manquait encore vingt hommes. Ainsi que j'en avais prévenu le roi, je pris mes dispositions vers dix heures du soir pour aller chercher moi-même les vingt hommes manquants.

Cent soldats bien armés furent désignés pour m'accompagner, mais comme les allées et venues de mes soldats avaient été faites au vu et au su de tout le camp, je n'avais pas encore quitté celui-ci qu'une nombreuse ambassade envoyée par Lupongo, composée de ses principaux lieutenants, venait m'affirmer au nom de leur maître, que les vingt hommes me seraient remis dès l'aube du lendemain et que je pouvais faire

les préparatifs de départ. Ils ajoutèrent qu'ils avaient ordre de leur maître de se constituer prisonniers entre mes mains au cas où je ne croirais pas à sa parole.

J'ai toujours soupçonné mon guide Ipondo, homme de N'Gongo Lutété, d'avoir été prévenir le roi Lupongo des dispositions que je prenais ce soir-là pour lui faire tenir sa promesse, mais je ne voulus pas approfondir cette question, préférant encore cette solution pacifique à celle, plus énergique, que je voulais prendre.

Je renvoyai à leurs pénates les ambassadeurs du roi, en les priant d'informer celui-ci que je lui remettrais moi-même le fusil Winchester le lendemain matin, en échange des vingt hommes qu'il devait m'amener, et ils s'en allèrent.

Cependant, connaissant de longue date toutes les ruses et fourberies indigènes, le camp fut entouré d'un cordon de sentinelles et les quarts furent ordonnés, comme si nous étions en temps de guerre.

Toutefois, la nuit se passa calme et tranquille, et le lendemain matin je reçus les vingt porteurs et les guides qui devaient nous conduire au grand village Monangoio, distant de six jours de marche.



CHAPITRE VII

De Lupongo chez Monangoio.

(Du 17 au 22 juin).

Sommaire : Départ de Cabinda-Lupongo. — Passage de la Lukassia. — La rivière Lufulu. — Villages pillés par les traitants. — Arrivée à la résisidence de Monangoio.

Le 17 juin au matin, nous nous mettons en route avec un guide et cent nouveaux porteurs en plus. Je pensais que Lupongo viendrait nous souhaiter bon voyage et assister à notre départ. Mais froissé sans doute de la manière un peu cavalière dont je l'ai obligé à tenir ses promesses, il ne se montre pas, et personne de nous ne songe à s'en plaindre, bien au contraire, car ce personnage nous est devenu à tous on ne peut plus antipathique.

Désireux de savoir comment se conduisent nos nouveaux porteurs, je conserve la direction de l'arrière-garde. Le guide, un solide gaillard, borgne comme son maître et plus bavard qu'une pie, prend avec Hakanson la tête de la caravane, qui s'enfonce vers le Sud. Nous devons atteindre Monangoio dans trois ou quatre jours et nous procurer là un nouveau guide pour Kassongo-Kalombo.

Une marche de quinze kilomètres nous conduit dans la vallée de la Loemba, affluent de la Lukassia, que nous voyons elle-même le lendemain. A l'endroit où nous traversons la Lukassia, cette rivière ne mesure que treize mètres de largeur sur 65 centimètres de profondeur moyenne. Elle n'est pas navi-

gable, même pour les légers canots indigènes. D'après notre guide, la source, du reste, ne serait pas fort éloignée.

Un fait, remarquable par sa rareté, se produit à la fin de cette journée. De lourds nuages d'un noir d'encre s'amoncellent vers le Nord et de grands coups de tonnerre, largement espacés, se font entendre. Un vent violent, s'élevant du Sud, ne parvient pas à chasser l'orage, qui continue à s'avancer sur nous. Vers dix heures du soir, il éclate, mais passe rapidement, ne laissant tomber sur le camp qu'une petite averse. Nos derniers porteurs n'arrivent qu'au moment où il prend fin. L'obscurité est devenue si intense que nous avons dû allumer des feux sur les bords de la rivière. Malgré la clarté qu'ils projettent et qui se reflète dans les eaux, plusieurs porteurs tombent dans la Lukassia avec leurs charges.

Notre marche vers le Sud continue dans un pays moins accidenté, où se succèdent des plateaux, séparés par de larges vallées dont le fond est presque toujours arrosé par un ruisseau ou occupé par les eaux tranquilles et bourbeuses d'un marais, Sur les plateaux, nous apercevons encore les vestiges d'anciens villages, ombragés par des palmiers élaïs. Des jeunes bananiers et des plants de manioc, poussant au milieu des hautes herbes, indiquent que l'abandon de ces champs ne remonte pas à une date bien éloignée.

Le soir, le camp s'établit au milieu du petit village de Mussolo, dont beaucoup de huttes, bien que désertes, sont encore debout. Ce village a été incendié dernièrement par Lupongo, à qui les pauvres diables d'habitants n'avaient pu payer la dîme en produits du sol.

Le baromètre marque ici, à peu de chose près, l'altitude des plateaux de Cabinda. Serions-nous sur une ligne de faîte séparant la Lukassia d'un autre tributaire du Lomami?

Nous n'avons cependant parcouru que quinze kilomètres, ce qui donnerait à la Lukassia un bassin très étroit.

Le 21 juin, quatrième jour après notre départ de Lupungu, nous atteignons le bord des eaux noires du Lufulu, qui coulent parallèlement à la Lukassia. Le Lufulu est plus profond (un mètre trente centimètres) que cette dernière rivière et son débit plus considérable. La halte de midi se fait une lieue plus loin, de l'autre côté d'un ravin boisé où le sentier, se creusant en un véritable fossé d'un mètre de profondeur, est couvert de lianes entrelacées et de racines, au point que nos hommes trébuchent et y tombent à chaque pas. Les emplacements d'une série d'anciens villages se succèdent ensuite, presque sans interruption, affectant tous la forme d'un fer à cheval.

Nos hommes font une ample provision de vivres, car des bananiers et du manioc croissent entre les élaïs, les cotonniers et les racines. Le manioc donne, dans ces terres d'une étonnante fertilité, des tubercules aux dimensions vraiment extraordinaires. Cela porte même à croire que le pillage de ces bourgades par N'Gongo, qui vient jusqu'ici opérer des razzias d'ivoire et d'esclaves, remonte à deux ou trois ans.

Les pieux calcinés, les parois de torchis en ruines, contrastent péniblement avec la puissante et riante végétation. Que sont devenus les indigènes qui vivaient ici, à l'ombre des palmiers, dans la paix et l'abondance? Il en est sans doute qui, geignant, mourant de faim et exténués par le poids d'une pointe d'ivoire, s'acheminent vers la côte orientale.

D'autres ont succombé et leurs ossements blanchissent sur les routes que suivent les traitants. D'autres, enfin, sont allés grossir les troupeaux d'esclaves des Arabes.

En traversant ces régions naguère si peuplées, le voyageur se livre malgré lui à de douloureuses réflexions et souhaite ardemment rencontrer ces hordes de pillards pour pouvoir les châtier. Mais la présence des blancs est trop vite signalée et les traitants disparaissent comme par enchantement, ne laissant derrière eux que des ruines fumantes.

Une marche de vingt et un kilomètres, la plus longue que nous ayons faite jusqu'à présent, nous conduit, le lendemain, 22 juin, à la résidence de Monangoio. Le village, dont la population peut s'évaluer à douze cents âmes, est bâti sur un très grand plateau où, çà et là, s'élèvent des palmiers élaïs. Les huttes carrées et à toit coniques sont solidement construites ; la chaume les recouvre jusqu'à terre. D'assez larges avenues, plantées d'arbres, divisent la cité, qui n'est ni palissadée, ni fortifiée. Seules les habitations du chef et de ses femmes sont entourées d'une mince cloison, soutenue, tous les cinquante ou soixante centimètres, par des branches de banian coupées et plantées en terre et dont l'extrémité s'épanouit en un bouquet de feuillage sombre et luisant.



CHAPITRE VIII

De Monangoio à Kassongo Kalombo.

(Du 22 juin au 19 juillet 1891.)

Sommaire : Entrevue avec Monangoio. — Fourniture de guides et de porteurs. — Départ. — Traversée du village de Kilassé. — Cent dix-huit porteurs perdus en moins de deux mois. — Chez Kayembe Kiziba. — Le marais de Lubangolé. — Encore des marais. — Le chef Kayembé. — Curiosité des indigènes. — Le village de Kamaia. — Nouvelles traces de razzias chez le chef Kifuka. — Le froid sur les hauts plateaux. — Envoi d'un messager chez Kassongo Kalombo. — Traversée du village d'Imubia. — La rivière Lomami. — Chasse mémorable. — La ligne de faîte du Lomami et du Lualaba. — Singulières fortifications d'un village. — Visite du fameux roi Kassongo Kalombo. — Etonnement provoqué par nos ânes et mulets. — Passage de la Muenzé. — Arrivée au village de Musseya, résidence royale. — Curiosité du roi et de sa suite. — Le salut chez les Balubas.

Nous arrivons au village de Monangoio le 22 juin 1891.

Le dressage des tentes n'était pas terminé, que le chef arriva suivi d'une cinquantaine d'hommes et de femmes, chargés de provisions ou traînant des chèvres et des moutons.

Monangoio est un homme superbe, grand et bien charpenté ; sa figure expressive est avenante. Il porte une barbiche taillée en forme de carré ; sa chevelure est artistement tressée et une des tresses, au bout de laquelle se trouve une perle en fer, retombe sur ses épaules.

La connaissance est vite faite. Je lui demande cinquante porteurs. Il me les promet, mais à condition que je lui donne, tout comme à N'Gongo et à Lupongo, un fusil Winchester. Je refuse, mais lui promets cependant le fusil de chasse d'Ha-

kanson, qui veut bien me le céder pour la circonstance. Cette arme est un fusil à percussion centrale à deux coups, mais par suite d'un accident arrivé récemment, elle n'a plus que la moitié de la longueur de ses canons ; c'est pour ainsi dire un demi-fusil et les projectiles qu'il lancera ne pourront atteindre qu'une faible distance.

Monangoio est enchanté, me promet les cinquante porteurs dont j'ai besoin et m'affirme qu'ils seront dans mon camp avant que quatre jours soient écoulés.

J'accepte ce délai, mais à la condition formelle qu'il ne soit pas dépassé, car j'ai hâte de poursuivre ma route.

Le lendemain je rends visite au prince, qui me reçoit dans une de ses sept huttes spacieuses, entourées d'un boma ou plutôt d'une palissade légère faite de papyrus. La résidence de Monangoio est un village important, mais n'atteint pas le quart des populeux villages où résident Lupongo et N'Gongo Lutété.

Ce chef Bassongo paie également tribut aux Arabes ; c'est un des principaux fournisseurs de malebas — monnaies de Nyangoué — sorte de pagne indigène fait de fibres de palmier et mesurant environ quatre-vingts centimètres carrés et frangé sur deux de ses côtés.

Monangoio est en relations avec les Balubas, grande tribu vivant sur les territoires situés vers le Sud, de l'autre côté du Lomami, et dont le chef est le fameux Kassongo Kalombo.

Ces renseignements, que je reçus de lui-même, me firent demander à Monangoio des guides pour me rendre à la résidence du roi des Balubas. A ma grande surprise, le chef accepta aussitôt et me présenta, comme l'un de mes futurs cicerones, une femme qui était venue chez lui, chargée d'une mission de Kassongo Kalombo. Cette femme, âgée d'une trentaine d'années, sèche et nerveuse, avait une figure qui n'était pas désagréable. Ce qui frappait en elle, c'étaient deux yeux

d'homme, vifs et rusés, et pour qu'un roi l'eût chargée d'une mission de confiance, il fallait qu'elle fût diplomate. Elle vint s'agenouiller devant moi et me baisa la main, puis dit quelques mots en réponse à la question que je lui avais posée. Mon interprète me traduisit qu'elle était contente de me servir de guide, car précisément elle devait rentrer à Museia, la capitale du royaume des Balubas.

A l'assurance que je lui donnai que pendant tout le temps que durerait notre voyage, elle serait sous ma protection et qu'elle n'aurait rien à craindre de mes soldats, elle me répondit simplement qu'elle n'avait pas peur des hommes.

Pendant notre séjour dans ce camp, que nous avions installé à quelque cent mètres du village, Monangoio vint nous voir tous les jours et nous apporter des vivres.

Ce fut certainement en cet endroit que nous avons bu le meilleur malafu, ou vin de palme, durant notre voyage, et si je dis que nous ajoutâmes à ce breuvage exquis de jeunes légumes indigènes tels que haricots, ouandous, pois, épinards, oignons, tomates, pourpier, on croira aisément que ce fut là que notre cuisine fut la meilleure.

Malheureusement Monangoio, tout comme Lupongo, mit notre patience à l'épreuve, car à la date fixée il manquait onze hommes.

Toutefois, ce chef avait reconnu la souveraineté de l'Etat, fait sa soumission sans aucune difficulté et nous avait si bien traités que je lui donnai deux jours de répit, lui apprenant qu'à mon grand regret je serais forcé de lui faire tenir l'engagement qu'il avait pris envers moi, s'il ne s'exécutait pas de bonne grâce.

Le jour indiqué, las d'attendre les derniers porteurs, j'envoie un message à Monangoio pour le prévenir que, coûte que coûte, nous l'obligerons à tenir sa promesse et que nous sommes décidés à partir le lendemain.

Le 29 juin, la caravane se met donc en marche. Mais à peine le chef a-t-il vu défiler l'avant-garde à travers son village, qu'il accourt au camp, où je suis demeuré avec quelques soldats, mon domestique et l'interprète. Il me demande pourquoi je ne veux pas rester chez lui un jour de plus : « Les porteurs vont, dit-il, arriver aujourd'hui même. »

Ayant appris par mes espions que les onze porteurs sont chez lui et qu'il ne me les donnera que si je lui fais un cadeau plus important que celui que je lui ai promis, je riposte que « je n'ai que trop patienté et que, du reste, il ne me plaît pas » d'entretenir plus longtemps des relations avec un aussi petit » chef, sans autorité aucune sur ses sujets et sans dignité, » puisqu'il ne tient pas sa parole ».

Il s'en va sans souffler mot et revient une heure après : « Le » blanc, lui dis-je alors, observera ses engagements, si tu ob- » serves les tiens. Mais tu ne recevras rien de plus que le prix » convenu. Bien plus, si tu ne t'exécutes pas aujourd'hui » même et ne remets pas avant que le soleil ait accompli les » trois quarts de sa course, les onze porteurs et les guides, » non seulement il ne te donnera rien et conservera les trente- » neuf porteurs déjà fournis, mais encore il te déclarera la » guerre, parce que tu l'as trompé. »

Monangoio sourit à ces mots. Mais il change prestement d'attitude lorsque, sous ses yeux, je charge deux de mes soldats de porter à Hakanson un billet dans lequel je lui demande de m'envoyer immédiatement cinquante soldats, bien approvisionnés de cartouches.

Jusqu'à midi, heure à laquelle arrivent cinquante soldats, Monangoio fait la navette entre son village et le camp. Mais aussitôt qu'il aperçoit les fusils de mes hommes, dont l'allure crâne et décidée fait vraiment plaisir à voir, il m'amène lui-même les onze porteurs. Après l'avoir payé et lui avoir fait entendre que le chef blanc n'oublie jamais ses promesses, je lui

déclare qu'il devra tenir les siennes jusqu'au bout, et qu'il a encore à fournir des guides jusqu'à Kassongo. Sur mon ordre les cinquante soldats cernent son boma et, l'arme au repos, attendent un commandement. Cette attitude semble le faire réfléchir, car il s'exécute enfin.

Vers trois heures de l'après-midi, je me mets en route avec l'arrière-garde, précédé des guides, des onze porteurs et des soldats et suivi d'une foule d'indigènes, au milieu desquels se remarque la haute stature du chef, qui désire, paraît-il, faire avec nous un bout de chemin. A peine avons-nous quitté le village que nous arrivons à une vallée entièrement cultivée que traverse un petit ruisseau ; de l'autre côté s'étend un plateau. Nous y voyons des huttes d'un important village et des hangars à pignon très aigu, de six mètres de hauteur, descendant jusqu'à terre. Ce sont autant de forges.

Les forgerons, vêtus de peaux de bêtes, sont presque tous barbus et beaucoup d'entre eux portent la chevelure longue, qu'ils divisent sur les épaules en une multitude de petites tresses. Ces hommes à l'air farouche, tous armés d'arcs et de flèches, paraissent appartenir à une race différente de celle des Bassongos. Ils nous regardent passer sans rien dire, mais font résonner le tambour pour annoncer à tous la présence de Monangoio. A leur allure, je devine qu'ils n'ignorent pas les rapports assez tendus que j'ai eus avec ce chef et qu'ils sont prêts à me courir sus au premier signal.

Je m'explique également pourquoi Monangoio tenait à nous accompagner. Comme nous approchions de cette bourgade, il a pris les devants pour nous servir de sauf-conduit et nous éviter quelque fâcheux conflit. A l'extrémité du village, qui s'avance jusqu'au versant d'une autre vallée, il s'arrête et me fait ses adieux. Je le questionne alors sur les hommes barbus et il se contente de me répondre en souriant : « Ce sont mes fabricants d'armes. »

Continuant ma route, je rencontre Hakanson, qui a rebroussé chemin. Voyant dans la direction du village de grands tourbillons de fumée qui provenaient d'un incendie d'herbes, il s'est figuré que nous brûlions Monangoio ! Après deux heures de marche, nous atteignons le camp établi sur un petit plateau dominant un profond ravin boisé où coule un clair ruisseau, et cette journée, qui menaçait d'être dramatique, se termine sans autre incident.

Le lendemain, 30 juin, nous plantons nos tentes sur l'emplacement d'un ancien village, où les bananiers et les palmiers élaïs croissent à profusion. Beaucoup de ces derniers sont abattus ou écimés et des entailles faites aux choux indiquent qu'on a retiré le malafu. C'est la première fois que je vois pratiquer sur une grande échelle l'extraction du vin de palme par un procédé aussi sauvage, qui doit enlever à la contrée son plus bel ornement.

Quelques instants après mon arrivée, j'apprends que mes hommes ont trouvé un bambin de sept à huit ans couché près d'un pot en terre absolument vide, mais qui a contenu du malafu. Il est ivre-mort et a été abandonné par ses amis que notre arrivée subite a sans doute effrayés.

On me dit alors qu'un village se trouve à proximité du camp et que ses habitants, informés de notre présence, se disposent à s'enfuir. J'y envoie Hakanson avec un de nos guides, l'interprète et quelques soldats, afin de tâcher d'y nouer des relations. Ils reviennent sur le tard, accompagnés du chef et de quelques indigènes. Comme une légère palissade défendait le village, Hakanson s'est fait ouvrir un passage par ses hommes pendant les pourparlers. Puis il a réussi, à force de patience et de menus cadeaux, à faire rester chez eux les habitants, encore stupéfaits de cette entrée un peu cavalière.

Le chef m'apporte quelques calebasses de malafu et des patates. Il reçoit un cadeau six fois plus important. Nous en-

trons dans les domaines de Kassongo et je tiens à y être précédé par un bon renom.

Nous longeons, le lendemain 1er juillet, au milieu d'indigènes pacifiques, le petit village et nous nous enfonçons vers le Sud-Ouest. Des naturels nous devancent pour annoncer aux populations notre venue et les bons rapports qu'ils ont eus avec nous.

Après onze kilomètres, nous nous arrêtons non loin de Kasseki, bourgade composée de deux cents huttes, alignées des deux côtés d'une seule et longue rue. Elle est construite sur la pente doucement inclinée d'un plateau peu élevé, au pied duquel s'étend, sur plusieurs lieues de superficie, un vaste marais aux nombreuses ramifications, que les natifs nomment Lubangolé. La partie qui est devant est couverte de papyrus, mais, par places, les rayons du soleil scintillent sur de petites nappes d'eau. Une foule d'étroits chenaux la sillonnent en tous sens et de légers canots indigènes apparaissent et disparaissent, courbant les tiges flexibles des plantes aquatiques.

Notre camp s'établit à cinquante mètres des bords du marais, au milieu d'un champ de manioc, la seule culture que l'on pratique ici en cette saison, et le produit de ce champ, que nous achetons pour quelques mouchoirs, est immédiatement arraché par nos hommes.

Maintes fois nous avons donné à ceux-ci des conseils sur la manière de préparer rapidement les précieuses racines. Mais pressés souvent par la faim, ils n'en tiennent aucun compte et mordent à même la chair blanche, sans la cuire au préalable. Déjà plusieurs cas d'empoisonnement se sont produits. Mais ces exemples n'ont servi à rien. Par insouciance ou par paresse, beaucoup se bornent, pour toute préparation, à enlever avec les dents la pelure assez épaisse de la racine.

Le manioc, cultivé en Afrique, compte deux espèces, qu'on

désigne vulgairement sous le nom de manioc doux et de manioc amer. On ne distingue guère les racines qu'à leur goût, mais il n'en est pas de même des plantes. L'espèce douce a des tiges de couleur brun foncé, tandis que celles du manioc amer sont vert-pomme. Il est donc aisé de les reconnaître. Le manioc doux peut se manger cru et est même d'une saveur agréable. Le manioc amer, non cuit, occasionne souvent des empoisonnements causés par les acides nuisibles qu'il contient. Il ne sert, en général, qu'à fabriquer de la chickwangue ou de la farine, la macération ou le séchage qu'il subit alors lui enlevant ses propriétés nocives.

Ce jour-là, plusieurs de nos porteurs se jettent avec voracité sur les racines crues, et, malgré nos remèdes énergiques, trois d'entre eux expirent dans la nuit.

Aux premiers kilomètres de marche du jour suivant — 2 juillet — nous traversons le grand village de Kilassé. Au bout de son unique rue, nous atteignons encore une des ramifications de la grande lagune, Lubangolé, qui nous oblige à faire une pointe vers le Nord à travers d'anciens champs de culture, que de nombreux élaïs séparent de la vaste nappe de papyrus. Nous passons péniblement un bras du marais, mesurant de trois cents à trois cent cinquante mètres de largeur. Au moindre faux pas, nos hommes enfoncent jusqu'à la ceinture dans la boue noire.

Les porteurs étant à présent plus habitués à leur métier, le pays devenant plus difficile et la population plus dense et plus méfiante, je prends le commandement de l'avant-garde qui compte vingt soldats, un sergent, un clairon, les guides et l'interprète, soit en tout vingt-cinq hommes. Le corps principal, qui se compose des femmes, des malades et de dix-sept groupes de porteurs, surveillés chacun selon leur importance respective, par quatre ou six soldats, est dirigé par Briart,

Diderrich et Cassart. L'arrière-garde, que j'avais commandée depuis notre départ de N'Gongo Lutété, comprenant douze soldats, est mise sous les ordres d'Hakanson : elle a spécialement pour mission de faire avancer les traînards.

Outre les cent soixante soldats, les Bacongos, nos serviteurs et treize femmes, la caravane compte encore aujourd'hui deux cent trente-deux porteurs. Nous en avons donc semé sur les sentiers cent dix-huit en moins de deux mois. Si ces circonstances malheureuses continuent, notre effectif sera lamentablement réduit à notre arrivée au Katanga. La distance qui nous en sépare est grande et les renseignements que nous parvenons à nous procurer sur les contrées à traverser ne sont pas des plus rassurants, au point de vue du ravitaillement et des dispositions des indigènes.

Une petite reconnaissance, faite hier, nous a appris que nous avons à franchir un second bras du marais, entièrement planté d'une espèce de palmier nain très épineux. Des hommes de l'avant-garde ayant déblayé le sentier et coupé les branches qui obstruent le passage, la traversée s'effectue néanmoins assez facilement.

Suivant ensuite le vaste marais de Lubangolé, qui étend à perte de vue sa chevelure flottante de papyrus, nous gravissons la pente douce d'un long plateau. Puis, tournant brusquement du Nord-Ouest au Sud-Ouest, nous longeons les champs de manioc d'un petit village, dont les huttes se dressent sur la gauche du sentier. Les indigènes sortent de leurs cases et viennent familièrement nous regarder passer, tout en nous souhaitant la bienvenue à leur façon.

Nous traversons ensuite une vallée où coulent deux petits affluents du Lubangolé. Le sentier serpente capricieusement dans les terrains ondulés qui bordent le marais et qui tous sont ou cultivés ou couverts d'élaïs et de lianes, desquels descendent des rideaux épais de volubilis aux fleurs éclatantes.

Nous arrivons ainsi à un grand plateau cultivé, contenant une centaine de huttes éparses. C'est Bene Ziba. Son chef porte le nom de Kayembe Kiziba. Pendant que nous nous y arrêtons pour la collation de midi, nous sommes entourés d'une foule d'indigènes, hommes, femmes et enfants, qui nous vendent quelques vivres et n'acceptent en paiement que des étoffes et des perles. Encore ces dernières sont-elles peu appréciées.

Un petit incident procure un moment de gaîté à nos hommes. Nos montures viennent d'arriver et déjà, à leur vue, les natifs ont esquissé un prudent mouvement de retraite, lorsque tout à coup un âne se met à braire. Aussitôt, une invraisemblable panique s'empare des naturels. Dans leur hâte de s'enfuir, ils se poussent, se bousculent, se culbutent et disparaissent en un clin d'œil, tandis que nous sommes agités d'un fou rire.

Nous nous remettons en marche sans attendre l'arrière-garde. A peine avons-nous parcouru cinq cents mètres que les guides changent brusquement de route : le chemin que nous suivons conduit au marais et, à l'endroit où il se trouve, il y a trop d'eau. Des indigènes, qui nous ont accompagnés en curieux, nous font prendre un autre sentier. Mais, quelques kilomètres plus loin, ils nous disent en riant qu'il mène également au marais et ajoutent que tous les sentiers y conduisent, que partout il y a de l'eau et que c'est en vain que nous tenterons de passer nos charges.

Une bruyante discussion éclate entre eux et les guides. De guerre lasse, craignant que la patience ne m'échappe, je donne l'ordre d'établir le camp. La reconnaissance du marais ne nous révèle aucun chemin praticable. Partout se présentent de véritables fondrières, où l'on enfonce dans la vase jusqu'à la ceinture. A certains endroits même, coule une eau noire où l'on perd pied. Nous ne pouvons songer à prendre un des sentiers relevés cet après-midi et il ne nous reste qu'à chercher un passage à l'Ouest ou au Nord.

Vers dix heures du matin, nous découvrons enfin une passe large de 500 mètres, où la vase n'atteint que le genou et où l'eau arrive au-dessous des bras. Le rassemblement sonne aussitôt. Mais un de nos hommes manque. Nous trouvons son cadavre percé d'outre en outre par une flèche empoisonnée. Le pauvre diable tient encore en main un panier contenant quelques épis de maïs et, tout au fond, une poule tuée.

C'est un de nos porteurs, trop faible pour être employé, mais qui suit notre caravane parce qu'il reçoit sa ration comme les autres, un de ces Manyémas qui ont fait partie des bandes de N'Gongo et de Lupongo. Ces gens se croient partout en pays conquis et ne peuvent s'empêcher de marauder ou de voler les indigènes. A nos admonestations, ils répondent naïvement que ce qu'ils prennent est meilleur que ce qu'ils achètent et que, du reste, voler les Wachinsis (les sauvages) ce n'est pas voler. J'avais maintes fois déclaré, au porteur qui vient d'être tué, que si les indigènes le poursuivaient un jour de leur vengeance, je ne le défendrais pas.

Nos hommes, même les Bacongo et les Haoussas, aiment à faire naître un prétexte quelconque pour courir sus aux indigènes. Ils espèrent, la guerre déclarée, pouvoir piller quelque village. Aussi, n'ai-je aucune pitié pour les voleurs. Tant pis pour eux, s'ils reçoivent des horions.

Je me livre néanmoins à une petite enquête qui ne me fait rien découvrir. Les indigènes que j'interroge jurent sur leurs flèches qu'ils sont innocents et que le coup n'a pu venir que des gens d'une bourgade qu'ils me montrent de l'autre côté du marais. Mais je ne partage pas leurs soupçons. Il suffit qu'un village soit en désaccord avec un autre pour qu'on accuse ses habitants. Qu'il est donc difficile de connaître la vérité et d'être juste et équitable au milieu de tous ces sauvages, qui ne sont guidés que par leurs primitifs instincts ! « Dans le doute abstiens-toi », dit un sage proverbe. Aussi, tous nos

hommes sont-ils prévenus que la mort du porteur ne sera pas vengée, parce qu'il a mérité son sort.

Après cet incident, les habitants des quelques villages que nous traversons se tiennent à distance respectueuse. Faisons-nous mine d'aller vers eux, ils se retirent et disparaissent. Nous arrivons bientôt au passage découvert ce matin. Je fais établir le camp au bord du marais et le transport des charges commence. Pendant ce temps, Hakanson et quelques hommes opèrent une reconnaissance en vue de savoir si les autres marécages, qui nous ont été signalés, sont franchissables, tandis que Diderrich remonte vers le Nord afin de trouver un passage pour nos ânes. Hakanson, revenu au camp, nous annonce deux ou trois marais à traverser : leur fond est dur et d'une profondeur maximum de un mètre vingt centimètres. Diderrich a découvert, assez loin il est vrai, un bon passage pour nos ânes.

La traversée continue donc le lendemain 5 juillet et s'effectue plus lentement encore que je ne l'avais craint. Les porteurs glissent à chaque pas sur les touffes de papyrus et enfoncent dans la vase en hurlant. Plusieurs malades doivent être transportés en hamac. Nous arrivons ainsi à une première colline, entièrement dépourvue d'arbres, dont nous suivons la pente. Puis nous pénétrons dans une petite vallée boisée, où coule un ruisseau et arrivons ensuite sur un superbe plateau littéralement couvert d'élaïs.

Ici encore les indigènes abattent le palmier pour en retirer le malafu. Ils le couchent sur un terrain légèrement incliné, la partie supérieure de l'arbre étant plus basse que la partie inférieure, ce qui facilite l'écoulement de la sève. Ils enlèvent toutes les branches, entaillent au sommet, sous le choux, le cœur de l'arbre, l'évasent légèrement et adaptent au trou ainsi formé une calebasse où tombe goutte à goutte la rafraîchissante liqueur. Ils recouvrent plus ou moins le tronc de

terre et de branches coupées, afin qu'il se dessèche moins rapidement. Ils ont soin de couvrir aussi le récipient, car les abeilles, très friandes du suc de l'élaïs, le videraient complètement. Le vin de palme obtenu de cette façon est exquis, frais et beaucoup plus sucré que celui qu'on extrait du palmier encore debout.

Une heure de marche nous conduit à un nouveau marais large de trois cents mètres, que nous franchissons sans trop de difficulté. Immédiatement après s'élève un long plateau parsemé de petits villages perdus au milieu des cultures. Puis le sentier disparaît encore dans un autre marais, plus large que le précédent et dormant sous un épais taillis. Après dix kilomètres de marche, nous atteignons un troisième marais, large d'un kilomètre, où l'on enfonce dans la vase noire jusqu'à la ceinture et dans l'eau jusqu'au cou. Ce dernier passage sera difficile pour nos porteurs chargés.

Les marches des quatre derniers jours ont été des plus fatigantes. A peine a-t-on secoué sur la terre ferme la boue infecte dont on est couvert, que, encore trempé jusqu'aux os et sous un soleil de feu, on doit se replonger dans un nouveau marais, pour y glisser de nouveau, s'enfoncer dans quelque passée d'éléphants et se raccrocher péniblement aux racines et aux branches. Et, toujours, des miasmes délétères s'échappent de la boue remuée et vous prennent à la gorge. Plusieurs Manyémas, qui n'avaient plus la force de porter et qui suivaient tout de même la caravane, ont trouvé la mort en cet endroit.

Le 6 juillet, après six kilomètres de marche à travers des bois d'élaïs où se cachent de nombreux petits villages, nous longeons les huttes d'une bourgade assez importante, dont la population accourt sur notre passage. Notre vue suscite une curiosité et un brouhaha indescriptibles. Cette contrée, dont

les habitants voient pour la première fois des Européens, est extrêmement peuplée, sans doute à cause de la proximité des lagunes à la végétation aquatique touffue, qui non seulement rendent la chasse à l'homme difficile et donnent aux indigènes des retraites sûres, mais encore fournissent une nourriture abondante consistant en poissons, anguilles, serpents d'eau, etc. De plus, la terre des environs des marais est très fertile, et les plateaux couverts de palmiers donnent de l'huile ou du malafu.

Une heure après avoir dépassé le village, nous nous trouvons devant une autre branche de Lubangolé, large d'un kilomètre, que nous franchissons sans trop de peine. Puis nous atteignons enfin le village de Kivungu et campons non loin d'un profond ravin boisé qui donne naissance à une source. A notre droite, sur un très beau plateau, se dessinent les huttes nombreuses de Moina Moala, dont le chef s'appelle Kayembé.

Ce roitelet vient nous faire visite. Il est âgé d'une trentaine d'années et a l'air bonhomme. Après m'avoir fait don d'un mouton et de quelques calebasses de bon malafu, il me dit qu'il dépend de Kassongo Kalombo et lui paie tribut. Je le gratifie à mon tour d'un très beau cadeau et, pour mettre le comble à son bonheur, je lui fais attacher au cou deux colliers de grosses perles opalines.

Depuis le dressage des tentes jusqu'à la tombée de la nuit, les indigènes, excessivement nombreux, ne cessent d'entourer le camp. Parfois, ils deviennent tellement curieux que les sentinelles sont obligées de les bousculer et de les repousser avec la crosse de leur fusil. Quelques-uns se montrent même impertinents et menacent nos gardes de leurs haches ou de la pointe de leurs flèches. Je fais manœuvrer les bâtons. Comme nos chiens se mettent de la partie, nous assistons à une véritable débandade.

Mais, un quart d'heure après, les natifs reviennent à la charge, riant comme des fous des horions qu'ils ont reçus

et qui auraient suffi pour mettre en colère l'homme le plus pacifique de la terre. Tranquilles d'abord, ils tâchent bientôt de rompre le carré des sentinelles. Enfin, une de celle-ci, moins patiente que les autres, épaule son fusil et les gêneurs, craignant le coup de feu, se retirent.

Quittant Kivungu, après avoir reçu de Kayembé une superbe peau de léopard, nous nous dirigeons vers le Sud-Ouest et franchissons un petit village récemment détruit. Des champs de maïs, de patates, d'ignames attendent encore qu'on fasse la récolte, laquelle est destinée sans doute à pourrir sur pied. C'est pour nous un ravitaillement imprévu, et je décide que la halte du midi aura lieu dans ce village, bien que nous n'ayons encore parcouru que six kilomètres.

L'avant-garde continuant ensuite sa route, traverse de très beaux bois de palmiers dont l'ombre délicieuse invite au repos, puis arrive à de vastes champs de manioc et de maïs avoisinant un populeux village.

Immédiatement après s'ouvre une vaste étendue marécageuse. C'est la large vallée du Lubulangulu, rivière assez importante, coulant au milieu d'une plaine qu'elle inonde de ses eaux noirâtres et qu'alimente l'énorme cuvette où dorment les marais du Lubangolé, qui nous ont fait perdre tant de temps et coûté tant de fatigues. Je fais établir le camp au milieu du champ de maïs, que j'achète pour quelques mouchoirs.

Sur l'autre bord des marais, que l'avant-garde passe assez rapidement, nous pénétrons dans un charmant bois de palmiers, puis nous foulons une belle et large route conduisant sans doute à une localité importante. En effet, nous suivons bientôt la rue unique, longue de huit kilomètres et bordée des nombreuses huttes du gros village de Kamaia.

Plus de mille indigènes gambadent autour de nous. Les hommes, les femmes, les enfants se pressent pour nous regarder,

bouche bée ; ils écarquillent les yeux à la vue de notre teint pâle. Puis ils se remettent à courir, dansent, se bousculent, tombent et se relèvent au milieu d'éclats de rire, de battements de mains, de cris assourdissants où l'on distingue fréquemment le mot Mouzongo, Mouzongo (le blanc, le blanc).

Mon mulet, qu'ils appellent l'animal à un pied à cause de son sabot non fendu, excite aussi leur stupéfaction. Jamais ils n'ont vu un être pareil, qui « doit bien aimer le blanc puisqu'il le porte sur son dos et ne se sauve pas ». Leurs réflexions sont parfois d'une telle drôlerie que nous partons d'un franc éclat de rire.

A mesure que nous avançons sur le sol battu de cette grande rue, la foule devient plus dense. Elle nous accompagne jusqu'à un kilomètre des dernières huttes, puis se disperse peu à peu. Rarement j'ai rencontré population plus sympathique que celle de ce village. Son chef Mankaia vient nous voir au camp. Il est également tributaire de Kassongo Kalombo et me prie naïvement d'aller combattre deux chefs soumis aux Arabes et demeurant près du Lomami, qui viennent parfois faire des razzias de femmes et d'enfants jusque chez lui. Ils s'appellent Kitenge et Kolomoni et fournissent de l'ivoire et des esclaves à Tippo-Tip. Malheureusement ils habitent à six jours de marche vers le Nord-Est, trop loin par conséquent et trop en dehors de ma route, pour que j'aille leur rendre visite.

Le 9 juillet, une heure après notre départ, nous atteignons un très long plateau où nous voyons les ruines du grand village de Kifuka, récemment brûlé. Il me reste debout que les pieux des huttes à moitié calcinés et recouverts encore, en maints endroits, de leur torchis d'argile. Le sol est littéralement jonché de débris de poteries de toutes formes et de toutes dimensions. Au milieu de la rue gît le corps, déjà en putréfaction, d'une vieille femme entièrement nue. Tout est désert.

Cependant, au bout de trois quarts d'heure de marche au milieu de ces débris d'un aspect désolant, nous apercevons, à trois cents mètres de nous, un indigène sortant d'une hutte intacte. Il nous interpelle vivement, puis détale vers l'extrémité du village. Dix minutes après, trois autres indigènes accourent au devant de nous, en nous souhaitant à tue-tête la bienvenue.

L'un d'eux est le chef de Kifuka, qui vient tristement contempler les ruines de son village brûlé, il y a huit jours à peine, par les bandes de Kitenge et de Kolomoni, vassaux des Arabes du Manyéma. Kifuka avait refusé de payer tribut à ses deux chefs arabisés, qui lui avaient alors déclaré la guerre. Le pauvre homme me conte toutes ses peines. Mais nous sommes arrivés trop tard. Huit jours plus tôt, notre passage eût certainement retardé, sinon empêché l'incendie de son village. Il veut absolument nous faire camper chez lui, sur les ruines de sa résidence, qui a dû être au moins aussi populeuse que Kamaia. Mais notre étape étant trop courte, je dois refuser.

Nous reprenons notre route et traversons de vastes plateaux plantés seulement de quelques arbres rabougris très espacés et couverts d'herbes jaunies ou brûlées. Puis, nous pénétrons dans un superbe bois de palmiers et nous apercevons Makaia, village à demi détruit, qui occupe l'arête d'une longue colline, au bas de laquelle se creusent des ravins boisés.

Les habitants, qui nous ont aperçus, se précipitent dans les huttes restées debout, en retirant ce qu'ils ont de plus précieux et s'enfuient à travers champ, vers les bois qui tapissent les ravins. Bien que j'aie ordonné aux guides de crier à ces pauvres gens qui nous sommes et que nos intentions sont tout à fait pacifiques, quelques hommes restés au village nous prennent sans doute pour des Arabes et nous envoient une volée de flèches. Nos guides leur crient quelques mots, parmi lesquels je distingue le nom de Kassongo Kalombo, et immédia-

tement les arcs se débandent. Nous traversons sans encombre ce village dont les habitants, dans leur fuite précipitée, ont semé le sol de poteries, d'ustensiles de cuisine, de manioc et de maïs.

Malgré mon envie de camper à Makaia et de faciliter ainsi le ravitaillement de la caravane, et bien que la marche d'aujourd'hui eût été bonne (seize kilomètres), je continue ma route sur plus d'un kilomètre et fais planter les tentes dans une petite vallée boisée, près d'une source. Je crains, en effet, que mes hommes ne profitent du désarroi des indigènes pour visiter les huttes et faire main-basse sur différents objets. Néanmoins, à la soirée, le chef vient m'adresser une véritable kyrielle de réclamations contre les Haoussas et les porteurs, qu'il accuse d'avoir dérobé, entre autres choses, une poule, un chien, du manioc, du bois, etc.

Quelques-uns de mes incorrigibles maraudeurs, pris sur le fait par les sentinelles que j'ai, dès notre passage, installées au village, sont appréhendés par celles-ci et châtiés devant le chef, qui paraît satisfait de la punition infligée. Pour l'indemniser, nous lui donnons quelques brasses d'étoffe, des perles et des mitakos. Mais il ne cesse de me réclamer son chien dont il ne peut me désigner le voleur. Enfin, voyant qu'impatienté je lui tourne le dos, il prend le parti le plus sage et s'en retourne chez lui.

L'étape du 10 juillet nous conduit au plus haut plateau que nous ayons vu jusqu'à présent : son altitude est de neuf cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est très long et très large, entièrement nu, sans un seul arbre et tapissé d'une herbe jaune, ondulant sous une brise presque constante du Sud-Est.

Depuis que nous parcourons les plateaux, la température s'est abaissée. Il nous semble parfois, au lever du jour, qu'il

fait plus froid qu'en plein hiver en Belgique. Cependant, le thermomètre n'est pas descendu en-dessous de 6°4 centigrades, et le milieu du jour donne vingt-huit à trente-deux degrés à l'ombre. Cette sensation de froid provient, sans nul doute, de l'écart considérable de la température du jour et de la nuit. Tous les matins et certains soirs, nous sommes obligés, pour n'être pas transis, de revêtir nos vêtements les plus chauds ; au déjeuner, nous soufflons sur nos doigts et nous nous frottons les mains pour nous réchauffer. Aussi avec quelle rapidité voit-on disparaître les tasses de thé ou de café brûlant !

Les grands feux qu'allument les porteurs et les Haoussas les protègent plus ou moins contre l'effet du froid et du brouillard, souvent épais la nuit. Cependant, le docteur a déjà eu à soigner plusieurs cas de pneumonie et de pleurésie. Les rhumes et les bronchites ne se comptent plus. Peut-il en être autrement? La plupart de nos hommes dédaignent les abris et se couchent en plein air, le dos au feu, à peines couverts, souvent nus. C'est une rude école que celle d'explorateur, aussi bien pour les noirs que pour les blancs. Ceux qui en reviennent sont aguerris et capables de supporter les plus grandes fatigues comme les plus grandes privations.

Dans les champs qui entourent le petit village de Makaia, nous voyons cultiver, pour la première fois, le palmier élaïs. Généralement, les noirs n'en font pas de plantations. Ils laissent à la nature seule le soin de propager ces précieux arbres et se contentent de les émonder pour leur faire produire soit des fruits, soit du vin de palme.

Nous voyons plus d'un millier de jeunes palmiers, presque tous de taille admirable et très bien alignés. D'après les habitants, c'est ici que doit être transportée la résidence de Kaluba, chef du grand village d'Imubia, situé à deux heures de marche vers le Sud. Nous le traverserons demain.

Nous poursuivons notre route jusqu'au premier ravin boisé distant d'un kilomètre, pendant que les natifs courent avertir leur chef Kaluba de notre arrivée. Le chef d'Imubia, arrivé au camp sur le tard, se dit être le vassal de Kassongo, chez qui, à l'en croire, nous arriverons dans trois jours : sa résidence se trouve à un jour du Lomami, que nous atteindrons après-demain.

Connaissant l'étiquette en usage chez la plupart des grands potentats noirs, qui exige que tout étranger fasse annoncer sa venue, et ne voulant pas déroger aux règles du protocole, je prie Kaluba d'envoyer de ma part un messager à Kassongo Kalombo. Je remets à cet homme, pour le roi, un superbe bonnet de plumes de perroquet rouge, cadeau que m'a fait N'Gongo Lutété, et une pièce d'americani (coton blanc), car dans le royaume de ce chef, comme un peu partout, la couleur blanche est l'emblème de la paix et le rouge celui de la guerre.

Ce messager, qui part immédiatement, aura le temps d'arriver bien avant nous, car mon intention est de m'arrêter un ou deux jours sur les bords du Lomami, d'y chasser l'hippopotame qui, au dire des indigènes, y est fréquent, et de procurer ainsi un peu de viande à nos hommes, qui en sont privés depuis près d'un mois.

Le grand village d'Imubia, que nous traversons le lendemain, est formé, comme d'ailleurs tous les villages de cette région, d'une seule et longue rue. Une foule sympathique d'indigènes nous accompagne, s'exclamant à tout instant et ne nous laisse en paix que de l'autre côté de la profonde rivière Lutaie, affluent important du Lomami. Nous le passons sur un pont primitif, consistant en un arbre renversé en travers du courant. Les bords de ce cours d'eau, boisés et marécageux sur une assez grande profondeur, doivent être d'un accès difficile dans la saison des pluies.

Le 12 juillet, à l'aube, les clairons semblent sonner plus

joyeusement et la caravane suit d'un pas plus allègre le sentier qui doit nous conduire au Lomami avant la fin du jour. Les lazzis de nos hommes, réjouis par la perspective de plantureux repas, se croisent et nous-mêmes, réconfortés par cette gaîté, faisons résonner le sentier durci du plateau d'un pas plus rapide. Une douce brise, qui semble plus pure et plus vivifiante sur ces hauteurs, nous évente le visage, tandis que notre poitrine aspire avec délices l'air frais du matin. Qu'il fait bon marcher et qu'il fait bon vivre aujourd'hui !

Depuis que nous approchons du Lomami, le gibier devient moins rare. Des passées de buffles et d'antilopes forment de véritables sentiers se ramifiant dans tous les sens.

Souvent, des antilopes traversent la route d'un saut rapide. Elles ont la taille d'un grand âne. Les cornes annelées sont presque droites et légèrement recourbées vers l'arrière. Ce sont de superbes animaux et leur prestance est vraiment imposante lorsque, après avoir franchi une centaine de mètres en quelques bonds, ils s'arrêtent et nous regardent fixement. Malgré la distance qui me sépare de ce gracieux gibier, j'ai de furieuses démangeaisons d'épauler mon fusil.

Après treize kilomètres de marche sur des plateaux interminables, parsemés de termitières, les unes, hautes et rouges s'élevant en colonnettes à deux mètres du sol, les autres, plus petites, noires ou grises, en forme de champignons, nous arrivons sur les bords d'un profond ravin boisé.

A quelques kilomètres devant nous, nous voyons s'ouvrir la large vallée du Lomami, lequel nous apparaît comme un mince filet d'argent, aux méandres capricieux, se perdant par moments dans la verdure de la plaine. Descendant dans le ravin, nous traversons les champs de culture du petit village de Makoa, dont les huttes sont éparses sur le dos et le versant de petites collines allant mourir en pente douce à un kilomètre du fleuve.

Nous atteignons le Lomami après quatre heures de marche et le camp s'établit sur la rive gauche, près d'un bouquet de bois ombrageant une petite source. Mon premier soin est de demander au chef Muchindo, qui vient me voir dans l'après-midi, deux guides pour la chasse à l'hippopotame que je me propose de faire demain matin. Il me les promet immédiatement.

Ce chef n'avait jamais vu de blanc. Aussi, tout en me parlant, le brave homme, déjà âgé, les cheveux grisonnants, mais d'une taille et d'une corpulence peu communes, ne cesse de m'examiner. Son arc, beaucoup plus grand que celui de ses sujets, tremble dans sa large main ; son cou puissant orné d'un boa de peau de loutre — insigne que portent tous les chefs nommés par Kassongo — se courbe ; tout son corps semble ployer sous le poids d'un indicible étonnement.

Lorsque, pour prendre congé de lui, je lui tends la main, il la garde quelques instants dans la sienne, me regardant toujours. Puis il s'en va, branlant la tête et poussant une exclamation étrange. Décidément il n'en revient pas.

Nous restons quatre jours entiers au Lomami. Le premier a vu la plus mémorable de nos chasses et le second le plus pantagruélique festin qu'on puisse offrir à plus de quatre cents affamés. Le 13 juillet, au soir, treize hippopotames sont étendus sur la rive droite du fleuve et, le 14, plus de quinze mille kilos de viande s'étalent devant les yeux de nos hommes, ébahis et gloutons.

Notre chasse a donc été fructueuse. Diderrich, qui m'accompagnait, s'est comporté, bien qu'il fût encore novice dans l'art cynégétique, en véritable disciple de saint Hubert. Il a tué trois hippopotames. Dix autres ont été foudroyés par ma carabine Marga, arme incomparable dont je ne saurais trop faire l'éloge : elle joint à la légèreté du Flobert la puissante portée et la forte pénétration du Lebel ou du Mauser.



Chasse à l'hippopotame sur le Lomami, en 1891.

N. DIDERRICH. A. DELCOMMUNE.

Cette chasse a duré deux heures et demie. Elle eut lieu à une heure de marche en amont du camp, près d'une lagune communiquant avec le fleuve Lomami. Au fur et à mesure que le corps d'un pachyderme revenait à la surface de l'eau, soit une ou deux heures après sa mort, deux de nos meilleurs mariniers, armés d'une perche, se hissaient sur l'énorme masse et, portés par le courant, la pilotaient jusqu'au camp. Quant à nous, nous sommes revenus dans un de ces légers et étroits canots indigènes à peine assez larges pour s'y asseoir.

Nous traînions à notre remorque les deux derniers pachydermes (1).

Jamais je n'ai vu encore gens plus impressionnés que les indigènes des villages les plus rapprochés, qui étaient tous accourus à mon retour de cette chasse. Ils n'osent plus m'ap-

(1) Cette chasse, dont nous avons fait photographier les trophées, fut des plus facile, parce qu'elle se fit de la terre ferme, au lieu que d'habitude la chasse à l'hippopotame se fait sur l'eau. Le troupeau se composait de quinze bêtes, couchées sur une langue de sable s'allongeant entre une vaste lagune couverte de papyrus, et le fleuve lui-même.

Notre arrivée subite effraya les pachydermes qui, heureusement, au lieu de se sauver et de se cacher dans la lagune, se précipitèrent tous dans le Lomami. Les énormes têtes apparaissent bientôt à la surface, pour disparaître aussitôt, mais pas assez vite cependant pour que nos premiers coups de feu ne leur causent des dégâts mortels.

Leur apparition devient ensuite de plus en plus rare et de plus en plus courte, l'espace de quelques secondes, mais la rapidité et la sûreté de notre tir nous permirent cependant d'en abattre treize sur quinze en deux heures et demie de temps.

Disons en passant que la plupart de nos Nemrods africains semblent, dans leurs écrits, dédaigner la chasse à l'hippopotame et prétendent qu'elle est aisée et sans dangers.

Nous avons chassé presque tous les grands mammifères de l'Afrique, depuis l'éléphant jusqu'à la panthère, et nous n'hésitons pas à déclarer que, pour un tireur adroit et surtout de sang-froid, rien n'est plus facile que d'abattre net un éléphant ou tout autre gros gibier qui se présente et qui offre une cible si belle et souvent si stable.

Certes, la chasse à l'hippopotame, telle que nous l'avons pratiquée ce

procher, et la femme qui nous sert de guide se roule à mes pieds et me baise les mains.

Le lendemain matin, pendant qu'un certain nombre de nos hommes sont occupés au dépeçage des monstres, les autres transportent le camp sur une colline bordant la rive droite du Lomami, à trois cents mètres en aval.

Dans l'après-midi, le messager que j'ai adressé à Kassongo revient accompagné d'un envoyé du roi, qui m'apporte, avec les salamalecs de son maître, une pointe d'ivoire. Cet ambassadeur, qui se dit fils de Kassongo Kalombo, est suivi d'une escorte nombreuse : une centaine d'indigènes, armés, pour la plupart, de fusils à silex. Il a pour mission de nous servir de guide et « de nous protéger » jusqu'à la résidence royale.

Ces Babulas, que Cameron appelle par erreur Vacuaruas, bénéficient de notre chasse fantastique. Ils emportent une grande quantité de viande, échangée par nos hommes, qui en ont plus qu'ils n'en peuvent porter, en sus de leur charge normale.

Le 15 juillet, dès le point du jour, les hommes de Kassongo Kalombo nous précédant, nous parcourons plusieurs longs plateaux, gravissons quelques collines séparées par de petits affluents du Lomami, parmi lesquels le Kivunzo et le Ka-

jour-là, était sans aucun danger et constituait pour nous un jeu d'enfant ; encore fallait-il être extrêmement leste à épauler, à viser et à tirer. Quoique ces monstres soient généralement inoffensifs et s'enfuient comme toutes les bêtes sauvages à l'approche de l'homme, leur chasse en canot est autrement difficile et dangereuse que celle des autres animaux, pour deux raisons que tout le monde comprendra. D'abord, l'hippopotame est invisible, puisqu'il se cache sous l'eau et qu'il peut se présenter brusquement aussi bien à un mètre qu'à cent mètres de l'embarcation, pour disparaître immédiatement. Ensuite, le tir du chasseur est toujours incertain par suite des oscillations du canot, dont la plus légère, motivée par un mouvement quelconque des rameurs, suffit pour faire dévier la balle, à moins que le tireur n'ait une grande habitude de cette chasse.

Il arrive aussi qu'un violent coup de tête de l'animal, même lorsqu'on ne



Un Trophée de chasse peu ordinaire (1891).

A. DELCOMMUNE.

lumbo, et arrivons après une marche de quatorze kilomètres à une large cuvette, au fond de laquelle coule un ruisseau, encaissé dans un profond ravin boisé. Le fils de Kassongo Kalombo me conseille d'établir le camp en cet endroit, le prochain ruisseau étant très éloigné. D'après lui, nous traverserons dès demain la crête de partage des eaux du Lomami et du Lualaba.

Les derniers porteurs ne nous rejoignent que très avant dans la nuit. J'ai souvent remarqué qu'après quelques jours de repos, nos hommes perdent l'entraînement de la marche. Il leur faut un certain temps pour supporter de nouveau, sans grande fatigue, des étapes qui sont relativement longues, si l'on tient compte que tous nos hommes sont chargés. Mais, cette fois, c'est plutôt l'abondance de vivres qui les rend paresseux. A tout instant, ils s'arrêtent pour manger, et mangent même en marchant. Attendons-nous à voir de nombreux cas de dysenterie.

Le lendemain 16, au bout d'une heure, nous atteignons les hauts plateaux séparant le bassin du Lomami de celui du Lualaba. Le baromètre nous donne neuf cent soixante-dix mètres au-dessus de la mer, altitude la plus élevée que nous ayons observée jusqu'à présent.

le poursuit pas, fasse sauter le canot, le brise ou le fasse chavirer. Cela nous est arrivé, même lorsque nous n'étions pas en chasse, comme à d'autres que nous pourrions mentionner et dont nous ne citerons qu'un cas :

Notre compagnon d'exploration, le docteur Briart, remontant paisiblement une des rives du Lomami, entre Béna Kamba et N'Gongo Lutété, se vit brusquement jeté à l'eau, comme tous ses compagnons, par un terrible coup de tête d'un hippopotame, qui brisa l'arrière de son canot, mais resta invisible.

Il est donc naturellement bien plus difficile de se garer d'un animal quand on ne le voit pas, que d'abattre celui qui se présente bien en face.

Ces réflexions n'ont pour but que d'éviter aux chasseurs novices des accidents, qui sont toujours désagréables, même lorsqu'on est excellent nageur.

Ce n'est qu'après avoir parcouru quatorze kilomètres que nous traversons le premier petit ruisseau allant grossir la Muenzi, affluent d'un tributaire important du Lualaba, le Lovoï. Dans la vallée boisée de ce petit cours d'eau, nous voyons reparaître l'élaïs, qui depuis le Lomami n'ornait plus le paysage.

Bientôt les cultures, enserrées entre deux ruisselets, décèlent la proximité d'une agglomération indigène. Le fils de Kassongo Kalombo me prie d'établir le camp dans un vaste champ de manioc longeant le sentier, car, me dit-il, le roi, qui est venu à notre rencontre, se trouve en ce moment dans ce village.

Ce disant, il nous désigne de la main un épais fourré, traversé par un sentier bien battu, au bout duquel je ne vois qu'un trou noir.

Ayant donné l'ordre de dresser les tentes, je suis ce sentier, mais au bout d'une cinquantaine de mètres, je suis arrêté par une entrée singulière. Qu'on se figure un long boyau en forme d'entonnoir, devenant par conséquent de plus en plus étroit au fur et à mesure qu'on avance. La voûte et les parois latérales sont faites de branches entrelacées de jeunes taillis restés sur pied, et consolidées par de forts pieux à peine visibles dans l'épaisse végétation. Cette entrée, de la hauteur d'un homme au commencement, devient si basse qu'il faut ramper pour atteindre la porte, qui n'a guère plus de cinquante à quatre-vingts centimètres de côté. Son encadrement est formé de quatre grosses traverses d'un mètre de longueur, fixées par de fortes chevilles de bois. Les deux montants sont troués près du sol et au-dessous de la traverse supérieure pour donner passage à deux rondins de la grosseur du poignet, celui du bas étant mobile, le second fixe. De gros morceaux de bois, de la grosseur du bras, également mobiles et troués à leurs deux extrémités, enfilent le rondin fixe supérieur et retombent sur le sol, où ils sont retenus par le rondin inférieur, qui les traverse tous.

Pour laisser l'entrée libre, il suffit de faire glisser le rondin inférieur et de relever les bois un à un, selon la largeur du passage que l'on veut ouvrir. Deux hommes bien armés sauraient aisément défendre l'accès de cette porte, que je trouve fermée. Impossible de l'ouvrir de l'extérieur et, par conséquent, de pénétrer dans cette bourgade dont les huttes, grandes et bien faites, s'élevant sur un terrain d'argile très propre et bien battu, paraissent désertes. Je fais en vain le tour du village : partout règne une enceinte de jeunes taillis, de lianes et de plantes épineuses de toute espèce, large d'une cinquantaine de mètres et si serrée qu'il est impossible de s'y frayer un passage, même en rampant. Une seconde porte fait face à la première et est construite de la même façon.

Certes ce village, défendu par quelques hommes déterminés, serait imprenable, à moins qu'on ne se décide à saper entièrement, à coups de haches et de machettes, la puissante et inextricable végétation qui l'entoure. J'apprends que tous les villages balubas un peu importants sont fortifiés de cette manière, lorsque la nature du terrain s'y prête. Dans le cas contraire, ils sont entourés d'une forte palissade haute de trois à quatre mètres, faite de solides pieux ou de troncs d'arbres, et d'un large fossé.

Vers cinq heures du soir, on vient m'annoncer la visite du fameux Kassongo Kalombo. Il arrive bientôt aux sons de tam-tams, de tambours et d'autres instruments, entouré d'une nombreuse escorte, comprenant beaucoup de ses femmes.

Seize ans se sont écoulés depuis le séjour de l'explorateur Cameron chez le roi Kassongo Kalombo, dont ce voyageur a tracé un portrait peu flatteur, et je me figurais, avec quelque apparence de raison, que la vie qu'il avait menée l'avait plus ou moins épuisé et vieilli.

Quelle n'est pas ma surprise, lorsque je vois avancer vers

moi un homme d'une trentaine d'années, à la taille bien prise, d'une physionomie sympathique, que rendent encore plus agréable deux grands yeux noirs, largement fendus, vifs et intelligents ! Une forte barbiche donne un air mâle à son visage qui, sans elle, paraîtrait efféminé. Sa coiffure, artistement travaillée, ressemble à celle de la plupart de ces sujets : les cheveux bien peignés, se divisent en trois tresses principales, l'une ramassant en éventail les cheveux du haut de la tête, les deux autres, ceux des côtés. Ces trois tresses se rejoignent à la nuque en une plus grosse, qui ressemble à un manche de raquette. Le tour de la tête et les cheveux, sur deux ou trois centimètres à partir de la racine, ainsi que la grosse tresse, sont peints en rouge brun, au moyen d'une teinture faite d'ocre pilée étendue d'huile. Un triple rang de perles blanches orne le cou de Kassongo Kalombo, qui porte un pagne de mouchoirs autour de la taille et s'est drapé le torse dans un large morceau de drap rouge, dont l'une des extrémités est élégamment rejetée sur l'épaule. Le roi nègre a grand soin de sa personne et est d'une propreté vraiment remarquable.

Après les salamalecs traditionnels, et lorsqu'il a longuement rassasié sa vue de nos personnes, qu'il ne cesse de considérer, en riant aux éclats et en poussant des exclamations d'étonnement, il veut voir nos chiens, nos ânes, le fameux fusil qui a tué tant d'hippopotames, enfin toutes nos richesses, qui lui ont été vantées par ses hommes. Je lui montre mon Marga, mais il hésite à le prendre en mains et me regarde d'un air craintif. Il faut que je fasse moi-même jouer la gâchette pour qu'il soit complètement rassuré. Puis nous avons tous un moment de franche gaîté, en voyant l'impayable surprise que le chef et ses femmes manifestent, par une pantomime des plus comiques, devant nos ânes.

La nuit tombant vite, Kassongo prend congé de moi, après m'avoir dit qu'il me servira de guide le lendemain matin.

Les tam-tams et les tambours se remettent à battre, leurs sons s'éteignent dans le lointain, et tout rentre dans le calme habituel.

Pendant cette entrevue je n'ai guère adressé de questions à Kassongo Kalombo, craignant d'exciter sa défiance par de trop nombreuses demandes de renseignements. Comme mon intention est de rester plusieurs jours chez lui ou dans les environs, pour rechercher les gisements de cinabre dont parle Cameron, j'aurai le temps de l'interviewer à mon aise. Je sais cependant déjà que le Kassongo de Cameron est mort et que son successeur n'a qu'un vague souvenir du passage de l'explorateur anglais. La mort de Djana Americani, que Raschid m'a annoncée à N'Gongo Lutété, m'est également confirmée.

Le 19 juillet, l'avant-garde se met en marche, et nous rejoignons le chef Kassongo Kalombo et sa suite, laquelle est au moins aussi nombreuse que la caravane. Comme dans toutes les circonstances où le prestige du chef doit se marquer, je monte mon mulet. L'étonnement du roi n'a plus de bornes, lorsqu'il m'aperçoit juché sur cet animal. Il s'arrête, m'attend en poussant des cris de surprise, et par trois fois je dois le prier de continuer sa route, Il s'y décide enfin et, se replongeant à regret dans son hamac, que portent de vigoureux gaillards, il prend les devants. Nous défilons rapidement, les oreilles assourdies par les coups de feu que tirent les hommes de Kassongo Kalombo en signe de réjouissance.

Le pays change d'aspect. Aux hauts plateaux nus succèdent des collines boisées, souvent très rapprochées, séparées par des vallons où l'on voit soit une source, soit un marais. Une heure de marche nous conduit à la Longueia, rivière large de treize mètres, profonde de quatre-vingts centimètres et dont les eaux vont grossir la Muenze, que nous traversons une heure après, sur le pont volant construit à la hâte avec quelques troncs d'arbres, par les hommes de Kassongo.

La Muenze coule dans un lit profond, creusé au milieu d'énormes blocs de grès, superposés en couches horizontales. Sa largeur, à l'endroit où nous la franchissons, ne dépasse pas cinq mètres ; sa profondeur atteint trois mètres et son courant est très rapide. Traversant de petites plaines, gravissant des collines, longeant quelques villages entièrement cachés dans le taillis et dont la présence n'est relevée que par des champs de culture et par l'entre-croisement de nombreux sentiers, nous atteignons Musseya, résidence de Kassongo : on l'appelle Kilemba-Musseya, Kilemba signifiant résidence royale.

Ce village, qui est fortifié, est beaucoup moins grand que ceux de N'Gongo, Lupongo et Monangoio. Il est adossé au Nord à un bois de haute futaie et occupe un large plateau qui, vers le Sud, finit en trois ravins boisés où naissent des sources cristallines. Je choisis, pour l'emplacement du camp, la pente centrale du plateau, plantée de manioc et ombragée de quelques arbres, à égale distance du village et des ruisseaux.

Le roi Kassongo Kalombo assiste au dressage des tentes, et son ébahissement croît à chaque objet que nous lui montrons. Ses sujets, la bouche ouverte, suivent tous les mouvements de nos hommes, mais ne manifestent pas bruyamment leur étonnement. Avec une certaine réserve, l'entourage du souverain se contente de se livrer à une mimique expressive, tandis que Kassongo quitte à chaque instant la chaise-fauteuil que je lui ai fait avancer, pour aller examiner et tâter tout : les fers du lit, les draps, les couvertures, la moustiquaire, l'oreiller de cuir, les nattes, la toile des tentes, etc. Malles, baignoires, tables, fusils, tout y passe ; et sur chacun de ces objets, il fait quelque réflexion en s'adressant à sa suite.

Ceux sur qui repose son regard s'empressent d'appuyer son observation par un vigoureux : « E lo Kalombo » en se frottant la poitrine d'une poussière blanche contenue dans un sachet de peau, du kaolin sans doute. Un vieux nègre à la

figure de fouine toute ratatinée, aux yeux vifs et perçants, au corps courbé et sillonné de rides profondes, s'enduit la poitrine et la jointure des bras d'une belle poudre carmin, chaque fois que le roi lui parle ou qu'il parle au roi. Puis la mère et les proches parents de Kassongo viennent le saluer. Ses femmes ont recouvert tout ce qu'on peut voir de leur corps, c'est-à-dire le torse et le bas des jambes, d'une couche épaisse de mortier, en signe de soumission.

Le salut des Balubas est très original et diffère suivant qu'il se fait d'inférieur à supérieur, d'égal à égal, ou d'ami à ami. Dans le premier cas, l'inférieur s'agenouille, dépose ses armes, prend une pincée de terre et se l'étend sur la poitrine et les bras, tandis que le supérieur se contente de lui répondre, sans s'incliner, en se touchant à peine la poitrine et les bras. Dans le second cas, les deux hommes font passer leurs armes dans leur main gauche, prennent de la droite un peu de terre et s'en frottent la poitrine et les bras. Dans le troisième cas enfin, et surtout lorsqu'il y a longtemps que les deux amis se sont perdus de vue, ils déposent leurs armes, s'avancent l'un vers l'autre les bras tendus, se les tapotent mutuellement, et se débitent une série de compliments ; puis, se baissant, ils prennent de la terre, s'en frottent la poitrine et les bras.

Les Balubas, comme les deux grandes tribus dont nous avons traversé les territoires depuis notre départ de N'Gandu sur le Lomami, c'est-à-dire les Battetelas et les Bassongos, se revêtent le plus souvent soit de « mabélas », tissu en fibres de palmier, soit de peaux de bêtes, telles que chèvres, moutons, antilopes, léopards, panthères, chats-tigres, chacals, hyènes, etc. Les tissus européens sont très rares.

Ces races sont fortes et, à part les Battetelas, ne sont pas anthropophages.



CHAPITRE IX

Séjour chez Kassongo Kalombo.

(Du 19 juillet au 19 août 1891.)

Sommaire : Nombreuses visites du roi. — Son admiration pour mon fusil Marga. — Son commerce d'ivoire et d'esclaves avec les traitants de l'Angola. — Ses idées belliqueuses concernant ses voisins. — Bel aspect de son village. — Les cadeaux du roi. — Sa façon de punir les criminels. — Attaque de la colonne Hakanson. — Briart blessé. — A leur secours. —Préparatifs de défense. — Déroute des Bienos. — Action héroïque d'un noir. — Grâce d'un prisonnier de guerre. — Retour au camp. — Amélioration de l'état de Briart. — Soins touchants du capitaine Hakanson. — Kassongo Kalombo accepte avec joie la souveraineté de l'Etat. —Excursions aux lagunes de Samba.—Village incendié par suite de la présence de Kassongo. — Dissentiments entre le roi et ses vassaux. — Mon attitude vis-à-vis de Kassongo. — Retour de celui-ci. — Passage de lagune. — Les sangsues. — Joyeux quiproquo. — Retour au camp de Niembo.— Rétablissement de Briart. — Amputation. — Fin de mon séjour chez Kassongo Kalombo.

Aucun jour ne se passa sans que le roi vînt me rendre visite. Il était toujours accompagné de quelques femmes, d'un ou de plusieurs de ses ministres, de quelques tambours et d'une dizaine de ses guerriers. Ceux-ci, sur l'ordre de Kassongo, déposaient leurs armes avant d'entrer dans le camp.

De ma vie je n'ai vu un homme aussi curieux que celui-ci. Il touche à tout, veut tout voir et demande des explications sur tout ce qu'il ne comprend pas.

Tout l'étonne et l'amuse. Il prétend chausser mes grandes bottes, mais il n'y parvient jamais. Ce qu'il voulait surtout contempler tous les jours, c'était le fusil qui avait tué tant

d'hippopotames. Il n'osait cependant pas le prendre en mains, avant que je lui eusse montré qu'il n'était pas chargé. Il le retournait alors dans tous les sens et secouait parfois la tête d'un air de doute, lorsqu'il constatait, pour la dixième fois au moins, la petitesse du calibre de cette arme, qui était un Marga. Il ne pouvait croire sans doute à la puissance du projectile qui sortait par ce petit trou.

Un jour, il me le dit franchement et me demanda de lui montrer la force de cette arme.

J'étais assez embarrassé, ne voyant rien dans les environs qui pût me mettre à même de faire cette démonstration, lorsque mes regards se portèrent sur un bel et grand arbre se trouvant à quelques mètres de ma tente. C'était un bombax au bois léger et tendre. Son tronc pouvait avoir, à hauteur d'homme, soixante à soixante-dix centimètres de diamètre. Je fis accrocher une bouteille vide à un clou, que l'on plaça à cette hauteur derrière l'arbre, et j'annonçai à Kassongo que la balle de mon fusil était capable de traverser l'arbre et de casser la bouteille, expérience que j'avais faite maintes fois auparavant sur des arbres de même essence.

Il se mit à rire, prétendant que ce n'était pas possible. Je pariai avec lui un mouton contre une pièce d'étoffe. Il accepta, après que je lui eus expliqué ce que c'était qu'un pari, et il ajouta en riant et en battant des mains comme un véritable enfant : « Je t'en donnerai même deux, si tu casses la bouteille que tu ne peux voir ».

Je fis faire le vide autour de l'arbre, me réservant de me placer de manière que la balle allât se perdre dans le fond de la vallée. Puis, à la partie opposée de l'arbre où pendait la bouteille, juste à la même hauteur je collai une feuille de papier à cigarette et m'éloignai d'une trentaine de mètres. Kassongo s'était mis prudemment derrière moi, lorsque j'épaulai mon fusil.

Je fis feu. L'arbre fut troué de part en part et la bouteille vola en éclats.

De quatre jours, je ne vis plus Kassongo. Il m'avait envoyé les deux moutons qu'il avait perdus, mais la crainte de mon arme, sans doute, le tint éloigné tout ce temps et, lorsqu'il osa se risquer à revenir, jamais plus il ne me parla de ce fusil.

Pendant l'absence d'Hakanson et de Diderrich, parti le surlendemain de notre arrivée en reconnaissance dans les environs de Niembo, aux fins de rechercher la présence du fameux cinabre, ce minerai de mercure signalé jadis par l'explorateur anglais Cameron, le roi Kassongo me donna force renseignements sur son pays même, ses habitants, son commerce, etc. A propos de Cameron et à la demande que je lui fis s'il se souvenait du grand explorateur anglais, il me répondit négativement, me disant qu'étant trop jeune à cette époque, son père l'avait tenu à l'écart à l'arrivée de l'Européen, mais il se souvenait très bien du Zanzibarite Djuma Americani, dont Cameron fait mention dans son livre. Kassongo n'avait jamais vu de blanc avant notre arrivée.

Il faisait le commerce depuis très longtemps avec les Bienos, gens de la province d'Angola, très grands négriers, qui lui apportaient de la poudre, des fusils, des tissus, en un mot tous les articles européens, que l'on pouvait voir dans son village ou aux mains de ses sujets. Il leur donnait en échange de l'ivoire et des esclaves, qu'il se procurait lui-même, j'en suis convaincu, par des razzias en dehors de son royaume.

Il m'apprit que ces Bienos, dont les caravanes étaient composées souvent de plusieurs centaines d'hommes, séjournaient parfois pendant un an et plus sur son territoire ou sur ceux des chefs voisins, en attendant l'arrivée des esclaves et de l'ivoire suivant le bon plaisir du chef qui leur donnait, au surplus, l'autorisation de se nourrir de ses champs de culture, parfois immenses dans ces pays des Balubas.

Je sus par lui qu'une forte bande de Bienos était en ce moment au Nord de Niembo, près du petit lac Moria, vu jadis par Cameron, et qu'elle était en relations avec le chef Simbi. Ce dernier prétendait depuis longtemps avoir droit au trône du royaume de Kassongo lui-même, et cherchait par tous les moyens d'en détacher les principaux villages à son profit. Maintes fois, Kassongo me sollicita de s'unir à lui pour faire la guerre à Simbi. Il se buta toujours à un refus catégorique et sans aucune explication.

Un jour cependant, il me demanda pourquoi, moi, qui avais des fusils si forts, je ne voulais pas faire la guerre à Simbi, guerre dans laquelle, d'après lui, j'aurais été certainement vainqueur et qui m'aurait rapporté grand profit, car Simbi était riche. Je lui répondis que ce chef ne m'ayant fait aucun mal, je ne pouvais lui déclarer la guerre. Kassongo ne comprit pas.

Je cherchai à lui expliquer la différence des procédés d'un chef blanc et d'un chef noir.

Lui ayant demandé à mon tour si moi, qui avais des fusils beaucoup plus forts que les siens, je lui faisais la guerre maintenant, sans qu'il m'eût rien fait de mal, et si je brûlais ses villages, que dirait-il? Trouverait-il que j'ai raison de faire la guerre? Il me regarda ahuri et, après quelques instants de silence et d'hésitation, il me répondit avec un sourire rusé. « Non, tu ne ferais pas bien parce que je suis ton ami. Mais, » Simbi, tu ne le connais pas, tu peux donc lui faire la guerre ! »

Je doute fort que sa mentalité le portât à comprendre aucune de mes comparaisons et si, par hasard, il les saisit, il dut prendre les blancs pour des gens qui ne savaient pas mettre à profit la force dont ils disposaient.

Je rendis plusieurs fois visite à Kassongo, à sa résidence. Celle-ci s'étendait sur un vaste plateau, sur l'un des ver-

sants duquel était établi notre camp, distant à peine d'un kilomètre. Très bien fortifiée, elle était adossée, du côté opposé à notre camp, à un bois très touffu d'arbres de haute taille. C'était, en réalité, un petit morceau d'une ancienne forêt vierge dans toute sa splendeur.

Les jeunes taillis, entrelacés de lianes de toute espèce, formaient un rideau impénétrable, rendant inaccessible l'accès des quatre côtés de ce bois, qui mesurait une cinquantaine d'hectares. C'était, paraît-il, le refuge préféré du roi Kassongo, lorsque les guerres continuelles ou même les révoltes de ses propres villages tournaient au tragique et, d'après les on-dit de quelques-uns de ses sujets, qui certainement n'étaient pas dans les secrets du potentat, il y cachait au moins un millier de fusils et une quantité de poudre considérable.

Jamais Kassongo ne m'autorisa à pénétrer dans ce bois. Je n'insistais pas, du reste, connaissant par expérience avec quelle rapidité la méfiance vient à l'esprit de ces roitelets absolus.

Son village, très spacieux, se composait de plus de six cents huttes proprettes, très bien construites. Les parois étaient en bambous très serrés ; les toits, en feuilles de palmiers tressées, descendaient presque jusqu'à terre ; leurs formes étaient tantôt carrées ou rectangulaires, tantôt rondes ; et cette variété jetait une note pittoresque dans l'ensemble. Les huttes étaient espacées de quelques mètres, très bien alignées, séparées souvent d'une autre rangée de huttes par un espace de huit mètres, très bien battu et où ne poussait aucune herbe. Ces espaces libres formaient autant de rues. Sur les côtés des huttes se voyaient beaucoup d'arbres à ricin, des plantes de tabac aux belles et larges feuilles. De-ci de-là, à certaines places, s'élevaient d'énormes banians ou des ficus, plus énormes encore, dont la large et haute frondaison étendait sur le sol une ombre profonde.

Au-dessus se voyaient des ustensiles de ménage, tels que mortier à broyer le maïs, d'autres à piler le manioc, etc. Là était aussi le lieu de réunion, lorsqu'à la nuit tombante les hommes rentraient au logis.

Ce fut l'un des premiers villages où je constatai la présence de fosses profondes dans lesquelles se déposaient tous les détritus, toutes les ordures et déchets des différents ménages. J'en comptai douze, larges de plus de deux mètres. Elles étaient recouvertes de terre battue, presque cuite, qui reposait sans doute sur un treillis de baguettes ou de joncs ; le centre était relevé en une espèce de goulot, haut de vingt centimètres et large d'autant, formant l'orifice de la fosse. Le goulot en terre cuite, de plus d'un doigt d'épaisseur, était légèrement recourbé au-dessus vers l'extérieur.

Tout groupe de deux ou trois huttes possédait un grenier, très bien construit, situé dans un des intervalles séparatifs. Ces greniers, d'une contenance de deux mètres cubes, s'élevaient à un mètre du sol, suspendus, pour ainsi dire, aux extrémités de quatre troncs d'arbres solidement plantés en terre. Ils formaient un carré ou un rectangle, et étaient hauts de trois à quatre mètres. Les parois étaient en bambous serrés, recouvertes d'un petit toit de chaume tombant très bas. On y avait accès par une échelle composée de deux perches et de quelques échelons reliés par de solides cordes de rotin ; elle était, le soir, remisée dans une hutte. A cette époque, les greniers regorgeaient de grains, d'épis de maïs, de haricots et de manioc.

Çà et là s'élevaient aussi quelques massifs de bananiers, aux troncs bruns ou verdâtres, à la belle et luxuriante végétation, dont les tons tendres tranchaient sur le feuillage sombre des banians et des ficus.

Les huttes du chef, au nombre de six, étaient adossées à la partie fortifiée du village touchant au bois ; deux portes dissimulées donnaient accès à ce dernier. Ces six huttes étaient

protégées, des trois côtés faisant face au village, par une seconde enceinte fortifiée, composée comme toujours d'énormes troncs d'arbres de quatre à cinq mètres de hauteur, qui étaient revêtus intérieurement de longues et fortes nattes pour empêcher tout regard indiscret.

Les habitations de la résidence royale, beaucoup plus spacieuses que celles du village, car il y en avait qui mesuraient plus de dix mètres de longueur, étaient divisées en deux compartiments, et d'une propreté remarquable.

Le roi Kassongo Kalombo, du reste, est certainement le potentat indigène le plus soigneux de sa personne que j'ai connu parmi les monarques nègres.

Il me reçut avec les démonstrations de la plus grande cordialité, il me servait lui-même et me tendait, de sa main royale, le verre contenant un excellent vin de palme qu'il avait préalablement touché de ses lèvres, pour me donner l'assurance qu'il ne contenait rien qui pût me nuire.

Il m'offrit une très belle pointe d'ivoire de quarante à cinquante kilos. C'était certes, à son point de vue, un cadeau royal. Il ne se doutait pas combien ce cadeau me gênait, car il fallait le porter, et le nombre de mes porteurs était exactement celui de mes charges.

J'eus de beaucoup préféré qu'il me donnât quinze ou vingt moutons ou chèvres, mais l'étiquette voulait que j'acceptasse cette pointe, ce que je fis. Kalombo n'était pourtant pas avare de ses chèvres ni de ses moutons. Il suffisait qu'il n'en vît pas dans mon camp pour qu'il m'en envoyât, mais je refusai les deux jeunes filles qui accompagnaient cette défense d'ivoire et qu'il me présentait pour être mes esclaves.

Ce refus fut basé sur ce que les blancs n'achetaient pas d'esclaves, ni n'en recevaient, car, pour eux, il n'y avait pas d'esclaves, tous les hommes et toutes les femmes étant libres.

Cette déclaration fit sourire Kassongo. Il me demanda si

tous les hommes de ma caravane n'étaient pas mes esclaves. Je lui répondis négativement et lui affirmai, ce dont il pouvait se convaincre en questionnant n'importe lequel de mes hommes, que je les payais toutes les lunes ; qu'à la fin de mon voyage, après avoir reçu leur salaire, ils étaient libres d'aller où bon leur semblerait. A cette question pas plus qu'à la première, Kassongo Kalombo ne comprit certainement rien, car mes réponses renversaient tout ce qu'il pensait et tout ce qui lui avait été inculqué dès son enfance.

Un matin, le roi arriva au moment même où deux de nos sentinelles recevaient, devant la troupe rassemblée, la punition du fouet pour avoir été trouvées endormies à tel point qu'on avait pu leur enlever leurs fusils sans qu'elles se fussent réveillées. C'était l'ordre en pareil cas, car souvent les sentinelles ainsi surprises niaient avoir dormi.

Jusqu'à ce que le rassemblement se fût dispersé, Kassongo ne dit rien, mais sitôt qu'il put m'entretenir, il demanda à l'interprète les motifs de cette fustigation. Lorsque je les lui eus expliqués, il se mit à rire et me dit que ces punitions ne pouvaient servir à rien, parce que le lendemain elles étaient oubliées. Il me conseilla d'agir comme lui et me dit, en se rengorgeant, qu'à tout voleur il faisait couper la main qui avait commis le larcin ; que l'indiscret, qui était surpris en flagrant délit, se voyait privé d'une oreille ; qu'au guerrier peureux se cachant ou prenant la fuite, on coupait le pied droit ; qu'un espion ou tout homme chargé par lui d'une mission quelconque avait la langue coupée s'il était reconnu qu'il avait menti, ou un œil crevé s'il rapportait avoir été témoin de faits qu'il n'avait pu voir ; que tout viol, après constatation, était puni par l'ablation des parties sexuelles de l'homme, etc., etc. Au fur et à mesure que Kassongo Kalombo énumérait les différents châtiments qu'il avait instaurés lui-même dans son royaume, ou qu'il tenait de ses ancêtres, je le regardais ; ses

traits s'animaient, ses yeux brillaient et un rictus cruel creusait sa bouche qui, d'ordinaire, était bien modelée, quoique un peu trop charnue. Il termina l'énumération de ces cruautés en disant : « Ainsi ceux qui sont punis ne recommencent plus. »

Je ne cherchai pas à convaincre Kassongo de la barbarie de ces mœurs, ç'eût été inutile ; mais je lui fis comprendre que s'il voulait rester l'ami des blancs, qui défendaient ces atrocités, il devait suivre leur exemple et rendre la justice en bon roi et non plus en sauvage.

Autant en emportera le vent, sans doute.

Un soir, après notre dîner, l'ambassadeur du roi vint me demander si celui-ci pouvait venir me parler. J'acceptai immédiatement, car Kassongo ne se dérangeait jamais la nuit ; ce qu'il avait à me dire devait être grave.

Un quart d'heure après le roi était dans ma tente.

Après les premiers préliminaires, toujours longs chez ces loquaces indigènes, il m'apprit que, d'après ses espions, mes blancs devaient avoir été attaqués par les hommes de Simbi, conjointement avec les Bienos.

L'escorte d'Hakanson se composait de trente-cinq soldats, mais ses munitions, quoique en assez grande quantité, ne devaient pas être suffisantes s'il avait à livrer plusieurs combats.

Kassongo ajouta qu'une lettre des blancs était partie du village où ils campaient, mais ne pourrait me parvenir que demain matin. Il me donna force détails complémentaires et se mit à mon entière disposition pour me fournir des guides et même des guerriers. Puis il prit congé.

Je fis appeler Briart et lui dis qu'il devait se tenir prêt à aller le lendemain matin retrouver Hakanson, Diderrich et leur troupe.

Lorsque je fus seul, mes réflexions se portèrent naturellement à envisager la situation d'Hakanson et à me demander

quels étaient les réels motifs de l'agression des indigènes, jusqu'à présent si pacifiques. Était-ce une ruse de Kassongo Kalombo pour nous obliger à faire la guerre à Simbi? Etait-ce, au contraire, ce dernier qui, se croyant fort du puissant appui des Bienos, voulait en profiter pour attaquer notre petite escorte? Ou bien encore, étaient-ce les Bienos eux-mêmes, naturellement très avides de tout ce que nous pouvions posséder, qui s'étaient décidés à nous attaquer? Je ne m'arrêtai pas longtemps à cette dernière conjecture, car les Bienos, par leur commerce d'esclaves, savaient qu'ils s'étaient attiré la réprobation des blancs dont ils évitaient généralement le voisinage.

J'inclinai plutôt pour la première hypothèse que confirmait l'offre de guerriers, qui m'était faite par Kassongo Kalombo.

J'écrivis donc à Hakanson pour lui faire connaître mes impressions sur ces trois questions, le mettant en garde contre l'un ou l'autre des trois pièges.

Je lui dis aussi de se méfier des Bienos, qu'ils étaient généralement gens de sac et de corde, capables de tout et incontestablement très courageux ; que leur sort ne m'intéressait que fort peu ; qu'il devait les châtier sévèrement, s'il les surprenait à commettre des exactions sur la population indigène ; que je renforcerais sa troupe de quarante soldats que je lui enverrais par Briart, mis à sa disposition. Il devait terminer sa reconnaissance entièrement et ne permettre à personne de lui barrer la route. S'il constatait que les Bienos faisaient le commerce d'esclaves et en avaient déjà en leur possession, il devait rendre la liberté à ceux-ci, en infligeant une dure leçon aux négriers.

Je lui faisais aussi savoir que j'étais convenu avec Kassongo Kalombo qu'un service de courriers serait organisé, de façon à le mettre en contact avec moi, à qui il devait rendre compte journellement de tout ce qui se passait.

Le docteur Briart partait le lendemain matin avec quarante bons soldats, ce qui mettait Hakanson à la tête d'un détachement de soixante-quinze hommes bien armés, bien disciplinés et munis d'une provision importante de munitions.

Ce même jour des précautions furent prises pour mettre le camp à l'abri d'une attaque quelconque, car j'avais remarqué qu'il ne restait plus dans le village de Kassongo que quelques éléments féminins. Quatre jours se passèrent sans incident. Le roi vint me voir tous les jours.

Le soir du quatrième jour, j'appris par Kassongo qu'un combat avait eu lieu près du lac Morina, entre les blancs et les guerriers de Simbi unis aux Bienos. Ces derniers, retranchés dans un village fortifié, avaient tenu tête à nos troupes, qui n'avaient pu les déloger.

On rapportait qu'un blanc avait été blessé.

Ces nouvelles alarmantes me donnèrent quelques inquiétudes sur le sort de notre petite troupe, car je savais que ces négriers, tous armés de fusils et sachant s'en servir, étaient bien capables de donner du fil à retordre à Hakanson et de parvenir à décimer sa troupe, cachés qu'ils étaient par les fortifications de leur village et comptant parmi eux d'excellents tireurs.

Je résolus immédiatement de me porter au secours de mes amis.

Le lendemain matin, je donnai mes instructions par écrit au sergent Cassart. Il ne pouvait pas quitter le camp et devait, à la première alerte, former sa petite troupe en carré, ce qui, avec des armes à tir rapide, est, dans ce pays, la meilleure manière d'écarter les importuns, fussent-ils vingt fois plus nombreux. Je lui indiquai la façon d'agir avec les porteurs qui étaient capables de prendre la poudre d'escampette à la première alerte ; le maniement des charges de l'expédition, les rapports avec Kassongo, rien ne fut oublié, car, restant

seul Européen au camp, il devait pouvoir faire face à toutes les situations qui se présenteraient.

Je quittai le camp vers huit heures du matin, à la tête de cinquante soldats, y laissant Cassart avec trente soldats, les Bacongos tous armés et deux cent trente porteurs.

Je ne pris avec moi ni tente, ni bagages inutiles. Quelques linges de corps et de rechange, quelques objets de toilette enroulés dans deux couvertures, constituaient tout mon bagage que mes deux domestiques portèrent à tour de rôle, ainsi que mes armes et munitions.

Les soldats n'avaient que leurs armes, des munitions en quantité suffisante et leur couverture enroulée en bandoulière.

J'avais prévenu Kassongo que je vivrais sur le pays et qu'il devait en aviser tous les villages par lesquels je passerais, afin que mes hommes et moi nous pussions nous ravitailler sans être obligés de fourrager.

Kassongo me remit deux guides qui devaient me conduire directement près d'Hakanson.

Nous marchâmes jusqu'au soir, en nous arrêtant une demi-heure pour le repas de midi. Le pays que nous traversions est superbe, légèrement vallonné, très bien arrosé et couvert de multiples petits bois de palmiers élaïs.

Dans tous les villages où nous passions, villages qui appartiennent au roi Kassongo Kalombo, les habitants, hommes, femmes et enfants, accouraient pour nous voir et nous faisaient de véritables ovations. Vers cinq heures du soir, nous campions sur un plateau littéralement couvert de jeunes palmiers élaïs, dont la hauteur varie de cinquante centimètres à deux mètres. Je ne voulus pas camper dans un village, désirant éviter tout contact entre ma troupe et les indigènes.

Le camp fut vite fait. Les soldats coupèrent des branches de palmier et me firent en quelques instants un véritable

berceau de verdure, qui devait me servir de tente et me garantir de la fraîcheur et de la rosée des nuits tropicales.

A huit heures du soir, le service des sentinelles étant établi, je m'étendis sur une de mes couvertures et m'enroulai dans l'autre, mes armes à la portée de la main et un feu à mes pieds. Bientôt le camp était plongé dans le plus profond sommeil.

Dès l'aube tout le monde était debout et, peu d'instants après, le clairon sonnait la marche. J'étais, comme toujours, à l'avant-garde. Un de mes meilleurs sergents commandait l'arrière-garde.

Nous marchâmes d'un bon pas, car j'avais hâte d'arriver. Dans les villages que nous continuâmes à traverser et qui nous recevaient avec les plus grandes manifestations de joie, nous apprîmes qu'il n'y avait pas eu de combat hier et que les ennemis restaient dans l'expectative.

Une heure environ avant d'atteindre le camp d'Hakanson, on m'apprit qu'un blanc était passé hier dans le village que nous étions en train de traverser. Ce blanc était blessé et transporté dans un hamac par les hommes de Kassongo, escorté de quelques soldats. Je ne pus naturellement savoir le nom du malheureux compagnon, mais je demandai à mes guides comment il se faisait que nous ne nous étions pas rencontrés.

Ceux-ci me répondirent que j'avais demandé à suivre le plus court chemin, qu'il y en avait d'autres plus longs, mais plus faciles. C'était un de ces chemins qu'avaient sans doute pris les porteurs du blessé afin de ne pas trop secouer et fatiguer ce dernier.

Nous atteignîmes le camp d'Hakanson vers quatre heures de l'après-midi.

C'était un superbe village. Les huttes avaient été mises à la disposition des Européens et de leurs soldats, et elles étaient admirablement ombragées par de superbes palmiers élaïs,

dont les troncs atteignaient presque tous deux à quatre mètres de hauteur, c'est-à-dire qu'ils avaient l'âge où ils sont le plus beaux. J'y trouvai Hakanson et Diderrich en parfaite santé. C'était donc Briart qui avait été blessé dans le dernier engagement. Mais heureusement rien de bien grave et rien de cassé : une chevrotine au bras et une flèche dans le genou, tel était l'état de notre courageux compagnon.

Hakanson avait été informé de mon arrivée par les indigènes. Il me demanda de lui faire le plaisir de passer en revue sa petite troupe qui, correctement alignée, me rendait les honneurs aux sons du clairon. Je le fis très volontiers, d'autant plus qu'il m'avait affirmé que ses hommes s'étaient très bien comportés. Je les félicitai de leur belle conduite et, après quelques mots de regret pour leurs frères d'armes tombés dans le combat d'avant-hier, je leur donnai l'assurance qu'il ne se passerait pas quarante-huit heures avant qu'ils fussent vengés et que nous fussions maîtres du terrain.

Je laissai au brave capitaine Hakanson le soin de faire lui-même la narration des différents épisodes qui s'étaient passés depuis son départ du camp et des circonstances qui avaient amené le conflit actuel.

Journal d'Hakanson (1).

Hakanson, qui avait absolument voulu me donner sa tente et partager celle de Diderrich, me mit rapidement au courant de tous ces faits. A ma demande, il me fit connaître la topographie du champ de bataille et la situation exacte des villages ennemis. Comme il était trop tard pour me mettre en

(1) En résumé, Hakanson avait été attaqué par des indigènes, au moment où il traversait un village assez tard dans l'après-midi et sans aucune provocation de sa part.

route, je remis au lendemain la marche vers le lac Moria, tête de ligne de nos futures opérations militaires.

Hakanson m'apprit également que, dans les environs de notre camp et dans les villages avoisinants, il y avait sept à huit cents guerriers de Kassongo Kalombo, mais qu'ils étaient plus embarrassants qu'utiles, et qu'à la première fusillade un peu vive, ils avaient tourné les talons. Cette bande était armée de fusils à pierre, de flèches et de zagaies ; quelques lances mêmes et quelques boucliers augmentaient la diversité de leur armement.

Il me présenta aussi un prisonnier de guerre, un Bienos, pris les armes à la main. C'était un homme de vingt-cinq à trente ans, bien bâti, habillé à l'européenne et coiffé d'un large chapeau de feutre. Il parlait avec assurance et un rare aplomb et s'exprimait en langue portugaise, que je comprends et parle également.

Je voulus avoir de lui des renseignements sur ses compagnons. Mais à toutes mes questions, il me répondit invariablement qu'il les avait quittés il y a quelques jours, qu'il ignorait ce qu'ils étaient devenus et quelles étaient leurs intentions. Il m'apprit cependant que le chef de leur bande était le fameux Sakitoto, très connu dans tout l'Angola par ses expéditions lointaines, soit vers le Zambèze et le Katanga, soit vers le Lualaba et le Kassaï ; il ne voulut pas me dire le nombre de ses compagnons. Il m'avoua cependant qu'ils étaient nombreux, mais ajouta tout aussitôt qu'ils n'avaient jamais voulu faire la guerre aux blancs, avec lesquels, du reste, ils étaient en rapports constants, puisqu'ils allaient vendre leur ivoire et leur caoutchouc jusqu'à Benguella et Movo Rodondo.

Je le renvoyai à ses gardiens, me réservant de le questionner plus à mon aise et de le juger ensuite, car, à ma première impression, il méritait d'être pendu.

Le lendemain matin, notre troupe se mit en marche ; elle était forte de cent vingt-cinq soldats qui valent certainement tous les Bienos et les indigènes réunis. Nous allâmes camper près du lac Moria, où nous arrivâmes après deux heures de marche. L'ordre fut immédiatement donné d'utiliser toute la journée à faire un camp retranché. A la pointe du jour suivant, nous commencerions l'attaque du village fortifié des Bienos, situé à deux kilomètres plus loin.

Tous mes hommes et ceux de Kassongo Kalombo se mirent à couper arbres, palmiers, bananiers, tout ce qui gênait notre vue, au moins à cent mètres de notre camp, et, au moyen de ces matériaux, firent des retranchements derrière lesquels nos soldats étaient à l'abri et pouvaient assurer la défense du camp contre des troupes vingt fois plus nombreuses que la nôtre.

J'avais la ferme conviction que, le jour suivant, nous emporterions d'assaut non seulement le village des Bienos, mais aussi le grand village indigène, également fortifié, situé à quelques centaines de mètres de ce dernier, et que l'occupation de ces villages nous rendrait maîtres de la situation. Toutefois, des mesures de précaution doivent toujours être prises en semblable cas, car des circonstances imprévues peuvent nous amener à recommencer l'assaut ou à nous retrancher dans notre camp. Il fallait donc, si le sort des armes ne nous était pas favorable, que nous conservions un abri où nous serions en mesure de nous défendre, et qui servirait de point de ralliement à nos hommes, toujours difficiles à arrêter au cas, peu probable cependant, d'un commencement de déroute.

Les retranchements du camp furent terminés vers trois heures de l'après-midi. Hakanson et Diderrich allèrent visiter les huttes d'un village lacustre qui s'élevait à deux cents mètres des rives du lac. En même temps j'envoyai les deux hommes de Kassongo, qui m'avaient servi de guides et dans la

sagacité et la ruse desquels le roi m'avait dit avoir toute confiance, faire une reconnaissance dans les environs des villages ennemis. Ils devaient tâcher, à la faveur de la nuit, de s'approcher le plus possible du village indigène, de s'y introduire même, et de me rapporter tous les renseignements qui pourraient nous être utiles. Dans le cas où ils ne pourraient pas pénétrer dans le village, ils devaient le contourner, ainsi que celui des Bienos, et m'indiquer le plus exactement possible la nature des terrains environnant ces localités.

Le soir venu, les guerriers de Kassongo furent priés de déguerpir du camp et il leur fut défendu d'y pénétrer de nouveau, sous peine de recevoir une balle des sentinelles.

Le lendemain, avant l'aube, nous fûmes tous réveillés brusquement par un coup de feu. Chacun se précipita sur ses armes et le clairon sonna le rassemblement. Je ne pus jamais savoir si ce coup de feu avait été tiré par un hardi Bienos venu pour nous espionner près de notre camp et qui nous envoyait ainsi sa carte de visite avant de partir, ou par une erreur ou une maladresse d'une de nos propres sentinelles, qui naturellement ne l'avoua pas.

Les préparatifs de départ eurent lieu immédiatement après cette alerte, et la marche commença dans le plus profond silence. J'avais divisé ma troupe en deux parties : l'une, que je commandais, devait prendre le village des Bienos de face, l'autre, commandée par Hakanson, devait prendre sur la gauche.

Je laissai à Hakanson l'honneur, qui lui revenait du reste, d'attaquer le premier, mais il était convenu que l'attaque des deux côtés se ferait presque simultanément, ma troupe devant répondre au premier coup de feu de la sienne. Je lui avais décrit la veille le terrain qu'il aurait à parcourir, en lui indiquant les points dont il pouvait tirer le plus d'avantages et qui m'avaient été signalés par mes deux espions.

Quant aux guerriers de Kassongo, ils étaient libres de venir

derrière nous, mais à une distance cependant suffisante pour éviter toute surprise équivoque. Je laissai au chef qui les commandait la liberté d'attaquer le village indigène situé sur la droite du village des Bienos, pendant que nous attaquions ces derniers.

Il était à peine jour que ma colonne se trouvait cachée dans les hautes herbes, à une centaine de mètres du village des Bienos. Mais, selon ce qui était convenu, je dus m'arrêter en attendant la première attaque d'Hakanson.

Ce temps d'arrêt, qui ne dura que quelques minutes, nous sembla à tous d'une longueur interminable. Bientôt une vive fusillade se fit entendre, et la nôtre y répondit, en nous lançant à l'assaut de ce repaire de négriers.

Nous fûmes tous étonnés du peu de résistance qu'il opposa, car, dix minutes après, nous étions maîtres à la fois du village des Bienos et du village indigène. Ils devaient avoir été évacués avant notre arrivée. Le peu de défenseurs qui s'y trouvaient furent tués dans les villages mêmes et dans les bois où ils s'étaient réfugiés.

Nous étions donc maîtres du terrain presque sans coup férir. Immédiatement les guerriers de Kassongo, voyant qu'il n'y avait plus de danger, aidèrent nos hommes au pillage des villages, auxquels on finit par mettre le feu.

Dans le village des Bienos, il y avait huit huttes complètement pleines de paniers de caoutchouc qui brûlèrent avec tout le reste.

Je fis pendant ces opérations une remarque qui mérite d'être rapportée. Un caporal de la première troupe d'Hakanson, le nommé Dangonkoué, s'était montré, paraît-il, un peu mou dans les combats antérieurs. Hakanson m'en avait prévenu et, comme cette fois il faisait partie de ma troupe, je lui avais dit, en quittant le camp, par l'intermédiaire du sergent-major

Musa Kanu, quelques mots en tapotant sur la crosse de mon fusil. Je terminai, en le prévenant qu'il savait bien que cette arme, entre mes mains, ne manquait jamais son but et qu'elle était tout aussi bien destinée à corriger les poltrons et les peureux qu'à abattre nos ennemis.

La main à la hauteur de son fez, il me regarda ahuri, mais ne répondit pas.

Lorsqu'eut lieu le pillage des villages, je me reposais un instant, assis sur un monticule, mon fusil entre les jambes, fumant une cigarette — pendant que je donnais l'ordre demandé par Musa Kanu de brûler les huttes contenant du caoutchouc — lorsque soudain je vis rouler à mes pieds deux têtes fraîchement coupées. Je me retournai brusquement et aperçus à mes côtés le même caporal, la main à la hauteur de son fez et qui dit sans détour à son sergent-major : « Le chef m'a fait » comprendre ce matin qu'il me croyait un poltron ou un peu- » reux. Pour lui démontrer le contraire, je lui apporte deux » têtes d'ennemis que j'ai tués moi-même. S'il en veut encore » d'autres, j'irai en chercher. »

Ce n'était pas le moment de faire de la morale et, tout en me réservant d'approfondir cet acte inusité dans ma troupe, je lui répondis par ces mots, d'un ton dur et sans réplique, qui lui furent immédiatement traduits par Musa Kanu : « Je vois » que cet homme est un brave. Tant mieux, car il aurait pu » faire connaissance avec mon fusil. J'en suis content pour » lui, et, moi aussi, je suis satisfait de savoir qu'il est un bon » soldat. Je lui défends à l'avenir, sous peine d'être fusillé, » de mutiler les cadavres des ennemis. Allez. »

Le caporal partit et je ne sais vraiment ce qui se passa dans son esprit, ni comment sa mentalité de nègre dut apprécier mes paroles. Cet acte inqualifiable, sur lequel je questionnai le soir même tous les gradés de ma troupe, ne me fut jamais expliqué que d'une seule manière. C'est que, profondément

humilié du reproche que je lui avais adressé, le caporal voulut, par un fait cruellement original, me montrer que je m'étais trompé. Ils ajoutèrent même que cet homme devait être à demi-fou, car jamais on n'usait chez eux de ce procédé barbare.

Je me réservai, lorsque toute l'expédition serait réunie, de prendre les mesures nécessaires pour que pareil fait ne se reproduisît plus, en menaçant de la peine de mort les auteurs éventuels de ces mutilations.

Le plus grand nombre des guerriers de Kassongo Kalombo et trois de ses lieutenants étaient à la poursuite de l'ennemi, certains que les villages les plus proches devaient aussi être abandonnés et leur fourniraient du butin.

Le quatrième lieutenant de Kassongo resta près de moi, Comme je lui en demandai le motif, il me dit que Kassongo lui avait défendu, sous peine de mort, de me quitter et qu'il était chargé de veiller sur ma personne. Cette sollicitude me fit sourire, car au moment du danger, j'étais sûr de ne pas avoir vu à mes côtés celui qui se disait mon ange gardien. Je l'autorisai à s'en aller au pillage, mais il s'y refusa énergiquement.

Nous déjeunons dans le village pris à l'ennemi. Ce n'est que vers quatre heures du soir, le butin étant assez considérable, que le retour s'opère. Nous allons camper au village que nous avions quitté l'avant-veille, après avoir donné la sépulture aux soldats tués pendant le dernier combat.

Leurs corps, complètement nus, étaient gonflés outre mesure et déjà couverts d'essaims de mouches. Leur costume militaire avait été enlevé, ce qui devait donner lieu au fait suivant, extraordinaire d'audace et de courage.

Au moment où nous nous mettons en marche après avoir accompli ce devoir, un coup de feu retentit au milieu de nos troupes. Un soldat tombe et un brouhaha s'élève.

Nous approchant immédiatement, un de nos sergents s'empresse de nous raconter qu'un soldat haoussa ayant adressé la parole à un de ses compagnons revêtu, comme lui, du costume militaire et ne recevant pas de réponse, le regarda, puis, sans prononcer une parole, déchargea sur lui son arme à bout portant.

L'homme tomba. C'était un Bienos qui, affublé d'un des costumes de nos soldats morts, avait eu l'audace et la véritable bravoure de se mêler à nos soldats. Il croyait que ce déguisement l'empêcherait d'être reconnu, qu'il pourrait aider ainsi à l'évasion de son compagnon et de son ami, notre prisonnier Antonio. L'acte de sang-froid accompli par notre soldat était irréprochable, car le moindre signe d'étonnement, le moindre appel de sa part aurait donné le temps au Bienos de se faufiler au milieu de toute cette bande d'hommes et lui aurait peut-être permis de s'enfuir. Néanmoins, je regrettai vraiment la mort de cet homme. Il avait fait là une action héroïque, dont peu d'Européens auraient été capables. Cet incident, qui produisit une profonde impression sur nous tous, assombrit la fin de ce jour mouvementé et fut le sujet de nos conversations le soir, à la campée.

Le Bienos Antonio, l'objet de ce dévouement sublime, fut interrogé. Son sort devait se décider le lendemain matin.

Après le repas du soir, nous recevions la visite de plusieurs chefs de villages tributaires de Kassongo, qui venaient nous apporter des nouvelles des Bienos et des partisans de Simbi.

Ils nous apprirent qu'une panique effrayante s'était mise dans les rangs de nos ennemis et que plusieurs centaines d'esclaves appartenant aux Bienos, heureux d'avoir recouvré la liberté d'une façon si inattendue, s'étaient enfuis dans toutes les directions, échappant ainsi, mais hélas ! momentanément sans doute, à leur triste sort.

Ils m'apprirent également que le grand chef des Bienos,

le fameux Sakitoto, avait été tué dans le dernier engagement. C'était certainement la cause principale de la déroute des Bienos.

Ils me dirent aussi qu'au moins mille guerriers de Kassongo Kalombo poursuivaient les fuyards vers le Nord, usant, pour accroître la panique générale, d'un subterfuge assez intelligent, celui de répandre le bruit que les blancs et leurs soldats les suivaient.

D'après ces mêmes chefs, les villages de Simbi, à cette nouvelle, étaient abandonnés immédiatement et Simbi lui-même fuyait vers le Nord.

La reconnaissance du pays ayant été complètement faite au point de vue géologique, nous n'avions plus rien à faire dans cette partie du territoire de Kassongo Kalombo.

D'autre part, j'avais hâte d'avoir des nouvelles de l'état de Briart, dont la blessure, causée par une flèche empoisonnée, pouvait avoir de graves conséquences.

Je décidai donc de rejoindre mon camp le lendemain matin, après avoir réglé le sort du Bienos Antonio.

La nuit porte conseil.

Certes, Antonio, avait mérité la mort ; il avait été surpris, les armes à la main, parmi les assaillants de la troupe d'Hakanson. Mais son exécution, si elle était un châtiment juste, ne nous rapporterait évidemment rien, ni dans le présent, ni dans l'avenir.

Je pensais que si je lui laissais la vie et la liberté, après l'avoir toutefois admonesté en conséquence, ces riches territoires pourraient être, du moins jusqu'à leur occupation effective par l'Etat Indépendant, à l'abri des incursions néfastes de ses compatriotes.

En même temps je jugeais qu'il était de mon devoir d'expliquer, aux chefs indigènes ici présents, et plus tard à Kassongo Kalombo, le motif de ma clémence.

Cette ligne de conduite tracée et décidée, je donnai l'ordre de convoquer immédiatement tous les chefs des villages environnants. Cette convocation, de même que la réunion du conseil de guerre de l'expédition, aurait lieu le lendemain, à six heures du matin, notre départ pour le camp de Kassongo étant fixé à huit heures.

La nuit se passa calme et tranquille, quoiqu'on entendît de temps en temps le bruit des tambours des villages éloignés fêtant leur victoire.

Dès l'aube du jour suivant, les clairons sonnèrent et, à l'heure fixée, les chefs indigènes et les Européens étaient réunis devant ma tente. Là aussi se tenait le Bienos Antonio, les menottes aux mains et flanqué de deux sentinelles, arme au bras.

Au milieu d'un profond silence, je lui posai les questions d'usage en conseil de guerre, et à la dernière de ces questions : « Te reconnais-tu coupable d'avoir été surpris les armes à la » main et au milieu de nos ennemis, pendant une attaque » dirigée contre mes hommes? », Antonio répondit : « J'igno- » rais que les hommes que nous attaquions étaient des hommes » du blanc. »

A cette nouvelle question : « Sais-tu, Antonio, que l'acte » que tu as commis est puni de mort? », Antonio baissa la tête et ne répondit pas, tandis que les chefs indigènes, à qui on traduisait mes paroles au fur et à mesure, se levaient impétueusement et criaient énergiquement, brandissant leurs armes avec frénésie, ces trois mots sinistres : « Elo, Koufoua, » lebo », ce qui veut dire : « Oui, tu mourras aujourd'hui. »

Je fis un signe et tout rentra dans un profond silence.

Rien dans l'attitude d'Antonio ne montra que la perspective de mourir l'effrayât le moins du monde. Il avait l'air résigné, mais ferme. Peut-être, connaissant l'Européen de longue date, conservant un espoir quelconque dans sa clémence, ou bien

sachant aussi qu'en tant de guerre les blancs sont inflexibles, il était résigné à son sort.

Nul n'eût pu le dire, sa figure était impassible.

Au bout d'un instant je me levai et demandai, d'une voix forte, si cet homme avait mérité la mort. Un signe affirmatif des Européens, suivi d'un « oui » énergique, répondit à cette question, tandis qu'un hurlement guttural des chefs indigènes et les hourras de nos soldats accentuaient cette sentence unanime.

Après quelques secondes de silence, des siècles sans doute pour le condamné, qui semblait cette fois accablé par ces virulents cris de mort, j'élevai la voix et m'exprimai en ces termes :

« Antonio, tu as mérité la mort. Tous tes juges t'ont condamné et, si je voulais, dans cinq minutes tu serais pendu » à l'une des branches de cet arbre : ton corps deviendrait » la proie des vautours et des fourmis. Mais moi, le chef, je » ne veux pas que tu meures, car ta mort ne me servirait à » rien, pas plus qu'elle ne serait utile à tes compatriotes. Je » veux que tu vives, non pas parce que tu n'as pas mérité » la mort, mais parce que je veux que tu puisses aller retrouver les tiens et leur dire, ainsi qu'à tous les Bienos et à tous » les Angolares que tu rencontreras, qu'il leur est défendu à » l'avenir de venir dans ces pays faire le commerce d'esclaves, » sous peine de se voir attaqués, pris et pendus par les troupes de Boula Matari (1) dont je suis ici le représentant.

» Tu leur apprendras, s'ils l'ignorent, que toutes les contrées » du Kwango, du Kassaï, du Lomami, du Lualaba et du Katanga appartiennent à Boula Matari.

» En te laissant la vie et la liberté, je rends à tes compatriotes un réel service, car tu leur rapporteras fidèlement

(1) Littéralement « casseur de pierres », surnom donné à Stanley par les indigènes de la route des caravanes, lors du transport des vapeurs, et qui est encore aujourd'hui l'appellation donnée au chef du gouvernement.

» ce que tu as vu, ce que tu as entendu, et tu leur répéteras
» que les blancs de Boula Matari défendent, sous peine de
» mort, de faire le commerce d'esclaves.

» Va, tu es libre. Personne ne touchera à la tête. Mais re-
» tiens bien ce que je t'ai dit et sache que, si tu tombes une
» seconde fois entre mes mains, tu seras immédiatement
» pendu.

» J'ai dit. »

Il est difficile de dépeindre la joie d'Antonio qui se prosterna à mes pieds, m'accablant, en langue portugaise, des épithètes les plus élogieuses et des remercîments les plus bruyants. Sur mon ordre, les menottes lui furent enlevées et il s'éclipsa bientôt avec une rapidité qui fit rire tous les assistants. Les chefs indigènes étaient restés ahuris, car ils ne savaient pas pour quelle raison j'avais fait grâce de la vie et accordé la liberté à Antonio, mon interprète n'ayant pu me suivre dans ce que je venais de dire, car je m'exprimais en langue portugaise.

Je ne voulais pas les laisser dans l'ignorance du motif de ma conduite, mais je devais, avec eux, modifier quelque peu l'exposé que je venais de faire des mobiles qui me guidaient.

Ainsi, je leur dis :

« J'ai donné la liberté à ce Bienos, afin qu'il aille dire aux
» siens et dans son pays que moi, le représentant de Boula
» Matari, je leur défendais à l'avenir de venir dans le pays
» des Balubas, sous peine de mort. Ces Bienos sont de mau-
» vaises gens, car, en apportant des armes et de la poudre,
» à Kassongo Kalombo, à Simbi et à tous les grands chefs
» Balubas en échange d'esclaves, ils sont cause des guerres
» que se font ces chefs, des razzias des villages et de la mort
» de beaucoup de Balubas.

» Ainsi vous autres, qui êtes chefs de villages et par consé-

» quent des hommes libres, vous êtes sous la dépendance de
» Kassongo Kalombo. Simbi aussi a des chefs de villages et
» des hommes libres comme vous. Ces deux grands chefs se
» font la guerre pour avoir le plus d'esclaves possible, afin
» de payer les fusils et la poudre que leur apportent les Bienos.
» Mais qu'arrivera-t-il lorsque l'un ou l'autre de ces chefs
» sera complètement battu et que celui qui sera vainqueur
» n'aura plus d'esclaves à prendre? »

A cette demande que je fis réitérer plusieurs fois par mon interprète, les chefs secouèrent la tête et répondirent qu'ils n'en savaient rien.

« Ils agiront, ajoutai-je, de la même façon que les On-
» guanas dont vous avez entendu parler et qui dépendent
» de Tippo-Tip.

» Pour mieux vous faire comprendre, je vais vous citer
» un exemple. Supposez que ce soit Simbi qui reste vainqueur
» et que Kassongo Kalombo et vous soyez devenus des es-
» claves et vendus aux Bienos. »

A cette évocation, les chefs se levèrent tumultueusement et protestèrent énergiquement.

« Bien, dis-je encore en les calmant du geste, l'exemple
» ne vous plaît pas. Je vais vous en donner un autre. Sup-
» posons que Kassongo Kalombo reste le vainqueur et que
» Simbi et tous ses chefs soient devenus vos esclaves que vous
» vendez aux Bienos contre des fusils et de la poudre. »

Un signe de tête approbatif et des rires sonores approuvèrent mes paroles.

Mais j'ajoutai presque aussitôt :

« Un grand chef qui a beaucoup de fusils doit savoir les

» faire parler souvent dans les enterrements ou dans les ré-
» jouissances publiques, et pour cela il faut beaucoup de pou-
» dre. Pour savoir la dépenser, il faut pouvoir l'acheter. Quand
» Kassongo Kalombo n'en aura plus, que fera-t-il? N'ayant
» plus d'ennemis qui puissent lui procurer des esclaves, il en
» cherchera dans ses propres sujets et, pour s'en procurer,
» il cherchera noise à l'un de vous autres, chefs de villages ;
» comme il est le plus fort, il emmènera vos femmes, vos en-
» fants et vous-mêmes et il vous remettra aux Bienos comme
» esclaves. Bientôt il fera de même avec un autre chef, et il
» arrivera fatalement un jour que la belle et grande tribu des
» Balubas ne contiendra plus que quelques misérables villages
» à la merci des premiers Bienos venus.

» Vous ne devez donc plus recevoir de Bienos chez vous,
» car aujourd'hui ceux à qui vous remettez des esclaves que
» vous avez pris à l'ennemi seront peut-être les mêmes qui,
» dans quelques lunes, vous emmèneront, vous, vos femmes
» et vos enfants, en esclavage.

» Il faut donc les exterminer jusqu'au dernier, et si vous
» ne le faites pas, ce seront eux qui vous extermineront tous. »

A ma grande surprise, tous les chefs présents déclarèrent qu'ils ne voulaient pas voir de Bienos et qu'ils leur feraient la guerre, même si Kassongo ne le voulait pas.

Tiendront-ils leur promesse?

J'en doute.

Le départ de la troupe eut lieu le même jour, à huit heures du matin, comme il était convenu. Nos hommes, étant peu chargés, accélérèrent le pas.

Cette marche fut la plus forte de celles que fit l'expédition : elle atteignit quarante-sept kilomètres.

Nous entrâmes dans notre camp de Kassongo, à neuf heures du soir, après une heure d'arrêt à midi, pour un frugal mais

succulent déjeuner, uniquement composé de bananes délicieuses et d'arachides fraîches. Une petite partie de nos hommes n'arrivèrent au camp que le lendemain matin.

Nous trouvâmes Briart couché et non encore rétabli des suites de ses blessures.

Me parlant de celle causée par la flèche empoisonnée qui s'était fixée sur le côté du genou, il me raconta de quelle façon touchante le brave capitaine Hakanson l'avait soigné.

Ce courageux officier est l'une des plus belles figures congolaises que j'aie jamais connues ; aussitôt qu'il vit par quel arme son compagnon avait été blessé, sans s'inquiéter des balles qui lui sifflaient aux oreilles, il s'agenouilla et se mit en devoir de sucer la plaie béante, faite par la flèche que Briart avait arrachée lui-même. Répétant l'opération plusieurs fois, expectorant ce qui sortait de la plaie, Hakanson réussit à empêcher les funestes effets du poison.

Cette noble conduite lui valut les éloges de tous (1).

La convalescence de Briart devait être courte, et je voulus lui donner quelques jours de repos avant de reprendre notre marche vers le Katanga.

Le roi vint souvent au camp voir le blessé. Il nous comblait de vivres de toutes espèces, montrant trop naïvement combien il était heureux des résultats de nos conflits avec Simbi et les Bienos. Il me fit cadeau d'une très belle dent d'éléphant et d'une peau de lionne fraîchement tirée par un de ses hommes.

Kassongo Kalombo accepta avec joie la souveraineté de l'Etat et la remise du pavillon qui lui fut faite dans une séance solennelle. Ce pavillon fut immédiatement hissé sur la plus grande des cases de sa résidence.

(1) Carl Hakanson, officier de l'armée suédoise, fut malheureusement tué quinze jours plus tard, sur les bords du lac Kissali, ainsi que tous les soldats composant l'arrière-garde de l'expédition.

D'après Kassongo Kalombo, de petits lacs et d'intéressantes lagunes se trouvaient au Sud du village de Niembo à peine à quelques jours de marche. Je résolus de les visiter.

Le 13 août 1891, je pris avec moi soixante-quinze soldats, Hakanson et Diderrich.

Le roi Kassongo avait demandé à m'accompagner. J'hésitai quelques instants, puis finis par lui accorder l'autorisation qu'il désirait, me réservant de le surveiller, car ce voyage en notre société devait cacher quelque projet que je ne devinais pas encore.

Nous nous mîmes donc gaîment en route dès le matin ; nous traversâmes la petite rivière Mwenza, affluent du Lofoï, nous dirigeant directement vers le Sud.

A cinq heures, nous nous arrêtâmes dans une vallée charmante, garnie de beaux grands arbres, où les palmiers élaïs élevaient leur frondaison verte et flexible. Des bambous, de superbes fougères ornaient les rives d'un limpide ruisseau. Nous y dressâmes nos tentes.

Kassongo Kalombo n'arriva qu'une heure après nous. Il était précédé et suivi de deux cent cinquante à trois cents guerriers.

Je lui demandai le motif de cette force armée. Il me répondit, du fond de son hamac, qu'il ne voyageait jamais qu'avec une escorte semblable, « surtout, ajouta-t-il, lorsque j'accompagne un grand chef blanc comme toi ». Il alla passer la nuit dans un village voisin.

L'escorte nombreuse du roi Kassongo Kalombo me laissa perplexe. Je me souvins que, quelques semaines auparavant, il m'avait dit projeter un voyage vers le Sud, pour mettre à la raison certains chefs de villages en retard de paiement du tribut qu'ils devaient. De là à penser que le rusé monarque voulait profiter de ma présence pour obtenir plus facilement ce qu'il voulait, il n'y avait qu'un pas.

Ce pas fut vite franchi, mais je me réservai de mettre le holà aux projets sournois de mon noble compagnon de route.

Le lendemain, nous gravissions le versant opposé de la longue et large vallée où nous avions campé et nous arrivions bientôt à un superbe plateau s'étendant devant nous à perte de vue.

Le sentier large et bien battu montre la fréquence du passage des indigènes. Il est souvent ombragé par de grands et beaux arbres au feuillage touffu, projetant de larges taches d'ombre sur la route ensoleillée. Il fait délicieux ; une brise fraîche atténue la chaleur ; l'air vif est embaumé des mille senteurs du matin, et nous marchons allègrement, admirant les larges horizons qui se déroulent devant nous.

Quatre heures de marche rapide nous amènent à l'heure du repas de midi.

Les hommes de Kassongo nous rejoignent et, après quelques instants d'hésitation, veulent continuer leur route. Je les en empêche, disant que le blanc doit passer le premier. Ils ne font aucune objection. Kassongo Kalombo lui-même s'arrête, sort de son hamac et s'assied sur un tabouret, que lui installe un de ses hommes au pied d'un grand arbre.

Le repas terminé, nous allions reprendre notre route, lorsque les cris et les gestes des guerriers de Kassongo, ainsi que les clameurs de nos soldats, nous font jeter les yeux dans la direction que nous allions prendre.

A un ou deux kilomètres de nous, nous voyons s'élever des tourbillons de fumée, qui semblaient sortir des dômes des grands arbres, mais qui en réalité s'échappaient des huttes d'un village situé sans doute dans une déclivité du sol, ce qui nous avait empêché de le voir.

Pendant que les hommes de Kassongo, impossibles à retenir à moins d'employer les grands moyens, se jetaient en avant vers le village qui flambait, je questionnai le roi, qui me

donna le nom du village, mais ne sut ou ne voulut pas me dire quelle était la cause de cet incendie.

Nous nous approchons à grands pas et bientôt nous sommes en face d'un grand village fortifié, dont la plupart des huttes sont en feu.

La vue d'un village incendié incitant les noirs, quels qu'ils soient, au pillage, nos soldats, eux-mêmes, se précipitèrent et, malgré mes ordres, criés et répétés par les sergents et les caporaux, ils ne s'arrêtèrent pas, soit que ces ordres ne fussent pas entendus, soit qu'on ne voulût pas les entendre. Toujours est-il que rien n'enraya leur élan et ils s'engouffrèrent dans les portes grandes ouvertes du village. Seuls les gradés, sergents, caporaux et clairons étaient restés près de moi.

Sur mon injonction, toutes les portes du village furent fermées, à l'exception de celle près de laquelle je me tenais. Je fis mettre deux sergents, armés de bâtons, de chaque côté de celle-ci et je donnai l'ordre à Hakanson, à Diderrich et aux soldats gradés de s'introduire dans le village et de ramener à coups de triques les soldats pillards. En même temps, les clairons sonnèrent le rassemblement.

Au passage de la porte, les épaules des voleurs faisaient connaissance avec les gourdins des deux sergents, ce qui accélérait immédiatement leur marche, et, piteux, ils venaient se ranger auprès des clairons. Le spectacle était vraiment curieux.

Je me réservais de leur donner, au campement du soir, une leçon dont ils conserveraient souvenance pendant longtemps. Je les en prévins aussitôt que toute la troupe fut rassemblée.

Sur ces entrefaites, j'avais appris par mon interprète la cause de l'incendie de ce village : il paraît que son chef et ses habitants, en désaccord avec Kassongo Kalombo depuis longtemps déjà, avaient eu connaissance des conflits du lac Moria et de la déroute des troupes de Simbi et des Bienos.

Ainsi, ce que j'avais voulu éviter arrivait, mais d'une façon tellement détournée que, certes, je n'aurais pu le prévoir ni l'empêcher. Cependant, comme il était probable que d'autres villages voisins d'ici pouvaient se trouver dans la même situation et la même alternative que ce dernier, je résolus d'avoir une explication immédiate avec Kassongo.

Celui-ci, entouré d'une vingtaine de guerriers, était resté à quelques centaines de mètres du village et semblait se délecter à la vue de l'incendie allumé par sa présence. Sa figure était radieuse lorsqu'il me vit arriver près de lui. Elle changea subitement et devint ahurie lorsque, l'interpellant brusquement, je lui reprochai de m'avoir trompé et d'avoir voulu me faire épouser sa querelle, ce que je ne pouvais pas admettre, étant chef blanc et par conséquent plus grand chef que lui.

Je lui défendis de m'accompagner, lui et ses guerriers. Deux de ses hommes seuls devaient me servir de guides. Je le menaçai de tourner les armes contre lui, s'il ne se retirait pas immédiatement. Kassongo Kalombo protesta de ses bonnes intentions. Mais sur un geste énergique de ma part, il s'empressa de remonter dans son hamac et de reprendre le chemin par où il était venu.

Retournant près du village incendié, je donnai l'ordre de marche et je m'aperçus qu'un des côtés de ce village était élevé sur l'extrémité rocheuse et à pic d'une immense lagune, dont la vue nous avait été jusqu'alors cachée par un rideau très épais de verdure. Nous vîmes aussi un sentier très bien tracé que nous suivîmes.

Il était à peine deux heures de l'après-midi. Nous marchâmes dans le chemin qui contournait les sinuosités capricieuses des rives rocheuses d'une des grandes lagunes de Wandu. Souvent nous descendions dans les profonds ravins transformés en torrents dans la saison des pluies, qui sont presque tous boisés. Une heure de marche nous conduisit

devant une des portes d'un village fortifié dont l'accès était défendu selon la mode baluba, par un fouillis de verdure aux lianes inextricables s'étendant sur quinze et parfois sur plus de cinquante mètres de largeur tout autour du village. C'étaient de véritables repaires cachés au milieu d'une végétation extraordinairement serrée et luxuriante.

La description de ces défenses naturelles, propres aux villages des Balubas, ayant déjà été faite lors de ma première rencontre avec Kassongo, je n'y reviendrai plus.

A notre appel rien ne répondit. Evidemment, les habitants savaient déjà à quoi s'en tenir sur l'incendie du premier village et croyaient que Kassongo nous accompagnait. Je fis crier par mon interprète ce qui s'était passé avec ce dernier, et affirmai de nouveau que les blancs n'ayant pas de mauvaises intentions à leur égard, ils ne devaient rien craindre.

Enfin, une voix s'éleva du village, qui certainement ne devait plus contenir que l'élément guerrier, et nous fit savoir que l'on ne connaissait pas le blanc, n'en ayant jamais vu. On lui demandait de passer son chemin. Il était impossible de voir celui qui s'exprimait ainsi. En se haussant sur la pointe des pieds et sur les hautes touffes d'herbes, à peine apercevait-on, à trente ou cinquante mètres de nous, le toit de chaume d'une hutte.

Aucun grand arbre ne se trouvait à notre portée, rien que des arbustes et de jeunes taillis. Je montai sur les épaules d'un de nos soldats, le caporal Amudou Giro, qui avait une taille de plus de deux mètres.

De ce belvédère improvisé, je pus apercevoir une grande quantité de huttes s'élevant sur un terrain d'argile bien battu et bien propre, mais je ne vis aucun indigène. Des poules cependant picoraient çà et là et quelques beaux canards domestiques déambulaient à la suite les uns des autres. J'invitai l'interprète à recommencer sa harangue et lui dis qu'en ter-

minant il devait annoncer aux indigènes que nous allions nous retirer, puisqu'ils ne voulaient pas entrer en relations avec nous, que je leur demandais cependant de nous donner un guide pour contourner les lagunes, attendu que ceux de Kassongo Kalombo prétendaient ne pas connaître le chemin.

Ce dernier point était inexact, mais j'avais mes raisons pour croire que les guides de Kassongo Kalombo cherchaient par tous les moyens possibles de nous faire prendre des chemins conduisant à des villages en désaccord avec leur maître et seigneur. Ils avaient déjà montré cette tendance en nous conduisant devant celui-ci, car nous avions à maintes reprises laissé sur notre gauche des sentiers qui se rapprochaient davantage des bords de la lagune.

A ma grande surprise, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, après la péroraison de mon interprète, qu'un homme du village surgit à nos côtés, sortant sans doute d'un fourré ou d'une porte invisible pour nous. Il était armé d'un arc et d'un carquois de flèches empoisonnées ; il tenait de l'autre main une lance légère, et une peau de léopard lui ceignait les reins, signe incontestable que nous avions affaire à un chef ou tout au moins à un homme libre.

Lorsque je lui proposai de nous servir de guide, il accepta immédiatement, mais il secoua la tête d'un air de refus lorsque je lui demandai d'entrer dans son village. Je n'insistai pas et, rebroussant chemin, nous prîmes un autre sentier, qui longeait, à des distances variées, les bords maintenant herbeux de cette grande lagune.

Après une nouvelle heure de marche, nous arrivâmes à un croisement de route et une discussion s'engagea presque aussitôt entre les hommes de Kassongo et le nouveau guide. Les premiers prétendaient que le sentier de droite était celui que nous devions prendre, tandis que notre Baluba affirmait que c'était celui de gauche. Je me ralliai immédiatement à son

avis lorsqu'il m'apprit que le chemin de droite conduisait à un village dont le chef était en désaccord avec Kassongo Kalombo.

J'avais donc eu raison de me défier des guides de ce monarque, lesquels, malgré tout, conservaient l'espoir de voir surgir un conflit entre les villages et moi, se doutant bien qu'à la première flèche lancée, nous riposterions et que la guerre éclaterait, ce qui aurait très bien fait l'affaire de Kassongo Kalombo. Ils se trompaient.

J'établis mon camp, une demi-heure plus tard, sur une jolie éminence couronnée d'un bois de palmiers élaïs et dominant les eaux de la lagune, dont les bords étaient à peine distants d'une centaine de mètres, lorsque, comme toujours, je fis sonner le rassemblement, car j'avais à tenir la promesse que j'avais faite à mes pillards de soldats.

Après leur avoir fait comprendre pourquoi ils seraient punis, les coupables s'alignèrent un à un et ils reçurent le juste châtiment qu'ils méritaient, c'est-à-dire vingt-cinq coups de verge.

Cette sévère punition dura longtemps, car soixante soldats sur soixante-quinze furent fustigés.

Pendant que cette mesure disciplinaire était appliquée sous les regards ébahis de nos guides, je leur fis traduire mes paroles afin qu'ils pussent rapporter, dans les deux camps ennemis, la façon dont le chef blanc entendait être obéi.

« Si le blanc avait remis à Kassongo Kalombo son pavillon
» et l'avait pris sous sa protection, il n'entendait pas que
» celui-ci se servît de sa présence et de sa force pour commet-
» tre des abus de pouvoir ; le blanc voulait bien servir d'ar-
» bitre entre le roi et certains villages dans une palabre quelle
» qu'elle fût, mais il n'entendait pas que le roi se servît de la
» force du blanc pour faire la guerre à ses propres sujets. »

Cette corvée terminée, notre guide fut invité à se rendre

dans ma tente pour recevoir le prix de son travail. J'en profitai pour l'interroger, en dehors de la présence des hommes de Kassongo, sur le motif du ressentiment du roi contre les chefs des villages de cette région, qui étaient cependant ses vassaux. Après quelques hésitations et plusieurs exhortations, lui assurant qu'il n'avait rien à craindre, il finit par confier à mon interprète ce que je vais résumer en quelques mots.

Une coutume déjà ancienne obligeait tout chasseur d'éléphant à offrir au chef de son village une des pointes d'ivoire de l'animal abattu. C'était le tribut qu'il devait à son chef. Si le chasseur était un homme libre, il conservait par devers lui l'autre pointe d'ivoire ainsi que la viande de tout l'animal, qu'il vendait ou distribuait généreusement, en partie à ses amis et parents. Si le chasseur était esclave, les deux pointes revenaient à son maître, généralement notable auquel appartenait l'arme, lequel, à son tour, en remettait une, à titre de tribut, au chef de son village. La viande de l'animal était dans ce cas partagée, moitié pour le maître, moitié pour l'esclave, qui en disposait à son gré. Lorsque le chef du village, souvent grand chasseur lui-même, possédait deux pointes d'ivoire provenant soit du tribut qui lui était dû, soit du produit de sa chasse, il était tenu de faire hommage au roi Kassongo de la plus belle de ces pointes : c'était le tribut qu'il devait à son tour à son suzerain.

Il y a plusieurs lunes, Kassongo Kalombo voulut modifier ce vieil usage et exigea pour sa part non plus la moitié, mais l'entièreté de l'ivoire de tout éléphant tué dans ses domaines. Sans doute, il y était incité par le désir de se procurer chez les Bienos plus de fusils, de poudre et de tissus. La plupart de ses vassaux, surtout ceux qui habitaient les contrées où l'éléphant se rencontrait rarement, s'inclinèrent devant sa volonté royale. Il n'en fut pas de même des chefs des villages situés dans les immenses plaines des lagunes de Samba, souvent

traversées par des troupeaux d'éléphants. Ces chefs et les habitants de leurs villages, qui comptaient de nombreux chasseurs, refusèrent de se soumettre à cette exigence qui lésait leurs intérêts, car tous trafiquaient eux-mêmes avec les Bienos de l'Angola du produit de leurs chasses.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, un des chefs de ces villages, après une chasse fructueuse, envoya comme d'ordinaire son tribut en ivoire à Kassongo. Il consistait en trois pointes d'ivoire qu'accompagnait le propre fils du chef. Le roi réclama les trois autres défenses, retint en captivité les membres de la petite caravane ainsi que le fils du chef, et menaça de les mettre à mort si satisfaction ne lui était pas donnée immédiatement. Les trois autres pointes lui furent remises, mais depuis lors, au lieu de porter à Kassongo le nouveau tribut qu'il exigeait, tous les villages des plaines de Samba s'entendirent pour ne plus rien lui payer jusqu'à ce qu'il eût aboli la nouvelle loi sur l'impôt. Ces villages, au nombre d'une vingtaine, comprenaient plus de mille guerriers, et parmi eux les plus renommés tireurs du royaume de Kassongo. Le roi n'osant pas les réduire par la force, se tint tranquille pendant bien des lunes, et il fallut notre arrivée pour lui faire concevoir le projet d'attaquer ces vassaux récalcitrants. Comme on l'a vu, le chef du premier de ces villages préféra mettre le feu à sa résidence plutôt que de se soumettre à la volonté de Kassongo Kalombo.

Son récit terminé, et satisfait du paiement qui lui avait été remis, notre guide demanda à regagner son village et me promit d'être de retour le lendemain matin.

Vers la fin de la soirée, le camp avait repris son entrain et sa gaîté habituels. La plupart des soldats châtiés avaient oublié leurs passagères douleurs, pour se livrer aux délices de leur insatiable gourmandise, car ils avaient à profusion de la viande de chèvre et de mouton. Disons, à leur décharge, que

d'habitude, et quand ils possédaient de quoi se rassasier raisonnablement, ils n'étaient pas voraces, pas plus que tous les hommes de leur couleur du reste, contrairement à ce qu'affirment quelques voyageurs qui ne les ont observés que superficiellement. Mais nous reconnaissons que le noir, lorsqu'il est privé, pendant un temps assez long, de certaines nourritures, telle la viande, par exemple, devient, sitôt qu'il sait s'en procurer, d'une gloutonnerie anormale pendant quelques jours, sans se soucier des maladies — entérite, dysenterie — qu'il pourrait contracter ainsi, bien qu'il n'en ignore pas toujours les conséquences.

Quelques-uns de mes hommes restaient cependant taciturnes. Ils songeaient probablement que la vie de soldat en expédition n'est pas toujours couleur de rose et qu'il est souvent difficile d'allier les exigences de la discipline militaire à celles de leur estomac.

Certes, d'aucuns penseront qu'il était imprudent, de ma part, de faire châtier les quatre cinquièmes de ma troupe par le cinquième restant ; que celui-ci aurait pu se récuser et qu'en tout cas, quelques-uns ne m'auraient jamais pardonné cette injure à leur amour-propre.

Evidemment, si je n'avais pas eu sur mes hommes l'ascendant indispensable que doit posséder tout chef d'expédition qui veut réussir, il eût pu arriver, en effet, que les sergents et caporaux, les clairons et les soldats non coupables, tous au nombre de quinze, eussent refusé d'exécuter la besogne fatigante et peu récréative de fouetter soixante soldats. Mais tel n'était pas le cas.

D'autre part, la perspective d'une vengeance quelconque d'un de mes hommes contre ma personne n'a jamais pris corps dans mon esprit, car jamais, et mes hommes le savaient bien, je n'ai puni que lorsque j'étais convaincu et même certain de la culpabilité de l'auteur ou des auteurs responsables de la faute commise.

Jamais non plus, quelles que fussent les circonstances dans lesquelles l'acte répréhensible était commis, je n'hésitai à punir le même jour ; car, en temporisant, ces êtres primitifs que sont les noirs, penseraient, tout comme l'enfant, et alors qu'ils n'oublient cependant pas comme ce dernier, qu'on leur a pardonné. Ils garderaient rancune à celui qui leur rappellerait, plusieurs jours après, le délit qu'ils ont commis et pour lequel ils ne comprendraient plus qu'on les punisse si tardivement ; ils n'attendraient pas du reste cette punition et s'enfuiraient.

Si ces réflexions me viennent à l'esprit, c'est que mon brave second, le capitaine Hakanson, qui était loin cependant d'avoir l'âme timorée, me conseilla, vu le grand nombre de coupables, de remettre le châtiment à notre arrivée au camp de Kassongo. Je ne l'écoutai pas et un ordre bref de ma part l'obligea à suivre mes instructions.

La nuit se passa tranquillement. Le lendemain matin, au moment où nous allions reprendre notre marche, une bande d'indigènes, femmes et enfants, notre guide en tête, apparut sur le sentier. Elle était littéralement chargée de vivres de toute espèce et de pombé ; plusieurs de ses membres traînaient à leur suite des chèvres et des moutons, d'autres portaient des canards, des poules et même des pintades.

Tout cela constituait un cadeau véritablement princier, que m'apportaient différents chefs des villages avoisinants, voulant par là me marquer leur gratitude de n'avoir pas voulu me liguer contre eux avec Kassongo.

Ces indigènes, comme la plupart des Balubas, n'avaient jamais vu de blancs. Aussi, n'osaient-ils pas nous approcher ; ils se tenaient à une distance respectueuse. Rien de plus comique que leur maintien, qui accusait le plus profond ahurissement.

Debouts ou accroupis, les femmes, les hommes et les enfants

se tenaient, les bras serrés contre le corps et repliés à la hauteur de la poitrine, le coude du bras droit appuyé sur la paume de la main gauche ; ils portaient la droite à leur bouche ouverte, tapotant leurs lèvres de leurs doigts longs et effilés, en même temps que leurs yeux s'écarquillaient outre mesure. Ils étaient dans une stupéfaction profonde et leurs regards suivaient nos moindres mouvements avec une persistante attention.

Je fis remettre aux chefs quelques pièces de mouchoirs aux couleurs voyantes, aux femmes quelques perles et des mitakos, aux enfants quelques sonnettes et autres brimborions de ce genre.

Bientôt toute la bande disparut ; tous étaient contents d'avoir vu les blancs dont ils avaient si souvent entendu parler, tous étaient également ravis des cadeaux qu'ils avaient reçus.

Il est huit heures. Nous reprenons notre marche.

Contrairement à notre attente, les lagunes ou petits lacs que nous côtoyons n'ont rien de bien intéressant. Aussi, je me décide à les traverser au premier gué et de reprendre la direction de notre camp de Niembo.

Notre guide baluba en est averti, ainsi que les deux guides de Kassongo Kalombo, dont les figures allongées montrent bien leur mauvaise humeur. Ils sont furieux d'avoir été déçus dans leur espoir d'amener un conflit quelconque avec les populations de ces parages.

Après deux heures et demie de marche, notre guide baluba nous indique dans la lagune un rétrécissement encombré de papyrus et d'herbes aquatiques. C'est le gué que nous devons traverser pour atteindre la rive opposée. Les lagunes, au nombre de trois, ont une forme en quelque sorte ovoïdale. Leur plus grande largeur n'excède pas quatre kilomètres. Elles forment d'immenses cuvettes alimentées par les eaux des pluies et par quelques petits ruisseaux. Aucun effluent n'est

visible, mais elles doivent en posséder de souterrains, car leurs eaux sont potables.

Après nous être rendu compte que le passage indiqué était guéable, l'eau n'atteignant dans sa plus grande profondeur que le dessous du bras, la traversée, comme toujours en semblable cas, s'accompagna de scènes hilarantes et burlesques, de glissades involontaires, de plongeons imprévus, de culbutes impossibles à décrire.

Mais bientôt je vis les hommes qui étaient à mes côtés, gesticuler, crier et rire, se baissant comme pour se gratter, puis courir au plus vite, s'éclaboussant dans les grandes enjambées qu'ils faisaient pour atteindre l'autre rive.

Je ne savais guère ce qui était cause de cette fuite précipitée, mais je la compris bien vite, lorsqu'on m'avisa de la présence, dans le lit du gué, d'une grande quantité de sangsues qui ne s'étaient sans doute jamais trouvées à pareille fête, car tous les hommes sortant de l'eau avaient les jambes littéralement couvertes de ces bêtes. Ils s'empressaient de faire glisser leurs mains entre-croisées le long de leurs jambes, détachant ainsi ces dégoûtants annelés qui affalaient leur corps flasque sur la terre du sentier.

L'une de ces sangsues était-elle oubliée par sa victime, qu'elle lui était immédiatement signalée, en même temps que de grands éclats de rire soulignaient sa chute. Cette scène avait mis en gaîté tout notre monde. Les récits les plus fantastiques ayant trait aux sangsues circulèrent de bouche en bouche pendant des heures, toujours soulignés par des éclats de rire sonores, également toujours agréables à entendre.

Ce passage nous demanda une demi-heure et je n'accordai qu'un quart d'heure pour le repas de midi, attendu que je voulais faire une marche forcée et aller camper dans la charmante vallée où nous avions passé la nuit le jour de notre départ du camp de Niembo.

A midi précis, notre petite troupe allongeait le pas sur le

sentier bien tracé, qui devait nous conduire, après deux heures et demie de marche rapide, près du village incendié la veille. Ce village était complètement désert.

Notre guide baluba, bien rétribué, allait prendre congé de nous lorsqu'il se ravisa et, faisant signe à l'interprète qui s'approcha, il lui dit tout bas quelques mots. Intrigué, je demandai à ce dernier ce que notre guide désirait. Celui-ci, comme s'il prenait une décision subite, se mit à parler rapidement. L'interprète me traduisit : Ce Baluba se déclarait être le chef même du village qui n'avait pas consenti à nous ouvrir ses portes la veille, parce qu'il ne connaissait pas le blanc et qu'il avait voulu lui-même nous servir de guide, craignant un danger pour ses hommes. Maintenant qu'il voyait comment le chef blanc se comportait, combien il devait être puissant, puisque Kassongo Kalombo lui-même lui obéissait, il demandait que le blanc, à son retour à Musseya, voulût bien intervenir auprès du roi, afin qu'il revînt aux coutumes qui déterminaient jadis le tribut en ivoire. Il affirmait que tous les chefs des villages des plaines de Wamba étaient disposés à se soumettre de nouveau à son autorité, s'il se contentait de l'ancien tribut qui lui était dû, déclarant qu'ils avaient conservé tous par devers eux, depuis la rupture de leurs relations avec Kassongo, les pointes d'ivoire qui composaient ce tribut, mais qu'ils ne trouvaient personne qui osât en informer le roi.

Je promis volontiers à ce brave chef mon intervention auprès de son suzerain.

A la tombée du jour, nous arrivâmes à l'endroit indiqué pour le campement.

Le chef du village où le roi Kassongo avait passé la nuit deux jours auparavant, vint me rendre visite et m'apporta deux belles poules et du vin de palme.

Ici se passa un autre incident burlesque, que je relaterai pour la curiosité du fait.

Ce jour-là, ayant une fringale endiablée de manger le fameux plat africain qu'on appelle « moamba », je demandai au chef de me faire apporter tout de suite des fruits de palmier et donnai l'ordre au cuisinier de tuer la plus belle poule qui devait servir à la préparation de ce plat, dont Brillat-Savarin a dû rêver sans le connaître.

J'étais dans mon bain, lorsque le chef revint de son village. A travers les cloisons de ma tente, il me dit qu'il n'avait pas trouvé de fruits de palmiers, et comme j'insistais pour qu'il envoyât un de ses hommes couper un régime de ces fruits savoureux, il me répondit qu'il faisait nuit et qu'il était impossible de satisfaire à ma demande.

Dépité de la restriction infligée à ma gourmandise, j'apostrophai le chef et lui décochai d'une voix rude le mot par lequel on désigne familièrement le célèbre compagnon de saint Antoine. Puis, ne m'occupant plus de lui, je continuai ma toilette du soir. Un quart d'heure après, je sortais de ma tente, ayant oublié l'incident, lorsque, m'approchant de la table, en plein air, chargée des couverts du dîner, je vis apparaître de nouveau le chef et mon interprète, suivis d'un indigène portant sur les épaules une masse informe aussi noire que lui.

Le chef me fit aussitôt savoir, que, selon ma demande, il m'apportait un cochon ! En effet, la masse que portait l'indigène fut déposée à terre et ses grognements me confirmèrent l'étonnant quiproquo qui fut souligné, on n'en doute pas, de grands éclats de rire.

Cela nous mit en gaîté toute la soirée. L'un de nous n'avait qu'à évoquer le brave compagnon pour que l'hilarité recommençât. Inutile de dire que le cadeau de ce bon chef fut accepté. Il devait encore, pendant plusieurs jours, dilater notre rate, ce qui n'arrive pas tous les jours en expédition.

Nous arrivâmes à notre camp le lendemain, à deux heures de l'après-midi, et nous y trouvâmes Briart dont la conva-

lescence avançait rapidement, car il marchait déjà et n'éprouvait qu'une légère gêne au genou.

C'était heureux pour lui et pour moi, car il y avait deux hommes blessés à soigner et, malgré le zèle tout à fait remarquable de notre infirmier noir, deux opérations avaient été jugées nécessaires.

L'un des blessés était un porteur batétéla, âgé de dix-sept à dix-huit ans, dont l'avant-bras avait été cassé par la chute d'un rouleau de fil de cuivre, qu'il portait sur la tête. Cette fracture devait dater de longtemps déjà, car l'avant-bras était complètement momifié, une peau ratatinée recouvrant seule les os de la main et de l'avant-bras. Le stoïcisme de ce brave jeune homme fut certes remarquable, car il avait dû cruellement souffrir pendant de longs jours et sans jamais se plaindre. Peut-être la terreur qu'inspire généralement un Ganga (médecin) à ces êtres primitifs, pour la première fois en relations avec des Européens, était-elle la cause de son mutisme. Ce ne fut pas par lui que l'on connut l'accident qui lui était arrivé ; on ne le savait que depuis deux jours, grâce à un Bacongo qui avait aperçu le bras racorni de ce pauvre diable qui le tenait habituellement caché sous son pagne.

Le docteur m'informa qu'il devait faire l'amputation presque complète du bras. J'assistai à cette opération délicate, vu le climat et les moyens dont le praticien disposait. Elle fut cependant merveilleusement faite et le patient fut admirablement stoïque, car les grincements rapides de la scie sur l'os ne le firent pas broncher. L'opération dura à peine cinq minutes.

L'autre blessé était atteint plus gravement. C'était un de nos bons soldats, dont le tibia avait été fracturé par une balle lors des derniers engagements. Le docteur, qui le visitait tous les jours, me déclara, au retour de notre excursion, qu'il craignait que la gangrène, malgré tous les soins, ne se mît dans la plaie. Briart en avait retiré pas mal d'esquilles d'os. La plaie continuait à avoir très mauvais aspect et le docteur m'apprit

que l'amputation de la jambe s'imposait, si l'on voulait conserver la vie de ce soldat.

Lorsque le blessé apprit par l'infirmier qu'il était question de lui couper la jambe, il se récria énergiquement et me fit supplier par le sergent-major Musa Camu de ne pas laisser faire l'opération.

Il y avait du reste avis unanime de la part des gradés haoussas, ainsi que de ses compagnons d'armes, pour demander que l'amputation ne se fît pas. Ils me dirent, ce que je savais du reste, que parmi les soldats haoussas se trouvait un Ganga (médecin) qui se faisait fort de guérir le blessé, sans recourir au grand moyen.

Je fis venir ce soldat-médecin, petit homme sec et nerveux, âgé de quarante à cinquante ans, dont les yeux, d'une mobilité extrême, témoignaient de la vie intense que cachait sa grêle personne. Il m'affirma, sans aucune hésitation, qu'il répondait de la guérison du soldat.

Cette conversation avait lieu devant le médecin, que je consultai du regard et qui me répondit qu'à part un miracle, auquel il ne croyait pas, la gangrène devait se mettre rapidement dans la plaie et qu'il ne pouvait plus répondre de la vie du soldat, si l'opération ne se faisait pas.

Je dis alors aux gradés et soldats présents que la jambe du blessé lui appartenait, qu'il était naturellement libre de la conserver ; que, comme il ne pouvait marcher, je consentais volontiers, attendu que c'était un brave, blessé au champ d'honneur, à le faire transporter en civière, mais que ses compagnons devaient se charger de ce transport et de tout le fourniment du blessé. Ils acquiescèrent immédiatement et le soldat-médecin commença son rôle de praticien ; il était entendu que le docteur Briart ne s'occuperait plus du blessé (1).

Sur ces entrefaites, j'avais fait appeler plusieurs fois le roi

(1) Ce soldat se rétablit complètement.

Kassongo Kalombo, car le jour de notre départ approchait et je voulais avoir des guides pour nous rendre au Lualaba. Mais le monarque, froissé sans doute de la façon un peu cavalière dont je l'avais traité aux lagunes de Wamba, ne vint pas. Il me fit bien dire que, se trouvant encore dans les villages près du Lomami, il me priait d'attendre son retour, me promettant de riches cadeaux en ivoire et en vivres. Mais je savais par expérience que le temps ne compte pour rien à ces potentats et, de plus, je me doutais bien que la blessure faite à la fierté de Kassongo l'empêcherait de se présenter devant moi ; d'autre part, j'étais pressé de reprendre ma marche et d'atteindre le Katanga. Je fis donc savoir au roi que je partirais deux jours après, c'est-à-dire le 20 août. Ce qui eut lieu.

Les recherches que mon expédition fit pour retrouver le fameux cinabre, signalé par Cameron, n'aboutirent pas. Ce voyageur avait pris pour du minerai de mercure l'ocre carmin dont se servaient les ministres et les notables de Kassongo Kalombo, lorsqu'ils répondaient à une question que leur adressait le roi.

Comme je l'ai déjà dit, cette coutume bizarre consistait, pour les esclaves, à prendre une pincée d'ocre ou kaolin blanc réduit en poudre très fine, qu'ils portaient dans un petit sac de peau de bête, suspendu au cou ; pour les princes, ministres ou parents de la famille royale, à prendre du kaolin rouge réduit aussi en poudre très fine et également renfermée dans un sachet de peau. Tous, esclaves, hommes libres et notables lorsque le roi leur adressait la parole — il ne pouvait jamais, être questionné lui-même — terminaient invariablement leurs réponses par ces mots : « Elo Kalombo », en même temps que de la poudre qu'ils portaient, ils se frottaient le front entre les yeux, le pliant des deux bras et le milieu de la poitrine.



CHAPITRE X

Au lac Kissale.

(Du 20 au 30 août 1891.)

Sommaire : Départ de Musseia, résidence de Kassongo Kalombo. — Passage de la Muenzé. — La reine Kitenta. — Le village de Buttu. — Au bord du Lovoï. — Les monts Lulu. — Les monts Kibunzi. — Les puits de Kissondé. — Condamnation de Saïdou et de Serikikoro. — Le lac Kissale. — Pêcheurs balubas. — Négociations. — Les Tsétsés. — Ma visite à Kikondia. — Discours du chef. — Une légende. — Les blancs esclaves des Mbienos. — Kikondia fait l'éloge de ses sujets. — Nos guides. — Nos pauvres chiens.

Le soir du 19 août, tandis que nous activons les préparatifs pour nous mettre en route le lendemain, les délégués du roi se présentent devant ma tente. Kassongo me fait don d'une pointe d'ivoire et me prie de retarder mon départ de quelques jours. Il va venir en personne et me fournira aussitôt des guides qui nous conduiront au Lualaba.

Mais ces belles promesses ne nous touchent pas : les clairons sonnent dès l'aube et le brouhaha des jours de marche éclate. Ipunda, qui s'est rendu à la résidence royale pour déclarer aux envoyés qu'il m'est impossible de déférer au désir de leur maître, revient me dire qu'il ne les a plus trouvés. La résidence est déserte. Les habitants, craignant sans doute d'être emmenés de force comme guides, ont fui. Ces appréhensions sont superflues cependant. Nous venons de découvrir, parmi nos prisonniers de Bohia, un noir qui affirme connaître très bien le pays, et qui va nous montrer notre chemin.

A sept heures, la caravane défile joyeusement. Après avoir passé la Muenzé, affluent du Lovoï, sur un pont volant, nous suivons la rive droite de cette rivière que borde une végétation assez drue, dominée par la haute futaie. Au bout de quatorze kilomètres, nous perdons de vue le ruban sombre de la Muenzé, qui se dirige vers l'Est, tandis que notre route s'enfonce vers le Sud-Est.

Deux nouvelles heures de marche nous conduisent à proximité d'une mare. Comme nous manquons d'eau et que nos porteurs sont abattus par la soif, ceux-ci déposent en un clin d'œil leurs fardeaux, pour se vautrer dans ce liquide verdâtre et le déguster avec délices. Malheureusement, tous nos hommes n'arriveront pas jusqu'ici : nous en avons déjà semé un certain nombre en route. Si quelques porteurs ont déserté en abandonnant leurs charges, d'autres, en revanche, malgré les ulcères dont leurs jambes sont couvertes, se traînent péniblement à notre suite. Ces éclopés ont refusé de demeurer chez Kassongo. Bien que nous leur ayons fait entrevoir la perspective d'être abandonnés sur le sentier, ils préfèrent nous accompagner. Ils savent que nous leur viendrons en aide dans la mesure du possible et tablent avec raison sur nos sentiments d'humanité.

C'est avec une vive satisfaction que nous quittons cet endroit insalubre, pour nous porter vers des villages où la caravane qui, en ce moment, manque de tout, pourra se sustenter. Car nos noirs sont, comme tous leurs congénères, d'une extraordinaire imprévoyance. On s'évertue en vain à leur répéter qu'on n'est jamais certain de pouvoir ravitailler une expédition, qu'il faut toujours s'attendre, après avoir traversé des pays peuplés où les vivres abondent, à devoir s'engager dans des contrées désertes et arides. Il est quasi impossible de les décider à se munir de vivres pour plus d'un ou deux jours, tant ils craignent de se surcharger.

D'autre part, ils n'ont nulle notion de la distance. Je les ai parfois entendus questionner les guides sur le nombre d'heures de marche qui les séparait d'un centre quelconque. Mais ils ne comprenaient pas que la réponse qu'on leur faisait ne pouvait s'appliquer qu'aux naturels qui, sans autre bagage que quelques épis de maïs, parcourent facilement cent kilomètres en deux jours, tandis qu'il faut une semaine à nos porteurs pour effectuer le même trajet.

Au bout d'une heure, nous apercevons le petit village de Kitenta. Tous les habitants se sont enfuis et il est, par conséquent, impossible de s'y procurer des vivres. Nous nous disposions à passer outre, lorsqu'au détour d'un sentier, une femme, suivie de plusieurs autres, se présente à nous, tenant à la main une belle canne sculptée, insigne du commandement. Elle déclare être la reine de la localité, vassale de Kassongo, et nous supplie de quitter le plus tôt possible ses États pour aller nous ravitailler à Buttu, grosse bourgade assez proche. Craignant que le sans-gêne de nos hommes ne provoque quelque conflit, j'acquiesce à la demande de la digne souveraine qui, bien qu'elle ne m'adresse la parole qu'en tremblant, montre cependant plus de courage que ses sujets du sexe fort.

Buttu, à huit kilomètres de Kitenta, est une agglomération assez importante, fortifiée et défendue par un large fossé. Les habitants sont craintifs. En dépit de nos instances et de nos protestations pacifiques, ils abandonnent leurs cases et se retirent dans la campagne environnante les uns après les autres. Et nos porteurs de se croire aussitôt en pays conquis ! Quelques-uns ayant été pris en flagrant délit de vol, je fais appeler le chef. Les délinquants sont fustigés en sa présence, et les objets dérobés lui sont immédiatement restitués.

Le sentier, que nous suivons le lendemain, continue à serpenter à travers des marais desséchés, dont la surface crevas-

sée et recouverte par places, de sable fin, indique les endroits où stagnent les eaux à la saison des pluies. Les empreintes profondes, laissées par les pieds de centaines d'éléphants, montrent que de gros troupeaux sont récemment passés par là.

Bientôt le pays, nu et caillouteux, s'abaisse devant nous. A droite, à gauche et fermant presque l'horizon, surgissent, du sein de la plaine, des massifs isolés en forme de cônes ou de dômes. Leur base est baignée par le Lovoï, que nous passons à gué, grâce aux indications d'indigènes dont le pauvre village s'étend sur la rive gauche.

Le Lovoï mesure en largeur quarante-deux mètres, en profondeur nonante-quatre centimètres. Nos noirs y ont pêché une grande quantité de grosses moules, à la vérité peu délectables. Le pays où coule la rivière est relativement peu arrosé. Les ruisseaux abondent à l'époque des pluies, se tarissent tous à la saison sèche, et les habitants sont alors souvent privés d'eau. Notre guide affirme que nous rencontrerons un ruisseau entre le Lovoï et le Lualaba. Mais, comme il est à craindre que son lit ne soit à sec, chacun de nos hommes est avisé d'avoir à se munir d'eau.

Nous traversons la gorge des monts Lulu, revêtus d'une épaisse végétation arborescente. Leur altitude est de deux cents mètres. A leurs pieds s'étend, vers le Sud-Est, l'éternelle savane qui prend soudain un aspect singulier. Le sentier que nous foulons, les arbres et les herbes qui nous entourent, reflètent les rayons du soleil d'une manière inusitée parce que tout, jusqu'aux moindres termitières, est saupoudré de paillettes de mica, lesquelles, brillant comme autant d'étincelles, nous fatiguent les yeux outre mesure.

Mais mes hommes, haletants, couverts de sueur, littéralement aveuglés, vont voir cesser leur supplice. Nous arrivons enfin au bord de la petite rivière Musika, et tous les récipients que nous possédons se remplissent aussitôt de son eau cris-

talline. Quelles bonnes heures de repos nous goûtons là, écoutant le flot limpide murmurer au pied de nos tentes, ombragées par les grands arbres qui s'élèvent sur la rive.

Après une douzaine de kilomètres, le pays se relève pour former la chaîne des monts Kibonzi, dont les cimes arrondies s'aperçoivent à une grande distance. On les distingue encore à Kissondé, village fortifié situé plus loin.

En apprenant notre arrivée, les habitants de Kissondé ont barricadé les portes. Toutefois, nous parvenons à échanger quelques mots avec eux par les interstices laissés entre les pieux. Méfiants et en armes, ils nous enjoignent d'abord de passer notre chemin. Mais moyennant quelques mouchoirs, nous calmons la colère de ces gens farouches et leur chef se décide même à nous conduire à un endroit où, dit-il, nous trouverons à nous désaltérer.

Mais j'ai beau écarquiller les yeux, je n'y découvre pas la moindre trace d'eau. Alors le chef me montre des trous au fond desquels une mince nappe d'eau reflète le ciel, et j'apprends que, dans cette région dépourvue de ruisseaux et d'étangs, les indigènes ont coutume de pratiquer, un peu partout, des excavations de deux pieds de profondeur : l'eau suinte et couvre rapidement le fond de la cuvette. La présence sous le sol d'une couche aquifère provient incontestablement de la proximité du lac Kissalé : ses eaux ont, du reste, dû couvrir jadis toute la contrée, dont la fertilité est remarquable.

Le chef Kissondé, décidément rassuré sur nos intentions, pousse ensuite la bonne grâce jusqu'à me faire présent d'une importante quantité de vivres. Un de ses hommes est chargé de se rendre à Kikondia, sur le lac Kissalé, pour prévenir le chef de notre prochaine visite et le prier de mettre à notre disposition des canots pour le passage du Congo-Kamolondo.

Diderrich, ayant cru découvrir dans les monts Kibonzi de

riches gisements, me demande la journée du lendemain pour compléter ses études. J'y acquiesce d'autant plus volontiers que j'ai, de mon côté, à régler certaines questions de ménage. La nuit dernière, un soldat s'est laissé voler son fusil et sa boîte de cartouches et aujourd'hui, en recomptant les colis, j'ai constaté qu'il manque deux charges de fil de laiton.

Ce sont là des faits graves, et je veux en prévenir le retour. Je commence par donner des ordres sévères aux soldats, relativement à la garde des porteurs : chacun d'eux sera responsable d'un porteur et de sa charge. En cas de désertion — il y en a dix depuis trois jours — le soldat, qui aura manqué de vigilance, remplacera le déserteur et devra lui-même porter la charge. Si celle-ci a disparu, il sera déféré au Conseil de guerre. Je décide également que les soldats devront, pendant la nuit, s'attacher le fusil au bras et se servir de leur boîte à cartouches en guise d'oreiller. Enfin, le Conseil de guerre condamne le nommé Saïdou, qui s'est laissé voler fusil et munitions, et le déclare indigne d'être soldat.

Toutes ces mesures se justifient. Nous ignorons ce que nous réserve l'avenir. C'est peut-être à nos armes que nous devrons un jour notre salut, et il importe que nous les conservions comme notre bien le plus cher. Or, mes hommes, si j'en excepte quelques Haoussas et les Bacongos, s'en soucient vraiment peu. Ils apportent fréquemment un fusil rouillé à l'inspection d'armes, qui a lieu tous les matins. On dirait qu'ils n'ont d'autre désir que d'être délivrés de cet engin, lourd à porter et difficile à entretenir.

La condamnation de Saïdou n'a pas fait réfléchir ses compagnons. Le lendemain, au rassemblement du matin, le nommé Alla Serikikoro, sergent haoussa, est dégradé devant toute la troupe. Pendant la nuit, Hakanson, en faisant une ronde, a pu lui prendre son fusil, sans qu'il s'en soit aperçu ! Il est intolérable que les gradés enfreignent eux-mêmes les règle-

ments qu'ils sont chargés de faire observer. Aussi, suis-je décidé à me montrer inflexible. Cet homme, qui n'avait à porter que son arme et qui commandait une compagnie, sera traité comme le dernier des porteurs et chargé de vingt kilos de marchandises. Cela ne semble toutefois pas l'émouvoir outre mesure. Il entend prononcer sa peine avec la passivité d'un vieux grognard.

Nous longeons les fossés de Kavinga, village populeux et très bien fortifié. Puis, après avoir traversé des terres plus ondulées, nous nous trouvons en vue du lac Kissalé. Le paysage n'a rien de grandiose ni de riant. La vaste expansion, que forme ici la branche du Congo appelée Lualaba et atteint douze kilomètres de largeur en face de Kikondia, est coupée de longues îles basses, herbeuses, se perdant à l'horizon. Des milliers d'oiseaux de toutes espèces s'y ébattent, décrivant des courbes sur le ciel, rasant la surface de l'eau ou se poursuivant avec des cris discordants.

Le Kissalé ne mérite pas le nom de lac ; c'est plutôt une immense lagune dont la profondeur est médiocre et le courant nul. Ses eaux sont répandues dans une plaine, sans relief ni affleurement de roches, recouvertes par les alluvions du fleuve. Il s'est formé à la périphérie du Kissalé une large zone de papyrus, de joncs, de plantes aquatiques de tous genres, dont les tiges et les racines, enchevêtrées en un feuillage épais, constituent comme un vaste rideau flottant attaché à la rive et s'élevant ou s'abaissant suivant les variations du niveau des eaux.

Au bord du Kissalé se dresse le massif rocheux auquel nous avons donné le nom de Monts Hakanson, en souvenir de notre ami et compagnon de voyage. D'après Diderrich il se compose de quartzites bleuâtres portant, à leur surface libre, des marques profondes et ondulées qui rappellent l'action des vagues. Le point culminant atteint huit cent cinquante-cinq

mètres, soit deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau du lac.

Prenant une direction Nord-Est et longeant ces eaux, nous passons devant les villages fortifiés de Kabida et Katongo, contournons une crique, traversons quelques maigres cultures et arrivons enfin près de Kikondia, situé entre la rive occidentale et une petite chaîne de collines. A peine avons-nous établi notre camp qu'une foule d'indigènes, parlant et gesticulant à qui mieux mieux, nous enveloppent, au point que nous nous voyons obligés de protéger par une haie de soldats l'emplacement où vont se dresser nos tentes et où seront déposées nos marchandises.

Les peuples Balubas, qui forment une vaste tribu, appartiennent à une des plus belles races de l'Afrique. Les hommes, admirablement découplés, sont généralement d'une taille au-dessus de la moyenne. Ils ont la poitrine large, les bras noueux, les jambes nerveuses. Au moindre mouvement du corps, tous les muscles jouent et se dessinent sous le beau bronze de la peau. La physionomie n'est pas désagréable, bien qu'elle soit empreinte d'un air d'astuce et de méchanceté.

Quant aux femmes, beaucoup plus petites que les hommes, elles sont presque toutes laides, voire repoussantes. Pendant leur jeunesse, elles sont souvent délicieuses de proportion, mais elles se fanent vite, engraissent et s'alourdissent, perdant tout charme et toute grâce.

Quelques indigènes sont armés d'arcs, de flèches empoisonnées et même de fusils à pierre. Tous sont aussi munis d'une longue lance, faite d'un bambou ou d'un roseau, qui se termine par une tige de fer atteignant parfois plus d'un mètre, de forme ronde et la pointe très effilée ; elle constitue un engin terrible, qui traverserait un homme de part en part. Les natifs ne l'utilisent pas seulement en temps de guerre, mais aussi comme instrument de pêche. Agenouillés à l'avant

de leurs légères pirogues, qui sillonnent constamment le lac dans tous les sens, on les voit embrocher avec une adresse sans égale les poissons, qui sont extrêmement abondants.

Le frère du chef, un grand et solide gaillard, la tête ornée d'une touffe de plumes dont quelques-unes, dépouille de quelque vieux coq, dépassent les autres pour se recourber gracieusement, vient nous faire visite. Il nous apporte des vivres, notamment de superbes poissons. Mais j'ai beau demander à voir le chef lui-même, l'envoyé me déclare que celui-ci ne peut sortir du village ni me voir, que c'est la première fois qu'un blanc traverse le pays et qu'on craint ses maléfices. Je m'évertue inutilement à insister sur la pureté de mes intentions. Le frère du chef, principal notable du village, entend jouer dans cette affaire le rôle d'intermédiaire. Il sait que son concours nous est indispensable et il entend ne nous l'accorder que moyennant finance. A chacune de ses visites, il se fait offrir quelque cadeau.

Où passerons-nous le fleuve? Les renseignements que j'obtiens me font préférer le rétrécissement septentrional du lac. Il est plus rapproché de Kikondia que celui du Sud, qui se trouve, disent les natif., à plusieurs journées de marche. La carte de Justus Pertes nous montre le Lovoï se jetant dans le lac, un peu plus bas que la localité près de laquelle nous campons. Si ce document est exact, nous aurions à traverser une seconde fois le Lovoï. De leur côté, les naturels affirment que le Lovoï ne rejoint pas le Kissalé, mais bien le Lualaba, et que nous passerons ce dernier à son confluent, endroit où il atteint une assez grande largeur.

Notre route choisie, il faut que nous nous procurions des pirogues. Avant d'engager les pourparlers à ce sujet, le chef Kikondia nous fait savoir qu'il désire que nous restions plusieurs jours chez lui, afin que ses sujets puissent profiter de notre présence pour acquérir, en échange de vivres ou d'au-

tres denrées, des perles, du cuivre et des étoffes. Je réponds que je consens à rester un jour de plus, mais à la condition que les canots seront prêts le surlendemain matin.

Enfin, après une nouvelle entrevue avec le frère du chef, ce dernier persistant à demeurer invisible, je réussis à conclure l'arrangement suivant : des pirogues, plus grandes, paraît-il, que celles que nous voyons à Kikondia, se trouveront après-demain matin au Lovoï, moyennant livraison d'un fusil à silex, d'une pièce d'americani et de deux pièces de mouchoirs.

Depuis Kilemba Musseya, mon intention est de créer un poste près du Lualaba et d'y laisser les malades, dont le nombre va croissant chaque jour et retarde notre marche. Une garnison de trente soldats serait affectée à la garde de ce poste, sous la surveillance du docteur Briart, blessé, et qu'on doit encore porter en hamac, et du sergent Musa Kanu. Avec le reste de la caravane, comptant une centaine de soldats et autant de porteurs, je me rendrai rapidement au Katanga.

Voici l'itinéraire que j'ai adopté :

Rejoignant la Lufira, qui se jette dans le Kissalé, je remonterai le plus loin possible le cours de cette rivière, afin d'en connaître le degré de navigabilité. J'étudierai, au point de vue géologique, le pays qui s'étend autour de Bunkeia et de N'Tenke. Je me dirigerai ensuite vers l'Ouest jusque Kiburu (1), à proximité des sources du Lualaba. Puis, après avoir construit ou acheté des pirogues, j'entreprendrai la descente du fleuve jusqu'au lac Landje (1), en m'arrêtant au poste du Lualaba, que je vais créer et que j'évacuerai alors.

Mais, pour exécuter ce programme, il faut d'abord que les rives du fleuve ou du lac se prêtent à la construction du poste. Je m'attendais à y trouver une végétation luxuriante, comme on en voit au bord de la plupart des fleuves africains, végé-

(1) Carte de Justus Pertes.

tation qui eût pu me fournir les matériaux dont j'ai besoin. Je n'aperçois au contraire ici que quelques essences rabougries. Des acacias épineux, dont les troncs ne dépassent pas deux mètres, forment, avec quelques rondiers, toute la flore arborescente de la contrée. Il est donc absolument impossible d'installer une station à Kikondia ou sur les bords du lac. Peut-être au confluent du Lovoï ou sur le Lufira, la nature du pays sera-t-elle plus propice à mes projets.

Bien que les arbres et les arbustes soient pauvres et rares, les tsétsés, appelées *nzi* par les naturels, fourmillent ici. Capello et Ivens se sont assurément trompés, lorsqu'ils ont voulu limiter leur habitat aux bords des rivières boisées. Il est vrai que ces insectes maudits qu'ont décrits ces explorateurs, ont une longueur de douze millimètres, tandis que ceux que le docteur Briart a pu observer ici ont une taille de moitié moindre.

C'est la première fois que nous les rencontrons, et telle est leur ressemblance avec les mouches ordinaires d'Europe, que nous ne les aurions même pas remarqués, s'ils n'avaient pris soin de rappeler leur présence par les innombrables piqûres dont nous souffrons depuis notre arrivée au Kissalé. Le soir et la nuit, les tsétsés laissent l'homme et les animaux en repos : on les prend alors assez facilement. Mais elles deviennent véritablement calamiteuses pendant les heures les plus chaudes de la journée, de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi. Elles ont harcelé les deux superbes chiens qui accompagnent la caravane, au point qu'il est à craindre que ceux-ci ne succombent à leurs piqûres. Si les tsétsés ne laissent pas de persécuter les indigènes, hommes, femmes et enfants, qui grouillent autour de nous, elles nous importunent peut-être davantage encore.

La foule qui, dès notre arrivée, entourait le camp, ne fait que grossir. Aux gens de Kikondia se sont joints des contingents venus de tous les villages environnants. L'affluence

est telle que je me hâte de faire doubler les sentinelles. Il s'agit de protéger nos ballots qui sont le point de mire de certains regards avides. Je sens qu'à la vue de nos richesses, ces barbares roulent des pensées d'extermination et de carnage. Cependant, un instinct plus pacifique, leur ardeur pour le commerce, se révèle, et nos hommes leur achètent à vil prix une très grande quantité de poissons frais, fumés ou séchés.

Comme tous les noirs qui voyent pour la première fois des Européens et qui se sentent en nombre, ces Balubas poussent la curiosité jusqu'à l'insolence. Si nous n'y mettions le holà, ils envahiraient nos tentes et se coucheraient sur nos lits. Arrivés dès le matin, ils ne quittent plus le camp. Des heures entières ils se plaisent à observer tous nos actes. Nos repas surtout, que nous prenons en plein air à l'ombre d'un arbre, semblent les amuser. La bouche bée, les yeux écarquillés, ils regardent manœuvrer fourchettes, cuillers et couteaux. Ils restent silencieux. Mais soudain la réflexion d'un loustic soulève une hilarité générale. Bousculés par nos domestiques, ils ne se fâchent pas, se contente d'imiter ironiquement leur attitude, lorsque, graves et impassibles, ceux-ci se tiennent derrière nous, les bras croisés. Si nous-mêmes, égayés par leur mimique, nous nous laissons aller à sourire, la phrase : « Le blanc rit » vole de bouche en bouche et redouble la gaîté de ces hommes primitifs.

A la tombée du jour, les femmes et les enfants se retirent, mais les hommes prennent décidément racine chez nous. J'envoie prévenir le chef que ceux qui rôderont dans les environs du camp pendant la nuit essuieront le feu de nos sentinelles, et j'ordonne aux natifs présents de déguerpir sur-le-champ. Ils s'exécutent de bonne grâce et, un tantinet effrayés, ils accélèrent leur départ, lorsque, le son des clairons ayant appelé au rassemblement tous les soldats, ces derniers arrivent en courant et en brandissant leurs fusils.

Le 29 août, à l'aube, nos tentes sont pliées, et nous étions prêts à partir, lorsque le frère du chef vient me dire que les canots ne sont pas encore réunis et qu'ils ne le seront que le lendemain matin. J'ai un mouvement d'irritation que je réprime aussitôt. A quoi bon se fâcher? Le temps est sans valeur pour les nègres, et ils ne comprennent pas que, pourvus de vivres en abondance, nous désirions déjà leur brûler la politesse. Je fais contre mauvaise fortune bon cœur, et nos tentes sont bientôt redressées.

Ce jour-là, plusieurs petits chefs des environs viennent m'offrir en vente des esclaves. Je les congédie, après avoir essayé de leur montrer le côté odieux d'un pareil trafic. Mais ils ne paraissent pas me comprendre, et j'en suis pour mes frais d'éloquence.

Peu après, Kikondia m'invite à aller le voir, mais seul avec mon interprète. Je désire trop connaître ce mystérieux personnage, quelque peu maître de nos destinées à l'heure actuelle, pour ne pas accepter avec empressement. Ayant donc confié à Hakanson la garde du camp, j'enfourche mon âne et m'achemine vers le village, précédé du frère du chef et suivi de mon truchement et d'un serviteur bacongo.

Le village fortifié de Kikondia se compose d'environ cinq cents huttes, d'une malpropreté absolument remarquable, élevées sans aucune symétrie et serrées les unes contre les autres, au point que, si le feu prenait à une case, il détruirait infailliblement toutes les autres.

Ma présence fait accourir une foule compacte, et c'est entouré de plus de deux mille indigènes que je suis forcé d'attendre, devant la seconde enceinte qui s'élève autour des habitations du chef, que celui-ci ait fait sa toilette. Ce potentat me fait faire le pied de grue pendant une dizaine de minutes, au milieu de cette cohue indescriptible. Les plus éloignés se juchent sur les épaules des autres, sur les toits des huttes,

sur les pieux de la palissade ; les plus rapprochés me frôlent. De temps en temps je touche mon âne de l'éperon ; il se cabre et fait reculer un instant mes gênants voisins. Mais le cercle se resserre tout aussitôt. Cette mer d'hommes riant et hurlant a des remous inquiétants, ondule en poussées brusques et en retraites précipitées, et j'entrevois le moment où je serai impuissant à la tenir en respect.

Mais la porte de la seconde enceinte s'entr'ouvre, me laisse passer avec mon interprète, puis se referme derrière nous. J'aperçois une demi-douzaine de cases plus spacieuses, mieux construites et plus propres que les précédentes. A notre entrée, des femmes poussent la tête en roulant des yeux étonnés, tandis que d'autres sont occupées à allaiter des enfants ou à piler les fines graines d'Eleusine.

Le frère du chef me conduit devant la porte de la plus grande case et m'invite à m'asseoir sur un tabouret placé à mon intention.

La porte s'ouvre et j'aperçois un vieillard accroupi sur une peau de lion. Sa tête est sillonnée de rides et son corps est enfoui sous une série d'épaisses couvertures aux couleurs éclatantes. Je me trouve en présence du puissant Kikondia. Et c'est pour se fagoter de la sorte qu'il m'a fait croquer le marmot. Où donc la coquetterie va-t-elle se nicher?

Kikondia me déclare avec une fierté tout à fait royale qu'il est un chef indépendant et que sa souveraineté est reconnue par tous les villages balubas entourant la rive occidentale du lac Kissalé. Ses guerriers sont nombreux. Il a combattu avec succès trois des plus grands chefs voisins, M'Siri, Kassongo-Kalombo et Kayombo-Kalombo. Aujourd'hui, il n'est plus en désaccord qu'avec ce dernier, dont les villages occupent toute la rive orientale du lac. Il fait surtout le commerce du poisson que ses caravanes transportent, séché ou fumé, jusqu'au delà du Lomami chez les Bacongos, qui le payent en tissus

de fibres de palmiers, en huile de palme ou de massafu. Quelques-uns de ces hommes se sont acquis une grande réputation comme chasseurs d'éléphants. Il vend les produits de leur industrie, ainsi que des esclaves, aux gens de Mbie, qui lui donnent en échange des articles de fabrication européenne, tels fusils, cotonnades, perles, etc.

Les Bienos, ces trafiquants de chair humaine et d'ivoire, ont fait courir, dans toutes les contrées où ils opèrent, de singulières légendes. Au cours de leurs longs entretiens avec les chefs indigènes, chez qui ils demeurent parfois plusieurs années, on les interroge fréquemment sur les fameux hommes blancs dont tout le monde a entendu parler.

Leur réponse est ingénieuse. Ils prétendent que les blancs sont leurs esclaves ! Leur nombre est très restreint, parce qu'il y a peu de femmes blanches. Aussi coûtent-ils cher et sont-ils bien traités. Les blancs rendent beaucoup de services : ils fabriquent les fusils et la poudre, tissent des étoffes, découvrent et ramassent les perles, forgent le cuivre et le fer, tout cela pour le compte de leurs maîtres de couleur, les Mbienos. Il leur est défendu de quitter les bords d'une grande eau salée, sur laquelle ils ont de vastes pirogues, que le vent ou le feu fait avancer. Si, de temps à autre, un blanc accompagne une caravane, c'est tout bonnement parce qu'il est chargé de la réparation des fusils. Et voilà pourquoi le célèbre explorateur anglais Cameron fut un jour considéré comme l'esclave de sa suite !

Après m'avoir débité tout cela, Kikondia fait sans difficulté sa soumission à l'Etat du Congo et demande que les blancs reviennent souvent chez lui. Il leur fera toujours le meilleur accueil. Il me promet un guide et deux canots pour le passage du Lualaba.

Je remets à Kikondia un pavillon de l'Etat, qu'il fait hisser immédiatement, et un lot d'étoffes. En terminant l'entretien,

il ajoute, en dardant sur moi ses yeux rusés et méchants, et en souriant d'un air sardonique, que ses hommes sont tous des voleurs, que souvent, confiants en leur grand nombre, ils ne tiennent aucun compte des ordres qu'ils ont reçus, qu'enfin je ferai bien de me tenir sur mes gardes.

Je réponds au monarque, sur le même ton dégagé, que nous ne craignons pas ses filous de sujets et que, s'il leur prend la fantaisie d'exercer leurs talents à nos dépens, nous leur ferons faire connaissance avec les balles de nos fusils. C'est sur ces aménités que se termine notre entrevue.

La nuit se passe cependant sans incidents. Mais l'aurore qui se lève sera celle du jour le plus néfaste de notre expédition.

Le 30, au matin, nous sommes prêts à partir. Toutefois, les guides qu'on doit nous fournir se font attendre. Nous n'apercevons même pas un seul indigène. Contrairement à ce qui arrivait les jours précédents, aucun d'eux ne sort du village. Impatienté et décidé à faire tenir ses promesses de gré ou de force au chef Kikondia, je fais sonner le départ.

L'avant-garde longeant l'un des côtés de l'enceinte fortifiée, va atteindre, à travers d'invraisemblables amas d'immondices, la porte du village, lorsque le frère du chef paraît. Sur mes observations véhémentes, il déclare qu'il nous servira lui-même de guide avec un autre notable de l'endroit, et, d'une voix doucereuse, me demande la permission d'aller chercher ses armes. Il revient avec un vieux nègre borgne, à la face patibulaire, et prend la tête de la caravane, qui se déroule sur une ligne tortueuse de plus de deux kilomètres. Toute la population du village sort en même temps par les différentes portes et se met en devoir de nous suivre, en riant et en nous souhaitant bon voyage.

Rien, vraiment, ne fait présager les événements terribles qui vont se produire aujourd'hui.

La matinée de ce jour, à jamais mémorable pour nous, est délicieuse ; une légère brise, soufflant du lac, rafraîchit l'atmosphère que les rayons du soleil commencent à échauffer. Les porteurs marchent d'un pas allègre, et les membres européens de l'expédition se réjouissent à l'idée qu'ils vont voir enfin le fameux Lualaba.

Les indigènes extrêmement nombreux qui nous accompagnent ne montrent aucune disposition belliqueuse. Ils se pressent à droite et à gauche de la caravane, obstruant parfois le sentier. Des femmes et des enfants gambadent et rient à notre vue. Ce seul spectacle ferait disparaître toute crainte dans l'esprit le plus méfiant.

Nous passons successivement devant trois villages, portant les noms de Kimei, Sanga et Mangui, dont les chefs reconnaissent l'autorité de Kikondia. Leurs habitants accourent et viennent grossir la foule que l'on peut évaluer à présent à six ou sept mille personnes. Sur le conseil de nos guides, nous nous approvisionnons d'eau à Mangui. Nous n'en trouverons plus avant le Lovoï, et la distance est grande. Nous avons déjà parcouru neuf kilomètres, en suivant, à quelques centaines de mètres, la rive du Kissalé, lorsque je fais sonner la halte et procéder à la collation de midi. Le docteur arrive. Je lui donne mes ordres, qu'il doit communiquer à Hakanson. Puis, prenant la tête de l'avant-garde, je continue ma marche, précédé des guides et d'une cinquantaine d'indigènes.

Nous quittons le bord du lac, qui s'infléchit vers le Sud-Sud-Est, laissons à notre gauche quelques petites collines nues à pentes douces et nous nous enfonçons, vers l'Est, dans l'immense plaine herbeuse qui se perd à l'horizon. Nous prenons ensuite une direction Sud-Est. Le pays se couvre d'acacias épineux et d'arbres à pain de singes, qui atténuent un peu, bien qu'ils soient clairsemés, les ardeurs du soleil de midi. Mais la plaine herbeuse reparaît bientôt, et nous continuons,

haletants et suants, à fouler le sol, souvent défoncé et crevassé par la chaleur torride, de marais desséchés. Autour de nous, aussi loin que la vue puisse porter, s'étend une mer d'herbes hautes et rugueuses, conservant toute leur verdeur et dont les extrémités flexibles ne sont pliées par le moindre souffle d'air.

Nos pauvres chiens, si joyeux d'habitude, lorsqu'ils font mille gambades sur les flancs ou à l'avant de la colonne, paraissent plus éprouvés par la chaleur que nous-mêmes. Excités par les tsétsés, ils bondissent et parcourent d'une traite une centaine de mètres, puis se précipitent dans les herbes et enfoncent leurs narines sous terre pour y trouver un peu de fraîcheur. La queue entre les pattes, la langue pendant démesurément, les yeux sortant de leur orbite, ils me font vraiment pitié. Je leur donne plusieurs fois de l'eau que mon domestique porte pour mon usage personnel. Mais ma provision s'épuise rapidement, comme d'ailleurs celle de mes hommes. Aussi, fais-je accélérer le pas afin d'atteindre le Lovoï le plus tôt possible.



CHAPITRE XI

Conflits avec les Balubas.

(Du 30 août au 9 septembre 1891.

Sommaire : Le Lovoï. — Apparition de Mambuco. — Le guet-apens. — Irons-nous venger Hakanson? — Chants de guerre. — Sur le Lualaba. — Trahison des guides. — Les envoyés de Mupungu. — Nous souffrons de la soif. — Kayombe. — Déroute des Balubas. — Aveux du guide. — Colloque avec les Balubas. — Notre marche en temps de guerre. — Passage de la Lufira.

Le Lovoï s'est creusé un lit profond de six mètres et large de cinquante, dans une plaine immense où ne pousse aucun arbre. Ses rives, coupées à pic, montrent l'épaisse couche d'humus qui recouvre le sol.

Nous sommes au 30 août.

L'avant-garde arrive au bord de la rivière vers quatre heures. Escortée d'indigènes qui accourent des villages fortifiés pointant de l'autre côté de l'eau, elle s'achemine, le long de la berge, pour s'arrêter en face d'une bourgade, près de quelques élaïs. Des retardataires rejoignent l'avant-garde par groupes isolés et, à la tombée du jour, le corps principal de la caravane est réuni. Mais, comme Hakanson, qui commande les traînards, n'est pas encore là, j'envoie à son aide une dizaine de soldats et, à huit heures du soir, je me mets à table, espérant le voir venir d'un moment à l'autre.

Tout à coup Mambuco, le domestique d'Hakanson, fait irruption dans notre tente et s'écrie en pleurant : « Ils ont tué mon maître ».

A l'instant, comme mû par un ressort, nous sommes tous debout et une stupeur profonde nous envahit. Notre premier mouvement est de sauter sur nos fusils pour courir venger notre ami. Une minute de réflexion nous démontre l'impossibilité d'un tel projet. La nuit est noire, il y a vingt-cinq kilomètres à parcourir et nos hommes sont terrassés par la fatigue.

Mais il importe que nous prenions immédiatement des mesures pour nous préserver nous-mêmes d'une catastrophe. Sans bruit, nos guides, le frère de Kikondia et son compagnon non borgne, sont entourés d'une quarantaine de soldats, qui placent leurs feux de manière à les enfermer dans un cercle infranchissable. Quelques-uns, le fusil chargé, veillent et doivent se jeter sur les guides à la moindre tentative d'évasion. Enfin, nous interdisons à nos hommes de répandre la nouvelle des événements qui viennent de se produire.

Ces ordres donnés, je reviens m'asseoir sous ma tente et j'interroge Mambuco. Voici le récit qu'il nous fait, à voix basse, au milieu du plus religieux silence.

« Lorsque nous arrivâmes, mon maître, Makosso (laveur)
» et moi, au lieu où nous devions prendre notre repas de midi,
» nous y trouvâmes toute la colonne. Peu de temps après,
» on vint nous dire qu'un porteur manyéma malade était
» resté au camp de Kikondia. M. Hakanson envoya aussitôt
» des soldats haoussas, pour le ramener. Il arrêta sa marche
» et donna l'ordre au docteur Briart de continuer sa route
» avec le corps principal, dont nous perdîmes bientôt de vue
» les derniers porteurs.

» Le temps se passait. Les indigènes, qui nous suivaient
» depuis le matin et dont le nombre augmentait constamment,
» ne cessaient de nous entourer. Vers quatre heures du soir
» mon maître, ne voyant pas revenir les haoussas, chargea
» le sergent Kadiri d'aller à leur rencontre avec trois soldats.

» Nous n'étions plus que six : M. Hakanson, trois soldats, » Makosso et moi.

» Le jour allait finir, et nous n'avions revu aucun des » hommes envoyés à Kikondia, lorsque M. Hakanson, voulant » écarter les curieux qui se pressaient contre nous en riant, » une violente poussée se produisit. Les indigènes se jetèrent » sur nos rouleaux de mitakos, nos caisses de cartouches et » nos malles et en commencèrent le pillage. Bien que nous » ne fussions que six contre plus de deux cents forcenés qui » devinrent rapidement plus de deux mille, nous fîmes aussi- » tôt usage de nos armes. A chaque coup de feu, un ou deux » Balubas tombaient.

» Mais nous étions débordés par le nombre, et la résistance » devenait impossible. Déjà les trois Haoussas étaient tra- » versés d'outre en outre par des douzaines de lances. M. Ha- » kanson, son revolver dans une main et son fusil dans l'autre, » fit une trouée dans cette cohue qui pillait nos marchandises » et se les arrachait, comme une bande de chiens voraces se » disputent un os. Nous pûmes nous échapper, mais de nom- » breux indigènes, armés de lances, d'arcs et de flèches, se » mirent à courir pour nous atteindre.

» De temps en temps, nous nous arrêtions pour faire feu » sur eux. Malheureusement, notre provision de cartouches » s'épuisait et la poursuite devenait de plus en plus acharnée. » Makosso le premier mordit la poussière. Grâce à mon agi- » lité à la course, je me trouvais en avant. Me retournant, je » vis M. Hakanson recevoir une flèche dans le côté droit, » l'arracher prestement, brûler sa dernière cartouche, puis » se remettre à fuir. Mais une nouvelle flèche le frappa à la » nuque et le fit tomber. Les indigènes l'assaillirent aussitôt » et le percèrent de nombreux coups de lance.

» Quant à moi, je continuai ma course. Trois ou quatre » guerriers seulement s'élancèrent derrière moi. Les autres

» s'attardaient à enlever les vêtements de mon pauvre maître.
» Sur le point d'être rattrapé, je fis feu et mis hors de com-
» bat un de mes ennemis. Il ne me restait plus que deux car-
» touches : je me croyais voué à une mort certaine. Mais la
» nuit tombait ; il faisait déjà presque noir.

» Usant alors d'un stratagème dont nous nous servons assez
» souvent dans le Bas-Congo, je commençai à crier et à ges-
» ticuler, comme pour appeler des amis qui venaient à mon
» secours. Mes adversaires, croyant qu'effectivement les blancs
» arrivaient, lâchèrent leur proie et prirent la fuite. Je n'étais
» toutefois pas encore sauvé. C'est à peine si je distinguais
» le sentier, tant la nuit devenait noire. A chaque bifurcation,
» je me couchais à plat ventre, cherchant avec les mains les
» signes que l'avant-garde laisse toujours afin que le reste de
» la colonne ne s'égare pas. J'ignorais où j'étais et je suivais
» le sentier, qui me semblait interminable.

» Tout à coup des voix se firent entendre et je me jetai
» dans les hautes herbes. Reconnaissant ensuite le langage des
» Haoussas, je me précipitai vers eux et leur racontai la ter-
» rible scène qui venait de se passer. C'étaient les soldats que
» vous aviez envoyés à M. Hakanson. Je leur donnai le con-
» seil de revenir sur leurs pas, et nous voilà. »

Un silence de quelques minutes succéda au récit du jeune Mambuco, qui pleurait chaque fois qu'il prononçait le nom de son maître.

Je suis accablé de douleur, en songeant que ce brave Hakanson, victime de son bon cœur, vient de succomber avec toute l'arrière-garde. Cependant, je dois me ressaisir pour aviser aux mesures à prendre dans cette conjoncture, qui m'apparaît des plus critique.

Certes, je voudrais courir venger mon malheureux ami. Mais mes hommes sont trop accablés par la fatigue pour se mettre en route immédiatement, accomplir encore un trajet



Le Capitaine de l'armée suédoise, Carl HAKANSON,
Second de l'Expédition Delcommune au Katanga, tué avec toute l'arrière-garde,
à Kikondia (lac Kissalé), le 30 août 1891.

de vingt-cinq kilomètres et livrer bataille à ces nombreux Balubas. En outre, je doute fort que nous ne les retrouvions à Kikondia.

Je connais assez les habitudes des nègres et leur façon d'agir dans de telles circonstances, pour être certain que, leur exploit accompli, ils craindront nos justes représailles et utiliseront leurs pirogues pour se réfugier dans les innombrables îles du lac Kissalé avec ce qu'ils possèdent de plus précieux. Ce serait une vengeance bien incomplète que d'aller incendier les huttes désertes du village.

En admettant que nos ennemis se sentent assez forts pour nous attendre de pied ferme, je ne pourrai les attaquer avec quelque chance de succès qu'en amenant à Kikondia la plupart de mes soldats. Ils auront quand même l'avantage du nombre. Les Balubas des rives du Lovoï feront cause commune avec eux, et nous serons environnés d'adversaires plusieurs centaines de fois plus nombreux que nous. En outre, ils possèdent à l'heure présente tous les fusils et toutes les munitions de notre arrière-garde, soit douze chassepots, un Winchester, un revolver et treize cent quarante cartouches.

Toutefois, avec cent vingt hommes bien exercés, nous pourrions infliger une sévère correction à ces malandrins. Mais pour pouvoir disposer d'un tel contingent, il faudrait ne laisser que le nombre de soldats strictement nécessaire à la garde des malades, des femmes, des porteurs et des bagages. Comment les mettre à l'abri d'un coup de main? Il est impossible de construire un boma, puisque, aussi loin que porte la vue, on n'aperçoit pas un seul arbre. Il est non moins impossible de faire un carré avec fossés et remblais. Nous n'avons que six houes et six pioches. Nous serions tous morts de faim avant de l'avoir terminé.

Somme toute, réunis, nous sommes assez forts pour ne craindre aucune attaque, aussi soudaine et aussi sérieuse

qu'elle soit. Divisés, nous serions faibles et irions à de nouveaux et irréparables désastres.

Toutes ces réflexions naissent dans mon esprit en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Je reste perplexe, enrageant d'être impuissant à donner une solution à cette affaire. Je prie tous mes adjoints de réfléchir sur la détermination à prendre. Il y aura, à la pointe du jour, une réunion du conseil, au cours de laquelle chacun sera tenu de donner son avis. En attendant, nous serons cette nuit de garde à tour de rôle, afin d'être prêt à toute éventualité.

Ah ! jamais je n'ai connu de plus mauvais moments ! L'idée que mon ami Hakanson est tombé dans un odieux guet-apens me fait bouillir le sang. D'autre part, je sens que la réussite et l'existence même de l'expédition sont compromises, car, je ne me fais aucune illusion à ce sujet — au moindre échec que nous subirons, tous nos porteurs nous lâcheront et passeront dans le camp ennemi.

Je suis abîmé dans ces pensées lorsqu'une sentinelle vient m'avertir qu'un mouvement assez singulier se produit dans le village de Musseya, situé en face de nous, de l'autre côté du Lovoï. Je me laisse conduire par cet homme et, couché à plat ventre sur le bord du talus qui domine la rivière, je distingue, en effet, grâce à la clarté de cette nuit étoilée, un va-et-vient de canots indigènes glissant sur les eaux, sans que le moindre bruit vienne rompre le profond silence.

Nous sommes depuis quelques minutes à notre poste d'observation, lorsque les pleurs étouffés d'un jeune enfant m'apprennent la cause de cette navigation nocturne. Il n'y a plus de doute : les habitants déménagent, mettent à l'abri leurs femmes, leurs enfants et le meilleur de leurs biens. Seuls, les défenseurs mâles resteront dans le village.

Ces allées et venues durent déjà depuis une heure, et je me dispose à me retirer. Mais soudain une voix s'élève dans le

calme de la nuit, tantôt s'exprimant avec volubilité, tantôt scandant des cris gutturaux sur un rythme lent. Au déplacement fréquent de sons, je devine que la chanteuse marche, court ou danse, tout en se livrant à ses exercices vocaux. Intrigué, j'envoie la sentinelle chercher Ipunda, l'interprète, et Bachi, mon domestique, afin qu'ils me traduisent les paroles de cette femme.

« Les Balubas, dit-elle, sont les guerriers les plus renommés. » Ils ont subjugué les hommes de M'Siri, de Kassongo et de » Kayembe. Ils sont nombreux, forts et braves. Ils sont les » maîtres sur terre et sur eau. Leurs canots sont innombrables, » et malheur à ceux qui voudront leur faire la guerre. Ils seront » tués et leurs corps serviront de pâture aux poissons du Kis- » salé... »

La chanteuse improvise ensuite pour la circonstance :

« Les blancs sont venus du couchant. Ils ont des perles, » des étoffes et du cuivre. Ils sont faibles et les Balubas forts. » Demain sera leur dernier jour, car ils n'ont pas voulu par- » tager ce qu'ils possèdent, et les femmes balubas demandent » à leurs maîtres des perles, des étoffes et du cuivre. Elles » seront riches demain et heureuses de plaire à leurs maîtres.

» Les guerriers de Kikondia ont tué les soldats du blanc » et le corps du blanc a été jeté dans les eaux du Kissalé. » Les poissons en seront gras et les enfants des Balubas de- » viendront forts. Les femmes de Kikondia ont des perles, » des étoffes et du cuivre, et les guerriers, nos maîtres, des » fusils et de la poudre. »

Puis elle se met à chanter les hauts faits de guerre de la tribu et je me rends compte que cette femme, qui est sans doute la sorcière, la féticheuse du village, a eu connaissance du massacre d'Hakanson et de ses compagnons : elle excite les Balubas à nous faire la guerre et à s'emparer de nos marchandises.

Au moment où je vais rentrer dans ma tente, suivi d'Ipunda

et de Batchi, ce dernier me fait une intéressante communication. Il a appris que les Balubas, d'accord avec nos guides, ont l'intention de nous voler tout ce que nous possédons, au passage du Lualaba. De nombreux indigènes seront dissimulés dans les hautes herbes de la rive opposée ; ils enlèveront nos charges au fur et à mesure qu'elles arriveront par canots.

Cet audacieux projet me fait sourire. Ces sauvages ne connaissent guère notre manière de traverser les rivières : ils ignorent qu'une forte escouade de soldats ira d'abord prendre position sur la rive opposée, pour surveiller le débarquement des colis, qui ne s'effectuera qu'après leur passage.

Cependant, je demande à mon domestique de qui il tient ce renseignement. Il me montre Ipunda, qui m'avoue l'avoir surpris il y a deux jours déjà, dans une conversation entre Balubas. Je ne lui épargne pas les remontrances et lui déclare qu'à l'avenir il sera rigoureusement puni et peut-être fusillé comme complice, s'il ne me rapporte pas immédiatement tout ce qu'il saura des intentions des indigènes à l'égard de l'expédition.

En allant faire ma ronde, je constate avec plaisir que nos guides n'ont rien pu entendre des paroles de la féticheuse. Au centre du cercle formé par les quarante soldats qui les gardent, ils dorment à poings fermés, assommés par la grande quantité de pumbe qu'ils ont ingurgitée, pumbe qui leur a été offert par le chef du village du Lovoï.

De retour à ma tente, je m'abandonne à de longues réflexions. Je cherche le moyen de sortir de cette impasse, de tirer vengeance du meurtre d'Hakanson, tout en sauvegardant l'existence et la réussite de l'expédition. L'idée me vient d'enlever d'assaut le village du Lovoï. Nous y mettrions les femmes, les malades, toutes nos charges et une garde de vingt soldats commandés par deux blancs. Avec une centaine de soldats, je me dirigerais ensuite sur Kikondia... Mais il faut

des canots pour passer le Lovoï, qui n'est pas guéable. Après avoir ruminé ce projet et d'autres encore, je me dis que la nuit porte conseil. Harassé de fatigue et de soucis, je m'endors profondément.

En somme nous décidons unanimement en conseil, mes amis et moi, que notre premier soin, vu l'imminence du danger, doit être de traverser le Lualaba. Comme nous avons l'intention de redescendre le fleuve à partir de Kiburu, dans quelques mois, nous repasserons forcément par Kikondia. A cette époque, les Balubas ne se douteront pas que les blancs, arrivant du Sud, sont les mêmes que ceux dont ils ont pillé les marchandises et massacré l'arrière-garde. Ils se laisseront aborder sans méfiance, peut-être avec l'intention de tenter encore quelque mauvais coup, et nous pourrons alors leur faire payer chèrement leurs crimes. D'ailleurs, si même nous nous rendions immédiatement à Kikondia, il nous serait impossible de rendre les honneurs suprêmes à la dépouille mortelle de notre regretté compagnon, puisque son corps a été jeté dans le Kissalé, et nous sommes convaincus de n'y trouver que des cases vides.

Je me rallie à ce judicieux avis émis par Briart, Diderrich et Cassart, et nous décidons que nous feindrons d'ignorer les desseins belliqueux des indigènes, jusqu'à ce que nous ayons pu nous rendre maîtres de quelques canots. Comme nous n'en voyons pas un seul à la rive, dans le village du Lovoï, le sort en est jeté : nous nous dirigeons vers le Lualaba.

Une question se pose alors dans mon esprit. Comment allons-nous désormais traiter nos guides, le frère de Kikondia et le notable borgne? Leurs services me sont indispensables. D'autre part, les pauvres diables ne sont certainement pas complices du massacre : ils ne se seraient pas jetés de gaîté de cœur dans la gueule du loup. Au reste, on voit, à leur calme parfait, qu'ils ignorent même ce qui s'est passé. Au son du

clairon sonnant le départ, ils prennent la tête de la caravane, précédés de deux soldats dont l'arme est chargée. Je marche sur leurs talons, un revolver à portée de la main, prêt à les abattre s'ils manifestent des velléités de fuir.

A travers les hautes herbes, dans lesquelles aucun sentier n'est frayé et dont les tiges, que les récents incendies n'ont pu calciner, se courbent jusqu'à terre, nous longeons les bords du Lovoï. A peine la colonne s'est-elle ébranlée, que les habitants mâles du village se mettent en marche, se dirigeant comme nous vers le Lualaba, mais par la rive opposée du Lovoï. Au bout d'un kilomètre, nous passons en vue d'un village fortifié nouvellement construit sur la rive gauche et, une demi-heure après, nous atteignons la rive gauche du fameux Lualaba au confluent du Lovoï, sur la rive droite de celui-ci.

Le Lualaba n'est pas, en cet endroit, aussi large que nous le pensions. Mais sa grande profondeur et la rapidité de son courant nous ôtent tout espoir de pouvoir le passer à gué. Coûte que coûte, il faut que nous nous procurions des canots.

Nous occupons une pointe herbeuse battue par les courants du Lualaba (rive gauche) et du Lovoï (rive droite). Nos hommes, accroupis, leurs fusils entre les jambes, sont échelonnés le long des deux rivières. Au centre de ce camp improvisé, nous avons placé les femmes, les malades et les charges, et, sur le derrière, quelques sentinelles perdues, dissimulées dans les herbes, surveillant le côté d'où nous sommes venus.

La rive gauche du Lovoï forme, au confluent, une longue bande de sable. Nous y apercevons une vingtaine de canots et une centaine d'indigènes, parmi lesquels se trouve le fils du chef du village de Mussanga. C'est avec lui et d'une rive à l'autre que les négociations commencent et que le prix de la traversée est débattu.

Mais à peine avons-nous engagé la conversation que nous voyons descendre, faisant force de rames, deux légers canots,

venant de l'amont et par conséquent de Kikondia. Les indigènes qui les montent sont vraisemblablement chargés d'informer nos guides des récents événements et de faciliter leur fuite. Ils n'osent toutefois pas aborder de notre côté et vont rejoindre les autres pirogues.

Après une demi-heure de pourparlers, le fils du chef consent à nous faire passer l'eau moyennant le paiement immédiat de deux pièces de mouchoirs. Il vient atterrir près de nous avec une demi-douzaine de pirogues, parmi lesquelles je distingue celles qui sont venues de Kikondia.

Au moment où nous allons embarquer les premiers soldats, les piroguiers, montrant le bout de l'oreille, refusent de les recevoir, sous prétexte qu'ils doivent passer les charges d'abord, les hommes ensuite. Cela dit et avant qu'on ait pu prévoir leur dessein, ils s'éloignent de la berge. Toutefois, j'ai eu le temps de saisir moi-même un canot par sa proue effilée et de l'attirer vivement à terre.

Tous les canots s'éloignent et le fils du chef regagne l'autre rive. Je l'interpelle et lui demande si c'est de cette manière qu'il compte tenir ses engagements. Il me répond qu'il va réunir ses hommes en palabre pour les obliger à nous transporter. En effet, ceux-ci se rassemblent en cercle, s'accroupissent et discutent bruyamment. Tandis que ces pourparlers se poursuivent, l'attitude de nos guides me paraît louche. Inquiets et agités, ils regardent de tous côtés. Les canotiers de Kikondia auraient-ils profité du tapage assourdissant que font les natifs, pour mettre leurs deux compatriotes au courant de ce qui s'est passé hier et leur conseiller de se tenir sur leurs gardes afin de s'enfuir à la première occasion. C'est probable.

Il est dix heures. La chaleur devient accablante. Comme la palabre s'éternise, je fais préparer le déjeuner et monter un toit de tente. A peine sommes-nous installés que la scène change brusquement. Les guides, toujours accompagnés de

deux soldats et de l'interprète, se sont approchés du Lovoï sous prétexte d'engager le fils du chef à se hâter. Soudain, et avant qu'on ait pu les empêcher, ils se jettent à l'eau.

Aussitôt, nous sommes tous debout. J'épaule mon fusil et je fais crier au frère de Kikondia que s'il ne revient pas immédiatement, je vais le tuer sans pitié.

A trente mètres du bord, il s'arrête, se retourne vers nous, puis vers les siens, puis encore vers nous. Jamais je n'ai vu sur un visage humain une pareille expression d'angoisse. Prenant brusquement son parti, il tire sa coupe le plus rapidement possible. Au moment où il sort la tête de l'eau, je presse la détente de mon fusil et ma balle le frappe entre les deux épaules. Je donne le même sort à son compagnon le borgne.

En même temps, une fusillade énergique éclate, et je donne l'ordre à nos meilleurs nageurs de traverser le Lovoï et de s'emparer des canots. Au quatrième feu de peloton, les indigènes s'enfuient dans toutes les directions, par eau et par terre, laissant plusieurs des leurs sur le terrain.

Nous sommes maîtres de sept canots.

Sans plus tarder nous entreprenons le passage du Lualaba. Le lendemain, 1er septembre, toute la caravane est réunie sur la rive droite.

Nous consacrons la journée du 2 à répartir les charges. Il en est qui ne pourront être enlevées, par suite de la mort de quelques porteurs.

Je me décide à faire enterrer ici toutes celles qui ne nous seront pas indispensables pour notre voyage au Katanga, certain que je suis de les retrouver à ma descente du Lualaba. Des caisses de cauries, des bouteilles de sel et de Cibils, les pointes d'ivoire de Kassongo seront enfouies dans une fosse, creusée à un endroit dont la position sera exactement relevée.

De temps en temps les indigènes viennent crier après nous et, se tenant toujours à distance respectueuse, nous menacent

de l'arrivée de nombreux Balubas. Déterminé à mettre fin à leur fanfaronnade et aussi parce que, leur attitude devenant par trop arrogante, j'estime qu'ils ont besoin d'une nouvelle leçon, j'en culbute un à douze cents mètres, ce qui assagit incontinent les autres.

Aussi loin que puisse s'étendre la vue dans la direction que nous devons prendre demain, nous ne voyons qu'une plaine immense de papyrus ou de hautes herbes. Avec tous les colis je fais élever une espèce de tour carrée que j'escalade. De son sommet et armé de jumelles, je parcours l'horizon du côté du levant et distingue vaguement, loin, très loin, vers l'Est-Nord-Est un bouquet d'arbres. J'en relève soigneusement la position, car je suis certain de rencontrer, à l'endroit où pousse cette végétation, un terrain plus élevé.

Vers quatre heures du soir, nous entendons des voix indigènes à l'aval du fleuve. « Nous sommes amis des blancs », crient-ils. J'envoie mon interprète, accompagné de quelques soldats, parlementer avec ces nouveaux venus. Ce sont des émissaires du chef Mupungu, village situé dans l'intérieur des terres, vers l'Est-Nord-Est. « Plusieurs de leurs compagnons disent-ils, qui nous apportent du pumbe, attendent à un kilomètre de là. Ils n'osent s'aventurer plus loin avant de connaître l'accueil que nous leur réserverons. »

Je les autorise à aller quérir le reste de la bande, qui arrive, au bout d'un quart d'heure, avec trois grands pots de pumbe. Voyant que, contrairement à l'habitude, ils ne goûtent pas les premiers la bière qu'ils m'offrent, je les invite à boire, ce qu'ils font sans difficulté. Si Mupungu n'a pas l'intention de nous empoisonner, il médite peut-être quelque entreprise belliqueuse.

Ses envoyés ne sont, me semble-t-il, que des espions chargés de le renseigner sur notre nombre et sur nos forces. Je les fais parler.

Ils se déclarent ennemis des Balubas de Kikondia et du Lovoï et certifient appartenir au grand chef Kayembe, dont la résidence se trouve sur les bords de la Lufira, à un jour de marche. Mupungu, vassal de Kayembe, leur a ordonné de nous servir de guides jusqu'au village, qui se trouve précisément près du bouquet d'arbres que j'ai entrevu ce matin du haut de mon belvédère improvisé.

Je les remercie et les prie d'aller annoncer à leur maître mon arrivée pour demain. Ils préfèrent rester au camp. Mais je leur déclare que, s'ils veulent passer la nuit avec la caravane, ils doivent préalablement se laisser enchaîner. Cette perspective ne semble guère leur sourire et ils s'éloignent. Je me méfie d'eux. Je crains surtout qu'ils ne voient l'endroit où seront enterrés nos colis, cette opération devant être pratiquée cette nuit par les plus sûrs de mes hommes.

Le 3 septembre, nous sommes sur le point de repartir, quand les envoyés de Mupungu se présentent de nouveau devant nous. Ils veulent absolument nous guider. Ils ont passé la nuit à quelques centaines de mètres du camp, n'osant pas se montrer dans leur village sans avoir accompli leur mission. J'accepte cette fois leurs offres. Mais redoutant une entente entre les gens de Mupungu et ceux du Lovoï, j'ordonne aux soldats de se tenir prêts à repousser toute agression et de scruter soigneusement les côtés du sentier que nous allons frayer.

Sans perdre les guides de vue un instant, et décidé à leur faire payer de la vie la moindre tentative de trahison, je dirige l'avant-garde. Echelonnés le long de la colonne, Diderrich et Cassart surveillent les porteurs. Le docteur Briart commande l'arrière-garde, composée de vingt soldats. Afin qu'il n'y ait aucune solution de continuité dans la marche de la caravane et qu'aucune attaque ne puisse la couper, nous n'avançons que lentement dans l'immense plaine basse, souvent maré-

cageuse, plantée de hautes herbes et de papyrus, que traverse le Lualaba.

Au bout de trois heures et demie nous arrivons sans incidents devant les marais qui protègent le village de Mupungu, qui est un centre populeux et très bien fortifié. Nous établissons notre camp à cinq cents mètres de cette localité, dont je vais voir le chef. Celui-ci se montre très complaisant. Il me rend visite au son des trois tambours. Toutes mes appréhensions s'évanouissent, et la première nuit que nous passons sur le territoire de Kayembe n'est marquée que par un incident comique.

Vers deux heures du matin, comme la patrouille faisait sa ronde habituelle et relevait les sentinelles, une de celles-ci, croyant voir des indigènes, se met à détaler dans la direction du marais. Les soldats ramènent ce poltron à son poste plus mort que vif. Le matin, au rassemblement, au milieu des huées de ses camarades et de quolibets sans fin, il passe devant le front de la troupe, et sa conduite est flétrie comme il convient.

Le lendemain, nous continuons notre route, enrichis d'un guide et de vivres en abondance. A cinq cents mètres du camp nous franchissons un marais où l'eau nous monte jusqu'à la ceinture. Un second, plus dangereux que le précédent, se montre un kilomètre plus loin ; il est large à peine de trente mètres, mais profond de sept à huit mètres et couvert d'herbes s'enchevêtrant les unes dans les autres. Malgré mes ordres formels, les porteurs, en véritables moutons de Panurge, suivent tous le même chemin sur ce sol, qui, après avoir supporté le poids d'une cinquantaine d'hommes, finit par s'entr'ouvrir. Cependant, ce pénible passage, qui dure trois heures, ne nous coûte que la perte de deux rouleaux de cuivre, mais toutes les charges, y compris celles des cartouches, sont trempées.

Nous continuons notre route dans une mer d'herbes dont

rien ne vient rompre la désespérante monotonie. Pas un seul arbre, pas le plus petit accident de terrain, toujours d'interminables plaines, coupées de marais où se dressent les panaches échevelés de papyrus. Si notre bonne étoile ne nous avait fourni des guides, nous nous y serions certainement égarés pendant plusieurs jours.

Au bout de quatre heures de marche, nous campons à Muanza, village fortifié d'une centaine de feux. Nous le quittons pour traverser un vaste marais desséché, large de plus de trois kilomètres. Son sol, d'une sécheresse exceptionnelle, ne produisant que des papyrus chétifs et clairsemés, est sillonné de crevasses, larges parfois de dix centimètres, profondes de vingt à trente, fatiguant les pieds et occasionnant des entorses.

Après avoir ainsi parcouru, sans ombre et sans eau, quatorze kilomètres, la caravane atteint un terrain plus élevé, planté de quelques acacias épineux. Une bande d'éléphants passe à cinq cents mètres de nous, mais personne ne songe à faire usage de ses armes. Nous sommes dévorés d'une soif ardente, la gorge sèche, les lèvres couvertes d'une écume jaunâtre. A la demande de mes hommes, je fais sonner la halte. Une brigade de trente hommes, conduite par le sergent Cassart, va tâcher de trouver un peu d'eau, pendant que le reste de la caravane s'allonge à droite et à gauche du sentier, arrachant des herbes sans sève et suçant leurs tiges, croyant tromper les intolérables tortures de la soif.

Après deux mortelles heures, la brigade Cassart revient, rapportant pour chacun un peu d'eau froide mais bourbeuse et d'un beau noir d'encre. Filtrée, elle conserve une couleur café clair et un goût de vase, ce qui ne nous empêche pas de la déguster avidement avec délices.

Les charges enlevées, nous nous dirigeons d'un pas alerte vers l'endroit où le sergent Cassart a découvert de l'eau. C'est

un marais desséché, dont le lit est profond. En creusant la terre à quelques pieds de profondeur, on trouve un liquide d'une délicieuse fraîcheur. Pendant que les tentes se dressent et que chacun vaque aux travaux habituels du campement, j'envoie un des guides dire à Kayembe, dont la résidence est peu éloignée, que nous arriverons demain matin. Il revient à la soirée, accompagné de deux sujets du chef portant des pots de pumbe.

La nuit, pendant les longues heures de mon quart — car nous sommes de garde à tour de rôle — je me demande quel accueil va nous faire le chef Kayembe, que l'on dit très puissant. Des pressentiments me font présager une réception désagréable. Je conserve, à l'égard de ces fourbes Balubas, qui vous font des cadeaux pour vous assassiner ensuite, une invincible méfiance. Tous leurs actes me sont suspects et excitent mes soupçons. Aussi, grâce aux mesures multiples que j'ai ordonnées, aucune attaque ne nous prendra au dépourvu.

Nous arrivons le lendemain, 5 septembre, devant le grand village de Kassombo Kayombo. Le profond silence qui règne dans ce centre important, l'absence de tout indigène dans les environs et la présence, sur nos flancs, de quelques vedettes disséminées dans les hautes herbes me font craindre quelque surprise. J'ordonne à mes hommes de charger leurs fusils et de serrer les rangs, puis je leur fais prendre position, à cent cinquante mètres du village, dans un endroit bien ombragé, que j'ai choisi pour le campement, et d'où l'on voit se dérouler le ruban capricieux des eaux verdâtres de la Lufira.

Le paysage ne manque pas d'un certain charme. Les bords du fleuve sont profondément creusés dans une plaine immense, se confondant dans le lointain avec le ciel. Vers l'Est se dessinent vaguement dans la brume les sommets d'une haute montagne. C'est par là que, remontant la Lufira, nous nous dirigerons pour atteindre le Katanga.

Le village s'étend sur la droite, formant un vaste rectangle, long de plus de quatre kilomètres. Des indigènes commencent à se montrer et deviennent bientôt si nombreux que je suis forcé de placer, autour du camp, vingt-cinq sentinelles pour les tenir en respect.

Ipunda, que j'ai envoyé auprès du chef pour lui demander des guides, revient me dire que celui-ci désire me rendre visite le lendemain pour traiter lui-même de cette question. En attendant il m'offre des vivres : d'excellents poissons frais et de délicieuses bananes.

Effectivement, le 6 septembre, Kayombo s'avance solennellement, suivi de plus de trois cents de ses sujets. Il fait poser un tabouret à l'entrée du camp, ne voulant pas, malgré mon invitation, dépasser la ligne des sentinelles.

Notre entrevue commence dans le silence le plus profond, et j'observe attentivement la physionomie astucieuse, la tête de fouine du chef. Il est en guerre, dit-il, avec Kichi, chef bolomotto habitant les montagnes. Celui-ci venait précisément, avec ses bandes armées, de dévaster et de piller les cultures établies le long de la Lufira. Malgré le grand nombre de villages que Kayombo possède, il n'a pas toujours été vainqueur et n'ose pas encore s'aventurer dans les gorges profondes où nichent ces bandits.

Abordant ensuite le sujet principal de notre palabre, le chef me dit qu'il y a dans un de ses villages, deux hommes venus du Katanga pour se procurer de l'huile de palme, en échange de lingots de cuivre — car ce métal est très commun dans leur pays. Leur provision étant faite, ils comptent repartir sous peu et consentiront certainement à nous guider, moyennant une rétribution. Kayombo va me les envoyer afin que je puisse m'entendre avec eux.

Le lendemain, les guides se présentent. Ce sont des gens de M'Siri, roi du Katanga. Ils acceptent de nous conduire

à sa résidence, à Bunkeia. Comme ils rentrent à Kassombo Kayombo, je les charge de dire au chef qu'il recevra, pour prix de son intervention, un fusil à pierre, une pièce d'americani et un foulard de soie.

Malgré la cordialité au moins apparente de nos rapports avec les indigènes, le nombre de sentinelles n'a pas été diminué et, dès la tombée du jour, nous surveillons minutieusement les environs du camp. Rien d'anormal ne s'est passé les nuits précédentes, mais, ce soir, pendant que je fais mon quart, le sergent de garde vient m'avertir que nos soldats distinguent des individus qui se faufilent au milieu des hautes herbes et qui semblent vouloir s'approcher de nous. Je donne immédiatement aux sentinelles l'ordre de tirer sur le premier Baluba qui voudra franchir leur ligne, en même temps que je fais éveiller Ipunda, l'interprète. Il ira, malgré l'heure tardive, informer Kayombo de ce qui se passe et lui notifier que nous tirerons impitoyablement sur tous les rôdeurs.

Quelques minutes après, une voix sonore, partant de l'extrémité du village, s'élève au milieu du silence de la nuit. Elle enjoint aux nocturnes promeneurs de rentrer chez eux tout de suite et les prévient du danger qu'ils courent. A son retour Ipunda me rapporte que le chef nous conseille amicalement de nous méfier des voleurs. Il pousse même la sollicitude, jusqu'à nous engager à ne pas épargner ceux que nous apercevrons.

Le farceur ! Il est certainement au courant de la tentative de ses hommes, mais la voyant avortée, il tire habilement son épingle du jeu et veut nous faire croire qu'il y est étranger.

Le lendemain, 8 septembre, les guides reviennent au camp. Je paie le prix convenu aux envoyés de Kayombo, qui me mettent en garde contre le chef Kichi, et me conjurent de lui tuer le plus d'hommes possible. Puis la caravane s'ébranle, s'enfonce vers l'Est en suivant la rive droite de la Lufira.

A Kassombo Kayombo, on nous a signalé un gué qui nous permettra de passer la rivière et de rejoindre les sentiers qui conduisent au territoire de M'Siri. Au bout de quelques kilomètres nous trouvons un endroit où la Lufira paraît facilement franchissable. J'en fais part à celui des guides qui me paraît être le chef, mais, à ma grande surprise, il me déclare que la route n'est pas sur la rive gauche, mais bien sur celle que nous suivons.

Cette affirmation me semble louche, d'autant plus que j'aperçois tout à coup sur la rive opposée un indigène qui épie nos mouvements et semble n'être là que pour observer si les gens de M'Siri exécutent les ordres donnés sans doute par Kayombo.

En effet, à peine avons-nous dépassé le gué qu'il disparaît. Sans communiquer à personne mes soupçons, je fais surveiller les guides par deux soldats l'arme au bras. Un quart d'heure après, nous passons pacifiquement devant deux petits villages fortifiés, dont les portes sont solidement barricadées et dont les habitants mâles, en armes, nous suivent du regard par les meurtrières de leur boma.

Comme le sentier s'enfonce dans l'intérieur des terres vers le Nord-Est, je donne l'ordre aux guides de suivre le cours de la rivière. Le plus vieux hésite un moment, puis, sur une injonction de ma part, coupe à travers champs et nous conduit au bord du fleuve le long duquel un sentier se dessine.

Pendant la halte de midi, je fais explorer la rivière et chercher un endroit guéable. En même temps, je procède à l'interrogatoire des guides, qui me paraissent de plus en plus suspects. Le plus vieux soutient avec beaucoup d'aplomb que nous sommes sur le bon chemin et me cite une série de villages par où nous devons passer avant de traverser la rivière. Le second, non sans manifester un certain embarras, me fait une déclaration identique. Mais, comme je le menace de le faire

fusiller s'il me trompe, il finit par avouer que la route suit la rive gauche, puis se rétracte encore.

Ces contradictions me prouvent que ces hommes se disposent à nous trahir, à nous conduire peut-être dans quelque guet-apens et j'ordonne à mes soldats de s'assurer d'eux. Le plus vieux se jette à mes pieds et me supplie de lui pardonner. Il dit qu'il a laissé sa femme et ses autres compagnons à Kassombo Kayombo et que, s'il arrive sans eux chez M'Siri, celui-ci lui fera couper la tête. Me montrant miséricordieux, je me rends à ses raisons : « Tu peux aller rechercher les tiens, » lui dis-je. Si tu n'es pas de mauvaise foi, tu nous auras bien- » tôt rattrapés. »

Sans se le faire répéter, il s'éloigne en courant et le plus jeune des guides nous reste seul.

Mes hommes reviennent me dire qu'à cent mètres en amont la Lufira s'élargit et est coupée dans toute sa longueur par un maigre, où l'eau n'atteint que le genou. Nous nous décidons à passer la rivière et, à quatre heures de l'après-midi, toute l'expédition est réunie sur la rive gauche. Le camp se dresse. Les rondiers ou borassus y abondent et nos noirs sont occupés à se régaler de ses fruits fibreux, lorsque nous voyons avec surprise une bande de Balubas s'avancer de l'autre côté de la Lufira, criant, gesticulant et faisant flotter des pavillons de guerre. Presque en même temps, d'autres Balubas, réunis en grand nombre sur la même rive que nous, apparaissent et se disposent à cerner le camp.

Je fais sonner le rassemblement ; les femmes et les enfants sont placés entre les tentes, et le carré se forme immédiatement. Chaque côté est commandé par un blanc, qui ne peut ouvrir le feu que sur mon ordre. Quant à moi, je choisis le côté qui regarde les Balubas et, ayant recommandé à mes hommes de ne pas tirer, je vais, avec l'interprète et un clairon, au devant

de l'ennemi. Les questions et les réponses se croisent rapidement :

« Que voulez-vous?

» Que tu fasses la guerre au chef Kichi.

» Ce n'est pas de cette façon qu'on vient demander un tel » service.

» Nous voulons que tu tues Kichi.

» Et moi, il ne me plaît pas de combattre un homme qui ne » m'a fait aucun mal.

Un brouhaha indescriptible accueille mes paroles. L'ordre: « charger, armes » passe dans le carré, et je reprends ma conversation avec les Balubas, qui se taisent subitement.

» Désirez-vous faire la guerre aux blancs?

» Non.

» Alors, allez vous-en.

» Non.

» La nuit s'approche. Si vous ne partez pas, je vais faire » tirer sur vous. »

Après un silence de quelques instants, les cris recommencent de plus belle, et nos ennemis se mettent à danser la danse de guerre.

« Encore une fois, voulez-vous partir?

» Non.

Au même moment, me voyant visé par deux Balubas, je décharge mon arme. Le bruit d'une fusillade éclate immédiatement derrière moi. Ce sont mes hommes qui, oubliant que je me trouve sur leur ligne de tir, ouvrent le feu. Plusieurs balles sifflent à mes oreilles. J'ordonne au clairon de sonner vivement la charge, et nous nous ruons sur nos adversaires. Ils se jettent dans la Lufira et la traversent au plus vite, laissant cinq des leurs sur le terrain.

Il fait presque nuit, lorsque nous revenons au camp. Nous y trouvons le plus jeune des guides, que son gardien a garotté,

et qui pleure comme un enfant. Il pense sans doute que, pour prix de sa tentative de trahison nous allons le faire passer de vie à trépas.

Je le questionne de nouveau et j'apprends que Kayombo lui a donné, ainsi qu'à son compagnon, l'ordre, sous peine de mort, de nous conduire et de nous faire camper près du grand village de Makume, dont le chef est son frère. Là les Balubas, leurs forces réunies, nous auraient attaqués nuitamment. Kayombo, paraît-il, hait les blancs, qui auraient tué son père Kayombo Kiakuma, il y a quelques années. Il a juré d'exterminer, à l'endroit même où s'est consommé le crime, tous ceux qui traverseront ses domaines.

Quelque étrange que nous paraisse cette histoire, nous ne doutons pas de la sincérité du narrateur. Mais, à mon sens, le vol a été l'unique mobile des gens de Kassombo Kayombo. Pendant les quelques jours que nous avons passés dans ce village, nos hommes ont appris à former le carré. Mais souvent, nous ordonnions les exercices « chargez ! joue ! feu ! » sans que jamais aucun coup de feu se fît réellement entendre. Les naïfs sauvages se sont imaginés sans doute que, si nous possédions des fusils, nous manquions absolument de poudre : d'où leur audace.

Pendant que se termine l'interrogatoire du guide, à qui je fais grâce à raison de ses aveux, un peu tardifs il est vrai, une voix partant de la rive opposée traverse le silence de la nuit. Elle nous menace de la colère de tous les Balubas réunis. Ils viendront, dès l'aube, massacrer jusqu'au dernier de nos hommes.

Un loustic du camp, qui a la langue bien pendue, se charge de lui répondre. Il traite nos adversaires de voleurs et de femmelettes, les met au défi de montrer le lendemain même le bout de leur nez.

Ces discours homériques durent un quart d'heure, puis la voix du héraut baluba, sans doute à bout d'arguments, s'af-

faiblit. Nous distinguons ces dernières paroles : « Aujourd'hui vous êtes en haut, demain vous serez en bas. » Ce qui signifie : « Vainqueurs aujourd'hui, demain vous serez vaincus. » « Le chien a parlé, ainsi sera », ricane notre orateur au milieu d'un éclat de rire général.

Estimant, non sans quelque apparence de raison, que les Balubas mettront leurs menaces à exécution et s'efforceront de nous attaquer au cours de notre marche en avant, en nous harcelant par de petites escarmouches, je divise, le lendemain, 9 septembre, l'expédition en trois colonnes.

La principale est composée d'abord de vingt soldats d'avant-garde, que je commande et que suivent les porteurs, les femmes, les malades : puis viennent également vingt soldats d'arrière-garde, sous les ordres de Briart.

Les deux autres comprenant chacune quarante soldats et dirigées respectivement par Diderrich et Cassart, s'étendent en tirailleurs sur les flancs de la colonne centrale, reliant la fin de l'avant-garde au commencement de l'arrière-garde.

Nous avançons ainsi, en bon ordre, ayant un développement en longueur beaucoup plus restreint que les jours précédents.

Nous passons en vue du grand village de Makume, à l'endroit même où, au dire de notre guide, nous devions être massacrés. Le village situé sur la rive droite, paraît totalement désert. Une lieue plus loin, nous nous arrêtons vis-à-vis d'une petite bourgade, dont les habitants, groupés derrière des touffes de bananiers, regardent sans souffler mot. Puis nous voyons poindre quelques shimbecks en construction.

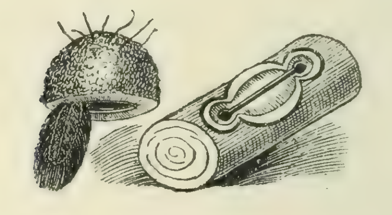
A notre vue, des indigènes brandissent leurs armes en courant dans toutes les directions. Ils sont dix et font plus de bruit que s'ils étaient mille. Leurs contorsions mettent la caravane en gaîté et nos hommes les accablent de lazzis. Je leur fais crier que nous sommes des voyageurs pacifiques, dont ils n'ont rien à craindre.

Un peu plus loin apparaissent les huttes d'un grand village. Les naturels agitent leurs fusils et leurs lances, en nous invitant à rebrousser chemin. Quelques-uns cependant poussent la hardiesse jusqu'à passer sur notre rive. Nous ne nous en inquiétons guère. Mais, deux kilomètres plus loin, nous entendons derrière nous crépiter une fusillade. C'est le docteur qui est aux prises avec les indigènes qui ont traversé le fleuve. Je mets rapidement en fuite ces agresseurs, à la joie bruyante de nos hommes, toujours de bonne humeur lorsqu'il s'agit de faire le coup de feu.

Vers cinq heures du soir, nous campons au sommet d'une large colline dénudée. A nos pieds se déroule la Lufira, dont le cours est divisé par une île longue et étroite, entièrement cultivée. Le guide m'ayant affirmé de nouveau qu'il ne connaît pas la rive que nous suivons, j'envoie en avant mes meilleurs nageurs, avec ordre de trouver un gué. Je suis décidé à traverser le fleuve et à m'enfoncer directement vers l'Est, jusqu'à ce que la caravane ait rejoint le sentier qui mène au Katanga. Pour réaliser ce projet, nous devrons sans doute escalader les hautes montagnes qui se dressent devant nous et dont les premiers versants forment à la rive opposée des collines arrondies et boisées. Je préfère cependant cette ascension à la continuation de notre marche le long de la Lufira, dont les innombrables sinuosités nous font perdre un temps précieux. J'ai pu juger d'ailleurs qu'à cette saison et à cette distance de son confluent, la rivière est absolument innavigable.

Mes hommes viennent me dire qu'ils ont découvert, à proximité de la pointe méridionale de l'île, un gué dont les cailloux plats soulèvent des vagues minuscules sur toute la largeur du fleuve. C'est en cet endroit, où la profondeur de l'eau ne dépasse guère cinquante centimètres que l'expédition va passer pour la seconde fois la Lufira.

Mais comme, depuis le matin, les Balubas, dont quelques-uns se sont mesurés hier avec l'arrière-garde, sont arrivés du village d'aval et suivent la rive droite, en se dissimulant derrière les bouquets d'arbustes et de lianes, le sergent Cassart, avec vingt hommes, traverse le premier le cours et les repousse. Une heure après, toute l'expédition l'a rejoint et, munie d'une provision d'eau, quitte le bord de la Lufira, pour commencer l'ascension des premiers contreforts des monts Kibala.



CHAPITRE XII

La traversée des monts Kibala.

Sommaire : Montées et descentes pénibles. — Les vallées du Kashilo et du Lualaba. — La gorge de la rivière Kateshi. — Ascension des monts Kibala. — Paysages inoubliables. — Sauvagerie et barbarie des Bolomotos. — Plateaux déserts à seize cent soixante-dix-huit mètres d'altitude. — La descente. — Enfin, un village ! — Les monts Kalambué. — Terribles fatigues. — La faim tenaille l'expédition. — Aspect lamentable du camp. — La Lufira ! — Hippopotames providentiels. — Traversée de la Lufira. — Les chutes de Djuo. — Les troupeaux de zèbres. — La plaine.

La boussole à la main, je dirige la caravane tout droit vers le Levant.

Les collines que nous gravissons d'abord sont plantées d'arbres clairsemés ; le passage n'est jamais obstrué par des taillis ou des lianes, mais les cailloux ronds et les touffes d'herbes brûlées qui couvrent le sol rendent l'ascension des plus pénible.

Après avoir contourné d'énormes rochers qui nous barraient la route, traversé d'étroits vallons, escaladé des côtes et foulé le dos arrondi de nombreuses collines, nous prenons quelques instants de repos sur un sommet, à soixante-six mètres au-dessus du niveau de la Lufira.

Habitués à la plaine, nous ressentons déjà une réelle fatigue de ces montées et de ces descentes répétées. Puis nous atteignons successivement les cimes de trois montagnes, dont la dernière est de deux cent soixante-huit mètres au-dessus de la Lufira, soit huit cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Un superbe panorama se développe autour de nous.

A l'Est se creuse la vallée du Kashilo, au delà de laquelle de hauts sommets arrêtent la vue. Vers le couchant s'étend l'immense vallée où coule la Lualaba. Au fond de celle-ci scintille, au milieu de la mer d'herbes, la vaste nappe argentée du lac Kissalé. La Lufira, qui coule à plus de treize kilomètres de nous, déroule à nos pieds le capricieux ruban de ses eaux, que coupent de petits rapides.

Si l'ascension de cette pointe a été relativement facile, la descente sera par contre des plus rude. Le flanc qui se présente à nous est coupé presque à pic et forme un angle de soixante-dix degrés. Entièrement composé d'assises de grès horizontales, mises à nu par les eaux, il ressemble à un gigantesque escalier dont les marches, largement espacées, sont presque inaccessibles. Pendant les deux longues heures que dure la descente, on s'imagine à chaque instant que l'expédition, grappe humaine suspendue au flanc de la montagne, va s'en détacher pour rouler dans l'abîme. Exténués, nous atteignons enfin le Kashilo et, bien que ce torrent soit à sec, nous trouvons dans son lit quelques petits bassins remplis d'eau fraîche.

Le lendemain, 13 septembre, nous traversons le ravin de Kashilo, et nous rencontrons un sentier bien tracé courant du Nord-Est au Sud-Ouest. Le guide ne cache pas sa joie et m'affirme que c'est là le chemin qui conduit chez M'Siri. A peine y sommes-nous engagés, que nous rencontrons un indigène avec trois femmes. Pris d'abord de frayeur, ils se rassurent bientôt et nous conduisent au village de Milolo. Celui-ci est situé dans un site charmant, sur les bords et dans les îles de la rivière Mulumbi, dont les eaux s'épandent en cascades. Avec quel plaisir nous camperions dans ce délicieux village, où les naturels ne semblent pas hostiles, où les huttes, bien ombragées et proprettes, étalent coquettement leurs toits de chaume ! Mais il est trop tôt et nous n'avons pas encore mérité de prendre du repos... Continuant notre marche, nous

côtoyons la base des monts Kibala, dont le massif imposant ferme entièrement l'horizon à notre gauche et devant nous.

Gravissant et descendant de hautes montagnes, franchissant de multiples ravins, creusés par des torrents, passant la petite rivière Mutée, nous parcourons quatorze kilomètres, pour descendre finalement dans une large vallée où coulent deux rivières : le Kaloï et la Kateshi. Nous y campons.

Nous voici arrivés au pied de la chaîne des Kibala, qui s'élève majestueusement à plus de mille mètres de hauteur.

Le Kateshi a creusé dans la montagne une gorge tortueuse et profonde, aux parois boisés, dans laquelle nous nous engageons le lendemain matin. Mais bientôt le sentier est obstrué par des arbres abattus, fraîchement coupés, ce qui montre que les habitants des montagnes, les Bolomotos, ne tiennent guère à recevoir notre visite. Taillant à gauche et à droite à coup de machettes, nous nous enfonçons de plus en plus dans cette gorge profonde, d'où nos yeux n'aperçoivent qu'un peu de ciel bleu. Par moments, nous suivons un véritable sentier de chèvres, zigzaguant sur le flanc de la montagne. Mais tout à coup notre marche en avant devient impossible. Dans un rétrécissement de la gorge, large à peine d'une dizaine de mètres, des arbres et des branches coupés, répandus sur une très grande longueur, cachant presque le torrent qui écume, rendent le passage impraticable. Il nous faudrait des heures pour déblayer le chemin et, si les montagnards s'avisaient de nous attaquer, nous serions dans une position des plus critique. Il suffirait que quelques hommes hardis, occupant les étages supérieurs de la montagne, fissent dégringoler sur nous des blocs de rochers, pour que l'expédition tout entière fût anéantie !

Les Bolomotos nous fermant cette route, nous rebroussons chemin, sortons de la gorge et côtoyons pendant quelques centaines de mètres le pied du massif. Puis nous escaladons

résolument, sans suivre aucun sentier, les premières collines formant les degrés successifs que nous aurons à gravir pour atteindre les hauts sommets des monts Kibalas.

Après une ascension de près de trois cents mètres, nous nous arrêtons sur la plate-forme d'un contrefort, s'avançant en éperon vers le vaste entonnoir creusé par le Kateshi, et nous y jouissons d'un inoubliable spectacle.

Devant nous s'ouvre une cuve aux dimensions colossales, aux parois rocheuses hautes de cinq cents mètres et dont le caractère de grandiose sauvagerie n'est atténué que par l'exubérante végétation tropicale. Coquettement accrochées aux flancs de cette gorge, des huttes minuscules, habitations des sauvages Bolomotos, montrent leurs toits coniques, ombragés par de superbes élaïs et des rideaux de verdure d'une exquise fraîcheur. A côté du Convolvulus aux corolles éclatantes, des bananiers jettent la note riante de leur feuillage vert tendre. Quelques grands arbres poussent vers le ciel leurs fûts élancés, tandis que leurs racines semblent baigner dans les eaux tumultueuses du torrent. Nous ne nous lassons pas d'admirer ce paysage, qu'aucun pinceau ne saurait rendre et que pourrait seule traduire la plume d'un poète.

Mais, soudain, je m'aperçois que nous nous sommes assis près d'une superbe vipère, dont la robe se confond avec le ton des mousses qui tapissent la roche et, d'un coup de feu, je tue le malfaisant animal, qui est venu m'arracher au délice de contempler le site...

Avec une agilité de singes, les Bolomotos ont escaladé la paroi presque verticale de la gorge et s'approchent de nous, en se tenant toutefois à une distance respectueuse. Lorsque la caravane reprend son ascension et commence à disparaître derrière un autre contrefort, ils s'avancent résolument vers l'arrière-garde, et la scène qui se passe alors montre jusqu'où peut aller la sauvagerie et la barbarie des indigènes. Un pau-

vre diable de porteur, efflanqué, n'ayant que la peau sur les os, débarrassé de sa charge, suit Briart et Diderrich clopin-clopant. Soudain il leur jette cet appel plaintif : « Papa ! Papa !... » Se retournant, mes adjoints voient un Bolomoto, l'arc tendu, viser le porteur et lui décocher, dans le haut du bras, une flèche empoisonnée ! Ils n'ont pas le temps de châtier ce barbare, qui s'attaque, sans provocation aucune, à un être faible et sans défense. Le Bolomoto saisit prestement sa victime et, se servant de son corps comme d'un bouclier, recule jusqu'au bord de la gorge, où il se laisse glisser tout en lâchant le porteur. Briart et Diderrich, qui n'ont pas fait usage de leurs fusils, de crainte d'atteindre notre serviteur, s'approchent rapidement du précipice. Mais ils ont beau sonder du regard les fentes et les anfractuosités des rochers : le Bolomoto s'est évanoui et, quelques minutes plus tard, le malheureux porteur expire des suites de sa blessure.

Dans notre marche ascensionnelle, nous atteignons un sommet de douze cent cinq mètres ; puis, nous dégringolons dans une crevasse terriblement encaissée, bordée de murailles à pic hautes de trois cents mètres et dont la pente très raide se dirige du Sud vers l'Est. Nous y voyons encore quelques huttes de Bolomotos, posées, pour ainsi dire, sur de larges dalles de grès ou sur de petits tertres. A côté de maigres pieds de manioc, un vigoureux élaïs élève son tronc élancé à plus de douze mètres, balançant au gré de la brise, ses branches flexibles. La présence de ce végétal, à douze cent soixante-dix-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, n'est pas sans nous causer quelque surprise (1).

Quittant enfin la gorge, nous attaquons la paroi, recouverte d'une épaisse couche de terre gazonnée. De petits trous espacés,

(1) Le palmier élaïs ne croit généralement pas à des altitudes supérieures à neuf cents ou mille mètres.

que les Bolomotos ont creusés à l'aide de la houe, nous servent de marches, et c'est en nous retenant aux touffes d'herbes que nous parvenons à monter, au prix d'efforts surhumains, cette côte abrupte de soixante-quatre mètres de hauteur. Arrivés au sommet, nous nous étendons un instant, avec une véritable volupté, sur le tapis d'herbes. Mais la soif nous accable. Pour trouver de quoi nous désaltérer, nous descendons alors sur un plateau d'une altitude un peu inférieure, pour aller établir notre camp, en nid d'aigles, à l'extrémité d'un large éperon qui surplombe une gorge profonde. Des éclaireurs nous rapportent un peu d'eau, qui nous semble délicieuse, encore qu'elle soit tiède et, avant huit heures du soir, toute la caravane est plongée dans le sommeil.

Le soleil n'a pas encore paru à l'horizon que nous sommes de nouveau en marche, longeant, par douze cent vingt-cinq mètres d'altitude, la muraille méridionale de la gorge, pour en escalader ensuite la paroi orientale. Nous atteignons ainsi un large plateau, à quatorze cent vingt-deux mètres au-dessus du niveau de la mer ; de là, nous voyons la montagne s'affaisser tout à coup d'une soixantaine de mètres, pour descendre ensuite en pente douce jusqu'à la rivière Kaléba, affluent de la Lufira. La vallée étend son tapis d'herbes, parsemé de bouquets d'arbres, sur une largeur de cinq kilomètres. Nous traversons ce charmant parc anglais, où courent des antilopes et des phacochères, malheureusement hors de portée de nos armes, et nos hommes se baignent bientôt dans le Kaléba, joli cours d'eau bien ombragé, large de sept mètres et profond de un mètre cinquante centimètres. Puis, après quelques kilomètres de marche, nous abordons le versant opposé de la vallée, formé de hauts plateaux, où le baromètre donne quatorze cent vingt-cinq mètres. Pendant plus de deux heures, nous foulons un sol qui s'élève doucement, couvert d'une herbe fine et touffue et de petites plantes aromatiques. Après nos multiples ascen-

sions sur des flancs abrupts et nos descentes dans de profonds ravins, c'est pour nous une joie infinie que d'avancer sur cette moelleuse moquette, immense savane verdoyante, tachetée, de loin en loin, d'arbres au feuillage sombre. Et le camp s'établit près d'un bosquet où naît une source à quinze cent cinquante-quatre mètres.

Pendant toute la journée du lendemain, 16 septembre, la caravane déroule son long ruban mouvant sur ces hauteurs, vierges de toute habitation humaine. Ce sont de superbes plateaux, d'une altitude moyenne de seize cent dix mètres, où souffle constamment une brise rafraîchissante. Depuis longtemps, nous n'avons plus rencontré de sentier et nous suivons des passées de gibier. Mais l'absence de tout village et de toute culture, dans ces solitudes sans fin, commence à m'inquiéter, car la provision de vivres de nos hommes s'épuise rapidement ; la plupart n'ont déjà plus rien à se mettre sous la dent. Nous essayons de chasser tout en marchant et d'abattre quelques antilopes ou quelques zèbres, dont des bandes nombreuses sillonnent l'horizon ; mais ces animaux craintifs ne se laissent pas approcher et détalent avant qu'ils soient à portée de fusil...

Après avoir passé la nuit près du Kidindi, ruisseau aux rives fortement boisées, nous continuons à parcourir d'interminables plateaux. Nous traversons successivement le Kapamaï, le Kapapi et le Kaliboë, sur les bords duquel nous voyons pour la première fois de jolies fougères arborescentes. Ces ruisseaux, sous-affluents de la Lufira, sont bien ombragés et tracent en zigzag un relief verdoyant dans les vastes savanes, qui s'étendent à une altitude moyenne de seize cent soixante-dix-huit mètres.

Nous arrivons ensuite près de la gorge profonde, aux parois verticales, du Pondilla, torrent venant du Nord-Est, et nous plantons nos tentes dans un petit bois dominant la crevasse.

En cet endroit pousse un arbre portant des fruits assez savoureux, de la grosseur d'une nèfle, et mes hommes de l'abattre aussitôt et de se précipiter sur cette maigre pitance.

Le lendemain 18, nous dégringolons une pente de six cents mètres, sur de gros cailloux roulés. Nous atteignons le fond par neuf cent soixante-quinze mètres d'altitude. Un sentier bien tracé nous apparaît, allant du levant au couchant, et qui nous conduira, du moins nous l'espérons, à la Lufira, dont les bords sont, paraît-il, habités par une population assez dense. Peu après, nous apercevons des champs de culture, puis, de l'autre côté de la Zinzé, un village fortifié, dont les habitants sortent de leurs cases. La conversation engagée, je demande à parler au chef, qui se montre immédiatement. C'est un jeune homme à l'allure décidée, enveloppé d'une ample couverture rouge et tenant un fusil à la main. Mais, pendant que nous engageons des pourparlers pour avoir des vivres, quelques-uns de nos porteurs, tenaillés par la faim, franchissent la clôture de branches épineuses qui entoure un champ de manioc et se mettent en devoir d'en arracher les tubercules. Le jeune chef leur envoie incontinent dans les jambes la charge de son fusil ; en même temps, une flèche vient tomber à mes pieds et des clameurs de guerre s'élèvent du village. Bien que nous soyons de loin les plus forts, je ne puis, en bonne justice, lancer mes hommes sur ces indigènes, qui sont dans leur droit et défendent leur bien. Je prends le parti de faire corriger les maraudeurs par des soldats armés de bâtons et cette mesure calme aussitôt les natifs, qui finissent par nous promettre des vivres.

Nous passons toute la journée du 19 septembre près de ce village, si misérable que, malgré la bonne volonté évidente des naturels, nos hommes trouvent à peine de quoi apaiser leur faim. Le jeune chef Tékué vient me rendre visite et, croyant me faire un remarquable cadeau, m'apporte un petit

régime de bananes toutes vertes. Grâce à sa surprenante loquacité, j'apprends qu'il connaît M'Siri, le roi du Katanga. Il était de ses sujets, mais, à la suite d'une peccadile, il s'est enfui pour n'être pas mis à mort. Il ne cesse de me vanter l'abondance des vivres qu'on trouve à Bunkeia, la densité de la population, la richesse et la cruauté du potentat nègre. En terminant il me promet de conduire lui-même l'expédition jusqu'au premier village que nous devons rencontrer sur la Lufira, à une journée de marche vers le Sud. Mais, le lendemain, il se dérobe en se prétendant malade ; et nous nous confions aux lumières de notre ancien guide, qui déclare maintenant très bien connaître son chemin.

Revenant sur nos pas, nous prenons un autre sentier, qui se dirige vers le Sud et nous mène au pied des collines boisées formant les premiers échelons des monts Kalambue, lesquels enserrent le cours de la Zenzé. A deux cents mètres du village, les hauts plateaux que nous avons quittés avant-hier et qui portent le nom de Kisongi, viennent surplomber la vallée de la Zenzé, offrant aux regards une paroi rocheuse verticale de plus de six cents mètres de hauteur. Ils constituent, de même que les monts Kalambue, un chaînon du groupe des Kibala.

Suant et soufflant, la caravane en gravit les premiers contreforts. Le sol est semé de quartiers de granit, de grès, de poudingues et de cailloux roulés qui rendent l'ascension on ne peut plus fatigante et blessent les pieds de nos hommes. Le baromètre donne successivement huit cent quarante mètres, mille nonante, mille nonante-sept, treize cent quarante-cinq, et, exténués, nous arrivons enfin aux hauts sommets que nous croyons être le terme de cette montée.

Le sentier suit, un moment, la cime en dos d'âne de la montagne. Des arbres assez nombreux nous empêchent de voir les alentours. Nous nous trouvons brusquement au bord du

versant opposé. Nos yeux plongent anxieusement dans la vallée profonde et nous constatons avec terreur que le sentier serpente, de l'autre côté, sur une pente raide d'une montagne plus haute encore que celle que nous venons d'escalader ! Porteurs et Haoussas poussent des soupirs de découragement : les indigènes que nous avons rencontrés hier ne leur ont pas fourni de quoi se sustenter suffisamment et la faim les talonne de plus en plus.

Mais le rebord de la montagne, surplombant une partie de la vallée, nous a caché un petit village fortifié, entouré de quelques carrés de jeunes cultures. Nous y arrivons après une descente de deux cent vint-sept mètres. Malheureusement, les naturels n'ont pas de provisions. Ils nous montrent obligeamment le chemin que nous devons suivre, lequel n'est pas celui que nous renseignait notre guide. Suivant leurs indications, nous nous engageons dans une gorge où coule un clair ruisseau, pour commencer l'ascension de la montagne. D'une seule traite, nous gravissons cinq cents mètres et atteignons le sommet ; devant nous s'étendent de hauts plateaux, dont l'herbe courte et drue, parsemée d'arbres, est foulée par des bandes nombreuses d'antilopes et de zèbres. Mais à peine y avons-nous parcouru quelques kilomètres, que le sentier se perd dans la plaine, se confondant avec les nombreuses passées de gibier.

Nous nous sommes égarés, et le guide en fait retomber, non sans raison, la responsabilité sur les indigènes. Il demande même que nous allions leur infliger une correction. Mais l'expédition n'a pas de temps à perdre et, tandis que les tentes se dressent près d'un bouquet d'arbres ombrageant une source, je donne l'ordre au guide d'accompagner Diderrich et quelques soldats et de se mettre à la recherche d'un chemin vers l'Ouest. De mon côté, j'essaye, mais en vain, de procurer un peu de viande à mes hommes affamés. Mais les zèbres et les

antilopes ne se laissent pas approcher à moins de quinze cents mètres. Lorsqu'ils me voient revenir au camp, mes noirs, qui ont, un instant, espéré pouvoir enfin apaiser leur faim, me jettent un regard désespéré et s'allongent en soupirant près de leurs feux.

Le lendemain, 20 courant, la caravane se dirige vers l'Ouest, pour atteindre le sentier découvert par Diderrich et le guide. Mais après quelques kilomètres de marche, nous constatons que ce n'est qu'une passée d'antilopes, allant se perdre dans les herbes. Nous reprenons alors la direction du Sud-Ouest. Mes hommes avancent lentement, silencieux et mornes. La direction que nous suivons va forcément nous ramener dans les montagnes et les gorges profondes. Mais elle nous rapprochera de la Lufira. Je préfère de nouvelles montées et de nouvelles descentes, épuisantes assurément pour nos hommes affaiblis, à la marche aisée sur ces interminables plateaux où, sans aucun doute, nous péririons d'inanition.

La plupart des porteurs et des soldats se traînent péniblement, le ventre étroitement serré par une corde, la figure émaciée, les yeux ternes, agrandis par la souffrance. Toutes mes préoccupations ordinaires, et jusqu'au but même de l'expédition, s'effacent devant la nécessité de trouver des vivres, d'échapper à l'horrible mort qui nous guette. Un découragement infini a envahi nos hommes, qui semblent prêts à se laisser tomber sur les bords du sentier que l'avant-garde fraie à travers la savane.

Après trois heures de marche lente, le pays se boise et nous descendons le versant en pente douce des hauts plateaux, que nous quittons sans regret. Nous traversons la petite rivière Luateicha, et soudain, nous voyons le guide se précipiter dans ses eaux et s'y rouler comme un insensé, manifestant, à la vue de ce cours d'eau, une joie débordante que nous partageons involontairement, dans notre besoin d'être réconfortés.

Il affirme que nous allons bientôt voir le Lualaba et les nombreuses huttes de Mosavila. Le Lualaba ! C'est impossible ! La joie lui fait perdre la raison ! Mais plus on le questionne, plus il répète ce nom de « Lualaba » : il n'en démord pas. Deux kilomètres plus loin, comme l'expédition arrive au bord d'une côte à pic, voilà que notre homme se baisse, gesticule, se jette à plat ventre en poussant des exclamations, et chacun de se baisser à son tour et de suivre la direction qu'il indique de son bras tendu.

A travers un rideau d'arbres, nous voyons à nos pieds un fouillis de collines et de ravins boisés et, là-bas, bien loin, la nappe scintillante d'une large rivière ! Ce ne peut être que la Lufira ou un important affluent de ce cours d'eau. Ranimés par l'espoir de voir, dans quelques heures, cesser leurs maux, Haoussas et porteurs entreprennent la descente en suivant un sentier que je viens de découvrir. Mais nous n'avançons que lentement ; les cailloux qui couvrent le sol nous font trébucher presque à chaque pas. Nous atteignons ainsi le bord escarpé d'une gorge profonde, dans le creux de laquelle des huttes minuscules s'élèvent sur des petites plates-formes. Mais elles sont vides ; quelques-unes, même, ont été incendiées récemment. Au fond de la crevasse bruit une source ; ses eaux nous conduisent jusqu'à une petite vallée où se remarquent encore des vestiges de culture.

Groupés sur des rochers, quelques indigènes armés nous indiquent comme étant le vrai chemin, un sentier à peine visible, escaladant le versant opposé. Malheureusement, il nous est impossible de mettre la main sur un de ces sauvages, qui se tiennent toujours à une assez grande distance de nous et qui détalent comme des lièvres dès qu'on veut s'approcher d'eux. Sans me préoccuper des renseignements qu'ils m'ont fournis, je continue de suivre le sentier bien battu qui s'enfonce dans la vallée vers l'Ouest.

Quelques kilomètres plus loin, nos hommes, n'en pouvant plus, je fais établir le camp près du ruisseau ; le baromètre ne marque plus que huit cent vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. Une petite troupe d'hommes valides, sous la conduite de Briart, va à la recherche de vivres, pendant que Diderrich escalade la colline voisine pour inspecter les environs. Ils reviennent, les uns et les autres, à la tombée de la nuit sans rien avoir découvert. Nos hommes passeront donc encore cette journée sans manger !

L'aspect du camp est lamentable. Au lieu des éclats de rire et des discussions sans fin de naguère, il règne un morne silence. Soldats et porteurs, abattus, sont couchés près des feux, et les plus stoïques, ceux qui ont le courage de ne pas gémir, se taisent. Coûte que coûte et par n'importe quel chemin, il faut que nous atteignions la grande rivière entrevue des hauteurs des monts Kalambué. Elle doit certainement contenir des poissons, des moules, des crustacés quelconques, peut-être même des hippopotames, enfin, de quoi apaiser la faim dévorante de la caravane. Aussi, le jour n'est-il pas encore levé, que déjà le clairon sonne ; les indigènes entrevus la veille arrivent du fond de la vallée et nous crient qu'ils veulent bien nous servir de guides. Saisissant l'occasion, je leur promets une bonne récompense. Je fais même offrir à titres d'arrhes, à celui qui paraît être le chef, un lot de cotonnades. Il le prend d'abord, puis le remet à l'interprète, en déclarant qu'il n'y aura droit que lorsqu'il nous aura conduits au fleuve. Cette loyauté patriarcale, qui m'étonne considérablement, me paraît de bonne augure.

Il nous fait suivre un sentier qui serpente sur les flancs et les sommets de nombreuses collines boisées, dont l'altitude diminue progressivement. Après avoir ensuite traversé les lits de plusieurs torrents desséchés, formés de poudingues et ressemblant à des coulées de lave enchâssant de gros cail-

loux roulés, nous saluons enfin, par des cris d'allégresse, la grande rivière tant désirée. C'est la Lufira, que les indigènes appellent, comme tous les cours d'eau importants, « Lualaba ».

Dès qu'ils ont entendu les mugissements des rapides de la Lufira, mes hommes ont paru ragaillardis. La vue de la rivière achève de les électriser. C'est la fin de la disette, le terme de leurs longues et intolérables souffrances, l'arrivée à la terre promise, puisque nous allons pouvoir enfin pêcher du poisson et des mollusques et que nos guides nous assurent qu'un peu en amont nous rencontrerons de nombreux hippopotames. D'un pas rapide, nous longeons le fleuve, bordé d'arbres, parmi lesquels je reconnais le mimosa épineux, l'arbre à pain de singe, le palmier bambou, le calamus. Le pandamus, surtout, est abondant ; il couvre les rives d'une superbe colonnade. Dans ces végétations grouille une faune des plus riche : le docteur Briart observe des vipères cérastes, de longues couleuvres d'eau, des orvets, un python d'environ six mètres de longueur, une chélonie d'eau douce, des scorpions énormes, des grenouilles bœufs. Au-dessus des papyrus voltigent d'innombrables insectes, aux couleurs et aux formes les plus variées.

A la halte de midi, porteurs et soldats se précipitent dans le fleuve ; ils en retirent bientôt des huîtres et des moules, qui, bien qu'elles soient dures et coriaces, sont aussitôt gobées avec volupté. Mais il n'y en a pas assez pour rassasier notre bande d'affamés et nous continuons notre marche le long de la Lufira, qui nous est cachée par un véritable fouillis de jeunes palmiers, pour arriver à proximité de l'endroit où se tiennent habituellement les hippopotames.

Je prends les devants avec le guide. Cinq minutes après, j'aperçois une famille de pachydermes se chauffant paresseu-

sement au soleil sur d'énormes roches plates, lesquelles barrent presque entièrement le fleuve à cent cinquante mètres de nous. L'un d'eux est debout, me présentant le flanc. Tandis que mes noirs m'observent avec un silence religieux, je le vise entre l'œil et l'oreille. Cette fois encore, mon Margat m'est fidèle. L'animal tombe, mortellement atteint, et ses compagnons, effrayés, se précipitent dans l'eau.

A cette vue, mes hommes entament une danse de caractère ; puis, tout en poussant des cris d'allégresse, ils courent annoncer à la colonne les délices qui lui sont réservées. Pendant que les tentes se dressent, qu'on cherche du bois et qu'on arrange les charges, je me remets en chasse ; le lendemain, à midi, six hippopotames gisent sur la berge de la Lufira. A la misère et aux souffrances vont succéder enfin la joie et l'abondance !

Chacun travaille avec ardeur : les uns sont occupés à dépecer les énormes animaux ; les autres, à entasser du bois pour fumer la viande. Bientôt, des centaines de pots remplis de chair mijotent sur autant de feux ; les femmes, accroupies, surveillent attentivement la cuisson. Finalement tout notre monde, la bouche pleine, va et vient, ne s'arrêtant de manger que pour échanger quelque bon mot, quelque réflexion pimentée qui provoque d'interminables rires. La joie de nos hommes est complète. Au reste, le bonheur, pour ces simples, ne consiste-t-il pas, avant tout, dans la satisfaction des besoins de la vie animale?

Le 25 septembre, au matin, l'expédition se met gaîment en route, continuant de suivre le bord de la Lufira. Celle-ci coule entre deux rives élevées, constituant un des plus beaux spécimens d'érosion qu'on puisse voir. Des quartiers de grès plats et de calcaire émergent du sol, et des collines de quatre-vingts à cent mètres dressent une muraille continue de chaque côté du cours d'eau. Leur aspect est triste en cette saison, où les arbres clairsemés sont dépouillés de feuilles, mais les

végétations qui bordent les rives rehaussent un peu, par leur vert feuillage, le paysage désolé. Jadis, un fleuve important coulait sans doute dans cette vallée, atteignant la limite supérieure des montagnes. Les lignes tracées par le retrait successif des eaux sont si nettes qu'on jurerait que celles-ci viennent à peine de se retirer et qu'un fleuve d'un kilomètre de largeur sur quatre-vingts à cent mètres de profondeur s'est récemment réduit aux proportions du petit cours d'eau qui occupe le fond de l'ancien lit.

Sur la rive gauche s'élève, pareille à un château-fort, une haute colline dont le sommet boisé s'aplatit en un large plateau et dont le pied vient finir brusquement devant le fleuve. Le travail d'érosion y est superbe : des lignes horizontales, nettement tranchées, traversées en maints endroits de lignes verticales qui coupent la montagne à partir du sommet, font ressembler celle-ci aux hautes murailles des forteresses de jadis.

De temps en temps, nous rencontrons des vestiges d'anciens villages : comme leurs habitants ne voulaient plus payer le tribut que leur imposait Msiri, ils ont été incendiés par le fils du monarque nègre. Le guide, en nous donnant ces renseignements, ajoute avec un certain orgueil que les Bolomotos se sont déclarés indépendants du roi de Garanganja. Vivant dans les montagnes, habitant des repaires inaccessibles aux habitants de la plaine, ne se nourrissant guère que de gibier, ils se moquent des bandes de Msiri. Ils ont cependant, dans les vallées les plus fertiles, quelques agglomérations où ils cultivent le maïs et l'arachide. Mais ces établissements ne contiennent pas le moindre objet précieux : Tout, jusqu'aux provisions, est caché dans la montagne, en des endroits secrets. Les femmes ne descendent dans la vallée que pour les semailles ; seules, quelques vieilles esclaves à la peau ratatinée, qui ne sauraient exciter les convoitises des maraudeurs de Msiri,

y restent à demeure, pour préparer la nourriture des guerriers de la tribu.

Après une marche de douze kilomètres sur un sol jonché de pierres plates, que l'on croirait taillées pour l'édification de vastes monuments, nous dépassons un misérable petit village fortifié, qui forme, avec quelques autres situés un peu en aval, l'agglomération de Kwashalo, et nous arrivons à un gué qui va nous permettre de traverser la Lufira. Comme plusieurs de mes hommes, qui se sont trop bourrés de viande, sont atteints de dysenterie, et que je tiens à ce qu'ils puissent acheter un peu de grain, j'établis le camp à proximité du village. Malheureusement, les indigènes de ce pays se nourrissent presque exclusivement de gibier et ne sont pas riches en graines. Nos serviteurs obtiennent à peine une poignée de maïs chacun. Il paraît que la pluie a fait défaut cette année et que partout, sur notre route, les vivres seront rares. Cette nouvelle, qui se répand dans le camp, a pour effet de faire déserter dans la nuit un certain nombre de nos porteurs batétéla.

Le lendemain, à l'aube, nous passons la Lufira pour la troisième fois : cela nous prend quatre bonnes heures. J'en profite pour m'entretenir avec les chefs indigènes et les nouveaux guides qu'ils nous ont fournis, lesquels doivent nous conduire jusqu'au village de Milambo, sur la Likuluwe, affluent de la Lufira. Lorsque je les questionne sur la distance qui nous sépare de Mosavila, ils me déconseillent d'y aller : ses habitants, disent-ils, sont en guerre avec Msiri et nous recevront très mal, s'il nous prend la fantaisie d'aller leur rendre visite. Mais peu m'importent les dispositions de ces indigènes à notre égard : si notre chemin passe par chez eux, nous ne nous en écarterons certainement pas. J'apprends ensuite que Mosavila est situé vers l'Est, sur la rive droite du fleuve, à une heure de marche en amont du camp et assez loin de la route qui conduit à Bunkeia.

Lorsque la colonne s'ébranle, les indigènes restés sur l'autre rive nous crient de nous méfier des gens de Mosavila. Ils ont, paraît-il, juré de nous exterminer, mais cette fois pour le motif que nous allons chez Msiri et non chez eux ! Singulières gens, qui vous déclarent la guerre parce que vous vous rendez chez eux et qui vous la déclarent également parce que vous ne vous y rendez pas ! Ces contradictions m'amènent à donner l'ordre à l'arrière-garde de presser les traînards et les malades, car, si les indigènes ont réellement l'intention de nous attaquer, tout homme isolé est un homme perdu. Mais il est malaisé de faire avancer les retardataires. Souvent, ils s'écartent du sentier et vont se cacher jusqu'à ce que l'arrière-garde, qui ne les voit plus, soit passée. Je les préviens du danger qui les menace. Tant pis pour eux, s'ils ne tiennent pas compte de mes avertissements !...

La vallée de la Lufira s'élargit de quelques centaines de mètres sur la rive que nous remontons, tandis que, sur l'autre, elle se rétrécit au point que la base des collines qui la bordent est baignée par le fleuve e empêche tout passage. Nous traversons quelques anciens champs de sorgho et de tabac. Dans ce pays, le tabac est très apprécié des naturels, qui le tressent et le mettent en rouleaux, de la même manière que les gens de l'Alima et de Lukolela. Nous remarquons aussi, dans les villages, un assez grand nombre de cotonniers. Les indigènes en filent le duvet, le tissent et en font des pagnes solides à large trame.

Les collines qui longent le fleuve se resserrent encore. La vallée, plantée de grands arbres, devient de plus en plus étroite, et bientôt nous entendons se répercuter le sourd grondement des chutes de Djuo. Après avoir traversé le Luvitumbo qui, à son confluent avec la Lufira, n'est qu'un fort torrent, et dont le lit, presque complètement à sec en cette saison, est semé de gros blocs de rochers, nous remontons son cours et escala-

dons une hauteur qui le borde. Je fais établir le camp sur le sommet de la colline, à vingt mètres de la chute, que nous pourrons admirer à loisir pendant les dernières heures du jour.

La Lufira, venant des plaines immenses de Mbuga, roule, avec une vitesse médiocre, des eaux verdâtres qui semblent dormir. Puis, tout à coup, elles tombent, en bouillonnant, d'une hauteur de vingt mètres. La banquette pierreuse qui traverse le lit forme, au centre, une espèce de coupole du haut de laquelle les flots descendent comme d'un bassin trop rempli ; à droite et à gauche, elle se déprime pour laisser passer la masse liquide, qui se précipite avec violence.

Les couches de grès, presque horizontales, qui coupent la rivière, sont disposées, à certaines places, en escaliers et forment une série de petites cascades scintillant au soleil. Il y a quelques siècles, les rapides commençaient probablement au confluent du Luvitumbo ; mais le frottement continu des eaux a peu à peu usé les couches de grès et reculé la chute jusqu'à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui, c'est-à-dire à cinq cents mètres en amont du confluent.

Nous constatons, aujourd'hui encore, qu'un porteur a déserté en emportant sa charge. Décidément, nos soldats Haoussas, depuis les misères qu'ils ont endurées sur les hauts plateaux des monts Kibala, deviennent par trop insouciants et leur surveillance se relâche d'une façon regrettable. Au rassemblement du soir, je les avise que toute disparition de charge sera considérée comme un vol, et que le soldat responsable passera de ce chef devant le conseil de guerre. Mais les retenues et les punitions semblent ne plus les impressionner. Indifférents à tout, ils ne songent qu'à leur ventre, se gorgent de viande d'hippopotame, jour et nuit, sans penser au lendemain : ils ont presque tous épuisé leurs provisions et beaucoup sont déjà atteints de dysenterie.

Au point du jour, nous suivons la rive gauche, foulant le

sommet de la colline, qui s'étend vers l'intérieur en un immense plateau, où paissent tranquillement des troupeaux innombrables de buffles, d'antilopes et de zèbres. Ces derniers surtout nous amusent : rien de plus gracieux que ces bandes de quatre-vingts à cent zèbres, évoluant avec un ensemble parfait, galopant fièrement dans l'immense savane, qui est leur domaine. Ceux qu'on voit dans nos jardins zoologiques ne sont que des poneys auprès de ces superbes bêtes, qui ont la taille de nos chevaux d'Europe. Les mâles sont rayés de noir, les femelles de brun sur fond blanc. La tête est fine, intelligente et non disproportionnée ; les oreilles sont courtes et droites. Enfin, détail culinaire qui a son importance, les filets de zèbre sont très délicats et bien supérieurs aux filets d'antilope.

La colonne occupe, en longueur, plus d'un kilomètre, traversant, sous un soleil de feu, des plaines sans fin. Quittant les bords du fleuve, elle s'enfonce dans une direction Sud-Ouest. La savane s'étend à perte de vue, formée d'herbes courtes et sèches, coupée de nombreux marais desséchés et crevassés, parsemée de termitières de six à huit mètres de hauteur, au sommet desquelles pousse presque toujours quelque arbuste. Pas d'arbres : seuls, quelques mimosas, quelques acacias épineux et quelques borassus dessinent leur maigre silhouette.

Au midi et droit devant nous, la plaine limite l'horizon ; vers le levant serpente la bordure de la Lufira ; à l'Ouest se dresse la chaîne de collines qui enserre le cours du Luvitumbo ; et derrière nous, au Nord, les hauts plateaux des monts Kibala commencent à se perdre dans la brume...



CHAPITRE XIII

Dans les plaines de la Lufira. — Notre arrivée à Bunkeia, capitale du roi Msiri.

Sommaire : En chasse. — La rivière Likuluwé. — Misérables petits villages. — Rencontre du fils de Msiri. — Le chef Milambo. — Passage du Likuluwé. — Plaines monotones et inhabitées. — Les envoyés de Msiri. — La soif ! — Aucune nouvelle précise de l'expédition Le Marinel. — En vue de Bunkeia. — De l'eau ! — Le camp de la déception.

Le pays est triste et nu. Mais les nombreuses bandes de gros gibier qui le traversent en tous sens l'animent singulièrement.

Après avoir parcouru quelques kilomètres, nous atteignons de nouveau la Lufira, qui s'infléchit vers le Sud. La maladie subite de notre bel âne nous oblige à camper deux jours dans cet endroit. Je ne veux pas abandonner ce fidèle et utile compagnon avant d'être certain qu'il n'y a plus aucun espoir de le sauver. Pauvre Coco ! Le voilà donc sur le flanc ! Il semble souffrir terriblement ; ses membres ont de brusques secousses, et la sueur perle derrière ses longues oreilles.

Nous profitons de ce repos pour approvisionner nos hommes de viande. Les guides affirment, et nous le croyons aisément, que nous ne trouverons plus de gibier d'ici à Bunkeia. Pendant les deux jours que nous passons là, nous tuons et fumons onze antilopes, quatre zèbres et un phacochère.

Cette bonne chasse ne diminue pas les regrets que nous cause la mort de Coco, qui a succombé, ainsi que vient de le démontrer l'autopsie, au miserere. Sa robe gris-souris et ses jambes

nerveuses, striées de lignes noires, en faisaient certainement la plus belle de nos montures, et c'était aussi la meilleure.

Le 30 septembre, nous quittons définitivement la Lufira, nous dirigeant vers le Sud-Ouest ; nous traversons un marais où dort une eau noire et bourbeuse. Partout, nous apercevons des buffles, des antilopes et des zèbres, qui se dispersent à notre vue.

Nous atteignons ainsi le Likuluwé, affluent de la Lufira. Cette rivière, large de quinze mètres, coule entre des berges coupées à pic, d'une hauteur de huit à dix mètres, en faisant de nombreux méandres dans la plaine. Les arbres qui la bordent indiquent seuls sa présence. A l'endroit où nous la traversons, nous avons de l'eau jusqu'au menton, et ce passage nous prend deux heures.

Un kilomètre plus loin, nous découvrons un sentier bien battu, courant du Nord-Est au Sud-Est, et nos hommes poussent un soupir de soulagement. En effet, rien n'est plus fatigant que la marche sur les grosses touffes d'herbes sèches et sur la terre craquelée des anciens marais.

Une agglomération composée de trois misérables villages, en construction, se présente à nos yeux. Elle porte le nom de Kiva-Sambué. Nous n'y trouvons ni grain ni manioc. Quant à l'eau, qui provient de petits puits où elle suinte goutte à goutte, elle est exécrable. Mais les habitants affirment que nous arriverons demain à Kimpotto et à Milambo, où les vivres sont abondants.

Suivant la coutume, j'envoie aussitôt un de nos guides annoncer notre venue au chef, qui est, paraît-il, un des fils de Msiri. Nous longeons ensuite le Liniba, rivière tout à fait à sec en ce moment. Elle doit réunir les eaux des marais environnants pour les déverser dans le Likuluwé, que nous traversons ensuite. Puis, nous écartant un peu de cette rivière, nous parcourons une vaste plaine tachetée de bouquets de mimosas

et de borassus. Nous passons une seconde fois le Likuluwé près du petit village de Bachilio, composé de quatorze huttes et entouré de jardinets où poussent, oh ! surprise ! de superbes plantes de tomates. Mes compagnons et moi nous nous empressons naturellement d'en faire une ample provision.

Après une nouvelle heure de marche, nous voyons quelques indigènes venir au-devant de nous : ce sont les envoyés de Milambo. Ils exécutent une espèce de fantasia, puis, prenant les devants, regagnent leur village. La plaine est assez régulièrement boisée, mais, au fur et à mesure que nous avançons, les arbres s'espacent, ce qui nous permet de voir, entre leurs troncs, à plus de cinq cents mètres.

Bientôt nous foulons d'anciens champs de sorgho, dont les tiges sont restées sur pied et, après un crochet vers le Sud-Est, nous sommes en vue de Kimpotto, situé sur la rive gauche du Lukulé. Le camp s'établit à cinq cents mètres du village.

Pendant que mes hommes s'occupent du dressage des tentes, le chef, un bel homme, vient nous voir. Il nous apporte deux paniers, l'un rempli de manioc, l'autre, de farine de sorgho. C'est bien peu de chose, et l'espoir qu'avaient mes hommes de pouvoir se procurer ici des vivres est de nouveau déçu. Il n'y a pas de provisions à Kimpotto, dit le fils de Msiri, à cause de la sécheresse exceptionnelle de l'année.

Je le questionne sur la présence d'Européens à Bunkeia. Il me dit qu'il y a deux blancs chez Msiri et trois autres sur la Lufira. Ces nouvelles sont-elles exactes? Je n'ose trop le croire. Depuis Kassombo Kalombo, j'ai demandé à tous les chefs que j'ai rencontrés ce qu'ils savaient de l'expédition Le Marinel et, jusqu'à présent, les renseignements que j'ai obtenus sont des plus contradictoires.

Mais, m'apercevant qu'un des hommes de Kimpotto possède un chassepot, je m'empresse de l'examiner. Sur le canon et sur la crosse est gravée l'étoile du Congo. Ce fusil ne peut

provenir que de l'expédition Le Marinel. J'apprends alors que cette arme a été donnée à Msiri lui-même par un blanc, qui a quitté Bunkeia il y a déjà longtemps, à l'époque où le sorgho était encore jeune.

Msiri a remis le fusil à son fils.

M'adressant alors à l'entourage du chef, à ceux de ses sujets qui ont vu des blancs et leurs hommes, je leur parle du pavillon et de l'uniforme des soldats. Mais leurs réponses sont indécises. Ce qui me paraît certain, c'est qu'il y a, à l'heure actuelle, des blancs chez Msiri. Sont-ils des agents de l'Etat, des missionnaires anglais, ou bien des commerçants portugais?

Le fils du roi me conseille de suivre la coutume établie, qui consiste à envoyer un cadeau à Msiri, de lui demander l'autorisation de nous rendre chez lui et d'attendre le retour de nos délégués. Ceux-ci sont pris parmi les sujets de Kimpotto et accompagnés d'un de mes hommes, chargé de mes instructions. Ils sont munis d'une lettre que j'adresse en anglais, en français et en portugais, aux blancs résidant dans la capitale.

Le fils de Msiri a produit sur nous la meilleure impression. Très hospitalier, il nous fournit des arachides, de la farine de sorgho, du pumbe et une chèvre. J'ai rarement vu, dans ma longue carrière africaine, un chef indigène d'une figure aussi agréable, d'une physionomie aussi sympathique, d'une prestance aussi imposante ; grand, robuste et bien fait, malgré un léger commencement d'embonpoint. Il est vêtu d'un pagne arabe ; il porte aux chevilles de multiples anneaux de cuivre rouge et il a les poignets ornés de larges bracelets d'ivoire. Il a vraiment belle allure lorsqu'il s'avance vers nous pour nous faire les honneurs de son village. Il s'exprime facilement en swahili et nous communique ses impressions sur les blancs qu'il a rencontrés.

Je lui demande comment se confectionnent les bracelets de fin fil de cuivre que portent presque tous ses sujets, et il me

l'explique avec complaisance. Après avoir réduit le métal en fils très minces, un quart de millimètre, au moyen d'une espèce de filière, les artisans les roulent autour d'une douzaine de crins de zèbre ou de buffle et en font ainsi des cordelières très bien travaillées, d'une grosseur d'un millimètre, dont les reprises de cuivre sont à peine visibles. Ces cordelières, très appréciées dans tous les pays qui environnent le Katanga, servent de monnaie et en même temps d'ornements. Il y a, dans le village, des indigènes qui en portent une centaine à chaque pied.

D'ailleurs Kimpotto n'est pas seulement un chef opulent : il a aussi une certaine puissance militaire. Les sujets mâles, de même que ceux de Milambo, possèdent tous des fusils à piston. Ils sont munis également d'une lance légère ornée de laiton ou de cuivre rouge.

Comme la provision de viande de nos hommes diminue à vue d'œil, je décide de ne pas attendre le retour de nos délegués et nous nous mettons en route le 4 octobre.

A l'aube de cette journée, le chef Milambo arrive avec deux guides. Il nous ramène un de nos porteurs et deux femmes, qui ont déserté pendant la nuit et qui ont cru pouvoir se réfugier chez lui. Puis il se met à la tête de la caravane, qui défile le long des fossés de sa résidence, et il nous conduit jusqu'au Likuluwé, près d'un autre village fortifié. Prenant congé de nous, il nous recommande de nous approvisionner d'eau, car celle que nous trouverons désormais sera non seulement peu abondante, mais aussi de mauvaise qualité.

Le passage du Likuluwé nous prend une demi-heure. Abandonnant définitivement cette rivière, nous nous enfonçons vers le Sud, puis vers le Sud-Sud-Ouest, dans d'immenses plaines désolées, et, après cinq heures de marche sous un soleil de feu, nous nous arrêtons pour prendre du repos. Chacun cherche les rares coins d'ombre que jettent les maigres

feuillages des acacias. Ceux de nos hommes qui possèdent de l'eau vident jusqu'à la dernière goutte leur calebasse ou leur gourde. Les autres tirent la langue, tâchant, en mâchonnant quelques tiges d'herbes desséchées, de tromper une soif dévorante qui semble faire pâlir le bronze de leur peau.

Sept kilomètres plus loin, nous arrivons enfin près d'une petite mare, cachée sous un fouillis de plantes aquatiques. Nos hommes s'y précipitent pour se désaltérer. Mais les imprudents ont remué la vase et le liquide qu'ils puisent est d'un noir d'encre. Comme les guides déclarent que nous ne trouverons pas d'eau avant Bunkeia, où nous arriverons dans un jour et demi, je fais dresser les tentes et, au point du jour, chacun est invité à faire une ample provision du liquide précieux, quoique boueux et malsain.

Le pays ne change pas d'aspect. Toujours la même plaine sans fin, les mêmes steppes inhabités. Toujours la même végétation chétive et rabougrie, les mêmes acacias dont les épines aiguës, vous accrochant au passage, emportent quelque lambeau de vos vêtements ou de votre chair. Ni le chant de l'oiseau, ni la course de l'antilope ne rompent la monotonie de ces mornes solitudes. Et notre longue caravane, qui s'avance lentement sur le sentier capricieux, observe un silence profond, envahie qu'elle est par l'infinie tristesse qui règne dans cette contrée désolée.

Tout à coup, nous voyons venir à nous les envoyés de Msiri. Mais ils ont les mains vides : pas même un pot de pumbe pour nous désaltérer.

Aussi les recevons-nous si cavalièrement, que deux d'entre eux s'en retournent précipitamment auprès de leur maître.

Après une halte à l'ombre d'un bouquet de palmiers élaïs, les seuls que nous ayons rencontrés dans la région, la marche reprend à travers ce pays d'une désespérante uniformité. Un à un, porteurs et Haoussas s'écartent du sentier et vont,

harassés, s'étendre sous quelque acacia. La soif les dévore : leur gorge est sèche et sifflante, la salive même leur manque pour humecter leurs lèvres recouvertes d'une écume blanchâtre. Les plus courageux me suivent encore, car les envoyés de Msiri ont annoncé que, plus loin, nous trouverons quelques puits contenant un peu d'eau.

En effet, après sept nouveaux kilomètres, nous arrivons devant trois puits à peu près taris, pouvant donner chacun à peu près quatre litres par heure d'une eau fangeuse. Caisses et ballots sont immédiatement jetés à droite et à gauche, et chacun s'élance pour avoir sa part du liquide si longtemps désiré. Rien ne pourrait maîtriser mes trois cents hommes, rendus presque féroces par les souffrances intolérables de la soif. Des poussées formidables se produisent. Il y a des nez cassés, des yeux pochés, des corps piétinés avec des gémissements et des pleurs ! Spectacle indescriptible et écœurant !

Peu à peu cependant, le calme se rétablit. Je place des sentinelles près de chaque puits et j'en fais creuser de nouveaux. Pendant que les tentes se dressent, je m'entretiens en swahili avec les envoyés de Msiri. Kassokata, qui est leur chef, est un Wonguana de la côte orientale, établi depuis de longues années dans le Garanganja, où il dirige la culture du riz. Il me dit qu'il n'y a plus un seul blanc chez Msiri. Venus au nombre de quatre, les Européens sont repartis et sont allés établir leur camp sur le Lofoï, petit affluent de la Lufira, où le gibier est abondant.

Kassocota ajoute que la poudre et les cartouches que possédaient les blancs ont éclaté en tuant beaucoup de monde et en allumant un incendie qui a détruit toutes leurs richesses. Mais je ne puis lui arracher d'autres renseignements, ni savoir si ces Européens avaient le même drapeau que nous, les mêmes armes, les mêmes uniformes et les mêmes hommes.

Bref, à quelques heures de marche de Bunkeia, je n'en sa-

vais guère plus qu'à Kassongo Kalombo. Pas une seule fois, jusqu'à présent, le nom de Boula-Matari n'a frappé mon oreille. Qu'est donc devenue l'expédition du lieutenant Le Marinel?

Au rassemblement du matin, je constate la disparition de deux soldats et j'envoie aussitôt de petites escouades dans toutes les directions.

L'un de ces hommes, malade de dysenterie depuis quelques jours, s'est caché au passage de l'arrière-garde et n'a pu arriver jusqu'au camp. On le retrouve à moitié mort de soif; il succombe peu après.

L'autre, le nommé Semfish, un excellent soldat et un de nos meilleurs plongeurs, a déserté en emportant son fusil et sa boîte de cent soixante cartouches. Quelle idée folle a poussé ce malheureux à nous quitter? Au premier village qu'il atteindra, il sera hypocritement invité à se reposer dans une hutte, à se désaltérer ou à se rassasier et, confiant dans ces témoignages d'hospitalité, il sera traîtreusement assassiné par les indigènes, qui s'empareront de son arme et de ses munitions. Que la terre lui soit légère, si son corps n'est pas jeté aux vautours!

Il est huit heures du matin lorsque nous nous mettons en marche. Nous devons entrer aujourd'hui dans la capitale du Katanga, et chacun se réjouit à l'idée de se baigner, la bouche ouverte au niveau de l'eau, dans les ondes cristallines de l'Unkeia. Le plat de riz, cuit à l'eau, qui a hanté les rêves de nos nuits précédentes, nous apparaît en même temps, offrant de loin, à notre bouche avide, ses grains succulents.

Chacun, enfin, presse le pas afin d'atteindre plus vite cette nouvelle terre promise, que Arnold déclare d'une richesse inouïe et Ivens, d'une incomparable beauté. Le contraste sera donc bien grand, car le pays que nous parcourons est aride et monotone. Les dires des guides soutiennent notre espoir. Ils nous affirment que la population de Bunkeia est con-

sidérable, que les vivres y abondent, que l'eau y est bonne et fraîche. Aussi, la caravane va-t-elle d'un bon pas au-devant de toutes ces merveilles.

Après avoir franchi une dizaine de kilomètres, nous nous arrêtons près de quelques indigènes groupés à l'ombre d'un acacia. Ce sont de nouveaux envoyés de Msiri. Il paraît que la leçon d'hier n'a pas été inutile. Ils nous remettent de la part du roi, trois pots de pumbe, de quinze à vingt litres chacun, une petite pointe d'ivoire et un lingot de cuivre de plus de trente kilos. Ces deux derniers cadeaux font peu d'impression, mais le pumbe, accueilli par des exclamations joyeuses, est immédiatement dégusté.

Nous reprenons notre marche en avant. L'aspect du pays qui nous environne ne change pas. Au loin, devant nous et à notre droite, les collines de Bunkeia commencent à apparaître. Elles semblent nues et arides. Après avoir traversé de vastes plantations de sorgho, nous apercevons un village fortifié et entouré de cultures de manioc.

Un peu plus loin, et adossé à la chaîne des collines, s'étend un grand village dont les fossés sont cachés par une épaisse rangée de hautes euphorbes d'un vert sombre. Plusieurs autres agglomérations se dessinent à l'horizon.

Nous nous trouvons enfin en vue d'un grand village, assis au pied de trois petites collines, courant parallèlement à la chaîne méridionale : c'est Bunkeia, la fameuse résidence du trop fameux Msiri.

L'ensemble est d'une tristesse morne et ne répond guère aux descriptions pompeuses dont on nous a bercés.

Mais un mot, un seul : « de l'eau », passant par toutes les bouches, vient me tirer de mon désagréable étonnement.

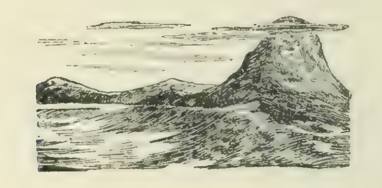
Je donne l'ordre aux guides de nous conduire sur les bords de l'Unkeia.

Obliquant vers l'Est, nous arrivons, après vingt minutes

de marche, à un fossé large de dix mètres et profond de quatre, au fond duquel croupissent quelques mares d'eau.

C'est l'Unkeia, aux eaux cristallines tant vantées !

Nos hommes se désaltèrent et, un quart d'heure après, le camp est établi de l'autre côté de la rivière, précisément à l'endroit occupé précédemment par les blancs qui, aujourd'hui, sont allés sur le Lofoï. Et nous ne pouvons nous empêcher d'appeler ce camp : « Camp de la déception », tant est grande notre désillusion !



CHAPITRE XIV

Chez Msiri, roi de Garanganja.

(Du 7 octobre au 22 novembre.)

Sommaire : **Enfin, nous pouvons boire ! — Arrivée de M. Legat, venant de Lofoï. — Il nous fait part des résultats de l'expédition Le Marinel et nous offre l'hospitalité de son poste. — Nous transférons notre camp à proximité de la résidence de Msiri. — Les envoyés du roi. — Je rends visite à Msiri. — Sa réception. — Une estrade de crânes humains. — L'entourage du monarque. — Msiri prélude lui-même à une série de danses. — Aspect de la résidence de Msiri. — Orgueil de ce potentat. — Lettre de Legat me dépeignant la situation politique de la région. — Msiri ne veut point reconnaître l'autorité de l'Etat Indépendant. — Sa ruse et sa duplicité. — Confidences de son fils. — Je prends congé de Msiri. — Encore la soif. — Arrivée au poste de Lofoï.**

Ces réflexions durèrent à peine le temps de les faire, car la soif nous dévorait. Je me réservai un de ces étangs minuscules et, imitant mes hommes, j'entrai dans l'eau jusqu'au cou. Après avoir écarté la surface légèrement poussiéreuse de l'eau, je mis la bouche à hauteur de celle-ci, éprouvant une sensation délicieuse à sentir cette eau, quoique tiède, glisser entre mes lèvres, rafraîchissant mon gosier embrasé. J'ai certainement ressenti à ce même moment, l'une des plus grandes jouissances de ma vie. Ce que j'ingurgitai ainsi m'est impossible à dire, mais je ne sortis de cette eau rafraîchissante que lorsque je fus plus que complètement désaltéré.

Le camp s'établit sur la rive gauche de la rivière.

Nous avions à peine installé notre tente que M. Legat arriva, nous souhaitant la bienvenue et nous offrant l'hospitalité dans son poste, établi sur la rive droite de la rivière

17

Lofoï, affluent de la Lufira, à trois journées de marche de notre camp. Il avait reçu la lettre que j'adressais collectivement au village de Bunkeia, aux résidents belges, anglais, portugais.

Legat, ancien sous-officier de l'armée belge, est une figure congolaise originale. C'est le type par excellence de cette catégorie très rare d'Européens qui ont adopté, non seulement les habitudes des indigènes, mais aussi leur cuisine et leur laisser-aller. Petit, maigre, nerveux, noir de poils, teint basané, œil enfoncé et vif, homme énergique et résolu, Legat était un de ces Africains auquel on pouvait donner un ordre quel qu'il fût, avec la certitude qu'il serait exécuté. Il s'assimilait avec une très grande facilité les langues ou les dialectes nombreux du centre africain, et il savait s'attirer la sympathie des indigènes.

Lorsqu'il se présenta à notre campement, escorté de ses porteurs de hamac, Legat souffrait d'une rage de dents qui ne lui laissa de répit que lorsque le docteur Briart lui eut enlevé la dent malade. Cette extirpation ne fut pas des plus simple, car le docteur, en ce moment atteint d'une forte fièvre et alité, voulait remettre l'opération au lendemain matin. En vain fit-il comprendre à Legat que la fièvre l'empêcherait de procéder à l'opération d'une façon normale, sa vue étant troublée et sa main peu sûre : rien n'y fit. Legat vint même me demander d'intercéder pour lui près du docteur, et malgré ma remarque, que le docteur, très accablé en ce moment, pouvait bien se tromper de dent, il tint bon, tant son mal était violent. Sur ma prière, le docteur s'exécuta de bonne grâce, et le patient fut introduit dans ma tente.

L'état de Briart était encore plus pitoyable que celui de Legat. D'une main que la fièvre rendait tremblante, il assujettit ses lunettes et, prenant la pince, il commença l'inspection de la partie malade. A plusieurs reprises, il essuya ses lunettes et ce ne fut que sur l'indication du patient qu'il opéra,

car il n'y voyait rien. L'opération dut être répétée : la première ne débarrassa Legat que d'une dent bonne et saine. Malgré cette extirpation double, qu'il aurait pu éviter s'il avait attendu jusqu'au lendemain matin, Legat reprit bientôt sa gaîté et son entrain habituels.

Il me raconta l'arrivée de l'expédition Le Marinel à Bunkeia, expédition dont il faisait partie. Il m'apprit comment Le Marinel, ayant perdu dans un incendie la plupart de ses marchandises et de ses munitions, avait installé à Lofoï, à proximité de la mission anglaise, le poste que lui, Legat, commandait actuellement. Le Marinel était certain, en effet, d'y trouver un ravitaillement assuré pour les soixante-quinze soldats formant la garnison de ce poste, grâce à la grande quantité de gibier de toute espèce existant sur les bords de cette rivière, et dont nous avions vu nous-mêmes les immenses troupeaux, lors de notre traversée des monts Kibalas et après les chutes de D'Juo.

Le Marinel, après quelques semaines seulement de séjour, s'en retourna par où il était venu, promettant à Legat de revenir bientôt avec une expédition plus forte, afin de prendre possession des territoires formant la partie Sud-Est des frontières de l'Etat.

Sur la remarque que je lui fis que le drapeau étoilé d'or ne flottait pas sur la résidence du roi Msiri, Legat m'apprit que celui-ci avait jusqu'à présent refusé de reconnaître la souveraineté de l'Etat.

Le 9 septembre, le surlendemain du jour de notre arrivée, Legat nous quitta pour retourner à son poste, après nous avoir priés d'accepter son hospitalité, lorsque nos affaires seraient terminées à Bunkeia.

Le soir même de ce jour, alors que tout le camp commençait à se livrer au sommeil, des cris d'appel se firent entendre du côté de la rivière, puis le calme se rétablit.

Etant sorti de ma tente, je vis apparaître deux sentinelles portant un de nos Batételas, dont le dos ruisselait de sang provenant d'une large et profonde blessure. Elle avait été produite par le jet d'une lance dont le fer avait pénétré au moins de vingt centimètres, ce qui indiquait avec quelle violence elle avait dû être projetée. Le blessé nous apprit que, s'étant rendu à la rivière pour chercher de l'eau, il avait été assailli par deux indigènes ; l'un lui avait volé sa bouteille, en même temps que l'autre lui lançait son arme. Le docteur avait à peine sondé la plaie que le pauvre diable de Batétéla expirait.

Que signifiait cette lâche agression? Etait-elle l'œuvre d'un Bassanga ou d'un Batéké?

Il est vrai que, lorsque les ambassadeurs que j'avais envoyés, selon la coutume, au roi Msiri, pour lui annoncer mon arrivée dans sa résidence, et lui demander le jour où je pourrais lui rendre visite, il me fit savoir, par la même voie, que je devais me méfier des Bassangas qui s'étaient révoltés contre son autorité.

Cette agression était-elle un avertissement ou une ruse?

Les Bassangas, croyant voir en moi un ami ou un allié de Msiri, voulaient-ils me prévenir de leurs intentions à mon égard, si je faisais alliance avec Msiri, ou bien ce chef sanguinaire avait-il employé, en faisant accomplir cet acte odieux, une ruse qui, comme conséquence de la révolte des Bassangas qu'il m'avait apprise, devait me faire croire que cette agression nocturne était l'œuvre des Bassangas?

Connaissant la réputation d'astuce et de fourberie de Msiri, je fus, après quelques instants de réflexion, convaincu que cette agression était son œuvre et je pris immédiatement la résolution d'aller établir mon camp tout près de sa résidence, en lui faisant savoir que, si pareil fait se reproduisait, je l'en rendrais entièrement responsable.

Dès l'aube du lendemain, des envoyés furent expédiés à Msiri pour l'informer de mes intentions, en même temps que les tentes se pliaient et que la caravane se mettait en marche vers la résidence du roi de Garanganja.

Après une demi-heure de marche, elle arriva près du village de Dona Maria de Fonsecca, nom d'une femme de Msiri, mulâtresse portugaise, favorite du despote. J'établis mon camp en face de ce village, qui en était séparé de quelques centaines de mètres par un marais à sec en cette saison. Sur la droite, à cinq cents mètres du village de la favorite, entre deux collines arides, s'élevait le boma de la résidence royale. Derrière notre camp, à deux cents ou trois cents mètres, se dressaient les huttes nombreuses du village d'un des fils de Msiri, Mukanda Banda, dont le boma était caché presque entièrement par d'énormes euphorbes.

Le camp était à peine installé que je reçus la visite de la favorite du roi de Mukanda Banda et d'un envoyé du roi, qui tous les trois venaient me présenter leurs hommages et m'assurer de leurs sentiments amicaux.

Mon arrivée inopinée, alors que l'on me croyait encore au campement de l'Unkeia dont l'endroit m'avait été désigné par Msiri lui-même, il y avait deux jours à peine, avait semblé mettre en émoi toute la population, qui ne savait ou semblait ignorer à quoi attribuer ce changement de ma part.

L'envoyé du roi, tout en me transmettant les salamalecs de son maître, me fit connaître que celui-ci déclarait ne pouvoir assumer aucune responsabilité pour un méfait quelconque que pourraient commettre les Bassangas révoltés, attendu que ceux-ci ne se gênaient pas, prétendait-il, pour lancer la nuit, du haut des collines, des flèches dans son propre village.

Je lui fis répondre incontinent que, puisqu'il n'était pas le chef du pays, il était inutile que je lui rendisse visite et que, dans quelques jours, je me mettrais en relations avec les Bassangas.

Cette réponse dut froisser la vanité de l'orgueilleux potentat et lui faire peur en même temps, car, le lendemain, il me fit savoir qu'il était le maître incontesté de son royaume et que mes gens seraient respectés. Il me fit prier d'attendre encore quatre jours avant de lui faire visite, parce qu'il désirait me recevoir avec pompe et qu'il devait rappeler à cet effet une partie de ses guerriers, qui se trouvaient en ce moment sous les ordres de son frère, en lutte avec les Bassangas.

Le jour de réception arriva. C'était le 11 octobre 1891. Ce jour-là, j'avais écris à Legat la lettre suivante :

Bunkeia, le 11 octobre 1891.

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous communiquer la lettre de M. le Gouverneur général, en date du 21 août 1890, dans laquelle il me demande d'établir un poste d'un officier, un sous-officier et trente hommes à l'extrême frontière méridionale de l'État. Mais ce, dans le cas peu probable où l'expédition de M. Le Marinel subirait un revers ou ne pourrait atteindre ce but.

Par suite d'un incendie qui a détruit la plus grande partie de ses marchandises, M. Le Marinel, d'après ce que vous m'avez dit, aurait été obligé, à peine arrivé, de rentrer à Bena-Lussambo pour y chercher les articles qui lui font défaut et créer un poste sur la petite rivière Lofoï, affluent de la Lufira. D'après vous, ce poste ne serait que provisoire.

Je viens, par la présente, me mettre à votre entière disposition dans le cas où vous voudriez transférer ce poste à l'extrême frontière méridionale de l'État, ainsi que l'ordonnent les instructions susmentionnées de M. le Gouverneur général.

Voici l'itinéraire que je compte suivre, si j'obtiens des guides du Roi Msiri : Quittant Bunkeia, nous visiterions les mines des monts Kalabi, toucherions au village de Katanga pour atteindre le grand centre de N'Tenke. De là je rayonnerais et pousserais probablement jusqu'aux monts Mungneke. Dans le cas où Msiri, qui est en guerre avec cette partie de son royaume, me refuserait des guides ou voudrait de n'importe quelle façon me faire servir ses intérêts, je me dirigerais vers votre poste où le gibier abonde et, après y avoir fait ample provision de viande, je suivrais le cours de la Lufira jusqu'à la hauteur de N'Tenke.

Ces itinéraires pourront naturellement être modifiés, soit que vous nous accompagniez, soit que leur changement s'allie aux intérêts de l'État.

Étant depuis plus longtemps dans ce pays, vous devez mieux connaître que moi la situation politique du royaume de Msiri qui, d'après ce qu'il semble, paraît être en ce moment très compliquée, et les rapports du vieux monarque, avec une grande partie de ses sujets, très tendus.

Les Bassangas tiennent campagne contre ce chef et occupent précisément la partie que je désire visiter. Il peut se faire que mon expédition soit inquiétée dans sa marche vers N'Tenke, ce qui entrerait tout à fait dans les vues de Msiri, car nous nous verrions alors forcés de faire la guerre aux Bassangas. Mais le contraire peut également arriver et, dans ce cas, ne viendrait-il pas à l'idée de ce vieux chef que nous faisons cause commune avec les révoltés?

Cela étant, vous laisserait-il tranquille dans votre poste de Lofoï?

Dans la première hypothèse nous saurons toujours, je le crois, nous tirer d'affaire, mais dans la seconde, étant déjà trop éloigné pour vous aider, votre poste pourra-t-il résister ou tenir longtemps?

Pour ce qui concerne la marche de mon expédition, j'ai tous mes apaisements. Que Msiri le veuille ou non, je me dirigerai vers le sud par n'importe quelle route, mais je ne veux en aucune manière vous créer des difficultés dans le cas où vous resteriez au poste de Lofoï.

Veuillez donc me faire savoir quelles mesures vous comptez prendre, quelles sont vos intentions, tout en notant que je mets tous mes hommes à votre entière disposition pour la réalisation du but poursuivi par l'État.

L'établissement d'un poste de l'État au Lofoï me décharge en partie de la mission éventuelle dont m'avait chargé M. le Gouverneur général. C'est à vous qu'il revient de m'en décharger complètement.

En attendant votre réponse, veuillez agréer...

(*S.*) A. DELCOMMUNE.
Chef de l'expédition d'exploration du Katanga.

A Monsieur le lieutenant Legat,
Chef du Poste de Lofoï, Katanga.

Dès la veille, mes adjoints m'avaient tous demandé de m'accompagner chez Msiri ; les uns et les autres croyaient avoir ce droit par suite d'abstention antérieure. Je les mis d'accord en déclarant que le sort déciderait de celui d'entre

eux qui resterait à la garde du camp, et gaiement tous les trois s'occupèrent à l'évoquer. Ce fut Briart qui fut désigné pour rester au camp.

Laissant une vingtaine de soldats sous le commandement de Briart, la troupe quitta le campement. Elle était composée de cent vingt soldats, dont l'uniforme était encore passable, mais dont l'allure martiale était irréprochable. Elle était commandée par le sergent Cassart et par le sergent-major noir Musa Kanu. A la tête de la colonne, je chevauchais sur le dernier de nos ânes, ayant à mes côtés l'ingénieur Diderrich.

Notre petite troupe, l'arme sur l'épaule, avait belle et fière allure et faisait l'admiration des indigènes, accourus en foule, qui nous escortèrent à distance respectueuse jusqu'à la résidence royale.

A cent pas du boma de Msiri, les clairons sonnèrent aux champs. Immédiatement les portes de la résidence s'ouvrirent et les guerriers de Msiri sortirent du village, s'alignant à droite et à gauche du chemin qui nous restait à parcourir. Ils étaient cinq à six cents environ. Aussitôt que je m'arrêtai, à quelques pas seulement de la porte du village, l'un des envoyés du roi vint me prévenir que celui-ci désirait me souhaiter en personne la bienvenue en dehors de sa résidence, avant de m'en faire les honneurs.

Immédiatement, je donnai l'ordre à Cassart, qui connaissait mes intentions, de faire sonner le déploiement en tirailleurs. Quarante soldats se détachèrent de la troupe et allèrent, sous les ordres de Musa Kanu, occuper les côtés extérieurs de la place où nous nous trouvions, tandis que les quatre-vingts autres se dédoublaient et occupaient, sur une distance de quarante à cinquante mètres, les mêmes côtés intérieurs de la place. De cette façon, les guerriers de Msiri et la masse des indigènes se seraient trouvés entre deux feux, en cas de trahison quelconque de la part du vieux despote.

Des fauteuils et des chaises en bois furent avancés pour l'usage des Européens. Je les fis placer du côté droit de la place, à trente mètres à peine de la porte de la résidence royale, mais ils ne furent employés par nous qu'après l'arrivée de Msiri dont le trône, espèce de fauteuil en bois sculpté, placé sur une sorte d'estrade, était recouvert d'un riche pagne rouge à franges d'or. A côté de ce fauteuil se trouvait un petit tabouret également sculpté, recouvert d'une étoffe de soie noire. Ce trône improvisé se trouvait à quelques pas en avant d'un tréteau, consistant en une claie de deux mètres carrés reposant sur quatre piquets en fourches. Sur cette claie étaient amoncelées quelques douzaines de têtes humaines, les unes complètement racornies, d'autres fraîches, au milieu de crânes complètement nus.

En attendant l'arrivée du roi, un grand nombre de tambours étaient venus se placer derrière l'estrade royale, faisant résonner les échos d'alentour de leurs tintamaresques concerts, pendant que les guerriers de Msiri déchargeaient en salves continuelles leurs fusils chargés à blanc.

Msiri se faisait attendre. Un de ses courtisans, voyant que l'impatience commençait à me gagner, s'approcha de moi et me dit que le roi s'affublait de ses plus beaux atours, ainsi que la dernière femme qu'il venait d'épouser il y avait à peine quelques jours, pour le moment grande favorite, qu'il avait l'intention de me présenter.

Après quelques instants de nouvelle attente, les tams-tams de Msiri résonnèrent à l'intérieur de sa résidence et bientôt Msiri apparut, affublé de grotesque façon.

Il était accompagné d'une femme insignifiante par elle-même et dont la jeunesse était le seul attrait. Elle était richement vêtue, la tête entourée d'un foulard en soie, s'enroulant à la mode pittoresque des femmes de l'Angola.

Autour de Msiri, des féticheurs, des courtisans et une cin-

quantaine de ses guerriers favoris, lesquels, comme ceux qui nous entouraient, étaient armés en guerre.

Le vieux roi s'avança, s'appuyant sur l'épaule de sa nouvelle épouse, la démarche traînante, et, lorsqu'il prit place sur son trône, un silence solennel succéda aux cris qu'avait poussés la foule à la sortie de son chef.

Le tabouret fut occupé par sa femme.

Lorsque celle-ci et le roi furent assis, nos quatre clairons sonnèrent aux champs, et je me dirigeai seul vers la place qu'occupait Msiri.

A quelques pas de l'estrade, je mis pied à terre et abandonnai ma monture aux mains d'un soldat, qui l'emmena. Resté seul devant Msiri, les clairons s'étant rangés de chaque côté et en avant de l'estrade, je portai la main à mon large chapeau de feutre. A ce signal, car c'en était un, les clairons sonnèrent aux champs et une salve formidable, faite par nos cent vingt soldats avec une régularité qui eût fait honneur à des troupes européennes, accentua énergiquement le salut que je fis au roi de Garanganja. Msiri se leva tout aussitôt, descendit de l'estrade et vint me serrer la main.

Voulant sans doute imiter notre exemple, les guerriers de Msiri déchargèrent aussi leurs armes, mais avec un désaccord complet. Des acclamations frénétiques saluèrent ces entrées en matière.

Msiri, en véritable Unia moesi, connaissait à fond la langue swahili.

Il me dit qu'il voulait fêter mon arrivée par de grandes danses qu'il commencerait lui-même, et, après avoir serré la main de Diderrich et de Cassart, que je lui présentai, il retourna prendre sa place, pendant que nous allions occuper les sièges qui nous étaient destinés.

Sur un signe de Msiri, les tambours commencèrent à battre le pas d'une de ces danses africaines, remarquables par leurs contorsions et leur extrême lascivité.

Un souffle de volupté passa sur la foule. Des centaines de hanches commencèrent à se mouvoir aux sons cadencés des tambours, excitant, par l'accentuation progressive de leurs mouvements, les danseurs et les danseuses à prendre place dans le cercle réservé aux ébats.

Mais personne ne bougea. On savait que le monarque lui-même devait ouvrir la danse avec sa favorite.

Enfin Msiri se leva et, retroussant son pagne qui traînait jusqu'à terre, il prit place vis-à-vis de sa femme. Bientôt son vieux corps se déhancha aux sons de plus en plus saccadés des tambours et aux acclamations frénétiques de tout ce peuple, qu'un vent de folie érotique semblait secouer.

Mais si la femme de Msiri excellait dans cet art de la danse, si cher à toutes les tribus africaines, les reins du vieux monarque ne purent supporter longtemps cette sarabande endiablée et il dut s'arrêter, tout essouflé de l'effort qu'il venait de faire.

Appuyé sur l'épaule de sa femme, laquelle semblait à regret renoncer à ces ébats qui n'avaient laissé chez elle d'autres traces qu'une flamme plus vive dans ses grands yeux noirs, il regagna sa place et donna le signal de la danse générale. Aussitôt une centaine de femmes, de tout âge, s'avancèrent au centre de la place restée libre et commencèrent une série de danses auxquelles vinrent bientôt prendre part une centaine d'hommes.

Malgré l'excitation que commençait à donner la danse, elle n'arriva pas à ce degré de frénésie que les voyageurs ont souvent constaté, lorsque ces divertissements avaient lieu pendant la nuit. Les hommes surtout étaient moins entraînés et, quoique beaucoup de jeunes femmes eussent laissé retomber sur leurs hanches le pagne qui recouvrait leurs seins durs et fermes, la furia était loin d'avoir atteint son apogée.

Ce peu d'exaltation était causé par le manque de boissons

fermentées dont l'absorption est généralement le prélude de ces réjouissances. Sans doute le vieux Msiri, craignant un conflit quelconque, l'avait-il défendu. Toujours est-il que l'entrain, d'ordinaire effréné, fit totalement défaut à ces danses.

Pendant que le bal improvisé se terminait plutôt piteusement, le roi Msiri était rentré dans sa résidence, en me conviant à le suivre. Diderrich et moi nous nous rendîmes à son invitation, pendant que Cassart rassemblait ses soldats et les massait, suivant mes ordres, à la porte du village. Msiri nous reçut sous la véranda d'une maison construite sur le modèle des habitations de la côte portugaise.

Six maisons semblables, se touchant presque, formaient les divers dortoirs de Msiri, car le vieux potentat, par crainte des représailles, ne dormait jamais deux nuits dans la même case et souvent même il allait abriter sa peur dans les différents villages qui entouraient sa résidence habituelle.

Une centaine de huttes, grandes et petites et de différentes formes, complétaient l'ensemble de cette résidence.

Ce village était entouré d'un boma construit en gros troncs d'arbres, entre lesquels des meurtrières avaient été ménagées ; il était flanqué d'un large fossé. La partie réservée à Msiri, et qui comprenait ses six habitations, était entourée d'un second boma, revêtu intérieurement et extérieurement d'une épaisse couche de chaume, afin d'intercepter les regards indiscrets.

Msiri nous reçut assis dans un large fauteuil, et nous eûmes tout le loisir de l'examiner.

Il était réellement laid, physiquement parlant. Sa vieille figure, couverte de rides, était plutôt celle d'un chimpanzé que d'un être humain. Mais, ce qui attirait tout de suite l'attention, c'était le développement excessif de son front, qui s'élargissait au-dessus de deux yeux petits et d'une vivacité extrême, constituant la partie remarquable de cette tête phénoménale.

Quand on observait ce vaste front bombé et proéminent, on était porté à croire réel tout ce qui se disait d'extraordinaire sur le compte de ce roi, dont la réputation s'était étendue bien au delà de son vaste empire. En effet, cet homme primitif, obscur, unia moësi d'origine, avait su, pendant un de ces voyages de trafiquant d'esclaves dans cette contrée, conquérir la confiance du vieux roi du Katanga et, au moyen de crimes de toute espèce, il avait su prendre sa place. Son ambition avait rêvé un empire immense, plus puissant que celui du fameux Tippo-Tip, qu'il connaissait et dont il ne parlait qu'avec dédain.

Il s'enorgueillissait d'avoir pris comme femme la fille d'un blanc, d'avoir des maisons comme les blancs, et d'être même plus puissant que ceux-ci. Il était dans le vrai, attendu qu'il ne les connaissait que par des visites assez peu fréquentes de trafiquants portugais, métis ou mulâtres, venant du Bié, ou de missionnaires anglais qui, rendus chez lui, obéissaient à tous ses caprices.

Plusieurs de ses fils et de ses anciens serviteurs, qu'il avait amenés de l'Unia moësi, commandaient, me disait-il, à des territoires bien plus étendus que le Katanga lui-même, aussi bien vers le Nord, dans le pays des Balubas, que vers le Sud, jusqu'aux rives du Zambèze ; et aussi bien dans l'Est, au delà du lac Banguelo, que dans l'Ouest, vers le pays du Muatyamvo jusqu'aux marais du lac Dilolo.

A toutes les questions que je lui posai sur le pays au Sud de Bunkeia, et où devaient exister des mines de cuivre que je voulais visiter, il me répondit que ce pays était en guerre, que la famine y régnait, et il me déconseillait fortement de m'y rendre.

Lorsque je l'invitai à reconnaître et à accepter le pavillon de l'État, il détourna la conversation et m'apprit aussi, chose que j'ignorais complètement, que, depuis quelques

jours, il savait qu'une troupe d'Inglézés (Anglais) était sur les bords du Banguelo et qu'elle se dirigeait vers sa résidence.

« Les Padra (Missionnaires) qui habitent chez moi (au » Lofoï), me dit-il, m'avaient déjà informé, il y a longtemps, » de l'arrivée de cette troupe qui devait venir faire alliance » avec moi. Mais, ajouta-t-il, Msiri est un roi puissant qui » ne veut accepter la bandeira (pavillon) de n'importe qui, » pas plus celui des Inglézés que le tien. »

J'eus beau lui dire que mon pavillon était le même que celui du poste de Lofoï, qu'en reconnaissant la souveraineté de l'État il obtenait sa protection, et que, sa soumission faite, notre devoir était de le protéger contre les Bassangas révoltés et de rétablir l'ordre dans son royaume, ce que nous ne manquerions pas de faire.

Msiri réfléchit quelques instants, puis se leva, annonçant ainsi, sans autre réponse à ma proposition, que l'entretien était terminé.

L'entrevue avait duré au moins une heure.

En prenant congé, il me dit qu'il me rendrait ma visite dans quelques jours. Je lui fis part de mon intention de rester encore chez lui pendant une huitaine de jours, afin de laisser mes hommes se reposer. Je lui demandai de me fournir à ce moment-là des guides pour me rendre directement à N'Tenke ; il me répondit assez brusquement qu'il donnerait des ordres pour que rien ne manquât aux hommes de mon expédition, mais que, pour le reste, nous en reparlerions lors de sa visite.

Le front du vieux despote s'était plissé à la fin de cette entrevue et il était manifestement visible que mes demandes successives l'avaient mis de mauvaise humeur. Aussi ses adieux furent moins cordiaux que son accueil. Il nous laissa regagner seuls la porte du village.

Les danses à l'extérieur avaient cessé, mais la foule était tout aussi animée.

Notre rentrée au camp se fit dans le même ordre et le même cérémonial qu'à notre départ.

Chaque jour qui suivit cette entrevue et qui précéda la venue du roi, je reçus la visite, tantôt des envoyés de Msiri, tantôt de sa favorite ou de son fils Mukanda Banda. Chaque fois, je savais que toutes ces conversations étaient fidèlement rapportées à Msiri ; je montrais que ma résolution de me diriger vers N'Tenke était irrévocable et qu'avec ou sans guides, j'y arriverais. L'un et l'autre eurent beau chercher à me démontrer que je ne pourrais effectuer ce voyage qu'en entrant en conflit avec les Bassangas, qui occupaient tout le territoire compris entre Bunkeia et N'Tenke, et que ces contrées souffraient de la famine par suite du manque de pluies : je persistai dans ma résolution.

Le 14 octobre, je reçus la réponse suivante de M. Legat :

DISTRICT DU LUALABA — Lofoï, le 13 octobre 1891.

Monsieur,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 11 courant, à laquelle je m'empresse de répondre.

Lors de son départ, M. le commandant Le Marinel me laissait les instructions suivantes : Occuper un point sur la rivière Lofoï pour y construire une station ; amener insensiblement les indigènes à se grouper autour de la station sans distinction de race, ni de parti ; ne pas se mêler à la guerre entre Msiri et les Bassangas, mais faire respecter l'État par l'un et l'autre.

Une partie de ce programme est maintenant exécutée ; le seul point sur lequel j'ai échoué jusque maintenant, c'est de réunir les populations sur le Lofoï. Je dois dire que cependant il y a beaucoup d'espoir de réussir de ce côté ; les missionnaires anglais se sont installés près de la station. et Maria da Fonsecca, la femme principale du chef, a, sur l'ordre de ce dernier, envoyé des gens pour faire des plantations près de la station, de façon à y trouver de la nourriture dans le cas où une partie de la population quitterait Bunkeia pour s'établir sur le Lofoï ; tout me fait présumer que cet exemple sera suivi d'autres chefs indigènes.

Pour ce qui est de la guerre, Msiri m'avait fait écrire une lettre par M. Granford (un missionnaire anglais), pour me demander de l'aider dans la guerre contre les Bassangas ; j'ai répondu par un refus catégorique. Quant aux Bassangas, ils savent très bien que tout en étant l'ami de Msiri, je suis aussi le leur.

Les deux partis ont été prévenus que toute atteinte portée au pavillon de l'État serait réprimée par la force des armes ; jusque maintenant, cet état de choses a été respecté par Msiri et par les Bassangas, aucun des deux partis ne voulant obliger l'État à soutenir son ennemi. Msiri, cependant, a essayé par quelques fourberies à me faire prendre son parti, ce qui n'a pas réussi.

Je pensais conserver cette ligne de conduite, jusqu'à l'arrivée de M. le commandant Le Marinel, qui aurait décidé. L'arrivée de votre expédition peut peut-être me forcer à agir d'une autre façon, mais ceci est peu probable.

Dans l'hypothèse que vous auriez une affaire avec les Bassangas, je puis transporter la station à Bunkeia (s'il y avait nécessité) et serai assez fort avec l'appui des Ba-Jékes (Msiri) pour faire respecter le pavillon de l'État.

Quant à l'hypothèse où vous seriez obligé de quitter Bunkeia sans accord avec Msiri, je ne crois pas que pour cela celui-ci oserait s'attaquer à la station du Katanga. La situation de Msiri est trop précaire en ce moment, et ce serait presque sa perte certaine ; notez que ce chef est trop intelligent que pour ne pas se rendre compte de sa situation. Seulement, dans ce cas, je serais obligé de rester à la station, de façon à avoir tout mon monde sous la main et prêt à tout événement, et ne pourrais donc vous accompagner dans le Sud.

Le seul côté où Msiri pourrait m'ennuyer, serait dans la suppression du peu de vivres qui viennent de Bunkeia, et encore j'en doute, car la population lui obéit peu, et ses propres gens, aussi bien que les Bassangas, tiennent à se défaire du vieux despote.

Depuis que je suis à la station du Katanga, plus de la moitié de la population de Bunkeia s'est enfuie, soit vers le Luapula, soit vers le Lualaba (Casembé) ; le vieux monarque a été impuissant, chaque fois, à réprimer ces fuites. Il aurait peut-être été de mon devoir de tâcher de retenir ces populations, mais, en agissant ainsi, je risquais de rendre son ancienne puissance à Msiri, que je connais comme un ambitieux et un despote qui n'aurait pas alors consenti un autre pouvoir à côté du sien, ce qu'il est presque forcé de subir maintenant.

Je crois donc, Monsieur, que vous pourrez, sans porter atteinte à la sécurité de la station du Katanga, partir pour le Sud par le chemin que vous jugerez le plus convenable, sans attendre la permission ou les guides que Msiri ne voudra probablement jamais vous donner pour cette direction. Mais dans ce cas, je le répète, il me sera impossible de vous accompagner, devant conserver toutes mes forces sur le Lofoï : ma station n'étant pas encore complètement fortifiée, ni à l'abri d'un coup de main.

Je vous prie, Monsieur, de disposer de ma personne pour tous renseignements, etc., dont vous pourriez avoir besoin et veuillez agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

(*S.*) M. LEGAT,
Lieutenant, commandant la station du Katanga.

Monsieur A. Delcommune, commandant l'expédition d'exploration du Katanga.

P. S. — Quant à transférer la station du Katanga aux frontières méridionales de l'État, je crois bien faire pour le moment, en me conformant strictement aux ordres du commandant Le Marinel et en restant à la station du Lofoï jusqu'à son arrivée.

(*S.*) LEGAT.

Les vivres étaient abondants au camp. Le riz, que nous avions si souvent entrevu dans nos rêves d'affamés, existait en grande quantité; chèvres, poules, moutons, légumes indigènes, faisaient nos délices. Ce qui manquait le plus, c'était l'eau fraîche, mais l'on y remédiait par l'absorption du pombé qui, filtré et additionné d'un peu de miel, faisait une boisson délicieuse.

A plusieurs reprises, le brave Legat nous envoya des quartiers de venaison : antilopes, zèbres, buffles, phacochères. De son côté, Msiri ne manquait pas, chaque jour, de nous envoyer son cadeau en vivres.

Le jour fixé pour la visite du roi arriva, mais Msiri ne vint pas. Je fis prendre de ses nouvelles et j'appris que le vieux monarque était malade ou se faisait passer pour tel. Le lendemain, je me rendis chez lui sans aucune pompe, accompagné

cette fois du docteur Briart, de mon interprète et d'une petite escorte. Nous fûmes introduits sur-le-champ dans sa résidence, mais nous dûmes attendre au moins un quart d'heure avant que Msiri se montrât.

Il paraissait encore plus cassé que lors de notre première entrevue et sa figure plus ratatinée, mais ses yeux avaient conservé toute leur vivacité. Il n'était pas de bonne humeur et, lorsque je lui en demandai la cause, il me dit qu'il était mécontent de son frère Likoukou, qui faisait campagne contre les Bassangas et qui avait établi ses campements sur les bords de la Lufira, à quelques jours en amont du poste de Lofoï. Il prétendait que son frère n'agissait pas assez rapidement avec les révoltés et qu'il laissait ceux-ci continuer à faire le commerce de sel avec les riverains du lac Moero. Il me dit aussi qu'il était décidé à aller lui-même prendre le commandement de ses troupes.

Je lui reparlai de mon voyage dans le Sud et, à ma grande surprise, il m'offrit immédiatement des guides. Mais, ajouta-t-il, je les ferai accompagner d'une cinquantaine de mes plus vaillants guerriers, car j'ai une mission à leur confier pour mon brave Tenke, qui est un de mes hommes de confiance.

Je remerciai Msiri, tout en me réservant, *in petto*, de savoir à quoi il fallait attribuer ce brusque revirement du vieux monarque.

Je lui reparlai également de l'intérêt qu'il avait à reconnaître la souveraineté de l'État Indépendant, dont la protection le déchargerait complètement des soucis et des tracas que lui causait la révolte de plusieurs parties de son empire. J'eus beau lui développer les avantages qu'il récolterait de sa soumission aux lois de l'État ; le vieux despote, que cette question semblait irriter profondément, répondit brutalement :

« Je suis maître chez moi et, tant que je vivrai, le royaume » de Garanganja n'aura pas d'autre maître que moi. »

Malgré mes efforts pour le convaincre qu'il resterait, après sa soumission à l'État, aussi grand chef qu'il l'était aujourd'hui et qu'à part la guerre qu'il ne pourrait plus faire sans autorisation, les têtes qu'il ne pourrait plus couper de sa propre autorité, il continuerait à gouverner son peuple pacifiquement, en percevant lui-même les impôts et en pouvant devenir, par la toute-puissance des armes de l'État, le plus grand de tous les chefs qu'il pouvait connaître.

Rien n'y fit, loin de là.

Voyant le peu de succès de mes propositions, j'ajoutai :

« Réfléchis bien, roi de Garanganja. A l'heure présente » tu as peur de tout ; tu te caches pour dormir ; tu crains » qu'on t'empoisonne ou qu'on te tue ; tes plus fidèles sujets » éveillent ta méfiance ; tu n'as ni repos, ni tranquillité. » Pour que tout cela change, il suffit que tu acceptes la pro» tection de Boula-Matari, que tu fasses hisser sur tous tes » villages son drapeau étoilé, pour que tout se calme et que » l'abondance et la prospérité renaissent dans ton pays. » Décide de ton sort toi-même. Je pars dans cinq jours et » j'attendrai ta réponse jusque-là. »

Au fur et à mesure que ces paroles étaient prononcées, je voyais la figure de Msiri se détendre. Mais, fourbe comme il l'était, il me crut apparemment aussi fourbe que lui, et ce fut sous cette impression que son front se contracta de nouveau comme si subitement une pensée mauvaise venait d'y éclore.

Cette seconde entrevue se termina identiquement comme la première. Sans proférer une parole, le roi se leva et nous nous retirâmes.

En sortant de chez Msiri pour rentrer au camp, je devais passer près du village de la favorite, Dona Maria de Fonsecca. L'idée me vint que le moment était propice pour recueillir quelques renseignements qui devaient achever de me faire comprendre le mobile auquel obéissait Msiri en ne s'oppo-

sant plus à mon voyage dans le Sud, mais en me proposant, au contraire, des guides escortés d'une cinquantaine de ses guerriers. La politique que suivait le vieux despote vis-à-vis de mon expédition, et les résultats qu'il espérait en retirer, étaient trop visibles pour que je ne me tinsse pas sur mes gardes. Il voulait arriver, par tous les moyens possibles, à ce qu'un conflit surgît entre mon expédition et les Bassangas. Évidemment, l'escorte qu'il me proposait, soi disant chargée d'une mission pour N'Tenke, n'avait d'autre but que de me susciter, par sa conduite ou autrement, des ennuis avec les Bassangas, d'où il serait résulté une guerre inévitable.

C'était le renouvellement de la tactique de Kassongo-Kalombo.

Or, la guerre avec les Bassangas était la guerre jusqu'aux frontières méridionales de l'État et, comme conséquence, l'impossibilité pour l'expédition de se renseigner sur les richesses commerciales et minières de ces territoires, recherches qui étaient le but même de mon voyage. Je résolus, dès lors, de déjouer les projets de Msiri et de faire paisiblement l'exploration de ces territoires.

A notre arrivée dans le village de Maria de Fonsecca, la favorite nous reçut avec le plus grand empressement. Il est vrai que, pendant ses nombreuses visites au camp, nous nous étions montrés très généreux envers elle. Elle nous fit entrer dans sa grande case et nous offrit des rafraîchissements qui consistaient en pumbe, en petits morceaux de canne à sucre, avec de l'eau et du miel.

Durant la conversation qui eut lieu en langue portugaise, qu'elle parlait très bien, je l'amenai, tout en vantant l'immensité de l'empire de Msiri, son maître et seigneur, et en reconnaissant la puissance de ce grand roi, à lui parler de ses lieutenants qui se trouvaient aux quatre points cardinaux du royaume, en ne manquant pas de faire leur éloge. Lorsque

j'arrivai au nom de N'Tenke, Maria de Fonsecca fit la moue. Elle me confia que la fidélité de N'Tenke pour Msiri avait été très grande, car c'était un ancien compagnon unia moësi du roi actuel, mais que, depuis quelque temps, on le soupçonnait fort d'appartenir au parti des Bassangas et de faire cause commune avec eux. La preuve, ajouta-t-elle, c'est que N'Tenke, sur l'invitation que Msiri lui a faite dernièrement de venir à Bunkeia, s'y était catégoriquement refusé.

J'avais appris ce que je désirais savoir, et je pris congé de la favorite.

Ainsi, la soi-disant mission que Msiri devait confier aux cinquante guerriers, qui accompagnaient les guides, était assurément une feinte. En réalité, cette escorte ne devait servir qu'à provoquer le mécontentement des Bassangas en commettant sur leur territoire des vexations quelconques, qui devaient fatalement nous entraîner à un conflit.

Afin d'être mieux édifié encore sur la ruse que voulait employer Msiri pour atteindre ce résultat, je me rendis directement chez Mukanda Banda. Je passai près de mon camp sans m'y arrêter et, bientôt, j'arrivai à la porte du boma du village de ce fils de Msiri.

Ce ne fut qu'après quelques instants d'attente que nous pénétrâmes dans le village, car le prince, surpris de cette visite inattendue, avait dû sans doute réfléchir quelques instants avant de donner l'autorisation de nous introduire.

Mukanda Banda vint à notre rencontre et, d'une manière très affable, nous invita à nous asseoir sous la large véranda de ses cases.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, de taille moyenne, bien proportionné et bien charpenté. Sa figure imberbe était très sympathique ; le profil est plutôt européen, le nez assez fin et allongé, les lèvres charnues mais pas

grosses ; les yeux, largement fendus, étaient d'un noir de velours, le regard est doux et accueillant.

De même que la favorite, il s'empressa de nous offrir des rafraîchissements, s'excusant de n'avoir pas été prévenu de notre visite, car il eût mieux fait les choses.

La conversation s'engagea sur différents sujets et, tout comme chez Maria de Fonsecca, je l'amenai sur N'Tenke. Il ignorait certainement la proposition que m'avait faite Msiri. Il fut beaucoup plus catégorique que la favorite sur le compte de ce lieutenant de son père. En baissant la voix, mais énergiquement cependant, il traita N'Tenke de traître. Il nous apprit que celui-ci devait tout à Msiri ; qu'esclave de ce dernier à son arrivée au Katanga, il avait été comblé de bienfaits du roi, qui l'avait nommé gardien des frontières Sud de son empire, en lui laissant tous les bénéfices de cet emploi. Il l'accusa formellement de faire cause commune avec les Bassangas révoltés.

Il ajouta, en baissant encore la voix, qu'il savait que son père n'était plus aimé ni respecté dans son empire, que les exécutions sommaires qu'il avait ordonnées, tout à fait à l'encontre des lois du pays, en faisant entre autres décapiter un chef Bassanga venu en parlementaire, avait excité la haine de toutes ses tribus qui, malgré tout, ne voyaient en lui qu'un étranger. Mais son père était vieux et les excès auxquels il se livrait le feraient bientôt mourir. Je le sais, me dit-il, les médecins féticheurs me l'ont formellement déclaré. Je comprends, ajouta-t-il, la révolte des Bassangas. Ils ont le droit pour eux, mais, ce que je ne puis admettre, c'est la trahison d'un Baiéké, d'un des nôtres.

Pendant qu'il prononçait ces paroles, qui m'étonnèrent dans la bouche d'un fils du roi, la figure plutôt placide de Mukanda Banda était devenue des plus expressive. On

sentait que ce qu'il disait était l'expression exacte de sa pensée.

Je lui parlai des avantages sans nombre que donnerait à tout son pays la soumission de Msiri à Boula-Matari et la reconnaissance du pavillon étoilé.

Mukanda Banda, Baiéké lui-même, et par conséquent étranger à ce pays, ne me dissimula pas que pour régner sur l'empire que Msiri avait su se créer, il fallait une autorité autrement forte que la sienne ou que celle de n'importe quel fils de Msiri, attendu que ce despote n'avait pu lui-même conserver cet immense territoire qu'au moyen de la terreur qu'il avait su inspirer à toutes les tribus conquises par lui.

Il ne se faisait pas d'illusion : à la mort de son père, la guerre civile éclaterait plus violente qu'aujourd'hui ; il en serait de l'empire de Msiri comme de celui de Muatayamvo, c'est-à-dire qu'il ne tarderait pas à être morcelé en petits États, gouvernés par des chefs élus dans chacune des tribus.

Certes, Mukanda Banda n'avait pas l'envergure de son père. C'était plutôt un passif qu'un ambitieux, et les paroles qu'il venait de prononcer me fixèrent définitivement sur sa valeur. Il était un instrument dont il serait facile de se servir avec un peu de tact et de diplomatie.

Je savais tout ce que je désirais.

Je pris donc congé de Mukanda Banda et rejoignis mon camp.

Les trois jours qui suivirent se passèrent sans incident, sauf que Msiri me fit savoir que, voulant me marquer toute l'amitié qu'il avait pour moi, il porterait à cent guerriers, au lieu de cinquante, l'escorte qui devait m'accompagner jusque N'Tenke. Je lui fis répondre que, le remerciant des sentiments qu'il voulait bien me témoigner, je ne voulais pas abuser de sa bonté et que je me contenterais de deux guides,

attendu qu'il avait besoin de tous ses guerriers pour la guerre contre les Bassangas et que leur présence dans mon expédition était tout à fait inutile.

Msiri me manda immédiatement qu'il ne pouvait pas en être ainsi, que, dussent ses hommes me servir d'arrière-garde au lieu d'avant-garde, ils devaient m'accompagner.

Le vieux renard montrait le bout de l'oreille.

Évidemment, il m'eût été facile de déjouer brutalement les desseins de Msiri, soit en refusant catégoriquement l'escorte qu'il voulait m'imposer, ou en acceptant celle-ci et en m'en débarrassant plus tard. L'un et l'autre moyen auraient été impolitiques en ce moment, car tous deux pouvaient nuire à la sécurité du poste de l'État. En effet, si j'employais la première solution, je savais que le despote me ferait suivre par ses guerriers et qu'un conflit, que ceux-ci susciteraient avec les Bassangas, m'amènerait fatalement à châtier l'escorte de Msiri, d'où une guerre avec le vieux monarque.

Par l'autre solution, j'arrivais incontestablement au même résultat, puisque je n'aurais pu me débarrasser de cette escorte qu'en employant la violence.

Mon trop court séjour chez Msiri m'empêchait, malgré tout, d'être au courant de la situation politique exacte de ce pays et, par conséquent, de savoir tabler sur le degré de puissance et d'autorité que possédait encore le vieux roi.

Mon expédition pouvait passer n'importe où. Je ne craignais donc pas pour elle l'emploi de moyens énergiques et violents. Mais, après mon départ, s'il avait lieu en faisant subir un échec à Msiri, quel serait le sort réservé à la petite garnison de Lofoï?

Il est vrai que Legat m'avait affirmé que son poste était suffisamment défendu pour ne craindre aucune attaque de n'importe quelle tribu indigène. Mais, connaissant de longue

date les moyens employés par celles-ci pour affaiblir leur ennemi par la famine, par des embuscades et des escarmouches, qui finissent par décimer, petit à petit, la garnison la plus tenace, je ne voulus pas que le poste de Lofoï encourût ce sort. Je résolus donc de me rendre compte par moi-même de son état de défense et d'armement.

Changeant brusquement de tactique, je fis savoir à Msiri, la veille de mon départ, que j'avais changé d'avis et que je me rendais directement au quilambo de guerre (campement) de son frère Likoukou, après avoir passé par le poste de l'État et par les missions.

Cette transformation de mon itinéraire sembla bouleverser toutes les idées du vieux tyran, car, le soir même, très tard dans la nuit, il m'informa qu'il viendrait me faire visite avant mon départ, et qu'il me priait de ne pas me rendre chez son frère. Je fis savoir à son envoyé que, déférant à son désir, je ne quitterais mon camp que vers dix heures du matin, afin de lui laisser le loisir de venir me voir.

Le lendemain matin, le camp était en émoi, car chacun se préparait au départ, et, comme la région qui nous séparait de Lofoï était pour ainsi dire déserte et que son parcours nous demanderait au moins deux jours, chacun faisait ses provisions.

Vers huit heures, je vis déboucher sur le sentier, venant de la résidence royale, une cinquantaine d'indigènes des deux sexes, les uns portant sur la tête des paniers, d'autres conduisant des chèvres, des moutons, le tout précédé de plusieurs hommes de confiance de Msiri. Puis, apparut un hamac, précédé et suivi d'une centaine de guerriers armés, faisant résonner à qui mieux mieux, outre les clochettes de guerre, les tambours moain, très originaux, dont les porteurs agitaient les baguettes avec une dextérité étonnante, le tout accompagné de cris assourdissants.

C'était Msiri qui, suivant sa promesse, venait me rendre visite.

Ma tente était encore debout. Elle ne contenait plus que quelques fauteuils, sous lesquels s'étendaient des peaux de léopards et une peau de lion, cadeau de Kassongo Kalombo.

J'offris à Msiri le fauteuil le plus confortable de mon mobilier, et un sourire de satisfaction plissa ses vieilles lèvres, lorsque, assis, il posa les pieds sur la tête du lion qui s'étendait au-dessous de son siège. Ce rictus dura tout le temps de sa visite et, loin de me demander comme il l'avait fait la veille, de ne pas me rendre chez son frère Likoukou, il me conseilla d'y aller et me dit qu'il l'enverrait prévenir de ma visite, afin que je fusse reçu avec tous les honneurs dus à un grand chef blanc.

Quant à l'acceptation du pavillon, il me dit que je n'avais qu'à laisser mes instructions à Legat, car il devait rassembler tous ses chefs et lieutenants afin de connaître leurs intentions au sujet de sa soumission éventuelle à l'Etat.

Quelle était la cause de ce changement? Chez l'astucieux diplomate, rien ne se faisait sans cause ni sans but. Je me réservai d'approfondir le mystère. J'avais, du reste, tout le temps d'y réfléchir.

Enfin, l'heure du départ arriva. Les clairons sonnèrent le rassemblement.

Les soldats se mirent en ligne, tandis que les porteurs prirent leurs charges et vinrent se placer à cinq ou six pas en avant de la ligne des soldats, formant eux-mêmes une ligne parallèle à ces derniers.

L'appel nominal se fit et, personne ne manquant, les clairons sonnèrent la marche.

Je pris congé de Msiri qui ne pouvait cacher son étonnement sur la promptitude qui caractérisait les mouvements de nos

soldats. Car, pour lui faire honneur, mes hommes, sur mon ordre, passèrent de chaque côté de l'endroit où il se trouvait près de moi et s'arrêtèrent brusquement au commandement sonore de Cassart, présentant les armes avec un ensemble parfait, qu'accentuait encore le bruit de leurs mains calleuses s'abattant sur le bois de leurs fusils.

Pendant ce temps, les clairons sonnaient aux champs, puis une détonation formidable, due à la décharge simultanée de tous les fusils de l'expédition, faisait frisonner Msiri jusque dans la moelle de ses vieux os.

Suivant l'ordre de marche habituel, vingt-cinq soldats, désignés pour l'avant-garde, se détachèrent alors du groupe et j'en pris le commandement. Après avoir serré la main de Msiri, un peu rassuré, de Mukanda Banda et de Maria de Fonsecca, je pris le sentier de l'Est.

En même temps, le gros du corps de l'expédition se forma, composé de tous les porteurs et femmes et de quatre-vingts soldats commandés par Cassart et Diderrich. Puis ce fut le tour de l'arrière-garde, ayant à sa tête le docteur Briart ; elle était composée, comme l'avant-garde, de vingt-cinq soldats, qui avaient la charge de rallier les traînards.

Notre caravane défila bientôt à la file indienne, aux sons des clairons et aux cris joyeux et assourdissants de tous les habitants des villages de Msiri, accourus pour assister à notre départ.

A ces cris, répondaient les « Au revoir » de beaucoup de nos hommes, qui certainement avaient dû faire maintes conquêtes parmi la gent féminine de ces villages hospitaliers.

C'était le 22 octobre 1891.

Le premier jour de marche se passa sans incident.

Nous traversâmes un pays plat, herbeux, parfois boisé, nous dirigeant directement vers l'Est.

Le matin du second jour, sur l'invitation de nos guides, je prescrivais à la caravane de se munir d'eau, car nous ne devions plus en trouver avant notre arrivée à la Lufira.

Comme tous les jours, le soleil était brûlant, la marche fatigante. A la halte de midi, la plupart de nos hommes n'avaient plus d'eau. Aussi, les quinze kilomètres qui nous séparaient encore de la rivière, marquèrent-ils pour eux une des étapes les plus douloureuses qu'ils aient eu à faire.

Malgré les efforts des Européens et des chefs d'équipes, ce fut une vraie débandade. Ces malheureux, ne voulant plus avancer, se couchaient par terre à l'ombre légère d'un acacia épineux qui les protégeait à peine contre les rayons brûlants du soleil ; d'autres, s'écartant du sentier, allaient de droite à gauche à la recherche de quelques brindilles d'herbe pour étancher leur soif ardente ; d'autres encore, plus courageux, le corps ruisselant de sueur, ployant sous le poids de leur charge, s'avançaient péniblement le long du sentier, dont la réverbération leur brûlait les yeux, jusqu'à ce qu'exténués, la langue pendante, ils s'écroulaient avec leur charge.

J'arrivai avec l'avant-garde au bord de la Lufira, vers quatre heures de l'après-midi, et mon premier soin, après que mes hommes se furent désaltérés, fut de les charger d'aller porter de l'eau aux pauvres diables restés en arrière. Puis tous ceux qui arrivèrent au camp furent successivement envoyés, avec les récipients que l'on pouvait se procurer, porter de l'eau à leurs compagnons et, malgré cela, il était plus de minuit, lorsque l'arrière-garde arriva au camp, poussant devant elle les derniers retardataires. Briart, Diderrich et Cassart avaient eux-mêmes fortement souffert de la soif.

Je ne connais rien de plus terrible, pour une expédition marchant sous le soleil tropical, que le manque d'eau ! Rien n'abat autant et si vite l'indigène que la soif.

Le lendemain, nous traversions la Lufira au moyen d'un canot appartenant au poste de Lofoï, et spécialement réservé à cet usage. Nous arrivions, vers dix heures du matin, au poste même établi sur la rivière de ce nom, dans un site boisé. Il est à quelques kilomètres à peine de la grande chaîne des monts Kondelonké qui semblent sortir brusquement de terre et surgissent de la plaine immense en une paroi verticale de trois à quatre cents mètres de hauteur.



CHAPITRE XV

Du poste de Lofoï à N'Tenke.

(Du 11 novembre au 11 décembre.)

Sommaire : Nos projets. — Départ du poste de l'Etat. — Le guide de Msiri. — Désertions. — Mesures disciplinaires. — Likuku, frère de Msiri. — Kilombos de guerre. — Précautions. — Les salines de Mutchié. — Chasse. — Les Bassangas de Mutuila. — Echange de bons procédés. — Un mauvais quart d'heure. — Les rapides de la Lufira. — Un forcené. — Nouveaux guides. — Les termitières. — Ruines de villages. — Un cas de folie. — Arrivée à Katanga. — Le chef Katanga. — Commencement de famine. — Vol de cartouches. — Condamné à mort. — Simulacre d'exécution capitale. — Découragement. — La faim. — Arrivée à N'Tenke. — Séjour à N'Tenke. — Le chef Moi N'Tenke.

Nous restons quinze jours chez Legat, tant pour refaire nos hommes que pour chasser et faire ample provision de viande fumée.

Le poste du Lofoï forme un quadrilatère dont un des côtés est occupé par la maison d'habitation faite en torchis. Les trois autres côtés sont formés de magasins et autres constructions, le tout entourant une cour de plus de quatre-vingts mètres sur soixante de côté, où nous dressons nos tentes.

Pendant ce repos, nous tuâmes quantités de zèbres, d'antilopes, de buffles, etc., dont la viande fumée ou boucannée devait nous constituer des réserves de provisions.

Je fis à cette époque un doublé peu commun et auquel je ne m'attendais guère.

J'étais en chasse, lorsque je vis passer à cent mètres de moi un animal qui me parut extraordinaire et qui détalait à toutes jambes. Je tirai presque au hasard un peu en avant de la

tête, et la bête tomba. Je m'approchai et constatai avec stupeur que je venais de tuer du même coup une très belle antilope-cheval et un léopard qui restait encore accroché aux flancs de l'animal.

J'eus vite reconstitué la scène : sans doute un léopard en chasse s'était jeté sur cette antilope, dont la robustesse supporta le poids du félin, mais qui détala aussitôt. Suivant sa coutume, le carnassier s'était collé pour ainsi dire aux flancs de sa victime.

Lui implantant une de ses pattes de devant dans le cou, l'autre dans le poitrail, il le saisit à la gorge, s'accrochant en même temps des griffes de ses pattes d'arrière, au ventre et au côté droit de l'animal.

Les deux épaules du léopard étaient exactement à la hauteur de celles de l'antilope. Ce fut cette circonstance qui fit que ma balle, frappant le carnassier entre les deux épaules, atteignit en même temps et transperça celles de l'antilope.

Presque au même moment, des appels angoissés se firent entendre et je vis notre sergent-major Musa Kanu poursuivi par un buffle énorme. Il était sur le point d'être atteint lorsque je tirai.

Ils étaient tous deux à trois cents ou quatre cents mètres de moi. Soit que le choc de ma balle ait fait dévier l'animal de sa route, soit que Musa Kanu fît un brusque crochet, le buffle passa si près de lui qu'il enleva avec les cornes le chassepot du sergent-major. L'arme resta suspendue par la bandoulière à l'une des cornes du ruminant, qui continua sa course folle pendant quelques centaines de mètres, puis s'affaissa brusquement.

Je m'approchai, mon fusil en arrêt, car avec ces terribles animaux il faut s'attendre à tout. Il n'était pas mort, mais ma balle ayant atteint l'arrière-train, il ne savait plus se lever. Je l'achevai. C'était un de ces grands buffles, qu'on appelle

buffle de la Cafrerie, vieux solitaire, aux cornes énormes, rugueuses, d'un noir sale, aux poils rares, le corps gris foncé, encore recouvert par places de la boue humide des marais.

Musa Kanu fut tellement émotionné de sa course forcée, que jamais plus il ne voulut se risquer à chasser.

Avant de reprendre notre voyage, j'avise officiellement l'ingénieur Diderrich que, contrairement à ma première intention, qui était de traverser le plus rapidement possible le pays jusque N'Tenke, et vu la misère et la désolation qui règnent dans ces contrées, nous avancerons lentement ; nous ne ferons pas plus de dix à douze kilomètres par jour. De cette manière il aura tout le temps voulu pour étudier la géologie de la région.

La Lufira, que je compte suivre jusqu'en amont du village de Katanga, nous fournira, je l'espère, assez de viande pour tout notre monde.

Nous sommes en plein pays des mines. C'est ici que s'ouvre le véritable champ d'action de l'ingénieur-géologue et, bien que nous soyons déjà fort en retard, il me semble que nous devons, pour remplir jusqu'au bout notre mission, sacrifier encore quelques jours afin de laisser à Diderrich le temps d'en étudier le sol.

Si je ne tenais compte que de la question de temps et d'argent, je me bornerais à faire étudier les environs de Bunkeia, pour couper ensuite directement vers le Luapula, descendre cette rivière et atteindre ainsi le lac Lanji et la Luguga. Mais nos récoltes de minerais n'ont guère été brillantes jusqu'à présent, et il me semble que nos recherches, au point de vue géologique, n'ont pas été suffisantes. C'est pourquoi j'ai décidé que l'expédition se rendra à N'Tenke et ses environs, c'est-à-dire aux frontières méridionales de l'Etat, en passant par Katanga (Kalabi).

De là, au lieu de revenir vers le Nord, ce qui ne nous appren-

drait plus rien, nous nous dirigerons directement vers l'Ouest pour reprendre le Lualaba. dont les rives, d'après les renseignements que j'ai pu obtenir, sont riches en minerais.

Si nous ne pouvons acheter des canots, nous en construirons pour opérer l'interminable descente du grand fleuve, jusqu'au lac Landji.

Ce trajet ne nous offre pas une perspective très riante, à en croire les indigènes et les missionnaires anglais. Selon les premiers, le pays que nous allons traverser est livré à la guerre et à la famine. D'après les seconds, il n'y a le long du Lualaba que des arbres rabougris ; du moins tel est l'aspect du fleuve à Kazembé, là où ils l'ont traversé. Enfin, les canots des natifs y sont très étroits et peuvent à peine contenir deux hommes. Et nous avons plusieurs centaines d'hommes à nourrir et à transporter !

Dans tous ces racontars, il doit y avoir un peu d'exagération et de pessimisme.

Diderrich a donc reçu l'ordre d'employer à des recherches minières tout le temps qu'il ne devra pas consacrer à l'étape quotidienne. Il est autorisé, en outre, à me demander un arrêt de quelques jours dans les endroits qu'il jugera le plus nécessaire à ses études.

Le 11 novembre 1891, nous quittons le poste de l'Etat, accompagnés de M. Legat qui désire se rendre compte des forces dont peut disposer Likukué, le frère de Msiri.

Nous passons à quelques mètres de la mission anglaise, qui arbore le pavillon britannique sur le corps principal du logis. Ce qui est son droit, mais tout de même, il peut y avoir confusion dans l'esprit des indigènes entre le pavillon bleu étoilé d'or du poste de l'Etat et le pavillon anglais. Les habitants viennent nous apporter leurs souhaits de bon voyage. Le R. Granfort nous fait ses adieux et nous serrons cordialement la main à cet aimable gentleman.

Côtoyant, à quelques kilomètres de distance, la haute chaîne des Kondé-Longé, gravissant de temps à autre de petites collines à pente très douce, qui sont les premiers échelons de ces montagnes, nous nous enfonçons vers le Sud dans la large vallée, couverte d'arbres clairsemés, de la Lufira. Les parties basses doivent être impraticables dans la saison des pluies. L'eau y est retenue à la surface du sol par une couche imperméable donnant naissance, en certains endroits, à ce que Livingstone appelle des éponges.

Notre guide est parti en avant pour le village de Chipuna, où nous arriverons le lendemain 12. Ce guide est un des fils de Msiri et même l'amant de sa favorite, la Mischetta. Il est cause de la guerre avec les Bassangas. Il avait tué une femme, fille d'un chef de cette tribu. Les Bassangas, déjà très mal disposés contre Msiri, qui les accablait d'impôts et de vexations de toutes espèces, prirent ce prétexte pour se révolter ouvertement. Et c'est ce jeune homme que Msiri a chargé de nous conduire chez les Bassangas et qui devra entrer en relations avec eux. Mon intention, bien arrêtée, est de ne pas lui laisser dépasser les Kilombes de guerre de Likukué, car je veux faire une entrée paisible chez les populations Bassangas.

Au cours de cette marche qui nous conduit à Chipuna, nous avons approché de plus près la haute muraille des monts Kondé-Longé qu'escalade à cinq cents mètres du village de Moka-Mena, l'ancien chemin suivi par Reschard dans sa fuite précipitée de Bunkeia. Des miroirs fixés sur les troncs d'arbres indiquent encore la direction Nord-Est prise par cet explorateur.

Nous passons un jour entier à Chipuna, Diderrich désirant étudier encore une fois le Kondé-Longé, que nous laisserons probablement derrière nous.

Les mitakos, ou fil de cuivre, ont peu de valeur ici ; on leur préfère les étoffes, dont nous ne possédons malheureusement

pas une grande provision. Mais, ce qui les remplace avantageusement, c'est la viande que les indigènes reçoivent en échange du maïs et du sorgho qui nous font défaut complètement.

Le matin de cette journée, on vient m'avertir qu'un soldat Haoussa, mis aux fers pour avoir volé des cartouches et qui devait passer devant le conseil de guerre, s'était évadé. Aussitôt je fais appeler devant moi, le chef des Haoussas et des Bacongos et leur tiens ce petit discours :

« Vous savez aussi bien que moi que notre vie à tous dépend » de nos fusils et de nos munitions. Vous convient-il de ne » pas rentrer dans votre pays, de ne plus revoir vos femmes » et vos enfants, et cela parce qu'il aura plu à quelques vo» leurs de vous en retirer les moyens?

» Si vous laissez se produire de pareils faits, je vous avertis » que, moi, je ne saurais les tolérer plus longtemps. J'ai à » répondre de la vie de tous mes hommes, et je ne veux pas, » parce qu'il existe parmi eux quelques brebis galeuses, laisser » périr toute l'expédition. C'est ce qui arrivera infailliblement » si le gaspillage des cartouches continue. Nous voyez-vous, en » plein combat, manquer de munitions?

» Mais c'est la mort ou l'esclavage pour tous, vous le savez » bien ! Et nous aurions marché pendant tant de jours, nous » aurions souffert de la faim et de la soif, pour nous laisser » égorger ou enchaîner comme des femmes. Les misérables » qui pourraient nous mettre dans cette alternative ne sont » pas dignes d'être soldats et je veux m'en débarrasser.

» Je suis donc absolument décidé à faire pendre ou fusiller » le premier soldat qui sera reconnu coupable de perte ou de » vol de cartouches. Maintenant que cette décision est chez » moi irrévocable, votre rôle, à vous autres chefs qui pouvez » parler à vos hommes à tout instant de la journée, qui con» naissez la famille, le caractère de chacun d'eux, votre rôle

» est de leur faire comprendre ce que je viens de vous dire
» et le côté odieux de pareils délits qui peuvent nous mettre
» à la merci des sauvages.

» Nous avons encore bien du chemin à faire avant de ren-
» trer chez nous, mais quel beau jour que celui où nous arri-
» verons à Boma, et que de bonnes et belles choses vous pour-
» rez vous procurer avec tout l'argent que vous aurez si bra-
» vement gagné. Mais pour cela il faut avoir confiance et aider
» votre chef. J'ai dit. »

Les chefs étant unanimement d'avis qu'il fallait mettre fin à cet état de choses, je donne l'ordre de faire sonner le rassemblement général.

Estimant cependant qu'il serait trop dur de faire pendre ou fusiller un homme auquel il manquerait une cartouche tombée ou perdue, je modifie quelque peu les peines à encourir.

Puis, devant la longue ligne de la troupe, immobile et silencieuse, je répète à peu près le même discours, et un ordre du jour, ainsi conçu, est lu trois fois :

« Tout soldat reconnu coupable de la perte ou du vol de
» une, deux ou trois cartouches, passera devant le conseil de
» guerre. Le récidiviste sera puni de mort. Tout soldat re-
» connu coupable de perte ou de vol de plus de trois cartou-
» ches sera exécuté sur l'heure. Tout soldat, commis à la sur-
» veillance d'un condamné à mort et qui le laissera s'évader,
» sera considéré comme complice et passera devant le conseil
» de guerre. »

Comme je leur demande s'ils ont bien compris, tous les soldats répondent affirmativement. Le dispersement a lieu et chacun retourne à son occupation.

Nous nous remettons en route le 14 novembre au matin. La vallée de la Lufira ne change pas d'aspect. Large de plusieurs lieues et marécageuse à la saison des pluies, elle est uniformément couverte de savanes ou parsemée de bois clair-

semés. Elle se rétrécit cependant un peu plus loin. A l'horizon du couchant se dessine la chaîne des monts Matasompuis qui, comme les monts Kempangalla, constituent un embranchement des hauts plateaux du Kondé-Longé. Après avoir franchi onze kilomètres, nous nous arrêtons et campons en face du village de Tchinkon Kuluka, situé sur la rive droite de la rivière.

Jusqu'à présent, je ne me rends pas compte bien clairement des intentions de notre guide. Ce qui me paraît certain, c'est qu'il tâchera par tous les moyens possibles de provoquer un conflit avec les Bassangas, de manière à nous obliger à les combattre. J'espère déjouer les projets de ce fils astucieux de Msiri.

La situation pour nous est toutefois délicate. Si nous ne considérions que le but de l'expédition, nous aurions vite fait entendre raison à Msiri et à son frère. Mais il faut que nous songions aussi à la sécurité du poste de l'Etat, qui, moins fort que nous, pourrait avoir de sérieuses difficultés avec le vieux despote. Il faut donc que nous usions de diplomatie, et, pour parler plus simplement, que nous ménagions la chèvre et le choux.

Comme Likukué, par ordre de Msiri, doit nous fournir des guides et qu'on nous dit que les Bassangas de Mutchié ont envoyé une pointe d'ivoire à Msiri pour lui demander la paix, je prie M. Legat de prendre les devants aujourd'hui même, de se rendre chez Likukué, de scruter ses intentions et de lui, demander des guides, non pas des Bayékés, comme le veut Msiri, mais des Bassangas, originaires du village de Mutchié, si c'est possible.

Nous convenons en outre que, selon que Likukué paraîtra plus ou moins bien disposé à notre égard, nous irons camper près de son village ou à quelques kilomètres avant ses kilombes de guerre. Dans ce dernier cas, nous traverserions le camp

du frère de Msiri, en ne nous y arrêtant que juste le temps nécessaire pour prendre des guides. Si ceux-ci n'étaient pas prêts ou que Likukué, sous un prétexte quelconque, se refusait à les donner, l'expédition n'en continuerait pas moins sa route le long de la Lufira.

D'après les renseignements obtenus depuis notre séjour à Bunkeia et au poste de l'Etat, Likukué d'un côté et les Bassangas de l'autre, gardent les riches mines de sel de Mutchié et en viennent aux mains, lorsque l'un ou l'autre parti a l'intention de prendre du sel.

Les villages qui entourent ces salines sont presque tous réduits à la famine, et leurs habitants se nourrissent de racines. Si donc nous sortons du camp de Likukué pour entrer dans celui des Bassangas, nul doute que ceux-ci ne nous accueillent à coups de fusils, ce qui ferait très bien l'affaire de Likukué. Pour assurer notre sécurité, nous serions obligés de déloger les Bassangas de leurs villages fortifiés.

Mais, si nous entamons les hostilités avec les Bassangas, nous devons nous attendre à devoir guerroyer jusqu'aux frontières méridionales de l'Etat et, ce qui est plus grave, à ne pouvoir nous procurer ni guides ni renseignements sur les mines du pays.

Telles sont les raisons qui me portent à prier M. Legat de prendre les devants et de me faire connaître les événements par un courrier, afin que je prenne immédiatement une décision. Il atteindra demain le camp de Likukué, tandis que nous n'y arriverons que le jour suivant.

Nos hommes trouvèrent au village de Tchinkon Kuluka un peu de grain qu'on leur vendit contre de la viande. Les habitants, presque tous Bayékés, n'étaient rien moins que rassurés par notre présence et, bien que la rivière, profonde en cet endroit, nous sépare d'eux, leurs craintes augmentèrent encore, lorsque le soir, à huit heures, ils entendirent sonner la retraite.

Ils entonnèrent des chants de guerre et firent résonner le tam-tam, tandis que les femmes quittaient le village. Mais, voyant que rien d'insolite ne se passait de notre côté, le plus profond silence régna bientôt, vaguement interrompu par le frou-frou des chauves-souris, le bruissement des insectes, le murmure plaintif du vent dans les cordages des tentes ou le faible clapotis des eaux de la rivière mouillant les rameaux inférieurs des arbres de la rive.

Le 15 novembre, à l'aube, nous n'attendions plus que les guides du village de Maha Ména pour nous mettre en route. Mais nous avons beau les chercher partout, nous ne les retrouvons pas : ils avaient décampé pendant la nuit. J'essayai d'obtenir de nouveaux guides du chef de Tchinkon Kuluka.

Il m'en promit, mais, ne pouvant décider aucun de ses hommes à nous accompagner, force nous fût de nous en passer. Au lieu d'obliger le chef à nous en donner, ce qui aurait pu susciter des ennuis à M. Legat lors de son retour, je fais sonner le départ. La caravane, coupant à travers la brousse, finit par rencontrer un sentier.

Nous atteignons bientôt un village abandonné, coupé par la petite rivière Muiné, très encaissée et coulant dans un lit profond de cailloux roulés. A notre droite, nous entendons très distinctement le bruit des quatre petites cascades de la Lufira.

Passé le Muiné, le sentier se perd dans les anciennes cultures. Nous obliquons vers l'Ouest pour atteindre encore la Lufira, dont le cours nous indique la direction à prendre. Nous traversons des buissons de hautes herbes, lorsque nous sommes rejoints par cinq indigènes qui se rendent chez Likukué et qui viennent, disent-ils, du Luapula, qu'ils ont quitté il y a cinq jours.

Ils rapportent de l'huile de palme à Likukué, qui les avait envoyés au Luapula avec des charges de sel. Ils m'assurent qu'avant peu, les Bolomotos du Kondé Longé qui exècrent le

chef Kifumtiè, dévoué à Msiri, se révolteront. A leur demande que nous les prenions sous notre protection, le pays aux approches de Mutchié devant être infesté de maraudeurs Bassangas, j'accepte très volontiers de le faire. Ces hommes vont nous servir de guides.

Après quelques recherches, ils retrouvent la bonne route, qui va vers le Sud-Est. Dix kilomètres de marche sous un bois clairsemé de petites clairières, nous font atteindre un affluent important de la Lufira, le Kafera, dont nous côtoyons pendant quelque temps le lit profond et rocailleux. La halte de midi se fait de l'autre côté de cette rivière, entièrement cachée par une bordure d'arbres aux feuillages touffus, des bouquets de bambous et de borrassus.

Une nouvelle heure de marche nous mène, près de la Lufira, à un camp fortifié, mais abandonné. Nous y dressons nos tentes. Non loin de la rivière s'élèvent quelques beaux et grands arbres. Nous pensons avec satisfaction qu'il doit forcément en exister de semblables le long du Lualaba, ce qui nous fait espérer que nous nous y procurerons les matériaux nécessaires pour creuser des canots.

C'est aujourd'hui la fête de S. M. Léopold II, jour de fête pour le Belge. Le soir, nous vidons notre dernier verre de vin de champagne à la santé du Souverain de l'immense empire que nous parcourons, et à l'œuvre à laquelle nous avons l'honneur de collaborer. Et pour que nos hommes s'associent à notre fête, nous leur donnons à chacun une gratification de dix mitakos.

Le lendemain, 16 novembre, suivant à quelque distance le cours de la Lufira, nous traversons des terrains bas et marécageux, où poussent des arbres rabougris.

Les monts Kondé Longé s'éloignent et s'enfoncent à l'Est. Au Nord, au Sud et à l'Ouest, la vallée de la Lufira, festonnée d'arbres clairsemés, ferme l'hoiizon. Puis, après sept nouveaux

kilomètres de marche, le pays se relève un peu, et nous arrivons à l'emplacement d'un ancien village entouré d'un profond ravin, qui est le lit du Luateicha, à sec en cette saison. La halte de midi se fait un peu plus loin dans un joli renfoncement de terrain, près de la Lufira, que coupent quelques rapides.

Nous ne sommes plus qu'à quelques kilomètres du camp de Likukué. Comme il a été convenu avec Legat, nous attendrons ici le messager qu'il doit nous envoyer. Celui-ci, arrivant deux heures après, nous demande d'établir notre camp près du village même du frère de Msiri.

Nous atteignons les kilombos de guerre de Likukué, après une nouvelle marche de six kilomètres. Le village où réside le chef est fortifié ; ses huttes sont misérables et malpropres ; il s'élève sur la rive même de la Lufira, au milieu d'anciens et vastes champs de culture.

Je fais planter les tentes à deux cents mètres en amont. La rivière présente en cet endroit un riant aspect. Elle est large de cinquante mètres, mais peu profonde et, de la surface polie de ses eaux, émergent quelques têtes noires de rochers.

Contrairement à ce qui nous a été affirmé, Likukué n'a pas de kilombes de guerre, ici ni près des salines. Celles-ci sont situées à une heure de marche vers l'Ouest. Muchia, village bassanga, est à un quart d'heure de nous, tandis que Mutuila, autre village des révoltés, se trouve dans une île de la Lufira, à une heure à l'Ouest des salines, c'est-à-dire à deux heures d'ici. La position de ces villages change complètement l'aspect de notre situation, et je suis presque certain maintenant de pouvoir passer chez les Bassangas sans coup férir.

Nous rendons visite au vieux chef Likukué, vers quatre heures de l'après-midi. Il est accroupi sur une natte, sous le toit prolongé d'une hutte, entouré de quelques-uns de ses familiers. Likukué, frère de Msiri (Misando), quoiqu'il soit cassé, courbé, ratatiné et tout blanc, paraît plus ingambe que

Msiri dont il est cependant l'aîné. Son aspect est sordide, repoussant même. Ses yeux glauques, clignotants, qui semblent craindre la lumière du jour, et ses doigts noueux et crochus lui donnent quelque peu l'air d'un vieux hibou.

Il n'a rien dit-il, à nous offrir : pas une chèvre, pas même une poule ; j'ai su plus tard que, n'étant pas rassuré en apprenant notre arrivée, il avait fait disparaître toutes ses provisions. Nous lui répondons que nous ne lui demandons que des guides. Il me répète alors ce qu'il a dit à Legat, à savoir qu'il en a fait chercher et qu'ils arriveront probablement demain matin.

Mais il ajoute qu'ils ne pourraient nous conduire que jusqu'à Katiti. Il y a trois jours de marche d'ici à Katiti et deux jours de Katiti au village de Katanga, en passant par Monrutu.

Il me déconseille fortement de suivre le cours de la Lufira. Il prétend que je ne trouverai aucun village sur ses rives, et que c'est la route la plus longue pour se rendre à Katanga.

Je lui réplique à son grand désappointement, que c'est mon affaire et que je suis maître d'aller où il me plaît et par n'importe quel chemin.

A toutes demandes de renseignements que je lui fais, il répond avec une mauvaise grâce évidente, répétant à tout instant que partout règnent la famine et la guerre. Nous prenons enfin congé de l'immonde personnage, après lui avoir fait réitérer ses promesses.

A notre retour au camp, nous trouvons Diderrich, qui s'est rendu aux salines et en a étudié les eaux thermales. Il est enchanté de son excursion et me demande la journée du lendemain pour compléter ses études.

Je la lui accorde d'autant plus volontiers que je viens de prendre la résolution de suivre la vallée de la Luffira et de ne pas me rendre à Katiti qui est trop à l'Est, tout à fait en dehors de notre route. Je présage quelques difficultés de la part

de Likukué, car il nous a affirmé, à plusieurs reprises, qu'il ne peut nous donner des guides que pour Katiti.

Le lendemain matin, 17 novembre, je trouve le chef assis à l'ombre d'un grand arbre en dehors de son village, surveillant quelques femmes occupées à semer du sorgho et du maïs. Je le mets au courant de mes projets, qui semblent le mécontenter. Il me répète sur un ton méchant qu'il ne me donnera des guides que pour Katiti.

Je le prends sur un ton plus élevé que lui, le traite de voleur, car j'ai payé son frère pour avoir des guides. Je finis par lui déclarer que je ne m'en irai pas sans qu'il m'ait restitué ce que j'ai donné à Msiri et que, si dans l'intervalle mes hommes se livraient à des vols, à des pillages ou autres méfaits, il n'aurait qu'à s'en prendre à lui-même.

Je peux leur donner carte blanche et les autoriser à traiter les villages en pays conquis.

Sur ces derniers mots, que je prononçai d'un ton menaçant, je feins de me lever et de m'en aller. Likukué me prie aussitôt de rester encore un instant, disant que l'affaire pourrait peut-être s'arranger.

Je suis convaincu à présent que s'il a eu un moment la pensée de se servir de nous dans sa guerre contre les Bassangas, ainsi que Msiri à dû le lui commander, il a changé d'avis à l'heure présente et que, n'envisageant que sa propre sécurité, il ne désire plus qu'une chose : que nous le débarrassions de notre présence le plus vite possible.

Il finit par nous dire que parmi ses hommes il en trouverait difficilement qui consentissent à nous suivre dans le pays des Bassangas, car leur vie y serait en péril. Je lui affirme que ces hommes, étant sous notre protection, n'auraient rien à craindre de personne. J'ajoute que, pour plus de sûreté, il doit tâcher de nous donner des guides du village de Mutchié dont le chef, m'a-t-il dit, a demandé la paix et n'est pas en guerre avec les autres Bassangas.

Il me promet, en fin de compte, ce que je lui demande, tout en exigeant le paiement d'avance. Je lui donne une pièce d'americani pour sa peine. Quant aux guides, ils recevront un acompte demain matin et le reste à notre arrivée au village de Katanga. Il est de plus entendu que, si nos futurs guides manifestent la moindre vélléité de fuir, je les mettrai aux fers.

Puis nous laissons Likukué à ses affaires.

Dans l'après-midi, nous nous rendons aux mines de sel, distantes, ainsi que nous l'avons dit, d'une heure de marche.

Les salines sont situées sur le premier échelon d'une chaîne de collines boisées courant du Nord-Ouest au Sud-Est et au bord d'un plateau également boisé qui conduit au pied de ces collines. La Lufira, sortant de cette chaîne un peu en amont du village de Mutuila, coule en contre-bas et parallèlement aux salines.

Ces dernières consistent en plusieurs sources, très abondantes, d'où sort une eau chaude et saturée de chlorure de sodium qui, à son jaillissement, laisse le sel se cristalliser en nappes blanchâtres épanchées sur le sol. L'eau des sources se rend ensuite à la Lufira par trois petits ruisseaux.

Là où la terre des rives de cette rivière est imprégnée de cette eau, c'est-à-dire sur une zone de près d'un kilomètre de longueur et de cent mètres de largeur, on n'aperçoit aucune autre végétation que des joncs qui tachètent par place le terrain de leur ton grisâtre. Mais, tout autour, aussi bien sur le plateau que sur les bords de la Lufira, la végétation reprend toute sa force. A partir de cet endroit, le pays prend même un aspect plus riant, et nos regards se reposent avec plaisir de la monotone et marécageuse vallée de la Lufira, sur les monts boisés des fertiles plateaux qui s'étendent devant nous.

Les salines constituent une véritable richesse pour cette contrée ; quelques travaux peu coûteux permettraient d'y récolter une quantité de sel considérable qu'on pourrait ré-

pandre dans tout le pays. Les indigènes en font des pains en forme de cônes ou de cylindres. Ils ne récoltent généralement le sel que dans la saison sèche. Les couches du précieux minéral sont alors plus épaisses. Dans la saison chaude et sous l'action des pluies, il se fond et coule dans la Lufira.

J'avais pris avec moi une centaine de mes hommes, qui en firent une ample provision pour l'expédition.

Dès l'aube du 18 novembre, les guides étant arrivés, nous prenons congé de M. Legat, qui, malgré nos instances, ne se décide pas à pousser jusqu'à N'Tenke. Il préfère regagner son poste.

En prenant congé de lui et après l'avoir remercié cordialement de son aimable hospitalité, je lui dis que mon intention, puisque Msiri n'avait pas voulu jusqu'à présent reconnaître le pavillon de l'Etat, était de l'entourer de tout un faisceau de drapeaux étoilés, de telle sorte que son influence, déjà fortement menacée par sa politique sanguinaire, serait tout à fait isolée. Et j'ajoutai en riant : « Il n'y verra que du... bleu ! »

Après ce mauvais jeu de mots, nous nous mettons en route : M. Legat, pour regagner son poste du Lovoï ; nous, pour nous enfoncer vers le Sud.

Inutile de dire que nos hommes n'ont pu s'approvisionner dans le village misérable de Likukué et que la faim commence déjà à se faire sentir au sein de l'expédition. Heureusement, les guides m'assurent qu'il y a beaucoup d'hippopotames dans la Lufira, un peu en amont des villages de Mutchié, non loin de Mutuila.

Nous côtoyons, une heure après notre départ, les salines de Mutchié, et suivons un sentier qui serpente sur le plateau boisé, non loin de la rivière. Bientôt la voix formidable du pachyderme se fait entendre. Le camp s'établit dans une jolie petite clairière entourée de bouquets d'arbres, et immédiatement la chasse commence.

Une heure après cinq hippopotames abattus par mon Marga sont traînés le long des nombreux rochers qui obstruent le cours de la Lufira. Leur prise n'a pas été facile. Les nombreux hippopotames, non atteints, menacent nos hommes de leurs énormes mâchoires, chaque fois qu'ils tentent de s'emparer d'un des cadavres, et il faut, pour ainsi dire, les blesser tous pour les obliger à laisser le passage libre. Diderrich, qui a été chargé de ce soin, en tue encore un. Nous aurons ainsi de la nourriture pour plusieurs journées.

Ah ! si mes hommes n'étaient pas aussi imprévoyants, ils trouveraient là de la nourriture pour quinze jours.

Ils possèdent chacun plus de vingt-quatre kilos de viande, et je suis convaincu que dans cinq jours il ne leur en restera pas cinq cents grammes. Quoi qu'on leur dise, ils ne pensent qu'à l'heure présente, mangent jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils aient épuisé leurs provisions.

Ils ont cependant déjà souffert de la faim sur les hauts plateaux des monts Kibala et aussi dans le royaume de Msiri, que l'on annonçait si riche en vivres. Que leur arrivera-t-il donc dans le pays que nous allons traverser et que l'on dit ravagé par la guerre, par la misère et par la famine?

J'y pense souvent, tout en n'osant guère arrêter longtemps mon esprit sur ce sujet. Assez d'idées noires ! Car, si l'espérance est nécessaire au cœur de chaque homme, elle l'est bien davantage à celui de l'explorateur.

J'étais en conversation avec nos guides et je cherchais le moyen d'entrer en relations amicales avec les Bassangas, lorsqu'on vient m'avertir que des indigènes armés et en assez grand nombre se présentaient et désiraient me parler. Je les fais approcher.

J'eus peine à leur expliquer notre présence et à dissiper leurs craintes. Comme je m'en doutais, ce sont des guerriers du village de Mutuila, l'un de ceux des Bassangas révoltés.

Je les traite bien et leur fais donner de la viande. Je les charge de faire connaître au chef Mutuila que je l'invite à venir me voir, que j'ai un cadeau à lui offrir, que nous passerons le lendemain par son village, mais que nous n'avons que de bonnes intentions à son égard. Le nom de Likukué est souvent prononcé par mes interlocuteurs.

Je réussis cependant à les convaincre que je n'ai rien de commun avec Msiri et ses bandes, que du reste Msiri avait voulu nous entraîner à leur faire la guerre, mais que nous le lui avons toujours refusé, n'ayant d'ordre à recevoir de personne et tenant les Bassangas en aussi grande amitié que les autres tribus que nous avions visitées.

Persuadés dès lors de nos bonnes intentions, les Bassangas partent satisfaits et nous laissent dans le même état d'esprit, car notre paisible entrée sur leur territoire est maintenant assurée.

Au soir de cette journée, l'animation du camp est extraordinaire et fait plaisir à voir. Les discussions, les répliques, les bons mots, les rires éclatent et se croisent au-dessus de cent feux, et les claies ploient sous d'innombrables morceaux de viande qui rissolent.

Pour jouir de cette scène, trop peu fréquente, j'exterminerais avec plaisir tous les hippopotames de la terre. Jamais, dans nos disettes, aucun animal ne nous semble plus beau, plus gracieux, plus savoureux que cet informe et colossal pachyderme. Et, assis devant nos tentes, nous contemplons pendant longtemps ce spectacle, dont tous les détails pourraient paraître répugnants, mais dont l'ensemble est des plus pittoresque.

La lune brillant dans un ciel scintillant d'étoiles, verse sur les clairières sa lumière froide et découpe sur le sol gazonné les ombres de bouquets d'arbres pareils à de fantastiques images. Lorsque le camp s'est endormi, nous demeurons plon-

gés dans une profonde rêverie... Quelles délicieuses heures nous passons là, nous abandonnant au charme de la nuit tropicale. Hélas ! trop courts sont ces moments où l'âme s'envole sur les ailes du rêve.

Le pas d'une patrouille nous fait brutalement retomber dans la réalité. Nous consultons nos montres. Il est minuit et, à cinq heures, le clairon sonnera le réveil. Nous n'avons plus que quelques heures devant nous pour nous reposer, et nous préparer aux fatigues du lendemain.

Au réveil, on constate la disparition d'une femme et de notre cuisinier Yeso. Celui-ci, mis aux fers à la suite d'un vol de cartouches, avait été momentanément remis en liberté pour cause de maladie.

Nous perdons un jour pour le rattraper. Pendant ce temps le chef de Mutuila vient me rendre visite. Il fait immédiatement sa soumission et reçoit le drapeau étoilé, qu'il fait flotter sur la plus grande de ses cases.

Le lendemain matin, le clairon sonne le départ, et la caravane s'enfonce allègrement entre les arbres rapprochés qui couvrent le plateau. Coupant un coude accentué de la Lufira, nous laissons, sur notre droite et à portée de fusil, le village de Mutuila, qui occupe une des îles de la rivière et dont le chef est venu me voir.

Nous atteignons le pied des collines boisées au milieu desquelles la rivière s'ouvre un passage avec fracas. Son lit n'a pas plus de quinze mètres de largeur, et ses eaux tumultueuses descendent plutôt qu'elles ne tombent sur d'énormes blocs de rochers, qu'elles frappent avec violence. Après avoir traversé la Lubeicha, large torrent à sec en cette saison, qui se jette dans la Lufira, nous gravissons des collines boisées, descendons dans de charmantes vallées et arrivons, après une marche de neuf kilomètres, à un ravin bien ombragé, où se fait la halte du milieu du jour.

Pendant qu'on prépare le déjeuner, Diderrich nous rejoint, suivi d'une dizaine d'indigènes marchant sur ses talons, la lance en arrêt. Il nous raconte l'aventure qui vient de lui arriver.

Nous ayant vu nous enfoncer dans la première gorge boisée de la Lufira, et ayant remarqué quelques cailloux intéressants, Diderrich avait quitté notre sentier, certain qu'il était de le retrouver, et, les yeux penchés sur le sol, il s'en était allé à l'aventure.

Tout à coup, il se trouva en présence d'un village, dont les habitants jetaient des cris de guerre, les hommes brandissant leurs lances et leurs fusils, les femmes se sauvant dans la brousse. En un instant, il fut entouré. Un seul domestique, Manbuko, l'avait suivi. Celui-ci, prétendant connaître la langue du pays, lui traduisait à l'oreille ce que, d'après lui, les indigènes se disaient entre eux : il fallait les tuer tous les deux, les autres blancs étaient déjà loin, etc., toutes choses qui, on le comprend, n'étaient pas faites pour rassurer notre compagnon. Enfin, celui-ci demanda à être remis sur la bonne route et donna toute la viande d'hippopotame que portait le domestique. Les naturels finirent par se calmer, prirent la viande, indiquèrent à Diderrich un sentier, l'invitèrent à s'en aller et l'accompagnèrent jusqu'ici.

Nous avons tous un moment de franche gaîté, lorsque notre collaborateur nous avoue n'avoir pas été à son aise pendant ce quart d'heure sensationnel. Je ne puis cependant m'empêcher de lui adresser les remontrances que son insouciance méritait.

Puis, comme je questionne les naturels sur la façon un peu brusque dont ils ont reçu la visite du blanc, ils protestent énergiquement qu'ils n'ont pas eu de mauvaises intentions.

Le chef Mutuila est parmi eux et me prie d'aller camper près de son village. Je le remercie, car je n'avais nulle envie

de retourner sur mes pas. Il m'invite alors à prendre un de ses hommes comme guide jusqu'au prochain village Bassanga, dont les habitants, s'ils ne sont pas avertis, pourraient concevoir des craintes et provoquer peut-être un conflit. J'accepte volontiers son offre obligeante et lui remets un cadeau dont il paraît fort satisfait.

La marche reprise, nous continuons à gravir des monts couverts d'aspérités, à dévaler les pentes des vallées, à franchir ravins et fossés. Cette marche est cependant très agréable à l'ombre épaisse des grands arbres qui tamisent les rayons brûlants du soleil et nous procurent une douce fraîcheur.

Après avoir traversé le lit profond et rocailleux du Kulambaï, affluent de la Lufira, nous escaladons la côte raide du haut plateau boisé où le baromètre nous donne une altitude de mille soixante-huit mètres. Descendant le versant opposé, nous atteignons la petite rivière Sununa, charmant cours d'eau bordé d'une ceinture de bambous et de grands arbres.

Après une nouvelle marche de onze kilomètres, comme nous suivons le sentier qui traverse le plateau à une certaine distance de la Lufira que nous avons laissée assez loin de notre droite, nous sommes arrêtés par une vingtaine d'indigènes armés. Ils nous crient de ne pas aller plus loin et entonnent leur chant de guerre.

Je m'avance seul avec les guides, vers ces Bassangas, qui se méprennent certainement sur nos intentions. En me voyant venir vers eux, les naturels cessent leur pantomime belliqueuse et se laissent approcher à une dizaine de pas, pour nous inviter de nouveau à nous arrêter. Mais, même après que je les ai mis au courant de ce que nous désirons, et que j'ai fait ressortir nos sentiments pacifiques, ils s'opposent encore à notre passage. Un d'entre eux surtout, un grand diable, aux formes athlétiques, après des contorsions épouvantables, n'hésite pas à me mettre en joue avec son fusil.

Craignant que toutes ces simagrées ne dégénèrent en conflit, j'invite mes guides et l'homme du chef de Mutuila à se rendre immédiatement au village de Lukache, pour faire connaître au chef ce que nous voulons, à savoir : camper près de son village, acheter des vivres, lui faire un cadeau afin qu'il nous donne des guides jusque Katanga, moyennant quoi nous serons les gens les plus paisibles et les plus doux de la terre, comme nous l'avons été avec les gens du Mutuila.

Puis je montre aux Bassangas et au grand diable de forcené, mes soldats rassemblés, dont le nombre augmente et qui, assis sur leur charge, le fusil entre les jambes, n'attendent qu'un signe pour se ranger en bataille. Je leur dis qu'ils auraient fort à faire pour empêcher tous ces hommes de passer, que du reste le chemin appartenait à tout le monde et que je leur conseillais de cesser leur pantomime de guerre, qui fait rire mes hommes.

Après quelques instants d'hésitation, ils finissent par suivre nos guides. Seul le grand Bassanga reste près de nous adossé à un arbre, silencieux, mais toujours farouche. Il sert naturellement de cible aux quolibets de nos hommes, qui ne le laissèrent en repos qu'au retour de nos envoyés. Ceux-ci annoncent que le chef nous prie de venir camper près de son village.

Nous y recevons un assez bon accueil. Nos hommes échangent de la viande contre un peu de grain et, nous-mêmes, nous achetons un peu de miel, la première douceur que nous ayons pu nous payer depuis longtemps. Le chef, de son côté, ne regretta pas de nous avoir donné l'hospitalité. Après avoir fait sa soumission et avoir hissé un drapeau bleu étoilé d'or sur l'une de ses cases, il reçoit un beau cadeau, au moment où il nous remet un guide qui préviendra le chef Katanga à notre approche de son village.

Le pays que nous traversons le 19 novembre, en quittant

Lukachi, est légèrement ondulé et très fertile. La végétation y devient exubérante. On voit partout les emplacements d'anciens villages. Nous devons camper aujourd'hui encore sur les bords de la Lufira, que nous ne quitterons que pour nous enfoncer vers le Sud-Est et atteindre Katanga. Depuis les salines de Mutchié, elle s'infléchit franchement vers le Sud-Ouest. Nous suivons son cours à une certaine distance, coupant en ligne droite ses courbes trop accentuées.

Ayant longé un petit marais, traversé de vastes et anciens champs de sorgho et plusieurs villages abandonnés, nous arrivons, au bout de sept kilomètres, à une grande clairière entièrement parsemée de petites termitières de un à deux pieds de hauteur et ressemblant à une salle de grotte remplie de stalagmites.

La halte de midi se fait près d'un bouquet d'arbres, au milieu duquel nous trouvons le corps d'un zèbre fraîchement tué, dont nos hommes s'emparent sur-le-champ. Continuant notre marche, nous rencontrons trois naturels, qui détalent à notre vue en abandonnant sur le sentier six paniers qu'ils portaient, lesquels sont remplis de savoureux fruits des bois et d'énormes champignons.

Nous sommes obligés de nous arrêter pour en empêcher le pillage. Ce n'est qu'après avoir distribué force horions autour de moi que j'y arrive. Puis les propriétaires de ces bonnes choses consentent à nous les vendre. Leurs paniers se remplissent de viande au fur et à mesure qu'ils se dégarnissent de leurs fruits.

Nos hommes, fatigués de leur nourriture échauffante, irons, dès que nous aurons le dos tourné, jusqu'à échanger un kilo de viande pour deux ou trois prunes des bois. Combien ils regretteront un jour cette imprudence, ce peu de souci du lendemain.

Le pays est formé de plaines où des bois clairsemés alter-

nent avec des clairières. Souvent l'herbe de ces dernières est si courte et si bien fournie que l'on croit fouler les moelleuses pelouses d'un immense parc anglais.

Presque toujours ces prairies sont couvertes d'une infinité de termitières petites et grisâtres, du plus étrange aspect, tandis que dans les sous-bois s'élèvent les vastes demeures, aux innombrables couloirs, d'autres termites. Ces dernières constructions, colossales si on considère la taille de leurs bâtisseurs, mesurent parfois huit à dix mètres de hauteur et sont presque toujours surmontées d'un arbre, d'un bouquet d'arbustes ou d'un gigantesque cactus candélabre.

Après avoir suivi sur plusieurs kilomètres une étroite clairière en forme de fossé très large et peu profond, tapissé d'une herbe fine du plus beau vert et fléchissant parallèlement à la rivière, nous établissons notre camp sur la rive droite.

Les fatigues de ces marches continuelles, ces nuits passées sous une pluie battante près d'un feu qui s'éteint, cette nourriture de viande échauffante et aussi la noire perspective de jours plus sombres encore, tout cela a découragé les plus faibles de nos hommes. Aussi, aujourd'hui, le soldat Adelina arrive au camp atteint de folie. On lui retire ses armes et munitions. D'après le docteur Briart, il n'en a plus que pour quelques jours. Pauvre diable !

Nous changeons de direction aussitôt que nous avons quitté le camp, le 20 novembre, et laissons à notre droite le cours de la Lufira. Mais à peine avons-nous parcouru un kilomètre sous bois que nous arrivons à une très grande clairière, hérissée d'une infinité de petites termitières, pleine de troupeaux d'antilopes et de zèbres et suivant la lisière du bois directement vers le sud.

Trois kilomètres plus loin, nous atteignons l'extrémité méridionale de cette clairière et poursuivons dans le bois

toujours la même direction. Trois quarts d'heure après, nous sommes à la lisière d'une autre clairière, courant du Nord-Ouest au Sud-Est et s'embranchant sans doute avec celle que nous venons de quitter. Nous la côtoyons sur un kilomètre, pour entrer de nouveau sous bois. La caravane s'éparpille à chaque instant pour cueillir des fruits qui sont en assez grande quantité, quoique insuffisants cependant pour assurer, même pour un jour, la nourriture de notre nombreuse troupe. Presque tous astringents, ils sont très agréables au goût ; une petite baie noire, ovale et un peu plus grosse qu'une myrtille, est vraiment délicieuse.

Traversant une nouvelle bande de bois clairsemé, nous arrivons à une troisième et grande clairière, au milieu de laquelle s'ouvre un profond ravin sans eau, entièrement caché par une épaisse bordure de joncs. Des bandes d'antilopes et de zèbres, partant de là, galopent devant nous et sur nos flancs. Elles sont inabordables et se tiennent hors de notre portée, sans doute parce que les indigènes les chassent souvent.

Jetant les yeux sur tout l'horizon, nous sommes comme au centre d'un cirque immense ; collines et montagnes boisées nous enserrent de tous les côtés.

Les guides, nous montrant l'Ouest, nous apprennent que les collines courant dans cette direction cachent le cours du Luambo, affluent assez important de la Lufira, dans laquelle il se jette à peu près à notre hauteur.

Après trois heures de marche sans arrêt, car nous espérons toujours trouver de l'eau, nous faisons une halte à l'autre côté de cette dernière clairière. Au prix de laborieuses recherches, et en creusant la terre en plusieurs endroits, porteurs et Haoussas finissent par se procurer un peu d'eau noirâtre.

L'arrière-garde m'apprend que plusieurs de nos hommes ont disparu dans les bois, en laissant leurs charges près du

sentier. Je fais aussitôt planter les tentes près d'une mare contenant assez d'eau pour alimenter la caravane pendant un jour. Des soldats sont envoyés à la recherche des hommes disparus. Ceux-ci, lorsqu'on les retrouve, allèguent que, poussés par la faim, ils se sont mis en quête de fruits. Ils reçoivent naturellement une sévère admonestation.

Le pauvre Adelina est mort. Nous l'enterrons à l'aube, et la caravane se met en marche, devant arriver ce jour-là, 22 novembre, au village de Katanga.

Le lendemain, nous nous dirigeons vers Katanga, que nous espérons atteindre le jour même et où nous avons envoyé un guide.

Pendant les seize kilomètres que nous avons parcourus dans cette journée, nous avons traversé un pays mieux arrosé. Nous atteignons successivement les bords de la Kilonga, coulant paisiblement au milieu d'une de ces vastes clairières si fréquentes dans ce pays, puis la Luafi. Cet étroit, mais profond affluent de la Lufira contourne l'enceinte encore debout du village d'Inossala, récemment détruit par les Bayékés de Msiri.

C'est là que nous rejoignent les envoyés du chef Katanga, qui nous souhaitent la bienvenue et me remettent deux saumons de cuivre rouge, cadeau du chef. Ils nous précèdent et la caravane continue sa route à travers un bois clairsemé. Après avoir traversé une autre clairière, nous voyons bientôt des champs de jeunes cultures, puis nous contournons les quelques huttes s'élevant non loin du village fortifié de Katanga.

Je commande à nos guides de nous conduire près de la rivière, et le camp s'établit sur la rive droite du Luafi, dont les bords sont superbement boisés. Le village du chef Katanga, chez qui je compte rester quelques jours, est à une portée de fusil.

Les tentes étaient à peine dressées que le chef m'envoya quelques petits paniers de sorgho, en donnant pour excuse que le pays était très pauvre en vivres et que la plupart des habitants des villages de Katanga ne se nourrissent que de racines et de fruits des bois.

Je fais part au chef de l'intention que j'ai de rester quelques jours chez lui et lui fais demander un guide pour visiter les mines de cuivre de Piri existant non loin d'ici. Il me le promet et nous annonce sa visite pour le lendemain.

A notre passage du Lualaba et lorsque nous avions été obligés d'enterrer plusieurs de nos colis, j'avais fait remettre à chaque homme sa ration en fils de cuivre pour trois mois, partageant ainsi plusieurs charges, ce qui nous permettait d'en emporter davantage.

Je sais que depuis quelque temps bon nombre de soldats ne possèdent plus un seul mitako et qu'ils ne comptent pour se nourrir que sur la chasse et sur ce qu'ils peuvent voler à droite et à gauche. Aucun d'eux ne réclame cependant : ils ont touché d'avance trois mois de solde et dans dix jours seulement ce laps de temps sera écoulé. De la grande quantité de viande qu'ils avaient reçue à Lofoï, et à la suite de la chasse aux hippopotames des salines de Mutchié, il ne reste plus que quelques peaux que possèdent encore les moins insouciants d'entre eux.

Voulant ranimer leur courage, je fais annoncer au rassemblement que tous les hommes recevront dix jours de rations supplémentaires. Cette nouvelle les comble de joie. Un seul d'entre eux possédait encore cinq mitakos, deux en avaient trois, et cinq n'en comptaient plus qu'un.

Je dois me rendre économe de mes marchandises et n'en distraire que le strict nécessaire, car j'ignore combien de mois durera encore ce voyage, déjà si long pourtant. Cependant, je ne puis laisser mes hommes mourrir de faim. Mais il faut

veiller à ce qu'ils ne gaspillent plus, en quelques jours, toute leur viande. En conséquence, je les préviens que la distribution des rations se fera dorénavant tous les dix jours. Après que je leur eus démontré que leur insouciance et leur gloutonnerie m'obligeait à en user ainsi, comme avec de grands enfants, ils se dispersèrent à la recherche de vivres.

Hélas ! pendant les quelques jours que nous restâmes chez Katanga, c'est à peine s'ils purent acheter de quoi ne pas périr d'inanition.

La réserve des indigènes était nulle. Ils venaient d'ensemencer leurs terres et nos voleurs les plus émérites ne trouvèrent rien à prendre. Plusieurs, cependant, furent surpris par les indigènes dans les jeunes champs de maïs, en train de déterrer les graines déjà germées et de les avaler sur place.

Je dois dire que jamais punition infligée à des coupables ne m'attrista autant que celle que je dus leur infliger, et cependant il faut sévir, au risque de voir méconnaître notre propre autorité.

Un de nos soldats se permet de vendre deux cartouches aux naturels très friands de poudre. Il passe immédiatement devant le Conseil de guerre, est condamné et mis aux fers.

Pendant que Diderrich visite les mines de cuivre de Piri, le chef Katanga vient me faire visite. Il fait sa soumission et reçoit le drapeau étoilé.

Comme le disent très bien Capillo et Ivens dans leur remarquable ouvrage : *D'Angola à Contra-Costa*, Katanga est le véritable chef de tout ce pays. Il m'apprit, ce que je savais, que Msiri n'était qu'un usurpateur. Lorsque celui-ci, Unyamoési de naissance, se saisit du pouvoir, il y a vingt-cinq ou trente ans, il fit disparaître tous les enfants ou héritiers mâles du vieux Katanga, son prédécesseur et bienfaiteur.

Un petit-fils de ce dernier, enfant à la mamelle à cette

époque, échappa seul au massacre et au poison. C'est le chef que j'ai devant moi. A l'heure présente, il est le chef reconnu de tous les Bassangas. Malheureusement, il est pauvre, et ses sujets, avec cette mobilité qui caractérise la race nègre, font peu de cas de son pouvoir, chaque petit chef de village n'ayant qu'une ambition, celle de devenir indépendant. Mais il est presque certain qu'à la mort de Msiri, qui ne peut tarder, tous les Bassangas, anciens et véritables propriétaires du sol, tâcheront d'expulser les Bayékés, dont les vexations de toutes sortes ont lassé leur patience.

La haine qu'ils ont contre ces détrousseurs est des plus vivace.

Au seul nom de Muiecque, qu'ils ne prononcent qu'avec mépris et qui est détesté dans tout le Katanga, on voit la colère leur enflammer les yeux, et ils ne peuvent s'empêcher de proférer des menaces.

Le chef Katanga m'apprit qu'une caravane commandée par des Inglézes (Anglais) était arrivée jusqu'au lac Banguelo, venant du levant, mais que tout dernièrement elle s'en était retournée, on ne savait pourquoi. Me rappelant ce que m'avait dit Msiri sur le même sujet, je dus en conclure que c'était l'annonce de notre arrivée ici qui avait empêché la caravane anglaise de poursuivre son voyage. Il était donc grand temps que nous arrivions pour conserver cette riche province minière à l'État Indépendant du Congo. Ce danger étant conjuré, ma pensée ne s'y arrêta pas plus longtemps.

Munis de deux guides fournis par le chef Katanga, en remplacement des guides de Likukué et de Mutuila, payés et renvoyés, l'expédition quitte sans regret le village de Kilemba-Katanga, où elle n'a pu trouver que fort peu de nourriture. Les fruits sauvages nous restent comme ressource et peut-être les hippopotames de la Lufira, si nous avons la chance d'en rencontrer. Mais je crains fort qu'à la hauteur où nous devons

la traverser, cette rivière ne soit plus assez profonde pour ces pachydermes. Malgré la triste perspective que nous avons devant nous, l'espoir d'arriver le plus vite possible à N'Tenke, où les vivres abondent, dit-on, nous ranime, et la caravane s'enfonce d'un bon pas vers l'Ouest.

Au fur et à mesure que nous avançons, le pays se boise davantage. Nous voyons de temps en temps des arbres de grande taille, et nous continuons à penser, avec quelque apparence de raison, que les rives du Lualaba, étant sous la même latitude à deux cents ou trois cents kilomètres vers l'Ouest, doivent avoir la même végétation que celle qui couvre les versants de la Lufira.

Nous montons doucement, en suivant l'étroit sentier qui serpente sous un bois de moyenne futaie, évite les accidents de terrain et s'étend en courbes capricieuses, sur une série de plateaux se succédant sans interruption.

A la halte de midi nous nous sommes élevés insensiblement de quarante-six mètres au-dessus du village quitté le matin. Le baromètre accuse onze cent quarante-six mètres d'altitude.

La marche reprise, nous arrivons, un kilomètre plus loin, à une chaîne de petites collines coupant perpendiculairement notre route et près desquelles, à cinq cents mètres du sentier, se trouvent d'anciens puits. C'est une mine de cuivre, d'assez peu d'importance. La malachite s'y présente tantôt en rognons, tantôt alliée au quartz ou à des chistes presque entièrement décomposés.

Seize kilomètres plus avant, nous arrivons à quelques huttes et à de jeunes champs de culture, puis à la petite rivière Tchionga, dont la jolie vallée est presque entièrement cultivée et embellie par les troncs élancés de superbes palmiers ventricosas.

De l'autre côté de la rivière et à cent mètres du camp, se trouve le village fortifié de Kassova, dont les habitants, en

attendant que le maïs, qui sort à peine de terre soit mûr, se nourrissent de fruits et de racines des bois.

Mes hommes ne trouvèrent donc aucune nourriture. Beaucoup d'entre eux arrivèrent au camp, exténués et se traînant à peine. Aux plus faibles, je fis distribuer une cinquantaine de fruits de borassus, que j'avais abattus avec mon winchester et qui me coûtèrent une soixantaine de cartouches.

Ces fruits, gros comme la tête d'un enfant, se trouvent en grappes au sommet du palmier, sous ses feuilles qui ont la forme d'éventails. Le tronc très élevé de ce bel arbre est si lisse que les naturels eux-mêmes ne savent pas y grimper et ils attendent que les fruits mûrs tombent spontanément.

La chair jaune d'or de ces fruits est très agréable, quoique fort filandreuse et oléagineuse. Le noyau, de la grosseur d'un œuf de canard, mais plus plat, est excessivement dur. Son amande ressemble beaucoup à celle des palmiers élaïs que l'on désigne vulgairement sous le nom de coconottes. Comme cette dernière, elle est oléagineuse.

J'aurais pu faire abattre à coups de hache ces palmiers, au nombre d'une quinzaine, et économiser ainsi nos munitions dont nous aurons peut-être besoin plus tard. Mais les naturels m'ont prié avec tant d'insistance de n'en rien faire, que j'ai préféré épargner ces beaux arbres.

Le camp que nous quittons dès l'aube du jour suivant est à mille soixante-douze mètres au-dessus du niveau de la mer, et notre marche du matin nous fait descendre doucement.

Nul doute que nous ne soyons sur le versant de la Lufira. Marchant toujours sous les bois, qui arrêtent la vue à cinq cents mètres du sentier, nous continuons à parcourir de longs plateaux légèrement ondulés.

Nous arrivons bientôt à une plus large vallée, toute bordée d'arbres et de bambous, au fond de laquelle coule la rivière Lupoto, affluent de la Lufira. Nous sommes obligés de chercher

un endroit plus agréable et des berges moins raides que celles qui se présentent à nous. Le passage de cette rivière profonde et fortement encaissée nous demande une heure entière.

Dix kilomètres de marche vers l'Ouest-Sud-Ouest, direction que nous suivons depuis hier, nous conduisent enfin au bord de la Lufira, que nous côtoyons pendant quelque temps. Après la halte de midi, nous continuons à suivre tantôt vers l'Ouest, tantôt vers le Sud-Ouest les méandres capricieux de la petite rivière Kilu et atteignons, après cinq nouveaux kilomètres, le village d'Auampikoï, dont les huttes désertes sont encore debout.

Nous y voyons avec plaisir quelques touffes de bananiers qui avaient disparu du paysage depuis Kassombo Kayombo. Chacun jette sa charge et s'élance à la recherche de leurs fruits savoureux. Mais hélas ! aucun régime ne courbe les troncs flexibles, et nos hommes en sont pour leurs frais et leur espoir déçu.

Tournant vers le Nord, nous traversons la Néamba, petit ruisseau insignifiant, pour arriver, deux kilomètres plus loin, au village de Néamba, situé sur les rives de la Lufira et composé de huttes éparses dans les bois.

Cette marche de dix-sept kilomètres a été pénible pour nos hommes, dont la plupart s'affaiblissent de jour en jour. Le découragement et les souffrances de la faim se lisent sur leurs visages émaciés et nous nous trouvons impuissants à les soulager. Les habitants sont aussi pauvres que nous. Le chef, qui se dit fils de N'Tenke, nous apporta, après maintes sollicitations, un panier de sorgho du poids de huit kilos. Cruelle ironie? Huit kilos de sorgho pour plus de deux cent cinquante affamés !

Et pour comble de malheur, pas un hippopotame n'habite ici la Lufira. Cette dernière ressource, sur laquelle, malgré tous les raisonnements, nous comptions encore un peu, nous est enlevée.

Aux hommes les plus faibles et aux malades, je fais distribuer le sorgho reçu en cadeau et celui que nous réservions pour nous-mêmes, et j'y fais ajouter quelques bols de bouillon fait avec une partie des pots de Liebig ou de Cibils qui nous restent. Il est impossible d'être froidement égoïste, lorsqu'on voit des hommes mourir de faim et, quoique nous ne nous cachions pas pour manger notre faible pitance, nous donnons ce que nous avons, ne nous réservant que ce qui nous est strictement nécessaire pour ne pas succomber à notre tour.

Quand je regarde le chemin relativement court que nous avons parcouru, quand je pense que ma caravane a compté jusqu'à six cent cinquante hommes et qu'il en reste un peu plus de deux cent cinquante, je me demande combien il en est qui reverront leurs foyers.

Traverser un pays avec une expédition armée le plus vite possible, renverser les obstacles qui s'opposent à votre passage, se nourrir de gré ou de force quand on le peut, c'est là une vie active, aimée de ces hommes primitifs que nous conduisons à travers des contrées inconnues. Ils aiment le bruit de la poudre, les combats et les pillages ; les fusillades les émoustillent. Mais parcourir lentement un pays afin de l'étudier, devoir constamment user de patience dans les relations avec les indigènes rusés et voleurs, afin d'obtenir le plus de renseignements possible, en faisant patte de velours, et malgré cela, souffrir de la faim, voir dépérir peu à peu et mourir un grand nombre des siens, n'est-ce pas une situation cruelle et demandant un courage surhumain?

Cette nuit, comme beaucoup d'autres encore que nous réserve l'avenir, nous semble bien longue. Une morne tristesse envahit le camp tout entier, et le silence de la nuit n'est interrompu que par les plaintes et les gémissements de nos affamés.

Dès l'aube du lendemain, Cassart est envoyé avec quelques hommes à la recherche de Bakua Kachifu, Haoussa,

tombé à un kilomètre du camp. Ils reviennent une demi-heure après avec ce pauvre diable à moitié mort de faim et ne sachant plus se tenir debout. Nous le restaurons tant bien que mal. Mais il ne peut plus marcher et je me décide à le faire transporter en hamac.

La caravane lentement se met en marche, et s'engage sur le chemin de N'Tenke.

L'expédition ressemble plutôt à un convoi funèbre qu'à une marche d'explorateurs. Plus de rires, plus de chants joyeux cadençant la marche. Un morne silence règne dans cette longue file d'hommes, qui, courbés sous le poids de leurs charges, avancent péniblement, frottant la plante de leurs pieds alourdis sur les rugosités du sentier.

Et cependant le soleil luit, les oiseaux joyeux saluent à pleine gorge ses premiers rayons, la nature a revêtu son plus beau manteau de verdure, l'air matinal est embaumé du parfum de mille fleurs ouvrant leurs corolles encore scintillantes de rosée, aux brillants papillons et aux abeilles laborieuses. Tout respire la joie de vivre, tout est plein de sève, le printemps est partout, dans l'air comme sur la terre. Et, dans une nature si radieuse, cette bande d'hommes à demi nus, décharnés et affamés, passe comme écrasée par une malédiction.

Dans ces jours néfastes, nous avons toujours pu, par quelques bonnes paroles, relever le courage de nos hommes et leur faire voir l'avenir sous des couleurs plus riantes. Aujourd'hui encore, les pauvres diables ne demandent qu'à nous croire. Un reste de vigueur accélère leurs pas. Mais, si cette terrible situation se prolonge quelques jours encore, si N'Tenke n'a pas de vivres, que deviendra l'expédition?

Après tant de désillusions et de souffrances, il serait dur d'échouer au port et de laisser sur cette terre, dévorés par la famine, tous ces hommes naguère si pleins de vigueur et d'espérance.

Cinq nouveaux kilomètres d'une marche où toutes les réflexions, plus tristes les unes que les autres, s'entrechoquent dans mon esprit. Nous arrivons sur les bords de la Lufira que nous allons traverser pour la cinquième et dernière fois. En cet endroit, ses eaux coulent sur un lit étroit et n'atteignent que le genou. Elle est encaissée et large de huit mètres.

Aussitôt que nous sommes arrivés sur l'autre rive, j'envoie les plus valides de mes hommes en amont et en aval à la recherche d'hippopotames, car les guides affirment qu'il en existe à cette hauteur. Lorsqu'ils en auront découverts, l'un d'eux doit venir immédiatement m'avertir.

Diderrich et Cassart s'éloignent dans le même but.

Mais les heures se passent et personne ne revient. Cet espoir, comme tant d'autres, serait-il encore une fois déçu? Enfin, ils rentrent au camp un à un et, avant qu'ils aient parlé, tout le monde devine déjà qu'ils n'ont rien découvert, car le désappointement se lit sur leur visage.

Triste et découragée, l'expédition, après quatre heures d'arrêt, reprend son interminable marche.

Trois kilomètres seulement la conduisent près du village de Kifassu sur les bords du Lukimona, affluent gauche de la Lufira. Quelques misérables huttes, éparses dans les bois, constituent ce village, qui ne contient pas plus de vivres que les précédents.

Le conseil de guerre siège l'après-midi pour juger le cas grave du soldat Saïd I, accusé d'avoir vendu ou perdu cinq cartouches. L'ordre du jour, lu à la troupe, était formel. Tout soldat, reconnu coupable de vol ou de perte de plus de trois cartouches, devait être fusillé ou pendu. Saïd I, accusé du vol de cinq cartouches, tombait donc sous l'application qui coïncidait avec le paragraphe de la loi sur les conseils de guerre.

Saïd I avoue son crime, tout en affirmant qu'il n'y avait

été poussé que par la faim. Il a échangé ses munitions contre quelques poignées de haricots. Son excuse est plausible et cependant nous ne pouvons l'admettre.

En effet, ne pas punir ce soldat conformément à la loi, c'est nous réserver, pour plus tard, bien des déboires. C'est permettre en quelque sorte le gaspillage de nos munitions, sans lesquelles nous nous trouverions à la merci du premier chef indigène qui nous chercherait noise. C'est, en un mot, une question de vie ou de mort pour nous, de réussite ou de non-réussite. Malgré la pitié que m'inspire ce mauvais soldat et malgré le plaidoyer éloquent du ministère public, dont le docteur Briart remplissait les fonctions, je condamne le prévenu à la peine capitale.

Il sera pendu demain à la pointe du jour et devant tous les soldats rassemblés. Cassart reçoit l'ordre de s'occuper des préparatifs de l'exécution et de faire creuser une fosse.

En apprenant sa sentence, le coupable se mit à trembler. Mais son fatalisme — car il était musulman — reprenant le dessus, il se laissa entraîner, en répétant « Allah ! Allah ! » Le soir, je reçus une délégation de nos soldats, composée du sergent-major et des sergents, qui viennent demander la grâce du condamné. Je leur déclarai qu'il était impossible de revenir sur la sentence. Ce serait un précédent déplorable qui amènerait de nouveaux vols de cartouches. Il faut un exemple : c'est ponr nous une question de vie ou de mort.

Cependant, resté seul et livré à mes réflexions, je ne puis m'empêcher de penser que si cet homme n'avait pas eu faim, il n'eût pas vendu ses cartouches, car, jusqu'au jour de la disette, il s'est montré bon soldat. La famine lui a fait oublier un moment son devoir, et cette courte défaillance, ce suprême besoin de manger à sa faim l'a rendu criminel.

L'âme finit par s'endurcir, lorsqu'on coudoie tous les jours des souffrances et des misères de toutes sortes. Cependant,

je m'apitoie malgré moi sur le sort de cet homme et je cherche moi-même des circonstances atténuantes à son crime. Est-ce les prières de mes adjoints et de mes chefs d'équipes qui réveillent ce sentiment de pitié, alors que dans les circonstances actuelles c'est peut-être de la faiblesse? Je ne saurais le dire.

Toujours est-il que je fais appeler le sergent-major et, en présence de mes adjoints, lui annonce que je laisserai la vie à Saïd I. Mais j'exige que cette nouvelle soit bien cachée et que les apprêts de l'exécution se fassent comme si elle devait avoir lieu réellement. Je me propose de grâcier le condamné au dernier moment, afin de frapper plus profondément son esprit et celui de mes hommes.

Le lendemain, vers quatre heures et demie du matin, le clairon sonne le rassemblement et les soldats s'alignent, silencieux. Un ligne blanchâtre couvre déjà le levant. Vers le couchant, pâlissent les rayons de la lune, filtrés par le feuillage des grands arbres qui nous entourent. L'air est frais, doux, et les oiseaux commencent à gazouiller.

Une voix sonore commande la marche, et la colonne s'avance vers le lieu choisi pour l'exécution. Au milieu de la troupe, le condamné, les menottes aux mains, la tête penchée, marche lentement. Nous nous arrêtons ; le carré se forme et tous les regards sont tournés vers un grand arbre, aux branches noueuses. A l'une de celles-ci se balance, au-dessus d'une fosse béante, une corde terminée par un nœud coulant.

La vue de ce trou, que la faible lueur du jour se levant éclaire à peine, fait frissonner le corps du condamné, dont les yeux plongent, avec une certaine épouvante, au fond de ce qui sera sans doute sa dernière demeure. Sur un signe que je fais, six soldats se détachent du carré et saisissent la corde qui grince sur l'écorce rugueuse.

Je m'approche du condamné et, lui faisant passer la corde au cou, je lui demande s'il n'a pas quelques dernières volontés

à transmettre à sa famille. Le bronze de son teint pâlit, sa bouche est sèche et les quelques mots qu'il prononce sortent avec peine de sa gorge. Il fait un effort et demande à parler au sergent-major Musa Kanu. Celui-ci s'approche, et Saïd lui dit :

« Si tu rentres un jour au pays, tu diras à ma femme et à » mes enfants que je suis mort pour avoir eu faim et avoir » voulu manger. J'ai commis une faute. J'ai vendu mes car- » touches, mais je ne suis pas un voleur. Le chef est sans pitié, » mais Allah est grand. Allah ! Allah ! »

Ce fut alors que Musa Kanu implora de nouveau la grâce du misérable. Un silence solennel suivit ses paroles. Du condamné mes yeux se portent au carré : tous les soldats dans une immobilité complète, le cou tendu, n'avaient de vivant que leurs prunelles brillantes, prêtes à boire les mots qui allaient sortir de mes lèvres.

Cela dura quelques secondes, puis, élevant la voix, je leur tins le discours suivant :

« Une fois encore et la dernière, je veux bien faire acte de » clémence. Je grâcie donc Saïd de la peine de mort, mais il » sera considéré comme porteur, étant indigne d'être soldat. » J'avise en outre la troupe que le premier soldat qui se ren- » dra encore coupable du même crime, sera exécuté sans » rémission, dussé-je le tuer de ma main comme un chien » dangereux ».

Ces paroles sont traduites par le sergent-major et, au fur et à mesure qu'il les répète, l'oppression qui pesait sur toutes ces poitrines d'hommes, s'en va dans un murmure de joie. Saïd tomba à genoux, le carré se rompit et je regagnai ma tente, non sans avoir entendu à chaque pas les remercîments de mes hommes, qui, la main levée à la hauteur de leur béret, me lancent quelques mots en divers idiomes pour se faire mieux comprendre, les uns en bacongo, les autres en swahili, quel-

ques-uns en anglais. Les « Mbote Mingui, Mfumu », « Msouri Sana », « Buana Mkubua » pleuvent. Moi-même, sans en vouloir rien laisser voir, je partage leur joie. L'obligation de faire exécuter cet homme me causait un véritable tourment, et je suis convaincu qu'il faut parfois aux magistrats, appelés à juger leurs semblables, un véritable héroïsme pour appliquer la loi.

Le clairon sonne, les tentes se plient et la caravane, comme allégée d'un grand poids, continue sa marche vers le Sud-Ouest. Nous traversons plusieurs ruisseaux, où presque toujours nous trouvons des huttes abandonnées, et d'anciens champs de culture. Le sentier courant sous un bois de petites futaies, sans taillis, nous conduit au village de Matiampa, agglomération de quelques huttes dominant un vallon où coule un clair ruisseau. Ses flancs sont entièrement défrichés et, de-ci de-là, le maïs sort de terre.

Après une marche de onze kilomètres nous nous arrêtons de l'autre côté d'un petit ruisseau, où nous nous reposons. Plusieurs des nôtres en profitent pour prendre un bain, car ce joli affluent de la Lufira est rempli de rapides et de cascades, d'où l'eau tombe en nappes étincelantes, véritable douche qui rafraîchit le dos des baigneurs. Comme beaucoup de cours d'eau africains, celui-ci possède une superbe bordure de grands arbres reliés entre eux par des rideaux de plantes grimpantes, de manière à former des dômes de verdure.

Nous nous étendons avec volupté à l'ombre de cette luxuriante végétation, sur ces grandes roches plates, polies par le frottement des eaux. Quels délicieux moments nous passons à l'abri de l'accablante chaleur, bercés doucement par l'éternel murmure des cascatelles et laissant notre pensée oublier l'heure présente. Mais il faut nous arracher à ce bien-être.

Il faut reprendre notre bâton de voyage, car N'Tenke n'est pas loin et là, espérons-le, nos hommes pourront enfin se ravitailler.

Un de nos guides est déjà parti pour annoncer au chef notre arrivée. Notre longue colonne reprend sa marche vers ce but convoité depuis tant de jours. Notre direction est Sud-Ouest. Une heure de marche a lieu sous un bois de petites futaies, parsemé de hautes termitières, près desquelles nous remarquons souvent des vestiges d'anciens villages. Nous rencontrons ensuite une vaste clairière, résultat de défrichements abandonnés. Elle est couverte de jeunes taillis au Sud et à l'Ouest et de hautes collines boisées ferment l'horizon.

A l'extrémité Ouest de cette clairière, près d'un ruisseau bordé de beaux grands arbres, nous apercevons un village fortifié. C'est N'Tenke.

Un soupir de soulagement sort de toutes les poitrines et un éclair de joie brille dans les yeux caves de nos hommes, qui se hâtent, pressés par une faim dévorante. Le camp s'établit près du ruisseau, à cent mètres de la résidence de N'Tenke.

Les envoyés de ce chef arrivent aussitôt, suivis de toute une théorie de femmes et d'enfants, avides de nous voir, mais que la crainte tient à distance. Ils nous prient, de la part du chef, d'établir notre camp plus loin.

Je ne les laisse pas achever. Je les enjoins de retourner sur-le-champ d'où ils viennent et de dire à N'Tenke de nous envoyer au plus tôt des vivres, que nos hommes n'auraient plus la force de reprendre leurs charges pour les transporter plus loin, et que je ne réponds pas de ce qui pourrait survenir, si on les laissait souffrir plus longtemps.

Les envoyés, que je fais accompagner par Ipunda, interprète, retournent au village et reviennent en peu de temps avec des provisions.

Enfin ! Nous sommes sauvés ! Ils nous apportent un récipient fait de l'écorce d'un très grand arbre et pouvant contenir de huit cents à neuf cents kilos de grains de sorgho.

Ceux-ci, contenus dans de nombreux paniers apportés par les femmes, s'engouffrent dans ce vaste réservoir, qui fut tout de suite et complètement rempli. La haie se forme aussitôt et une ample ration est distribuée à chaque homme.

C'est un spectacle émouvant et réconfortant tout à la fois que de voir la joie, mêlée d'impatience, de notre bande de meurt-de-faim, pendant cette courte opération qui allait mettre fin à d'indicibles souffrances. Tous ces pauvres diables, leurs maigres mains tendues, reçoivent avec un empressement impétueux cette pitance, que beaucoup ne se donnent pas la peine de faire bouillir ou d'écraser. Ils se remplissent la bouche de ces grains durs et les broient entre leurs dents blanches et puissantes. D'autres, plus avisés ou moins affamés, se procurent des mortiers et des pilons, et bientôt nous entendons, sur tous les points du camp, retentir en cadence le martellement continu de ces primitifs moulins.

N'Tenke a également envoyé, pour les blancs, deux chèvres, dont l'une est tout de suite livrée à nos cuisiniers, qui sont naturellement restés les gens les mieux portants de la caravane, puisqu'ils prélevaient sans scrupules ce qu'ils pouvaient sur notre maigre ordinaire. D'habitude nous mangions tout de nos bêtes, tête, pieds, intestins, à l'exception de la peau qui, suivant la règle, est abandonnée aux marmitons. Mais l'officier de semaine oubliait-il de faire préparer les pieds, la tête ou les viscères, les cuisiniers ne manquaient pas de se les approprier. Nous les leur abandonnons nous-mêmes généreusement cette fois.

Le chef N'Tenke nous prie, le lendemain, d'aller le voir.

Je le trouve assis sur un escabeau et entouré de quelques femmes et familiers, tous accroupis sur des nattes. Le toit prolongé d'une hutte très spacieuse les domine.

La résidence de N'Tenke, chef de tout l'Ilamba, porte le nom d'Ikata. Elle est plus généralement connue sous celui

de « Moi N'Tenke », ce qui signifie « Chef N'Tenke ». Le village, assez important, est adossé au bord du talus d'un petit affluent de la Lufira. Il est très solidement fortifié. L'enceinte est faite de plusieurs rangées de pieux très forts, serrés les uns contre les autres, profondément enfoncés dans le sol et s'élevant à quatre et cinq mètres de hauteur. On y a pratiqué quatre portes en couloirs, consolidées par de courts et forts pieux, dont les uns, plantés verticalement le long des parois, en soutiennent d'autres formant la voûte. Le village est flanqué de trois tours carrées ne s'élevant pas plus haut que l'enceinte et qui servent d'observatoires.

En général, les huttes sont grandes et spacieuses. Elles sont rondes et leur toit conique en chaume se prolonge au delà des parois, de manière à former une étroite véranda. Le sol où elles sont bâties est surélevé d'un pied, bien battu à l'intérieur et dur comme celui d'une aire. Elles se composent ordinairement d'une seule pièce ; au centre flambe ou couve un feu qu'on ne laisse jamais s'éteindre. Des nattes, des escabeaux de formes diverses, des paniers, des calebasses, un lit, des peaux de singe, de chat-tigre, de loutre, des armes, fusils à pierre et lances légères, des récipients, des marmites en terre, tout cela forme l'ameublement de ces demeures, primitives sans doute, mais où l'on est parfaitement installé.

Au toit noirci sont encore accrochés, à l'intérieur, des paquets d'épis de maïs jaunis par la fumée, des feuilles de tabac, des amulettes, des becs ou ongles d'oiseaux de proie ou de gallinacés.

On voit encore, fixés dans le chaume, ici une cuiller en bois, là un long tuyau de pipe, plus loin un couteau dont la lame polie jette un éclair d'acier au milieu de cet intérieur enfumé.

N'Tenke commença par nous assurer de son amitié, disant qu'il a toujours aimé les blancs, surtout depuis le passage

de Capello et D'Ivens, les célèbres voyageurs portugais, qui ne lui ont laissé que de bons souvenirs. Il nous questionne longuement sur Msiri, sur l'état où nous avons laissé Bunkeia, sur les forces du roi de Garanganja, sur les intentions des Bassangas, etc.

Il nous apprend, chose que nous savions déjà, qu'il est en brouille avec Msiri, son ancien maître, de qui il tient la souveraineté de l'Ilamba. Leur désaccord était venu de l'insatiable avidité du roi qui, non content de prendre l'ivoire, exigeait de N'Tenke des esclaves, hommes, femmes ou enfants, qu'il vendait aux Bienos ou aux Makangombi, afin de pouvoir contenter ses favorites en les couvrant de soie, de velours et d'autres colifichets dont se munissent les habitants de la côte occidentale.

N'Tenke manifesta un vif contentement, en apprenant qu'un grand chef blanc avait envoyé des agents et des soldats près de Msiri pour l'empêcher de continuer ses rapines. Mais il a un mouvement de doute quant à l'efficacité des moyens que nous comptons employer. « Mounda, Msiri, nous dit-il, » ne voudra jamais reconnaître d'autre chef que lui-même, » et les blancs seront obligés de lui faire la guerre. »

Changeant de sujet, N'Tenke nous apprend ou plutôt nous confirme ce que nous avions déjà entendu dire, à savoir que tout le pays au Sud est désert et que nous n'y trouverons pas de villages pour nous ravitailler.

Comme nous lui parlons des mines, il déclare ne pas pouvoir nous promettre des guides pour nous y mener, car il est en guerre avec Msiri, et ses hommes courraient le danger d'être pris et décapités par le roi. Puis, tout en se disant très satisfait de nous voir, il nous demande de ne rester que quelques jours chez lui, car il y a peu de vivres. Le pays souffre de la famine, et même moins nombreux que nous sommes, il ne pourrait, malgré son bon vouloir, nous nourrir longtemps.

Sa bonne mine contrastant avec ses paroles, je lui dis, en riant, que je comptais bien rester une dizaine de jours chez lui afin que mes hommes aient, à notre départ, un abdomen aussi rondelet que le sien.

Nous étions en pleine saison des pluies et elles ne se faisaient pas faute de tomber en masses diluviennes sur nos tentes, soigneusement entourées d'une rigole profonde pour l'écoulement des eaux.

Le camp, maintenant joyeux, se taisait sous les ondées. Chacun se réfugiait sous des abris faits à la hâte et au travers desquels la fumée filtrait, entourant le sommet de ces huttes improvisées d'un enveloppement nuageux constant qui s'évanouissait sous l'averse.

Tous les matins, au point du jour, N'Tenke sortait de son village et, accompagné de tout son monde, se rendait aux champs. C'était un vrai patriarche.

N'Tenke se mit avec une réelle satisfaction sous la protection de l'État et reçut le drapeau étoilé, qu'il s'empressa de faire hisser sur la plus grande de ses cases.

Pendant ce temps, Diderrich s'était rendu, sur mon ordre, aux mines de Kalombé, avec une escorte de vingt-cinq soldats. Il avait pour mission d'étudier le pays au Nord de N'Tenke vers Kambové. Son rapport démontra le succès de son exploration, qui dura huit jours.

D'après les renseignements de N'Tenke, qui nous voyait partir avec grand plaisir, tout le pays environnant vers le Sud jusqu'au delà du Zambèze, était en proie à une famine atroce. La plupart des populations avaient déserté leurs villages, étaient mortes de faim ou végétaient avec le peu de nourriture qu'elles trouvaient dans les bois et dans les rivières. Le gibier était rare. Enfin, c'était la famine complète.

J'avais résolu de me rendre aux sources mêmes du Congo, de descendre son cours, soit en longeant ses rives, soit en

opérant la descente sur ses eaux mêmes, et de rejoindre ainsi le lac Kissalé, en aval duquel notre itinéraire avait déjà coupé le cours du fleuve. De là, après avoir réglé notre vieux compte avec les Balubas, nous comptions pouvoir étudier la série de lacs où il se déverse avant sa jonction avec le Luapula.

Pendant notre séjour chez N'Tenke, il ne se passa pas un jour que nous ne vîmes ce chef sortir de grand matin de son village avec la plus grande partie des hommes et des femmes et aller lui-même les conduire aux champs. Armé simplement d'une longue canne sur laquelle il s'appuyait, N'Tenke, dont la haute stature et la corpulence n'avaient pas d'égal parmi ses sujets, prenait la tête de sa longue colonne et, lorsqu'il l'avait installée aux travaux de culture, il les surveillait et les encourageait avec sa bonhomie habituelle.

Je suis convaincu que ce chef, malgré l'astuce et la ruse qui sont les caractéristiques de la race noire, devait être aimé de ses sujets.

Il ne revenait jamais des champs sans passer par notre campement, pour s'informer si nos malades étaient guéris et surtout si nous allions bientôt nous mettre en route. *D'après N'Tenke, quatre jours de marche vers l'Ouest nous séparaient du Lualaba.*

Le 11 décembre 1891, jour fixé pour notre départ, je me rendis, au point du jour et pour la dernière fois, chez N'Tenke, afin d'obtenir de lui plus de vivres. Mais je me butai à de nouvelles lamentations du chef, qui me répéta sur tous les tons qu'il avait à peine une poignée de sorgho à distribuer par jour à chacun des habitants de son village, en attendant la nouvelle récolte qui commencait à sortir de terre.

Je le répète, il m'eût été facile de prendre de force ce que me refusait N'Tenke. Mais il s'était montré bon pour nous, généreux même dans la mesure de ses ressources, et ce sont là

des moyens dont je n'arrive jamais à me servir que dans les cas d'absolue nécessité, contraint par le mauvais vouloir ou l'hostilité des indigènes.

Je quittai donc N'Tenke en bons termes. Sa figure, soucieuse à mon arrivée, se transforma subitement et le sourire le plus béat épanouit sa large figure, lorsque, lui faisant enfin mes adieux, il comprit qu'il allait être débarrassé de ma présence.

Munis de deux guides que ce chef nous fournit, nous nous dirigeons vers le couchant, ne nous doutant pas des misères sans nombre qui nous y attendaient.



CHAPITRE XVI

De N'Tenke au Lualaba.

(Du 11 au 20 décembre 1891.)

Sommaire : La famine s'accentue. — Cassart voit trois lions. — Terribles ravages de la faim. — Le sacrifice du dernier âne. — Triste souvenir de ma première pipe. — Le camp de la famine. — L'achat d'un champ de maïs. — L'arrivée au Lualaba. — Formidable déchet dans le personnel de l'expédition. — A la recherche d'arbres pour la construction de pirogues.

Les quatre premiers jours se passèrent sans autre incident notable que celui de la nécessité, pour tous les membres de la caravane, de s'imposer des privations, suivant qu'ils avaient consommé en tout ou en partie la part qui leur avait été dévolue dans le peu de provisions que nous nous étions procuré, avec tant de peine, chez N'Tenke.

Mais le quatrième jour, les véritables souffrances commencèrent. Toute cette bande d'affamés qui, depuis leur départ du poste de Lofoï, pouvaient compter les jours où ils avaient mangé à leur faim, se ruaient littéralement sur les rares champignons des bois, qui poussaient parfois au pied des hautes termitières. Ils n'avaient plus rien à se mettre sous la dent. Ces champignons et quelques baies formaient toute leur nourriture. Et encore les occasions de les trouver étaient-elles rares.

Questionnant les guides, que je faisais du reste surveiller sans qu'ils s'en doutassent, je leur demandai comment il se faisait que nous n'étions pas encore arrivés sur les rives du

Lualaba, attendu que nous avions très bien marché et que N'Tenke et eux-mêmes nous avaient affirmé que la distance entre le village du chef et le Lualaba n'était que de quatre jours de marche. Ils me répondirent, naturellement, que mes hommes ne savaient pas marcher et que ce que nous avions fait de route était à peu près la moitié de ce qui nous restait à faire.

Cette nouvelle désespérante se répandit bientôt dans tout le camp et une profonde tristesse l'envahit. Le cinquième jour, à l'étape de midi, les guides déclarèrent qu'ils s'étaient perdus et demandèrent à pouvoir aller à la recherche du bon chemin. Cela me parut louche, car eux aussi n'avaient plus rien à manger, ayant consommé le peu de vivres qu'ils avaient emportés pour quatre jours.

Notre compagnie ne devait pas non plus leur être agréable, de sorte que je les soupçonnais d'avoir le désir, bien naturel d'ailleurs, de prendre la clef des champs. Mais je tenais à nouer d'amicales relations avec les villages riverains du Lualaba, et, sans la présence des hommes de N'Tenke, la cordialité de ces relations me paraissait douteuse ; leur départ aurait donc contrarié mes projets.

De plus, la différence entre l'allure générale de notre marche et celle d'aujourd'hui était très peu sensible, et, s'il y avait réellement une seconde route, elle devait être à peu de distance vers le Sud.

Après le repas de midi, j'avertis mes guides que je les accompagnerais dans leurs recherches et que toute la caravane nous suivrait. Les hommes de N'Tenke, après avoir protesté avec véhémence contre l'intention que je leur prêtais de s'enfuir, se mirent immédiatement en devoir de nous convoyer.

Deux heures de marche directement vers le Sud nous conduisirent, en effet, à un sentier assez bien frayé. Était-il réellement la bonne route et l'avions-nous quitté ce matin?

Personne n'aurait pu répondre à cette question, pas même les guides, je crois.

Quoi qu'il en soit, ceux-ci affirmaient que ce sentier était le bon. Notre campement s'établit, une heure après, à la lisière d'un bois bordant le sommet d'un des versants d'une belle vallée, où jaillissait une source aux eaux cristallines.

Les tentes dressées, j'avais pris mes fusils à plombs et à balles et, comme tous les jours, je m'étais mis en chasse avec l'espoir, toujours déçu, d'abattre une pièce de gibier quelconque.

A la tombée de la nuit, alors que je rentrais sans avoir rien vu, ni gibier à plumes, ni gibier à poils, je vis arriver vers moi, d'une façon assez précipitée, le sergent Cassart, qui me conta qu'ayant été, lui aussi, à la recherche de vivres, champignons, oiseaux ou autres choses quelconques, il s'était subitement trouvé face à face avec trois lions : le père, la mère et sans doute le lionceau. Il n'avait probablement pas eu assez confiance dans son habileté de tireur et dans son sang-froid qu'il jugeait insuffisant, en des circonstances aussi critiques, pour se mesurer avec ces grands fauves.

Nous nous dirigeâmes immédiatement vers l'endroit désigné par lui. Malheureusement, les lions avaient disparu. C'était fort regrettable, car leur viande, quoique plus ou moins coriace, eût fait les délices de notre caravane de meurt-de-faim.

Celle-ci avait bien piteuse mine. Jusqu'au plus solide de nos soldats, tous avaient le ventre creux, les côtes saillantes, les membres grêles, la figure émaciée, les yeux caves, et toute leur physionomie était empreinte de tristesse amère, de résignation douloureuse. On sentait que ces hommes étaient incapables d'un sentiment de révolte, tant les affres de la faim les avaient déprimés.

Les porteurs Batételas étaient effrayants à voir. Moins

vigoureux, moins résistants que les Haoussas, ils étaient plus squelettiques encore, mais ceux-là ne me préoccupaient guère, ni n'excitaient ma pitié outre mesure, parce que je savais que, lorsqu'un des leurs, auquel on avait retiré la charge qu'il portait, finissait par succomber en arrière de la caravane, il était aussitôt dépecé et mangé par ses camarades, tous anthropophages !

Aussi ceux qui moururent dans cette inoubliable marche — ils furent nombreux — ne devinrent pas la proie des fauves, ni des vautours, mais bien celle de leurs semblables. Il faut ajouter que leurs cadavres n'avaient réellement plus que la peau sur les os et qu'ils devaient être une bien maigre pitance pour leurs amateurs. Je dois aussi déclarer que, quoique connaissant ces affreux repas d'hyènes humaines, je devais, à ce moment-là, paraître les ignorer complètement.

Le lendemain, 16 décembre, nous avions à peine parcouru quelques centaines de mètres sous un bois clairsemé, mais dont le sol était couvert de belles et hautes fougères, qu'un superbe lion traversa le sentier d'un bond colossal, à quelques pas devant moi. Mon âne, effrayé, fit un écart prodigieux qui faillit me renverser.

Malheureusement, pendant le temps que mettait mon domestique à me passer mon fusil, le lion avait disparu. C'était sans doute un des trois fauves vus la veille par Cassart, et dont nous avions troublé le repos.

Notre marche devient de plus en plus lente et, malgré nos sollicitations pressantes, nos hommes ne marchent plus. Ils se traînent avec peine sur le sentier rugueux et s'arrêtent presque tous les kilomètres, laissant tomber leur charge et s'affaissant le long du chemin.

Et cependant, la nature du pays que nous traversons est admirable. Les végétations exubérantes, piquées de milliers de fleurs aux coloris éclatants et variés, s'étendent à nos pieds

et au-dessus de nos têtes. Le ciel est pur, le soleil radieux, et une brise légère augmente encore l'exquis bien-être que toute créature humaine eût dû ressentir dans ces parages. Mais hélas ! aucun de ces miséreux qui traînent la plante de leurs pieds fatigués sur les rugosités de ce sentier interminable, ne voit la superbe nature qui l'entoure. Ils vont, telles des bêtes affamées, la tête penchée vers la terre, le dos arqué, ne pensant qu'au moyen de se procurer à manger. La caravane est complètement débandée. Une poignée d'indigènes aurait certainement raison de mes trois cents hommes, tellement ceux-ci sont démoralisés.

L'étape de ce jour est courte : neuf à dix kilomètres à peine.

Le soir, faisant ma ronde habituelle, je remarquai, en plusieurs endroits, des soldats gravement accroupis près de leur feu et semblant regarder avec avidité une marmite dans laquelle devait certainement mijoter un mets délicieux. A mon approche, ils se lèvent. Je demandai à l'un ce que contenait la bienheureuse marmite. Sans répondre, mais avec un sourire plutôt désolé, il souleva le couvercle et je vis, dans de l'eau bouillante, des morceaux de peaux informes. C'était des coupures de peaux d'antilopes provenant de jambières, de petits sacs à vivres, de sandales ou autres. Jadis, au temps de l'abondance, ils avaient fabriqué ces différents objets avec les dépouilles des animaux tués par nous à la chasse.

Je les quittai, après leur avoir donné quelques mots d'encouragement, et je continuai ma ronde.

Le plus souvent, les feux, malgré l'heure peu avancée et la douceur de la température, étaient entourés de deux ou trois hommes couchés en chien de fusil.

Qui dort dîne, pensai-je, en regardant ces pauvres diables dont les hanches saillantes sortaient misérablement sous l'étoffe qui les recouvrait, rendant plus profond encore le creux des reins.

Mais souvent, je me trompais, car, en m'approchant davantage, je voyais les yeux hagards qui, du fond de leurs orbites, fixaient obstinément le feu. Parfois un gémissement, une plainte sourde faisaient seuls clignoter ces yeux de fous.

Lorsque ces corps appartenaient à des porteurs et que l'un d'eux m'apercevait, il se dressait immédiatement sur son séant et, invariablement dans sa langue, du ton bas et lamentable d'un enfant souffrant, me disait : « Papa, j'ai faim, je souffre, donne-moi à manger. »

Et invariablement aussi, mais d'un ton qui cherchait à être convaincu lui-même, je répondais : « Demain tu auras à manger, beaucoup à manger, autant que tu pourras manger. »

Et je passais, ému malgré moi de ces misères atroces.

Le lendemain, septième jour de notre départ de N'Tenke, notre marche fut encore plus lamentable que la veille et l'étape réduite à quatre ou cinq kilomètres. Malgré cette courte distance, que l'on franchit d'ordinaire en une heure et demie, la plupart de nos soldats mirent toute la journée pour la parcourir ; d'aucuns même n'y arrivèrent que la nuit ; d'autres n'y arrivèrent pas du tout.

Continuer ainsi, c'était, certes, l'anéantissement complet de toute l'expédition.

Nous-mêmes, n'ayant plus pour nous sustenter qu'à peine une demi-livre de farine de sorgho par repas, nous commencions à ressentir profondément l'insuffisance d'une nourriture très réduite depuis plusieurs jours. Je résolus donc de laisser mon expédition où elle se trouvait et de prendre, le lendemain matin, ce qui restait d'hommes valides, afin d'aller à la recherche de l'introuvable Lualaba.

J'en fis part à toute l'expédition et, en même temps, pour calmer les douleurs que ressentaient une grande partie de mes hommes et qui les faisaient se tordre comme des possédés, je fis abattre mon dernier âne. La pauvre et bonne bête, elle,

n'avait pas souffert, au contraire ; la verdure qui étalait son manteau printanier lui avait fourni une nourriture aussi abondante que succulente.

C'était le dernier des ânes que j'avais achetés à N'Gongo Lutété en mai 1891 et qui, comme je l'ai dit en son temps, devait provenir d'un croisement de zèbre.

C'était un superbe animal.

Quand je me résignai à sacrifier cette brave bête, je ne voulus au moins pas que sa mort fût en quoi que ce soit cruelle. Aussi l'abattai-je moi-même d'une balle dans la cervelle. Sa mort fut instantanée. Le pauvre bourriquet n'avait pas souffert.

Il fut, en un clin d'œil, dépecé et coupé en autant de parts qu'il y avait de bouches, ce qui rendit la portion de chacun très congrue, car la caravane se composait encore de plus de deux cent cinquante personnes : soldats, Bassongos, femmes et porteurs. L'âne disparut en moins de temps qu'il ne fallut pour le dépecer. Tout y passa, même la corne des sabots.

C'était une goutte d'eau dans la mer, soupçon de repas pour cette troupe d'affamés aux appétits voraces. Les douleurs de la faim doivent réellement être cuisantes. Pour les apaiser, j'ai vu commettre, cette nuit-là, par des soldats musulmans et par conséquent fanatiques, un sacrilège que condamne leur religion. Celle-ci, en effet, défend aux musulmans de manger de l'âne, et ils en mangèrent tous.

Seul, le prêtre musulman qui faisait partie de notre expédition, grand et beau soldat, ma foi, mais en ce moment-là à l'état de squelette, comme les autres, fut le seul dont le fanatisme domina les souffrances. Il refusa avec dédain sa portion qui, immédiatement, fut divisée et donnée aux plus chétifs de la bande.

Ce soir-là, fut encore marqué par un incident sans importance pour l'expédition, mais qui grava dans ma mémoire

les plus petits détails de cette nuit triste et lugubre. Une de mes malles n'était pas encore arrivée au campement, pas plus, du reste, que quelques soldats et le sergent Brahma.

Je n'avais aucune crainte quant à ces derniers. Je les connaissais dévoués et c'était certainement par suite d'une circonstance indépendante de leur volonté qu'ils n'étaient pas encore arrivés. Mais ce qui m'agaçait réellement et ce que les fumeurs comprendront, c'est que, dans cette malle, se trouvaient les derniers cahiers de papier à cigarettes que je possédais encore. Tous mes adjoints fumant la pipe, aucun d'eux ne possédait la moindre feuille de riz ni de maïs.

Je me souviens qu'à mon départ de Bruxelles, un ami avait glissé, dans la poche de mon pardessus, un étui contenant une superbe petite pipe à double tuyau. Mon boy Batchi me la présenta. Il l'avait trouvée au fond d'une malle quelconque ; elle allait recevoir le baptême du feu...

Et pour la première fois de ma vie, je fumais une pipe, après l'absorption de la ration de bouillie de sorgho, qui composait notre dîner. Hasard étrange ! ma première pipe, qui franchement ne me plut pas du tout, devait coïncider avec ces heures inoubliables où les gémissements et les plaintes dolentes de mes hommes augmentaient lugubrement la longueur des nuits.

Mais, si mes pensées étaient amères, si l'avenir m'apparaissait sombre, jamais un air de découragement n'apparut sur ma face bronzée, mais émaciée, et jamais un mot de déception ne sortit de ma bouche, soit devant mes adjoints, soit devant les hommes de mon expédition. Toujours je relevais leur courage et leur faisais entrevoir des jours meilleurs.

Quand ma pensée retournait en arrière et que je réfléchissais au chemin parcouru, aux longues et douloureuses étapes qui allaient encore s'imposer à mon expédition, déjà décimée en ce moment, ce n'était pas sans appréhension, sans une

certaine anxiété même, qu'abandonnant le présent, cependant si cruel, je songeais au lendemain, à cet avenir que je cherchais à sonder sans y parvenir.

Quel serait ce lendemain? Quel serait cet avenir? Et, enfin, que nous réservait la route plus longue encore qui nous restait à faire?

Autant de questions plus angoissantes les unes que les autres !

Mais bientôt mon optimisme, l'insouciance pour ainsi dire instinctive que j'ai le bonheur de posséder, reprirent le dessus et un « Bah ! qui vivra verra » philosophique, changea l'amertume de ces réflexions en un espoir presque certain. Les papillons noirs disparurent ; je me repris à espérer et m'endormis profondément.

Le lendemain, 17 décembre, tous les hommes valides furent rassemblés ; il y en avait une centaine : quatre-vingts soldats, des porteurs et quelques femmes.

Après l'inspection des armes et des munitions et la répartition de quelques charges qui devaient nous accompagner, les clairons sonnèrent le départ, et je pris la tête de la caravane. Je laissais au camp, que nous avions surnommé « Le camp de la famine », le docteur Briart, le sergent-major Musa Kanu et les nombreux invalides de l'expédition. Diderrich et Cassart m'accompagnèrent. Ils étaient à l'arrière-garde.

Un morne silence accueillit le départ de notre troupe. On sentait que, dans ce lieu de désolation, à peine existait-il encore un souffle de vie.

Cependant, de-ci de-là, quelques appels et des recommandations essayaient de se faire entendre des partants.

De pauvres hères haussaient les épaules, dressaient leur torse décharné sur leur litière de feuilles, essayant, de leur voix rauque et presque éteinte, de demander à l'un ou à

l'autre, leur ami ou leur frère peut-être, de revenir au plus tôt avec des vivres.

Chose curieuse ! L'hallucination de leur esprit devait être plus forte que les tiraillements de l'estomac, car chacun marquait sa préférence et désignait l'espèce de victuaille qu'il désirait et qu'il réclamait sans cesse, comme poussé par une idée fixe. Un tel demandait du maïs, tel autre des haricots, celui-ci du porc, celui-là une poule, etc., et aucun ne variait jamais.

Ce fut avec un soulagement réel que nous quittâmes ce campement maudit.

Et quand nous n'entendîmes plus aucune plainte et que notre marche assez vive nous eut fait franchir quelques centaines de mètres, nos poitrines se dilatèrent, comme déchargées d'un lourd fardeau ; nous respirâmes avec plus de force. Un effort de volonté de chacun accéléra la marche, qui, n'étant plus retardée par des traînards, fût bientôt rapide. Vallons, vallées, plateaux, bois et ruisseaux furent traversés et, pendant des heures, se succédèrent les uns aux autres.

La marche de ce jour fut plus du double des marches ordinaires. La halte de midi dura à peine une demi-heure et il fut défendu à quiconque de s'écarter. Ce ne fut que vers quatre heures du soir que nos guides nous indiquèrent au loin la bordure d'arbres qui longeaient le cours sinueux du Lualaba, dont la large vallée s'ouvrait devant nous.

Enfin, après dix heures de marche, nous arrivâmes au but tant désiré de notre voyage.

A notre caravane affaiblie il eût fallu au moins cinq jours pour parcourir cette distance de quarante-deux kilomètres, et combien de ses membres seraient restés en arrière !

En dévalant du versant de la colline d'où nous avions aperçu le Lualaba, nous arrivâmes à un détour brusque du sentier cotoyant la partie Sud de cette colline. Là, s'affaissant

à pic, elle nous montra la riante verdure d'un champ de maïs, dont les épis lourds et déjà à maturité firent une impression profonde sur notre troupe d'affamés.

Déjà ils s'élançaient à la prise de cette véritable manne inespérée, lorsqu'un ordre bref les fit rester immobiles.

Je les avisai brutalement que dans une heure ils auraient à manger, mais que je leur défendais, sous peine de mort, de toucher à ce champ de maïs. Son pillage aurait sûrement eu pour conséquence la fuite des populations riveraines, et, celles-ci communiquant la panique aux populations plus éloignées, nous nous serions encore trouvés fatalement devant un pays désert : les dures souffrances de la famine recommenceraient inévitablement.

Celui d'entre eux qui voulait mourir n'avait qu'à toucher à ce champ de maïs !

Ces dernières paroles furent accentuées par le geste que je fis en saisissant mon revolver.

Mes hommes me connaissaient sans doute, car aucun ne bougea.

Je dépêchai immédiatement mes guides et mon linguister en avant, afin de prévenir de notre arrivée le chef du petit village qui était situé sur l'autre rive du Lualaba et que nous signalait la fumée de ses huttes. Ils furent chargés de lui remettre un léger cadeau et de le prier de venir me parler sur l'heure. Ils devaient insister auprès du chef pour que celui-ci nous fît apporter le plus tôt possible des vivres que nous payerions généreusement avec des perles, du fil de cuivre ou des étoffes, à son choix.

Ils devaient surtout lui parler de N'Tenke et invoquer le nom de ce chef, afin de le tranquilliser, en l'assurant de nos intentions pacifiques.

Nos guides prirent leur course, tandis que toute la caravane, passant devant moi jusqu'au dernier des porteurs, allait

dresser nos tentes, sous la direction de Diderrich et de Cassart, sur la rive du fleuve. Ordre était donné que les hommes et les femmes, non employés au dressage des tentes, devaient rester dans l'alignement jusqu'à ce que j'eusse noué des relations amicales avec le chef du village.

Celui-ci, heureusement, se hâta d'arriver. Il était au campement presqu'en même temps que moi.

Sans phrases, ni préambules ou salamalecs quelconques, je lui offris d'acheter d'emblée tout son champ de maïs, ce qu'il accepta, un peu ahuri de cette proposition, la première sans doute de l'espèce qu'il eût jamais reçue. Afin qu'il n'y eût pas de rixes entre mes hommes dans le partage du champ de maïs, ce qui serait inévitablement arrivé si je les avais laissés libres de piller à leur aise, ce furent les hommes et les femmes du village même qui allèrent faire la récolte des épis et les apportèrent au camp dans de grands paniers.

La distribution commença alors et, comme je l'avais promis à ma troupe, une heure ne s'était pas écoulée que nos hommes croquaient à qui mieux mieux, avec cette avidité vorace que connaissent seuls ceux qui ont eu faim. Beaucoup d'entre eux mangeaient en une fois l'épi tout entier et leur puissante mâchoire avait vite raison et des graines et de leurs supports. Par malheur, cette gloutonnerie ne put être évitée et, quoiqu'elle devînt la cause de maladies, dysenterie, inflammation des intestins, maux gastriques, etc., et malgré nos remontrances aussi, il n'y eut rien à faire. Au fur et à mesure qu'un épi leur était donné, il était dévoré aussitôt.

Le soir était arrivé, que nos hommes avaient à peine satisfait leur première fringale. En dépit de l'intense désir que nous avions tous d'envoyer le plus tôt possible des vivres à nos pauvres compagnons restés au camp de la famine, nos hommes étaient trop fatigués de la longue marche de la journée et encore trop faibles pour se remettre immédiatement en route.

Quant aux indigènes auxquels j'en fis la proposition, la crainte les empêcha d'accepter. Force fut donc de remettre au lendemain matin le départ de la caravane de ravitaillement. Mais, dès le soir même, toutes nos malles en fer furent vidées et remplies de maïs, égrené ou non suivant sa maturité.

A l'aube du 18 décembre, quinze porteurs chargés de malles ainsi remplies, partirent, accompagnés d'une escorte armée, sous le commandement d'un sergent. Celui-ci, par mesure de précaution, tenait les clefs des malles, afin de mettre leur contenu à l'abri de la gourmandise de leurs propres porteurs. En même temps, une lettre informait Briart de cet envoi, dans lequel il n'avait certainement pas été oublié. Le sergent lui portait lui-même une des deux poules que nous avions reçues en cadeau du chef, et quelques kilos de haricots.

Pendant trois jours successifs, nous envoyâmes des vivres à Briart, et ce ne fut que le quatrième qu'il fit son entrée au camp avec le restant de l'expédition.

Le recensement se fit le lendemain 23, et donna les chiffres suivants :

Quatre Européens ;

Cent quarante Haoussas (soldats).

Vingt-huit Bacongos ;

Cent soixante-sept Batétélas (porteurs) ;

Quinze femmes.

Notre expédition, qui avait eu six cent cinquante hommes dans ses différents cadres, n'en comptait plus que deux cent soixante-dix. Le déchet de trois cent quatre-vingts hommes était donc considérable, et nous étions à peine à moitié de notre voyage !

Je donnai huit jours de repos à mes hommes, repos qui leur était absolument indispensable, si je voulais en retirer encore quelques services.

Pendant ce laps de temps, mes trois adjoints furent chargés,

de concert avec le chef Mussima et ses sujets, de se mettre à la recherche des grands arbres nécessaires à la fabrication des pirogues qui devaient nous servir à descendre le cours du Lualaba.

A l'endroit où nous l'avions abordée, c'est-à-dire à quelques lieues de sa source, cette rivière mesure à peine vingt mètres de large ; son courant est assez rapide. Sa profondeur varie entre un et quatre mètres. Il reçoit, en amont, plusieurs petits tributaires.

Déjà je m'étais renseigné auprès des Missionnaires anglais de Lofoï, qui avaient traversé cette rivière à Kasembé — bien en avant de l'endroit où nous sommes aujourd'hui — si le cours de cette rivière était bordé de grands arbres. Je les avais questionnés, ainsi que tous les chefs des villages que mon expédition avait traversés, tels que Katanga, N'Tenke et autres, sur la nature du pays parcouru par le Lualaba.

Mais, comme d'ordinaire, les réponses étaient des plus contradictoires et, ici même, il m'était impossible de connaître rien de précis sur le cours de ce fleuve et sur les régions qu'il traversait.



CHAPITRE XVII

Séjour chez Mussima.

(Du 20 décembre 1891 au 25 février 1892.)

Sommaire : La vie au camp. — Les mangeurs de chien. — Construction de pirogues et d'un grand boat. — Divers incidents marquant notre séjour. — Nouvelle de la mort de Msiri. — Menaces en perspective.

Du 20 décembre 1891 jusqu'au 25 février 1892, c'est-à-dire pendant plus de deux mois, nous restons à notre camp de Lualaba, situé sur la gauche de cette rivière, qui nous séparait du village de Mussima.

Ce village, composé de vingt et une huttes, avait l'air plutôt misérable, comme du reste tous les villages de cette région, dont la population avait été décimée par la traite.

Son chef Mussima était un brave homme, nous l'avons même surnommé le *bon Mussima*, car il fit tout ce qu'il put pour nous être agréable et pour nous ravitailler.

C'est lui qui nous indiqua les différents marchés, au nombre de trois du reste, se tenant à des jours différents et situés dans un rayon de moins de vingt-cinq kilomètres de notre camp. Lui-même nous servit de guide pour nous rendre à ces marchés, et ce fut grâce à son concours et à sa bienveillante intervention que maintes petites questions, qui auraient pu dégénérer en conflit, furent réglées à l'amiable et à la satisfaction de chacun.

Pendant cette période de deux mois, la nourriture de nos hommes et de nous-mêmes fut suffisante, mais non abon-

dante ; aussi la caravane mit-elle de longs jours avant de se remettre des cruelles privations qu'elle avait subies depuis notre départ du poste de Lofoï, c'est-à-dire pendant plus d'un mois. Encore cette nourriture, aussi bien pour nous que pour nos hommes, était-elle presque exclusivement composée de végétaux, tels que maïs, haricots, patates douces et manioc. Rarement un poulet étique, cadeau d'un chef quelconque ou péniblement acheté à un marché, rompait l'uniformité de nos repas.

Des feuilles de patates, des jeunes pousses de manioc, du pourpier et de l'oseille sauvage, artistement mélangés par notre maître cuisinier, à des haricots bouillis, formaient des ragoûts qui, s'ils n'étaient ni succulents ni agréables à l'œil, formaient un plat très substantiel, que dévoraient nos appétits d'explorateurs.

Plus rarement encore un poisson pêché par nos domestiques, un ramier ou une tourterelle, tué par un de nous, apparaissait à notre table. C'était alors jour de festin, mais nous trouvions les portions bien petites.

Depuis longtemps déjà nous ne connaissions plus le goût du beurre, du saindoux, du pain, du sucre, du café, du thé, ou de toute autre chose aussi agréable.

Aucun condiment d'Europe n'existait plus et, depuis bon nombre de jours, les différents mets étaient préparés à la graisse d'hippopotame et assaisonnés de piment et de sel indigènes.

Je tenais bien en réserve, et mis précieusement dans une malle en fer dont seul j'avais la clef, une bouteille de cognac, deux boîtes de beurre d'une livre chacune, deux boîtes farine de blé d'un kilo, une boîte de biscuits Cuddy, une boîte d'une livre de thé et une boîte d'une livre de sucre ; mais ces douceurs extraordinaires étaient spécialement réservées pour le cas de maladie grave de l'un de nous. Cela adoucirait ses derniers moments, si éventuellement il venait à mourir, ou bien cela

le sauverait peut-être. Comme boisson, nous avions de l'eau du fleuve, qui était bonne, et parfois, mais malheureusement trop rarement, nous pouvions nous procurer un pot de pombé, sorte de bière en usage dans tout le Katanga, où le vin de palme n'existe pas, faute de palmiers. Cette espèce de bière est faite, suivant les régions, avec du maïs, du sorgho ou de l'éleusine. Elle est peu appétissante, car elle n'est pas filtrée et l'on avale le grain à peine broyé, avec le liquide.

Au début, le goût n'est pas agréable, mais l'on s'y fait rapidement et l'on finit par l'aimer.

Cette bière est des plus nourrissante et très légèrement alcoolisée, par suite de la fermentation.

Lorsqu'on a le bonheur de posséder du miel, assez commun dans le Katanga, on le mélange au pombé et l'on obtient une boisson des plus agréable.

Quant à nos hommes, pas une seule fois, ils n'eurent l'aubaine de pouvoir manger de la viande, sauf cependant durant les premiers jours de notre séjour ; ils déterrèrent la nuit mon pauvre chien qui avait succombé aux piqûres de la tsé-tsé, et s'en régalèrent.

Ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, nos cannibales de Batételas qui commirent cet acte odieux, mais bien des soldats Haoussas, très friands de ce genre d'animaux.

Ainsi que je l'ai dit, en me dirigeant vers le Lualaba, mon intention était de descendre le cours de ce fleuve et de le reconnaître complètement jusqu'à sa jonction avec le Luapula en passant par Kikondia, point où nous l'avions franchi la première fois, en août 1891. Aussi, dès que les reconnaissances de mes adjoints m'eurent fait connaître que dans les environs de notre camp se trouvaient une vingtaine de grands et beaux arbres, qui pouvaient être transformés en pirogues, et aussitôt que nos hommes furent un peu remis des fatigues de la marche vers N'Tenke, le travail commença immédiatement. Chacun

de mes adjoints fut chargé d'abattre et de creuser un de ces grands arbres distants parfois du camp de deux, trois et même cinq kilomètres. Heureusement, tous étaient à proximité de la rivière ; le plus éloigné se trouvait à un kilomètre à l'intérieur des terres.

C'était généralement des arbres de la même espèce, au tronc rugueux mais droit, de cinq à six mètres de hauteur à partir de la base et souvent de plus d'un mètre de diamètre.

Aucun de mes adjoints, tous novices sur la terre africaine, ne connaissait en quoi que ce soit ce travail ; je fus donc obligé de me rendre à tour de rôle chez chacun d'eux, afin de leur indiquer la manière dont on abattait de tels arbres et comment on les creusait.

L'outillage dont disposait l'expédition n'était pas des plus varié, mais il était suffisant pour le travail que nous avions à faire. Nous possédions, en effet, une douzaine de fortes haches, six scies articulées, deux égoïnes, six herminettes, deux marteaux, deux tenailles, une clef anglaise, deux burins, deux ciseaux de menuisier, deux rabots, un compas, une équerre, sans compter pioches, pelles, bèches, chaîne d'arpenteur, sondes et autres instruments de géologue.

Mais si nous avions les outils, nous n'avions dans notre caravane aucun homme de métier. Il fallait donc faire tout nous-mêmes, et Dieu sait si l'on est généralement gauche quand on essaie d'entreprendre une besogne de ce genre, lorsqu'on n'y est pas habitué. Nous avions heureusement parmi nos soldats mêmes, et surtout parmi les Bacongos, quelques jeunes gens très débrouillards et très intelligents ; c'est à eux que fût dévolu le travail du creusement des pirogues et de l'affûtage des troncs d'arbres. Ils furent également chargés de l'emmanchement des divers outils.

Chaque équipe, composée des hommes les plus valides, était forte de douze personnes, commandées par un sergent et un Européen.

Chaque matin, au lever du jour et après le premier déjeuner, elles se rendaient militairement à leur travail et elles n'en revenaient qu'à la tombée du jour, les hommes devant prendre leur nourriture avec eux. Le domestique de chaque Européen portait à celui-ci son second déjeuner, à l'heure de midi. Chaque homme composant ces équipes devait être muni de son fusil et porter son ceinturon et sa cartouchière ; l'Européen qui commandait était également armé de son Winchester.

Sauf en cas d'attaque subite, ce qui était peu probable, personne ne pouvait faire usage de ses armes. Les fusils étaient formés en faisceaux près de l'endroit où l'on travaillait, et à portée de la main.

Des sentinelles, qui se relayaient toutes les heures, veillaient à leur sécurité.

Je pris ces dispositions non pas par crainte d'une attaque quelconque de la part des Balundas, gens paisibles s'il en fût, mais parce que je voulais que mes soldats conservassent l'allure et la discipline militaires indispensables dans ces lointaines contrées, surtout pour des hommes encore à moitié démoralisés par les souffrances qu'ils avaient endurées.

J'assistai donc au commencement du travail des trois premières pirogues.

Le premier jour était consacré à l'abattage de l'arbre et à la préparation du tronc, suivant la longueur de la partie utilisable de l'arbre. Pendant le deuxième jour l'on équarrissait ce tronc, mais de deux côtés seulement. Puis on taillait en biais les deux extrémités, de façon à obtenir les pointes relevées à l'avant et à l'arrière de la future pirogue.

Les quatre jours suivants étaient employés au creusement du tronc de l'arbre. A cet effet la partie plane opposée aux deux pointes reposait sur le sol ; l'autre partie plane formait par conséquent le côté supérieur du tronc. C'était cette partie même que l'on devait creuser, laissant de chaque côté une

paroi épaisse de cinq centimètres, tout en ménageant au fond du canot une épaisseur de dix centimètres. Des lignes faites au charbon de bois indiquaient la partie à creuser.

Pour ce travail, de beaucoup le plus difficile, j'avais cru que les herminettes que nous possédions auraient suffi, mais il fallut avoir recours aux petites hachettes des indigènes, lesquelles, suivant le manche qu'on leur applique, deviennent tour à tour hachettes ou herminettes. Ces légers outils, d'un maniement facile et d'une trempe remarquable, nous furent du plus grand secours. Pendant les quatre premiers jours, je fus obligé de surveiller à tour de rôle la construction de ces trois premières pirogues.

Une partie des hommes valides non employés aux équipes, fut chargée, sous la conduite de caporaux et de sergents, d'aller couper dans les environs du camp une centaine de troncs d'arbres, larges de vingt à trente centimètres et d'au moins deux mètres de longueur. L'autre partie devait rapporter au camp la plus grande quantité possible de courbes et de fourches d'arbres, c'est-à-dire le point de jonction du tronc avec une branche ou celui de deux branches, taillées à un mètre de longueur. Peu importait momentanément l'angle de la fourche ou le degré de la courbe, un triage soigné devait se faire après, lors de la construction du tout.

J'avais, en effet, pris la résolution de construire un véritable canot européen, dont la stabilité mettrait à l'abri nos munitions que je craignais, avec raison, de confier aux pirogues indigènes que nous creusions en ce moment, vu la facilité avec laquelle elles chavirent.

Nos munitions étaient notre seule sauvegarde ; sans elles nous étions à la merci du premier chef indigène venu. J'y tenais donc comme à la prunelle de mes yeux. Je comptais bien avoir terminé mon boat, malgré l'absence de tout homme de métier, en même temps que mes adjoints auraient terminé

les vingt et une pirogues qu'ils devaient faire creuser, chiffre que je trouvais suffisant pour le transport de notre monde.

Ce canot devait être effilé à l'avant et coupé à la poupe perpendiculairement à la quille, de façon à nous permettre d'y placer un gouvernail.

Afin de nous mettre à l'abri des pluies qui tombaient presque journellement, car nous étions en pleine saison pluvieuse, je fis construire au camp même, derrière les tentes, un grand et long hangar recouvert de chaume. Trois hommes, que je choisis parmi les Haoussas et les Bacongos les plus intelligents, m'aidèrent dans la construction du canot.

Pendant que le tas d'arbres, de courbes, de fourches, augmentait tous les jours, je leur appris à se servir de l'herminette, outil assez difficile à manier et surtout dangereux par suite des entailles profondes que l'on peut se faire au pied.

Quelques jours suffirent pour les mettre au courant du maniement de cet outil.

Quelques arbres furent sacrifiés pour l'apprentissage de nos hommes et, naturellement, plus ils avancèrent dans ce travail, plus ils devinrent experts en la matière.

Ce travail à l'herminette était indispensable. Nous n'avions pas de scie de long et il nous fallait des planches, et beaucoup de planches. Pour les confectionner nous agissions de la manière suivante : un tronc d'arbre était fendu en deux le plus proprement possible, au moyen de nos haches et de coins en bois dur. Chaque partie de l'arbre ainsi divisée était placée la partie plane sur le sol.

Le travail de l'herminette commençait alors. Elle enlevait par morceaux toute la partie demi-sphérique jusqu'à l'épaisseur voulue, qui était indiquée par une ligne tracée au charbon de bois. De cette manière, lorsqu'il n'y avait pas d'accroc, c'est-à-dire lorsque le tronc d'arbre se fendait bien, il fournissait deux planches. Beaucoup de troncs d'arbres apportés

furent rejetés ; leurs fibres tordues étaient telles que la hache faisait éclater le bois, mais ne le fendait pas. Au fur et à mesure que les planches étaient ainsi faites, elles étaient placées dans un coin du hangar les unes sur les autres, en carré, de façon à laisser circuler librement l'air. Un feu entretenu avec les déchets de bois brûlait jour et nuit, afin d'activer le séchage qui se faisait lentement, mais sûrement.

Par précaution, chaque bout de planche était serré fortement au moyen de fibres d'écorces, afin d'empêcher qu'elle se fendille.

Quant à moi, je fis le plan du futur canot et son gabarit.

Puis j'allai à la recherche d'un beau tronc d'arbre, pas trop gros, mais très droit, lequel, taillé rectangulairement, devait servir de quille à notre future embarcation.

J'appris ensuite à mes hommes à raboter, puis à équarrir les fourches et les courbes que j'avais choisies, et dont la forme se rapprochait le plus de mon gabarit.

A l'un de ceux-ci, qui paraissait le plus apte à ce métier, j'appris à forger des clous.

Lorsque tous les matériaux nécessaires furent prêts, qu'une certaine quantité de clous faits au moyen de chaînes, baguette de fusil, colliers, poignées de malles, etc., furent forgés, l'assemblage des différentes pièces commença.

Ce travail me revenait tout entier, aucun de mes hommes n'étant capable de se représenter même ce que je voulais obtenir.

Quoique je ne connusse aucun des métiers nécessaires à ce travail, ni celui de charpentier, ni de forgeron, ni de calfat, je dois dire à ma louange, qu'ayant un esprit heureusement très observateur et une mémoire remarquable, je me rappelai ce que j'avais vu et observé dans les différents chantiers que j'avais visités, soit en Europe, soit sur la côte d'Afrique. Je pus mettre ainsi mes souvenirs en pratique.

D'autre part, ayant le bonheur d'être très adroit et ayant,

dans ma vie africaine, maintes fois manié haches, marteaux et burins, soit pour construire maisons d'habitation, magasins et meubles même, j'étais loin d'être un novice dans tous les métiers qu'exigeait jadis la vie primitive des colons africains.

La quille fut d'abord entaillée à chacune de ses extrémités, afin de recevoir la membrure principale de la poupe et de la proue, faite en bois dur.

Puis ce fut le tour des courbes du centre, là où le canot devait avoir la plus grande largeur.

De-ci de-là, d'autres courbes furent assujetties provisoirement, puis enfin deux longues et larges planches flexibles, faites expressément pour cet usage, relièrent d'un côté et de l'autre les extrémités supérieures de ces courbes, de la proue à la poupe, de manière que le tout fît un seul corps, qui était le commencement même des parties principales de la carcasse du canot. Celui-ci commença à prendre forme. Le travail continua ainsi, lentement mais progressivement. Mais que de patience et de ténacité il demanda, et que de fois je dus recommencer le travail de la veille, soit par suite d'une fêlure produite dans les courbes par un clou trop gros, soit parce qu'une planche se trouvait fendue, ou à cause de tout autre petit désagrément, qui se répétait si souvent qu'il devenait énervant.

La partie la plus difficile et la plus longue fut certainement la mise en place des planches du fond du canot. En effet, ces planches devaient être en spirale, aussi bien à l'avant qu'à l'arrière et depuis la quille jusqu'aux trois quarts de la hauteur du bordage, mais plates dans le fond.

La forme des extrémités de ces planches devait naturellement être obtenue au moyen du feu et d'une torsion qu'on leur faisait subir au moyen de câbles et de poids. Le câble était remplacé ici par des lianes et les poids par de grosses pierres.

Mais soit que l'essence même des arbres s'y prêtât difficilement, soit aussi que ces planches ne fussent pas suffisamment sèches, beaucoup de planches que je soumis à cette torsion, cependant très lente, éclataient à un moment donné et se fendaient sur toute la longueur. Malgré toutes ces difficultés, je parvins cependant, après maints essais infructueux, à donner la forme voulue au nombre de planches qui m'étaient nécessaires et le boat fut enfin complètement revêtu de son armure de planches.

Ce fut le tour ensuite de la confection des bancs, du revêtement en planches de l'avant et de l'arrière de l'embarcation et des bordages, du plancher, de quelques lattes courant à l'intérieur sur toutes les courbes où elles étaient fortement fixées, donnant ainsi à l'ensemble de la construction plus de solidité encore. Puis ce fut le tour du gouvernail et, enfin, du calfatage.

Ce dernier exigeait les plus grands soins, car les planches étaient loin d'être tout à fait jointes, et il fallait absolument que le canot fût complètement étanche ! En guise d'étoupe je me servis de l'écorce d'une espèce de banian, très commun dans le Katanga et ailleurs du reste, que les indigènes employaient pour faire leurs pagnes.

Cette écorce, souple et très résistante, n'est en quelque sorte que le derme même de cet arbre, obtenu de la manière suivante : l'indigène coupe l'écorce du banian exactement de la même façon qu'employaient les peuples des régions européennes où pousse le chêne-liège, mais son écorce n'est pas aussi rugueuse, ni aussi épaisse que celle de ce dernier. Elle n'a au maximum que quatre à cinq millimètres d'épaisseur. Cette écorce étant ainsi enlevée du tronc, est immergée pendant plusieurs jours.

Lorsque l'indigène la trouve suffisamment souple, il l'étend sur la terre dure et, au moyen d'un petit marteau, généralement

fait en ivoire, il la frappe dans tous les sens à petits coups du côté de l'épiderme, jusqu'à ce que celui-ci se soulève presque de lui-même et se sépare du derme. Ce dernier est composé de fibres se croisant, assez serrées, recouvertes d'une espèce de légère peluche de couleur brune.

Le derme, ainsi séparé de l'écorce et séché, est épais d'un millimètre environ. Il est très souple, très résistant, et a la couleur de l'amadou, auquel il ressemble du reste comme toucher.

Le petit marteau en ivoire qui sert au battage de l'écorce est quadrillé à la partie frappante, de façon, sans doute, à laisser échapper l'air et éviter ainsi le déchirement de l'étoffe.

D'ordinaire, le corps seul de ce petit marteau est en ivoire et le manche est composé de plusieurs fines côtes de rotin reliées ensemble et formant un manche flexible.

Un de nos burins, fortement aplati au feu et légèrement arrondi et élargi à l'une de ses extrémités, nous servit de fer à calfater. Ce dernier travail fut effectué tant bien que mal.

J'utilisai alors le zinc des boîtes à cartouches qui me restaient, et le coupant en lamelles de deux doigts de largeur, j'appliquai celles-ci le long des jointures des planches, en même temps que des lanières de même longueur et de même largeur d'écorce de banian. Le tout fut fixé par de petits clous dorés à têtes plates, dont je possédais quelques kilos dans mes articles d'échange.

Mon boat fut terminé avant la dernière des pirogues.

Les faits et incidents qui se produisirent pendant notre séjour chez Mussima furent des plus divers ; pas un seul jour ne se passa sans qu'il fût marqué d'une manière quelconque.

Je vais citer quelques dates et quelques pages, prises au hasard dans mon journal de voyage.

10 janvier. — Deux soldats Haoussas ont disparu avec armes et bagages.

12 janvier. — Le docteur Briart et la moitié des hommes non employés aux pirogues et au boat partent pour le marché, mais au lieu de se rendre à l'ancien marché, où les vivres commencent à devenir rares et chers, ils vont d'un autre côté.

Mussima leur sert de guide.

Fortes averses pendant la journée.

A leur retour, je constate qu'ils n'ont presque rien pu acheter ; les naturels, paraît-il, veulent des étoffes.

Nos hommes ont fait six heures de marche, pour revenir presque les mains vides.

Cela devient énervant.

Briart me rapporte que les indigènes, en se retirant du marché, ont fait la danse de guerre.

Il y a probablement anguille sous roche et nos deux déserteurs en sont peut-être la cause.

13, 14 et 15 janvier. — Tous les hommes qui ne sont pas occupés aux embarcations font des pagaies.

Nous en possédons déjà cent quatorze.

16 et 18 janvier. — Jour de marché.

Mussima et ses femmes sont venus avec des cadeaux en haricots, manioc et patates.

Cadeaux aux femmes du chef.

Mussima me dit qu'il faudra plusieurs jours pour réunir tous les chefs des environs.

Mon boat avance, mais c'est plus long que je ne l'avais cru. Il est vrai que nous sommes des plus faiblement outillés.

La carcasse de mon canot est complètement terminée.

La mise des planches commencera demain.

19 janvier. — Ce soir, la pirogue de Cassart est finie, elle sera lancée demain matin.

Le docteur aura fini la sienne demain soir.

Diderrich ne sait pas encore quand ce sera le tour de celle qu'il creuse en ce moment.

20 janvier.— Cassart et une équipe sont envoyés pour mettre à l'eau la pirogue terminée.

Cassart a l'ordre de conduire la pirogue jusqu'au camp et, si les rapides sont trop forts, de la laisser à l'endroit où travaille Diderrich, c'est-à-dire à trois quarts d'heure d'ici, vers l'aval.

Le soir seulement Cassart et ses hommes arrivent.

Il m'annonce que le canot a chaviré, qu'un fusil est à l'eau et que l'on n'a pas su le retrouver. Je ne puis m'empêcher de marquer d'une manière assez rude ma mauvaise humeur à Cassart.

21 janvier. — Jour de ration et jour de marché.

Diderrich opère un sondage.

Cassart et les meilleurs plongeurs sont envoyés pour repêcher la pirogue.

Ils ne reviennent que le soir.

La pirogue a disparu ; ils ne l'ont pas retrouvée.

C'est vexant et ridicule.

Je suis furieux. Travailler pendant huit jours inutilement, ne pas savoir repêcher une pirogue indigène ! Que feront donc ces hommes plus en aval, s'ils chavirent et perdent leur embarcation dans des rapides minuscules comme ceux-ci !

22 janvier. — Briart est envoyé avec l'une des pirogues, étudier la série des rapides qui se trouve en aval.

Cassart, avec une centaine d'hommes, fait une route contournant le même rapide.

Les pluies continuelles ont grossi les eaux du Lualaba et le courant est plus fort.

Cette route servira au transport de mon boat et au halage des pirogues, s'il est démontré qu'ils ne peuvent franchir ces rapides.

A son tour, Briart m'avise que son canot n'a pu passer les

trois derniers rapides, où le fleuve, sur cent cinquante mètres de longueur, descend de plus de quinze mètres.

La rive droite est impraticable à cet endroit ; celle de gauche paraît plus facile.

25 et 27 janvier. — La visite si longtemps attendue du chef Muene M'Bueto a lieu ce jour à dix heures du matin. Il m'apporte six pots de pombé, une poule, des haricots, du maïs et du manioc.

Il ne paie pas tribut à Mussima.

J'apprends par lui que le plus grand chef des Balubas est Mosso Katando, qui demeure à cinq jours de marche vers le Sud-Ouest.

Je fais un beau cadeau à Muene M'Bueto et m'arrange avec lui pour qu'il y eût marché tous les trois jours. Il me promet de convier tous les naturels des villages environnants à venir y vendre leurs produits, et nous nous quittons bons amis. Il reçoit également le drapeau étoilé et fait sa soumission à l'Etat.

La nourriture de toute notre caravane est donc assurée ; du moins, il faut l'espérer.

31 janvier, 2 et 6 février. — Tout le monde est occupé à mettre à l'eau trois nouvelles pirogues, ce qui élève à treize le nombre de nos embarcations.

J'espère, dans dix ou quinze jours, avoir enfin le nombre suffisant pour pouvoir nous mettre en route.

Les naturels commencent à être beaucoup plus confiants ; ils viennent au camp, presque chaque jour, vendre quelques-uns de leurs produits.

A quatre heures de l'après-midi, visite extraordinaire de cartouches.

Nous nous sommes aperçus que quelques-uns de nos soldats modèles retiraient la poudre de leurs cartouches et la

remplaçaient par du charbon de bois pillé ou tout simplement par de la terre. Ils vendaient la poudre aux indigènes.

Terrible inconséquence cependant, si l'on songe aux suites désastreuses qu'elle peut amener.

7 février. — La visite des cartouches continue.

Il faut peser douze cents cartouches, c'est-à-dire le contenu des cartouchières de nos hommes, et les examiner minutieusement. Et malgré cela, il ne faut laisser chômer aucun travail, ce qui rend cette inspection plus longue.

Le soir de ce jour je finis cette visite.

J'ai trouvé onze soldats qui se sont rendus coupables de ce crime, qui mérite certainement la peine capitale ; mais malheureusement le cas n'a pas été prévu.

Ils ont enlevé la poudre à trente-sept cartouches.

Ce chiffre me rassure cependant. Je craignais qu'il fût plus élevé.

8 et 10 février. — En dehors des incidents journaliers, les uns graves, les autres de peu d'importance, amusants ou grotesques, il fallait tenir tout mon monde en haleine. Aussi, ceux qui n'étaient pas directement employés aux embarcations, étaient désignés, les uns au marché, les autres à la coupe du bois mort, d'autres enfin, moins valides, à la propreté du camp.

Ce dernier point a certainement une influence très grande sur la santé et le moral même des hommes.

Tout groupe important d'hommes campés au même endroit demande, surtout en Afrique, une vigilance et une surveillance de tous les instants.

D'habitude, lorsque nous restions deux ou plusieurs jours dans le même endroit, une équipe d'hommes était chargée de creuser, à cent mètres de distance du camp, un fossé dont les terres étaient rejetées en monticules sur l'un des côtés. Il était destiné à recevoir toutes les déjections de la caravane

et tout homme qui s'y rendait devait combler la partie du fossé dont il s'était servi avec la terre du monticule, qu'il poussait du pied.

Cette mesure, toute simple et des plus sanitaire en même temps, était généralement très bien observée par nos hommes. A Mussima, il fallait y veiller d'une façon tout à fait particulière et renouveler les fossés constamment, car maints de nos hommes étaient atteints de dysenterie et de diarrhée tropicale.

D'autre part, la propreté du corps étant une chose indispensable à la santé, tous nos hommes devaient se baigner au moins une fois par jour. Leur toilette, du reste, était des plus simple, la grande majorité étant presque complètement nus, sauf un pagne quelconque ou un morceau d'étoffe indigène qu'ils se passaient entre les jambes et qu'ils se fixaient aux reins au moyen d'une corde ou d'un ceinturon en cuir.

D'ordinaire, le camp était plongé dans le sommeil à partir de huit heures ou huit heures et demie, souvent plus tôt même, car n'ayant plus aucun luminaire, nous prenions notre dernier repas à la tombée du jour.

J'avais bien essayé la confection de bougies au moyen de cire d'abeilles. J'avais très bien réussi. Mais la cire étant très rare, notre fabrication dut cesser. Les nuits étaient généralement calmes et l'on dormait d'un profond sommeil, car il n'y avait aucun moustique, ce véritable fléau de certaines parties de l'Afrique.

Parfois un orage épouvantable éclatait, une pluie diluvienne tombait, les tentes étaient secouées violemment et leurs parois de toile, dégouttant de pluie, claquaient sur les montants de bois et projetaient à l'intérieur un air humide qui nous faisait nous enfoncer davantage encore sous nos couvertures.

Nous dormions quand même ferme et bien, fatigués que nous étions du travail de toute une journée. Le matin, dès

l'aube, à cinq heures, le clairon sonnait, réveillant tout le campement.

A cinq heures et demie nous déjeunions invariablement d'une soupe de haricots faite avec un peu de graisse d'hippopotame.

Ce plat frugal, fortement assaisonné et absorbé très chaud, nous réconfortait parfaitement bien.

Pendant toute la journée notre camp, malgré l'air misérable des huttes de nos hommes, avait une apparence gaie et vivante. Il était transformé en véritable chantier ; les coups de marteau et de haches résonnaient sans interruption, tandis que les femmes occupées à leur pot au feu chantonnaient des airs de leur pays natal.

Un jour, Mussima vint me voir en grande cérémonie et en grande pompe, entouré de ses principaux notables.

Il me dit qu'il avait à m'entretenir de choses très importantes et que je devais laisser là mon travail pour l'écouter.

Intrigué, je distribuai sa besogne à chacun de mes ouvriers et allai m'asseoir avec Mussima à l'ombre d'un grand arbre, à quelques mètres du camp. Mon interprète m'accompagnait.

Mussima me demanda tout d'abord si je connaissais Msiri. Je lui répondis affirmativement, lui apprenant que j'avais campé à Bunkeia avant d'arriver chez M'Tenke.

« Eh bien, me dit-il, Msiri que je connaissais de réputation est mort, tué par un blanc ; mais le blanc a aussi été tué par les hommes de Msiri. »

Voyant mon étonnement, Mussima m'apprit qu'il y avait déjà quelques lunes, une forte caravane de blancs venant du couchant était arrivé à Bunkeia, où la famine sévissait à tel point que beaucoup de noirs qui accompagnaient les blancs étaient morts de faim.

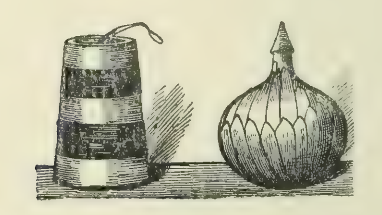
Une palabre s'était élevée entre Msiri et ces blancs ; la guerre avait été déclarée. Les hommes de Msiri, après la mort

de leur chef, avaient été battus et s'étaient enfuis vers le Sud.

Mussima ajouta : « Je sais, dit il, qu'ils se dirigent de ce côté et qu'ils ont l'intention de t'attaquer. J'ai donc voulu te prévenir, car tu t'es montré bon avec nous et nous avons décidé de te prêter main-forte. »

Je remerciai comme il convenait le brave Mussima et lui affirmai qu'il n'avait, ni lui, ni ses hommes, rien à craindre ; que nous saurions nous défendre et eux aussi et battre nos adversaires.

Quoique je ne crusse pas à une attaque quelconque, je pris tout de même les précautions d'usage. Les environs du camp furent débroussaillés à cent mètres, les sentinelles doublées, et mes adjoints avertis.



CHAPITRE XVIII

Départ de Mussima. — Le Lualaba et les chutes de N'Zilo.

(Du 24 février au 30 avril 1892.)

Sommaire : Départ de Mussima. — Nombreux rapides. — Embarcations traînées à terre. — Mussima fait sa soumission à l'Etat. — Nouveaux rapides et nouvelles difficultés. — Mauvais accueil du chef Milandu. — Encore des rapides! Navigation pénible. — Construction de nouvelles pirogues. — La descente continue. — Des canots chavirent; un homme se noie. — Insouciance et bêtise des Haoussas. — Toujours des rapides! – Conseil de l'expédition. — Les chutes de N'Zilo. — Chaos de montagnes et de vallées. — Spectacle grandiose et sauvage. — Pénible transport des canots. — Un hôte incommode.

Le 24 février, tous les canots sont réunis et le lendemain, au matin, je puis enfin donner le signal du départ, si impatiemment attendu.

Le docteur Briart, Diderrich et Cassart, Musa Kanu et Muchikanda, conduisant chacun une pirogue, descendent les premiers rapides.

Comme je tiens particulièrement à conserver le boat, qui m'a coûté tant de fatigues et de peines, et que je crains de l'endommager ou de le perdre dans ce passage, je le fais transporter par voie de terre. Aidé de vingt hommes, je crée un sentier qui coupe au plus court et évite les nombreuses sinuosités de la rivière. A midi, ce travail est terminé.

Les canots ont passé les deux rapides suivants. Le quatrième étant tout à fait infranchissable, nous hissons les vingt

et une embarcations sur la rive pour les traîner quelques centaines de mètres plus loin.

Pendant le déjeuner, un de mes adjoints, parlant sans doute au nom de ceux de ses compagnons qui ne savaient pas nager, me fait une proposition qui me surprend péniblement. Il me demande que désormais les noirs seuls s'aventurent dans les rapides !

Le feu sacré de la première heure serait-il éteint? Les dangers affrontés et les épreuves endurées jusqu'aujourd'hui, au lieu d'aguerrir mes amis, auraient-ils amoindri leur courage? Non pas. Dans un combat contre les naturels, un contre cent, ils ne rompirent pas d'une semelle. Je les ai vus à l'œuvre et ai pu apprécier leur valeur, lorsque, en entendant siffler à leurs oreilles les balles et les flèches empoisonnées des indigènes, ils restaient impassibles.

Comment se fait-il qu'ils reculent devant des obstacles qui sont loin d'être insurmontables et avec lesquels ils doivent être déjà familiarisés, puisqu'ils ont franchi sans broncher les rapides du Lomami, de Lusambi et de Ndunga? Auraient-ils, à présent, peur de la mort? Pas davantage. Je me refuse à le croire. Celui qui, comme eux, entreprend un long voyage d'exploration dans les régions vierges de l'Afrique, s'attend à tout, frôle la mort presque chaque jour et est suffisamment trempé pour ne jamais hésiter devant le danger.

Cependant, connaissant l'insouciance de leurs hommes, ils consentiraient à abandonner la conduite de ces canots qui nous sont si précieux ! Encore une fois, leur demande m'étonne profondément, et je suis persuadé qu'une telle idée n'a pu leur venir à l'esprit que dans un de ces moments de lassitude et de dépression morale auxquels nul n'échappe, eût-il en lui l'étoffe d'un héros.

Après le déjeuner, Diderrich et Cassart, avec une escouade de soldats et tous les porteurs de l'expédition, organisent le

traînage d'un certain nombre de canots, tandis que le docteur Briart, Musa Kanu et Muchikanda passent les rapides avec les autres.

Quant à moi, je fais transporter l'allège à dos d'hommes quatre kilomètres plus loin. A la soirée, toutes nos embarcations sont au quatrième rapide, et quelques-unes flottent même déjà en eau calme.

Le lendemain, 25 février, le chef Mussima arrive au camp de grand matin et fait acte de soumission à l'Etat. De mon côté, je lui offre un beau cadeau. Puis il s'en retourne à son village, satisfait d'être l'ami de Boula Matari et fier de se voir précédé du pavillon bleu étoilé qu'il a reçu.

Mes hommes continuent leur travail sans relâche. Les charges arrivent successivement. Retournant sur mes pas, je rejoins les embarcations qui n'ont pas encore passé les rapides. Ceux-ci offrent un magnifique coup d'œil.

Sur un espace d'environ deux cent cinquante mètres, les eaux bouillonnent et écument ; elles se précipitent sur les rochers de grès qui émergent, ici en ruisselant avec violence, là en les recouvrant de vagues furieuses, plus loin en glissant avec une vitesse vertigineuse sur leurs dos arrondis pour retomber ensuite en un manteau de pluie. La dénivellation est de six à sept mètres et aucun passage n'est praticable. Nous découvrons heureusement un petit bras encombré de branches d'arbres, de racines et de lianes entrelacées, et grâce à ce chemin plus sûr, toutes les embarcations sont au camp dès cinq heures.

Diderrich fait une petite reconnaissance en canot et revient me dire qu'il n'a rencontré des rapides infranchissables qu'au bout d'une heure de navigation. Il a passé aisément trois anciens rapides, mais l'eau y est peu profonde et le boat chargé ne pourrait s'y engager. Il faudra donc encore traîner celui-ci par voie de terre.

Pour le faire, nous sommes forcés de le passer avec toutes les charges sur la rive gauche, afin d'éviter la Lukanza, rivière étroite mais très profonde, qui débouche sur la rive droite. Nous nous mettons en mouvement et, quelques heures après, nous arrivons à notre nouveau camp, à point nommé pour essayer de nous abriter contre un orage des plus violent. Une pluie torrentielle transforme en une véritable rivière l'emplacement du camp, qui est cependant établi sur un sol légèrement en pente. Toutes les tentes sont inondées. Le docteur Briart et Diderrich, qui reviennent pendant cette averse, sont trempés jusqu'aux os et, pour les réconforter, j'ouvre la dernière bouteille de cognac de notre « médical confort » que nous conservions précieusement depuis notre départ de Léopoldville.

Nous ne sommes qu'à vingt mètres des rapides. Ils sont absolument infranchissables. La rivière descend une pente de trente degrés, en formant deux brusques coudes et en rétrécissant subitement son lit. Les eaux se précipitent avec une impétuosité inouïe dans un véritable boyau, obstrué par d'énormes blocs de rochers. Cette fois nous devons tirer indistinctement toutes nos embarcations sur un espace de plus de huit cents mètres.

Le lendemain, au point du jour, nos hommes, foulant les grandes herbes, commencent le halage. Ils travaillent avec un entrain sans pareil, s'excitant par des cris et des chants. Aussi avant la fin du jour, les vingt et un canots et l'allège s'alignent sur le Lualaba, à cinq cents mètres en aval des rapides. Muchikanda, que j'ai envoyé exploré la rivière plus bas, revient me dire qu'elle est navigable pendant plus d'une heure. Je fais donc recharger nos embarcations.

A l'aube du 29 février, chaque équipe prend possession de son canot. Seuls, les femmes et les malades ne s'embarquent pas : ils suivront la voie de terre sous la conduite de Diderrich et de Musa Kanu.

La descente s'opère facilement, et des paysages, que leur diversité ne rend que plus charmants, défilent devant nos yeux. Lorsqu'on parcourt ce pays à pied, on ne voit généralement qu'un décor assez médiocre : toujours et toujours des collines et des vallons, tachetés d'arbres clairsemés et tapissés d'une herbe d'un beau vert. Au contraire, le Lualaba, qui décrit constamment des courbes capricieuses, coule entre deux rangées d'arbres d'essences variées, émergeant d'un fouillis de lianes et de broussailles. De temps en temps, des calamus et des borassus projettent leur tige élancée au-dessus de cette épaisse verdure, en inclinant gracieusement leurs fronts flexibles.

Après avoir franchi sans difficultés deux rapides, nous établissons notre camp. Quelques hommes envoyés en reconnaissance, viennent nous annoncer qu'il y a en aval quatre passes difficiles, dont la dernière ne pourrait être franchie par le boat. Même les canots ne la traverseraient qu'à la condition d'être préalablement déchargés. Comme les canots sont faits d'un bois plus lourd que l'eau, j'ordonne à chaque chef d'équipe de munir son embarcation d'un flotteur afin que, en cas d'accident, on puisse aisément la retrouver.

Nous nous mettons en route et atteignons le village de Kipempe, en aval de la passe difficile. Le boat transporté sur un espace d'environ trois cents mètres, et les canots, dirigés par deux de nos meilleurs patrons de barque, nous rejoignent successivement.

Cette passe ne constitue pas, à proprement parler, un rapide. Le lit du fleuve s'y rétrécit, ce qui accélère la vitesse des eaux. D'autre part, le courant, remontant les rochers, décrit de nombreux zigzags.

Aussi, le canotier, sous peine de voir son embarcation chavirer ou se briser contre les obstacles, doit-il la manœuvrer très lestement.

Le 3 mars, Diderrich, accompagné de trente-cinq porteurs et de toutes les femmes, se rend par voie de terre à Muene Mbutei. En même temps, les canots continuent à descendre le Lualaba. Celui-ci décrit encore des courbes accentuées, mais ses eaux sont plus calmes. Au dire de nos guides, la navigation serait facile jusqu'à Kazembe. D'ici là, nous ne rencontrerions que les rapides de Djikumbi, qui ne présentent aucun danger. Nous arrivons bientôt à Muene Mbutei, où nous stoppons une couple de jours pour faire quelques changements aux embarcations. Je fais fixer aux parois de chacune d'elles des planches placées en biais, qui auront pour effet de les rendre plus stables.

Le chef Muene et son frère Milandu nous rendent visite immédiatement et nous promettent des vivres.

Nous procédons le lendemain au recensement de notre troupe.

Le boat peut prendre seize personnes et quarante charges. Pour naviguer sans courir le risque de chavirer et prendre tout notre monde, il nous manque encore quatre grands canots. Mais leur construction nous demanderait au moins une semaine et, obstacle plus sérieux, nous ne trouverions pas, dans les environs, quatre arbres de dimensions suffisantes.

Le lendemain, Milandu, frère du chef, nous apporte des vivres. Voyant que nous ne faisons pas encore nos préparatifs de départ, il se met dans une violente colère et s'en prend à nos guides. Ils les accuse de nous avoir conduits près de son village afin que nous nous emparions des arbres et des vivres. Les guides ripostent. Milandu va jusqu'à les menacer de les mettre à mort, si nous restons chez lui une heure de plus.

Pour couper court à cette discussion qui pourrait tourner mal, je fais comparaître devant moi les guides et Milandu, et je déclare à ce dernier que, si l'on touche à un seul de mes hommes, je brûlerai immédiatement le village. « Le blanc,

» dis-je, a coutume de rester dans n'importe quel endroit
» aussi longtemps que cela lui convient et les menaces d'un
» Milandu ne lui feront pas changer ses habitudes. »

Sur ces entrefaites, arrive Muene Mbutei. A ma grande surprise, il désavoue son frère et prend notre parti ! C'est évidemment la crainte seule qui le fait agir de la sorte. En fin de compte, je renvoie les deux personnages à leurs pénates, en leur réitérant que, s'ils se permettent le moindre acte de mauvais gré à l'égard de mes guides, je ferai aussitôt mettre à sac toutes leurs huttes. Et ainsi se termine cet incident, qui n'eut pas d'autres suites.

Le nombre de nos embarcations étant insuffisant, je me décide à scinder l'expédition. Diderrich commandera un détachement composé du restant de l'expédition et s'acheminera par voie de terre jusqu'au village de Muene, indiqué par les guides comme étant la première étape. L'autre partie de mes hommes et les charges continueront à descendre la rivière en canots.

Le rassemblement a lieu. Nous nous embarquons et, au bout d'une heure et demie de navigation, nous rejoignons Diderrich dix kilomètres plus loin. Sur le tard, les indigènes de Muene viennent nous rendre visite et nous apportent un cadeau.

Le jour suivant, nous continuons sans encombre.

Le courant est calme, mais se heurte souvent à de petites falaises qui le font s'infléchir tantôt dans une direction, tantôt dans l'autre. Deux rangées d'arbres et de buissons qu'entrelacent des lianes, bordent les rives. De vertes prairies alternent constamment avec de gracieuses collines. Une bande d'hippopotames vautrés dans une lagune qui s'étend sur la rive gauche, semble vouloir nous barrer la route. Je les disperse d'un coup de feu. Affolés, ils font des bonds énormes et disparaissent rapidement à un coude de la rivière. Un peu plus loin, nous apercevons, sur une falaise de la rive droite, le boma

d'un petit village récemment construit. Plus bas, accroché à un arbre au-dessus des eaux, pend à demi le corps d'un hippopotame.

Nous ne sommes plus, disent les guides, qu'à une minime distance (?) de Djikumbi. Ce dont je doute. Mais le courant violent, des rochers émergeant de l'eau et d'autres indices encore, nous annoncent de nouveaux rapides. En effet, la rivière est divisée un peu plus loin par une petite île, et des rapides se présentent.

Bien que le canot éclaireur lui ait montré le chemin, le boat, n'obéissant pas assez vite au gouvernail, touche les rochers et reste calé au milieu du fleuve. Nos hommes se jettent à l'eau et réussissent heureusement à le dégager aussitôt.

Un peu en aval, se trouve une passe étroite où le courant est très violent. Je la fais élargir en abattant les branches d'arbres qui l'obstruent, et nos embarcations la traversent sans incident. La rivière redevient calme sur plus d'un kilomètre ; puis, de nouveau, des îlots rocheux, recouverts de touffes de jonc et une ligne de récifs à fleur d'eau apparaissent. Pour franchir ce rapide, nous longeons la rive de si près que les épines des acacias nous égratignent la figure et les mains.

Nous allions franchir la dernière passe, lorsque tout à coup un remous violent met le boat en travers du courant. Il heurte une roche, puis penche à droite et à gauche au point que l'eau atteint le bordage. Le moindre mouvement nous ferait couler sur-le-champ. Mais mes hommes restent cois, et le boat reprend bientôt sa position normale.

Un bief navigable d'environ un kilomètre s'étend jusqu'au village de Moiza Mpango. Là, quatre îles émergent et forment encore des rapides que les canots chargés ne sauraient franchir. Nous les allégeons donc, pour aller camper un kilomètre plus bas. Une reconnaissance, que je fais faire en aval, m'apprend qu'il existe d'autres rapides beaucoup plus dangereux que ceux

que nous venons de passer. Je vais être obligé de transporter tout mon matériel par voie de terre.

Il y a, aujourd'hui, abondance de vivres au camp. J'ai réussi à tuer un hippopotame, ce qui a mis en liesse l'expédition, privée de viande depuis longtemps.

De leur côté, des indigènes sont venus nous vendre des produits de leur sol. Ce sont des Balundas, appartenant au village de Moiza Mpango et de Djikumbi, entourés l'un et l'autre de grandes cultures de manioc, de patates douces, de maïs et de sorgho.

Fait curieux ! Diderrich, passant près des plantations des villages, a rencontré quelques indigènes qui lui ont adressé des paroles menaçantes, en brandissant leurs lances. Comme je ne m'explique pas la cause de leur attitude hostile, j'envoie chercher les notables de Djikumbi, car cette localité a pour chef une reine, à qui il est interdit de voir « le Kendelé », c'est-à-dire le blanc.

Ils arrivent bientôt, et j'apprends que quelques-uns de mes hommes ont pénétré dans les plantations pour y commettre des larcins : d'où l'indignation bien compréhensible des naturels. Je promets à ces derniers que, dorénavant, pareil fait ne se représentera plus. « Le blanc, dis-je, ne vole jamais, mais achète les choses dont il a besoin. Si vous prenez en flagrant délit un de mes hommes, emparez-vous de sa personne et amenez-le moi. Il recevra sous vos yeux un châtiment exemplaire ».

Mes noirs sont ensuite morigénés d'importance. Mais, en cette matière, les discours que je leur adresse n'ont que peu d'effet. Si quelques-uns volent parce qu'ils ont faim, la plupart le font dans l'espoir de provoquer un conflit avec les indigènes, conflit qui, dans leur esprit, se terminerait par la défaite de ces derniers et le pillage de leurs biens.

Les natifs, que mon langage a convaincus de nos bonnes

intentions à leur égard, se retirent. Les pauvres diables n'ont pour tout bien que leurs cultures, et il est naturel qu'ils les défendent. On ne peut comparer les miséreux petits chefs de ce pays aux riches monarques baluba, Kassongo, Monangoio ou Lupungu, qui ne s'émeuvent pas toujours du pillage des champs d'un de leurs sujets.

Les villages du Luenda forment autant de chefferies aussi indépendantes les unes que les autres, et ne payent tribut à personne. En nous voyant arriver en force, les indigènes ont cru que nous venions leur prendre tout ce qui leur appartient, ce qu'eux-mêmes du reste ne manqueraient pas de faire, s'ils étaient certains d'avoir le dessus.

La caravane se remet en mouvement vers midi. Le docteur Briart conduit les embarcations jusqu'aux premiers rapides, et le détachement de terre va camper sur un plateau, dominant la rivière de quarante mètres, entre Djikumbi et Kabumdji.

De notre dernier camp à celui-ci, le Lualaba est d'abord entièrement barré par une ligne de roches à fleur d'eau, infranchissable pour le boat. Il s'élargit ensuite. Son cours est alors semé d'une infinité d'îlots à base rocheuse couverts de touffes de joncs et séparés par des rapides. Je charge Diderrich de préparer, entre le commencement des rapides et le camp, soit sur une logngueur de quatre kilomètres, une route par laquelle mes hommes transporteront le boat, et au besoin les canots.

Quelques indigènes arrivent au camp et offrent de nous indiquer les passes à suivre pour franchir ces obstacles. J'accepte avec empressement et donne à Muchikanda la direction des canots. Mais, après avoir dépassé les premiers rapides, il vient m'annoncer que les suivants sont par trop dangereux. Déjà, il a chaviré à deux reprises et son canot a failli plusieurs fois se broyer contre des rochers à fleur d'eau. Il estime donc

qu'il serait prudent de transporter par voie de terre toutes les embarcations.

Ce travail durera sans doute plusieurs jours, et je voudrais profiter de ce temps pour compléter notre flottille, en construisant quatre nouveaux canots. J'envoie des hommes à la recherche d'arbres ayant les dimensions voulues et avise les naturels que quiconque saura m'en montrer un recevra une récompense consistant en une brasse d'étoffe.

Les notables de Djikumbi et le chef de Kabumdji m'apportent simultanément un présent consistant en poules, pumbe, haricots, maïs et patates. Je les comble de joie en leur donnant quatre mètres d'americani.

Le costume et la coiffure sont les mêmes ici qu'à Mushima. Les hommes se couvrent de peaux d'antilopes, de singes et de chats sauvages. Généralement, ils en ont deux, une par devant et une par derrière, retenues par une large ceinture de cuir historiée de dessins bizarres et faisant deux fois le tour des reins. Les peaux à longue queue sont les plus recherchées : cet appendice, battant les jambes pendant la marche, semble réellement faire partie intégrante de l'individu. Ces indigènes portent, fixée à la ceinture, une espèce de cartouchière en cuir contenant des balles et des amulettes, et une longue corne d'antilope ou de buffle où ils conservent leur poudre.

Quant aux femmes, elles ont, par devant et par derrière, une bande d'écorce d'arbre, qu'elles se passent entre les jambes et qu'elles retiennent au moyen d'une corde nouée autour de la taille. Leur corps est littéralement parsemé de perles. Il y en a partout, dans les cheveux, aux oreilles, au nez, à la lèvre supérieure, aux poignets, à la ceinture, aux genoux et aux chevilles. La coiffure la plus répandue, pour les hommes comme pour les femmes, consiste dans un grand nombre de petites tresses, surchargées d'ocre et d'huile et pendant de tous côtés.

Le lendemain, les guides de Mushima manifestent le désir de retourner dans leur village. Je fais venir le chef de Kiboumdji, qui promet de m'en fournir d'autres et m'annonce qu'il est en mesure de me céder un canot assez large, pouvant transporter huit hommes. Je l'achète aussitôt pour trois brasses d'étoffe. Je voudrais m'en procurer d'autres, mais dans toute cette région, il n'en existe qu'un petit nombre et encore, le plus souvent, ne peuvent-ils contenir que deux personnes. Heureusement, les indigènes nous montrent quatre beaux arbres. Ils reçoivent le pourboire convenu, et mes hommes se mettent aussitôt en devoir de construire des pirogues.

Au bout de six jours celles-ci étaient terminées.

Le soir du 15 mars, les canots et le boat flottent sur le Lualaba, à quelques centaines de mètres en aval du camp et, dès l'aube du jour suivant, nous nous mettons en route pour les rejoindre. Je dirige personnellement la caravane et, comme le sentier court à travers les plantations du village de Kabonji, je pose des sentinelles chargées d'empêcher tout larcin. Les plants de tabac, qui excitent particulièrement la convoitise de mes hommes, sont l'objet d'une surveillance spéciale.

Le chef, satisfait de ces mesures, vient bientôt me témoigner sa satisfaction. Il me déclare naïvement qu'il ne s'était jamais douté que les blancs fussent si bons.

Après avoir contourné un marais boisé et traversé de nouveaux champs de cultures, nous atteignons le fleuve et allons établir le camp près des chantiers où se construisent nos nouvelles embarcations. C'est une éminence revêtue d'un manteau d'herbes si épais que la caravane entière est noyée dans les hautes tiges. Je fais débroussailler la place et, à midi, le nouveau camp est complètement installé, les charges réunies, et tous les canots amarrés à la rive.

La reconnaissance que j'ai faite en aval m'ayant démontré que l'allège ne pourrait traverser certaines passes avec tout son chargement, je divise l'expédition en deux corps et prends ensuite la direction du détachement de terre.

Foulant les hautes herbes tranchantes qui tapissent collines et vallées, côtoyant une haie à gibier longue de plusieurs kilomètres, nous arrivons à un sentier qui conduit au hameau de Libamba.

Trois kilomètres plus loin, nous arrivons à une petite crique où flotte déjà le boat. Celui-ci est rechargé et, le lendemain 19 mars, toute la flottille, transportant cette fois l'expédition entière, descend le fleuve.

Comme nous sommes à la saison des pluies, de même que tous les jours précédents, nous essuyons une averse abondante. Rien de plus curieux que l'effet de la pluie sur les nègres. Elle semble les plonger dans une sorte de prostration, et il faut alors les gourmander à chaque instant pour obtenir d'eux le moindre effort.

Le cours d'eau s'élargit. Nous dépassons deux îlots, qui nous annoncent de prochains rapides, et apercevons, sur un récif à fleur d'eau, un troupeau d'hippopotames. Mes hommes me prient instamment d'en tirer un. Comme toujours, ils n'ont pour la plupart plus rien à se mettre sous la dent.

Au reste, nous serions, mes amis et moi, enchantés aussi de nous faire servir ce soir un plat de viande. Je prends pour cible un de ces pachydermes, couché nonchalamment sur une roche, et ma balle le foudroie net, tandis que ses compagnons, faisant des bonds énormes, se précipitent dans l'eau et soulèvent de véritables vagues.

Cependant, l'animal tué glisse lentement à la surface de la roche et finit par être entraîné au fond de la rivière, quand les échos répètent encore les acclamations qui ont accueilli mon coup de feu. J'accoste la rive gauche avec toutes les em-

barcations ; elle est malheureusement marécageuse, et je me vois obligé de repasser sur l'autre bord.

La rive que nous quittons est bordée d'arbres dont les branches se penchent sur la rivière et y baignent leurs extrémités. Un léger canot transportant Musa Kanu, sa femme, sa fille, trois soldats et un petit garçon, est pris en travers par le courant, va se heurter à l'une de ces branches et chavire immédiatement. Les femmes et les enfants se raccrochent aux branches et sont délivrés par Musa Kanu, tandis que deux soldats se sauvent à la nage. Mais le troisième, le nommé Adesi, qui ne sait pas nager, a disparu. Toutes nos recherches restent vaines, et nous finissons par renoncer à découvrir son corps. Après plusieurs sondages, nous parvenons à retrouver le canot, mais le fusil du noyé, ainsi que celui de Musa Kanu, restent au fond de l'eau.

Pour comble de malheur, l'hippopotame tué ne revient pas à la surface de l'eau, accroché sans doute à une pointe de roche. Et cette journée, qui semblait devoir se terminer dans la joie, est pour nous une journée de deuil. Ce n'est peut-être là que le commencement des misères que nous vaudra la périlleuse descente du Lualaba.

Comme de pareils désastres pourraient se reproduire, je décide de faire suivre la route de terre à un certain nombre de soldats, aux porteurs manyémas et aux femmes, qui pour la plupart ne savent pas nager. Diderrich, qui prend la direction de cette colonne, reçoit l'ordre d'avancer jusqu'aux rapides de Katola, à une heure et demie de marche d'ici.

Pendant que les canots traversent la rivière pour déposer le détachement sur la rive, un nouvel accident se produit. Une pirogue se met en travers du courant, touche les branches d'arbre et chavire à son tour. Cette fois, nous n'avons à déplorer la mort d'aucun homme. Mais un chassepot est allé rejoindre au fond de l'eau les deux fusils que nous avons

déjà perdus. Après de longues recherches, nous avons la chance de retrouver l'embarcation qui, emportée par le courant, a parcouru sous eau plus de cinquante mètres.

Finalement, Diderrich et sa troupe se mettent en marche et la flottille, considérablement allégée, reprend la descente de la rivière. Au bout d'un kilomètre, celle-ci s'élargit et son cours est barré par de nombreux obstacles qui provoquent de violents remous. Le boat, s'engageant dans la passe que lui a indiquée le canot-éclaireur, butte contre un rocher et se met en travers du courant. Peu s'en faut qu'il ne soit jeté à la rive.

Quelques minutes après, comme nous côtoyons la rive droite, nous voyons émerger la tête et le haut du tronc du pauvre Adesi, arrêté par une branche d'arbre. Nous ne pouvons laisser en cet état le corps de cet homme, qui nous a courageusement suivi et a partagé toutes nos souffrances.

J'ordonne donc à mes hommes de prendre le cadavre, de l'envelopper d'une brasse d'étoffe et de l'enterrer. Mon ordre est religieusement exécuté, et il me semble que cet hommage rendu à la dépouille d'un des leurs a touché au cœur les noirs de la caravane.

La rivière fait une courbe. Une île, longue d'un kilomètre, la divise en deux bras, dont l'un est encombré de buissons et de touffes d'arbres. L'orseille continue d'abonder sur les deux rives, enguirlandant les branches et les reliant par des flots de dentelles d'un vert grisâtre.

Bientôt nous atteignons d'autres rapides : le commencement des rapides de Katola, constitués par une barrière d'îlots. Une reconnaissance nous montre que la passe n'est pas franchissable pour le boat et les canots chargés. Une fois de plus, nous sommes obligés d'organiser des transports à dos d'homme.

Les canots descendent seuls la rivière. J'en prends moi-

même la direction afin de pouvoir tirer quelques hippopotames qui m'ont été signalés. Mais ceux-ci sont craintifs. Je n'en vois que deux. Encore n'apparaissent-ils qu'une seconde, pas même le temps qu'il faut pour épauler un fusil, et ils vont se cacher dans les eaux.

Après ce passage difficile, le Lualaba redevient calme, sur une longueur d'environ trois kilomètres. Puis il s'élargit et une ligne de récifs le barre presque entièrement. Au delà de ces obstacles, il est divisé par une quantité d'îles et d'îlots, entre lesquels les eaux se précipitent avec violence. Longeant un îlot, puis un autre, contournant des récifs où de véritables vagues viennent se former constamment, évitant à gauche et à droite un premier écueil et piquant droit sur un second pour l'éviter à son tour, nous descendons avec une prodigieuse rapidité ce sentier liquide, qui décrit d'effrayants zigzags. Un spectateur, tranquillement assis sur la berge, nous prendrait certes pour des insensés courant à une mort certaine. Néanmoins, il ne pourrait se défendre d'admirer l'air impassible de nos patrons de canots, qui ne desserrent les lèvres que pour donner brièvement un ordre, immédiatement exécuté.

Les rapides et les biefs plus calmes alternent. Au bout d'une heure de cette périlleuse navigation, nous atteignons l'endroit où j'ai décidé que se rencontreraient la flottille et le détachement de terre. Ce dernier n'est pas encore arrivé. Comme les graminées, hautes de trois mètres, arrêtent la vue, je tire deux coups de feu et, peu après, la tête de la caravane apparaît.

Au même instant, un hippopotame fait entendre sa grosse voix un peu en aval. Je saute aussitôt dans un canot pour aller le voir de près. L'animal bat aussitôt en retraite sur la rive. Mais j'aperçois encore ses yeux et ses petites oreilles. C'est une cible suffisante : ma balle le frappe au coin de l'œil et le tue net. Tandis que les canots rejoignent successivement

le camp, Briart surveille le dépeçage du monstre, qui va fournir un repas plantureux à toute l'expédition.

Après avoir traversé la petite rivière Ngiana, nous arrivons à Mussima-Fumo, hameau de neuf huttes éparses dans quelques hectares de jeunes cultures. Impossible, par conséquent, de nous procurer des vivres. La plupart de nos hommes n'ayant plus rien à manger et les indigènes du village de Moa-Panga, situé dans l'intérieur des terres, n'osant se risquer jusqu'à notre camp, je me résigne à consacrer au ravitaillement de la caravane la journée entière du lendemain. Nos hommes ont vaillamment supporté de très dures fatigues dans ces derriers temps et, si nous tenons à ce que leur zèle ne se ralentisse pas, il faut que nous les sustentions convenablement.

La plupart se contentent d'une ration quotidienne d'un peu de viande et de quelques épis de maïs et savent conserver une réserve de provisions. Mais les Haoussas sont moins prévoyants. Dès qu'ils ont de la viande, ils en mangent sans répit, jour et nuit. Ils se voient naturellement ensuite forcés de jeûner. Instruits par de douloureuses expériences, ils devraient se montrer plus prudents. Mais rien ne saurait changer leurs habitudes, ni les conseils, ni les remontrances, ni même les coups de fouet, quand ils arrivent au rassemblement, la bouche et les mains pleines de viande. Qu'on les sermonne ou qu'on les punisse, ils ouvrent des grands yeux étonnés et semblent ne rien comprendre aux reproches qu'on leur adresse.

Jamais, dans ma longue carrière africaine, je n'ai vu de race nègre aussi insouciante et aussi stupide que ces Haoussas. Incapables de lâcher pied dans un engagement ou de reculer devant l'ennemi, quels que soient son nombre et sa force, ils font montre d'une rare bêtise, dès qu'on réclame d'eux le moindre service. Certes, s'ils étaient livrés à eux-mêmes, ils

seraient bientôt victimes de la malice et de la ruse des indigènes. Ils vont comme de véritables brutes. Jamais, pendant la marche, leur regard ne fouillera un buisson, ne scrutera un taillis où l'ennemi les guette. Ils passent sans broncher, et tombent stoïquement.

Grands et forts, l'allure martiale, vraiment superbes lorsqu'ils s'avancent le fusil sur l'épaule et la couverture en sautoir, ils deviendraient des hommes précieux s'ils avaient la plus petite dose de malice. Mais leur tête est vide. Je suis curieux de voir comment ils se comporteront chez les Balubas, ces naturels fourbes et perfides qui ont massacré leurs compagnons en même temps que le regretté Hakanson, et dont ils prétendent tirer vengeance.

La plupart des soldats, les porteurs et les femmes se rendent au village de Moa-Panga, à environ deux heures de marche du Lualaba. Ils sont conduits par Briart et Diderrich, car on ne pourrait les laisser aller au marché seuls, sans surveillance. Les indigènes n'étant pas à même de se défendre, ils auraient bientôt mis à sac toutes les huttes. D'autre part, il est bon qu'un Européen les accompagne pour trancher les interminables querelles qui accompagnent régulièrement ces négociations.

Les naturels nous ont appris récemment que Kazembe n'existe plus. Son village a été détruit par une caravane de Bienos, marchands d'esclaves, d'ivoire et de cuivre, et les habitants se sont retirés à Kippa, vers le Sud-Ouest. Je reçois aujourd'hui, sur les contrées que nous allons traverser, de nouveaux renseignements moins rassurants encore. Il n'y a pour ainsi dire pas de population sur les bords du Lualaba, et nous n'y trouverons aucune culture.

Terrible perspective pour notre expédition déjà si éprouvée ! Ainsi, après sept mois de disette, alors que nous nous réjouissions de pouvoir de nouveau savourer les fruits exquis du

bananier et des palmiers élaïs, de nouvelles souffrances nous sont promises !

Mais il est trop tard pour reculer. Il faut, coûte que coûte, que nous continuions la descente de la rivière et que nous suivions ensuite le cours du grand fleuve, pour jeter enfin la lumière sur les pays inconnus qu'il traverse et sur cette série de lacs où il semble s'apaiser, après s'être montré si tumultueux.

Nous sommes le 31 mars. Il y a trente-cinq jours que nous avons commencé à descendre le Lualaba, et nous n'avons encore parcouru que cinquante-quatre kilomètres à vol d'oiseau, soit moins d'un demi-degré carré. Il se peut donc que nous ayons encore à franchir une longue série de rapides.

Ah ! si des chutes se présentaient, que par un effort formidable, nous puissions arriver au niveau du Kissalé et qu'il nous soit ensuite possible de naviguer librement, en eau calme, nous atteindrions bien vite les lacs du Lualaba. Tous, nous demandons à être délivrés de cette marche d'une désespérante lenteur, de ces rapides mesquins et cependant si dangereux, qui nous obligent chaque jour à dresser nos tentes une heure après les avoir pliées. Et si, par surcroît, la famine venait jeter le découragement parmi nos troupes ! Non, c'en serait trop ! J'espère encore que ce malheur nous sera épargné.

Le 31 mars, à l'aube, la caravane s'enfonce dans l'intérieur des terres. Après avoir longé un marais boisé où le Kaninguma, ruisseau aux eaux ferrugineuses, prend sa source, nous nous engageons dans un sentier indigène. Nous disparaissons presque entièrement dans les hautes herbes qui couvrent sans interruption les hauteurs et les vallons d'un manteau du plus beau vert. Des arbres de petite futaie parfois réunis en bouquets, le plus souvent éparpillés, étendant, au-dessus de nos têtes, leurs branches au feuillage touffu, nous abritent plus ou moins contre l'ardeur du soleil et parsèment le sentier de larges plaques d'ombre.

Non seulement cette marche est fatigante, mais encore elle inflige à nos hommes de nombreuses blessures. La moitié a les jambes déchirées par les arêtes tranchantes des graminées. Ces lésions, bénignes en apparence, se transforment souvent en ulcères purulents. Aussi le nombre des invalides augmente-t-il chaque jour.

En suivant le cours capricieux du Lualaba, nous profitons, autant que possible, des sentiers tracés par les indigènes et des larges passées d'hippopotames. Malheureusement, les premiers sont rares et les seconds se dirigent presque toujours perpendiculairement à la rivière. Nous sommes donc le plus souvent forcés de tracer nous-mêmes un chemin dans cette ondoyante mer d'herbes, à travers marais et fondrières. Le sol argileux, détrempé par les pluies, rend plus pénible l'ascension et la descente des collines. Les pieds glissent sur la terre visqueuse et on voit souvent des porteurs s'allonger avec leur charge à droite et à gauche du sentier. Aussi n'est-ce pas sans une certaine appréhension que nos éclaireurs ouvrent la marche.

Avançant toujours parallèlement au Lualaba, nous passons successivement les petites rivières Kaluiji et Manguiji. Puis, abandonnant le sentier, nous nous enfonçons dans les herbes, pataugeons dans un marais et, à midi, atteignons le bord du fleuve. Nous avons parcouru onze kilomètres, ce qui constitue une marche superbe, puisque depuis quelques temps nous n'en faisions plus que trois, quatre ou cinq par jour.

J'envoie à Diderrich, qui est resté en amont, l'ordre de répartir les charges dans les grands canots et de descendre la rivière avec toutes les embarcations. Il ne nous rejoint qu'à six heures du soir.

Les guides de Kabandji nous quittent et des indigènes du village de Muina Fumu s'engagent à nous conduire à Imuleika. Ils nous disent que les rapides, dont on entend d'ici les mugis-

sements, sont ceux de Kasuki. Plus loin, il y en a d'autres beaucoup plus violents, ceux de Shkiabuka. Des reconnaissances, que je fais faire le lendemain, confirment les déclarations de mes guides : les rapides de Kasuki ne peuvent être franchis que par les canots. Ceux de Shkiabuka sont absolument impraticables.

Le 2 avril, la caravane se fraie un chemin à travers les hautes graminées. Diderrich s'occupe de construire une route pour le transport du boat, et nos deux meilleurs patrons de canots font passer les premiers rapides de Shkiabuka. Je fais aussitôt tracer un sentier en vue du halage des canots le long de la rive de ces rapides.

Le surlendemain seulement, ces différents travaux sont terminés et nous avons gagné un bief où le courant est calme sur un espace de plusieurs kilomètres. Briart et Cassart conduisent les canots, tandis que la caravane que je dirige avec Diderrich s'achemine à travers les hautes herbes. Nous passons successivement la Mukaleigi, le Kalebi et le Kaka-Onkazi, gros ruisseaux qui arrosent une plaine marécageuse. Celle-ci est limitée à l'est par des collines et au delà une chaîne de montagnes arrondit ses croupes boisées.

Après trois heures de marche, nous atteignons le petit village d'Imoleika, dont les cultures s'étendent le long d'une rivière assez importante, la Mukuendi. A quelques kilomètres de ce hameau, se dressent à l'Ouest les monts Kandu.

Nous traversons, le lendemain, le village de Kasaba, qui possède six à huit hectares de manioc, de sorgho, de maïs et de patates. Les habitants, juchés sur le sommet des termitières et sur le toit des huttes, surveillent anxieusement leurs champs pendant notre passage.

L'horizon est toujours clos à l'occident par la chaîne des monts Kandu. Mais la nature du pays se modifie graduellement. Les collines deviennent des montagnes, les vallons des vallées.

Nous allons donc quitter enfin ce vaste plateau, aux ondulations toujours égales et dont les arbres clairsemés prennent, de loin, des aspects de forêts.

Nous franchissons un nouveau ruisseau, le Kalulu, et, devant nous, apparaît un embranchement de la chaîne des Kandu, les monts Shikuluizi, dont la masse semble vouloir barrer la vallée du Lualaba. Celui-ci s'est creusé un passage aux pieds de ces montagnes, et une île rocheuse, battue et minée par le fort courant, le divise en deux bras. Le bras occidental est obstrué par des blocs de grès qui forment de petits rapides, mais le bras oriental est libre et les embarcations le franchissent aisément.

Nous gravissons ensuite une petite colline. Elle semble le prolongement des monts Shikuluizi et n'est en réalité qu'un contrefort des monts Kassamba, que nous apercevons au couchant. Puis, après avoir traversé les cultures du hameau de Kasagna, nous nous arrêtons et nous établissons le camp à quelques kilomètres seulement de l'ancien Kazembe, détruit par les Bienos.

Les guides m'ayant déclaré que de nouveaux rapides ferment ici la rivière, je fais opérer une reconnaissance en aval. Diderrich qui en est chargé, revient quelques heures plus tard trempé jusqu'aux os et allégé de son chapeau. Son canot qui a chaviré, est resté au fond de la rivière, avec mon fusil, que je lui avais prêté, et celui d'un soldat.

Heureusement, nous n'avons à déplorer aucun accident de personne. Je me décide donc à renouveler la tentative. Muchikanda est envoyé à la recherche du canot et des fusils, et aussi d'une passe praticable pour le boat.

En même temps, la caravane se remet en marche. Après avoir traversé la petite rivière Kasagna, nous escaladons une hauteur qui n'est que le premier échelon des monts Pugulumé, dont la chaîne s'étend vers le couchant. Du sommet

de cette colline, un admirable paysage se déroule à nos yeux. C'est un vaste cirque, fermé à l'Ouest par les monts Pugulumé et à l'Est par les monts Kundu. On conçoit aisément que cette cuvette colossale a dû être jadis occupée par un lac, et on se le représente sans grand effort d'imagination, avec ses baies et ses promontoires.

A nos pieds s'étend l'ancien village de Kazembe. Une courte descente nous conduit à des cultures abandonnées, que les pluies ont transformées en petits marais. Peu après nous arrivons au Lualaba, qui roule ses eaux tumultueuses entre les îles nombreuses, couvertes d'une luxuriante végétation, et où pointent les toits de quelques huttes. Il forme ici une sorte de pool, large d'environ un kilomètre.

J'établis le camp non loin de l'île qu'habite le chef Mviza-Vinda, lequel vient me rendre visite et m'apporte un poulet et quelques paniers de patates douces. Son visage est peu avenant et dénote un caractère sournois. Accroupi devant ma tente, il ose à peine me regarder. Il ne le fait qu'à la dérobée et ramène ses regards vers le sol, dès que je fixe les yeux sur lui. Il met à répondre à mes questions une mauvaise grâce évidente. Cependant, il me promet des guides et, avec un empressement qui montre combien il a hâte d'être délivré de ma présence, il me les amène immédiatement.

Je lui demande alors s'il consentirait à faire remettre une lettre au blanc établi à Bunkeia. Il refuse net, me déclarant qu'il ignore absolument où se trouve cette localité.

Son attitude, son langage et aussi le type bayeke des noirs qui l'accompagnent, me font soupçonner que l'histoire du pillage de Kazembe par les Bienos est fausse d'un bout à l'autre. Je suis tenté de croire que la localité a été ravagée par les Bayekes de Bunkeia, qui ont quitté cette localité lors du conflit des blancs avec M'Siri que m'a raconté Mussima et qui, pour ne pas être inquiétés à leur tour, se sont réfugiés dans les îles de Lualaba.

Toutes les embarcations, y compris le boat, ont réussi à descendre la rivière jusqu'à un kilomètre du camp, c'est-à-dire jusqu'au commencement de la large vallée de Kazembe. Mes hommes se mettent en devoir de transporter le boat et de haler les canots le long des rapides.

Pendant qu'ils se livrent à ce travail, je m'entretiens avec les guides et finis par leur faire avouer que ce sont bien les Bayekes qui ont détruit Kazembe. Il en est resté quelques-uns dont le chef a préféré me cacher la présence, afin que je ne leur fasse pas de mal.

J'ordonne aussitôt à mes guides d'aller rassurer Moiza-Vinda et de lui dire que, si le blanc a jugé nécessaire de punir M'Siri de ses innombrables crimes, ce n'est pas une raison pour qu'il cherche noise à toute la nation Bayeke. Le chef semble reprendre confiance. Il pousse la condescendance jusqu'à tirer lui-même à la cordelle, ce qui ne prouve peut-être qu'une chose, c'est qu'il a hâte de nous voir déguerpir.

Nous nous remettons en route le 8 avril, au matin. Briart prend le commandement du détachement de terre et reçoit l'ordre de suivre les guides jusqu'à Manvue. Je dirige personnellement les embarcations. Comme le docteur pourrait être forcé de s'arrêter devant une rivière ou un marais et que, de mon côté, je pourrais rencontrer des obstacles infranchissables, il est convenu que nous tirerons un coup de fusil tous les quarts d'heure et que, si l'un de nous doit stopper, il en tirera immédiatement trois. Nous sommes certains, de cette manière, de ne pas nous perdre.

Les embarcations quittent donc Moiza-Vinda. La rivière coule au milieu d'une vaste plaine qui n'est que le lit d'un ancien lac, qui atteint jusqu'à neuf kilomètres de largeur. Une galerie d'arbres et de buissons s'étend sur les deux rives. De temps en temps, une île herbeuse émerge des eaux. Les hippopotames sont toujours nombreux. Dieu fasse que cela con-

tinue et que les horreurs d'une famine nous soient ainsi épargnées.

Pendant que nous déplions nos tentes, le chef Manvue nous apporte un poulet et des paniers de patates douces. Il possède un grand canot, dont ses hommes se servent pour chasser l'hippopotame et il me le cède volontiers pour quelques mètres d'étoffe. Il m'assure que les rapides de N'zilo sont absolument infranchissables et que, en cet endroit, nous serons forcés de faire franchir de hautes montagnes à nos embarcations.

Nous reprenons notre route le lendemain, 9 avril. Je réussis à tuer un superbe hippopotame. Mortellement atteint, il disparaît au fond de l'eau. Je laisse donc quelques hommes en surveillance sur les rives. Dès qu'il reparaîtra, ils le piloteront jusqu'à notre nouveau camp. A peine celui-ci est-il établi que les cris de joie de mes noirs m'apprennent que l'hippopotame abattu a été retrouvé et va nous fournir de la viande pour quelques jours.

Nous arrivons, le 10 avril, à l'extrémité de la plaine qui s'étend à la rive gauche du cours d'eau. Les collines se rapprochent. Le pays devient plus accidenté. Tout indique que nous atteignons le point terminus de l'ancien lac et le commencement des rapides de N'zilo.

Lorsque nous stoppons, après seize kilomètres de navigation, il semble que les grandes chaînes de montagnes de Kampemba et de Kisika-Luilo ne sont plus qu'à quelques centaines de mètres de nous. Elles forment comme un mur ininterrompu. Cependant, une échancrure s'y devine vaguement, et c'est probablement par celle-ci que la rivière s'ouvre un passage.

Sur la rive gauche, les monts Mamashe-Yongulu, Katalenge et Kijito sont les principaux contreforts de la chaîne des Kisika-Luilo. Sur la rive droite, les monts Katutuike, Kiamuvinga, Kafuko, Kakipundu et Kimamvu se détachent de la chaîne des Kampemba. Leur aspect varie suivant l'endroit

d'où le voyageur les regarde. Ici ce sont des blocs isolés surgissant du sein de la plaine. Là, ils paraissent se toucher à leur base et donnent l'impression de dents colossales d'une scie énorme, ou bien aussi leur masse se confond et présente des croupes boisées, hautes de quatre cents mètres, dont les sommets verdoyants sont dénudés. Ce vaste cirque, ou plutôt cette vaste plaine quadrangulaire, entourée de montagnes et traversée par les méandres argentés du Lualaba, avec sa double bordure d'arbres et de buissons, constitue un spectacle grandiose et inoubliable.

Au rassemblement du 11 avril, un soldat haoussa manque à l'appel. Ayant été placé sentinelle, il a été trouvé endormi à son poste et, pour échapper à la punition qu'il méritait, a pris la fuite avec armes et bagages. Ce n'est pas la première fois qu'un pareil fait se produit. Ce ne sera malheureusement pas la dernière.

Au dire des guides, nous devons arriver aujourd'hui même aux rapides de N'zilo. Nous allons enfin savoir si ce passage, réputé si dangereux, comprend de simples rapides ou bien des chutes plus ou moins élevées.

Nous franchissons d'abord sans difficulté de petits rapides ; mais, après trois kilomètres, le courant devient plus fort et nous entendons de sourds grondements. Comme nous ne pourrions sans danger nous aventurer plus avant, nous établissons ici le camp, car nous sommes devant les chutes de N'zilo.

Le docteur Briart part en reconnaissance. Il a pour mission de longer le cours d'eau jusqu'à son entrée dans la montagne et de chercher un chemin par où nous puissions transporter les embarcations. En même temps, les autres hommes, sous la conduite de Cassart, entreprennent de créer une route large de quatre à cinq mètres.

Le docteur, à son retour, m'annonce que le N'zilo devient un peu en aval un véritable torrent et qu'il roule ses eaux dans

une crevasse, entre deux montagnes hautes de quatre-vingts à cent mètres, taillées à pic. Celles-ci ne sont naturellement pas accessibles. Nous ne trouverons un chemin praticable que vers l'Ouest, à une heure et demie d'ici : les hauteurs s'y affaissent et l'on y voit un sentier indigène, de l'autre côté d'une petite rivière, la Momputu.

Nous passons deux longues journées à tirer nos embarcations jusqu'à cette petite rivière. Mes hommes, attelés aux canots, peinent dur. Mais, s'ils se plaignent, c'est moins de la fatigue que provoque ce travail exténuant que de la disette de vivres. Nous n'avons plus de provisions et le village le plus rapproché est, paraît-il, à vingt-cinq kilomètres d'ici.

Briart et Diderrich font de nouvelles reconnaissances au delà de la Momputu et me rapportent des nouvelles désolantes. Nous avons devant nous un véritable chaos de montagnes et de vallées s'étendant sur une largeur d'environ quarante kilomètres ! Réussirons-nous à faire franchir quarante kilomètres de ce pays convulsionné, à nos vingt-sept embarcations?

Le 15 avril, lorsque nous levons le camp, la plupart de nos hommes souffrent de la faim et sont malades. Onze porteurs manyémas, craignant de devoir endurer des maux plus grands encore, ont déserté. Nous nous mettons néanmoins en route, laissant provisoirement au bord du Lualaba, sous la garde de Cassart, le boat, trois canots et une trentaine de charges.

Le docteur Briart part avec l'avant-garde ; il a pour instructions de s'avancer jusqu'à Luilo. Cette rivière au cours torrentueux coule, à dix kilomètres d'ici, dans la première vallée succédant aux montagnes, dressées devant nous. Quant à moi, je dirige l'arrière-garde et me charge de faire avancer les traînards.

Cependant, avant la marche en avant, je gravis, non sans peine, l'un des côtés de la gorge de N'zilo, et un spectacle d'une extraordinaire sauvagerie s'offre à mes yeux.

La rivière qui, avant de s'engager dans le défilé, décrit de paisibles circuits, entre dans la montagne, devient soudainement impétueuse et se transforme en un fougueux torrent. Coulant avec une vertigineuse rapidité, les eaux mugissent avec un fracas assourdissant, frappent avec une violence inouïe d'énormes blocs de grès rouge. Ce n'est plus une rivière, c'est une incessante avalanche liquide, tableau fantastique que l'imagination ne saurait concevoir.

Aprés s'être précipité dans cette gorge, longue de trois cents mètres et où il ne mesure plus que de dix à quinze mètres de largeur, le Lualaba forme une petite lagune, large d'une cinquantaine de mètres, au centre de laquelle émerge une petite île rocheuse verdoyante cependant, couverte de palmiers, de fougères et de mousses. Les hautes murailles qui bordent la rivière restent taillées à pic. En certains endroits, et à des hauteurs qui varient entre cent cinquante et deux cents mètres, d'énormes masses de grès surplombent l'étroite échancrure et semblent sur le point de s'y engloutir.

Après cette expansion relativement calme, le fleuve se précipite de nouveau dans une gorge semblable à la dernière, rebondit en cascades, forme rapides sur rapides et chutes sur chutes, pour disparaître au fond d'une crevasse.

De tous côtés, je n'aperçois qu'une immense étendue à sommets escarpés et séparés par de profondes vallées. Mais ils diminuent sensiblement de hauteur ; je me crois sûr de voir se dérouler le ruban du Lualaba, dans une plaine où les taches jaunâtres de vastes clairières tranchent sur le vert sombre des forêts. Ma vue s'étend certainement à quarante kilomètres, et j'estime à trente kilomètres l'épaisseur de la chaîne.

Ce sera un rude travail de passer ces hauteurs avec nos embarcations, construites pour supporter les heurts violents des rapides et, par conséquent, lourdes et difficiles à déplacer.

Mais, avant de mettre la main à cette pénible besogne, il faut que nous cherchions à nous ravitailler. S'il était impossible de trouver de la nourriture dans les environs, nous serions contraints d'abandonner nos moyens de transport. Mais cette seule pensée me met dans un état inexprimable d'exaspération et de colère. C'est dans cet état d'esprit que je redescends la montagne et gagne le chemin qu'ont pris les canots.

Après avoir suivi le pied des Kisika-Luilo, je passe la rivière Momputu, où sont rassemblés les canots, et m'engage dans une large brèche ; je commence l'ascension de nouvelles hauteurs. Bientôt des ravins et des éminences, jonchées de blocs de grès, coupent le sentier. Après trois quarts d'heure d'une montée un peu plus raide, j'arrive à un vaste plateau auquel le baromètre assigne une altitude de treize cent soixante mètres. Il n'en indiquait que onze cent quarante au camp que je viens de quitter. Je me suis donc élevé de deux cent vingt mètres.

Je commence la descente de l'autre versant ; elle est difficile et prendra certainement à mes hommes autant de temps que la montée : tantôt je parcours un petit plateau, tantôt je descends au fond d'un ravin, pour remonter ensuite sur quelque petite éminence ou sur le dos d'âne de quelque colline, ou pour m'aventurer dans une gorge étroite, à demi obstruée de blocs de rochers. Au bout d'une heure, j'ai effectué une descente de deux cent quatre-vingt-dix mètres et atteint la rivière Luilo à l'altitude de mille soixante-dix mètres. Le bruit de ses chutes s'entend au loin, mais il est dominé par le fracas des eaux de N'zilo, qui coulent à cinq cents mètres d'ici.

Notre provision de vivres diminue à vue d'œil. Nous n'avons que quelques kilogrammes de haricots secs, de farine de maïs et de patates douces. Aussi, le soir, nos noirs, torturés par la faim, poussent-ils de douloureux gémissements en s'allon-

geant près de grands feux. Au rassemblement du matin, je prie ceux de nos hommes qui consentiraient à faire avec moi une reconnaissance pour trouver des vivres, de sortir des rangs. Il n'y en a guère que quarante qui répondent à mon appel. Les autres n'ont plus la force d'affronter le sentier rocailleux et préfèrent dormir en attendant les provisions.

Nous partons à sept heures et demie et traversons sous une ligne d'arbres la Luila, le plus important affluent du Lualaba, que nous connaissons jusqu'à présent. Successivement, nous passons les petites rivières Lumba, Fundika, Kilui et Lola, toutes fort encaissées et roulant sur des blocs de grès, de quartz et de poudingue. La végétation y est admirable : de nombreux palmiers s'élèvent au milieu de vingt espèces de fougères et de mousses.

Mais la brutale réalité, la famine qui nous menace, nous empêche de goûter tout le charme de ces sites délicieux qui invitent au repos et à la rêverie.

Pendant une couple d'heures, nous escaladons des collines et dégringolons dans de profonds ravins, pour reparaître enfin au sommet d'une très haute montagne. Un immense panorama se déroule encore à nos yeux. C'est un horizon boisé, que quelques clairières tachent de tons jaunâtres et que ferme au loin une chaîne de montagnes.

Une pente rapide nous conduit dans un pays qui n'est plus que légèrement ondulé et, après six heures d'une marche pénible, nous apercevons enfin un hameau de sept huttes, Nous n'y trouvons d'abord que des enfants, dont un mulâtre, puis une femme se montre. A ses traits comme à son allure, nous nous rendons immédiatement compte qu'elle est étrangère. En effet, elle appartient à une caravane de Bienos et ses maîtres sont actuellement absents. Ils sont allés chez M'Siri pour s'y livrer au trafic des esclaves, de l'ivoire et du cuivre.

Un peu plus loin, se trouve le village indigène Muanza, bien fortifié. Notre présence y cause un grand émoi et, tandis que nous pénétrons dans l'enceinte par un couloir, le chef en sort par l'autre. Mais les naturels nous promettent des vivres et, pour ne pas les inquiéter, nous allons nous installer chez les Bienos, car nous ne pouvons songer à regagner le camp aujourd'hui.

Le pays qu'on appelle Usamba, est assez populeux ; les villages sont plus nombreux qu'en amont, les plantations plus vastes, les vivres plus abondants.

Les chefs de trois villages m'envoient des vivres. J'en profite pour leur déclarer que nos intentions sont des plus pacifiques et les prie de me vendre des provisions en quantités plus grandes. Je les assure que, si l'un de mes hommes est surpris en flagrant délit de vol, il sera immédiatement puni.

La femme bienos met gracieusement une habitation à ma disposition et j'y passe la nuit. Le lendemain matin, elle me présente un billet où je lis le nom de la firme *Compagnie du Katanga* et signé, JULES CORNET. Elle me dit l'avoir reçu, il y a quelque temps déjà, lorsqu'elle se trouvait plus au Nord, d'une caravane de blancs qui se dirigeait vers Bunkeia.

Des gens de Lubundu, gros village situé à trois heures d'ici, arrivent avec une grande quantité de vivres. Après que mes hommes s'en sont largement approvisionnés, nous reprenons le chemin du camp.

Tout danger de famine a disparu, du moins momentanément. Je n'ai plus que le souci de faire amener le plus vite possible les embarcations au camp de la Luila. Pour y réussir, il faudrait relever le courage de mes hommes, pour la plupart mornes et abattus.

Je fais venir les chefs des Haoussas et leur expose la situation telle qu'elle est, en insistant sur le travail difficile que

nous avons encore à accomplir. Ils connaissent mieux que moi l'état d'esprit de leurs soldats et s'engagent à les stimuler, à faire miroiter à leurs yeux le prochain retour à la côte et les cadeaux que je ferai aux plus méritants. Quant aux chefs, ils recevront de brillantes récompenses, s'ils parviennent à entraîner leurs hommes et à mener lestement le halage des embarcations.

Au rassemblement du lendemain, j'adresse un petit discours à la troupe et tâche de l'encourager par l'espoir du retour prochain au pays des bananes et des élaïs.

Les hommes sont ensuite triés. Les cinquante-deux plus forts s'occuperont, sous ma direction, du transport des canots. Une trentaine d'autres se rendront avec Briart au village de Muanza pour y chercher des vivres. Le restant de la caravane ne comprend guère que des invalides, dont on ne saurait attendre aucun service.

Je divise mon équipe de cinquante-deux travailleurs en deux brigades, chargées chacune d'enlever un canot. Une marche de deux heures nous conduit à l'endroit où sont restées toutes les embarcations, c'est-à-dire au pied de la montagne qui forme les premières chutes du Lualaba. Mes hommes s'entraînent par des chants cadencés, gravissent la montagne en halant leur lourd fardeau, tandis qu'une brigade volante les précède et abat les arbres et les arbustes qui encombrent la route. Ce travail, commencé à dix heures du matin, n'est terminé qu'à quatre heures de l'après-midi ; mes porteurs, ruisselants de sueur, ont bien gagné leur repos.

A la soirée du 18 avril, les deux premiers canots ont rejoint le camp du Luilo. La journée suivante est employée à aménager la route et, le 20, deux autres canots sont transportés de la même manière, et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes nos embarcations aient traversé l'espace de dix kilomètres qui séparent le pied de la montagne de notre camp de la Luila.

Lorsque ce travail fut terminé, je tombai malade pour la première fois.

Une fièvre intermittente que j'avais gagnée je ne sais comment, m'enlevait l'appétit et m'obligeait à me reposer constamment.

Je conslutai le docteur et lui demandai de me composer une drogue qui me rendît tout au moins l'envie de manger.

Le docteur s'exécuta, mais quand il parut dans ma tente, où j'étais étendu sur mon lit de camp, je lui demandai ce que contenait le médicament qu'il me prescrivait. Il l'analysa et sitôt que j'entendis le mot de nitrate d'argent, je saisis la boîte de pilules et la jetai en dehors de ma tente.

Puis, revenu à un esprit plus calme, je m'excusai auprès du docteur de mon mouvement de vicacité et je lui dis qu'il devait comprendre que je ne voulais pas me gâter l'estomac qui était, chez moi, admirable.

Je ne pris donc rien, que de temps en temps de la quinine ; mais l'accès dura assez longtemps.

Un hôte incommode.

Une de ces nuits, vers dix heures, alors que les lamentations de nos malades avaient pris fin dans le sommeil et que le camp était plongé dans le plus profond silence, un gémissement lugubre soudain se fit entendre, suivi bientôt d'un râle profond.

Une des sentinelles s'avança vers l'endroit d'où partaient ces bruits inusités et, arrivée près d'une des huttes situées à l'extrémité du camp, se trouva tout à coup en face d'un grand animal occupé à sucer le sang d'un pauvre diable de soldat, gisant en dehors de sa hutte.

Aux appels de la sentinelle, plusieurs de ses compagnons arrivèrent ; mais à leur vue le féroce carnassier fit un bond prodigieux et disparut dans les fougères et les hautes herbes bordant le camp.

Le soldat était mort.

La scène de l'attaque du félin fut facile à reconstituer. Le soldat devait être couché dans sa petite hutte, faite de quelques branches d'arbres et de fougères. Le haut du corps se trouvait à l'abri, mais les jambes repliées sur elles-mêmes dépassaient la hutte. Un feu couvait dans celle-ci, ce qui empêcha le félin de se jeter immédiatement au cou de la victime qu'il s'était choisie.

Il dut alors saisir le pauvre diable de ses crocs formidables par le genou, ce qui avait occasionné le premier gémissement entendu ; puis le félin, entraînant le corps de l'infortuné soldat, mit celui-ci tout à fait à découvert et finalement sauta à sa gorge, ce qui provoqua le râle lugubre entendu en second lieu.

Les sentinelles ne purent tirer, car il faisait nuit noire et, même si elles l'avaient fait, je doute fort qu'elles eussent atteint l'animal, dont l'agilité était incroyable et dont les bonds étaient véritablement surprenants.

D'après ce que me dit la première sentinelle, elle fut pour ainsi dire hypnotisée en voyant les yeux fulgurants du fauve qui, tenant dans sa large gueule le cou de son pauvre compagnon, la fixait d'un air menaçant. Ce fut instinctivement qu'elle jeta son appel à ses compagnons. Elle n'aurait jamais osé faire usage de son arme, terrorisée qu'elle était à la vue de cet hôte incommode.

Le corps du malheureux soldat, dont la mort fut ainsi écourtée de quelques jours à peine, car il était condamné par le docteur, fut déposé dans une hutte placée plus au centre du camp, et il fut enterré à l'aube.

L'après-midi du même jour, vers quatre heures, j'étais seul Européen au campement ; Briart était au marché, Cassart aux canots et Diderrich à la chasse à l'hippopotame, lorsqu'on vint me prévenir que l'animal qui avait tué le soldat la nuit dernière (car l'on ignorait encore l'espèce du carnassier : lion, léopard, panthère ou hyène), était couché à quelque cent mètres de notre camp. Il avait été aperçu par quelques malades, qui avaient été faire provision de bois mort.

A tout hasard, je choisis comme arme mon Winchester, dont la pénétration était suffisante pour l'un ou l'autre de ces carnassiers. Je me fis précéder par quelques-uns des hommes qui m'avaient averti de la présence du fauve. Arrivé à une certaine distance, ils s'arrêtèrent en montrant du doigt l'endroit où il devait se trouver, mais ils ne voulurent plus faire un pas en avant. J'eus beau me hisser sur la pointe des pieds et allonger le cou, je ne vis rien que des fougères, des herbes jaunes, vertes ou complètement desséchées, de petits buissons comme il y en avait partout ailleurs. Je m'avançai lentement, le regard fixé sur l'endroit indiqué, le fusil en arrêt.

Je n'avais pas fait dix pas qu'un formidable crachement, cent fois plus sonore que celui d'un chat en colère, se fit entendre.

L'animal m'avait vu, mais moi je ne le voyais pas. J'avançai encore quelques pas, l'œil fixé sur l'endroit d'où était venu le bruit, et qui était au maximum à vingt mètres de moi.

Tout à coup, je vis dans l'air un animal. A la seconde, je reconnus un superbe léopard, en même temps que je le couchais en joue et pressais la détente. Mais rien ne partit, j'avais oublié de charger mon arme, dont le magasin était cependant rempli de munitions.

Ceux qui connaissent le maniement du Winchester savent avec quelle rapidité on le charge. Une nouvelle seconde ne

s'écoula pas pour faire cette opération, mais l'animal avait déjà touché terre. Heureusement, l'espace qui nous séparait était trop grand (une vingtaine de mètres) pour qu'il fût franchi d'un seul bond. Pour m'atteindre, le fauve bondit pour la seconde fois. Au moment où je l'aperçus en l'air, je le visai entre les deux yeux, car c'était la seule place favorable qu'il me présentât. Ma balle partit et l'animal vint rouler à quelques mètres devant moi, labourant de ses griffes et de ses crocs, terre et buissons sur lesquels il était tombé.

Lorsque je m'approchai, il était mort, les oreilles pour ainsi dire collées au crâne.

J'étais encore malade, sortant à peine du découragement qui m'avait abattu pendant quelques jours, et je voulais savoir si cette aventure de chasse peu ordinaire m'avait quelque peu émotionné. Je mis la main sur mon cœur. Il ne battait pas plus fort que d'habitude. Je fus content de moi.

Lorsque je soulevai la tête du fauve pour me rendre compte de la justesse de mon tir, je restai ébahi ; cette tête était parfaitement intacte.

Le sang qui couvrait le sol provenait d'une blessure faite au cou. Ma balle avait coupé la carotide gauche du terrible carnassier. C'était donc cette fois encore, à un pur hasard que je devais la vie. En effet, si ma balle n'avait pas frappé l'animal au front, c'est qu'il avait fait, au moment où elle sortait de mon fusil, un mouvement de tête découvrant le cou. Évidemment, ma balle pouvait passer au-dessus ou en dessous de la carotide et même glisser le long de celle-ci sans la trancher et par conséquent sans tuer l'animal. Je me serais trouvé alors à la merci de celui-ci. En temps ordinaire et au moyen de mon couteau de chasse, j'aurais pu lutter avec l'espoir de vaincre mon terrible adversaire ; mais, à ce moment là, affaibli comme je l'étais, j'aurais été très certainement sa victime.

Entretemps, j'avais jeté un coup d'œil derrière moi ; je ne vis personne. Au premier bond du léopard, tous mes hommes avaient dû disparaître.

Au coup de sifflet strident que je lançai, quelques têtes apparurent et bientôt leurs propriétaires furent à mes côtés. Au reproche que je leur fis touchant leur couardise, ils me dirent naïvement qu'ils avaient assisté à toute la scène du haut d'une termitière qui se trouvait à une centaine de mètres, non loin du camp.

Je les admonestai en riant, leur disant qu'ils auraient dû courir chercher leurs fusils, puisqu'ils voyaient leur chef en danger ; mais, redevenu sérieux, je leur dis sévèrement qu'ils mentaient, lorsqu'ils m'affirmaient avoir assisté à la scène du haut de la termitière.

Pour les convaincre, je laissai un homme à côté du léopard et me rendis avec eux près de la termitière, que je gravis. Ainsi que je le supposais, nous ne pouvions voir l'homme, et moins encore le léopard, cachés qu'ils étaient par les troncs de quelques grands arbres, des buissons, des grandes herbes et des hautes fougères.

Pour s'excuser, ils me dirent enfin qu'ils savaient depuis longtemps que lorsque le chef avait un fusil en main il était inutile de venir à son secours, le chef étant le plus grand tireur qu'ils aient jamais vu.

Je souris à cet éloge tout naïf et je leur pardonnai leur première faute ; quant à la seconde, ils reçurent une nouvelle admonestation et les prévins qu'au premier mensonge qu'ils me feraient encore, à moi, le chef, ils seraient doublement punis.

Je me sentais clément. Peut-être le hasard providentiel qui s'était une fois de plus manifesté en ma faveur n'était-il pas étranger à cet état d'esprit.

Ce léopard était un vieux mâle, le plus grand de ceux que j'aie tués ; il mesurait :

Longueur totale, 2m40.

De la tête à la naissance de la queue, 1m50.

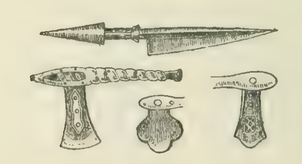
Hauteur, 0m57.

Circonférence de la tête, 0m58.

Circonférence de la patte à l'extrémité, 0m35.

Je conservai la peau, le crâne et les pattes de ce carnassier ; quant à la chair, elle nous fut servie sous forme de biftecks, ragouts ou autres préparations culinaires. Mais quelle que fût la façon dont on l'accommodât, nous dûmes la couper en très petits morceaux, afin de pouvoir l'avaler, car elle rebondissait sous la pression des dents et était immasticable. Cependant, c'était de la viande fraîche, c'est-à-dire quelque chose de fortifiant, et nous l'avalions de bon cœur.

Quelques jours après, Diderrich apporta au camp un tout jeune hippopotame de la grosseur d'un grand porc. Il l'avait tué dans la plaine herbeuse de l'ancien lac que formait jadis le Lualaba avant qu'il s'ouvrît un passage à travers les gorges du N'zilo.



CHAPITRE XIX

Dans les gorges de N'zilo.

Sommaire ; Fièvres intermittentes. — Reconnaissance aux environs de la Lufupa. — Menaces du chef Muenza. — Un conseil de guerre décide d'abandonner les embarcations. — Préparatifs de départ pour Bunkeia. — Hostilité des habitants du village de Bulondo. — Attaque et prise du village. — Important butin. — Retour au camp de N'zilo.

Ma fièvre intermittente persistait toujours. On aurait dit que mon inactivité — car je n'avais presque plus de forces pour rien faire d'autre que de donner des ordres — l'alimentait.

Un matin, je pris la résolution de la mater et je décidai de faire la reconnaissance de la route qui nous restait à faire pour traverser les massifs montagneux dans lesquels se précipitaient les eaux du Lualaba.

Cette résolution était prise aussi parce que des désertions continuelles de nos hommes, et même de nos soldats, se produisaient presque chaque jour.

Je sentais mon expédition fondre peu à peu et j'étais dans l'impossibilité matérielle de parer à ce danger. Il y avait une quinzaine de jours qu'un complot avait été découvert par le sergent-major Musa Kanu. Vingt soldats s'étaient mis en tête de déserter et d'aller manger à leur faim, car souvent les voyages aux marchés indigènes, distants de vingt à vingt-cinq kilomètres et qui se faisaient régulièrement, ne suffisaient plus à les sustenter.

Ils avaient ourdi tout un plan consistant à s'emparer de

toutes les munitions de l'expédition et de déguerpir avec armes et bagages. Ils ne voulaient nous faire aucun mal, mais ils nous auraient mis dans l'impossibilité, en nous amarrant, d'empêcher leur fuite.

Ils passèrent tous devant le Conseil de guerre et furent condamnés, pendant tout le restant de la durée de l'expédition, à porter une charge au lieu de leur fusil, qui leur fut immédiatement retiré. Ils furent mis soit à la chaîne, soit le cou entouré d'un carcan fait d'une fourche d'arbre.

Il fallait prendre une résolution et sortir de l'impasse critique dans laquelle nous nous trouvions.

Je partis un matin, le 15 mai, du camp de N'zilo. J'emmenai avec moi le géologue Diderrich et douze hommes (huit soldats et quatre Bacongos). Notre bagage était des plus sommaire : une tente, un hamac, une malle en fer et quelques ustensiles de cuisine.

Après trois heures et demie de marche nous arrivâmes au village de Muenza, dont le chef nous reçut avec beaucoup de cordialité. Il nous invita à loger chez lui ; mais nous refusâmes, la journée étant trop peu avancée.

Nous continuâmes notre route, en tachant de longer le plus possible le cours du Lualaba. Ses abords, très escarpés et très découpés, nous obligèrent souvent à nous éloigner dans l'intérieur des terres.

Le troisième jour, la fièvre avait disparu, l'appétit était revenu et j'étais tout à fait remis. Le hamac, que j'avais dû prendre les premiers jours, fut remisé et son bambou jeté.

Ce jour-là, nous arrivâmes à la Lufupa. En cet endroit, soit à deux kilomètres en aval du confluent du Lualaba et de la Lufupa, celle-ci mesure quinze mètres de largeur, deux mètres cinquante à trois mètres de profondeur ; son courant est presque nul.

Nous dressâmes notre tente sur la rive droite et, en atten-

dant la nuit, nous fîmes des reconnaissances jusqu'au confluent de cette rivière, avec le Lualaba.

Le voyage que nous venions de faire nous avait montré un pays très accidenté, d'une longueur de cinquante-deux kilomètres, sans habitations, sans cultures, et sur les deux tiers duquel on ne trouve pas d'eau. Il nous faudrait certainement trois mois pour parcourir cette distance, avec nos vingt-huit embarcations, dans un pays aussi accidenté, à la condition que nous soyons assurés de trouver les vivres suffisants pour nourrir notre caravane. Or, ce pays étant désert, nous risquerions fort d'y mourir tous de faim et si, par je ne sais quel miracle, j'arrivais à conduire mes embarcations jusqu'à la Lufupa, certainement les trois quarts de mes hommes resteraient en route ; jusqu'à présent, il nous a fallu plus d'un mois pour parcourir, avec toutes les embarcations, à peine seize kilomètres d'un terrain excessivement montueux.

Lorsque je me rendis compte de l'impossibilité absolue de continuer mon voyage avec mes embarcations, je pris immédiatement la décision d'y renoncer et de chercher à résoudre les autres problèmes géographiques dont j'étais chargé.

Cette décision prise, nous rebroussons chemin.

Nous arrivons au village de Muenza, vers quatre heures de l'après-midi, le troisième jour de notre départ de la Lufupa.

Il y avait donc six jours que nous étions partis du camp de N'zilo.

Refusant encore l'invitation que me fit Muenza de loger dans son village, je fis dresser la tente à une centaine de mètres des fortifications de son boma, au milieu d'un bouquet d'arbres, parmi lesquels étaient quelques arbres à safou et quelques palmiers.

Le chef vint me voir. Dans la conversation assez longue que j'eus avec lui, il m'informa que les gens du grand village de Bulondo avaient perdu leur chef, tué par un éléphant

dans une chasse qu'il fit, il y a deux jours. Il m'apprit également que, depuis cette mort, les dispositions de la population de ces villages vis-à-vis des blancs avaient complètement changé et qu'elle se disait disposée à déclarer la guerre aux blancs, si leurs hommes continuaient leurs rapines.

Je lui fis part de mon intention de retourner vers Bunkeia, attendu que je venais de reconnaître, comme lui-même me l'avait du reste déjà dit, l'impossibilité matérielle de continuer mon voyage avec mes embarcations.

« Cependant, ajoutai-je, pour réaliser mes intentions, il me » faut beaucoup de vivres, et je compte me rendre dans les » villages du chef Bulondo pour en acheter.

» Muenza, continuai-je, il y a un mois que tu me connais, » un mois que je cherche à traverser ce pays avec mes canots. » Tu as vu de quelle façon je punis mes hommes, lorsqu'ils se » rendent coupables de délits vis-à-vis des habitants de ce » pays. Mais, si je sais être juste avec les bons et châtier les » mauvais, je ne recule pas devant les menaces, et tu peux » dire aux gens de Bulondo que je me rendrai chez eux, dans » quelques jours, avec beaucoup de perles, de fils de cuivre, » d'étoffes pour acheter les vivres dont mes hommes ont » besoin. S'ils me reçoivent bien, comme ils l'ont fait jusqu'à » présent, les perles, les cuivres et les tissus seront pour eux. » Mais, s'ils me déclarent la guerre, je les traiterai comme » cette calebasse. »

Et prenant mon Winchester, je lui indiquai, au sommet d'un palmier, à quatre-vingts ou cent mètres de nous, une calebasse qui paraissait à cette distance grosse comme une orange. Epaulant mon arme, je la mis en miettes.

« Ainsi, lui dis-je, ferai-je de la tête du chef qui a remplacé » Bulondo. »

De confiant qu'il était, Muenza devint gêné et prétexta je ne sais quoi pour prendre congé de nous.

Diderrich et moi, nous soupons gaîment d'un poulet que nous avait offert Muenza, de patates douces et de bananes rôties. La nuit venue, le service des sentinelles étant assuré, nous nous étendons sur des nattes dans notre tente, ayant entre nous un feu assez vif, car, à cette époque, les nuits sont fraîches. Bientôt chacun s'arrange pour passer la nuit le plus agréablement possible ; tout habillés, nous finissons par nous endormir, notre fusil à notre portée.

Le silence était complet, traversé parfois par quelques cris de grillons ou quelques battements d'aile de chauve-souris (Roussettes).

Nous étions plongés dans un profond sommeil, lorsque soudain des hurlements nous firent nous dresser sur nos nattes, la main sur nos fusils et l'oreille aux écoutes.

Le village entier de Muenza semblait être le théâtre de quelque drame, car, aux cris de guerre des hommes, se mêlaient les gémissements des femmes et les hurlements de gens qui paraissaient être blessés. Sortant de la tente et trouvant déjà nos douze hommes fusils au bras, groupés à l'entrée de celle-ci, j'ordonnai à l'interprète d'aller s'enquérir de ce qui se passait.

Bientôt les cris semblèrent se rapprocher et des ombres se dessinèrent du côté du village ; elles se dirigeaient vers nous. Je m'avançai et j'aperçus mon interprète accompagné d'une demi-douzaine d'hommes, proférant des cris de guerre. Ils traînaient avec eux deux hommes couverts de sang, qui s'affalèrent à mes pieds. Avec une volubilité fantastique, ils m'apprirent que c'était là l'œuvre de mes propres hommes. D'après eux, les deux blessés étaient des sentinelles postées par le chef Muenza dans ses champs de manioc, afin de mettre ceux-ci à l'abri des vols de mes soldats, qui venaient la nuit chercher de quoi satisfaire et apaiser leur faim.

Je leur demandai quel était le nombre de mes hommes qu'ils avaient surpris.

« Deux, me répondirent-ils, très grands et très forts. »

« Et pourquoi ne les avez-vous pas pris et conduits devant » moi, car vous saviez que j'étais ici. »

« Ils se sont sauvés, me répondirent-ils, après avoir blessé » ces deux hommes. »

Ces indigènes étaient, en effet, dans un pitoyable état. Les entailles dans leurs chairs prouvaient à l'évidence qu'ils avaient été poursuivis, car leur dos était littéralement haché de blessures, larges d'une main, terribles à voir, mais nullement dangereuses, ayant été faites avec le tranchant du couteau et non avec la pointe.

Je dus reconnaître que mes hommes s'étaient conduits d'une façon brutale et je m'offris immédiatement à indemniser les blessés, s'ils étaient des hommes libres, ou leur maître, s'ils étaient des esclaves.

Je renvoyai tout ce monde au village, accompagné de mon interprète, chargé de convoquer Muenza à venir, le lendemain, s'entretenir avec moi à ce sujet, en affirmant que j'étais décidé à l'indemniser de ses deux hommes en étoffes, en perles ou en cuivre, à son choix.

Les cris et les rumeurs du village s'étaient peu à peu apaisés.

Un quart d'heure se passe.

Je croyais que Muenza, voyant avec quel empressement je désirais réparer les torts de mes hommes, aurait ordonné le calme parmi ses gens et que cette palabre se réglerait le lendemain matin.

Je me trompais.

Des hurlements, des cris de guerre, des menaces de mort se firent de nouveau entendre, puis je vis apparaître mon

interprète, seul cette fois, qui me dit simplement : « Maître, » c'est la guerre ».

Muenza n'avait pas voulu entendre raison et, dans les cris que poussaient ses gens, il y avait la menace de s'allier à ceux du village de Bulondo pour nous exterminer le lendemain.

Je savais que les Balundas, comme beaucoup de tribus, n'attaquaient pas la nuit, mais bien aux toutes premières lueurs du jour.

Je tirai ma montre. Il était neuf heures du soir. J'avais donc le temps de prendre mes dispositions. Je fis venir deux de mes hommes, deux Bacongos, les nommés Domingos et Sakala et leur dis : « Vous avez vu et entendu ce qui vient de » se passer. Voici une lettre que vous allez remettre au doc- » teur Briart. Il doit envoyer ici cinquante soldats commandés » par le sergent-major Musa Kanu. Vous et les soldats devez » être ici avant le chant du coq. Prenez vos fusils, vos car- » touches et rien d'autre. Allez par la brousse, ne suivez pas » le sentier du village ; soyez prudents, rampez jusqu'à deux » portées de fusil d'ici, afin que les gens de Muenza ne vous » inquiètent pas. Puis, prenez le sentier qui conduit au camp » de N'zilo. Courez et revenez de même. Etes-vous disposés » à accomplir la mission dont je vous charge? Elle est très » importante et prouve que j'ai confiance en vous. Si vous » l'acceptez, il faut réussir ; je vous récompenserai comme » vous savez que je sais le faire, mais, si vous ne réussissez pas, » je considérerai votre insuccès comme une trahison et je » vous ferai fusiller. »

Ils acceptèrent sans broncher et partirent immédiatement.

Les dix hommes, composant le restant de notre petite escorte, montèrent, à tour de rôle, la garde autour de notre tente. Bientôt, Diderrich et moi, nous allongeant sur nos nattes, nos fusils à portée de la main, nous ne tardions pas à dormir d'un profond sommeil.

Nous fûmes réveillés par quelques coups frappés sur les montants en bois supportant notre tente.

L'obscurité était encore complète.

Je demandai : « Qui va là? »

« Musa Kanu. »

« Combien d'hommes? »

« Cinquante. »

« Cartouches? »

« Oui, Commandant. »

« Bien ; allez-vous reposer sans bruit et placez les senti-» nelles nécessaires. »

Je tirai ma montre ; il était deux heures du matin.

Nos Bacongos avaient donc mis cinq heures pour faire sept heures de chemin aller et retour. Leur retour, accompagné d'une bande aussi nombreuse de lourds soldats Haoussas, et malgré les précautions qu'ils durent prendre, n'échappa pas, sans doute, aux gens de Muenza, car au lever du jour aucun cri, aucune clameur de guerre partant du village ne vinrent assourdir nos oreilles. Lorsque je me présentai devant les fortifications du boma de Muenza, non pas à la tête de douze hommes, mais à la tête d'une force déjà respectable de soixante-deux fusils, je fus reçu sans aucune hostilité. Mais, soit par crainte, soit par dépit, le chef Muenza ne voulut pas se montrer.

Je lui fis dire que, s'il voulait la guerre, je l'attendais ; que le blanc n'avait qu'une parole, et quoique étant plus fort aujourd'hui qu'hier, je lui offrais encore, pour le délit qu'avaient commis mes hommes, la même compensation que celle offerte la veille.

Rien ne répondit à notre appel, et si ce n'eût été les murmures et les chuchotements que l'on entendait comme une rumeur continue, on eût dit que le village était abandonné.

Ne voulant pas imposer davantage ma présence et surtout

celle de mes soldats à ces naturels craintifs, je donnai l'ordre du départ, après avoir fait déposer sur les troncs d'arbres composant les fortifications du boma, un certain nombre de pièces d'étoffes représentant une valeur plus grande que celle pour laquelle les indigènes évaluaient la valeur marchande de deux esclaves, puisque hélas, les esclaves constituaient une marchandise.

Sans doute, la nouvelle de la décision prise de renoncer au transport de mes canots s'était répandue rapidement parmi mes soldats, car, de mornes et abattus qu'ils étaient dans ces derniers temps, mes hommes égayèrent la route par leurs rires et leurs lazzis.

Nous arrivâmes au camp à midi et demi et, cette nouvelle se répandant comme une traînée de poudre, le campement changea aussi subitement d'aspect. La vie sembla renaître ; les hommes s'abordaient joyeusement ; les femmes battaient des mains et chacun semblait plus léger, l'avenir leur apparaissant sans doute plus riant.

Après le déjeuner, je fis part à mes adjoints de la décision que j'avais prise et j'ajoutai que toutefois cette décision n'était pas irrévocable.

Je soumettais la question à leur appréciation, attendu que lors de la mort du regretté commandant Hakanson, j'avais pris leur avis pour venger cette mort.

Je ne leur cachais pas que l'abandon de mon projet de descendre le Lualaba avec nos embarcations jusque Kikondia, mettait très probablement ce projet de vengeance à néant. Je leur annonçai qu'un Conseil, composé des membres de l'expédition, se réunirait le lendemain matin et je les priai de réfléchir aux différents avis qu'ils pouvaient émettre.

Procès-verbal du Conseil de guerre de l'expédition du Katanga.

Etaient présents : MM. Delcommune, Président, Briart, Diderrich, Cassart, Adjoints.

M. Delcommune.— Je vous ai réunis en conseil, Messieurs, pour aviser à ce que nous avons à faire. Vous connaissez la situation actuelle ; il y a trois choses qui s'offrent à nous pour en sortir :

1° Continuer la descente du Lualaba avec nos canots ;

2° Abandonner nos embarcations, et nous rendre à la fin des rapides au village de Kiamaouézi, pour en construire d'autres ;

3° Abandonner définitivement la descente par eau du Lualaba. Nous allons envisager chacune de ces trois questions et dire le pour et le contre, c'est-à-dire les avantages et les difficultés qu'elles offrent chacune.

1° Pour franchir la chaîne de Kisikaluilu, avec nos canots, nous avons mis un mois et nous avons franchi seize kilomètres. La reconnaissance que nous avons faite dernièrement, M. Diderrich et moi, le long du Lualaba, nous a montré l'impossibilité de nous servir du fleuve, ainsi que de le longer. Il ne nous reste donc qu'à suivre le chemin indigène ; or, pour suivre ce chemin, nous avons d'abord à nous rendre à Moanza, distant de dix kilomètres ; sur ces dix kilomètres il y en a quatre qui sont accidentés ; le reste est passable ; la route est bonne, en terrain plat. La reconnaissance que nous avons faite à la Lufupa il y a deux ou trois jours, nous a fait connaître qu'il y a de Moanza à la Lufupa, vingt-quatre kilomètres, dont seize sans eau, sans rivière ni ruisseau. Nous n'avons pu traverser la Lufupa, faute de canots, mais d'après renseignements, il nous restait encore pour rentrer en eau calme, la distance qui sépare la Lufupa de la rivière Kipuéchi, distance que nos guides ont évaluée la même que celle de Moanza à la Luilu, et que j'estime à dix-huit kilomètres. Donc, pour nous rendre d'ici en eau calme, nous avons cinquante-deux kilomètres à parcourir avec nos embarcations. Nous avons mis un mois pour faire seize kilomètres ; par conséquent, il nous faudra plus de trois mois pour amener nos embarcations sur ce point-là.

2° Envisageons la seconde question : Nous partons tous pour le village de Kiamaouézi et nous y arrivons trois ou quatre jours après, au maximum. D'après les indigènes, il y a de grands arbres, beaucoup de villages, et ces villages possèdent de grands canots. En admettant que tout aille pour le mieux, que nous trouvions, comme à Mussima, des arbres à pro-

ximité, il nous faudra le même nombre de jours pour faire nos canots, deux mois et demi, je crois. Quant au boat, il pourra parfaitement être porté par terre, ce qui nous économiserait le travail d'en faire un second ;

3° Si nous abandonnons définitivement la descente par eau du Lualaba, il nous reste deux chemins à prendre ; il n'y en a pas d'autres : ou suivre le cours du fleuve jusqu'au lac Landji et la Lukuga ; gagner le Tanganika et Mpala, puis de là, nous rendre à Nyangwe, à travers le Manyema ; ou bien, retourner à Bunkeia et au poste du Lofoï ; de là nous diriger vers le Luapala, le Tanganika et Mpala, suivre le cours de la Lukuga, et finalement nous rendre à Nyangwe.

Voilà comme se présentent ces trois questions. Nous allons voir quels sont les avantages et les désavantages qu'elles offrent chacune.

La première a pour désavantage, d'abord, la longueur du trajet, ensuite le découragement profond dans lequel se trouvent la plupart de nos hommes ; la difficulté du ravitaillement. Par contre, elle nous permet d'aller à Kikondia venger la mort d'Hakanson et de l'arrière-garde, vengeance que nous devons forcément abandonner, si nous quittons le Lualaba. Elle nous ferait également connaître toute la partie inconnue du fleuve, jusque Nyangwe et nous permettrait de prendre ce que nous avons caché au Lualaba, si toutefois cela y est encore.

Pour la deuxième question, les avantages qu'elle présente sont les suivants : nous gagnerions au moins quinze jours sur la première ; le ravitaillement sera facile ; elle offre les mêmes avantages que la première.

La troisième question nous fait abandonner définitivement la descente par eau du Lualaba. Si nous continuons à descendre le Lualaba par terre, nous aurons forcément à faire un plus long chemin que pour aller à Bunkeia, mais cela nous permettra de repasser par Kikondia. La seconde route qui passe par Bunkeia, la Luapala, Mpala, offre les avantages suivants : nous pourrons rentrer au poste du Lofoï, et y obtenir sans doute quelques marchandises qui nous sont très nécessaires, puis cette route offre l'avantage d'être la plus courte, et vu l'état où se trouvent nos hommes, il est préférable de prendre le plus court chemin. Mais d'un autre côté, elle nous force à abandonner notre vengeance, et nous fait traverser un pays où l'eau est rare, et les habitants encore plus ; c'est la région entre le poste et la Luapula.

Voilà, Messieurs, l'état de la question ; voyez ce que nous aurons à faire.

J'ajouterai encore, quant aux deux premières questions : si le Conseil est d'avis de continuer le traînage des canots, il nous faudra trois mois ;

or, il ne nous reste plus de perles. Nous avions le 10 mars, pour cinq mois de vivres en perles ; nous avons été obligés de donner double ration pendant ces derniers temps, il ne nous en reste plus assez pour arriver aux trois mois demandés. Nous avons en plus quelques petits articles qui ne passent pas ici, tels que mitakos de cuivre rouge, clous dorés, etc... J'estime donc que nous avons encore aujourdh'ui pour cinq mois de vivres en marchandises. Au besoin, nous pourrions vendre nos cartouches, mais ce moyen ne serait possible qu'après la prise de Kikondia.

En partant par terre, nous avons suffisamment de vivres, soit par un chemin, soit par l'autre ; par le chemin qui suit le Lualaba, nous arriverions, sans avoir besoin de vendre nos cartouches ; par l'autre voie, cette dernière ressource nous resterait encore. Quoique ce moyen soit contraire aux lois de l'Etat, nous nous verrons probablement obligés de nous en servir.

Voilà, Messieurs, la position actuelle ; je vous prie de bien peser ces trois questions et de me dire votre avis ; nous déciderons ensuite. A vous, docteur, de parler le premier.

Docteur Briart. — Pour moi, la première solution est impossible ; nous n'en sortirions pas. La solution qui me semble préférable, et de beaucoup, est la seconde : nous rendre à Kiamaouézi et y fabriquer d'autres embarcations.

M. Delcommune. — Oui, mais pensez à ceci, c'est que nous n'avons que des renseignements donnés par les indigènes...

Docteur Briart. — C'est à quoi je pensais et de quoi j'allais parler.

M. Delcommune. — Ces indigènes doivent avoir une grande envie de se débarrasser de nous, et pour nous encourager à partir, ont pu fort bien augmenter le nombre de villages, leur importance et leur richesse, mentionner de grands arbres qui n'existent pas, etc...

Docteur Briart. — Sans doute, Monsieur, et c'est bien là ce qu'ils ont dû faire. Mais dans ma réponse je n'ai tablé que sur ce que vous nous disiez, me réservant de faire mention du reste dans la suite, prenant ces renseignements comme bons et véritables.

M. Delcommune. — Remarquez que j'ai bien dit qu'ils venaient des indigènes.

Docteur Briart. — Oui, Monsieur, et j'y avais fait attention. Je dirai donc que si nous étions sûrs de ces renseignements, la seconde solution serait la préférable.

M. Delcommune. — Mais si nous adoptons cette manière de voir, nous ne pourrons nous rendre au Tanganika et laisserions ainsi notre voyage inachevé.

Docteur BRIART. — Oh ! s'il en est ainsi, j'abandonne cette seconde solution. Mais vous n'aviez pas fait mention de cela tout d'abord.

M. DELCOMMUNE. — Cela se comprend de par le temps que nous prendrait la fabrication des canots en comparaison de ce qui nous reste de vivres.

Mais passons à l'examen de la troisième question. Quelle route pensez-vous que nous devions prendre, par le Lualaba ou par Bunkeia?

Docteur BRIART. — Ceci est plus difficile à décider. Chacune d'elles présente des avantages et des difficultés entre lesquels il est bien difficile de choisir.

M. DELCOMMUNE. — Ceci, Docteur, c'est le partage de toutes les questions difficiles à résoudre.

Docteur BRIART. — Sans doute, Monsieur...

M. DELCOMMUNE. — Mais avant tout, veuillez remarquer que je ne vous ai parlé que de ces deux routes, n'en connaissant pas d'autres. Si l'un de vous en connaissait une, il peut nous la proposer.

Docteur BRIART. — Eh bien, Monsieur, j'avais pensé à ceci : prendre la route le long du Lualaba jusqu'à Kikondia, nos comptes réglés là-bas, traverser le fleuve où nous l'avons traversé et piquer droit vers le Tanganika.

M. DELCOMMUNE. — Ah ! Voyons cette route ! Remarquez qu'en sortant de Kikondia, nous retombons dans les massifs des monts Kitumba où nos hommes ont tant souffert ; que nous n'avons par là aucun ravitaillement à espérer, n'ayant aucun renseignement sur cette contrée que nul voyageur n'a traversée.

Docteur BRIART. — Je le sais, mais elle nous permettrait de repasser par Kikondia, et c'est surtout à ce point de vue que je l'ai proposé.

M. DELCOMMUNE. — Il vaudrait mieux, alors, si nous allons jusque Kikondia, continuer jusqu'au lac Landji tout le long du Lualaba.

Docteur BRIART. —En effet.

M. DELCOMMUNE. — Nous allons passer en revue ces trois questions l'une après l'autre, les décisions seront ainsi plus faciles à prendre.

La première solution est-elle possible? Quel est votre avis, Docteur?

Docteur BRIART. — Non, elle n'est pas possible.

M. DELCOMMUNE. — Votre avis, Monsieur Diderrich?

M. DIDERRICH. — Non.

M. DELCOMMUNE. — Votre avis, Monsieur Cassart?

M. CASSART. — Non.

M. DELCOMMUNE. — Passons à la seconde solution.

Docteur Briart. — J'ai déjà dit tout à l'heure que c'est pour moi la meilleure manière de résoudre la question. Mais vous m'avez fait remarquer que nous ne pourrions pas de cette façon achever notre voyage, et puis les renseignements des indigènes sont sans doute exagérés. Par conséquent, il nous faudra nous rejeter sur la troisième question.

M. Delcommune. — Quel est votre avis, Monsieur Diderrich?

M. Diderrich. — Quant à la seconde question, j'estime qu'on peut difficilement en juger sans une reconnaissance préalable.

M. Delcommune. — Cette reconnaissance eût été faite si nous avions pu traverser la Lufupa.

M. Diderrich. — Je suppose que la reconnaissance soit favorable, reste à voir si nos hommes auront le même entrain au travail qu'à Mussima. Si elle ne l'est pas, cela nous entraînera un retard au moins de dix jours. Je dois ajouter que toutes mes préférences sont pour la troisième solution.

M. Delcommune. — Je vous ferai remarquer qu'il ne s'agit pas de préférences personnelles, ici, il s'agit de voir si l'expédition peut prendre l'une ou l'autre route.

M. Diderrich. — Oh ! il ne s'agit pas de préférences personnelles ! Je veux dire que c'est la solution que je préfère.

M. Delcommune. — A tous les points de vue?

M. Diderrich. — A tous les points de vue. Cependant, je ferai remarquer que je regrette énormément d'abandonner la vengeance d'Hakanson. Mais cela reste encore possible par le 1° de la troisième question.

M. Delcommune. — Somme toute, quel est votre avis sur la seconde?

M. Diderrich. — Je ne me prononce pas en faveur de la seconde.

M. Delcommune. — Et vous, Monsieur Cassart?

M. Cassart. — Pour moi, la troisième est la meilleure.

M. Delcommune. — Vous êtes tous d'avis que la seconde solution est à négliger. Passons à la troisième. Quel est le chemin à prendre? Celui qui suit le Lualaba ou celui qui passe par Bunkeia? Voyons la carte ; il y a en faveur de la seconde une différence d'environ deux degrés...

Docteur Briart. — Mais je ne vois pas où existe cette différence : Le chemin du Lualaba à Bunkeia est compensé par celui du lac Landji au lac Tanganika, le reste est sensiblement le même !...

M. Delcommune. —Vous oubliez le chemin de la Lukuga à Mpala, que nous n'aurons pas à effectuer, aller et retour.

Docteur Briart. — En effet, je l'oubliais. Mais nous n'aurons pas non plus ce désert à affronter, qui s'étend entre le poste et le Luapula ; puis nous n'abandonnerons pas Kikondia.

M. DELCOMMUNE. — Remarquez en plus que la première route traversera de nombreuses rivières dont le passage sera peut-être bien difficile, et que de nombreux marécages comme il y en a déjà tant plus haut peuvent nous empêcher d'arriver assez près du Lualaba pour en faire une bonne description. Tout cela bien considéré, Docteur, je vous demande votre avis.

Docteur BRIART. — La route par Bunkeia serait peut-être préférable pour l'expédition, mais quant à moi, mes sympathies sont pour la route du Lualaba.

M. DELCOMMUNE. — Ce n'est pas cela que je vous demande. Quelle est la meilleure route pour l'expédition, à votre avis?

Docteur BRIART. — Je vous le répète, la route par Bunkeia est peut-être la meilleure pour l'expédition, mais j'aimerais mieux pour moi, prendre celle du Lualaba.

M. DELCOMMUNE. — Ne jouons pas sur les mots. Dites quel est votre avis sur ces deux routes.

Docteur BRIART. — Je ne sais vraiment comment trancher la question. Ces deux routes présentent des avantages et des désavantages qui se balancent.

M. DELCOMMUNE. — Vous ne répondez pas à ma question, Docteur. Mon rôle à moi, est de vous montrer les avantages et les désavantages de chaque route ; à vous de trancher et de choisir laquelle des deux vous trouvez la meilleure.

Vous refusez de donner votre avis, Docteur?

Docteur BRIART. — Je dois dire qu'il m'est impossible de choisir entre ces deux routes, que nous ne connaissons nullement.

M. DELCOMMUNE. — Quel est votre avis, Monsieur Diderrich?

M. DIDERRICH. — Sur le 1° de la deuxième question, pas plus que sur le 2°, nous n'avons de données quant à l'habitat. De plus, les grandes rivières, si nous suivons le cours du Lualaba, vont être certainement une sérieuse difficulté à notre passage. Les marais dont doit être semé le Lualaba, surtout aux environs des grands lacs, rendront probablement la reconnaissance de ceux-ci très difficile, sinon impossible. Il me semble qu'il ne peut, en suivant cette route, résulter qu'un seul avantage qui nous est cher à tous, celui de venger la mort d'Hakanson, abstraction faite encore de la longueur du chemin, qui est plus forte dans le 1°. Dans le 2°, un ravitaillement au poste nous est possible, mais on pourrait envisager la question d'installer un poste de ravitaillement entre la station et le Luapula.

M. Delcommune. — Comment cela?

M. Diderrich. — Pendant que nous séjournerions, soit au poste, soit à Bunkeia, on pourrait envoyer des hommes avec des vivres, qui nous attendraient jusqu'à ce que nous arrivions. Dans les conditions où nous nous trouvons actuellement, c'est-à-dire avec fort peu de marchandises, et des hommes démoralisés, il me semble que l'avantage d'un ravitaillement au poste de l'Etat, joint à celui d'un plus court chemin, mérite une singulière considération. Reste à voir si ces avantages peuvent compenser le non-passage par Kikondia. Si l'on a en vue la réussite de l'expédition, qui est le grand but de notre voyage, avant la satisfaction de venger la mort d'Hakanson, il est certain, pour moi, que le chemin vers la Luapula est tout indiqué.

M. Delcommune. — Je vous ferai remarquer simplement que la réussite de l'expédition peut-être fort bien complète en suivant le Lualaba. Je suis tout à fait d'avis du reste, que les avantages cités par M. Diderrich en faveur de la route du Luapula méritent considération.

M. Diderrich. — Si le Conseil me le permet, j'émettrai une appréciation, je n'oserai pas dire personnelle, parce que je crois qu'elle intéresse toute l'expédition : d'après les nouvelles apprises dernièrement, une compagnie, dont nous ignorons complètement l'origine et les vues, serait installée dans le Katanga ; il n'est pas invraisemblable de supposer que cette compagnie est aussi chargée de recherches minières. Or, la houille est signalée au Tanganika ; il pourrait se faire que cette expédition se dirigeât de ce côté et à mon avis, ce serait un vrai déboire que de nous laisser distancer. Naturellement, c'est une hypothèse que j'émets, mais elle peut très bien se réaliser.

M. Delcommune. — Votre avis est donc, Monsieur Diderrich, que l'expédition doit prendre la route du Luapula pour se diriger le plus rapidement possible vers le Tanganika !

M. Diderrich. — Pour l'expédition : Oui !

M. Delcommune. — Quant à la Compagnie du Katanga, dont nous ignorons absolument le but, il est très possible qu'elle se soit déjà dirigée vers le Tanganika. Nous avons des nouvelles du 9 mars ; nous ne pouvons savoir de quel côté elle s'est dirigée, au Sud ou au Nord.

M. Diderrich. — Aussi n'ai-je émis la chose qu'à titre de simple hypothèse, mais il me semble qu'on peut lui accorder quelque gré.

M. Delcommune. — C'est très possible.

Et vous, Monsieur Cassart, quel est votre avis?

M. Cassart. — Je suis complètement du même avis que M. Diderrich, à l'acception de la création d'un poste de ravitaillement.

M. DIDERRICH. — Pourquoi cela?

M. CASSART. — Parce qu'il me semble que la chose est impossible. D'ailleurs on pourra obtenir des renseignements à Bunkeia.

M. DELCOMMUNE. — Si M. Diderrich a parlé de créer ce poste, c'est pour la facilité de la marche.

M. CASSART. — Oui, mais je trouve que ce serait difficile, sinon impossible à créer, et demanderait trop de temps.

M. DELCOMMUNE. — Au reste, c'est là une question qui sera élucidée plus tard, selon les renseignements que nous obtiendrons à Bunkeia. Votre avis est donc que l'expédition doit prendre la route de Bunkeia?

M. CASSART. — Oui, Monsieur.

M. DELCOMMUNE. — Nous avons cependant travaillé pendant quatre mois à nos canots, et nous serions forcés d'abandonner la descente du Lualaba et par conséquent la vengeance d'Hakanson.

Eh bien! Docteur! Avez-vous réfléchi? Je trouve que cette question mérite réflexion, mais il faut envisager froidement le pour et le contre de chaque route, et voir laquelle est préférable, au point de vue de l'expédition.

Docteur BRIART. — J'ai beaucoup réfléchi, Monsieur, aux avantages et désavantages de ces deux routes, et je ne trouve pas qu'ils soient fort considérables en faveur de la route de Bunkeia.

M. DELCOMMUNE. — Voulons-nous les examiner ensemble? Voyons la carte...

Puis, je vous ferai remarquer qu'il y a environ deux degrés en plus par la première route, sans compter que probablement nous serons obligés de faire des détours pour éviter les lacs.

M. BRIART.—Je vois bien, Monsieur Delcommune. Mais je pense surtout à ce que nos hommes ont souffert sur la route de N'Tenke au Lualaba. Si nous avons quinze jours à faire par une steppe semblable, nous y resterions jusqu'au dernier. Si nous n'avions pas cette steppe à envisager, je serais d'avis que la route de Bunkeia est la meilleure route pour l'expédition ; mais j'ai trop bien vu, et vous aussi, les dangers que l'expédition a courus jadis.

M. DELCOMMUNE. — Il est à supposer que nous pourrons, à Bunkeia, obtenir des renseignements sur le nombre des villages qu'il y a entre le poste et le Luapula. Si les renseignements sont favorables, nous pourrons peut-être nous ravitailler en faisant des charges de vivres, en achetant nous-mêmes, et non en laissant acheter nos hommes, en leur distribuant une ration journalière. Nous envisagerons en même temps si l'avis donné

par M. Diderrich est praticable. Si nous avions pu nous ravitailler à N'Tenke, y faire des provisions, nous aurions fait facilement cette route. Admettons que la route soit double entre Bunkeia et la Luapula, je crois que nous pourrons nous ravitailler pour quinze jours, soit au poste, soit à Bunkeia ; mais comme je le dis, en faisant nos ravitaillements nous-mêmes.

Mais d'un autre côté, en prenant cette route, nous abandonnons forcément la descente du Lualaba, question très importante également. Eh bien Docteur ! Qu'en pensez-vous?

Docteur BRIART. — Eh bien ! Monsieur ! Si vous écartez ainsi ce désert, si vous pensez pouvoir atténuer ce point grave de la question par les moyens proposés, je suis d'avis que la route par Bunkeia est la meilleure pour l'expédition, la plus courte et la plus facile.

M. DELCOMMUNE. — Messieurs, puisque votre avis à tous est de prendre la route de Bunkeia, nous ferons nos préparatifs pour partir le plus vite possible, et l'expédition prendra la route du Luapula et du Tanganika.

La séance est levée.

(*S.*) Dr BRIART.
(*S.*) CASSART. (*S.*) A. DELCOMMUNE.
(*S.*) M. DIDERRICH.

Le lendemain, je quittai le camp, accompagné du docteur Briart et d'une centaine d'hommes armés, les plus valides de la caravane, pour nous diriger vers les villages de Bulondo, afin d'y acheter les vivres nécessaires pour notre voyage de retour. Je laissais au camp Diderrich et Cassart, avec une dizaine de soldats et le restant de l'expédition.

Mes hommes étaient informés du but de notre excursion et chacun s'était muni du nécessaire pour emporter des vivres. La ration de perles et de fils de cuivre avait été distribuée pour quinze jours.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes aux champs de culture de Muenza. Mais, quittant le sentier qui conduit à ce village, nous obliquâmes vers l'intérieur des terres, en prenant le sentier du village de Bulondo.

Nous arrivâmes devant ce grand village fortifié vers quatre heures et demie du soir.

Après quelques appels réitérés, une des portes du village s'ouvrit et livra passage à deux individus qui vinrent me complimenter au nom des notables de l'endroit. Ils s'excusèrent de m'avoir fait attendre et m'apprirent, ce que je savais déjà, que le chef Bulondo avait été tué quelques jours auparavant dans une chasse à l'éléphant.

Je leur fis part du but de ma visite. Leur annonçant que j'avais décidé d'abandonner mes canots et de rebrousser chemin vers Bunkeia, j'ajoutai que, pour pouvoir entreprendre ce voyage, il me fallait beaucoup de vivres et que j'étais venu chez eux pour en acheter.

Après un moment de réflexion, les deux indigènes demandèrent à aller consulter les notables du village, me priant d'installer ma tente à une centaine de mètres du village. Je leur dis qu'ils avaient à se hâter, car les achats de vivres devaient se faire aujourd'hui même, parce que je voulais rejoindre le camp le lendemain de très bonne heure.

Ils regagnèrent leur village pendant que mes hommes dressaient la tente à l'endroit désigné et que notre cuisinier s'empressait de tordre le cou à un poulet, cadeau que nous venions de recevoir.

Quelques instants après, les mêmes indigènes revinrent. Ils apportèrent de la part des notables de l'endroit, des poulets, quelques paniers de patates douces et de maïs. Ils me prévinrent en même temps que les habitants du village étaient effrayés de notre présence et que l'entrée en masse dans le village était de nature à faire fuir toute la population. Je compris leur crainte et leur fis savoir que je n'enverrais acheter des vivres que par des détachements de vingt hommes. Ils approuvèrent cette décision et s'en retournèrent au village, munis d'un petit cadeau que je leur fis.

En même temps, je demandai au sergent-major Musa Kanu de prendre vingt hommes et d'aller aux vivres, le mettant au courant des craintes des naturels.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que Musa Kanu revint avec les vingt hommes et m'apprit qu'on leur avait refusé l'entrée du village. A peine avait-il terminé son récit que les délégués des notables accoururent et me dirent que, mes vingt hommes s'étant présentés tous armés, la panique commençait à se produire dans le village et qu'il fallait n'y envoyer que des hommes non armés.

Je refusai net, disant qu'un guerrier sans armes n'est pas un guerrier et qu'eux-mêmes, rendant visite au blanc, avaient leur couteau à la ceinture et leur lance à la main. J'ajoutai que j'étais venu avec des intentions tout à fait pacifiques, qu'aucun de mes hommes ne pouvait faire usage de ses armes sans ma permission, et qu'en conséquence, ils devaient bannir toute crainte.

Je leur dis encore que ce n'était pas la première fois que mes hommes, accompagnés d'un blanc, étaient venus se procurer des vivres dans leur village ; qu'aucun conflit ne s'était jamais produit. Et c'était lorsque ces mêmes hommes étaient commandés par leur grand chef qu'ils pensaient à agir avec cette méfiance. Ils avaient donc une arrière-pensée mauvaise. Ils parurent protester énergiquement, mais je les renvoyai en les avisant que, lorsque le blanc aurait fini de prendre sa collation, il se rendrait lui-même avec tous ses hommes dans le village.

Les deux messagers s'éclipsèrent. Briart et moi nous nous mîmes à table, dévorés d'une faim canine, car nous n'avions rien mangé depuis huit heures du matin.

Nous étions à peine au milieu de notre frugal repas, que les deux indigènes étaient de retour. Ils avaient remarqué, comme nous, du reste, qu'une quinzaine de femmes de l'expé-

dition avaient suivi nos soldats dans le but, sans aucun doute, de les aider au transport des vivres. Ils me proposèrent de laisser ces femmes acheter les vivres et qu'ainsi elles pourraient avoir l'entrée libre du village, sans exciter la méfiance et les craintes des habitants.

Je réfléchis un instant, et leur dis : « J'accepte, mais à con- » dition que l'interprète et le sergent-major les accompagnent. » Et j'ajoutai que c'était la dernière concession que je leur faisais.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que je vis arriver à grands pas le sergent, le linguister et les femmes. Ces dernières gesticulaient et criaient à qui mieux mieux. Le sergent-major, fusil en bandoulière, marchait impassible. L'interprète, au contraire, relevait son pagne, prenait des airs belliqueux et se tapait la joue droite avec frénésie. Tous mes soldats accoururent, déjà menaçants. Je fis un signe et le calme se rétablit aussitôt.

Musa Kanu me fit le récit suivant :

« Chef, me dit-il, tu m'ordonnas d'accompagner les femmes » dans le village afin de pouvoir acheter des vivres. Lorsque » nous fûmes arrivés à la porte du village, celle-ci resta close » et l'interprète dut palabrer longtemps, avant qu'elle s'ou- » vrît. Une fois dans le village, qui est très grand, nous nous » dispersâmes un peu partout à la recherche des vivres, mais » bientôt nous fûmes refoulés par de nombreux guerriers » vers la porte que nous venions de franchir. Ils arrachèrent » des mains des femmes, les perles et les fils de cuivre, tout » en les menaçant de leurs lances ou de leurs fusils. Nous » arrivâmes ainsi à cette porte et l'interprète, voulant témoi- » gner de son indignation, apostropha rudement ces guerriers » dans leur langue. Mais il reçut une gifle tellement violente » qu'il en fut culbuté. Je saisis alors mon fusil et protégeai » la retraite des femmes et de l'interprète jusqu'au delà de la

» porte. Je ne fis pas usage de mon arme, parce que le chef » l'avait défendu. »

Ma réponse fut l'ordre au clairon de sonner le rassemblement. Immédiatement, comme s'ils n'attendaient que ce signal, mes hommes se placèrent à l'alignement, fusil au bras et cartouchière à la ceinture. Je laissai un caporal avec dix hommes à la garde de la tente et nous prîmes immédiatement la direction du village.

Arrivés devant l'enceinte fortifiée de Bulondo, je ne savais pas encore à quoi attribuer l'attitude des naturels. Je me refusais à croire qu'ils voulussent la guerre. Je tins à en avoir le cœur net et, déployant mes hommes en ligne de tirailleurs sur deux côtés des fortifications, je fis crier par mon interprète que, comme répit, je leur accordais le temps nécessaire pour énoncer les chiffres de un à dix ; que si, à ce dernier chiffre, les portes du village ne s'ouvraient pas, je considérerais qu'ils m'avaient déclaré la guerre et que j'attaquerais le village.

Un calme profond suivit ces paroles et, dans la tombée ensoleillée du jour, retentirent, un à un, les chiffres fatidiques.

Au dernier chiffre, aucune porte ne s'ouvrit.

Je donnai l'ordre au clairon de sonner la charge.

Au milieu d'une fusillade des plus nourries, nos hommes s'élancèrent et, dix minutes après, nous étions maîtres du village. Les indigènes avaient fui dans la direction opposée à celle par laquelle nous étions entrés. Ils nous laissaient un riche butin et des vivres en très grande abondance.

Le village de Bulondo est un des plus beaux et des plus propres que j'aie jamais vu. Quatre cents à cinq cents cases, larges, spacieuses, très bien construites en pisé, blanchies au kaolin, étaient couvertes de toits de chaume ou de feuilles de Borassus : quelques-unes par des planches superposées.

Le tout formait de larges rues. Les fortifications consistaient en fossés creusés en deçà et au delà d'une forte palissade en troncs d'arbres, dont le plus petit avait le diamètre d'un enfant.

Pendant que le pillage, impossible à empêcher, s'effectuait par notre bande d'affamés, je réfléchissais au mobile qui avait pu dicter la conduite des indigènes. Fourbes et astucieux comme je les connaissais, j'eus un moment l'idée que cette fuite cachait une ruse.

Je donnai immédiatement l'ordre de faire rassembler dans une case spéciale tous les pots, tous les récipients que pouvait contenir le village, car, malgré la défense formelle qui avait été faite à mes hommes de boire du pombé ou toute autre boisson dans un village ennemi, je n'avais qu'une médiocre confiance dans la tempérance de mes soldats. Je pensais que les gens de ce village, certainement avertis par Muenza de ma venue prochaine, depuis plusieurs jours, avaient eu le temps d'imaginer et de dresser une ruse de guerre quelconque, pouvant me mettre, moi et mes hommes, à leur merci.

Deux cases suffirent à peine pour contenir les nombreux récipients pleins de pombé que l'on trouva dans les huttes du village. Deux sentinelles, choisies parmi les fervents du Coran, firent bonne garde autour de ce dépôt de bière improvisé.

Sur la grande place était amassé le butin pris dans les huttes, et mes soldats, selon l'usage, attendaient mon arrivée pour en faire le partage. Dans deux huttes spacieuses, servant de magasin à l'ancien chef Bulondo, ils avaient trouvé dix-sept fusils à pierre, vingt et un barils de poudre de cinquante livres et une centaine de pièces d'étoffe de tous genres. Ce riche butin constituait très probablement toute la fortune de feu Bulondo, grand chasseur d'éléphants.

Vu l'importance de la prise et par mesure de prudence, je différai le partage jusqu'au lendemain de notre arrivée au camp de N'zilo.

Un peloton de gardes et de sentinelles fut désigné. Afin d'empêcher toute surprise, les fortifications furent gardées à l'intérieur du village.

Le silence régnait partout. Nos hommes, harassés, dormaient d'un profond sommeil et nous-mêmes, étendus de chaque côté d'un bon feu, dans une hutte spacieuse, propre, toute blanche de kaolin, nous goûtions, entre les quatre murs de pisé, un sommeil réparateur que ne venaient pas troubler, comme d'ordinaire, les balancements de la tente et le sifflement du vent.

A l'aube naissante et au son du clairon sonnant le réveil, le village sembla renaître. Les préparatifs de départ s'organisèrent. Les vivres, grains, poules, chèvres et le nombreux butin pris furent divisés et chacun des hommes et des femmes reçût sa part. Tous pliaient sous le poids de leur charge, mais tous étaient allègres et contents.

J'avais cru que, conformément à leurs habitudes, les indigènes nous auraient attaqués dès le chant du coq. Ma surprise fut grande en constatant que les précautions prises étaient tout à fait inutiles. Aucun indigène ne parut et je donnai l'ordre du départ à huit heures du matin.

La conduite ou plutôt la couardise des Balundas me parut si extraordinaire que je m'attendais à une surprise quelconque de leur part. Je fis, en conséquence, flanquer chaque côté de ma colonne d'une petite compagnie d'éclaireurs, chargée de protéger les flancs de la caravane. Je laissai à Briart le commandement de l'arrière-garde avec ordre d'activer la marche des retardataires, et de faire sonner par le clairon le signal du rassemblement dans le cas d'une solution de con-

tinuité dans la caravane. Je pris le commandement de l'avant-garde.

Au fur et à mesure que nous avancions sans voir surgir, ni de près, ni de loin, aucun guerrier Balunda, la conduite des habitants du village me paraissait de plus en plus inexplicable.

Après un trajet de deux heures, nous avions dépassé tous les petits villages qui s'étendaient le long de la route et qui paraissaient abandonnés, quoiqu'ils n'eussent pas été le moins du monde inquiétés dans notre marche, plutôt lente par suite de la surcharge de mes hommes. L'idée me vint que, nous devançant, les sournois Balundas avaient été attaquer notre camp de N'zilo, qui ne comptait plus, à part quelques soldats valides, que des malades et des affamés. Ce soupçon me devint insupportable. J'activai la marche de la caravane, qui devint précipitée, et je n'eus de répit que, lorsque arrivé à un des contreforts des gorges de N'zilo, je découvris dans son calme habituel notre campement intact.

Nous étions au camp à trois heures de l'après-midi.

La fin du jour fut marquée par une allégresse et une gaîté, qui étaient devenues bien rares depuis de longs mois.



CHAPITRE XX

Des chutes de N'zilo à Bunkeia.

(Du 22 mai au 7 juin 1892.)

Sommaire : Départ de N'zilo. — Le village de Muene Makoso. — Nouvelles de la mort de Msiri et de l'expédition Bia. — Notre arrivée à Bunkeia. — Changements survenus depuis notre premier passage. — Echange de correspondances avec le poste de Lofoï. — Départ pour le poste de l'Etat.

Nous nous arrêtons toute une journée afin de permettre à nos hommes de réduire en farine la grande quantité de maïs qui leur a été distribuée hier et qu'ils ne sauraient transporter telle quelle. Le 23 mai seulement, la caravane se remet en route et, pour la dernière fois, escalade lentement et péniblement les monts Kisika Luilo.

Nous étions restés plus d'un long mois dans ces parages du N'zilo, que l'expédition Bia visita quelques mois après et qui fut baptisé par l'ingénieur Cornet « Chutes Delcommune ».

Je dois conter ici un petit fait qui s'est passé à la halte de midi et qui démontre qu'il y a tout de même parmi nos Haoussas quelques hommes de sang-froid et d'initiative.

C'était pour la dernière montagne à gravir, à la halte de midi, avant d'arriver à l'ancien lac. Nos hommes, assis sur leur charge qui reposait sur un fort lit de grosses herbes, qu'ils avaient à demi couchées sur le sol au moyen de leur fusil, dévoraient à belles dents leur pitance, lorsque je vis l'un d'eux cesser de mastiquer, pencher la tête et examiner quel-

que chose qui devait se passer sous ses pieds. Je le vis tirer son couteau sans dire un mot, écarter de l'autre main les quelques grosses herbes qui le gênaient, puis plonger tout d'un coup son arme jusqu'au manche.

Il venait de clouer sur le sol une superbe vipère trigonocéphale, grosse comme le bras, et qui se débattait furieusement. Un des compagnons du soldat lui trancha la tête d'un coup de machette. Ils en firent leurs délices le soir, à la campée.

Rebroussant chemin, laissant le Lualaba à notre gauche, nous nous avançons dans l'ancien lac vers Lukotola. Pas un seul habitant ne se montre. Ils restent tous cachés derrière la palissade qui entoure leur village. Nous continuons notre route sans même essayer d'entrer en relations avec eux et, après une marche de neuf kilomètres, nous arrivons à l'extrémité de l'ancien lac, à Mamvue, où nous devons passer le Lualaba.

Tout d'abord, les naturels m'assurent qu'il n'existe aucun moyen de passer ici le fleuve et m'engagent à pousser jusque Kazembé. Mais leur attitude change subitement, lorsqu'ils constatent que, sans tenir compte de leurs conseils, je m'installe tranquillement au milieu de leur village. Enfin, la nouvelle de l'incident de Bulondo a le ton de les rendre tout à fait aimables. Le chef dit qu'il vient de l'apprendre, met à ma disposition tous ses canots et, à la soirée, la caravane campe sur l'autre rive.

Nous quittons le lendemain les bords du Lualaba et prenons la direction de Bunkeia. Après avoir, pendant une couple d'heures, parcouru de vastes plateaux, que coupe une vallée où coule la rivière Mono, nous plantons nos tentes dans un petit village de Bienos, prestement abandonné par ses habitants à l'annonce de notre arrivée.

Le chef d'Ipopola, autre petite bourgade située non loin du

campement, nous apporte un cadeau. Lui aussi a eu connaissance de l'incendie de Bolondo et ne nous parle qu'en tremblant. L'expédition n'offre pas cependant un aspect bien menaçant. Plus de la moitié de nos hommes, à demi nus, n'ont que la peau sur les os et sont épuisés, au point que je doute fort qu'ils recouvrent rapidement la santé.

Un sentier, bien tracé, serpentant sur un plateau que mouchètent de petits bouquets d'arbres, nous mène à la petite rivière Kalukacha. Quatre kilomètres plus loin, nous voyons un cours d'eau plus important, qui se jette dans le Lualaba, le Ngule, dont la largeur est de dix-sept mètres et la profondeur de un mètre quinze centimètres. La vallée, très fertile, est presque entièrement cultivée et un grand nombre de petits hameaux y pointent de toutes parts.

La nature du pays commence à se modifier. C'est à présent un véritable dédale de petites collines. Après avoir successivement passé trois affluents du Ngule, nous arrivons au vaste plateau de Kambuya, qui forme probablement la ligne de faîte séparant le Lualaba de son tributaire la Lufira, et où souffle, d'une façon continue, un vent très vif du Sud-Est. La savane étend à perte de vue son tapis d'herbes fines. La plaine immense rejoint, dans le lointain, le ciel uniformément gris. A droite et à gauche cependant, de petits bois apparaissent, semblables à de larges promontoires s'avançant dans cette mer d'herbes. Pas le moindre hameau, pas la moindre hutte dans ces espaces. On a une sensation d'immensité et de solitude comme lorsqu'on voyage en mer.

La température est très basse sur ce haut plateau. Le soir, après le coucher du soleil, nous sommes obligés de faire du feu sous nos tentes. Le matin, c'est en grelottant que nous nous mettons en marche. Nos hommes sont transis, et les porteurs ne retiennent qu'avec peine leur charge, tant leurs doigts sont engourdis. Ils tremblent et claquent des dents.

Il en est même que cette souffrance fait pleurer. Aussi profitent-ils de la première halte pour allumer de grands feux. Il est dix heures, et le thermomètre ne marque encore que treize degrés centigrades.

Après avoir aperçu la source de la petite rivière Loami, qui descend dans une large vallée en formant toute une série de cascades, nous gravissons la pente douce des vastes plateaux de Kapepi et de Kabanga. Nous sommes bientôt à leur point culminant et un paysage vraiment grandiose se déroule à nos yeux, sur une étendue qui semble incommensurable.

A nos pieds s'ouvre la vallée de la Nenga, large d'une quinzaine de kilomètres et profonde de trois cents mètres. Elle va en s'élargissant encore et finit par former une plaine immense, fermée brusquement par une chaîne de hauteurs qui apparaît, au lointain horizon, comme une longue bande grisâtre soutachant le ciel. Ce ne peut évidemment être que la chaîne des Kundelunge, qui se dresse de l'autre côté de la Lufira.

Le haut plateau que nous occupons se continue à gauche et borde la vallée de la Nenga d'une muraille presque perpendiculaire. De ces hauteurs descendent de nombreux ruisseaux, formant d'abord de petites cascades, puis tombant brusquement en pluie fine d'une hauteur de trois cents mètres.

A notre droite, au premier plan, courent les monts Kakombi-Mitumba, hauts de cent cinquante mètres ; au second plan se dessinent d'autres chaînes de montagnes ; plus loin encore, un chaos de collines séparées par des vallées boisées, où coulent la Likuluwe et ses nombreux petits affluents.

La descente s'opère lentement. La caravane, qui semble suspendue aux flancs abrupts des monts Muta, se déroule en larges zigzags. Nos hommes se retiennent aux arbustes du sentier et n'avancent qu'avec la plus grande prudence. Le moindre faux pas les ferait rouler, avec leur charge, jusqu'au

fond de la vallée. Mais nous n'avons à déplorer aucun accident, et au bout d'une heure nous plantons nos tentes non loin de Gangula, agglomération de petits villages non palissadés, au bord de la petite rivière Mata, long ruban d'argent scintillant au soleil, qui descend des hauts plateaux en formant une chute de trois cents mètres.

Le chef Gangula nous donne des guides chargés de nous conduire au village de Makoso. Ils nous font suivre d'abord le fond d'une petite vallée où se succèdent sans cesse des emplacements d'anciens villages. Cette vallée est étonnamment arrosée : sur une distance de dix-neuf kilomètres que nous franchissons le 2 juin, nous ne rencontrons pas moins de douze rivières ou ruisseaux.

Le lendemain, 3 juin, après avoir traversé encore toute une série de petits cours d'eau, nous nous retrouvons au bord de la Nenga. La vallée continue à s'élargir et les monts Muta et Kakombi-Mitumba, qui la bordent de part et d'autre, au Nord et au Sud, commencent à s'effacer dans le lointain.

Nous avançons dans des steppes sans fin, revêtus d'herbes calcinées par le soleil et, brusquement, nous revoyons à nos pieds la Nenga, dormant au fond d'une large crevasse. Sur ses rives s'étendent de beaux champs de sorgho. Un peu plus loin, le village de Muene-Makoso, entouré d'un fossé à demi rempli d'immondices, dresse ses huttes. Nous nous hâtons de nous éloigner de ce foyer d'infection et allons planter nos tentes un demi-kilomètre plus loin.

A peine sommes-nous installés que s'avance vers nous, précédé d'esclaves portant son fauteuil et suivi d'une vingtaine d'hommes, un traitant de Bihé. C'est un nommé Coïmba, oncle d'une mulâtresse appelée Maria de Fonsecca, une des femmes de feu Msiri. Il me parle d'abord de la terrible famine qui a sévi dans ce pays, où des familles entières sont mortes de

faim. Les Européens (1) qui se sont rendus à Bunkeia et ont tué Msiri parce que celui-ci ne voulait pas accepter leur bandeira (pavillon), dit-il, ont perdu beaucoup de monde. A chaque coude du sentier, on voyait les cadavres de quelques-uns de leurs hommes, morts d'inanition. Heureusement, les champs de sorgho commencent à donner et, à l'heure actuelle, la disette a déjà pris fin.

Coïmba me raconte, avec force détails, la mort de Msiri, à laquelle il a assisté. Le monarque s'étant livré à une tentative d'agression sur un officier européen, celui-ci riposta par un coup de revolver qui le tua net. Mais le blanc fut ensuite mortellement frappé par un des fils de Msiri.

Changeant de sujet, le mulâtre me dit qu'il a eu connaissance de la dure leçon que j'ai infligée à Sakitota, le grand chef des Bienos. Mais, circonstance dont j'étais loin de me douter, il ajouta que c'est à l'instigation de Simbi que Sakitota m'a attaqué, et que, en cas de victoire, ce dernier aurait reçu de Simbi cinq pointes d'ivoire.

Enfin, il m'apprit qu'il y a déjà quelques mois, une autre forte caravane de blancs (2), arrivant cette fois du couchant, a passé également par Bunkeia et était en ce moment sur le lac Bangwelo.

Pour mieux nous témoigner son estime entière, qui n'est au fond que de la crainte de partager le sort de Sakitota, il nous donne une chèvre et du riz. Depuis longtemps, nous sommes privés de ces mets délicieux et c'est avec une joie véritable que nous les recevons. Une sorte de gratitude nous vient pour ce marchand d'esclaves et, s'il réitérait son cadeau, je crois bien que nous le traiterions en ami, ce qui prouve que la reconnaissance du ventre n'est pas un vain mot.

(1) Expédition Stairs.
(2) Expédition Bia.

A peine avons-nous quitté Muene-Makoso que nous apercevons, au Nord et à l'Ouest, deux hautes montagnes du plus singulier aspect. Elles affectent littéralement la forme d'une table. Elles sortent brusquement de la plaine immense et leur sommet est tout à fait aplati. Puis, nous passons successivement le Dikuluwe, large de quatre mètres, et le Kapeba.

Au delà de cette dernière rivière s'étend une région qui est gratifiée d'une sécheresse extraordinaire. Quelques semaines après la saison des pluies, on n'y rencontre plus le moindre filet d'eau. Tous les torrents et tous les ruisseaux se tarissent avec une invraisemblable rapidité. Heureusement nous atteignons, avant la fin du jour, le lit de la petite rivière Kafula, qui contient encore quelques flaques d'une eau passablement bourbeuse.

Cette rivière, à sec en cette saison, sort de la chaîne des monts Kafuta, dont nous escaladons, le 5 juin, les premiers contreforts : des collines boisées séparées par des vallées où le bambou à nœuds croît à profusion. Un peu au delà de la Bula, affluent de l'Unkeya, nous voyons un grand village absolument désert. Ses huttes, encore debout, ont été abandonnées à cause de la famine, et ses habitants ont été se réfugier près de Muene-Makoso.

Laissant à notre gauche les monts Kututumemi et à notre droite les monts Muleki-Kafuta, nous descendons dans une vallée large de cinq à six kilomètres, bordée par ces deux chaînes de montagnes et s'étendant à perte de vue.

Nous approchons, disent les guides, de Bunkeia. En effet, nous voyons bientôt s'avancer vers nous des envoyés du chef, qui nous apportent des poules. Pendant ce voyage de N'zilo à Bunkeia, tous les chefs indigènes que nous avons rencontrés ont fait leur soumission à l'État et reçu le drapeau étoilé.

Nous faisons, le lendemain 6 juin, notre entrée à Bunkeia, l'ancienne capitale du royaume de Msiri. Que de changements

depuis notre premier passage ! N'Kunu, la résidence favorite du vieux tyran, n'existe plus. Les grandes maisons en torchis qu'il habitait ont été brûlées et leurs ruines gisent de toutes parts. La célèbre plate-forme où s'amoncelaient des crânes humains, les uns dénudés, les autres dégouttant encore de sang noirâtre, a disparu. Les herbes ont tout envahi et, des larges routes qui conduisaient à la demeure royale, il ne subsiste qu'un étroit sentier, qu'on ne suit qu'avec peine. Par-ci par-là, quelques huttes sont encore debout ; mais elles disparaissent presque entièrement derrière les hautes tiges de sorgho. Et c'est là tout ce qui subsiste de la résidence du trop fameux monarque qui fit si longtemps trembler le Katanga et saigna ses habitants aux quatre veines pour satisfaire ses visées ambitieuses.

Au fur et à mesure que nous avançons, la misère et la désolation semblent grandir. Ici s'étendait le quartier des étrangers, « Zanzibarites », Bienos ou autres ; il n'en reste plus rien : tout a été brûlé et rasé. Plus loin apparaît le village de la reine Maria de Fonsecca, une des mulâtresses de Msiri. Jadis clôturé, il est aujourd'hui ouvert à tous les vents ; quelques-unes de ses cases, seulement, sont encore debout.

Une sombre tristesse plane sur toutes ces choses et une profonde mélancolie nous saisit, au souvenir de la vie et du mouvement qui, il y a quelques mois, animaient la localité.

Je fais établir le camp à peu près au même endroit qu'à notre première visite à Bunkeia.

Pendant qu'on dresse les tentes, quelques indigènes, puis d'autres, puis un assez grand nombre, apparaissent. Mais ils n'ont, en fait de vivres, que de la farine de sorgho. Plus une poignée de riz, plus une poule, plus une chèvre ! Une dizaine de femmes, envoyées par le nouveau roi Mukanda Mbanto, fils de Msiri, nous apportent un cadeau, mais il ne consiste également qu'en farine de sorgho.

Dans l'après-midi, je reçois la visite officielle de Mishota, autrement dit Maria de Fonsecca, une des veuves de Msiri. Elle est aussi envoyée par le roi et désire savoir quelles sont mes intentions, si je viens ici en ami ou pour faire la guerre.

Après que je l'eus complètement rassurée, elle commence à me faire ses doléances. On lui a tout pris, ses bœufs, ses chèvres, ses poules et jusqu'à ses hardes. Elle n'a pu sauver du pillage que ce qu'elle a sur le dos. Mais, chose curieuse, dans son long discours, elle s'en prend constamment aux Zanzibarites. Quel est ce mystère? Puis elle ajoute que ces blancs venaient du Tanganika et que, après avoir dévasté Bunkeia, ils s'en étaient retournés en proie à la famine et à la dysenterie, par le chemin qu'ils avaient pris en venant (1).

Je propose à Maria de Fonsecca de rendre visite au roi et prie celui-ci de me fournir deux courriers. Ces derniers arrivent immédiatement et, le soir même, partent pour le poste de l'État, porteurs d'un message dans lequel je prie le chef de me permettre de me rendre chez lui. Je lui expose que la plupart de mes hommes sont malades, ont besoin de repos et que l'état actuel de leur santé ne leur permet plus de supporter les fatigues d'un long voyage.

Ci-dessous cette lettre et la réponse qui lui fut faite :

Bunkeia, le 8 juin 1892.

Cher Monsieur,

Forcé par les circonstances d'abandonner la descente du Lualaba, je suis rentré à Bunkeia, vers le 7 courant.

Six mois de privations et de misères ont réduit et affaibli considérablement mon expédition. Beaucoup de mes hommes sont démoralisés et tous ont besoin de quelques jours de repos avant de continuer notre route.

Je viens donc par la présente vous demander si, comme la première fois, je puis compter sur votre généreuse hospitalité et si mes hommes pourront trouver chez vous ou dans les environs la nourriture nécessaire.

(1) C'était l'expédition Stairs.

J'attendrai votre réponse avant de quitter Bunkeia, où mes hommes peuvent heureusement s'approvisionner de farine, mais où il n'y a que cela.

Avec mes remercîments anticipés, agréez, cher Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

(*S.*) A. DELCOMMUNE,
Commandant de l'Expédition d'Exploration du Katanga.

A Monsieur le Lieutenant Legat,
Commandant le poste du Katanga.

Station du Katanga, 9 juin 1892.

Mon cher Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre, à laquelle je me hâte de répondre. M. Verdick, qui doit être pour le moment à Bunkeia, vous aura sans doute déjà expliqué la situation présente, ainsi que les divers événements qui ont surgi dans le Katanga depuis votre départ du Lofoï.

Le 24 décembre de l'année dernière, le capitaine Stairs (un Anglais), venant de Zanzibar, est arrivé à Bunkeia. Il venait explorer le Katanga pour le compte de la Compagnie du Katanga (Nouvelle Compagnie qui s'était fondée à Bruxelles).

Le capitaine Stairs avait un pli assez important à votre adresse ; aussi, le 16 décembre, quatre Zanzibarites furent envoyés à N'Tenke (Muyta Katu) avec ordre de vous rejoindre au plus vite ; je vous avais écrit par cette occasion, mais je doute que mon message vous soit parvenu.

J'étais à Bunkeia en ce temps. Un désaccord assez grave entre nous et Msiri a obligé le capitaine Stairs à supprimer celui-ci et, dans un court combat, le capitaine Bodson et Msiri furent tués.

A la suite de ces événements, le capitaine Stairs s'installa définitivement à Bunkeia, mais comme la plus atroce famine régnait dans la région, il tomba bientôt malade, ainsi que les blancs de son expédition. Soixante de ses hommes sont morts de faim.

Lors de l'arrivée du capitaine Bia (février dernier), la caravane Stairs reprit le chemin de Zanzibar et le capitaine Bia vint s'installer à Tchipuna, à six heures au Sud d'ici. Une partie de la caravane Bia (trois blancs et cent personnes) se trouve encore à Tchipuna (la caravane a été scindée faute de vivres).

Quant au capitaine Bia, il est parti avec l'autre partie de sa caravane et M. Franqui, pour explorer le Sud du Luapala. J'ai appris hier qu'il

était revenu à Katété (je compte avoir de ses nouvelles dans quelques jours).

Vous voyez, cher Monsieur, que nous sommes nombreux dans ce petit coin de terre ; cent cinquante personnes vivent sur Muéména et Tchipuna, les seuls villages ayant quelque importance. Pas une chèvre, pas une poule à trouver dans le pays ; les blancs qui sont à Tchipuna n'ont d'autre viande que celle que je leur envoie de temps en temps. Je crains, si vous venez ici avec tout votre monde, qu'il y ait de nouveau disette (farine et vivres pour les noirs). Pour les blancs je trouverai toujours.

Il vous serait peut-être possible d'envoyer des blancs et une partie de vos hommes chasser ici ; l'on pourrait boucaner de la viande et l'envoyer à Bunkeia ; il serait même possible de l'envoyer fraîche, la viande se conservant assez longtemps en cette saison.

Il est bien entendu que, si vous vous trouvez dans l'impossibilité de vivre à Bunkeia, l'hospitalité vous est offerte à la station du Katanga, et je ferai mon possible pour vous aider. Seulement, je crains que vos hommes ne puissent trouver les vivres nécessaires et je suis persuadé qu'il y a plus de sorgho à Bunkeia qu'ici.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

(*S.*) LEGAT.

Quelques-uns de vos déserteurs sont arrivés longtemps après votre départ, ici ; tous ont réussi à s'enfuir de nouveau, à part votre aide-cuisinier (Jéjo, un homme de Matéba) que j'ai remis au capitaine Bia.

A Monsieur A. Delcommune, Commandant de l'expédition d'exploration du Katanga.

M. Verdick, second de M. Legat, était en effet au camp depuis quelques jours. Il me mit au courant de tout ce qui était advenu pendant notre absence.

Lorsqu'il arriva au récit du meurtre du lieutenant Bodson par les hommes de Msiri, je ne pus m'empêcher de dire :

« Si j'avais été le chef de Bodson, jamais celui-ci ne serait » mort de cette façon, car Msiri ne valait pas la vie d'un » officier belge. Par un moyen quelconque, j'aurais attiré

» Msiri dans mon camp, comme il nous a été possible de le » faire à notre arrivée. Là, sans aucun scrupule, je l'aurais » traduit devant le Conseil de guerre, fait condamner et fait » pendre haut et court. Il ne méritait pas mieux. »

Après quelques jours de repos, je décidais de prendre la route du poste de Lofoï, par lequel nous devions du reste passer pour nous rendre au Tanganika.

Entretemps, je me rappelais très bien ce que m'avait appris Msiri, lors de notre première entrevue, sur l'arrivée d'une expédition anglaise, venant de Chindé (Côte orientale d'Afrique). Je me souvins également de ce que m'avait dit, quelque temps après, le chef Katanga, à savoir que cette expédition anglaise, sitôt qu'elle avait appris, à son arrivée à Banguelo, notre venue, avait rebroussé chemin.

Mais aujourd'hui je me rends compte que ce n'était pas seulement l'arrivée de mon expédition qui avait été cause de cette retraite, c'étaient surtout les annonces des expéditions Stairs et Bia, qui avaient le même objectif et dont le départ d'Europe devait avoir été porté à la connaissance de l'expédition anglaise, qui avait ainsi renoncé à se rendre maîtresse du Katanga.

En me remémorant ces faits, je me demandais ce qui serait arrivé si cette expédition anglaise avait continué sa marche vers le Katanga. Evidemment, elle se serait rencontrée avec la nôtre et les conséquences eussent sans doute abouti à un conflit armé. Cela, c'était naturel ; puisque nous étions chez nous, nous avions le droit d'expulser les intrus. Mais je me suis toujours demandé ce qu'aurait fait le capitaine Stairs, si pareille éventualité s'était produite avec son expédition qui était belge, alors que lui était officier anglais.

Et je ne pus m'empêcher de penser à la légèreté avec laquelle, en Belgique, on confiait à un étranger le soin de

mener à bien une expédition qui avait pour mission d'assurer à notre future colonie la possession d'une de ses plus riches provinces minières.

Ces réflexions m'amenèrent à conclure qu'en Belgique on était encore bien jeune en matière coloniale, et que le jour où notre vieux Roi serait mort, le Gouvernement belge qui le remplacerait commettrait certainement beaucoup de fautes de tous genres, soit par ses propres agents, soit par lui-même.

Je n'en voulais comme preuve que la nomination de Mukanda-Mbanto, fils de Msiri l'usurpateur, en remplacement de son père, alors qu'il eût été de bonne et saine politique indigène de rendre au chef Katanga, les pouvoirs que lui reconnaissaient tous les Bassangas, c'est-à-dire les vrais natifs de la région.



Esquisse de la tête de Msiri
due au crayon de NORBERT DIDERRICH.

CHAPITRE XXI

Second séjour au poste de Lofoï.

(Du 13 juin au 11 juillet 1892.)

Sommaire : Rencontre de MM. Legat et Amerlinck. — Nous apprenons la formation de la Compagnie du Katanga et l'envoi des expéditions Stairs et Bia. — Cordiale réception de Legat. — Abondant ravitaillement. — Nous faisons la connaissance de Cornet et Derscheid. — Manque de marchandises d'échange. — Désir de mes soldats d'être rapatriés. — Nous quittons le poste de Lofoï.

Nous quittâmes Bunkeia le 12 juin.

Après avoir traversé la Lufira, ce qui nous prit au moins deux heures de temps, nous nous dirigeâmes vers la station de l'État. A un kilomètre de là, nous vîmes arriver au devant de nous deux Européens, M. Legat et le docteur Amerlinck.

Ce dernier nous était complètement inconnu et faisait partie de l'expédition Bia, la deuxième expédition de la Compagnie du Katanga.

Legat me présenta le docteur, qui me mit, sur ma demande, brièvement au courant des faits qui s'étaient passés depuis notre départ du Lomami, faits concernant nos différentes expéditions.

J'appris par lui la formation de la Compagnie du Katanga et l'envoi de l'expédition Bia par la côte occidentale et de l'expédition Stairs par la côte orientale.

Le capitaine Bia était porteur, paraît-il, d'un pli à mon adresse, mais il l'avait emporté et était en ce moment, accompagné du lieutenant Franqui, sur les bords du lac Banguelo,

avec une partie de son expédition ; l'autre partie était campée ici, à Chipouna, non loin du poste de l'État. Le géologue Cornet et le lieutenant Derscheid étaient également à Chipuna.

Le docteur Amerlinck ignorait la date du retour du capitaine.

M. Legat nous reçut avec sa cordialité habituelle, et je dois lui rendre ici un suprême hommage. En voyant nos figures émaciées, l'air squelettique de nos hommes déguenillés et demi-nus, car les pauvres diables, dans notre marche assez rapide du Lualaba au poste de Lofoï, n'avaient guère eu le temps ni les moyens de se remettre un peu des privations sans nombre qu'ils avaient endurées depuis plusieurs mois ; il mit tout ce qu'il possédait à ma disposition et s'empressa, dès leur arrivée, de distribuer à mes hommes une ample quantité de viande, de sorgho et de maïs. Le lendemain, il envoya ses meilleurs chasseurs, et alla lui-même tirer quelques antilopes, afin d'augmenter encore le bien-être de ma troupe.

Pendant notre séjour au poste de Lofoï, qui dura un mois, du 13 juin au 11 juillet, les plaines immenses de la Lufira nous fournirent de la viande en abondance, car le gibier, antilopes, zèbres, buffles, y était, comme à notre premier passage, en grande quantité.

Pendant ce séjour, nous fîmes naturellement la connaissance de MM. Cornet et Derscheid ; ce dernier était malade de la dysenterie.

Cornet retrouva en Briart un ami d'enfance et d'université.

Nous avons passé, en compagnie de ces Messieurs, plusieurs agréables soirées, ce qui ne contribua pas peu à rendre quelque gaîté aux membres de mon expédition, qui en étaient privés depuis longtemps.

De leur côté, nos hommes ayant des vivres en abondance, traduisaient leur contentement par des danses qu'ils organisaient presque tous les soirs.

Tout était donc pour le mieux. Une seule chose me préoc-

cupait, c'était la façon dont je ravitaillerais mes hommes pendant le restant de notre voyage.

En effet, nos articles d'échange, perles et fils de cuivre jaune ou rouge, tiraient à leur fin, et j'avais à peine le nécessaire pour un ou deux mois de ration à toute ma caravane.

Évidemment, cette question est de peu d'importance pour une expédition qui traverse un pays sans s'arrêter et sans se soucier des moyens qu'elle emploie pour se procurer des vivres, ni de la réputation qu'elle laissera derrière elle.

Celle-là s'inquiète peu de nouer des relations avec les indigènes ; elle fourragera à droite et à gauche, ne voyant que le but où elle doit arriver.

Il n'en est pas de même de nous, qui devons étudier le pays politiquement, scientifiquement et commercialement.

Partout où l'expédition passe, nous devons obtenir la soumission des chefs et la reconnaissance du pavillon étoilé. Nous devons pouvoir faire des reconnaissances géologiques, selon la nature des terrains que nous traversons et, enfin, nous devons connaître les relations commerciales existant entre les différentes tribus, les produits commerçables, leur importance, etc., etc.

Or, tout cela ne peut se faire en employant des moyens violents. Il faut pouvoir acheter tout ce dont on a besoin et non le prendre ; et à cette fin il faut avoir au moins de quoi faire ses achats aux indigènes.

M. Legat, malgré tout son bon vouloir, car il me montra tout ce qu'il possédait, n'était pas à même de me venir en aide ; ses magasins ne contenaient, en effet, que ce qui lui était strictement nécessaire pour deux mois de rationnement à sa garnison.

Il est vrai qu'il attendait d'un moment à l'autre du ravitaillement, mais depuis le départ de Le Marinel, il attendait toujours et, comme sœur Anne, ne voyait rien venir.

Une seule ressource me restait : celle de m'adresser à l'expédition Bia, qui possédait encore une quantité assez considérable d'étoffes, de perles et de fils de cuivre. J'écrivis en conséquence au docteur Amerlinck, qui avait la charge du camp de Chipuna, la lettre suivante :

Poste du Katanga, le 5 juin 1892.

Monsieur,

Le dénuement presque complet dans lequel se trouve en ce moment mon expédition, m'oblige à vous demander quelques secours en marchandises ou en articles d'échange quelconques.

Si, contrairement à mes espérances, vous ne pouvez en aucune manière me venir en aide, je vous prierais de me remettre les munitions que vous pourriez avoir en trop, provenant soit de l'expédition Stairs, soit de la vôtre. De cette manière, je pourrais encore avec les munitions nourrir mon personnel pendant un certain temps. Cette dernière ressource qui me reste est certes contraire aux intérêts de l'Etat et de la Compagnie, mais la pénurie de marchandises dans laquelle je me trouve me forcera, sans aucun doute, à l'employer.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remercîments anticipés, l'assurance de ma considération distinguée.

(*S.*) A. DELCOMMUNE,
Commandant l'expédition du Katanga.

A Monsieur le Docteur Amerlinck,
en l'absence de Monsieur le capitaine
Bia, Compagnie du Katanga, Chipuna.

Je revins à la rescousse par la seconde lettre ci-dessous :

Poste du Katanga, le 22 juin 1892.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre honorée du seize courant.

Permettez-moi de vous dire que vous avez sans doute mal interprété la teneur de ma lettre précédente.

Les secours que je vous demandais consistaient en tissus ou articles

d'échange quelconques, dont je suis presque entièrement dépourvu. La demande de munitions n'était que dans le cas où vous ne pourriez me venir en aide avec les articles précédemment cités : tissus, perles, etc. Croyez que ma demande était des plus modeste : deux charges de perles ou autres articles et un ballot de tissu me satisferaient au besoin, car je ne possède plus de quoi faire les cadeaux d'usage aux chefs indigènes, et j'aurai sans doute encore plusieurs traités à passer avec ces chefs.

Le ballot que vous avez perdu il y a un mois, sur lequel vous ne comptiez plus et qui vient d'être retrouvé par M. Verdick, suffirait à mes désirs et son abandon ne vous causerait aucun ennui.

Si M. le capitaine Bia devait revenir ici, j'attendrais son retour, certain qu'il ne me refuserait pas les secours que je vous demande, mais votre ordre de départ pour N'Tenke m'affirme au contraire que l'intention de M. le capitaine Bia n'est pas de repasser par cette contrée.

Je n'ai donc plus de recours qu'en vous.

Je vous remercie sincèrement pour les munitions que vous voulez bien mettre à ma disposition, mais je me permettrai de vous faire remarquer que le manque d'articles d'échange m'obligera à dépenser, dans les contrées qu'il nous reste à parcourir, plusieurs milliers de cartouches, ce qui, vous le savez, est contraire aux lois de l'Etat et aux intérêts de la Compagnie du Katanga.

Malgré le manque d'ordres de votre chef à ce sujet, je compte encore sur votre généreuse initiative.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

(*S.*) A. DELCOMMUNE.

A Monsieur le docteur Amerlinck,
Commandant le poste de Chipuna,
Compagnie du Katanga.

Je reçus comme réponse la lettre suivante :

Chipuna, le 25 juin 1892.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre honorée du 22 de ce mois.

Dans la conversation que nous avons tenue au poste du Lofoï, au sujet des articles d'échange que j'aurais pu vous céder, je vous ai dit que d'au-

cune manière je n'étais en état de vous en remettre, que les ordres de mon chef, à ce sujet, étaient formels. J'ai cru donc ne pas devoir vous écrire à ce sujet. Dans les instructions que m'a laissées M. le commandant Bia, je viens de relire que « les ballots d'étoffes et les charges de perles ne peuvent être ouverts sous AUCUN PRÉTEXTE », ceci devant servir pour notre retour.

Quant aux étoffes qu'il me laisse et qui doivent servir à faire les rations aux porteurs et aux achats des choses nécessaires à la subsistance des blancs, les instructions disent: « Ceci est un maximum que vous vous efforcerez de ne pas atteindre. »

Il est bien vrai que nous venons de retrouver un ballot d'étoffes sur lequel nous comptions peu, mais, comme je l'ai dit, une erreur a été commise dans l'inventaire des marchandises nous restant au départ du capitaine Bia : un ballot de stripes contenant quarante pièces avait été pris pour un ballot de Kaniki contenant cinquante pièces, ceci fait une différence en moins de dix pièces et de plus une différence en valeur, le stripes n'ayant ici, pour ainsi dire, aucune valeur, alors que le Kaniki est très recherché.

De plus, l'état de santé de M. Derscheid m'obligera probablement à engager quelques porteurs indigènes pour le faire porter en hamac jusqu'à N'Tenke : ceci occasionnera encore une dépense imprévue, qui m'obligera précisément de recourir au supplément d'étoffes que vient de me donner le ballot retrouvé.

Par ce que je viens d'exposer vous pouvez juger vous-même, Monsieur, que je suis dans l'impossibilité la plus complète de vous secourir dans le sens que vous désirez, ce dont je suis au regret ; dans la mesure de mes moyens, je ne puis que vous céder les cartouches que j'ai autorisé M. le lieutenant Legat à vous remettre, n'ayant à ce sujet reçu aucune instruction.

Je vous prie d'accepter, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

(*S.*) AMERLINCK,
Commandant du poste de Chipuna,
Compagnie du Katanga.

A Monsieur A. Delcommune, Commandant de l'Expédition d'exploration du Katanga, poste de Lofoï.

Et enfin, la lettre suivante :

Chipuna, le 16 juin 1892.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 15 de ce mois, j'ai l'honneur de vous faire savoir que j'autorise M. le lieutenant Legat à vous remettre la moitié des caisses de cartouches que M. Stairs a remises à M. le capitaine Bia. Je vous prierai, pour la régularité, de bien vouloir me remettre un reçu du nombre de caisses de cartouches que vous recevrez de M. Legat.

Si je connaissais mieux les intentions de M. le capitaine Bia, je vous autoriserais certainement à prendre toutes les.cartouches qui se trouvent en dépôt à la station de l'Etat ; mais comme j'ignore ses intentions, et comme je ne sais pas s'il ne devra pas prendre avec lui une plus grande quantité de cartouches que celle qu'il a actuellement avec lui, je crois qu'en agissant comme je le fais, je rends à votre expédition le service que vous réclamez de moi et, en même temps, je sauvegarde, dans le doute, les intérêts de l'expédition de M. le capitaine Bia.

Veuillez agréer...

(*S.*) AMERLINCK,
Commandant le poste de Chipuna.

A Monsieur A. Delcommune, commandant l'Expédition d'exploration du Katanga, poste du Lofoï.

Combien je regrettais alors l'absence du brave Bia et celle de mon ami Franqui, lesquels, j'en suis convaincu, se seraient empressés de me rendre service dans la mesure de ce qu'ils pouvaient faire. Mais ils étaient loin ; je ne savais quand ils reviendraient et s'ils reviendraient, car Bia pouvait donner à ses adjoints restés à Chipuna l'ordre de le rejoindre ou leur fixer un lieu de réunion plus vers le Sud, territoire qu'il devait également visiter, car les trois expéditions avaient au Katanga le même but et devaient effectuer les mêmes recherches.

Malheureusement, ni Bia ni Franqui n'étaient là, et je ne pouvais attendre leur retour incertain.

Je fus donc obligé de me contenter des cartouches que je reçus et qui furent immédiatement vidées, de façon à conserver la poudre pour le rationnement de mes hommes.

Évidemment j'aurais pu, en ma qualité de chef d'expédition, réquisitionner de droit et même de force ce dont j'avais impérieusement besoin. Si je ne le fis pas, ce fut pour le seul motif que j'ignorais les intentions de Bia sur l'itinéraire qui restait à faire à son expédition et vers quels parages il la dirigerait. De plus, je ne connaissais pas davantage la durée de son voyage, suivant laquelle il aurait pu se trouver, comme je l'étais moi-même en ce moment, à court d'articles d'échange et, certes, je ne me serais pas pardonné l'ennui qu'il en aurait éprouvé, et peut-être d'avoir été la cause de l'échec de ses projets.

Lorsque mes soldats Haoussas apprirent que mon intention était de me diriger vers le lac Tanganika, ils furent déçus, car ils pensaient bien être arrivés à la fin de leur voyage et sur le chemin du retour. Leur terme de service était du reste expiré depuis quinze jours ; aussi m'envoyèrent-ils une délégation composée du sergent-major Musa Kanu et des trois sergents restants, chargés de me demander leur rapatriement par la voie la plus rapide.

Je répondis à ces envoyés que, contrairement à ce qu'ils croyaient, tous les soldats présents avaient non pas été engagés pour une durée de deux ans, mais bien pendant toute la durée de l'expédition. Je leur appris, en outre, que si mon intention était de me diriger vers le lac Tanganika et de là vers le Lualaba, puis vers la côte par une route quelconque que je me réservais de déterminer selon les circonstances, cela représentait, à peu de chose près, la même distance à parcourir que si nous nous dirigions d'ici vers la côte.

Ce disant, j'étalais sur ma table une carte de l'Afrique centrale. Comme je savais que mon auditoire avait une haute

opinion de lui-même, car il savait lire et écrire, j'étais convaincu, en lui montrant sur la dite carte les différents itinéraires que nous aurions à suivre dans l'un ou l'autre cas, il aurait été flatté de cet appel à ses connaissances et qu'il aurait évité avec soin de contredire ce qu'il ignorait complètement.

Ce fut ce qui arriva, en effet, et mes gradés voulurent bien reconnaître que les deux côtés Nord et Est du triangle, dont les trois points étaient Lussambo, le confluent de la Lukuga et le Lofoï, étaient plus courts que la ligne Ouest Lofoï-Lussambo. D'autre part, je renforçai cette opinion inexacte par une affirmation tout aussi fausse, en leur disant que les territoires que nous devions traverser pour arriver au Tanganika étaient, d'après les renseignements que je possédais, riches en vivres, tandis qu'en prenant la route directe Lofoï-Lussambo, nous devions traverser une seconde fois les monts Kibalas où, ils devaient s'en rappeler, ils avaient souffert de la faim.

Je dis que cette affirmation était fausse, car nous n'avions d'autres renseignements sur la route conduisant au Tanganika, que ceux donnés par le voyageur allemand Reichard, qui décrit ces contrées comme étant des steppes stériles, sans populations, et ceux plus récents de Stairs, dont la troupe, d'après Legat, y avait souffert également de la faim.

Je n'éprouvai aucun sentiment de trouble d'avoir ainsi menti à mes hommes, car j'estimais de mon devoir de poursuivre, coûte que coûte, mon voyage, en vue de résoudre les différents problèmes géographiques dont la solution m'avait été demandée, et, d'autre part, je possédais cette espérance profonde qui est au cœur de tout explorateur, qui lui donne confiance dans son étoile et qui fatalement attire la chance et fait surmonter ou contourner toutes les difficultés.

Aussi, profitant des bonnes dispositions de la troupe, je

fixai le jour de notre départ du poste de Lofoï, et les ordres furent donnés pour que chacun se munît le plus possible de vivres.

Nous quittâmes le poste de l'État, le **11** juillet **1892** au matin, après un mois de séjour.



CHAPITRE XXII

Du Katanga au lac Tanganika.

(Du 11 juillet au 20 août 1892.)

Sommaire : En route. — La rivière Lonjiji. — Vallée de la Luvima. — Le poste arabe de Muepo. — Ascension des Konde Longé. — Arrivée au lac Moero. — Passage de la Luvua. — Le lac Tanganika.

Nous sommes au 10 juillet 1892.

Nos hommes paraissent assez satisfaits de se remettre en route. On leur a dit que les vivres abondent dans le pays que nous allons traverser, et la perspective de plantureux repas les met en joie. Aussi, malgré le nombre assez grand d'éclopés, j'espère que nous pourrons fournir de bonnes étapes..

Nous nous remettons en route le 11 juillet.

Nous nous rapprochons d'abord des hauts plateaux des Konde-Longé et laissons à notre droite le pic Bodson, ainsi nommé en mémoire du regretté capitaine Bodson, tué à Bunkeia. Devant nous s'étend l'immense vallée de la Lufira, qui est d'une écrasante monotonie et se confond au loin avec le ciel. Nous atteignons, après quatre heures de marche, le petit village de Hipoché, où les habitants nous accueillent par cette phrase : « Nous n'avons pas d'eau ». Mais, voyant que nous ne nous disposons pas moins à camper, le chef nous fait indiquer deux puits où nous trouvons de l'eau en quantité suffisante.

Après avoir ensuite traversé deux ruisseaux, dont nos guides ignorent les noms, nous arrivons au hameau de Likusu,

puis comme nous nous dirigeons vers Kasanga, nous voyons une large échancrure s'ouvrir dans les Konde-Longé : c'est la vallée de la Kasanga, dans laquelle nous nous engageons. Nous sommes, à présent, au pied de hautes montagnes qui se dressent presque perpendiculairement à trois cents mètres au-dessus de nos têtes.

Nous arrivons ainsi à Konka-Milambo, village entièrement palissadé, peuplé par des Bolomotos et des Bayekes. Il s'étend au bord de la Kasanga, qui est large de onze mètres, profonde de plus de deux mètres et pour ainsi dire sans courant.

Un peu plus loin, la jolie rivière Lonjiji roule ses eaux cristallines sur des dalles de grès. Bondissant en nombreuses cascades du sein d'une gorge drapée d'une puissante végétation, elle offre un coup d'œil ravissant et l'on est presque étonné de ne pas voir pointer sur ses bords le toit de quelque chalet suisse.

Prenant une direction Nord-Ouest, nous passons près des villages de Kias et de Kasoumaïs, peuplés par les Bolomotos aux longues chevelures tressées, et nous sortons bientôt de la vallée du Kasanga. Puis nous continuons à suivre le pied de la chaîne des Konde-Longé et gagnons Kessongomi. Le chef de ce village n'a pas du tout les traits du Bolomoto et, n'était sa peau noire et luisante, on le prendrait pour un indien. Grand de taille, admirablement charpenté et musclé, le nez busqué, le regard hautain, il a vraiment belle prestance, et le bouquet de longues plumes ondoyantes, planté dans sa chevelure, ne donne que plus de caractère à sa fière physionomie. Il nous fait bon accueil et nous fournit obligeamment de nouveaux guides.

La plaine, aride et monotone, continue d'être bordée par la chaîne du Konde-Longé, pareille à un gigantesque et interminable banc de pierre. Le sol, parsemé d'arbres rabougris, est crevassé en mains endroits par l'exceptionnelle sécheresse.

Sur plus de vingt kilomètres, nous ne rencontrons pas le moindre ruisseau, pas la moindre mare, et la marche est attristée par la plainte que la soif arrache à nos hommes. Aussi est-ce avec une joie réelle que nous établissons le camp au bord de la petite rivière Kipa.

Non loin de là coule le Lubunge, qui arrose le village du même nom, tout entouré de verdoyants champs cultivés. Les Bolomotos de cette localité ont barré la rivière et l'ont ainsi forcée à répandre ses eaux dans les campagnes avoisinantes. Aussi possèdent-ils, grâce à ces intelligentes irrigations, de belles plantations de maïs et de haricots. L'approche de la caravane les a malheureusement effrayés. Ils ont cherché un refuge dans les montagnes, et il nous sera probablement impossible d'entrer en relations avec eux. Je le regrette d'autant plus que, la nuit dernière, les guides ont pris la fuite.

Mais, un peu plus loin, un indigène débouche d'un sentier qui serpente à travers les cultures. Je l'interpelle et lui demande de nous conduire au plus prochain village moyennant une honnête rétribution. Après quelques minutes d'hésitation, il y consent. Cet homme, de très petite taille, a une figure singulièrement rusée et ne m'inspire qu'une médiocre confiance. Comme je m'attends à le voir déguerpir d'un moment à l'autre, je le fais surveiller de près. Cependant, armé d'un arc et de quelques flèches, tenant en main une lance et, sur l'épaule, une hachette, il prend les devants et marche crânement, en faisant résonner à chaque pas les grelots qui entourent ses genoux.

Après avoir parcouru une couple de kilomètres, nous nous engageons dans une gorge qui sépare les Konde-Longé du mont Ombo, haut de cent cinquante mètres. Puis nous regagnons la vaste plaine pour traverser encore deux petits cours d'eau. le Kasanchi et le Massoli, et atteindre enfin le village de Kalemba.

Au delà de Kalemba, le paysage ne varie guère : c'est toujours la plaine immense, plantée d'arbres chétifs et mal venus, et bordée par la haute muraille des Konde-Longé. Les seuls incidents de nos étapes sont la traversée de quelques cours d'eau ou notre entrée dans quelque hameau perdu. Nous arrivons ainsi, le 20 juillet, à Lufunga, et nous allons dresser nos tentes près de la Luiji, large ruisseau d'une douzaine de mètres, mais peu profond.

Le chef Lufunga est un vieillard bienveillant et très enclin à se dérider. Il éclate de rire à tout propos et se déclare le meilleur ami des blancs. Ma foi, il le prouve, en nous offrant une belle chèvre. Il connaît très bien le pays et me donne volontiers des renseignements. Il y a, d'après lui, pour se rendre à Mpueto, deux routes ; celle qu'a prise Stairs et qui longe le Konde-Longé, et celle qui, suivant la vallée de la Luvima, passe par le village Kalonga, puissant chef Bolomoto. Je me décide pour la seconde, puisqu'elle constitue un itinéraire qu'aucun Européen n'a encore parcouru.

Obliquant vers l'Ouest, nous nous enfonçons dans la vaste plaine, en tournant le dos aux monts Konde-Longé et arrivons, après trois heures de marche, à la Luvima, belle rivière au courant rapide. Dans la verdure de ses rives sont cachés les petits villages de Mulomba, qu'il faut un œil exercé pour découvrir, enfouis comme ils le sont, sous de grands arbres et un fouillis presque impénétrable de lianes.

Pendant que nous plantons nos tentes, nous nous apercevons tout à coup que quelques jeunes élaïs poussent dans les environs du camp, et cette découverte met en joie la caravane.

Mes hommes rêvent déjà de grandes calebasses d'huile et de beaux fruits tricolores ; ils s'ornent, qui la tête, qui le cou, qui le poignet, des larges feuilles du jeune palmier.

La vallée de la Luvima est une des plus fertiles que nous

ayons vues. Elle est extraordinairement riche en bananes et partout s'étendent de beaux champs de culture. C'est en traversant de magnifiques végétations que nous arrivons au gros village de Kalonga. Nous y sommes bien reçus. Le chef, personnage important, absolument indépendant, en relations d'affaires avec les Bayekes et les Arabes du Luapala, à qui il vend son ivoire, nous donne des vivres de toute espèce, fait acte de soumission à l'État et déclare vouloir nous bien traiter afin que, ultérieurement, d'autres blancs viennent lui rendre visite. Il possède quelques fusils à pierre et à piston provenant, les uns de la côte occidentale, les autres de la zone arabe. Mais la plupart de ses sujets sont armés de lances et de flèches empoisonnées.

Munis de nouveaux guides, nous nous remettons en route le 24 juillet, au matin. Nous voyons à notre droite, par échappées, la large et fertile plaine de la Luvima, bordée à l'Est par la haute chaîne des Konde-Longé. A notre gauche, à vingt ou vingt-cinq kilomètres, apparaissent les monts Kafongilo, qui ne sont sans doute que les premiers contreforts des Kibalas. C'est dans ces montagnes que, contrairement à la carte de Justus Perthes, la Luvima prend sa source. La largeur totale de la vallée est, semble-t-il, de soixante à soixante-dix kilomètres.

Après avoir traversé la Luvima, qui forme des rapides, puis toute une série de petits cours d'eau qui vont la grossir, nous nous rapprochons de nouveau du Konde-Longé et rejoignons le chemin suivi par Stairs. La chaîne est à présent coupée de nombreuses échancrures, où débouchent les rivières qui se forment sur ses hauts plateaux. Puis, son aspect se modifie encore. Elle se fractionne en une série de collines séparées par d'étroites et profondes vallées.

Pénétrant dans un large col, nous arrivons bientôt au bord de la Kaza, sous-affluent de la Luvima. Ce col s'élargit progres-

sivement et devient une large vallée, bordée de hautes montagnes.

Au loin, nous distinguons quelques huttes et, en vedette sur de hautes termitières, des indigènes. A notre vue ils déguerpissent immédiatement pour aller, sans doute, donner l'alarme au village de Zera, où nous devons camper. Mais les naturels de ce pays ne craignent pas les blancs et dès qu'ils apprennent que ce n'est pas à une bande d'Arabes qu'ils ont affaire, ils se rassurent complètement.

Chose inouïe, mes hommes dédaignent à présent la farine de sorgho que je leur fais distribuer ; ils ont tous des vivres à profusion. Aussi quel contraste avec les mois précédents ! Dès le lever du jour, on les entend chanter et plaisanter. Le soir, les tentes se dressent au bruit de mille quolibets et de rires inextinguibles. Souvent même le clairon, sonnant la retraite, vient interrompre les exercices d'un chanteur dont les refrains, repris en chœur, sont souvent soulignés d'interminables battements de mains, ou d'un danseur dont les contorsions mettent toute la troupe en gaîté.

Laissant à notre gauche le Luambaji, nous avançons dans un pays légèrement accidenté et passons, sans nous en apercevoir, la ligne de partage des eaux du Lualaba et du Luapala. Bientôt nous sommes au bord du Lubule, afluent du Luapala. C'est une rivière au courant rapide, large de vingt-deux mètres et bordée de superbes bambous. Sa vallée est limitée à l'Est par les monts Lubuji, que nous côtoyons. Longeant ensuite les monts Kamatengo, fracturés d'un certain nombre de brèches par où s'écoulent des tributaires du Lubule, nous voyons la fertile vallée de ce dernier se creuser et s'accentuer davantage.

Nous arrivons ainsi, le 29 juillet, au village de Kivambula, dont le chef s'empresse de nous apporter une chèvre et des patates douces. Notre présence semble l'inquiéter et c'est

en tremblant de tous ses membres qu'il me remet son cadeau. Sans aucun doute, il a quelque méfait sur la conscience. Cependant il est loquace : le drapeau bleu étoilé d'or, dit-il, que lui a donné Stairs et qui flotte sur son village, lui cause bien des soucis. Simbi l'aurait à plusieurs reprises menacé de lui faire la guerre, s'il continuait à l'arborer. Aussi, je le soupçonne de ne le hisser que lorsque l'approche des blancs lui est signalée et de le retirer immédiatement après leur départ.

Je le rassure assez aisément et, ses craintes dissipées, il se montre enfin sous son vrai jour. En relations avec Kafinda, Arabe établi sur le Luapala, il opère, de concert avec lui, des razzias chez les Balubas.

Mais lorsque je le préviens, que le jour où Kafinda saura se passer de son concours, il le jettera par-dessus bord et viendra dans son village prendre ce qu'il a, en un mot, que l'ami et l'allié d'aujourd'hui sera l'ennemi de demain, il devient pensif et il me quitte, en réfléchissant à la duplicité bien connue des Arabes.

Précédés de guides qui doivent nous conduire à Muepo, où se trouve un poste arabe appartenant à Kafinda, nous passons le Lubule et longeons pendant quelque temps ses rives marécageuses et recouvertes de papyrus. Puis, traversant une plaine giboyeuse, nous suivons le pied du Konde-Longé, qui prend ici le nom de Moiza-Vana.

Après quelques heures de marche, nous voyons s'avancer à notre rencontre une vingtaine d'hommes sans armes, ayant à leur tête un métis muni d'un Winchester. C'est le chef du poste de Muepo, qui vient nous souhaiter la bienvenue. Il me conduit lui-même à son tembe et s'empresse de me montrer un billet que lui a laissé Stairs et dans lequel celui-ci, le recommandant aux voyageurs, assure qu'il lui a fait bon accueil.

Le chef est un jeune métis au type parfaitement arabe : figure anguleuse, long nez droit, cheveux lisses. Venu très jeune à la côte, il a pris les habitudes des indigènes au milieu desquels il vit depuis longtemps, mais il en diffère par la tournure de son intelligence.

Le soir, tandis que nous sommes à table, il vient, en grand mystère, m'apporter une peau de lion soigneusement roulée. Un peu intrigué, je la déplie dès qu'il a repris le chemin de ses pénates. C'est une vieille peau usée, rapée, trouée en de nombreux endroits. Le fourbe s'imaginait sans doute que je n'aurais eu la curiosité d'examiner son cadeau que dans quelques jours, loin de chez lui. Il se réjouissait déjà, sans doute, du bon tour qu'il croyait m'avoir joué.

Aussi le lendemain, lorsqu'il se présente avec les guides qu'il m'a promis, je le prie de s'asseoir sur sa peau de lion. En constatant que sa supercherie est découverte, il fait la grimace et sa mine s'allonge. Cependant, il reçoit poliment le très modique cadeau que je lui destinais et nous nous quittons, je crois, bons amis, mais je lui laisse la peau de lion.

Comme nous suivons la lisière d'un bois aux arbres clairsemés, nous voyons de nombreux troupeaux d'antilopes et de zèbres se livrer dans la plaine à leurs habituelles évolutions. Néanmoins, ce paysage rappelle étonnamment une fin d'automne de nos pays ; les feuilles des arbres jonchent le sol et, parfois, le vent les soulève en petits tourbillons.

Après avoir traversé deux affluents du Lubule, nous prenons une direction Sud-Est et atteignons la muraille des Konde-Longé, que, cette fois, nous escaladons. Elle se dresse presque à pic. L'ascension, qui ne nous prend qu'une vingtaine de minutes, nous fatigue outre mesure et nous couvre de sueur. Les plateaux des Konde-Longé rappellent, par leur aspect, les plaines que nous venons de parcourir. Cependant, nous y remarquons maintes différences, notamment comme

sur les monts Muta, un grand nombre de conifères. Chose curieuse, tous les arbres sont ici couverts de feuilles du plus beau vert.

Une demi-heure de marche nous mène à un ancien camp de Stairs. Une caravane d'indigènes y est rassemblée et s'y repose. Mais à peine nous a-t-elle aperçus qu'elle est prise d'une indescriptible panique. Les naturels prennent la fuite et courent se cacher dans les bois, en abandonnant leurs charges de sorgho et de maïs enserrés dans des sacs en écorce d'arbre. Ce n'est qu'après bien des instances de notre part qu'ils reviennent, tout tremblants, s'accroupir près de leurs feux.

La soif nous faisant hâter le pas, nous arrivons rapidement au Lubule, affluent de la Luapula, puis au Morenfue, affluent du lac Moero. Nous ne sommes plus qu'à une minime distance du lac, et le terrain s'incline sensiblement. Nous suivons un éperon des Konde-Longé, qui pousse sa pointe vers le Nord-Est et des deux côtés duquel s'ouvrent les vallées profondes du Kizinfi et du Kilabopo. Cet éperon finit brusquement. Avant de commencer la descente à pic du versant oriental de la chaîne, nous contemplons durant quelques minutes le paysage pittoresque qui se déroule devant nous ; un fouillis de collines boisées, entrecoupées de profonds ravins, borde les deux rivières et donne au paysage un aspect profondément convulsé.

Au fond de la vallée s'étend le petit village de Kabuyu, dont les habitants nous ont certainement pris pour une bande d'Arabes. Tandis que nous descendons péniblement la pente abrupte de la montagne, ils poussent de terribles cris de guerre, qui nous remplissent les oreilles. Mais je dépêche en avant un de mes guides, avec mission de calmer l'ardeur belliqueuse de ces Bolomotos. Il y réussit sans peine. Lorsque nous pénétrons dans le village, les guerriers, armés de pied en cap, semblent assez rassurés et ne profèrent aucune menace.

Bien plus, leurs femmes, qui s'étaient tout d'abord enfuies, reviennent vendre des vivres à nos hommes.

Nous arrivons au lac Moero le lendemain, 3 août. Ce lac, bordé à l'Ouest par la forte chaîne des Konde-Longé, étend ses eaux du côté anglais, c'est-à-dire à l'Est, sur une rive très basse, herbeuse et boueuse.

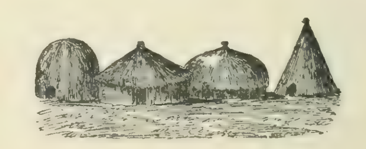
Nous longeons la rive septentrionale du Moero, sur quelques kilomètres, avant d'arriver à la Luvua (aussi nommée Luapala), qui sort de ce lac, pour former une série de rapides qui obstruent son cours sur une longue distance, paraît-il, dans une direction Nord-Nord-Ouest.

Le Luapula a l'allure d'un fleuve déjà important.

Nous prenons son débit parce que nous sommes à la même latitude que se trouve le confluent du Lovoï où nous avons traversé le Lualaba et où nous avions pris le débit d'eau de ce fleuve. *Celui du Luapula ou Luvua est notablement supérieur à celui du Lualaba, pris tous deux dans la même saison.*

Grâce aux bons offices du chef de Mpueto, la traversée se fait sans incident à quelques kilomètres au Nord du lac.

Cinq jours après nous reprenons notre marche vers le Nord dans la direction de Beaudouinville. Nous arrivons au lac Tanganika, le 20 août, quarante jours après notre départ du poste de Lofoï, dont trente-cinq jours de marche. En somme, cette partie du voyage n'a été marquée par aucun incident sérieux. Elle a été passable au point de vue vivres. Nos hommes n'ont pas encore pu se refaire complètement des privations endurées il y a quelques mois. Il leur a été cependant aisé de se sustenter à peu près suffisamment.



CHAPITRE XXIII

Séjour au Lac Tanganika

(Du 19 août au 6 octobre 1892.)

Sommaire : Cordiale réception du capitaine Joubert. — Notre joie de revoir du pain. — La mission de Baudouinville. — Chaleureux accueil des Pères Blancs. — Au secours du commandant Jacques. — Le poste d'Albertville. — Attaque inefficace du camp arabe. — Reconnaissance de l'embouchure de la Lukuga. — Retour à Baudouinville. — Départ vers le Nord. — La mission de Mpala. — Correspondance avec le commandant Jacques.

Il était quatre heures du soir, le 19 août 1892, lorsque nous atteignîmes les hauteurs dominant le lac Tanganika.

Je ne voulais pas arriver chez les missionnaires ou chez le capitaine Joubert sans les avoir prévenus.

Je retardai donc jusqu'au lendemain matin notre descente et je fis établir le camp sur un plateau tout parsemé d'arbres rabougris, non loin d'une petite rivière se jetant dans le lac.

Je remis à un sergent, qu'accompagnèrent le guide et deux soldats, une lettre à l'adresse du capitaine Joubert ou du chef de la mission, pour les informer de notre visite du lendemain.

Il était six heures et demie.

Nous allions nous mettre à table, lorsque nos envoyés revinrent porteurs d'une lettre du capitaine Joubert, nous congratulant et nous offrant la plus large hospitalité. Cette lettre nous fit certainement grand plaisir. Mais ce qui nous combla de joie, ce fut la vue de quatre pains et d'un petit flacon d'alcool d'ananas, envoi du capitaine.

Ce brave capitaine ! S'il avait été présent, je crois que nous l'eussions embrassé de bien bon cœur !

Comme de véritables enfants, nous nous mîmes à soupeser les pains, et je fis mine, au milieu des protestations amusantes de mes compagnons, de m'octroyer la part du lion, c'est-à-dire le plus gros. Quant à l'alcool, il fut réparti en quatre parts égales au moyen d'une éprouvette retirée immédiatement de la caisse de pharmacie.

Inutile de dire que ce matabiche, quoique peu conséquent, fut humé dévotement et le repas qui le suivit rendu exquis par le pain savoureux qui fit nos délices. Ce fut pour nous un véritable dîner de Lucullus.

Il y avait plus de deux ans que nous étions privés de pain. Il y eut d'abord un contact timide, puis de fortes bouchées, ensuite, au fur et à mesure que le pain diminuait, des petits morceaux qui se suivaient rapidement, puis plus doucement, comme si nous éprouvions le regret de le voir disparaître si vite.

Ce soir-là, le dîner fut réellement gai ; il n'y manqua ni les bons mots ni les rires sonores.

Une discussion s'engagea bientôt pour savoir d'où venait la farine qui avait servi à confectionner ce pain délicieux. Sa couleur un peu grise indiquait la présence du son ; le goût de gluten me fit opiner pour du pain fait avec du grain récolté à la mission même. Mes compagnons furent d'avis qu'il était impossible que ce ne fut pas du pain provenant de farine d'Europe, étant données sa saveur et sa belle apparence.

De là à parler des terrains propres à la culture du blé, il n'y eut qu'un pas, et la discussion se continuait en s'écartant toujours, de plus en plus, de son origine. Elle revint, contrairement cette fois à l'habitude, à son premier objet, c'est-à-dire au pain dont nous conservions encore un bon goût et dont nous avions l'espoir de revoir, le lendemain et encore les jours suivants, la belle croute dorée et l'aspect alléchant.

Le lendemain matin, dès l'aube, notre caravane descendit les

nombreux contreforts de la haute chaîne de montagnes bordant la rive occidentale du lac Tanganika, dont les eaux s'étendent devant nous à perte de vue.

Après une heure et demie de marche, nous distinguâmes à nos pieds les toits de la mission des Pères blancs.

Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètres des premières habitations, que nous vîmes s'avancer le capitaine Joubert et deux missionnaires, les Pères Roelens et De Berg, qui nous souhaitèrent la bienvenue en termes cordiaux et avec une émotion franche qui venait du cœur.

Le capitaine Joubert est un homme de taille moyenne, sec, nerveux, poils noirs, portant toute la barbe, qu'il laisse assez courte. Sa physionomie est sympathique. Ses yeux noirs ont le regard franc et loyal.

Il est inutile de faire la biographie de cet homme remarquable dont le courage et la ténacité énergique, joints à une grande bonté, ont rendu tant de services aux missions établies sur le Tanganika. Sa biographie est connue de tous. C'est celle d'un chrétien des temps passés, qui unit à une foi sublime les plus belles qualités de l'homme.

Le Père Roelens, grand, sec, mais vigoureux Flamand, nous offre l'hospitalité avec une cordialité véritablement bon enfant. C'est le supérieur de la mission de Baudouinville. Il fait partie de la pléiade de missionnaires catholiques de toutes nationalités qui sont venus, dans cette terre lointaine, évangéliser les races primitives qui l'habitent.

Il est secondé dans sa noble tâche par le Père Herlot, dont nous faisons connaissance à l'arrivée à la mission .

Le Père de Berg est de passage ici. Il appartient à la mission de Mpala, où j'espère me rendre dans quelques jours, et qui est située sur la même rive du Tanganika, à quelques jours de marche vers le Nord.

Je fis établir mon camp dans une large et courte vallée

creusée entre deux contreforts, non loin de la maison du capitaine Joubert et en contre-bas de la mission. Lorsque nos tentes furent dressées, après avoir fait un bout de toilette, nous nous rendîmes à l'aimable invitation du Père Roelens qui nous attendait à déjeuner.

Les braves Pères avaient mis, si je puis dire, toutes voiles dehors pour nous recevoir. Une nappe d'une éblouissante blancheur recouvrait une longue et large table, toute chargée des ustensiles nécessaires pour huit convives. Malgré nous, un sourire béat vint sur nos lèvres, lorsque nous aperçûmes quelques-uns de ces bons pains de la veille, à côté de bouteilles d'un vin qui nous semblait déjà exquis et dont nous n'avions plus souvenance depuis de bien longs mois.

Quand le Père Roelens nous offrit comme apéritif un verre d'excellent Porto, nous nous crûmes transportés dans un véritable paradis, où tous les biens de la terre semblaient s'offrir à nous. Rarement, dans ma vie, j'éprouvai un semblable bien-être, lorsque, ventre à table, nous nous mîmes à savourer les plats abondants, et combien succulents, qui défilaient devant nous.

Les Pères s'étaient véritablement saignés à blanc pour nous offrir ce que leurs provisions avaient de meilleur et ils avaient, en notre honneur, enfreint leur frugalité habituelle.

Etant en communication fréquente, sinon régulière, avec l'Europe, par la voie de Chindé, ils connaissaient le départ, en 1890, de mon expédition et ils étaient au courant de toutes les craintes qu'on éprouvait en Belgique sur notre sort. Du reste, l'aspect décharné des hommes de notre caravane et notre mine efflanquée suffisaient à leur montrer les souffrances, les fatigues et les privations que nous avions subies depuis plus de deux ans.

Les bons Pères semblaient vouloir nous les faire oublier par la multiplicité et la saveur des plats de leur table hospi-

talière. La touchante et délicate attention avec laquelle ils s'empressaient de nous servir eux-mêmes, semblant ne pas voir l'énormité de nos appétits, nous fit garder un souvenir ému de cette journée et une reconnaissance profonde qui, aujourd'hui, à vingt-neuf ans de distance, nous est toujours restée vivace.

Une coupe de champagne et un café délicieux clôturèrent ce repas, pour nous digne des dieux.

Le brave Père Roelens ne permit au capitaine Joubert d'aborder des sujets sérieux que lorsque mes compagnons et moi, après quelques refus peut-être pas très catégoriques, et pour cause, nous lui eûmes promis de venir, pendant tout le temps de notre séjour à Baudouinville, partager avec lui le repas de midi et celui du soir.

Il est vrai de dire, si toutefois nous avons besoin d'excuser notre sans-gêne, que depuis longtemps nous n'avions plus ni beurre, ni farine, ni vin, ni épices, ni condiments d'aucune espèce, ni café, ni thé, ni sucre ; que nous étions, en un mot, dans la pénurie de vivres la plus complète qu'il soit possible d'imaginer.

Tout en dégustant le délicieux café qui nous fut servi par des petits boys bien stylés et bien proprets, le capitaine Joubert nous conta les différentes péripéties de la guerre que les Arabes semblaient avoir déclarée aux blancs habitant les bords du Tanganika.

Nous apprîmes avec surprise la formation de la Société Antiesclavagiste, et avec joie la présence de notre ami le commandant Jacques, chef de mission de la dite Société, qui avait établi son camp entre Mpala et la Lukuga.

Joubert nous rapporta les différents combats que Jacques avait eus à soutenir contre les Arabes ou Arabisés établis de l'autre côté de cette rivière, et la mort d'un de ses adjoints, le jeune et brave Vrithoff, tué à l'assaut d'un boma arabe.

Joubert me montra la lettre de Jacques, reçue le jour même, par laquelle il demandait des secours immédiats. Sans hésitation je mis ma troupe, mes compagnons et moi-même à la disposition du capitaine Joubert et lui laissai même le soin de désigner le nombre de mes hommes qui devaient nous accompagner, lui demandant seulement pour ceux-ci un repos de deux jours.

Ce fut avec un véritable enthousiasme que le capitaine Joubert me remercia et, comme les pères en firent tout autant, nous ne sûmes bientôt plus qui de nous étaient les obligés des autres.

Mon objectif, en arrivant au Tanganika, était de me rendre à Nyangwe, après avoir reconnu le cours de la Lukuga et cherché à résoudre le fameux problème de ce cours d'eau, sur le compte duquel le grand explorateur Stanley et le voyageur Cameron étaient d'avis diamétralement opposé.

Cette guerre renversait tous mes projets, car, ayant dû être commencée au Nord par l'expédition Van Kerkhoven, qui nous avait précédés de quelques mois au Congo, et étant déclarée ici au Sud, il était presque certain qu'à l'heure actuelle toute la partie occupée par les Arabes, entre l'Ubanghi et le Tanganika, en passant par les Stanley-Falls, Nyangwe et Kassongo, devait être en ébullition. Cependant, ici on ignorait tout sur ces points.

J'en pris vite mon parti et décidai de me laisser guider par les circonstances.

De retour au camp, je fis rassembler mes soldats et demandai des volontaires pour aller au secours du commandant Jacques.

Le capitaine Joubert ne m'avait demandé que vingt hommes, nombre que je trouvai insuffisant. Je lui dis que je pouvais mettre à sa disposition une soixantaine d'excellents soldats rompus au feu et à la fatigue.

Il eut peut-être tort de ne pas les accepter, mais il avait probablement très grande confiance dans ses auxiliaires, et il n'envisagea, d'après ce qu'il me dit, d'un côté, que l'économie de vivres qui devait en résulter pour les provisions assez restreintes de Jacques, et, d'un autre côté, la présence d'un plus grand nombre de blancs qui devait, croyait-il, encourager sa troupe et celle de Jacques.

A ma demande de vingt volontaires, soixante-quinze soldats se présentèrent. J'en éliminai une vingtaine, et l'on tira au sort les vingt soldats qui devaient nous accompagner.

Quant à mes compagnons, voici ce qui fut décidé :

Diderrich m'avait, le premier, instamment prié de le laisser m'accompagner, m'affirmant que Jacques était un de ses amis d'enfance et qu'il serait heureux de pouvoir lui venir en aide. J'acquiescai à sa demande toute légitime.

Cassart me rappela fort à propos la promesse que je lui avais faite, après le sac que nous avions été obligés de faire du grand village Lubondo. Il m'avait dit que, n'ayant assisté encore à aucun combat sérieux, il me serait reconnaissant de lui permettre de recevoir le baptême du feu. Je n'avais pu lui refuser cette satisfaction et j'avais promis. Cassart fut donc désigné également pour venir avec nous.

Briart resta chargé, en notre absence, de la surveillance du camp et de toute notre troupe. Cela s'arrangeait d'autant mieux qu'il y avait pas mal d'éclopés et quelques malades à soigner.

D'autre part, le séjour du docteur à la mission ne pouvait être qu'agréable au Père Roelens, attendu que les quatre cinquièmes de son personnel étaient inutilisables par suite du grand nombre de chiques (puces pénétrantes) qui avaient fait un peu auparavant leur apparition au Tanganika. Cette vermine ravageait littéralement les pieds des indigènes, dont la plupart, peu au courant de la nécessité d'extraire immé-

diatement ces chiques, avaient de véritables plaies qui les rendaient tout à fait impotents.

Avant de quitter Baudouinville pour nous rendre à Albertville, résidence du commandant Jacques, je fis, sur la prière instante de mes hommes, d'importants achats de marchandises aux missionnaires et les distribuai en avance à mes hommes.

Ceux-ci trouvèrent à Baudouinville des vivres en abondance. Ce fut une véritable hécatombe de poules, chèvres, moutons, porcs, etc., que se payèrent nos hommes. Ils firent bombance.

Le 25 août, jour fixé pour notre départ, deux grands canots, mesurant quinze à seize mètres de long sur deux mètres à deux mètres cinquante centimètres de large et creusés chacun dans un gigantesque tronc d'arbre, furent chargés, dès l'aube, d'hommes et de provisions.

Il était huit heures du matin lorsque nous quittâmes la rive, salués par les vivats des missionnaires et de tout leur monde. Une brise fraîche soufflait du Sud, ce qui nous permit de hisser deux grandes voiles latines et de remiser les avirons.

A la première pointe rocheuse que nous dépassons, Baudouinville a disparu derrière nous, et les premières embardées commencent, ce qui met en gaîté tout l'équipage.

Les eaux du lac, d'un vert sombre, s'élèvent en petites vagues sous la pression de la brise, qui devient de plus en plus forte.

Joubert et moi, nous occupons l'arrière du plus grand canot. Diderrich et Cassart ont pris place à l'avant, dans la même embarcation. Entre nous se trouvent cinquante à soixante hommes, aujourd'hui mariniers, demain soldats.

Peu à peu les vagues du Tanganika deviennent plus longues, et notre embarcation commence un léger tangage qui va s'accentuant, à tel point que l'on se croirait en mer.

Diderrich et Cassart, se croyant peut-être sur la route du

retour vers la patrie, sont pris d'un mal qui ressemble étonnamment au mal de mer. Bientôt l'illusion n'est plus possible pour eux et ils offrent généreusement aux poissons du lac leur déjeuner du matin. Rarement on a compassion de ce mal. Cette fois encore, Joubert et moi hélons impitoyablement nos compagnons et leur offrons de superbes et succulentes bananes que nous nous mettons à dévorer sous leurs yeux.

Nos canots filent rapidement. Malgré un soleil de feu dont la réverbération sur les eaux du lac est fort gênante, la traversée se poursuit agréablement, la température étant considérablement rafraîchie par la forte brise qui gonfle nos voiles.

Nous côtoyons à un kilomètre de distance la rive montagneuse et accidentée du lac, qui se présente presque toujours en falaises rocheuses à pic. Cà et là, des coupures esquissent d'étroites et profondes vallées où coule l'un ou l'autre des nombreux affluents du lac. Rarement les montagnes s'éloignent pour faire place à une petite plaine sablonneuse et herbeuse, pâturage nocturne des hippopotames.

Ce n'est qu'à onze heures du soir que nous arrivons à la mission de Mpala dont les habitants, malgré le brusque réveil que nous leur occasionnons, nous font le plus charmant accueil. Son supérieur, le Père Guillemet, appartenant également à la mission des Pères blancs d'Alger, nous reçoit avec la bonhomie un peu brusque du missionnaire-soldat.

Nous reprenons notre marche en canot le lendemain matin. La brise souffle toute la journée. Mais, au moment du coucher du soleil, elle diminue et finit par tomber, forçant ainsi nos hommes à carguer les voiles et à prendre leurs avirons.

Il fait nuit depuis une heure, lorsque le capitaine Joubert croit reconnaître, dans la silhouette des montagnes découpant leurs masses sombres sur le ciel, l'endroit où doit s'élever le poste du commandant Jacques.

Les patrons reçoivent l'ordre de se diriger vers la rive,

mais bientôt plusieurs bas-fonds sont signalés, ce qui occasionne un moment d'arrêt. Il y a à peine un mètre d'eau, et nous sommes encore éloignés de plusieurs centaines de mètres des bords.

Je demande au capitaine Joubert s'il connaît l'emplacement du village fortifié des Arabes, car il ne s'agit pas de débarquer en tel endroit. Une panique est vite jetée dans une troupe qui débarque sans méfiance et généralement en grand désordre, par une nuit noire, dans un site inconnu.

Le capitaine Joubert me répond qu'il ne connaît pas exactement l'emplacement du camp arabe, qu'il le sait seulement situé au Sud et à quelques kilomètres de celui de Jacques. Il cherche à reconnaître ce dernier emplacement, mais la nuit est très obscure, et aucun feu, ni lumière, n'indique le camp fortifié de Jacques, ni le camp fortifié des Arabes. Nul bruit ne s'élève de la rive. Un calme presque sinistre s'étend sur tout ce qui nous entoure.

Je fais remarquer au capitaine qu'ayant certainement été, au coucher du soleil, aperçus à l'horizon du lac par les deux camps, l'un et l'autre doivent être sur leurs gardes. Il faut absolument que nous sachions avec certitude, afin d'éviter toute surprise de la part de l'ennemi, l'endroit où nous devons débarquer.

Le capitaine Joubert hésite. Il ne peut pas affirmer que nous soyons en face de l'un ou l'autre camp. Perplexe, il ne répond pas, scrutant la nuit sombre, pour distinguer un point de repère quelconque. A la fin, je lui dis qu'en opérant le débarquement en bon ordre et en prenant toutes nos précautions nous pourrions, sinon éviter un conflit, tout au moins éviter une surprise.

Le capitaine, debout à l'arrière du canot, les yeux fixés du côté de la rive, me répond qu'il faut absolument éviter un conflit en ce moment, attendu que les Arabes sont trois ou

quatre fois plus forts que nous, et que nous devons tâcher d'arriver chez Jacques sans coup férir. Mais il ne donne l'ordre ni d'avancer, ni de reculer, ni d'aborder.

Quelques minutes s'écoulent ainsi. Enfin, impatienté, l'incertitude ayant toujours eu le don de m'agacer profondément, et voyant que Joubert ne parvient pas à reconnaître le terrain, je donne l'ordre à mes deux clairons de sonner d'une façon vibrante le « rassemblement », disant en même temps à Joubert que, si nous sommes véritablement devant Albertville, les officiers belges, commandant la garnison du fortin, reconnaîtront immédiatement nos sonneries, sauront, par conséquent, que du secours leur arrive, qu'ils s'efforceront sur-le-champ à se mettre en communication avec nous. Si, au contraire, rien ne répond, c'est qu'il s'est trompé, en croyant reconnaître les environs du poste de Jacques. Quant aux Arabes, ne sachant pas à quelle force ils auront à faire, ma conviction est qu'ils se tiendront tranquilles.

En effet, la sonnerie n'était pas encore terminée que des lignes de feu s'agitaient sur un point à demi-hauteur des montagnes, et bientôt la même sonnerie répondit à la nôtre. C'était Jacques qui, comme je l'avais pensé, avait reconnu des amis.

Nos canots, avançant doucement, se dirigeaient vers les feux qui descendaient des hauteurs sur la rive. Peu d'instants après, ils s'échouaient sur le sable, à une distance de quatre-vingts mètres du rivage, où nous vîmes des ombres nombreuses agiter des falots et venir à notre rencontre.

Le commandant Jacques, porté par deux de ses hommes, fut le premier qui sauta dans notre canot.

Une reconnaissance véritablement touchante se fit entre tous ces Européens, animés les uns et les autres, dans ces instants critiques, d'une fraternelle amitié, et nous nous embrassâmes cordialement.

Jacques était exubérant de joie.

Trois quarts d'heure après, nous étions tous réunis dans la salle à manger du poste d'Alberville, situé au sommet d'un mamelon aux flancs escarpés et admirablement choisi comme point de défense. Une partie de la nuit se passa à discuter le plan de campagne, et l'on se mit d'accord pour commencer l'attaque le plus tôt possible, c'est-à-dire le surlendemain, au lever du jour.

La journée suivante se passa en inspection d'armes, distribution de munitions, formation des différents groupes qui devaient attaquer les endroits choisis, à des moments donnés.

On avait commencé par diviser toute notre troupe, qui se composait d'environ quatre cent cinquante hommes, en trois groupes commandés par Jacques, Joubert et moi.

Des quatre adjoints, trois devaient nous accompagner ; le quatrième devait rester au fort en cas d'attaque, peu probable du reste, des Arabes.

Les deux adjoints de Jacques, voulant se venger de quelques échecs antérieurs, prétendaient mordicus aller au feu.

Diderrich, qui avait embrassé la cause antiesclavagiste, avec la foi profonde qui le caractérise, était animé d'un zèle de croisé et serait certainement tombé malade de dépit, si je lui avais commandé de rester à la garde du fort.

Ce fut donc encore Cassart qui sembla désigné pour cette tâche obscure. Mais, au moment où tout cela se discutait, Cassart me regarda avec des yeux qui semblaient me faire un si éloquent reproche, que, faisant connaître à Jacques et à Joubert la promesse que je lui avais faite, je déclinai le plaisir de commander le contingent désigné.

Cette décision de ma part changea forcément le plan de l'attaque. Il fut convenu que la troupe serait divisée seulement en deux corps, commandés par Jacques et Joubert, ayant sous leurs ordres, l'un, ses deux adjoints, les sous-lieutenants Renier et Docquier, et l'autre, Diderrich et Cassart.



A Beaudouinville (Tanganika). — Au secours du commandant A. Jacques (1892).

Commandant Jacques — De Doncquier

F. Cassart — Commandant Joubert — A. Delcommune — N. Diderrich

Quant à moi, je me réservais, avec quelques bons tireurs, la facile tâche de la défense du fort. Cassart me remercia chaleureusement. Il exultait.

Le même jour, Jacques envoya une reconnaissance commandée par Joubert. Celui-ci était chargé d'aller étudier les environs du camp ennemi, dont il ignorait le terrain.

A son retour, il nous apprit que le village arabe était très bien fortifié et que le nyampara qui le commandait avait pris l'excellente précaution de déblayer les abords de son camp retranché, de façon à laisser libre de tout obstacle un champ de tir de plus de quatre-vingts mètres de rayon.

Du poste de Jacques, établi en nid d'aigle, dont un des côtés était seul accessible, on voyait distinctement le camp arabe et même ses retranchements. Il paraissait, à première vue, facile à enlever d'assaut.

Le lendemain, 27 août, bien avant l'aube et malgré l'ordre formel donné aux hommes de faire le moins de bruit possible, une rumeur sourde, confuse, s'élevait des murs d'Albertville.

Bientôt les troupes se formaient et, peu de temps après, disparaissaient dans les lueurs naissantes du jour.

Un calme complet régnait dans les deux camps.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure que la troupe avait quitté le fort, qu'une fusillade nourrie se fit entendre tout à coup. La fusillade du camp arabe y répondit immédiatement.

Du haut de mon observatoire, je cherche, au moyen de jumelles à me rendre compte de l'allure générale de l'attaque. De temps en temps, on aperçoit quelques masses sombres, sortant des fourrés, s'élancer à l'assaut. Mais elles reviennent bientôt se remettre à l'abri, non sans avoir probablement laissé quelques-uns des nôtres sur le terrain. Malgré moi, je n'avais qu'une médiocre confiance dans la troupe de Jacques et surtout dans les auxiliaires de Joubert, dont beaucoup voyaient le feu pour la première fois.

A ces allées et venues, on aurait cru à des escarmouches indigènes. Aucun des assauts que je vis de loin n'avait cette impulsion et cette puissance d'attaque qui caractérisent les troupes bien formées et habituées au combat.

Les gens de Jacques et de Joubert sont, pour la plupart, des indigènes du pays et n'ont rien du soldat. Le reste sont des Zanzibarites de la côte. Ils sont incapables de faire l'assaut d'une place bien défendue et craignent le feu de l'ennemi.

Il était cinq heures et demie du soir, le siège durait depuis l'aube, mais l'ennemi, acculé derrière les fortifications, souffrait énormément de la soif ; les pavillons arabes, rouge et blanc, avaient déjà été enlevés du boma et tout indiquait que les défenseurs s'apprêtaient à abandonner la place, lorsqu'une panique presque générale, causée par la blessure d'un Nyampara et par l'apparition subite de cinq ou six Wuangwanas, qui sortaient pour s'enfuir, se mit dans la troupe de Joubert et de Jacques ; et tous leurs gens, malgré les rappels et les menaces de leurs chefs, s'enfuirent comme une bande de moineaux. L'ennemi, absolument ahuri, craignant une ruse quelconque, ne se mit pas à la poursuite des fuyards, mais il rentra dans son boma, au lieu de déguerpir comme c'était son intention première. Si les gens des Européens avaient tenu un quart d'heure de plus, la place était abandonnée par l'ennemi et aux mains des nôtres.

Cet échec est décourageant pour Jacques, qui ne saurait plus avoir confiance dans les couards indigènes qu'il est obligé d'employer. C'est une affaire à recommencer. Il n'y a que l'artillerie capable de déloger l'ennemi, qui continue à se fortifier de plus en plus. Plus de seize mille cartouches ont été brûlées le jour de l'assaut, et le manque de munitions oblige le capitaine Jacques à laisser, pour le moment, les Arabes en repos. Ceux-ci le laisseront-ils tranquille? C'est peu probable.

Une grande partie de la nuit qui suivit ce combat fut employée, par nous, à soigner les blessés et à extraire les balles qui les avaient frappés.

Nous essayons même d'extraire celle du Nyampara de Jacques, dont la blessure avait causé la débandade de sa troupe.

Elle était logée dans le bas-ventre. Cet homme mourut dans la même nuit.

Un de mes sergents, le nommé Brahma, avait reçu également une blessure de brave. Une balle lui était entrée dans la bouche, perforant le bas de la langue et se logeant sous la nuque. Il revint, sans aide, du lieu du combat et, quand il se présenta devant moi, comme il tenait la bouche fermée, j'aurais juré qu'il était indemne. Ce ne fut que lorsqu'il voulut parler que je m'aperçus qu'il avait la bouche pleine de sang. Il ne pouvait, du reste, faire entendre que des sons inarticulés. Il fut soigné le mieux possible. Mais ce que je craignais arriva. Il mourut, étouffé par un caillot de sang, quarante-huit heures après.

C'était un de mes meilleurs soldats. Homme d'une quarantaine d'années, d'une taille gigantesque, d'un courage froid, mais résolu, il était superbe d'allure, lorsqu'il commandait son peloton. Cette mort fut une véritable perte pour mon expédition.

Sur vingt de mes hommes, j'en eus sept tués et deux blessés. Tous s'étaient très bien conduits, d'après Jacques et Joubert, et si ceux-ci avaient eu cent hommes pareils, le boma arabe eût été enlevé en moins d'une heure.

Une nouvelle attaque du village ennemi n'était pas possible pour le moment, faute de munitions et de confiance suffisante dans la troupe.

La consommation de cartouches pendant ce combat, qui n'eut pas de suites, fut, comme on l'a vu, énorme, et elle

décida Jacques à attendre des temps meilleurs avant de reprendre la campagne.

Nous n'avions plus rien à faire à Albertville. Notre présence était inutile. Elle constituait plutôt une charge pour Jacques, dont le ravitaillement en vivres était assez difficile, car il provenait presque exclusivement de Mpala et de Baudouinville.

Avant de revenir en ce dernier endroit, je voulus visiter l'entrée de la Lukuga. Nous nous y rendîmes deux jours après, avec Jacques, Joubert, Diderrich et Cassart. Nous prîmes par les montagnes pour revenir ensuite par la rive du Tanganika.

A son commencement, la vallée de la Lukuga mesure cinq cents mètres environ de largeur pour se rétrécir, à un kilomètre à peine plus loin, à cent ou cent vingt mètres.

Un long et étroit banc de sable et une quantité considérables d'herbes aquatiques séparent cette vallée du lac Tanganika. Une ouverture de quelques dizaines de mètres forme la jonction de leurs eaux, et là, l'eau n'atteint que le genou ; le courant est insignifiant et, à cette époque, il semblait (car une légère brise soufflait) se diriger vers le lac.

Nous sommes de retour à Albertville à quatre heures de l'après-midi. Nous prenons nos dispositions pour nous embarquer le lendemain matin.

Après nous être arrêtés à Mpala le temps nécessaire pour reposer nos hommes, qui cette fois devaient continuellement ramer, nous atteignons Baudouinville le 3 septembre.

Notre absence avait duré huit jours. Elle avait été bien mise à profit par nos hommes, presque tous resplendissants de santé. D'aucuns même, des Haoussas naturellement, possédaient des ventres proéminents. Briart, qui, lui aussi, avait gagné certainement plus de quinze kilos, me dit n'avoir jamais vu manger autant et aussi souvent que les hommes de notre expédition.

J'informai le Père Roelens de ma décision de reprendre le plus tôt possible ma route vers le Nord.

Mon intention était de toucher Mpala, comme je l'avais promis au commandant Jacques, et de tâcher d'éviter tout conflit avec les Arabes. Tout en exécutant l'itinéraire que je m'étais tracé, je comptais me diriger de Mpala vers l'Ouest, jusqu'au village Kassanga, atteint autrefois par Thomson, dans sa tentative de reconnaissance de la Lukuga, là où le même explorateur anglais avait interrompu son voyage. Enfin, si rien ne venait entraver mes projets, je reconnaîtrais le cours entier de la Lukuga, jusqu'à sa jonction probable avec le Congo. Puis, je tâcherais d'atteindre Kassongo et Nyangwé.

Je me mis à la disposition du Père Roelens, dans le cas où je pourrais lui être utile soit à Mpala ou autres points de mon itinéraire, soit à Boma, auprès des autorités locales, soit en Europe même. Il me remercia et me demanda seulement que le Père De Berg fît partie de ma caravane jusqu'à Mpala.

La situation des Missionnaires, établis sur le Tanganika, n'est pas encore très critique, mais elle peut le devenir d'un moment à l'autre. Il suffirait, en effet, que Jacques subît un désastre quelconque, pour que les bandes arabes descendissent vers Mpala et Baudouinville et attaquassent les missions.

Ce ne serait certainement pas la première fois que les bons Pères seraient attaqués. Mais, jusqu'à présent, les escarmouches qu'ils avaient dû subir étaient plutôt des attaques isolées, et la guerre ne leur avait jamais été franchement déclarée par les Arabes.

La suite des événements qui se passaient à cette époque était donc problématique. C'est dans cet état d'incertitude que nous laissons les missionnaires et le capitaine Joubert, auxquels nous faisons nos adieux, en leur souhaitant de tout cœur

d'être bientôt et pour toujours débarrassés de ces cruels marchands d'esclaves.

La sincérité et la franchise émue, que presque toujours les Européens se témoignent dans ces pays lointains et dans des circonstances critiques, marquent, pendant quelques instants au moins, un sentiment de fraternelle humanité vraiment idéale. Elle laisse dans l'âme un écho profond et doux tout à la fois. Ces élans de cordiale amitié, qui spontanément font se serrer les mains d'hommes inconnus la veille l'un de l'autre, laissent au cœur un souvenir ineffaçable. Et plus tard, bien longtemps après, lorsque ces mêmes hommes revivent par le souvenir ces instants critiques, ils ne peuvent y penser qu'avec plaisir et réconfort.

Par trois jours de marche, nous arrivons à Mpala. Ce trajet s'était effectué très agréablement, quoiqu'il fût assez fatigant, car nous déambulions par vaux et par monts.

Dans une de nos haltes, nous campons dans une longue ondulation se creusant légèrement en une énorme cuvette, dont trois des côtés étaient formés par les pentes d'autant de hautes montagnes. La plus élevée, qui porte le nom de Zau, est couronnée par une forêt d'arbres gigantesques. C'est de là que les naturels retirent les arbres dont ils font les grands canots que nous avons vus sur le Tanganika.

Du sommet de cette montagne, qui a plus de deux mille huit cents mètres d'altitude, ces embarcations à peine dégrossies glissent sur le flanc, choisi par les indigènes et dévalent en pente douce ; elles sont ainsi amenées jusqu'aux rives du lac. Ce travail de Titans, pour des primitifs, demande plusieurs mois pour chaque canot.

Le Père De Berg et Diderrich firent l'ascension de la montagne, dont le sommet est à cinq cents mètres à peine audessus du niveau de notre camp. Ils y trouvèrent des mûres et des conifères. Ils y virent aussi un singe d'une très grande

taille, qu'ils voulurent abattre à coups de fusil ; mais il s'en alla, en ricanant ! D'après la description que nous firent nos compagnons, ce singe devait être un gorille.

A notre arrivée à Mpala, nous ne voulons pas déranger les bons Pères. Nous désirons surtout éviter toute promiscuité de nos gens avec ceux de la Mission et éviter ainsi les intrigues de mes soldats avec les femmes de la localité, sempiternelle cause de réclamations de tous genres. C'est pourquoi j'établis mon camp sur la rive sablonneuse du lac. Nous y jouissons, le jour et la nuit, du murmure des flots qui viennent mourir doucement sur le sable fin.

La Mission de Mpala est admirablement située à tous les points de vue, même sous le rapport de la défense. Il ne reste rien ou presque rien de la Mpala de Storms, officier belge qui établit le premier poste sur la rive occidentale du lac Tanganika en 1883.

La description de la Mission a été trop souvent faite pour que j'aie à m'y arrêter. Je me bornerai à dire que c'est une des mieux comprises de celles que j'ai visitées. Il est vrai qu'elle est conduite par un homme remarquable, qui joint à une grande bonté une énergie peu commune.

Le Père Guillemet est certes le type accompli du Missionnaire évangélisant en pays peu sûr et où tout est à créer et à faire.

De taille moyenne, solidement charpenté, le Père Guillemet est Français d'origine, gai et loquace comme la plupart de ses compatriotes. Il a toujours le mot spirituel ou d'à-propos qui relève le moral de tout son petit monde dans les moments d'énervement. C'est plaisir à le voir faire aussi promptement justice dans le châtiment que dans la récompense, caressant le menton de celui-ci en lui donnant quelques mots d'encouragement, ou cinglant légèrement les reins de celui-là avec sa large ceinture, qu'il dénoue brusquement en un tour de main.

Il est adoré de tous les gens de sa Mission. Infatigable travailleur, il voit tout et travaille à tout.

Que de bonnes soirées nous avons passées là, en nous entretenant de nos voyages et de nos aventures réciproques.

Il faut que je rapporte un épisode de notre séjour chez ces braves Missionnaires.

Le Père Guillemet nous avait invités à assister à la messe. Pour lui faire plaisir, nous avions accepté son invitation et, à l'heure fixée, nous nous trouvions tous dans le chœur de la chapelle, où le Père Guillement nous avait réservé les meilleures places.

Le Père De Berg officia et prononça le sermon. Il avait pris pour sujet la thèse bien connue de la « fragilité des biens terrestres ». Il parla entre autres de la gourmandise et tonna contre ceux qui « ne pensaient qu'à leur ventre et oubliaient le ciel ».

Evidemment, le bon Père parlait pour ses ouailles ordinaires, et son sermon, devant être à la portée de son auditoire, était dit en termes mis à sa portée.

La pensée ne pouvait nous venir que le Père De Berg, connaissant nos anciennes privations et les rudes appétits que nous avions montrés hier encore, faisait ce sermon pour notre cas ; cependant, malgré nous, à cette réprobation publique de la gourmandise, un sourire nous vint aux lèvres, quoique aucun sentiment de gêne ne se manifestât sur nos physionomies.

Au sortir de la chapelle, le Père Guillemet, qui nous accompagnait, se tournant vers moi, me dit :

« Je vous prie de m'excuser, Monsieur Delcommune. —
» De quoi donc, Père Guillemet? — Mais du sermon du Père
» De Berg ! me répondit l'aimable Missionnaire en souriant. »

Ce fut le signal d'une hilarité générale, qui s'accentua

encore lorsque le Père ajouta : « Heureusement que je n'y suis » pour rien et que la semonce vous a été faite par un de vos » compatriotes ! »

Le Père De Berg fut incontestablement le héros de la journée. Chacun, y compris le Père Guillemet, lui décocha à tour de rôle quelques mots plaisants sur le grand défaut de la gourmandise !

Tout en étant le premier à rire de sa piquante distraction, il n'avait pas lui-même le temps de nous répondre, tout occupé qu'il était à manier sa propre fourchette, car il avait un appétit au moins égal au nôtre.

Départ de Mpala.

J'avais fixé mon départ au 6 octobre.

Mon expédition était dans le dénuement le plus complet. Je pus heureusement, grâce à l'obligeance de Jacques, obtenir qu'il me cédât une certaine quantité de ballots d'étoffes, qui devaient assurer le ravitaillement de ma troupe jusqu'à mon arrivée à Lussambo. Ces ballots se trouvaient à Mpala, où nous en prîmes livraison.

Le Père Guillemet me demanda si je consentais à rapatrier dix-sept familles Balubas provenant de l'expédition Wissmann en 1887, et que cet explorateur avait dû abandonner à la Mission pour cause de maladie. Ces Balubas avaient fait souche : les dix-sept familles se composaient de quarante-sept personnes, hommes, femmes et enfants.

Je ne pouvais guère refuser ce service à l'excellent homme qui nous avait reçu si cordialement et, quoique je prévisse le retard que ce surcroît de monde devait apporter à notre marche, j'acquiesçai bien volontiers.

L'avant-veille de notre départ, je reçus de Jacques une très longue lettre. La voici :

Mon cher Delcommune,

Je viens d'apprendre que vous arriverez à Mpala le 1er octobre, avec toute votre expédition et que de là vous vous mettrez en route le 2 ou le 3 pour le Katanga, etc. Ma lettre vous rejoindra donc, je l'espère du moins, pour vous réitérer, au moment où vous tournerez le dos au lac perfide, pour vous acheminer vers la patrie, les sincères, les cordiaux vœux que formule un ami pour que vous sortiez triomphalement des difficultés qui vous attendent peut-être encore dans la dernière partie de votre si long, si pénible et surtout si intéressant voyage.

Je sais que vous n'êtes pas homme à vous laisser arrêter par des obstacles matériels surmontables à l'aide d'une forte dose d'énergie. Mais il y a l'impitoyable fièvre, la dysenterie et autres visiteurs importuns qui minent et finissent par réduire les mieux trempés ; vous n'avez pas précisément le confort qu'il vous faudrait au moment où le besoin s'en fait le plus sentir, et il m'eût été agréable de fourrer dans un coin de vos malles quelques flacons de champagne ou d'un autre légume *ejusdem farinae*, qui sont, quoi qu'on en dise, les meilleurs amis des explorateurs, mais vous avez vu le fond de notre case, c'est d'un sec à crevasser le sol et je ne sais quand je pourrai y placer des locataires, car je ne prévois pas encore quand une caravane de ravitaillement arrivera.

Je vous souhaite donc une bonne santé, regrettant de ne pouvoir y contribuer plus efficacement que par des souhaits.

Ainsi que je vous le dis plus haut, je ne prévois pas encore quand mes renforts arriveront, s'ils arrivent. La guerre que les Allemands sont occupés à faire dans l'Unyaniembe aura pour conséquence inévitable d'augmenter les difficultés de recrutement des porteurs et, en outre, de rejeter des pillards sur la route de Tabira à Kaméra. La route de Tabou à Udjiji n'est guère sûre non plus ; sur celle-là ce sont les Arabes qui sont aux prises avec les Wachenzies, qui viennent les braver jusqu'aux portes de Udjiji même. Comme vous le voyez, ce n'est pas toujours commode d'atteindre ce lieu de plaisance que l'on appelle le Tanganika.

En revenant en Afrique, de même qu'en m'y aventurant à mon premier terme, j'avais apporté une forte provision de gaîté, bonne humeur, santé, etc., mais ces précieuses conserves sont sur le point de s'épuiser et je n'en

suis pourtant qu'à la moitié de mon terme. Je suis né sous une bonne étoile, du moins on s'est toujours plus à le reconnaître, mais cette bonne étoile est devenue d'un pâle à faire craindre une anémie incurable. N'importe, j'ai quand même foi dans mon étoile et je suis convaincu que je me débrouillerai quand même. Mais pour un homme embêté, je suis un homme embêté, vous avez d'ailleurs pu le constater vous même.

Le récent courrier m'apporte une foule de nouvelles. J'ai communiqué dans une lettre circulaire toutes celles qui pouvaient être connues et dont quelques-unes vous intéresseraient : Daumas, Béraud et C[ie] englobé dans le Congo, nouvelle compagnie pour l'exploitation du caoutchouc, etc.

M. Long, lieutenant d'artillerie, m'amène les fusils que vous savez : cent cinquante chassepots et cent fusils à capsules et des munitions en masse, etc. Il est accompagné du lieutenant de la F. P. de l'E. I. C. Duvivier, et d'un troisième agent chargé d'une mission spéciale par le département des finances !

Je me demande ce que celui-là par exemple pourrait bien voir, dire et faire plus que je n'ai dit dans un de mes rapports officiels à l'Etat ! Celui qui voudrait créer une douane ici, il ne lui faudrait pas trois mois pour être raccourci, vous n'en doutez pas, ni moi non plus. J'ai une fois taxé une petite caravane d'indigènes, qui n'ont rien trouvé à redire. Mais les Arabes n'entendraient pas de cette oreille-là, ils se sont battus en quatre-vingt huit contre les Allemands pour ce motif, et les mêmes causes produiraient les mêmes effets ici. Les Wachenzies de Mtoro, les Wahororos, comme on les appelle communément, se sont, à mon insu, substitués à moi et ont pour leur compte taxé une petite caravane d'Arabes, qui s'est vue ainsi dépouiller de deux pointes et de deux femmes. Les gredins mettant leur méfait sous mon couvert, ont prétendu qu'ils agissaient de par mes ordres. La chose (absolument fausse, je le répète) pouvait être vraisemblable et je suis convaincu que c'est là une des causes qui ont amené la grande colère des Arabes contre moi. Le chef coupable a été puni, les Wangwanas lui ont tué et enlevé deux milliers d'individus et moi-même, après lui avoir enlevé le produit de son larcin, je lui ai administré une solide volée de bois vert.

Je ne m'appesantirai pas davantage sur cette question des douanes ; j'ai encore trop de choses à vous dire et le temps presse. Vous connaissez déjà les faits que je vous ai intentionnellement exposés ici. Aujourd'hui je tiens à vous les remémorer en les fixant même sur le papier, afin que, le cas échéant, vous puissiez prendre ma défense en pleine connaissance de cause. Les histoires d'ici sont certainement colportées dans le Bas-

Congo et exposées de la façon la plus fantaisiste, et les bons camarades avec leur légendaire générosité ne manquent pas de se faire les gorges chaudes sur le dos de celui qui a le nom de ne pas réussir, etc., etc. On ne se soucie malheureusement pas assez du tort que l'on peut faire à l'avenir de l'intéressé, en propageant ainsi des histoires presque toujours fausses. Or, comme je n'ai rien à craindre — que du contraire — à voir la vérité corriger comme ils le méritent ceux qui commettraient à mon égard des intempérances de langage.

D'autre part, le gouvernement du Bas-Congo (auquel je n'ai pas adressé mes rapports — ces derniers vont à Bruxelles directement, afin d'éviter les pertes de temps) ne connaît guère que par ses résidents de Kassongo et des Falls les événements qui se sont déroulés ici, et les Arabes savent habiller la vérité à leur façon. Il importe donc que le gouvernement, qui ne manquera pas de vous questionner à mon sujet, entende de votre bouche l'exposé sincère de la situation régnante, ainsi que les faits qui l'ont amenée.

Il ne faut pas non plus que l'on me considère trop comme un grand mangeur d'Arabes et il serait bon de tranquilliser nos gouvernants en leur disant le travail que j'ai fait et leur faisant part de mes intentions pacifiques. La-dessus, je me repose donc sur vous en toute franchise et je commence mon récit que je vous ai d'ailleurs fait verbalement ici.

Un paragraphe de mes instructions de l'E. I. C. disait : Le souci de notre propre sécurité, ainsi que celle de nos expéditions, doit pousser M. Jacques à cultiver des rapports pacifiques avec les Arabes.

La Société Antiesclavagiste se contentait purement de la création d'un poste sur la rive occidentale du lac (histoire de montrer en Europe que l'on fait acte de vitalité), ma mission était donc exécutable et j'espérais contenter mes deux mandataires : l'Etat et la Société.

Les Arabes ne sont d'ailleurs pas d'un commerce si désagréable ; ils aiment à tailler de longues bavettes tout en dégustant un dé de moka ou un verre de sirop, en grignotant un biscuit. Avant de quitter la côte je m'étais muni de toutes ces bagatelles à leur intention. Je me réjouissais d'entendre leur monémous (syn. de palabres) et j'avais aiguisé ma langue pour prendre part aux inoffensives joutes oratoires de leurs barzas. Pour bien me faire accueillir d'eux, je m'étais fait délivrer par le vieux Tipo à Bagamoyo, des lettres de recommandation pour les principaux Arabes du lac. Il y en avait une entre autres pour Rumaliza (Mahomed des Rhalfan). Vous voyez donc que j'avais pris mes précautions et que j'avais la

ferme volonté de jouer convenablement et sérieusement mon rôle de rafiki, c'est-à-dire d'ami des Arabes. Ami des Arabes, quoique antiesclavagiste. Comme je l'ai dit, tout paradoxal que cela paraisse, la chose est possible et je riais déjà dans ma barbe des singulières situations que ne manquerait pas de me créer ce rôle du loup devenu berger. J'ajouterai encore que le capitaine Joubert, placé d'ailleurs sous mes ordres, n'était pas un obstacle à l'accomplissement de mon travail pacifique, car ce brave homme, vous le connaissez maintenant, n'est pas un mangeur d'Arabes. Je viens vous la répéter, cette vérité, afin que vous puissiez la dépeindre au gouvernement. Il se borne simplement à cultiver des patates, à enseigner le catéchisme aux gens qui sont chez lui, à mettre la paix entre belligérants quand deux chefficules nègres veulent s'empoigner, et enfin à défendre la Mission quand elle est attaquée. Voilà donc quelle était ma situation en arrivant ici.

Il fallait me fixer. Le desideratum du gouvernement était de me voir à Mtowa. En faisant une reconnaissance consciencieuse du littoral, j'ai compris sans peine que je n'aurais pu m'installer en cet endroit. Les Wangwanas que j'avais vus au Nord de la Lukuga avaient poursuivi mon bateau en me provoquant à la lutte et me menaçant de leurs fusils. Ceux de Mtowa, où je m'étais arrêté, m'avaient immédiatement déclaré qu'ils ne me laisseraient pas m'installer et qu'on se battrait. Pour éviter tout conflit je me suis rabattu sur l'emplacement où vous m'avez vu et qui était désert quand j'y suis venu.

J'ai construit en paix ; toutefois la paix n'a malheureusement pas été de longue durée, les hostilités sont arrivées sans que je les provoque.

Voici comment je m'explique l'affaire :

1° Le fait de l'ivoire et des esclaves pris par les Wahororos censés opérer en mon nom aux yeux des Arabes ;

2° Dans un voyage de la côte mon escorte se composait de Wangwanas, dont quelques-uns m'ont donné des motifs de plainte pendant mon séjour à Tabora. J'ai fait mon rapport à l'officier allemand, qui leur a administré en une séance mémorable une décoction de chicotte, dont ils gardent encore le souvenir et surtout de la rancune contre moi. Ces canailles ont déserté et se sont enfuis à Udjiji où ils m'ont fait passer pour un homme terrible — méchant blanc venu seulement pour faire la guerre. Vous connaissez mon affaire dans Ugogo et de là ce fameux nom de Kaputi, qui me ferait rire s'il ne m'avait pas valu tant d'ennuis. Bref, aux yeux des Arabes et des Wangwanas, je suis un Msungu Mkali, c'est-à-dire un blanc méchant, batailleur enragé. Voilà comment les réputations se font. Avant même

que je fusse ici, beaucoup tremblaient, l'imagination fertile des noirs m'attribuant tous les forfaits et les exploits les plus fantastiques. Les occupants nyampara de Rumaliza de mes environs, ceux de la Lukuga et de Mtowa ont été pris d'une de ces folles paniques, dont les lâches noirs ont la spécialité, et ont abandonné leurs positions sans que j'aie tiré un coup de fusil et même sans que j'aie été me promener dans leur voisinage.

Rumaliza, qui était occupé à guerroyer dans les environs du lac Kiné, au Nord du Tanganika, a été rappelé en toute hâte, car le blanc de la Lukuga, disait-on, était occupé à égorger tous ses enfants. Sans plus d'information, le chef arabe fait venir du Manyéma son meilleur général Kalonda, qui un beau matin est venu tomber sur nous, et voilà.

J'avais bien eu vent qu'une expédition contre nous se préparait sur la route du Manyéma, mais je me refusais à y croire. A la même époque, ayant été avisé que Kibanga allait être attaqué et, de par les instructions de l'Etat, devant aide et protection aux blancs, je me suis rendu dans le Nord du lac, où on était bien harcelé et lanciné par les Wangwanas qui avaient mis la Mission en quarantaine, la privant de toute relation avec l'extérieur.

Je me suis rendu à Udjiji, espérant qu'une franche explication avec les Arabes suffirait pour ramener tout dans l'ordre normal, mais zut ! j'y ai perdu mon latin, heureux encore de n'y avoir pas perdu la vie. Les esprits étaient montés contre moi ; pour s'excuser auprès de leur maître, de leur faute impardonnable, les chefs des postes de Mtowa, de la Lukuga, etc., avaient formellement déclaré que je les avais bel et bien attaqués et tué tant d'hommes par ici, tant d'hommes par là. Naturellement, Rumaliza préférait ajouter foi aux mensonges de ses nyamparas plutôt que de croire un chien de blanc comme moi. Toutefois, il a feint de me croire — à l'heure où avait lieu le schouri, l'expédition armée contre moi par Rumaliza avait déjà commencé ses exploits — mais le bon Arabe s'est bien gardé de me prévenir de ce qui m'attendait à mon retour.

En rentrant d'Udjiji, la traversée du lac avait été rude — orage, pluie, etc., après quarante-huit heures, sans voir la terre nous atteignons enfin notre côte — mais épuisés par la faim et la fatigue. Je veux m'arrêter où j'avais campé au voyage d'aller — au milieu d'inoffensifs Wachenzies — sur la Lugomba, une lieue au Nord de la Lukuga. C'est alors que sans crier gare les Manyémas de Kalonda se sont rués sur nous. Debout à l'avant de ma barque j'ai crié par trois fois à l'agresseur que je ne voulais pas la guerre — que je venais d'Udjiji où j'avais fait avec Rumaliza un schouri de paix. Mais ma voix est vite couverte par les cris des assaillants qui en-

veloppent presque le bateau à une quarantaine de pas — un seul mot de réponse : uwongo ! mensonge ! et en même temps une grêle de balles sifflent à mes oreilles. Comment je n'ai pas été culbuté, je n'y comprends rien. Il fallait sauver ma peau et celle des miens ; nous nous sommes mis consciencieusement en devoir de nous défendre et ce si chaudement que vingt minutes après je pouvais reprendre le large et regagner mon poste, où j'apprends que les hostilités ont commencé depuis quatre jours, que les Wangwanas ont fait prisonniers quinze cents à deux mille Wachenzies et m'ont tué quatre hommes. Et voilà la guerre allumée.

Dans la tentative faite pour enlever le boma de la Lukuga, le malheur veut que Vrithoff soit tué. En même temps, le chef ennemi Kalonda reçoit son compte et la nuit même qui suit le combat l'ennemi abandonne sa position.

Kalonda était le meilleur nyampara de Rumaliza, qui en faisait le plus grand cas ; cette perte l'a naturellement exaspéré, mais ne se sentant pas assez préparé pour poursuivre immédiatement les hostilités, ou bien, afin de gagner du temps et recevoir le mot d'ordre de la côte, que fait ce cher, ce loyal ami des blancs qui a nom Rumaliza? Il m'adresse son ami le missionnaire anglais Schirann avec une lettre comminatoire, dont voici la substance :

« Si vous ne rendez pas les prisonniers que vous détenez et l'ivoire que » vous avez pris (notez bien que je n'ai rien pris à un seul Arabe), je donne » à mes gens, que je retiens encore, quoiqu'ils vous en veulent mortelle- » ment, ruscha kopigaua kabifsa ! (permission de vous combattre jusqu'à » extinction). »

Vous concevrez aisément que j'étais navré d'avoir vu ainsi les événements tourner au tragique et une guerre entamée malgré tout ce que j'avais fait pour l'éviter. Je me suis dit également, connaissant le monde comme il est, surtout dans les sphères gouvernementales, que malgré tous mes beaux raisonnements, avec preuves à l'appui, j'aurais encore tort puisque mes instructions portaient textuellement de cultiver des rapports pacifiques, etc. Je me suis dit : en avant pour ce genre de culture ! et j'ai pris la résolution de canner malgré tout ce que cette action avait de cuisant pour mon amour-propre. J'ai fourré mon amour-propre en poche et j'ai répondu que je rendrais tout ce que l'on voulait, que l'on me rende seulement les fusils qui m'ont été enlevés ; restons dans nos positions respectives et faisons la paix, que je désire de tout cœur !

M. Schirann porte ma réponse à Udjiji et revient avec l'assurance que ce sera la paix, seulement les détails ne pouvant être réglés ainsi au pied

levé, Rumaliza va rappeler du Nord son vieux Mganga, un métis du nom de Bwaua Msée, lequel viendra chez moi avec le drapeau blanc des parlementaires et règlera définitivement la question.

Cela se passait le 20 avril.

Depuis lors j'ai attendu et j'attends encore le parlementaire de Rumaliza !

J'ai eu confiance dans la parole de l'Arabe et je me suis abstenu du moindre acte qui pût être taxé d'hostile, ni un de mes hommes, ni un de mes bateaux n'a plus été une seule fois en amont du poste, c'est-à-dire du côté de la Lukuga.

En revanche, l'ennemi y est revenu et a renouvelé ses exploits. Il nous a envoyé des provocations auxquelles je n'ai même pas répondu. Au commencement de juillet le bateau de la mission de Kibanga venant chercher un ravitaillement à Mpala, est poussé à l'irrésistible vent du Sud-Est vers la Lukuga ; pour ne pas le voir brisé, le R. P. Moinet fait jeter l'ancre à cinquante mètres de la rive. Il est sans méfiance, n'ayant vu personne. Tout à coup une pétarade épouvantable (que nous avons entendue du poste) se fait entendre et une centaine de forcenés entrent dans l'eau jusqu'à mi-jambes, espérant d'enlever l'embarcation. Le Père fait couper la corde d'amarre et aux pris d'efforts inouïs parvient à gagner une cinquantaine de mètres en pleine eau et à se maintenir à force de rames hors portée efficace des agresseurs. (Rumaliza m'ayant donné l'assurance que c'est la paix ! ! !)

Quatre jours après, pendant que nous sommes au travail, vers cinq heures du soir, une pétarade se fait entendre dans le haut de notre plaine et nous voyons les Wangwanas enlever le village de Kataki (près du boma actuel), qui devient la proie des flammes. Quelques hommes sont tués, d'autres blessés et quelques femmes et enfants enlevés (il faut avouer que Rumaliza a une singulière manière d'entendre la paix) ; le coup s'est fait si vite et si près du déclin du jour que je n'ai même pas eu le temps d'intervenir.

Quelques jours après, la même scène se renouvelle chez Tambwa.

Par la suite je reçois encore des provocations et menaces.

Les Wangwanas viennent en bandes reconnaître nos environs, toujours sans que je les inquiète en quoi que ce soit. Une bande pousse plus loin et vient tuer des gens à deux jours derrière Mpala.

Une autre fois, ils reviennent chez nous et ravagent les cultures, qui étaient dans le petit bois que vous avez vu à quatre cents mètres du poste (le bois de Kaniéra, comme nous l'appelons).

L'affolement est à son comble dans nos environs. Jusqu'à ce jour je me suis borné à me garder. Pour le faire plus efficacement, au commencement d'août, j'envoie des patrouilles qui fouillent journellement nos environs. Mes hommes ne font pas une seule rencontre, mais constatent seulement les nombreuses traces de pas et les sentiers battus par l'adversaire. Je fais un voyage de six jours pour aller à Mrumbi prendre un chargement complet de boustifaille pour mes hommes et pour moi et quand je rentre je trouve le boma tout fait? que vous avez vu et dont la première enceinte a été élevée en une nuit.

Vous connaissez le reste.

Dites-moi maintenant bien franchement si ma conduite a manqué de correction en quoi que ce soit dans toute cette affaire. Dites-le moi, vous me rendrez service. Ai-je été bouillant, emporté, irréfléchi, agressif? Me suis-je montré intraitable et peut-on me reprocher de ne pas avoir suffisamment ménagé les Arabes.

Par pur respect des instructions de l'Etat, n'ai-je pas fait entièrement abnégation de moi-même? Ne me suis-je pas aventuré dans ce coupe-gorge d'Udjiji? Et dans tout cela n'ai-je pas fait montre de la tolérance, du calme et du sang-froid compatibles avec ma dignité de représentant de l'Etat?

Je voudrais bien voir ce que d'autres auraient pu faire de mieux à ma place. Je ne suis pas encore bien vieux, mon cher Delcommune — mais j'ai déjà vu tant de misères — l'adversité m'a rendu sage et la lourde responsabilité que j'ai assumée en acceptant le commandement que j'ai, m'a rendu prudent, prudentissime même. Ce n'est pas parce que j'ai souvent le mot pour rire que je ne suis pas sérieux, ce qu'on ne m'ôtera pas (je me flatte de le dire moi-même sans crainte d'être contredit). Je suis honnête et très consciencieux et pas plus bête qu'un autre. Je prétends que je suis à hauteur de ma mission et il me plaît de la conduire à bonne fin, si ingrate soit-elle.

Ne laissez donc pas dire que j'ai agi trop à la légère, que je n'ai pas assez ménagé les Arabes et que c'est moi qui ai créé la situation que je subis. Les affaires s'arrangeront, j'en suis convaincu, mais il faut le temps.

Enfin, mon cher Delcommune, vous me traiterez de rasoir si vous le voulez (c'est permis au fils d'un marchand de pierres à aiguiser précisément les rasoirs !) je continue ma tartine. Vous êtes le seul homme sérieux et compétent auquel je puisse m'adresser illico, et j'ai besoin d'un avis.

En même temps que ma caravane de renfort, l'Etat envoie une expé-

dition de trois membres : sous-lieutenant Moriamé et deux sous-officiers de la F. P. Vous connaîtrez leur mission d'une autre bouche que la mienne. Je dois l'aider de tous mes moyens et elle ne peut réussir que si j'ai la paix avec les Arabes, car elle doit se rendre à Béna Kamba. Donc il n'y a pas à dire mon bel ami, il faut la paix. J'avoue en toute sincérité que personne ne la désire plus ardemment que moi, d'autant plus que dans les conditions actuelles, je suis forcément emprisonné entre mes quatre murs et je me suis pourtant juré de ne rentrer en Europe qu'après avoir vu les quatre coins de mon territoire.

La paix ! oui la paix ! mais encore faut-il que je m'efforce de l'obtenir à des conditions honorables. Je fermerai les yeux sur tout ce qui se passera plus haut, mais je voudrais pouvoir garantir les territoires sis sur la rive Sud de la Lukuga. Ce n'est pas chose aisée à obtenir quand l'ennemi y occupe un fort boma qu'on s'est avoué impuissant à enlever.

Les difficultés sont encore augmentées par l'immixtion des étrangers dans mes affaires. Voilà maintenant que j'apprends que M. Fleury a décidé à Zanzibar, avec Tippo-Tip, que la paix serait conclue à Mtowa, où je me rencontrerais avec Rumaliza et trois Arabes de Tippo-Tip et en même temps dans sa haute sagacité. M. Fleury fait passer par Udjiji la caravane de Moriamé.

C'est à s'arracher les cheveux (quand on en a).

On dirait que tout le monde s'est ligué pour contrecarrer mes projets. Si mes trois compatriotes vont à Udjiji, ce sont trois otages entre les mains de l'ennemi et je serai obligé, absolument contraint, de passer par toutes leurs exigences.

Et si pourtant ils exigent l'évacuation de mon poste? Ce qui est dans les choses vraisemblables ! Mettez-vous un instant dans ma peau et répondez. En ma qualité d'agent de l'Etat et d'officier de l'armée belge : *Volontas Regis suprema lex!* On veut la paix, mais une pareille condition serait-elle acceptable?

Donnez-moi donc franchement votre pensée de derrière la tête comme on dit. J'ai tant besoin d'un petit conseil.

La situation? Je la résume. Quelle pétaudière ! ! !

* * *

M. Fleury m'envoie des félicitations, ainsi que M. Long ; il paraît que ce dernier est porteur d'une lettre de créance signée du Roi qui m'attribue pour la région du lac les pouvoirs de gouverneur. Que d'honneur tout

d'un coup ! Trop d'honneur même. Je n'ai jamais réclamé que mon dû et le grade de capitaine commandant de première classe de la F. P. de l'Etat suffisait à mon ambition. Je ne suis pas retourné à l'Etat parce qu'on ne voulait pas me nommer commissaire de district de première classe. On n'en nommait plus, paraissait-il alors. Quand j'ai accepté le commandement de l'expédition antiesclavagiste, l'Etat a trouvé bon de me donner une foule de pouvoirs et le titre de capitaine commandant de deuxième classe dans la force publique. Je n'étais nullement satisfait et si je n'avais pas eu donné ma parole à la Société et si nous n'avions pas été à la veille du départ, je ne serais pas parti.

Depuis que je suis ici on a encore nommé beaucoup de commissaires de district de première classe et des capitaines commandants de première classe, même des gens qui venaient en Afrique pour la première fois. Cette manière d'agir de nos perspicaces ronds-de-cuir n'est pas fort encourageante pour nous et ces nominations et dépassades arbitraires ont dû mécontenter beaucoup d'anciens. N'ayant pas obtenu ce qui me revenait de droit — en temps voulu — ce qui se fait après n'est que de la moutarde après le dîner comme on dit. Je ne tenais à dépasser personne, on fait déjà assez de jaloux sans le savoir et sans le vouloir.

Toutes ces distinctions honorifiques ne modifient en rien la situation — ah si pourtant ! ma responsabilité et ma besogne sont peut-être encore un peu augmentées si cela était possible, mais cela ne me met pas un centime de plus dans ma poche. Avec mon beau titre et soixante-quinze centimes on me servira un délicieux dix-sept *bis* au Bodega. Je le répète trop, mais vous n'en doutez pas. J'en suis certain. Que je sois gouverneur du Tanganika ou simplement capitaine de l'Etat, je ne pourrais pas agir plus consciencieusement, ni plus loyalement que je ne le fais. Je n'ai ménagé ni mon travail, ni ma personne, ni mes peines et il en sera toujours de même. Je fais mon devoir parce que c'est mon devoir et que je suis trop discipliné pour y faillir, et sans que cela rapporte un centime ni une satisfaction honorifique. Je sers l'Etat auquel je suis attaché autant qu'à la Société qui me salarie (bien maigrement) mais qui a eu confiance en moi et qui a remis ses destinées entre mes mains. Ni l'un ni l'autre ne seront trompés.

Pour vous, mon cher, je suis toujours le vieux brave Jacques et je vous serre encore une fois les mains en criant de tout cœur, bon voyage ! mon cher, bon succès ! bonne santé et au revoir.

(*S.*) JACQUES,
Capitaine-adjoint d'Etat-major.

Chose importante à noter pour bien voir la bonne foi des Arabes. Il est de toute évidence qu'après avoir pris l'engagement de paix avec M. Fleury, Tippo-Tip a envoyé avis à son lieutenant et ami Rumaliza. Cela se passait en mai, les courriers d'Arabes ne prennent qu'un mois pour venir de la côte à Udjiji. Je leur accorde deux mois, c'est donc en pleine connaissance de cause et c'est même immédiatement après la réception de ce courrier que les Wangwanas ont repris les hostilités avec une nouvelle ardeur et sont venus construire chez nous. Les paroles qu'ils ont prononcées dans les noctambules échanges de vues des sentinelles étaient bien l'écho de leur harza. Je n'ai pas le temps d'exposer cela en longueur ni de faire de commentaire.

Mon courrier à moi a mis plus de cent jours et un courrier a été intercepté.

Voici ma réponse :

Mpala, le 2 octobre 1892.

Mon cher Jacques,

J'ai bien reçu vos deux lettres, parmi lesquelles celle du 28 écoulé, tartine monumentale à laquelle je répondrai tout à l'heure.

Quant à la première, si Diderrich avait su comment se comporte en marche l'avant-garde de mon expédition, il eût pu vous donner tous les apaisements possibles quant à un conflit éventuel avec les Balubas, car j'ai toujours l'habitude de faire annoncer mon arrivée dans tous les villages que je dois traverser. C'est pour ce motif que je prends toujours trois guides. Soyez donc certain, mon cher Jacques, que si un conflit survient de ce côté, c'est que les Balubas sont de mauvais coucheurs. Du reste, mon intérêt n'est-il pas de traverser le pays le plus pacifiquement possible ? Donc, si par hasard vous appreniez que malgré tout nous nous sommes battus contre les Balubas, reportez hardiment la faute sur eux, car ils seront les seuls coupables.

Sachant que vous avez, ou que vous aurez besoin plus tard de ces Balubas, j'aurai encore plus de patience que d'habitude, ce qui n'est pas peu dire. Donc tranquillisez-vous à ce sujet.

J'aborde votre seconde lettre.

Je n'ai jamais douté un seul instant que vous n'ayez agi dans toute cette malencontreuse affaire, d'une manière loyale et consciencieuse, n'ayant qu'un seul but en vue : votre devoir. Ce sera donc avec un véritable plaisir, croyez-le, que je prendrai votre défense en disant simplement la pure

vérité sur les faits qui se sont passés ici. C'est ce que vous désirez, je crois ; il n'y a du reste que cela à faire et si dans les hautes sphères gouvernementales votre conflit avec les Arabes n'a pas été vu d'un bon œil et y a laissé une certaine impression, ce ne sera que le rétablissement exact des faits qui pourra rétablir l'équilibre et faire juger sainement tous ceux qui jugent les choses de loin.

Vous avez eu raison, mon cher Jacques, de compter sur moi pour cela et j'espère ainsi mettre fin ou tout au moins modifier en votre faveur tous les racontars que nous entendrons sans doute débiter dans le Bas-Congo.

A mon avis, si les conséquences des faits passés à la Lukuga ont été nulles à Kassongo et aux Falls, ces mêmes faits deviendront insignifiants, surtout si vous parvenez, comme je le crois, à faire la paix avec Rumaliza.

Vous me demandez un conseil. C'est d'ordinaire difficile à donner et souvent plus difficile à suivre, car les circonstances qu'il n'est pas aisé de prévoir peuvent modifier la ligne de conduite que vous vous seriez tracée, réduire le conseil à néant et faire crouler tous les échafaudages bâtis sur une simple hypothèse.

Souvent la meilleure décision est celle prise dans l'instant même où le fait brutal se présente ; elle est alors nette et décisive.

Je veux cependant, puisque vous me le demandez, vous dire ce que je pense à ce sujet.

Contrairement à votre manière de voir, je trouve que l'intervention de M. Fleury dans vos affaires, en tant qu'il ait agi comme consul de Belgique reconnu, peut avoir du bon, et voici pourquoi.

Si, comme tel, il est convenu avec Tippo-Tip que la caravane du lieutenant Moriamé se rende à Udjiji, le chef arabe est trop fin, trop malin, pour faire retenir comme otages les membres de cette caravane à Udjiji par son compère Rumaliza. Ce serait un simple guet-apens et Tippo est trop rusé pour se démasquer ouvertement en plein jour. Vous savez, et Tippo-Tip ne l'ignore pas, que les décisions prises par le représentant d'une puissance avec une autre, offrent un caractère plus important et peuvent avoir des conséquences plus graves, que celles prises entre particuliers. Attendez-vous donc à autre chose que cela. Quoi? Je n'en sais rien. Mais tout me fait supposer que l'on vous fera des propositions de paix, mais qu'il y aura quelque chose dessous, cela est probable, connaissant le caractère arabe. A vous alors de soulever le voile et de voir clair.

Donc, l'intervention du consul peut vous faciliter une entrevue avec Rumaliza et la paix peut en résulter. Voilà mon avis quant à présent.

Admettons maintenant que Rumaliza, contrairement à mes prévisions,

retienne le lieutenant Moriamé et ses adjoints comme otages et vous dicte des conditions, telles que l'évacuation de votre fortin. Pour ces négociations une personne tierce sera très probablement choisie par Rumaliza. Cette personne pourra sans nul doute faire parvenir vos lettres aux otages, et vice-versa. Or, ces otages seront des soldats, par cela même des hommes de cœur, dévoués jusqu'à la mort à leur Roi, pour la cause duquel ils travaillent ; à eux alors de décider si un soldat comme eux doit accepter des conditions inacceptables. Leur réponse dictera votre conduite.

Mais, je le répète, cette fin tragique n'est pas à craindre. Rumaliza n'osera pas mettre à mort ses otages.

Cette dernière décision serait dure, n'est-ce pas, mon cher Jacques, mais avant de la prendre, vous pourriez réunir en un conseil privé tous les Européens de Murimbi, de Mpala, de Kibanga, capables d'émettre un avis sur ce sujet, car l'évacuation de leur mission respective suivra de près sans nul doute la vôtre, et alors?...

Continuez, mon cher Jacques, à garder la route de la Lukuga, qui est celle de l'avenir et maintenez-vous suivant les ordres formels de Bruxelles, sur la rive sud de ce déversoir.

Voilà, mon cher Jacques, tout ce que je pense sur ce sujet délicat et lorsque l'heure sonnera, que vous aurez jugé de la valeur intrinsèque des otages, réunissez votre petit conseil privé, écoutez, pesez bien et décidez.

Voilà.

Mais dans tout cela ne perdez ni votre gaîté, ni votre santé surtout ; croyez en votre bonne étoile, elle brille et brillera longtemps.

Voici les quelques mots que j'ai écrits à Bruxelles à votre sujet, lors de l'expédition de nos dépêches pour Quilimane :

« La double mission du capitaine Jacques est des plus difficile et des
» plus délicate. Il est arrivé dans ce pays, précédé par une réputation
» d'antiesclavagiste, et les Arabes savent très bien ce que cela veut dire.
» Aussi a-t-il eu des démêlés sitôt sa venue et personne, pas plus un autre
» que lui, n'eût empêché ce conflit d'éclater, c'était inévitable. »

Vous voyez, mon cher Jacques, que, sans vous le dire, je prenais déjà votre défense alors. Vous pouvez donc compter sur moi, car en semblable cas je sais et je sens que je pourrais aussi compter sur vous.

* * *

J'ai été obligé de prendre dans votre magasin, ou plutôt de vous débarrasser de dix ballots satini, que l'augmentation de mon expédition par les

Balubas m'oblige de prendre. Puis, mes hommes étant retapés, il pourrait se faire qu'arrivé à l'embouchure de la Lukuga, je remonte le Congo jusqu'au Moero, coupe vers l'Ouest jusqu'au Lualaba et descende celui-ci jusque Nyangwé. J'ai cela en tête et ne suis pas pressé, surtout si je puis réaliser ce problème que Wauters, dans le *Mouvement géographique*, dit être dans mes instructions. Ce qui est une colle.

Dans tous les cas il est certain que je ferai tout mon possible pour me rendre à Béna Kamba.

* * *

Comme je vous l'ai promis, je vous envoie deux foulards de soie pour vos maux de gorge futurs et deux intransigeants illustrés laissés par erreur sur ma table lors du passage du courrier et qui appartiennent à M. Docquier. Excusez-moi auprès de lui et présentez-lui, ainsi qu'à M. Regnier, mes plus sincères souhaits de bonne santé.

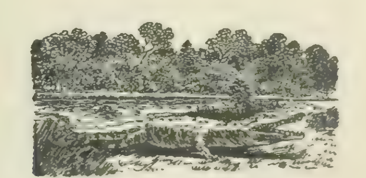
A vous, mon cher Jacques, une cordiale poignée de mains, bonne chance, bon succès, en un mot. sortez vaillant de cette pétaudière ! !

Votre dévoué,

(*S.*) A. DELCOMMUNE,
Commandant l'Expédition belge du Katanga.

Je profitais de notre séjour à Mpala et de l'obligeance des bons Pères, pour envoyer par leurs soins un courrier en Europe, via Chindé, Beira ou Quilimane.

Ce courrier, parti en septembre, et dans lequel je résumai les différentes péripéties de mon expédition jusqu'à mon arrivée au Tanganika, arriva en décembre à Bruxelles.



CHAPITRE XXIV

De Mpala à Ankoro.

(Du 6 octobre au 24 novembre 1892.)

Sommaire : Départ de Mpala. — Chez le chef Kassanga. — La Lukuga. — Le village de Mulongo. — Le chef Buli. — Le Lualaba ; sa traversée. — Rencontre de Simbi, fils de Msiri. — Arrivée à Ankoro, confluent des deux branches du Congo supérieur : le Lualaba et le Luapula. — Le Luapula ou Luvua constitue la branche maîtresse.

Nous quittons Mpala le 6 octobre au matin, comblés des bienfaits des bons pères qui nous ont approvisionnés de vivres.

Pendant quelques jours les pommes de terre, les choux, les carottes et la farine de blé nous feront croire que nous sommes encore à leur table hospitalière.

Après avoir dévalé de la colline sur laquelle la mission est établie, nous foulons le sable fin d'une belle et large route, jalonnée de quelques centaines d'arbres fruitiers, pour arriver au bout d'un kilomètre à la Lufuko.

Nous dirigeant vers le couchant, et laissant à notre gauche les nombreux villages de Mpala, disséminés dans la grande plaine sablonneuse que le retrait des eaux du lac a formée, nous abordons une suite de hauteurs constituant la chaîne côtière du Tanganika. Le chemin que nous suivons permet d'atteindre très facilement l'intérieur des terres du Marungu, dont l'accès est si difficile du côté de Saint-Louis de Rumbi (Beaudouinville). Il n'y a plus ici de ces descentes vertigineuses où, à chaque moment, on s'attend à voir dégringoler les charges de la tête des porteurs. Cette fois, l'ascension

s'opère graduellement sur les pentes douces de collines de plus en plus élevées, sur des plateaux en dos d'âne parsemés d'arbres. Et nous faisons la halte de midi au bord de la petite rivière Kiblogué, dont les rives sont revêtues d'une belle végétation arborescente, parmi laquelle nous distinguons de nombreux Pandanus.

Plus de la moitié de la caravane a franchi ce cours d'eau, lorsque Cassart m'avise que les Balubas, leurs enfants et leurs femmes sont restés bien loin en arrière et qu'ils n'atteindront peut-être pas le Kiblogué avant la nuit. J'envoie à leur aide quelques hommes et fais dresser les tentes. Vers trois heures arrivent le docteur Briart et le sergent Musa Kanu, qui laissent derrière eux sept Balubas avec leurs charges. Une heure plus tard, comme je n'ai pas de nouvelles des retardataires, je me décide à les faire chercher par Cassart, qui les ramène vers six heures.

Le docteur Briart ne se préoccupe pas assez de l'arrière-garde, un des plus importants services cependant d'une expédition en marche. Cela ne laisse pas de m'inquiéter un peu : le souvenir de l'affaire Jacques me revient à la mémoire. Nous traversons un pays que visitent fréquemment les bandes arabes. Rien n'est plus aisé que de mettre en déroute une caravane disséminée sur plusieurs kilomètres. Qu'une force sérieuse la divise en deux tronçons, et elle risque d'être complètement anéantie. Aussi, mes instructions verbales n'étant pas exécutées, je veux qu'elles soient dorénavant inscrites sur le livre d'ordres et signées ou paraphées par les intéressés.

Le lendemain, j'avertis toute la troupe qu'elle a à marcher en rangs serrés, afin d'être prête à repousser toute attaque brusquée des Wanguana. Les sentinelles en service de nuit seront fouettées si elles sont prises en défaut. Enfin, je ne ménage pas les recommandations à mes adjoints, dont la vigilance se relâche de plus en plus. Il est pénible de constater

combien s'est refroidi le feu sacré qui les animait au début de l'expédition. Ils semblent envahis par une indolence et une apathie que mes reproches, souvent durs et amers, ne parviennent pas à vaincre.

Ayant traversé une deuxième fois le Kiblogué et nous dirigeant vers l'Ouest, nous parcourons de longs plateaux aux bois clairsemés. Ils forment le palier qui nous sépare de la haute chaîne parallèle à la rive occidentale du lac. Nous arrivons ainsi à Kassolo, petite bourgade d'une dizaine de huttes. Après avoir traversé la rivière Kassalaba, nous atteignons trois petits villages portant également le nom de Kassolo.

Comme les guides déclarent que nous ne trouverons pas de vivres à Tumbwe, où ils ont mission de nous conduire, force nous est de nous arrêter ici, malgré l'heure matinale, pour permettre à nos hommes de s'approvisionner. Mais tous les indigènes ont fui et je m'étonne qu'à six heures de marche de Mpala, ils manifestent une telle crainte à l'égard des blancs. J'envoie les guides rassurer les habitants et les inviter à venir nous vendre des vivres. Ils y réussissent. Deux chefs m'apportent chacun un cadeau, et je les rétribue largement. Puis nous achetons un certain nombre de poules, à raison d'une coudée de satinette la pièce.

Quittant Kassolo à l'aube, nous traversons une seconde fois le Kassalaba et suivons sa vallée jusqu'au petit village de Kamuagna, pour atteindre ensuite le pied de la haute chaîne des monts Lubuga, qui se dirigent du Nord au Sud. Après avoir escaladé une pente abrupte, nous suivons une gorge qui nous conduit devant une nouvelle montagne d'un accès plus difficile. Soufflant, suant, glissant, dégringolant parfois, nous retenant aux arbustes, aux racines, à tout ce que la main peut saisir, nous atteignons un sommet qui domine une profonde échancrure où coulent, au milieu d'arbres touffus, les eaux du Kassobi. En face de nous, les monts Mukanga se dres-

sent à plus de cinq cents mètres au-dessus du lit encaissé de la rivière. Nous suivons quelque temps le cours de cette dernière, puis, après une heure de marche par monts et par vaux, nous nous arrêtons, pour la halte de midi, au bord de la Kikassia, affluent du Lufuko.

Reprenant notre marche, nous gagnons un plateau qui, à notre grand étonnement, apparaît couvert d'un jeune taillis croissant à l'ombre de grands et beaux arbres. Le pays est moins accidenté, les plateaux sont plus vastes et séparés par des vallées moins accentuées. Nous traversons le lit à sec de la rivière Lohanda, puis le Kashinka et le Kohugoli, pour aller planter nos tentes à la rive du Bulu.

Cette fois, il n'y a pas de traînards. Nos Balubas ont engagé à Kassolo des indigènes à qui ils ont confié leurs charges. Je souhaite que l'état de leurs finances leur permette de continuer à pratiquer ce système, qui facilite nos relations avec les chefs des villages que nous rencontrons et dont ces porteurs connaissent les habitants.

Mulinbeka, chef du village du même nom, qui est situé sur un plateau, de l'autre côté du Bulu, me rend visite et m'apporte son cadeau. D'après lui, nous devons arriver à Tumbwe demain dans la matinée. Cette bourgade, dit-il, a été détruite jadis par les hommes de Kayenguina, qui est au service des Arabes et qui a affaire, en ce moment, au capitaine Jacques. Effectivement, nous passons à Mulimbeka le 9 octobre, à six heures et demie du matin, après un quart d'heure de marche. Nous n'y voyons aucune femme, ce qui indique combien nous inspirons peu de confiance aux natifs de ce pays.

Sous un petit hangar est placé un singulier fétiche. Fait d'une argile grisâtre et tout tacheté de points blancs, il représente un léopard en grandeur naturelle. Le ventre de l'animal se confond avec le socle, qui offre l'aspect d'une ruche. Quant à la tête, aux oreilles écartées, elle évoque plutôt le facies

d'un singe que celui du féroce carnassier. Le guide m'apprend que ce fétiche a été érigé à la suite de l'enlèvement d'une femme par un léopard. Les habitants s'imaginent que la morte habite le corps du fauve. Pour se la rendre propice, ils déposent dans un trou, pratiqué à la base du socle, des offrandes en victuailles.

Après avoir traversé le plateau sur lequel s'étendent les cultures et les huttes de Mulimbeka, nous atteignons les rives marécageuses d'un petit ruisseau, le Lubelé, affluent du Bulu. Puis nous parcourons la vallée entièrement cultivée du Kiongo, ruisseau qui consiste, à cette saison, en une série de trous remplis d'une eau noirâtre et bourbeuse. Quittant le chemin de Kassanga, que nous reprendrons demain, nous arrivons à Tumbué, village palissadé comptant à peine une quinzaine de feux. Il n'est que huit heures du matin, mais comme nous avons à nous procurer des guides, force nous est de camper ici.

Le chef Tumbué, un vieillard long, maigre et voûté, accusant l'âge de quatre-vingts à nonante ans, vient nous rendre visite. Sa barbe et les quelques poils qui lui couvrent la nuque sont d'un blanc sale et ses yeux, affreusement louches, sont injectés de sang. Ses hommes, dit-il, sont allés récolter du miel, et avant leur retour, il n'a à m'offrir qu'une douzaine de misantas de sorgho, que je lui achète à raison d'une brasse de satinette chacune et que je distribue aussitôt à mes hommes. Comme il me paraît peu complaisant, je décide de me passer de ses services et j'envoie un des guides, pris à Mpala, à la recherche des Balubas de Kassanga, que j'ai rencontrés au village de Mulimbeka. Ils reviennent ensemble vers midi, et ces Balubas consentent à nous accompagner.

Le 10 octobre, nous regagnons le sentier que nous avons quitté la veille et qui s'enfonce vers le couchant. Il serpente capricieusement et décrit de nombreux zigzags dans un pays

assez accidenté, à l'ombre d'opulentes frondaisons que le printemps fait jaillir de partout. La matinée est exquise et la caravane avance d'un pas rapide. Nous ne devons plus nous arrêter désormais qu'à un poste de l'Etat, visité par des steamers qui nous transporteront vers le Stanley Pool.

Leur séjour d'un mois à Rumbi a rétabli mes hommes. Ils sont gras à lard et bien vêtus. Aussi l'idée me vient de mettre à profit leur bonne santé et leurs bonnes dispositions, non seulement pour descendre la Lukuga, mais aussi pour tâcher de remonter le Lualaba jusqu'aux premiers rapides de sa branche orientale, le Luapula ou Luvua ; puis, coupant vers l'Ouest, d'atteindre le Lualaba occidental (Kamolondo) et de le descendre jusqu'à sa jonction avec le Luapula ; de me diriger ensuite vers le Lomami, de le descendre à son tour jusqu'à N'Gandu et de me rendre enfin à Lusambo.

La reconnaissance du Lualaba en amont de son confluent avec la Lukuga me tente au delà de toute expression. Je l'eusse déjà opérée sans la terrible famine qui me contraignit à abandonner mes canots, et j'aurais ainsi résolu la question de la navigabilité du cours supérieur du fleuve. L'exécution de mon projet ne me prendrait qu'une cinquantaine de jours. Mais ne vais-je pas me butter à un refus de mes hommes, qui ont hâte d'arriver au terme de leur voyage?

Nous traversons le Katongulué et à neuf heures et demie, le Kakulué, où nous sommes obligés de camper. Les guides prétendent que nous ne trouverons plus d'eau avant sept heures de marche, et il nous est impossible d'accomplir, ce jour-là encore, une aussi longue étape.

Le lendemain, après avoir parcouru pendant quatre heures seulement des prairies séparant des plateaux et des collines, et franchi un col d'un accès facile séparant les monts Lufumbé,

au Nord, des monts Kamiamani au Sud, nous faisons une halte aux bords des eaux limpides et froides de la Panga, affluent du Lubaio, qui se jette dans le lac Tanganika à Rutuku.

Les rampes deviennent plus raides et les hauteurs sont presque séparées par des plaines herbeuses et marécageuses. Nous gravissons la pente douce d'un long plateau, qui se transforme, au Sud et au Nord, en une série de collines arrondies ou de monts aux sommets pointus. C'est la chaîne des monts Muila, la ligne de faîte séparant le bassin du lac de celui du Lualaba et de la Lukuga. D'un côté coulent les tributaires du Tanganika, de l'autre ceux de la Lukuga.

Depuis quelques heures déjà le vent souffle, et des nuages s'amoncellent dans le ciel. Lorsque nous atteignons le plateau des monts Muila, un orage éclate. Des coups de tonnerre ébranlent les airs et une pluie diluvienne s'abat sur nous, tandis que nous descendons la pente raide du versant opposé, nous conduisant dans une profonde vallée. Puis, des grelons nous fouettent le visage. Baissant la tête, courbant le dos, nous avançons, chassés par la rafale. Enfin, au bout d'une heure, l'orage prend fin, et nous dressons nos tentes.

Le pays que nous traversons le lendemain a un relief plus accidenté que celui que nous venons de quitter. De profonds replis de terrains, se croisant dans tous les sens, en rendent l'orographie difficile à déterminer. Nous arrivons sur le plateau de Lukuango-Moiré. Puis, longeant le flanc d'une montagne qui se rattache aux monts Kasika-Kakoneka, nous atteignons sa crête en dos d'âne et passons sur un autre versant, qui domine une large et profonde vallée. A deux kilomètres de nous, apparaît un village appartenant à Kayenguera, chef allié aux Arabes et en ce moment à Albertville. Rien de plus facile que de s'emparer de cette petite cité, où sont demeurées, paraît-il, les femmes du chef. Mais mon intention n'est pas de courir sus aux Arabes, tant qu'ils me lais-

sent librement passer et qu'ils ne commettent pas de razzias sous mes yeux. Du reste, la Compagnie m'a chargé de me rendre à Nyangwé et de là à Bena Kamba. Un conflit avec les Arabes me forcerait certainement à changer de route.

Laissant en paix les habitants de ce village, nous nous dirigeons vers une colonne de fumée qui s'élève, à quatre kilomètres de nous, dans le prolongement de la vallée boisée qui s'étend à nos pieds. C'est Lukassu, village aussi allié aux Arabes. Je dépêche des guides pour avertir le chef de notre présence, qu'il connaît sans doute déjà, et lui dire que nous désirons acheter des vivres. Mais il ne répond qu'évasivement et nous continuons notre route sans nous attarder à vaincre sa mauvaise volonté. J'espère toutefois que sa méfiance cessera si nous campons assez loin de son village.

Du haut des monts Kihizi, nous voyons s'ouvrir une autre vallée très profonde, servant de lit à un torrent à sec en cette saison. La descente est raide. Le sentier, à peine tracé, serpente à travers des fourrés de lianes et les végétations touffues qui couvrent le flanc oriental du ravin. Arrivés au fond, nous longeons l'autre versant, presque à pic, formé par les monts Kilombe, lesquels s'étendent jusqu'à la rivière Niemba.

Cette rivière, affluent de la Lukuga, la plus importante que nous ayons rencontrée depuis notre départ de Mpala, peut être comparée au Luvuko. Elle a six mètres de largeur et, à cette époque, seulement dix centimètres de profondeur ; mais les dimensions de son lit montrent qu'elle doit rouler beaucoup plus d'eau à la saison pluvieuse. J'expédie une seconde fois, et avec plus de succès, le guide au village. Les indigènes qu'il ramène nous apportent un cadeau consistant en sorgho, farine et arachides. En outre, le chef Lukassu promet de nous envoyer dès le lendemain matin tout son monde, avec des vivres. En effet, le jour suivant, j'achète une assez grande quantité de sorgho et de haricots pour quelques mètres d'étoffe.

Le 14 octobre, nous escaladons le plateau qui sépare la Niemba de son affluent le Lini, qui court sous une épaisse bordure d'arbres au feuillage touffu. Nous traversons cette rivière à son confluent avec le Mayombo. Nous passons ensuite un autre de ses tributaires, le Kaoulumuna, pour atteindre le plateau étroit de la chaîne des monts Kabala, qui court de l'Est à l'Ouest. Puis nous descendons dans une superbe et fertile vallée, qu'arrosent de nombreuses rivières séparées par des ondulations de terrain à peine sensibles. Elle est tapissée d'un pied d'herbes et plantée d'arbres assez espacés, formant cependant par place de charmants bouquets dont l'ombre invite au repos. Partout le printemps fait jaillir de merveilleuses végétations et notre marche est des plus agréable sur ce sentier bigarré par les ombres du feuillage et les taches de lumière du soleil.

Successivement nous traversons le Bombue, le Kakolo, le Kalumbeka et le Songelubu, pour aller établir le camp sur les bords très boisés du Kiniaha, affluent de la Niemba. Comme nous devons arriver bientôt aux premiers villages appartenant à Kassanga, puissant chef des Balubas, et visités jadis par Thomson, j'envoie en avant un des guides. Le lendemain nous franchissons encore une série de rivières : le Kahemba, le Kilu, le Kabongo. Chemin faisant, nous côtoyons le mont Kavulu et le mont Kabilonda, pour atteindre enfin un véritable parc anglais où de nombreux bosquets s'élèvent dans des pelouses verdoyantes. A la sortie de ce jardin, nous avançons de plain-pied sur un plateau revêtu également d'un épais tapis vert, mais semé en outre d'une multitude d'arbustes aux tiges maigres et brunes, desséchées et sans feuilles. Ces végétaux sont morts. Est-ce par suite d'une maladie de la plante, ou bien faut-il en accuser les termites, cette terrible plaie de l'Afrique?

Le Kahongo et son affluent, le Kafumbi, séparent ce pla-

teau de terrains ondulés où l'on remarque, un peu partout, des emplacements d'anciens villages et des vestiges de cultures. Le guide principal nous rejoint, accompagné d'une demi-douzaine de Balubas portant des vivres. Puis nous traversons le Tubule, tributaire du Luiji. Il se jette dans la Lukuga, contrairement à ce qu'indique Thomson, qui en fait un affluent du Lualaba. Nous campons au village désert de Kiayo, séparé du village Lumuani par un vallon boisé où coule le Kanihamba. Le chef Lumuani vient me rendre visite et m'apporte un cadeau. Il est fils, ou, ce qui signifie la même chose dans la langue indigène, vassal de Kassanga. Il porte une barbe longue de plus d'un pied, qui s'étale sur sa poitrine en une belle nappe noire ondulée et le fait ressembler à ces chefs asiatiques que représentent les bas-reliefs assyriens. Après avoir dépêché le guide principal vers Kassanga, je reçois différents petits chefs, qui m'offrent des cadeaux consistant surtout en manioc.

Le lendemain, 15 octobre, après un kilomètre de marche, nous voyons, rangée sur les deux bords du sentier, toute la population mâle et féminine du village de Kissa, dont les huttes nombreuses apparaissent à notre droite. Suivant la coutume baluba, ils adressent à nos guides d'enthousiastes salutations. Nos hommes, qui n'ont pas oublié les salamalecs des gens de Kassongo Kalombo, se mettent de la partie et bientôt éclate un feu roulant de cris variés.

Nous traversons les rivières Mahenzi et Kila et les ruines du village de Kababa, saccagé par Kassanga à la suite d'une révolte. Puis, nous voyons revenir notre guide, avec une vingtaine de Balubas armés, qui prennent la tête de la colonne. Les nombreux villages qui se succèdent le long du sentier sont tous bâtis à l'ombre de grands arbres clairsemés, mais au feuillage touffu. Tout le pays, assez ondulé et largement arrosé par des rivières formant un réseau à mailles ser-

rées, est d'une fertilité extraordinaire. S'il était à proximité de la mer ou d'une voie de communication quelconque, il deviendrait un beau centre de colonisation et une source de grande richesse agricole.

Laissant derrière nous les villages de Songuela et Kisika, où passent les rivières Bila et Kiola, nous atteignons Kassanga, qui se compose d'un grand nombre de huttes éparpillées, et établissons le camp près du ruisseau Bihindi, à une certaine distance des habitations. Ce ruisseau, comme presque tous les cours d'eau de la région, roule encore assez d'eau pour alimenter les villages et entretenir la végétation exubérante qui le borde. Nous sommes cependant en octobre, à la fin de la saison sèche.

Pour la première fois depuis le début de l'expédition, et grâce au capitaine Jacques, nos cent cinquante-trois hommes et femmes reçoivent leur ration en étoffes. Chacun a droit à une brasse de satinette (tissus de coton inférieur) pour dix jours. En même temps, la troupe est prévenue de ce qu'elle doit se pourvoir de vivres pour au moins cinq jours, car le pays que nous devons traverser pour arriver à Kalumbi a été parcouru par les bandes arabes et ne contient naturellement plus, paraît-il, ni villages, ni habitants, ni plantations.

A peine ai-je donné cet ordre que les représentants de Kassanga arrivent au camp, leur maître étant trop malade pour me rendre visite en personne. Ils nous apportent du pumbe et annoncent que le roi a fait rassembler une grande quantité de vivres qu'il compte offrir aux blancs, qui sont ses amis. Une foule assez dense, parmi laquelle nombre de femmes et d'enfants grouillent autour du camp. On nous considère avec curiosité et bienveillance, parfois avec crainte. Les hommes sont armés de lances, d'arcs et de flèches empoisonnées. La plupart sont vêtus de peaux d'animaux ; quelques-uns, cependant, portent le mabelé, tissu de fibres de palmier provenant des régions situées à l'Ouest de Lualaba.

Beaucoup apportent un soin minutieux à l'arrangement de leur chevelure. Leur coiffure est très particulière et ne ressemble en rien à celle des Balubas de Kassango Kalombo. La mode la plus répandue consiste à ramener tous les cheveux, très longs et bien tirés, vers l'arrière de la tête, en formant une espèce de cercle bouffant. De ce bourrelet sortent deux tresses larges et plates, généralement enduites d'huile et teintes d'ocre rouge, qui se croisent et sont fixées au moyen d'épingles en fer. Les cheveux sont rasés le long du front et sur les tempes, de manière à dessiner une sorte de fer à cheval dont les extrémités aboutissent au-dessus des oreilles. D'autres, après s'être rasés de cette manière, en font une tresse épaisse de quelques centimètres et peinte en rouge, qui suit le contour du fer à cheval et rappelle un peu les peignes circulaires que portent les petites filles en Europe. De cette tresse se détachent, à des intervalles égaux, des tresses plus petites, longues de cinq à six centimètres, qui retombent sur la nuque. Tous les Balubas se plantent, sur le sommet de la tête, le signe distinctif de la tribu, que j'ai remarqué pour la première fois au lac Léopold II : un bouquet de plumes de coq, de pintade, de corydéal ou de quelque autre gallinacé. Les hommes ne se tatouent pas, mais les femmes s'agrémentent le ventre de dessins curieux, très bien exécutés.

Je vais voir le vieux Kassanga, et ma visite dure une couple d'heures. Il me supplie de demeurer un jour de plus dans le village. Il y tient tellement que, le lendemain, il se traîne jusqu'à ma tente pour renouveler sa prière. Si j'accède à son désir, il me fournira des guides qui iront jusqu'à Kalumbi. Il possède beaucoup de vivres et voudrait que mes hommes fissent tous leurs achats chez lui. Je finis par y consentir, car je veux aller à Kalumbi pour commencer la descente de la Lukuga, là où Thomson l'a abandonnée.

Le chef peut avoir de soixante à soixante-dix ans ; il est maigre et voûté, et souffre d'une hernie et de maux de reins dus à ses excès d'antan. Sa physionomie ne manque pas de caractère : le front est haut et le menton proéminent et énergique ; quant au regard ordinairement éteint, il devient vif et brillant chaque fois que le bonhomme s'anime. Kassanga a reçu du capitaine Joubert le pavillon de l'Etat et l'a placé, au bout d'une perche, au-dessus de sa case.

La fin de cette journée est marquée par des danses assez originales, exécutées par les indigènes aux sons de tambours, de tams-tams et de flûtes de pan. Le chef m'envoie, à plusieurs reprises, des chèvres, du manioc, du sorgho, du maïs et des arachides. De mon côté, je lui fais don de différents articles qu'il semblait convoiter, entre autres une ceinture de peau de zèbre. A la soirée, tout est prêt pour le départ du lendemain : les guides sont désignés et je réussis en outre à décider celui que nous avions engagés à Mpala, à nous accompagner jusqu'à Mulanga.

Le pays est de plus en plus accidenté : collines, plateaux et ravins se succèdent continuellement. Nous traversons le Kamalengi, affluent de la Niemba, pour pénétrer bientôt dans la vallée où se creuse le lit large et sableux de cette dernière rivière, entourée d'une double bordure de hautes herbes. Dans ce pays montagneux sans sentier tracé, les guides nous pilotent intelligemment, nous menant souvent à flanc de coteau pour éviter les montées et les descentes trop pénibles. Dans la matinée du 21 octobre, ils nous annoncent que nous arrivons sur les bords de la Lukuga, à l'emplacement même de l'ancien village de Kalumbi, vu par le voyageur anglais Thomson.

J'ai chargé M. Diderrich, qui est ingénieur, de relever le plus exactement possible le cours de ce déversoir du Tanganika, d'en faire une carte au millionième, et de dresser des

plans relatifs aux chutes et rapides que nous rencontrerons, afin de donner à la Compagnie une idée exacte des travaux que nécessiterait une canalisation éventuelle de la Lukuga. En même temps, il relèvera les accidents de terrain de la rive gauche, que nous comptons suivre, afin de présenter l'esquisse d'un chemin de fer qu'on pourrait construire dans le cas où la canalisation serait jugée trop onéreuse.

Le terrain s'abaisse à présent et présente moins d'accidents. Laissant à notre gauche d'énormes blocs de grès, que nos guides appellent Kissemba, nous nous arrêtons à cent mètres de la Lukuga, à une portée de fusil d'un village arabe établi en face de nous et que les arbres couvrant la plaine et bordant le fleuve empêchent de voir.

Nous allions nous mettre à table pour déjeuner, lorsque des exclamations de nos hommes et un mouvement inusité nous font sortir précipitamment de la tente. Une vingtaine de Wanguanas (Arabisés) armés sont dissimulés entre le fleuve et le camp. Leur chef, armé d'une lance et d'un vieux pistolet d'arçon, ébauche d'abord un mouvement de retraite, mais lorsque je le fais héler, il s'empresse d'approcher. Se tenant à une distance respectueuse, il prétend qu'on lui a dit que nous venions lui faire la guerre. Je lui réponds que nous n'avons d'autre projet que de descendre la Lukuga, mais que, s'il lui prenait l'envie de nous attaquer, il trouverait à qui parler.

Nous dirigeant vers le couchant et suivant le plus possible le cours de la Lukuga, nous arrivons aux rapides de Mushima. Ils sont formés par d'énormes dalles de grès et de poudingues de nonante centimètres à un mètre de hauteur, pavant littéralement le lit de la rivière, dont la largeur atteint quatre-vingts mètres. Les eaux basses en cette saison coulent sans bruit entre ces dalles.

Dans une des anfractuosités se trouve un indigène, qui

semble concentrer son attention sur l'amorce de sa ligne de pêche. Ni le bruit de la caravane en marche, ni celui que fait Diderrich, sur les dalles, à cinquante mètres de lui, ne parviennent à le distraire. Cette attitude n'est pas naturelle chez un sauvage, dont l'œil et l'oreille alertes sont constamment en éveil. Il a sans doute été envoyé par les Arabes afin de pénétrer nos desseins. Si nous passons sans lui faire de mal, c'est que nous n'avons pas menti et que nos intentions sont bonnes. Cet homme remplit une mission assez périlleuse et il est probable que, seules, les menaces des Arabes ont pu le décider à risquer ainsi sa vie. Pour me rendre compte de l'exactitude de mes suppositions, je lui fais demander si le poisson est abondant. Il se retourne et, sans manifester ni effroi, ni surprise, à la vue de notre nombreuse troupe, nous interroge à son tour pour savoir où nous allons. J'en sais assez. Nous continuons notre route et laissons le bonhomme rendre grâce à tous ses fétiches. Nous longeons la Lukuga, tantôt marchant sur d'énormes dalles, tantôt franchissant des espèces de dunes dues aux débordements du Tanganika, et où poussent d'épais fourrés de jungles et de papyrus.

Sans aucun doute, la rivière constitue, depuis un temps immémorial, le déversoir du lac. Les crues de ce dernier sont peut-être périodiques. D'après les indigènes, il se remplissait en un espace de quarante à cinquante ans. A l'époque où l'ont vu Cameron et Stanley, ses eaux atteignaient leur hauteur maxima, à cause, sans doute, de la fermeture de la Lukuga, dont l'entrée était probablement obstruée par des dunes amoncelées par les flots et consolidées par une végétation plus épaisse d'année en année. Une crue plus forte, telle que celle de 1878, causée par une saison de pluies exceptionnellement abondantes, rompit cette digue et, balayant tout sur son passage, rendit à la Lukuga ses fonctions de déversoir.

A cette époque (1878) j'étais à Boma et, de mémoire d'indigène, on n'avait vu le fleuve Congo se gonfler à ce point. Tous les débarcadères des maisons de commerce étaient sous eau ; les terrains où s'élèvent aujourd'hui les magasins de l'Etat à Boma-rive, ainsi que la maison hollandaise et l'hôtel, étaient inondés. Une grande partie du village de Ponta da Lenha fut enlevée par les flots. Un châlet à un étage, appartenant à la société Valle et Azevedo, fut emporté jusqu'en pleine mer. A mon sens, cette crue extraordinaire ne fut pas seulement occasionnée par l'abondance inusitée des pluies, mais aussi et surtout par l'écoulement brusque du trop-plein du Tanganika qui, précisément à la même époque, vit baisser le niveau de sa nappe liquide.

La Lukuga n'offre pas l'aspect d'une véritable voie fluviale. Son lit n'est pas creusé, comme devrait l'être celui d'une rivière de cette importance, approfondi par l'action séculaire des eaux, lesquelles auraient graduellement usé les dalles de pierre. Ce lit n'est que superficiel : il semble, à première vue, que les terres de la vallée ont été enlevées subitement, par l'effet d'une puissante et furieuse poussée, laissant à nu les roches profondes. Mais si l'on examine attentivement ces mêmes roches, on constate que leur surface est plate et bien polie, que leurs angles supérieurs sont biens arrondis, ce qui indiquerait une usure longue et continue. D'autre part, leurs coupures verticales et si nettes pourraient être attribuées aux tremblements de terre, si fréquents en cette région, autant qu'à l'action des eaux. Enfin, de nombreux petits réservoirs naturels, pratiqués dans ces roches, montrent leur peu de dureté.

De toutes ces considérations il résulte que la Lukuga n'est pas une rivière. Sa largeur est moindre aujourd'hui qu'en 1878. A quarante ou cinquante mètres de ses rives actuelles, on peut encore constater l'effet des eaux lors de

leur dernier débordement. On y voit des dunes cultivées jadis, avant les razzias des Arabes, et couvertes maintenant d'une exubérante végétation. A l'heure présente, c'est-à-dire à la fin de la saison sèche, la Lukuga, comme d'ailleurs le lac lui-même, contient très peu d'eau. Vienne la saison des pluies, et le Tanganika qui, d'une part, sera grossi par ses nombreux petits affluents, et, d'autre part, ne subira plus l'action d'une évaporation intense, alimentera lentement son déversoir. Qu'au contraire, les sables du lac, aidés par une végétation presque spontanée, ferment la Lukuga, et une période assez longue se passera sans que les roches du lit subissent l'action des eaux ; car l'apport des affluents de la Lukuga, qui sont tous, à part la Niemba, insignifiants, n'est pas suffisant pour que les eaux couvrent les dalles, dont la hauteur ne dépasse pas cependant soixante à quatre-vingts centimètres.

La rive droite est ici plus accidentée que la gauche : les monts Melui bordent, au nord, le village arabe. L'emplacement de Kalumbi, vu par Thomson, se trouve à une heure et demie vers l'ouest. Après le pillage de leur cité par les Arabes, les habitants de Kalumbi s'installèrent sur la rive gauche. Attaqué une deuxième fois, quelques-uns restèrent chez les Arabes et d'autres se réfugièrent chez Kassanga. Le chef, lui, se sauva à Albertville et y mourut peu de temps après, me dit-on.

Continuant notre route vers le couchant, nous remarquons, sur les deux rives, des vestiges de cultures et de nombreux emplacements d'anciens villages. Tandis que nous établissons le camp sur une petite éminence, au pied de laquelle apparaissent quelques huttes désertes et des champs de sorgho, le tam-tam de guerre retentit tout à coup sur l'autre bord de la rivière. Ce sont des indigènes que notre approche soudaine a sans doute effrayés. Ils poussent leurs

hurlements habituels, mais s'en tiennent à ces manifestations verbales, et la nuit se passe tranquillement.

Ici, comme déjà bien avant Kassanga, la végétation est beaucoup plus avancée que le long du Tanganika, où tout était encore sec et brûlé. Les herbes, hautes de plus d'un pied, forment un tapis du plus beau vert. Mais si elles réjouissent la vue, elles ne laissent pas d'importuner nos hommes. Chaque matin, elles sont chargées de gouttelettes scintillantes qui nous trempent jusqu'aux genoux.

Il devient par trop difficile de suivre le bord de la Lukuga. Laissant entre elle et nous les monts Kitamba, énorme amoncellement de roches nues, que nous baptisons « monts du Sphinx », à cause de la ressemblance de l'une d'entre elles avec le symbole égyptien, nous traversons une plaine peu boisée et voyons soudain venir vers nous une petite bande d'indigènes, armés de lances, d'arcs et de flèches empoisonnées, criant et gesticulant à qui mieux mieux et nous invitant à passer au large. D'autres, disséminés à notre gauche, se cachent dans les herbes. Ils reculent au fur et à mesure que nous avançons. J'invite les guides à leur tenir le langage suivant :

« Le blanc désire passer sans faire de mal à personne. Les » Wonguanas (Arabisés), vos maîtres, ont jugé prudent de le » laisser en paix. Apportez-lui des vivres, montrez-lui le bon » chemin et soyez sans crainte. »

Un peu rassurés, ils prennent les devants et s'arrêtent à leur village, qui comprend une dizaine de huttes. L'un d'eux me montre un des cinq ou six chemins qui se croisent en tous sens. Je m'y engage et arrive au bord de la Lukuga, où Kazari, le chef, me rejoint, muni d'un cadeau. Il consent volontiers à m'accompagner jusqu'à la première halte. Pendant une couple d'heures, nous longeons la rivière. Nous apercevons plusieurs petits villages appartenant à Kazari,

et arrivons en vue d'une haute colline faite d'énormes blocs de rochers, le mont Mukuakua.

Nous nous arrêtons ici, pour tuer quelques hippopotames, car ils sont fréquents dans ces parages. Kazari en profite pour me présenter son cadeau, qui consiste en un maigre poulet ; il ne saurait me donner davantage : les Arabes le dépouillent régulièrement de tout ce qu'il possède. Je lui fais voir que les blancs, qu'on lui a sans doute dépeints sous les dehors les plus défavorables, usent de procédés tout différents. Mais il s'en va en hochant la tête, persuadé intérieurement que les Européens sont tout à fait dépourvus de bon sens.

Le lendemain, nous sommes forcés de nous éloigner un peu de la rivière, pour éviter les petits marais qui la bordent. Nous laissons à notre droite les rochers Kuluilo, célèbres par un combat où les indigènes, vainqueurs, firent battre en retraite les Wonguanas (Arabes) avec des pertes sérieuses. Sur la rive droite de la Lukuga, qui n'a pas changé d'aspect et dont le lit, large à présent de cent à cent cinquante mètres, est toujours semé d'énormes dalles de grès et de poudingue, s'élève le pic boisé de Ludungu, à côté des monts Kiluiguia.

Nous dépassons deux roches colossales, portant le nom de Lubomba-Lugulu, qui s'élèvent dans le lit même de la rivière et nous nous trouvons au confluent de la Niemba. Son tribut d'eau, peu important à cette saison, doit être assez notable à l'étiage, si on en juge par la largeur de son lit, qui atteint plus de cent cinquante mètres. En cet endroit la Lukuga s'élargit en un pool de plus de cinq cents mètres. Lorsqu'on examine la rivière du haut d'une éminence, il semble que les eaux du lac, arrivées en ce point, aient rencontré le lit de la Niemba et l'aient suivi : le reste du cours de la Lukuga ne serait donc que l'ancien lit de la Niemba.

Un orage nous force à planter nos tentes. Tandis que chacun cherche un abri, les pleurs et les cris déchirants d'une femme Baluba attirent mon attention. La malheureuse serre dans ses bras le cadavre encore chaud de son enfant, qui vient de mourir presque subitement, sans doute d'un refroidissement causé par la pluie.

A peine sommes-nous remis de cette émotion, que des sifflements et des hurlements se font entendre à quelques centaines de mètres du camp. Ce sont les gens du premier village du chef Wuabenza qui, nous prenant pour une bande de Wonguanas en quête de bétail humain, nous invitent à décamper au plus vite et nous menacent de tous les maux imaginables, surtout de la colère de tous les Balubas réunis. Ces sombres avertissements durent une demi-heure, puis tout rentre dans le calme et le silence.

Le lendemain, je dépêche un guide pour informer les natifs de leur méprise et les assurer de mes intentions pacifiques. Puis nous faisons une heure un quart d'une marche rapide sur un vaste et fertile plateau couvert d'arbres dont le sous-bois est tapissé d'herbes, de plantes grasses, de belles orchidées et de jolies fougères, dégouttantes encore de la pluie de la veille : la caravane arrive alors au village de Kalonga. Toutes les huttes sont vides, et l'on n'aperçoit ni femme, ni enfant, mais une cinquantaine de sauvages, avec notre guide, se chauffant autour de quelques feux. Ils se lèvent à notre approche et, après une reconnaissance cordiale, prennent la tête de la colonne pour nous conduire eux-mêmes chez leur chef.

Un violent orage nous force à camper au village de Lupata. Le jour suivant, au matin, nous atteignons Kinioa. Puis nous traversons un bois, où le jeune taillis, très dru, est impénétrable au soleil. Une délicieuse fraîcheur règne sous le dôme de verdure et, malgré l'humidité, le désir nous vient de nous y arrêter quelques instants. Mais, indifférents aux charmes

de la nature, nous avançons rapidement sur Wuabenza. Là, le chef nous offre une chèvre et quelques paniers de manioc. Sur ma demande, il me procure, pour conduire l'expédition jusqu'à Mulongo, un guide, gras, dodu, louche et chauve, qui assurément ne paye pas de mine.

Il est convenu avec celui-ci que nous irons rejoindre la Lukuga, que nous suivrons son cours jusqu'à la hauteur de Mulongo, situé dans l'intérieur des terres, et que nous ne l'abandonnerons que pour nous rendre dans le village. Ayant parcouru plusieurs plateaux, séparés par de petits cours d'eau tels que le Mugonga, le Matanga et le Kamutoko, nous traversons le petit village de Luela et arrivons à Molulua.

De là, nous nous dirigeons sur la Lukuga, malgré les efforts de notre guide, qui veut absolument nous persuader de gagner directement Mulongo. Cela serait effectivement plus aisé. Mais j'ai pour mission de relever le cours de la Lukuga, et je tiens à me conformer le plus possible aux instructions que j'ai reçues. Le camp se dresse bientôt près des marais bordant la rivière, qui est très large et parsemée d'îles, d'îlots et de rochers. Quelques canots évoluent sur les parties les plus accessibles de son cours, ses rives sont couvertes de nombreux papyrus, au feuillage touffu, de rondiers, de dattiers sauvages et de matabeiras.

Dans l'après-midi, j'envoie Cassart tirer quelques hippopotames, car ce gibier est assez abondant dans la rivière. Mais il regagne le camp sans avoir vu revenir à la surface de l'eau ceux qu'il a tués. Le lendemain, le guide, apprenant qu'on a retrouvé le corps d'un de ces pachydermes, refuse à aller plus loin et exige de la viande. Le prenant par les épaules, je le pousse en avant et donne le signal du départ. Après avoir pataugé dans des marais, nous atteignons la Lukuga. L'hippopotame se trouve sur l'autre rive. Je dis à mes hommes que ceux qui désirent en manger sont autorisés à aller le cher-

cher, et que contrairement à l'habitude il n'y aura pas de partage. Comme ils ne montrent guère d'empressement à se procurer cette nourriture, je reprends la marche, au grand mécontentement du guide.

Quittant les bords par trop marécageux de la Lukuga, nous décidons de suivre son cours à cinq cents mètres de distance, traversons des champs de culture, et longeons des ondulations de terrains peu sensibles, recouvertes d'un beau manteau de verdure, qui viennent mourir en pente douce à la rive méridionale du cours d'eau. Après avoir traversé quelques petites rivières, nous nous arrêtons au bord de l'une d'elles, le Katumba, pour laisser au guide le temps de se rendre à Mulongo, dont le territoire commence ici. Il nous ramène quelques natifs, qui nous accompagnent jusqu'à Lohanda, où se dressent nos tentes.

Notre guide fait décidément montre de mauvaise volonté. Tantôt il déclare ne pas connaître la route, tantôt se prétend trop fatigué, et je suis obligé de le rudoyer pour le faire avancer. Tandis que Diderrich, avec quelques hommes, descend la Lukuga, nous suivons dans l'intérieur des terres, parallèlement à la rivière, une route qui passe par le village de Kitunda. Vers midi, nous nous retrouvons tous au bord de la Lukuga, dont le cours est ici entièrement encombré de rochers. Traversant ensuite un pays marécageux, nous voyons un champ de maïs déjà mûr, tout à fait inondé, puis le petit village de Kohombo.

Nous ne faisons halte qu'après vingt kilomètres de marche et, comme le guide prend une attitude inquiétante, je le fais placer entre deux soldats. A la soirée, il raconte ses misères aux gens du village de Kohombo ; il leur dit en pleurant, que les blancs ont fait de lui leur esclave ! Mais il est maté. Le moindre de mes gestes lui fait peur et il sursaute au seul son de ma voix.

Le jour suivant, Diderrich reçoit l'ordre de continuer à suivre le bord de la Lukuga. Quant à nous, nous nous engageons dans l'intérieur des terres ; il nous suffira de piquer vers le Nord pour rejoindre nos amis. Nous traversons successivement les villages de Kilumdu et de Massala ; puis, après être descendus dans un merveilleux ravin, un véritable coin de la forêt vierge, aux beaux arbres reliés par d'innombrables lianes, nous trouvons un sentier bien tracé, celui qui de Wabenza conduit directement à Mulongo. Cinq minutes après, nous nous trouvons en présence d'un autre village Massala, dont le chef nous procure un guide qui va nous mener à la Lukuga.

Ayant dépassé une colline haute et pierreuse, le Kabizi, qui se dresse à cinq cents mètres de la rivière, nous rejoignons Diderrich et sa petite troupe près d'un village dont les habitants consentent à nous vendre des vivres. Sur la rive septentrionale de la rivière s'élève une chaîne de montagnes qui doit certainement renfermer quelques notables tributaires de la Lukuga.

Je demande aux indigènes s'il n'y a pas là un « fils de la Lukuga » et ils me répondent affirmativement. Un quart d'heure de marche nous conduit à Kabeira, village situé au confluent du Luilu et de la Lukuga et auquel les natifs donnent également le nom de « massanga ya Luilu ya Tanganika », c'est-à-dire réunion des eaux de la Luilu et du Tanganika.

Les habitants pris de panique, à notre vue, se sont réfugiés de l'autre côté de la rivière, qu'ils ont passée en pirogues. Laissant la caravane dans le village, je me rends à la rive avec le guide. La Lukuga est presque entièrement barrée par des roches de quartzite de l'aspect le plus étrange : ce ne sont qu'arêtes, longues et pointues, s'allongeant dans le sens de la direction des eaux. La Luilu, formée de la réunion du Kahindi et de la Mahamba, paraît aussi important que la Lukuga ;

le bruit de ses rapides domine celui, plus lointain, des chutes du fleuve un peu en amont. A partir de Kabeia, la Lukuga change brusquement sa direction et s'incline vers le Sud, formant un coude que, si nous avions écouté notre guide, nous aurions traversé directement. Les roches et les rapides deviennent moins fréquents, et les biefs navigables plus longs.

Deux heures de marche nous conduisent au village de Pita, non loin de la rivière. Un peu avant d'y arriver, nous rencontrons une petite bande d'indigènes, dont la vue semble causer la plus grande joie à notre guide. Prenant par la main un de ceux-ci, il me le présente comme un envoyé du chef Mulongo et, tout en se frottant les mains, déclare qu'il est libre à présent, puisqu'il a remis le blanc aux gens de Mulongo. Je me hâte de le détromper : il est chargé par Wabenza de me conduire chez Mulongo lui-même et sa mission ne prendra fin que lorsque nous serons à la résidence de ce chef.

Tous les villages que nous traversons, encore qu'ils accusent une population assez dense, sont pauvres en vivres. Nous n'y trouvons guère que quelques poules et du manioc. Les habitants sont constamment victimes des pillages des Arabes, dont le puissant chef Yamba-Yamba possède des postes sur la rive septentrionale de la Lukuga. Les bandes de ce dernier ne sont toutefois pas toujours victorieuses. Il arrive qu'elles se retirent avec des pertes très sérieuses. Ils ne sont pas encore les maîtres de la région qui s'étend au Sud de la rivière, et il est à espérer qu'il en sera ainsi jusqu'au jour où les Belges occuperont militairement le pays.

Les habitants sont tous armés de lances, d'arcs et de flèches ; ils recouvrent le fer de celles-ci, ainsi que ses fines et cruelles arêtes, d'une couche de poison épaisse d'un centimètre, allant en diminuant vers la pointe. Si les indigènes sont terrorisés par les fusils de leurs adversaires à cause de leur effet meurtrier et du bruit, par contre, les Arabes craignent fort ces

flèches, dont l'atteinte est toujours mortelle. Si le sifflement de ces armes valait le bruit de la poudre, jamais les naturels ne seraient vaincus. J'ai appris qu'il existe, un peu à l'Est, une tribu indigène dont les guerriers ne foncent sur les Arabes qu'après s'être bouché les oreilles. Aussi, maniant adroitement des lances et des couteaux recourbés, mettent-ils souvent leurs ennemis en déroute.

Les villages de la Lukuga se composent de huttes assez bien construites et symétriquement alignées, mais ils ne sont pas entourés de cultures. Comme ils constituent une ligne de défense contre les Arabes, leurs habitants ne s'occupent que de repousser ceux-ci, protégeant de cette façon les grands villages et les vastes plantations de l'intérieur. Ils n'ont que ce qui leur est strictement nécessaire pour vivre. Aussi ne peuvent-ils guère approvisionner nos hommes.

Au moment où nous allons nous mettre en marche, notre guide déclare qu'il nous faut envoyer un cadeau à Mulongo. Je lui fais observer que son conseil est un peu tardif, que tous les colis sont fermés, mais que, si l'envoyé de Mulongo consent à nous accompagner jusque la halte de midi, nous en profiterons pour lui remettre des marchandises pour le roi. Le guide proteste et refuse d'avancer. A bout de patience, je le prends par les deux épaules et l'écarte du sentier. « Tu peux rester ici si bon te semble, lui dis-je, mais tu y perdras la paye promise ». Nous voilà donc sans guide. Heureusement, les sentiers sont bien tracés, et les villages fréquents et assez riches en vivres assurent le ravitaillement de la caravane.

Nous passons près de Kalombue et traversons Kélia, pour venir bientôt au bord de la rivière, dont le cours est, en cet endroit, obstrué par des quartzites ; on en voit des blocs énormes, dominant les autres roches et élevant leur masse à quatre ou cinq mètres au-dessus des eaux. Puis, faisant un coude dans l'intérieur, nous passons près de Lulu, à demi détruit

par les bandes de Yamba-Yamba, traversons la petite rivière Kazilé, et faisons une halte à Mussamba.

Le pays est toujours ondulé et couvert de bois clairsemés. La rive droite de la Lukuga est bordée, depuis le Luilu, d'une chaîne de montagnes, que les naturels appellent Monts Yimbi, Kabanga, Kaloia-Kionda. Après avoir atteint les villages de Kilolo et de Ké, nous arrivons à la rivière Elenge, qui coule dans un marais profond et couvert de papyrus, dont le passage nous prend un certain temps. Laissant à notre droite le mont Kibulabula, nous rentrons dans la vallée de la Lukuga, dont le cours, libre de pierres depuis plusieurs kilomètres, s'élargit considérablement. Nous apercevons ici de nombreux villages et nous nous arrêtons à l'un de ceux qui appartiennent à la grande agglomération de Kalenga.

Le lendemain, 29 octobre, nous atteignons la résidence de Kalenga au bout de trois quarts d'heure de marche. Le chef, lorsqu'il nous eut vendu des vivres, nous accompagna jusqu'à la Longua, petit cours d'eau sortant d'un vaste marais tout couvert de papyrus. La chaîne de montagnes qui longe la rive septentrionale du fleuve fait ici un coude, s'enfonce vers l'intérieur, et la belle et fertile vallée de la Lukuga s'élargit.

De nombreux et populeux villages se succèdent sur notre route, et tout le pays semble habité par une population extrêmement dense. A partir de Muloto, reparaît le palmier élaïs, assez abondant dans les ravins. Une montée presque insensible nous mène sur un plateau d'argile rouge, planté de bouquets d'arbres qui le fait ressembler à un parc. Il domine d'une centaine de pieds la large vallée, semée de borassus, où se déroule le ruban argenté de la Lukuga, limitée au Nord par la chaîne des monts Kassamba, qui diminuent peu à peu d'altitude et s'effacent dans le lointain.

Laissant derrière nous les villages de Kabuilé et de Muenzi, nous nous arrêtons près de Mulunda, non loin d'un ruisseau

portant le nom de Bagabot. Le 1er novembre, par un temps sombre et sous un ciel gris — un vrai ciel de Toussaint — nous passons en vue de Golo et nous arrêtons au village du chef Buana, d'où nous envoyons à Mulongo un messager muni d'une brasse de Saved list.

Les Balubas de cette région nous paraissent assez craintifs. Mais ils examinent nos charges avec des regards si pleins d'envie que je suis certain que, s'ils se sentaient les plus forts, ils n'hésiteraient pas un instant à nous exterminer tous pour s'emparer de nos richesses. A Kiombo, le voyageur Thomson a été complètement dépouillé par ces mêmes Balubas, mais, plus heureux que notre regretté Hakanson, il a eu la vie sauve.

Le 2 novembre, précédés d'un envoyé de Mulongo, nous passons à Niandu et nous nous enfonçons vers le Sud, puis vers le Sud-Est, suivant les zigzags capricieux d'un sentier bien frayé. Sur notre route se présentent de petits bois touffus, dont le jeune taillis ne rappelle en rien la végétation équatoriale. Je me reporte, involontairement, à ce temps lointain où j'allais cueillir des noisettes dans les bois, en tout semblables d'aspect, de mon pays. Dans l'après-midi, nous arrivons enfin au grand village de Mulongo.

Le camp s'établit à un kilomètre de la rivière Luisi, presque aussi importante que la Lukuga, dont elle va grossir les eaux, contrairement à ce que dit Thomson, qui en fait un affluent direct du Lualaba.

Mulongo m'invite à déjeuner ! Fichtre ! Il est homme du monde, ce chef. Comme je me doute un peu des mets qu'il compte me servir, je lui fais répondre que son aimable intention me touche profondément, mais que, n'ayant pas l'habitude de manger sans fourchette, je le prie de m'envoyer ici les mets qui me sont destinés. Ils arrivent aussitôt : trois gros pains de manioc et des silures nageant dans de l'huile de mpafu.

En même temps, le roi annonce sa visite pour le lendemain.

Au cours de notre entretien, il me confirme qu'il n'est pas l'allié des Arabes et qu'il a, au contraire, souvent maille à partir avec eux. Ils sont établis, dit-il, à Kabambare et à Munruturutu. Il m'engage vivement à aller faire la guerre à Munruturutu et me promet de me donner beaucoup d'ivoire si je le débarrasse de ce dangereux voisin. Je repousse naturellement ses propositions. Je lui déclare que s'il veut me procurer des vivres et des guides pour me conduire chez Buli, puissant chef Baluba, il recevra un beau cadeau, digne de son sang royal. Mais il me déconseille de toutes ses forces d'aller vers le couchant. Buli, à l'en croire, serait un homme dangereux, à la solde des Arabes. Toutefois, il me promet des vivres et des guides pour aller jusqu'au confluent de la Luisi.

Je me rends, dans l'après-midi, à sa résidence. Au bout d'une large rue se dresse une palissade, qui entoure les cases du chef et de ses femmes. Mais, comme Mulongo s'oppose formellement à ce que je pénètre dans cette enceinte, je me contente de parcourir le village. La plupart des huttes possèdent un petit jardinet, où croissent des plants de tabac. Quant aux naturels, vêtus de peaux de bêtes, ils sont armés de flèches empoisonnées.

Cependant, quelques hommes ont réussi à entrer dans l'enceinte royale. Ils y ont vu une des femmes du chef, condamnée à mort pour crime d'adultère. Elle est enchaînée et prisonnière dans une case, en attendant le jour de l'exécution. Et le soir, la conversation roule sur le sort de cette malheureuse. Diderrich prend l'alarme et, faisant appel à mes sentiments les plus chevaleresques, me prie de réclamer la grâce de la condamnée. Sa belle ardeur me laisse sceptique et peu impressionné. Je suis fermement décidé à ne pas intervenir.

Jamais, en pareil cas, un chef ne se laisse influencer soit

par l'appât de marchandises, soit par des menaces. Non seulement il tient à venger son honneur d'époux, mais encore il veut faire un exemple : son autorité et son prestige en dépendent. La coutume lui commande d'agir avec rigueur ; s'il se montrait clément, il deviendrait la risée de son peuple. Nous ne pourrions délivrer la coupable sans faire la guerre à son seigneur et maître. Est-il humain, puisqu'il est ici question d'humanité, de brûler les huttes et de faire massacrer plusieurs individus pour sauver une négresse volage qui, peut-être, ne tomberait pas vivante entre nos mains, car vraisemblablement le chef la tuerait lui-même plutôt que de la voir lui échapper.

Au reste, j'estime que le rôle de l'explorateur n'est pas de réformer brusquement les mœurs, souvent odieuses, des peuplades indigènes. Certes, il est de son devoir d'essayer d'empêcher, par la persuasion, l'accomplissement d'actes que repoussent ses principes moraux. Mais il doit comprendre que ce n'est que par l'occupation graduelle du pays et par de sages lois que l'on arrivera à inculquer aux naturels, encore plongés dans la barbarie, des idées de justice et des sentiments généreux.

Cependant, Diderrich ne se tient pas pour battu et conserve l'espoir de sauver la condamnée. Sans me prévenir, il essaye de faire comprendre au chef la cruauté qu'il y a à sacrifier ainsi une femme et lui propose de la racheter. Nettement, le chef lui répond qu'il prie le blanc de ne pas se mêler de ses affaires, que sa femme a été condamnée et sera exécutée. Diderrich insiste et Mulongo, se fâchant, lui déclare que personne au monde n'est assez riche, ni assez puissant pour sauver cette femme. Puis il lui intima l'ordre de s'en aller.

Peu rassuré sur nos intentions, le chef quitte le village pendant la nuit, en amenant sa victime. Le lendemain, le vide se fait autour du camp ; nous sommes bel et bien en quaran-

taine. Bien plus, nous ne recevons ni guides, ni provisions, rien de ce qui nous a été promis. Voilà ce que produisent les idées humanitaires, lorsqu'elles sont appliquées mal à propos. Sans aucun doute, la tâche des Européens en Afrique deviendrait impossible s'ils s'avisaient de vouloir élever, d'un seul coup, les nègres à leur hauteur.

En vue de faire venir le roi à composition, je lui envoie un cadeau. Il accepte, mais répond qu'il persiste à ne pas vouloir nous fournir de guide. Et, de guerre lasse, je reprends le chemin que j'ai suivi il y a trois jours, avec la perspective de ne pas trouver de conducteur dans tout le pays appartenant à Mulongo et que j'ai encore à traverser.

Je pourrais couper au plus court en suivant la Luisi jusqu'à sa jonction avec la Lukuga, mais ce trajet laisserait inexplorée toute une section du fleuve. Je préfère donc reprendre sa descente à l'endroit où je l'ai laissée, c'est-à-dire à Niandwé. Ce village, qui ne comprend qu'une dizaine de huttes, s'étend sur l'extrémité d'un beau plateau qui se termine par une falaise à pic, surplombant la vallée de la Lukuga, laquelle change ici de nom et s'appelle Luiembi. Le panorama est superbe. Vers le Nord s'ouvre une large échancrure où se déroule le fleuve, bordé par des chaînes de montagnes s'étageant jusqu'au plus lointain horizon. Vers l'Est, un large plateau, en forme de table, domine les sombres lignes de feuillage, qui ondulent à perte de vue.

Le chef était absent; je remets à son représentant — un très vieux bonhomme — deux mouchoirs. De son côté, il me remet un poulet et un peu de manioc. Mais là se borne notre échange d'amabilités; il me refuse des guides et se contente de me montrer le sentier. Nous devons donc trouver nous-mêmes notre route, ce qui n'est d'ailleurs pas bien difficile dans un pays si peuplé et où les villages sont si rapprochés.

Reprenant notre marche, nous nous tenons à peu de distance

de la Lukuga, sans cependant nous aventurer trop près de ses rives marécageuses. A peine sommes-nous descendus du plateau dans une vaste plaine, que nous voyons poindre les huttes du village de Lunda, dont les habitants nous prient de passer outre. Nous voyons successivement les villages de Grongulu, Mutantué, Kabanza et Deluba, puis une agglomération de trois ou quatre bourgades portant le nom de Malinji.

Le 7 novembre, au matin, nous sommes en vue du Muemba. Les habitants nous conduisent jusqu'à une cité plus importante, Ngenda, qui est adossée à une courte chaîne de collines séparant sans doute la vallée de la Lukuga de celle de la Luisi. Nous gravissons ensuite, par une pente insensible, les monts Kompaia, du haut desquels la vue embrasse un très grand espace. De longues et larges ondulations, boisées et offrant d'ici l'apparence d'une plaine immense, se déroulent jusqu'aux confins de l'horizon, coupées en deux de hautes collines saillant brusquement du sol. Nous ne pouvons être très éloignés du Lualaba, et cependant rien encore ne trahit sa proximité.

Nous descendons dans une plaine marécageuse longue de deux kilomètres, passons près de Sanga, pour atteindre ensuite la Luisi, près du populeux village de Bola, dont les habitants entourent bientôt la caravane pour lui vendre des vivres. Bola est dans le voisinage d'un poste arabe, et la densité de la population indigène ne laisse pas de m'étonner. Jamais, au cours de mes périgrinations dans toutes les parties de l'Etat Indépendant, je n'ai vu de région aussi habitée. Le chef Mulongo à lui seul, pourrait, en moins de quatre jours, mettre sous les armes dix mille guerriers. Les femmes sont très nombreuses et cependant elles constituent la marchandise que les chasseurs d'esclaves prisent le plus.

D'après les Balubas, les Wonguanas auraient essayé, à plusieurs reprises, de faire des razzias dans le pays, mais sans

succès. Ils auraient été constamment repoussés avec perte. Les natifs sauront-ils toujours les tenir en respect? C'est assez douteux, à moins que l'Etat ne se décide à établir ici d'importants postes militaires, par exemple à Buli et à Mulongo.

Une marche de trois quarts d'heure, à travers un jeune taillis très touffu, nous conduit à l'agglomération de Kassale, composée de quatre ou cinq villages très peuplés. Nous y campons. Pendant la nuit, un indigène pénétrait dans le camp et volait mon bassin. Naturellement, les sentinelles sont punies et je fais des remontrances au chef terrifié. Celui-ci me fournit immédiatement des guides.

Le passage de la vallée de la Luisi nous demande une bonne heure. L'eau de la rivière, qui est large de vingt à vingt-cinq mètres, nous vient jusqu'à la poitrine, et nous enfonçons jusqu'aux genoux dans la boue des marais.

Sur l'autre rive, nous trouvons des hommes du premier village de Buli, venus à notre rencontre ; ils prennent immédiatement la tête de la colonne. Un orage éclate. Une forte ondée nous tombe sur le dos et, trempés jusqu'aux os, nous atteignons Kachala, grand et populeux village où nous campons pour laisser à nos envoyés le temps d'aller, selon l'usage, prévenir Buli de notre arrivée et lui porter le traditionnel cadeau.

J'interroge les natifs sur les Wonguanas. Ils me répondent avec une certaine crainte. On dirait que ce sujet ne leur plaît que médiocrement. On m'affirme cependant que les Wonguanas, ayant jadis tenté de passer le Lualaba, furent repoussés et forcés de rebrousser chemin, mais qu'un nommé Simbi est venu plus tard s'établir à Buli, où il réside encore.

Le 10 novembre, suivant un large sentier à travers des terres boisées et un peu surélevées qui bordent la vallée de la Lukuga, nous arrivons à Matonko. Puis une série de villages se succèdent le long du chemin. Nous n'en comptons pas moins de

dix, dont les guides nous donnent les noms : Matongo, Goio, Luçuia, Katambue, Kéba, Kiadi, Kitengue, Konkula, Bélé, Kalongo et enfin Buli. Ces noms sont tous précédés de la particule « moi », qui signifie « chez ».

Au village de Kalongo, nous quittons le large et facile sentier, pour prendre à travers la brousse. J'en demande le motif aux guides, qui me déclarent, à ma grande surprise, que leur chef est en guerre avec le village suivant, et qu'ils font un crochet pour ne pas exposer la caravane à un conflit. Je me mets à rire. Mais ils ne cessent de me répéter sur un ton chantant et suppliant : « tuente, tuente » (venez, venez) ou « tuaia, tuaia » (allons-nous-en). Je crois deviner que nous approchons de la résidence de Buli et que, à l'instigation des Arabes, on veut nous empêcher d'approcher du village. Si cette prévision est exacte, cela semblerait démontrer que les Arabes sont peu nombreux, et leur chef assez poltron.

Après un quart d'heure de marche dans un épais taillis, nous gagnons un sentier. Nous apercevons bientôt, à notre droite, les toits nombreux des huttes d'un gros village. Une foule considérable, massée contre la première rangée de cases, fait entendre un bruit confus, particulier aux grands rassemblements d'hommes, de femmes et d'enfants. Quelques drapeaux rouges flottent au-dessus du village ; nul doute, les Arabes y sont. Au moment où nous le dépassons, une bande d'une cinquantaine d'indigènes, armés et la figure peinte en trois ou quatre couleurs, précédés d'un drapeau blanc, s'avance sur un chemin coupant le nôtre. Ils vont fiers comme Artaban, sans même daigner jeter un regard sur nous. Soudain, l'un de nos guides se précipite en avant et saisit le pavillon blanc, qu'il s'empresse de rouler. Les hardis guerriers ne bronchent pas. Assurément, un geste de notre part les ferait fuir tous comme des lièvres.

Nous dressons nos tentes à cinq cents mètres du village,

sur un champ de jeunes cultures de maïs. Une multitude d'indigènes grouille bientôt autour de nous. On nous annonce que le chef nous rendra visite dans l'après-midi avec le chef arabe. Effectivement, vers quatre heures, il s'avance, aux sons du tambour accompagné d'une « chemise blanche ». Mon regard d'abord fixé sur le chef, se porte ensuite sur l'Arabe, et je me rends immédiatement compte qu'on me sert un faux bonhomme. Bien plus, je m'aperçois que cet individu, dont le visage est presque entièrement caché par un turban mal fait, n'est autre que l'un de nos guides ! Cette comédie me met de bonne humeur, d'autant plus que Buli ne semble pas à son aise. Néanmoins, il se montre accommodant, me donne un mouton et du manioc et me promet des guides et des canots pour traverser le Lualaba, à la condition toutefois que je resterai encore un jour chez lui.

Le lendemain, les guides viennent me saluer de la part du chef et je plaisante celui qui, la veille, s'est déguisé en Arabe. Il se met à rire et me dit, chose que je savais d'ailleurs déjà, qu'il n'y a plus de Wonguanas à Buli. Naguère les bandes d'un nommé Kabamba avaient traversé le Lualaba et étaient venues jusqu'ici opérer des razzias. La guerre s'en était suivie. Les Arabes avaient brûlé quelques villages, mais avaient dû battre bientôt en retraite, en laissant une dizaine de fusils aux mains des Balubas. Depuis lors ils n'ont plus reparu.

Quant à la petite comédie jouée par le guide, je ne parviens pas à en comprendre la signification ni la portée, à moins qu'elle ne fût destinée à nous faire appréhender l'entrée en scène des Arabes.

J'obtiens sur le Lualaba des renseignements des plus intéressants. A cinq jours en amont du confluent de la Lukuga, se présentent des rapides ou des chutes, nommés Kaschinga, formés par les monts Chuia et Kangua.

La réunion des deux branches du Lualaba, celle qui vient de

Moero, se trouve à Kivoi. Un peu en amont, la première forme deux expansions lacustres : le Kabamba et le Tobué ; la seconde en forme une qui porte le nom de lac Landji. Enfin, un autre lac Landji existerait en aval du confluent de la Lukuga, tandis que les cartographes le placent à l'endroit même du confluent. Mais ce dernier renseignement me paraît fort sujet à caution.

A l'heure de la diane, le chef Buli arrive au camp accompagné de quelques-unes de ses femmes. Il me présente trois guides et, ayant reçu un cadeau, se retire avec eux, car il a, dit-il, quelques recommandations à leur faire. Peu après, il me fait dire qu'il ne peut se contenter du cadeau que je lui ai fait : il demande encore un doti d'americani, puis un peu de poudre et cinq capsules. Je charge un de mes interprètes de lui remettre ce qu'il désire et de lui annoncer que, s'il ne m'envoie pas immédiatement les guides, je me verrai obligé, bien à regret, de brûler les cases de son village.

Tout à coup les sons du tambour font rentrer au village la population indigène, qui n'a cessé de grouiller autour de nous. Quelques minutes plus tard, une foule considérable se porte vers le camp, précédée du chef qu'accompagnent les guides. Il déclare, dans un discours grandiloquent, qu'il est l'ami du blanc, que nous pouvons partir et que les hommes qu'il nous remet sont chargés de nous procurer des canots pour traverser le Lualaba.

La caravane s'ébranle ensuite en bon ordre. Cette fois, il n'y a pas de traînards : les porteurs qui commettraient l'imprudence de rester en arrière avec leur charge seraient infailliblement massacrés, comme notre malheureux Hakanson, car les indigènes convoitent ardemment tout ce que nous possédons.

Nous suivons la rive méridionale d'un bras de la Lukuga, alimentant de nombreux et populeux villages qui ne cessent de se succéder sur notre route.

Le sentier, large et bien tracé, les contourne à quelques mètres de distance, sans en traverser aucun. Nous laissons ainsi à notre gauche : Uambula, Palania, Luala, Bi, Bessaba, Kassube, Kasso, Mochito, Kalama, Luangula, Tolosia, Pinga, Gilo, Takitua et Kitamba, qui renferment chacun plus de cent huttes, et campons à Loba.

La vallée, large de six à quinze kilomètres, est toujours fertile et tapissée d'une herbe haute et serrée. Les terrains plus élevés qui la bordent sont couverts de bois clairsemés qui, de loin, semblent assez touffus. Vers le Nord, apparaissent brusquement des massifs montagneux, isolés en apparence, mais qui, sans doute, font partie d'une chaîne continue dont les plus hauts sommets sont seuls visibles pour nous. Les guides leur donnent les noms de Kilongui et Mulambue.

Rien, dans l'aspect du pays, n'indique que nous approchons du Lualaba. Mais tous nos hommes marchent d'un air plus joyeux, car il leur tarde de retrouver les palmiers à l'huile dorée et les bananiers aux fruits délicieux qui ont hanté si souvent les rêves de leurs nuits de souffrance et de famine. Moi-même, je me reporte à ce temps déjà lointain cependant, où ces soldats et ces porteurs, aujourd'hui pleins de santé et de vigueur, allaient, exténués, dans les régions pauvres et désertes. Et je suis amené à comparer ces pays, si différents par leurs ressources et cependant si semblables par leur aspect général. C'est que celui que nous parcourons aujourd'hui n'a pas été dévasté par la traite de l'homme. Il contient encore toute sa population indigène, et c'est celle-ci qui lui donne cette prospérité qui excite l'admiration du voyageur.

Ayant côtoyé les villages de Kikuni, Kibula et Sesso, nous abandonnons la Lukuga et coupons vers l'Ouest pour atteindre Tambo, près du Lualaba. Ce village est ceint d'une épaisse haie d'euphorbes dont la hauteur dépasse six et sept mètres ; certains troncs ont un diamètre de quarante à soixante centimètres.

Trois cents mètres plus loin, nous sommes au bord du grand fleuve, dont le cours majestueux n'est obstrué que par quelques îlots, se terminant par des bancs de sable ; des échassiers prennent leurs ébats ou restent mélancoliquement debout sur une patte.

J'ai chargé une vingtaine d'hommes de s'emparer de toutes les embarcations qu'ils trouveraient le long de la rive. Mais comme je m'y attendais, les indigènes ont mis leurs canots en sûreté de l'autre côté du fleuve. Je fais venir le chef pour lui déclarer que, s'il ne me prête pas des pirogues de bonne grâce et moyennant un salaire raisonnable, je resterai dans son village avec tout mon monde, et que, dans ce cas, je ne répondrai plus de ses huttes ni de ses cultures. Aussi s'empresse-t-il d'accepter mes propositions.

Il est trop tard pour commencer, aujourd'hui encore, le passage du fleuve. D'autre part, le ciel, couleur d'encre du côté du levant, annonce un prochain orage. Bientôt un vent d'une extrême violence se lève, fait battre les toits de nos tentes comme les ailes de quelque énorme oiseau, et en abat même une sur la tête de son propriétaire. Il les enlèverait toutes comme des feuilles, si nous n'avions soin de placer des hommes près de chaque montant, de chaque corde, de chaque piquet. Les eaux du Lualaba se rident, se creusent, se soulèvent, et se couvrent d'une écume blanche. Mais l'impétuosité même du vent porte l'orage loin de nous avec une vitesse extraordinaire, et c'est à peine si quelques gouttes de pluie viennent nous mouiller.

Dès l'aube du lendemain 15 novembre, nous hélons des canotiers et quelques-uns viennent se ranger le long de la rive.

Le paiement donne lieu à de légères contestations. Les propriétaires des grandes pirogues prétendent être mieux rétribués que les autres. Je finis par céder, car il serait trop long et trop périlleux de construire nous-mêmes des radeaux,

encore que le docteur me signale la présence d'un bois, léger comme liège, qu'on appelle le fusain. Le passage commence et, comme d'habitude, nous envoyons tout d'abord sur le bord opposé une vingtaine de soldats bien armés. Dans l'après-midi, toute l'expédition est réunie sur la rive gauche du grand fleuve, près du gros bourg de Kaoué, qui fait face à Tambo.

Le chef du village nous fournit un canot qui permettra à Diderrich d'aller relever le confluent de la Lukuga, à deux heures en aval. Il n'est plus question du lac Landji, qui n'existe que dans l'imagination des cartographes.

Le chef nous envoie également un cadeau, deux chèvres et de la farine. Ses délégués me donnent, sur l'amont et l'aval du fleuve, des renseignements très précieux qui me font désirer de plus en plus la réalisation du projet depuis longtemps caressé : remonter la branche venant du Moero, jusqu'à Monveuturuto ou Kafinda, couper vers l'Ouest, atteindre le Lualaba de Kikondia et redescendre celui-ci, puis le Congo, jusqu'à Nyangwe. Reste à savoir si je ne vais pas me heurter à une assez vive opposition de la part de mes hommes, qui verront que, au lieu de descendre le fleuve, nous nous dirigeons vers sa source, éloignant d'autant le terme de notre voyage.

J'apprends que Simbi, fils de Msiri et véritable chef de tout ce pays, réside au confluent des deux Lualaba et à trois jours de marche vers l'amont. D'ici là, le fleuve serait barré de rapides, qu'on désigne sous le nom de Kitombue. S'il en est ainsi, l'accès des deux Lualaba serait donc coupé. En aval du confluent de la Lukuga, le Congo serait également obstrué de rapides tout à fait infranchissables, appelés Kibimbi et formé par les monts Mpibue et Muambue.

Le 17 novembre, toute la caravane se rend au village de Kaorri, dont le chef nous donne un guide ; il se joindra à des gens de Simbi qui ont consenti à nous piloter. Après

six kilomètres de marche, nous atteignons Kivonga. Sur notre route, coupée de marigots où l'on a de l'eau jusqu'aux genoux, nous apercevons enfin de nombreux élaïs. Nous longeons un bras du fleuve, profond, mais sans courant, et après avoir traversé un marais rempli de papyrus, nous arrivons, par une pluie battante, à Kabi, où chacun cherche à s'abriter. Mais les huttes de ce village sont si petites que, pour y rester, il faut se placer en chien de fusil ! Au moment où nous allons nous remettre en route, nous constatons que notre guide a disparu. Un homme de Simbi se présente aussitôt, nous dit que son maître parcourt les villages voisins et nous offre, moyennant un pagne, de nous conduire auprès de lui. Le chef de Kivonga consent également à nous accompagner.

Quittant le sentier, qui court parallèlement au fleuve, nous nous enfonçons vers le Sud-Ouest, dans un pays plus boisé. Tout à coup, un vol d'ibis m'annonce la proximité d'un troupeau de buffles. Je m'apprête déjà à en abattre quelques-uns, lorsque mes guides se mettent à pousser des hurlements et font fuir ces animaux, dont j'entends, à cent pas de nous, le galop précipité. Nous nous acheminons vers le village où se trouve le fils de Msiri, que je fais prévenir de notre arrivée, tout en lui envoyant un doti d'americani.

Peu après, un boy, accompagné de gens de Simbi, se porte à notre rencontre ; les « Yambas » pleuvent et nous arrivons ensemble au village de Muichi, où je vois avec plaisir une véritable plantation de jeunes élaïs. A peine avons-nous dressé nos tentes que Simbi, dont j'ai déjà entendu parler avant notre arrivée au Tanganika, fait son apparition, suivi de ses familiers. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, de taille au-dessus de la moyenne, à la figure intelligente, mais astucieuse ; le pli des lèvres exprime tantôt la moquerie, tantôt le dédain. L'ensemble n'est pas désagréable, bien que les yeux, brillants mais peu ouverts, lui donnent un air faux ;

il porte un pantalon de drap et son torse est entouré d'une couverture qui a été rouge.

Après avoir déclaré qu'il est l'ami des blancs, il proteste, avant même que j'aie prononcé une seule parole, contre toute comparaison qu'on pourrait établir entre son père Msiri et lui. Pour mieux m'en convaincre, il me répète cinq ou six fois qu'il n'a jamais tué personne, sinon en temps de guerre. Je lui réponds qu'en effet, on ne l'a jamais accusé d'aucun crime de ce genre et que les Européens ne lui veulent pas de mal. Sa résidence, dit-il alors, est à Ankoro, endroit où se réunissent les deux branches du Lualaba, à trois jours de marche de Muichi.

Il me confirme qu'il existe des rapides en amont et en aval, mais les premiers seraient franchissables à la saison des hautes eaux. Il ajoute que c'est à Muichi que la distance qui sépare le Lomami du Lualaba est la plus courte et qu'il y a, un peu au Nord, juste en face de la Lukuga, un chemin fréquenté qui relie les deux cours d'eau. Le pays est absolument plat et il ne faut guère que deux jours pour atteindre le Lomami.

Ces derniers renseignements, que j'espère pouvoir vérifier, sont des plus intéressants. S'ils sont exacts, c'est évidemment dans ces parages que devrait passer une voie ferrée rattachant le Lomami au Lualaba.

Simbi me promet des guides pour me conduire jusqu'à Ankoro. Lors de mon retour dans ce pays, il se trouvera sans doute, dit-il, de l'autre côté du Lomami, chez des chefs avec qui il voudrait nouer des relations, en vue d'attirer chez lui le commerce des Mabelles, pagnes indigènes fabriqués en grande quantité dans la région où il se rend et qui servent de monnaie. Je lui conseille de se méfier de Lupungu, suzerain d'Eibonda qui, opérant pour le compte des Arabes, ne vit que de rapines. Il me répond en souriant que les Arabes ne lui font pas peur : il a déjà eu maille à partir avec eux et a,

notamment, battu plusieurs fois le chef Kabamba. Je le félicite sincèrement de ses succès militaires : quoique, en réalité, il ne soit guère plus recommandable que les Wonguanas, je suis heureux d'apprendre qu'il a pu tenir en échec ces chasseurs d'hommes.

Dans la soirée, Simbi m'envoie une douzaine de poules et de la farine, et le lendemain, 19 novembre, trois guides. Nous partons et traversons d'abord des emplacements d'anciens villages, toujours marqués par de superbes bouquets d'élaïs. Ceux-ci se mêlent parfois à de magnifiques euphorbes plantées en carré. Dans un petit village d'une soixantaine de huttes, nous remarquons pour la première fois des toits coniques assez élevés, rappelant ceux des cases de l'Aruwimi ; mais ils sont ici recouverts de chaume et non de larges feuilles. Le soir, nous arrivons à Mavumbo, dont les nombreuses habitations sont disséminées dans des champs de jeunes cultures. Les naturels ont abattu les élaïs pour en recueillir le suc. Avec leur autorisation, quelques-uns de nos hommes sont placés en sentinelles près de ces arbres. Ils nous en apporteront, demain matin, le malafu dont l'écoulement est plus considérable la nuit.

Nos guides se conduisent exactement de la même façon que les Bayekés du vieux Msiri, entrant dans les huttes et faisant main-basse sur tout ce qui leur convient. Il est à craindre que nos hommes ne les imitent. Déjà, cette nuit, sur l'invitation des gens de Simbi, ils ont envahi presque toutes les cases, forçant les propriétaires de celles-ci à coucher à la belle étoile. Si cela continue, nous ne laisserons pas chez les natifs une bien bonne impression.

Depuis avant-hier déjà, nous apercevons la silhouette d'une montagne de forme tabulaire : elle appartient à la chaîne des monts Kilombue, qui forme les rapides dont on nous a parlé. Bientôt nous campons au pied de ces hauteurs,

séparées du fleuve par une large bande de terres herbeuses, au milieu de laquelle se creuse le lit profond d'un marais encore sec. Le Lualaba coule à gauche entre les monts Kilombue, formés de collines rocheuses aux sommets arrondis, et à droite les monts Chuia, beaucoup plus élevés que les premiers. Ces deux massifs courent dans le même sens et obliquement au fleuve. Le second se continue, vers le Sud, en collines arrondies, sur une trentaine de kilomètres et finit brusquement en formant les monts Kabu. Le fleuve suit sa base à une distance variant entre cinq cents à deux mille mètres.

Sur les deux rives nous apercevons des huttes de pêcheurs. Ceux-ci nous conduisent aux rapides et, à notre grand étonnement, nous n'en voyons pas la moindre apparence. Tout au plus, au milieu d'un banc de sable longeant la rive, distinguons-nous quelques affleurements de roches semblables à celles des monts Kilombue et, sur l'autre rive, dans la même direction que ces affleurements, de légers bouillonnements. En cette saison, le Lualaba est certainement navigable et les vapeurs pourraient, en prenant quelques précautions, franchir aisément cette barrière. Mais, à l'étiage, des récifs aux arêtes aiguës, traversant toute la largeur du fleuve, forment des rapides que les indigènes appellent Pengué. Ils n'osent alors s'y aventurer qu'après avoir fait, au dieu des tourbillons, un don consistant en quelques objets de métal : fers de lances, flèches, bracelets. Mais cela ne suffit pas toujours pour calmer la colère du fétiche et, malgré cette offrande, il est arrivé souvent que des pirogues, lancées contre les roches, ont été mises en pièces.

Le lendemain, 20 novembre, nous longeons la chaîne des monts Kilombue et nous arrivons successivement à Mukajimu, Kalibu, Mussala, Malemba et Kajima. Au fur et à mesure que nous avançons, les villages deviennent plus nom-

breux et plus peuplés. Mais, à cette époque, les cultures sont jeunes et les greniers vides. On ne trouve guère, pour toute nouriture, que du manioc. Lorsqu'on demande aux indigènes des poules, ils répondent invariablement que le chef arabe Kabamba les a dépouillés de tout ce qu'ils possédaient.

La chaleur est grande, et nos hommes ruissellent de sueur. Aussi, est-ce avec joie que nous voyons les femmes du village de Kassale s'avancer vers nous en nous apportant de l'eau : aimable attention dont nous n'avons, partout ailleurs, jamais été l'objet. Nous faisons un crochet vers le Sud-Ouest pour atteindre Mujimi, situé sur la Luvijo. Ce beau village, qui s'élève sur une haute et longue ondulation de terrain, compte environ trois cents huttes, entourées presque toutes d'un petit enclos. Nous y voyons de beaux ricins hauts de six mètres et droits comme des I ; toutes leurs branches ont été élaguées et leur tige se termine par un bouquet touffu.

La population du village, très dense, nous entoure bientôt. Elle est fort hospitalière: c'est à qui, homme, femme et enfant, courra le plus vite au Luvijo pour nous apporter de l'eau. Le chef Hangonba, fils de Simbi, dont le village est situé un peu plus loin, vient nous saluer. Il nous promet des canots pour la traversée du Luvijo et nous fait don de quelques poules, d'un peu de farine et de poisson fumé.

Le Luvijo mesure ici, à quatre kilomètres de son confluent, vingt mètres de largeur et un mètre soixante centimètres de profondeur ; son courant est assez rapide. Comme nous n'avons à notre disposition que deux pirogues très instables et à demi pourries, les plus grands de mes hommes, qui n'ont de l'eau que jusqu'au menton, se mettent à l'eau et poussent un certain nombre de charges. Les autres utilisent un barrage qui sert à la fois de pêcherie et de pont, mais qui n'est praticable que pour les hommes non chargés.

A la sortie de Mujimi, nous traversons une large vallée herbeuse, parsemée de bouquets de palmiers et d'euphorbes, conduits par le chef Hangambe, qui nous servira de guide jusqu'à Ankoro. Tandis que nous déjeunons non loin d'un village appartenant à Kabamba, autre fils de Simbi, ce chef vient nous rendre visite. C'est un jeune homme de haute taille, de figure sympathique et douce, ayant les traits de son père. Il nous conduit à Kiniame, sa résidence, où, sur ses instances, nous dressons nos tentes. Le village, qui compte à peine soixante-dix feux, n'est pas fortifié. Les huttes du chef, écartées d'une centaine de mètres, sont seules entourées d'un boma, le premier que nous ayons vu depuis Kalombi.

A cinq cents mètres du camp coule le Lualaba, dont le cours, très large, est obstrué par de nombreuses îles. Un peu en aval, presque en face du confluent du Luvijo, la chaîne des monts Kalué finit aussi brusquement qu'elle a commencé. Cependant, dans le pays plat et boisé qui s'étend à perte de vue, quelques petits monts se distinguent encore à l'Est et au Sud. Le 22 novembre, nous constatons la disparition de deux guides de Simbi, mais le guide principal nous reste, ainsi que le chef Kagombe, qui tient absolument à nous conduire jusqu'au confluent du Kalomondo et de la Luvua, c'est-à-dire des deux branches du Lualaba.

Une marche des plus agréable, dans un pays plat parsemé de champs de culture et de bouquets de palmiers, nous mène successivement à Mukuba, Mpandé, Luassi et Kana. L'horizon est fermé, vers le Sud et le Sud-Ouest, par deux chaînes de petites collines que les guides désignent sous les noms de Mutonfu et Kamatamba. Quittant le sentier, nous nous rapprochons du fleuve, bordé d'une longue et épaisse ligne de borassus, car c'est ici, dit le guide, que se réunissent les deux cours d'eau.

Bientôt, des bords du Lualaba, accourt une foule d'indigènes chargés de vivres. Puis, on nous amène des canots, et nous mesurons le débit du Kamelondo et de la Luvua. Mais, en examinant attentivement le cours de cette rivière et la longue et étroite langue de terre, couverte d'un bois touffu de borassus qui la sépare du Kamolondo, un doute me vient sur la sincérité des renseignements qu'on nous a donnés. Cette langue de terre me paraît n'être qu'une île. Nous ne serions pas encore au confluent des deux fleuves et le guide, las sans doute de nous conduire, nous aurait trompés.

La nuit tombe lorsque nous rentrons au camp. Nous y trouvons Ypunda arrivant, avec quelques hommes de Simbi, de la résidence de ce chef, et m'apportant le milambo (cadeau). Je questionne ces derniers et, confirmant mes doutes, ils m'assurent que la jonction des deux fleuves s'opère plus en amont, à Ankoro. Comme ils offrent de nous conduire jusque-là, j'accepte et charge Ypunda de les surveiller. Quelques heures plus tard, au milieu de la nuit, un bruit de voix inusité me réveille en sursaut. Bientôt Ypunda apparaît avec un homme de Simbi, ligotté : tous les autres se sont échappés. En même temps, il m'avoue ce qu'il n'a pas osé me dire plutôt, à savoir que le chef Kangombe s'est enfui en lui volant son fusil et que notre guide a disparu également.

Le lendemain, 23 novembre, l'homme de Simbi qui nous reste est déficelé et son fusil est remis à un grand diable d'Haoussa chargé de le surveiller. Aucun mal ne lui sera fait, mais il doit se considérer comme prisonnier jusqu'à ce qu'on nous ait rapporté le fusil volé, et il devra nous conduire jusqu'au retour du guide que nous avait fourni Simbi. S'il tente de s'échapper ou d'ameuter contre nous les indigènes, il sera mis à mort sur-le-champ. Notre homme, peu rassuré sur le sort qui l'attend, nous précède de quelques pas, et la caravane s'ébranle.

Nous regagnons une région couverte de bois clairsemés, où se cachent de nombreux et populeux villages. La population devient de plus en plus dense. Mais comme le sentier passe à plus d'un kilomètre des habitations, quelques indigènes seulement nous devancent, nous suivent ou courent sur les flancs de la colonne. Chaque fois qu'il en a l'occasion, le guide leur raconte ses malheurs et l'histoire du fusil volé. Bien qu'on ne semble guère s'occuper de lui, je suis convaincu que la nouvelle marche plus vite que nous et que le fusil sera restitué aujourd'hui ou demain au plus tard.

Nous dépassons un sentier bien frayé, coupant perpendiculairement le nôtre, qui mène à la résidence de Simbi, et après une marche de douze kilomètres, pendant laquelle nous n'avons cessé de voir, par échappées, la vallée du Lualaba et le bois de borassus qui couvre l'île, nous nous arrêtons à Lukundi. Une foule compacte de Balubas, à la physionomie fourbe, nous entoure aussitôt et un cercle se forme autour de notre guide, qui continue de raconter sa mésaventure. Bien que nous paraissions assez indifférents à ce qui se passe, notre attention ne se relâche pas et nous sommes prêts à faire lancer, à la moindre alerte, le « garde à vous » par la voix sonore du clairon.

Une heure après, nous arrivons à Ankoro, dont les huttes s'étagent sur une longue colline, au confluent du Kamolondo et de la Luvua. Cette fois, on ne m'a pas trompé : les directions des deux rivières suffisent à le prouver. La population est très dense, tant sur la rive gauche que dans les îles. Des canots sillonnent le fleuve, et de nombreux Balubas parcourent le camp pour vendre à nos hommes toutes les denrées qu'offre le pays.

Nous prenons le débit du Kamolondo et de la Luvua. Nos observations concordent avec celles que nous avons faites pour le Kamolondo, au confluent de Lovoï et pour le Luvua

à sa sortie du lac Moero, c'est-à-dire qu'elles nous montrent que la branche maîtresse du fleuve est la Luvua (Luapala) et non le Kamolongo (Lualaba de Kikondia), comme le croient quelques géographes.

Le chef me dit que le Kamolongo est libre de tout rapide et navigable jusqu'à Kikondia, et qu'il se répand en une série de lagunes aux bords marécageux dont il me cite les noms : Kikongola, Pemba, Sangua, Topué, Kamu, Kondo, Kabumbo, Lanji, Kahondé, Kabamba, Zibamba et Kissale. Les plus grandes lagunes sont : Sangua, Kalombo et Kissale.

Un fait curieux montre combien ces étangs doivent être nombreux et considérables : actuellement, à la saison des pluies, le débit du Kamolondo à Ankoro est inférieur à celui que nous avons constaté en septembre, à la saison sèche, en amont du confluent du Lovoï. Cette différence de volume d'eau, sur un aussi court espace (cent quatre-vingt-cinq kilomètres) s'explique par le peu d'importance des affluents que reçoit le Kamolondé (le Kiombéa, le Lubumbu et le Kamionga) et par l'accroissement d'évaporation résultant des nombreuses expansions du fleuve.

Quant à la Luvua (Luapula), elle serait navigable jusqu'à trois jours d'ici. Au delà de ce point, jusqu'à sa sortie du lac Moero, elle serait coupée de nombreux rapides, dont les principaux seraient ceux de Kabongo-Manonga, près du village du chef Muika, et ceux de Niemba-Kondé.

« Quel est le père et quel est le fils »? demandai-je au chef.

Le chef me répond sans hésiter que le père est la Luvua, mais que le fils a plus d'eau, c'est-à-dire que le Kamolondo a un lit plus profond que la Luvua (Luapula), dont le cours très large est obstrué par de nombreux îlots et bancs de sable. Mais la Luvua conserve toujours l'aspect d'un grand fleuve, tandis que le Kamolondo ressemble à un affluent quelconque, tel que la Lufira à Kayombo et le Lomami à

Gandu ; il est même inférieur au Sankuru, à Bena-Lussambo, là où je l'ai atteint en 1888.

A Ankoro, la Luvua vient de l'Est et le Kamolondo du Sud, en faisant quelques crochets et en longeant une haute colline que les naturels appellent Mutonfu et Kamatamba, et qui court du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Avant de se réunir définitivement, les deux rivières, à quelques kilomètres d'ici, se rapprochent l'une de l'autre pour s'éloigner de nouveau et alimentent une grande lagune appelée Zibi par les naturels. Un peu à l'Est de cette lagune et non loin des bords de la Luvua, se trouve le grand village de Kivoï, que nous connaissons de nom depuis notre traversée de la Luvua à Pueto.

Le pays, particulièrement bas et herbeux entre les deux fleuves, est plat et couvert de bois clairsemés autour d'Ankoro. Il ne se relève que sur la rive gauche du Kamolondo pour former le commencement de la chaîne peu accentuée des monts Mitumfu et Kamotamba, abritant au Nord-Ouest le village de Simbi.

Au milieu de ma longue et instructive conversation avec le chef Ankoro, qui est un vieillard aux cheveux blancs, à la figure douce éclairée par des yeux vifs et malins, on vient m'annoncer que le fusil volé et une petite dent d'éléphant ont été déposés près de la tente de Cassart. Je n'en dis rien au chef qui, de son côté, n'ose en souffler mot, et je le congédie après lui avoir fait un cadeau assez important.

La distance qui nous sépare de Kissale est courte : en moins de dix jours, nous pourrions nous y rendre. Ce détour nous fournirait l'occasion d'étudier une partie inconnue du cours du Kamolondo, en même temps que de punir le chef Kikondia. J'en fais part d'abord à mes adjoints ; mais deux d'entre eux, Briart et Cassart, sans élever d'objection, me répondent par une moue des plus significative. Je demande

alors l'avis à toute la troupe rassemblée : s'agit pour mes hommes d'aller venger la mort de treize de leurs compagnons. Mais nos soldats me représentent qu'ils n'ont plus ni force, ni courage, et me prient de les reconduire à la côte le plus vite possible. Me voilà donc obligé d'abandonner définitivement le projet que je caressais depuis mon départ du Tanganika, et de rebrousser chemin.



CHAPITRE XXV

D'Ankoro à Lussambo.

(Du 25 novembre au 19 décembre 1892.)

Sommaire : Forcé d'abandonner mes projets. — Attitude des indigènes devenue nostile. — Attaques. — Amende. — Punition. — Détour voulu. — Rien ne sert. — Villages détruits. — Campement dans un village intact. — La sagesse revient aux indigènes. — Le vieux chef Kaliba. — Bonne marche. — Le nouveau village fortifié du chef Simbi. — Palabres avec Simbi. — Changement de route. — Nous prenons le chemin du Lomami au lieu de celui conduisant à Kassongo. — Adieux de Simbi. — Conduite des hommes de Simbi vis-à-vis des indigènes. — Première nouvelle du conflit avec les Arabes. — Bâtonnade aux hommes de Simbi. — La traversée du Lomami. — Le chef E'bondo. — Le village de Kolo-Momi. — Belles cultures. — Arrivée à N'Gandu, résidence de N'Gongo Lutété et poste de l'Etat. — Correspondance avec Dhanis. — Départ pour Lussambo. — Lettre de Franqui. — Descente en canots.

Le 25 novembre 1892, je reprends à contre-cœur la route des jours précédents.

En repassant par le village de Kala, nous manquons d'avoir maille à partir avec les indigènes : Ils se fâchent et brandissent leurs arcs, parce que quelques-uns de nos hommes ont puisé de l'eau sans leur permission. Mais ce n'est pas là la vraie cause de leur changement d'attitude. Ils s'imaginent qu'on nous a empêché de pousser plus loin, que nous battons en retraite et que, par conséquent, nous sommes moins forts que nous n'en avons l'air. Mais leur courroux s'apaise bientôt, et nous arrivons sans encombre au village du chef Kalamba, où nous campons.

Le chef, maître de céans, après s'être quelque peu fait tirer

l'oreille, vient nous saluer. Il nous offre même de la farine et quelques œufs, tout en refusant catégoriquement de nous faire conduire chez Simbi. Heureusement, notre guide improvisé semble s'être attaché à nous. Il se moque du chef, tourne en ridicule ses craintes et lui donne sa parole que les blancs sont de braves gens, qui ne lui veulent aucun mal.

Est-il besoin de dire que c'est surtout la promesse d'une gratification qui a inspiré à notre homme une si haute opinion des Européens?

Le lendemain, une couple d'heures après notre départ de Kabamba, nous passons le Luvijo et gravissons la colline où s'étalent les nombreuses huttes de Mujimi.

Environ cinq cents indigènes, bien armés et brandissant de longues perches, au bout desquelles flottent des lambeaux d'étoffe, se tiennent à l'entrée du village que nous devons traverser. Quelques-uns se livrent à des simulacres de combat, tandis que les autres battent le tambour en poussant des cris assourdissants. Ces manifestations hostiles ne m'en imposent pas et, à l'approche de la colonne que je conduis moi-même, comme d'ordinaire, elles cessent subitement. Un silence profond succède au brouhaha de tantôt et les natifs, appuyés sur leurs arcs et leurs lances, nous regardent passer sans faire le moindre geste.

Nous ne nous arrêtons pas dans ce village devenu si peu hospitalier depuis l'avant-veille et continuons à suivre les méandres du sentier. Mais, au bout d'un kilomètre, nous entendons soudain le clairon sonner à l'arrière-garde. Nous rebroussons immédiatement chemin, après avoir mis en sûreté les malades, les femmes et les enfants, et nous rejoignons l'arrière-garde au pas de course. Le docteur Briart m'explique bientôt ce qui s'est passé : « La queue de la caravane quittait le village lorsque les indigènes, restés cois jusqu'alors, poussèrent de nouveau leurs cris de guerre, exécutèrent des danses

belliqueuses, essayèrent d'enlever les charges de quelques porteurs et lancèrent même quelques flèches qui n'atteignirent heureusement personne. Le docteur Briart n'avait pas voulu ouvrir le feu sans me prévenir. »

Nos hommes, déployés en tirailleurs, s'avancent jusqu'à vingt mètres des huttes et, comme il est nécessaire que nous punissions ces Balubas de leur inqualifiable agression, je leur fais signifier qu'ils ont à me payer tout de suite une amende de dix poules.

Des ricanements accueillent les paroles de mon interprète. De nouveau quelques flèches viennent s'abattre sur nous. Cette fois, c'en est trop. Il faut, si nous voulons être respectés par la suite, que nous montrions une fois pour toutes que nous sommes à même de nous défendre.

Quelques minutes après, toutes les cases du village flambent ; les natifs fuyent éperdument dans toutes les directions. Une pauvre vieille femme s'en va la dernière, en maugréant contre ses concitoyens, dont la stupidité lui vaut la perte de sa hutte et de son jardinet.

Revenus à l'endroit où sont rassemblés les bagages, les femmes et les malades, sous le commandement de Diderrich, nos hommes coiffés de bizarres panaches balubas, battent le rappel sur des tambours pris à l'ennemi. Cette petite escarmouche, qui est venue rompre la monotonie des jours précédents, les a mis en gaîté.

Quant à moi, je déplore d'autant plus d'avoir été obligé d'en venir aux mains qu'il n'est pas douteux que, si nous continuons de suivre le sentier qui traverse plusieurs autres villages, nous serons forcés de les brûler tous : leurs habitants, mal renseignés, et ignorant de quel côté sont les torts, prendront certainement fait et cause pour leurs frères de Mujimi.

C'est pourquoi nous nous engageons dans un sentier qui évite les villages et qui nous conduira sans doute à Kalibu,

au pied des monts Kilombue. Quelques soldats, choisis parmi les meilleurs tireurs, s'échelonnent sur les flancs de la colonne, et l'arrière-garde est avisée qu'elle a à se tenir sur la défensive.

A peine avons-nous marché pendant un quart d'heure, que des coups de feu m'apprennent que les Balubas recommencent leurs attaques. Malheureusement, le sentier devient de moins en moins distinct et les massifs d'arbres et d'arbustes qui le bordent, de plus en plus épais. Je fais scruter jusqu'au moindre buisson, car les naturels excellent dans l'art de se dissimuler, de ramper et d'attendre patiemment le moment propice pour lancer une de leurs terribles flèches empoisonnées.

Bien qu'ils se tiennent cachés, ils ne cessent de proférer de bruyants cris de mort. Mais nos hommes ne s'en émeuvent pas. Ils se contentent d'y répondre par des rires et des quolibets.

Après deux heures de marche, j'ordonne une halte, autant pour permettre à ma troupe de prendre quelque repos que pour laisser les Balubas s'approcher. Je voudrais leur infliger des pertes qui missent fin à cette poursuite. Subitement, les cris qui nous ont accompagnés durant la marche cessent tout à coup. Cependant, l'ennemi est toujours là : une flèche, sortant des taillis, passe à quelques mètres de moi et va percer de part en part la cuisse d'une de nos chèvres.

Mais nous manquons d'eau et, la marche reprise, nous sommes bien forcés de couper au plus court et de regagner le Lualaba. Tant pis, ma foi, pour les villages dont les habitants se tourneront contre nous.

Tout à coup des cris assourdissants partent au même moment de tous les points du taillis, nous apprenant que les Balubas sont parvenus à nous cerner. Nous répondons, de temps en temps, par un coup de feu.

Une demi-heure plus tard, des roulements de tambour et des cris furieux se font entendre à environ cinquante mètres

en avant de la colonne, non loin des premières habitations d'un gros village.

A peine la tête de la caravane a-t-elle débouché du taillis, que les Balubas se replient sur ce village. Désirant me montrer patient, je fais expliquer aux habitants comment s'est produit le conflit, que nous n'avons pas cherché. On écoute notre interprète et quelques sages exhortent leurs compagnons au calme. Mais ceux-ci font fi de ces bons conseils. Les tambours résonnent. Les cris de « Koufoua-lelo » « vous serez tous tués aujourd'hui » volent de bouche en bouche, et quelques flèches nous frôlent.

Cette fois, nous perdons patience. Notre avant-garde s'élance au pas accéléré vers le village qui est emporté en un instant. Bientôt les huttes deviennent la proie des flammes, et nos hommes s'éparpillent à la recherche du butin. Le soir tombe, et l'incendie confond ses lueurs rougeoyantes avec celles du soleil couchant, qui empourpre l'horizon.

Comme je désire camper au prochain village, je donne tout de suite l'ordre du départ. Nous en atteignons les cases vingt-cinq minutes après. Il est complètement désert et le chef, venu à ma rencontre avec quelques naturels, me supplie de loin de ne pas brûler les huttes. Nous le prions de se tenir en paix et, autant que possible, hors de la portée de nos fusils. Obéissant à mon conseil, il s'en va, non sans avoir protesté de son amitié pour les blancs. La nuit s'épaissit et nous prenons des mesures pour éviter toute surprise. Mais, comme je le prévoyais, les Balubas, connaissant à présent la valeur de nos armes, ne reviennent pas à la charge, et, à l'aube, nous quittons le village, que le chef a la joie de retrouver intact.

Nous traversons successivement les villages de Kalabou et de Kaliba. Partout les indigènes, groupés derrière leurs huttes, nous adressent force compliments aux formules compliquées et nous indiquent avec empressement la route que

nous devons suivre. Des protestations d'amitié ont remplacé les cris de mort proférés la veille. C'est sans doute avec un agréable étonnement que ces primitifs constatent que, bien que nous soyons les plus forts, nous respectons les habitations et les cultures.

Je réussis à m'entretenir quelques minutes avec le vieux chef de Kaliba. Mon interprète, après lui avoir raconté en détail les événements de la veille, lui dit que les blancs ne font la guerre que lorsqu'ils y sont forcés par les mauvais procédés des naturels. Sans hésiter, le chef prend fait et cause pour nous. Selon lui, les vieillards de Mujimi étaient absents lors de mon arrivée, et l'attaque dont nous avons été l'objet aurait été l'œuvre de jeunes gens désireux de nous voler, de nous tuer et de rapporter nos têtes en guise de trophées !

Nous faisons du chemin ce jour-là et le lendemain nous atteignons le pied des monts Kilombué, puis le village de Murishi, où Simbi a laissé un chef chargé de nous conduire auprès de lui.

Le 29 novembre, le temps est brumeux et une pluie fine nous trempe jusqu'aux os. Nous commençons du reste à nous y habituer. La rosée est d'ordinaire tellement abondante que, chaque matin, les hautes herbes qui encombrent le sentier nous font prendre un véritable bain. Sur chaque feuille, sur chaque tige, scintillent de nombreuses gouttelettes, qui mouillent nos vêtements et nous obligent à changer de linge et de costume à la première halte.

Après une marche de deux heures, notre guide se fait remplacer par le chef du petit village de Kiougo. Deux heures plus tard, nous arrivons à Kalemba, qui comprend une trentaine de huttes, s'élevant au milieu de vastes cultures de manioc, car, fait curieux à constater, dans le pays des Balubas, on ne voit guère de champs de sorgho ; partout les naturels donnent la préférence au manioc.

Au fur et à mesure que nous nous enfonçons vers le Nord-Ouest, la végétation est naturellement plus avancée. Au Katanga, pas une herbe n'était verte ; seuls les arbres commençaient à revêtir leur robe de feuillage, passant par tous les tons, du vert tendre au jaune et au rouge. A Kassanga, à environ un degré de longitude à l'Ouest du Tanganika, les herbes atteignaient déjà un pied ; à la Lukuga, le double ; ici, elles dépassent la tête, le tout en deux mois.

Le pays que nous traversons est plat et moucheté de petits bois aux arbres clairsemés. Vers le Nord-Est court, le long du Lualaba, une chaîne de collines boisées. Une dizaine de milles seulement nous séparent du fleuve et nous sommes vraisemblablement en face de Lukuga.

Une marche de trente-quatre kilomètres nous conduit à l'entrée d'une espèce d'avenue, récemment taillée, qui mène au village de Mueku, dont les huttes en torchis ont un toit à pignon. Le chef qui nous sert de guide doit être un personnage important et très connu. Car presque tous les habitants accourent en battant des mains, pour lui présenter leurs hommages. Ils prennent une pincée de terre et s'en frottent les bras, ce qui est leur manière de lui montrer le respect qu'il inspire. Aussi profite-t-il de son autorité pour caser tous mes hommes dans les huttes du village.

De Mueku, nous nous dirigeons sur Mukumbi, où réside en ce moment Simbi. Après une marche d'une heure à travers un pays plat, dont les clairières et les bosquets rappellent étonnamment nos parcs, nous arrivons à un affaissement de terrain où roule le Kabombo, bordé de grands arbres au feuillage d'un vert sombre. Ses eaux noirâtres vont se jeter dans le Kuféia, affluent du Lualaba.

Un peu plus loin, nous apercevons un boma, tout récemment construit, ce qui tend à prouver que Simbi a peur de nous. Ce village, absolument sans défense il y a quelques jours,

n'a été entouré d'une palissade qu'à la nouvelle de notre retour. Pauvre Simbi ! Cette misérable défense ne le protègerait pas bien efficacement contre nos armes ! Mais je souhaite que nous nous quittions en bons amis et que nous n'ayons l'un et l'autre qu'à nous louer de nos bons procédés réciproques.

Le messager habituel de Simbi, un grand et beau garçon bayeke de nationalité, vient me souhaiter la bienvenue de la part de son maître. Celui-ci arrive peu après, accompagné d'une suite nombreuse. Il se donne la peine de chercher avec moi un endroit où je puisse faire dresser les tentes, et nous finissons par choisir un emplacement, situé entre la rivière et le village et parsemé de hautes termitières qui serviront de postes d'observation à nos sentinelles.

L'après-midi, Simbi m'envoie une assez grande quantité de farine, deux chèvres et un pot d'excellent pombe. J'ai ensuite avec lui un premier entretien, au cours duquel il accepte avec empressement de reconnaître l'autorité de l'Etat : Il signe un acte de soumission et reçoit un pavillon étoilé. Puis, après m'avoir promis des guides et m'avoir donné force renseignements, il me quitte en m'annonçant qu'il a fait chercher à Ankoro, sa résidence ordinaire, un objet de grande valeur qu'il me destine et qui me fera certainement grand plaisir.

Le rassemblement et l'exercice du soir cause une véritable panique aux natifs et aux gens de Simbi, qui n'ont jamais vu manœuvrer des soldats. Lorsque nos hommes font semblant de charger leurs fusils, ils courent tous se cacher derrière leur boma. Mais, reconnaissant bientôt leur erreur ils reviennent en se tordant de rire et, la bouche entr'ouverte, assistent avec une réelle stupéfaction aux mouvements de nos hommes.

Simbi revient me voir le lendemain après-midi, et je lui remets mon cadeau : quelques pièces de beaux pagnes du Tan-

ganika, quelques livres de poudre prises aux habitants de Bolundo et une boîte de capsules. Il ne dissimule pas sa satisfaction à la vue de toutes ces choses. Mais sa joie n'a plus de limite lorsque je lui offre, pour garder le pavillon de l'Etat, qu'il a arboré sur sa résidence, un chassepot.

Comme je lui demande alors des guides qui doivent me conduire à Kassongo du Manyema, il me répond, à mon grand étonnement, qu'il ne peut m'en fournir. Il est en guerre avec les habitants de cette région et, si un de ses hommes consentait à m'accompagner, ce ne serait que pour deux jours de marche. Exaspéré de constater qu'il manque à sa promesse, je lui déclare alors qu'il me plaît, à moi, d'aller à Kassongo. Je lui intime l'ordre de faire venir des guides sur-le-champ ou de me rendre immédiatement tout ce que je lui ai donné.

Interloqué d'être traité aussi vivement, il fait déposer sur la peau de lion qui lui sert de siège les pagnes, la poudre, les capsules et le chassepot, tout en poussant de profonds soupirs. Etonné de cette prompte restitution, à laquelle j'étais loin de m'attendre, je lui demande pour quel motif il ne consent pas à me donner des guides. « Un chef puissant comme » toi, lui dis-je, doit pouvoir envoyer des hommes partout. » « Je ne veux pas, réplique-t-il, être cause de ta mort. »

Comme, un peu malgré moi, je me mets à rire de cette sollicitude touchante, mais intempestive : « Oui, fait-il, le pays » que tu veux traverser est des plus dangereux. Il te faudra » au moins quinze jours pour atteindre Kassongo et, sur ce » trajet tu ne trouveras à manger que dans les postes arabes » où, bien certainement, tu seras mal accueilli. En dehors » de ces postes, tu ne rencontreras que les féroces Washinzi » qui, craignant les razzias des Arabes, ne font plus aucune » culture et vivent dans les bois où ils se nourrissent principalement de racines. Ils t'attaqueront chaque fois qu'ils » en auront l'occasion, car ils sont cannibales et considèrent

» tous les étrangers comme des ennemis. Plusieurs de mes
» hommes ont déjà succombé sous les atteintes de leurs flè-
» ches, enduites d'un poison foudroyant. Pourquoi, d'ailleurs
» tiens-tu à aller dans ce pays? Ta route n'est pas par là.
» C'est du côté où se couche le soleil, du côté du Lomami, qui
» n'est qu'à deux jours d'ici, que viennent les blancs et les
» Bienos. Telle est également ta route. Au surplus, tu es maî-
» tre d'aller où tu veux ; mais je suis ton fils et mon devoir
» est de t'éclairer. »

Simbi s'exprime ainsi pendant plus d'une demi-heure, prenant tour à tour à témoin chacun de ses familiers et mettant toute son éloquence à me convaincre que la route de Kasongo présente d'extraordinaires périls. Mais, dans ce flot de paroles que je laisse couler sans tenter de l'arrêter, un point m'a vivement frappé : la minime distance qui sépare ici le Lualaba du Lomami. Deux jours, c'est bien peu et je ne laisse pas d'en être étonné.

Aussi, dès qu'il a cessé de parler, je le prie de me dire exactement combien il faudrait de temps à une caravane chargée comme la nôtre pour atteindre le Lomami. Simbi me répond sans hésiter : « Trois jours, et le quatrième tu seras au bord
» de la rivière. »

Je lui fais alors une nouvelle série de questions : Y a-t-il des villages sur la route? Rencontre-t-on des montagnes ou des rivières difficiles à passer? Et le chef de m'assurer que, chaque soir, nous nous arrêterons dans un village qui lui appartient, qu'on nous y donnera de la nourriture en abondance, que le pays est plat et d'accès facile, enfin que nous ne serons arrêtés par aucun grand cours d'eau.

Que pourrions-nous souhaiter de plus pour exécuter les desideratas de la compagnie, qui veut que nous étudiions un projet de chemin de fer reliant sans interruption le Tanganika au Stanley Pool? Nous avons déjà fait l'étude d'une voie

ferrée rattachant, le long de la Lukuga, le grand lac au Lualaba. Pourquoi ne continuerions-nous pas l'étude du prolongement en ligne droite, de cette voie jusqu'au Lomami? Il est probable et même certain qu'en aucun autre endroit les deux grandes voies fluviales ne sont plus rapprochées.

Aussi les renseignements que vient de me donner Simbi me décident à changer mon itinéraire. J'en fais part au chef, mais en insistant sur ce point que, si j'ai changé d'avis, ce n'est pas que je craigne les Arabes, mais bien parce que la distance est moins longue et le pays plus riche en vivres. Mais les raisons qui me poussent à suivre ses conseils lui importent peu : il est tout entier à la joie de pouvoir reprendre le cadeau que je lui ai fait.

Tandis que je pose quelques nouvelles questions à Simbi, j'envoie mon cuisinier Taty, bas-congo, assez débrouillard, interroger adroitement les naturels sur la distance qui nous sépare du Lomami et sur la nature du pays à traverser. Je tiens naturellement à savoir si les affirmations de Simbi ne sont pas mensongères.

Le chef continue à se montrer loquace, me dit qu'il a été informé de notre arrivée à Kikondia et du massacre de notre arrière-garde.

« Les Balubas, ajoute-t-il, aussitôt le coup fait, chargèrent » leurs canots de tout ce qu'ils avaient de plus précieux et » ne laissant dans le village qu'une vingtaine d'hommes et » quelques sentinelles, cherchèrent un refuge sur les eaux du » lac. Ils craignaient avec raison que l'expédition ne vînt leur » infliger le châtiment qu'ils méritaient. » « Et qu'ont-ils fait » du corps de notre malheureux Hakanson? demandai-je » alors. » « Ils l'ont jeté dans le lac, après l'avoir décapité ».

Pauvre Hakanson ! Mon cœur se serre chaque fois que je pense à la fin affreuse qui l'attendait sur cette terre d'Afrique, alors qu'il semblait la conquérir avec tant de confiance et de bonne humeur !

Je demande alors à Simbi s'il a un homonyme dans le Sud. Il me répond négativement. « Alors, lui dis-je, c'est toi, avec les Bienos, qui nous a attaqués au lac Moria chez Kassongo-Kalombo? » Il jure sur ses fétiches qu'il ignore ce que je veux dire, qu'il n'a jamais attaqué les blancs et que c'est la première fois maintenant qu'il en voit.

Il ment sans doute, mais je n'insiste pas, sachant qu'il a trop peur pour avouer.

Passant à un autre ordre d'idées, Simbi me confirme les renseignements que j'ai obtenus sur le chapelet de lagunes du Kamolondo et sur les rapides, formés d'énormes blocs de rochers, qui obstruent le Lualaba en aval du confluent de la Lukuga et rendent toute navigation impossible.

Il s'engage ensuite dans un récit d'après lequel, à deux heures de marche d'ici, se trouve un étang habité par un monstre ayant quelque analogie avec l'hippopotame. Ce monstre enlève paraît-il, les plus belles filles du pays, les garde quelques jours auprès de lui, puis les rejette sur la rive. Il ne refuse rien à ses adorateurs et dépose sur les berges, à leur intention, tout ce qu'ils lui demandent. Etoffes, poudre et fusils arrivent à profusion. Mais ils disparaissent immédiatement si l'invocateur, au moment où il veut s'emparer de ces richesses, n'a pas la foi.

Simbi ne doute aucunement de l'existence de ce monstre. « Pourquoi, quand tu as besoin de poudre, ne t'adresses-tu » pas à lui? » lui dis-je alors. Nullement troublé par cette question, il se contente de sourire, sans répondre.

Il ne quitte ma tente qu'à la nuit tombante, après m'avoir promis que tout sera prêt demain matin pour notre départ. Puis il fait tirer des salves pour manifester la joie que lui causent les bons rapports qu'il a eus avec le blanc. Les danses indigènes se prolongent très tard et l'écho de leurs chants arrive jusqu'à nous.

Le lendemain, 5 décembre, tandis que nous plions nos tentes, l'envoyé habituel de Simbi vient me prier de rester ici encore un jour, le cadeau qui m'est destiné n'étant pas encore arrivé. Je lui réponds par un refus formel et le prie de m'amener les guides sans retard. Aussitôt le chef arrive avec trois de ses hommes. Il me garantit qu'ils ne se sauveront pas. Il les a, paraît-il, chargés d'une importante mission auprès d'un chef résidant au delà du Lomami. Il s'excuse de n'avoir pas encore reçu le présent qu'il comptait me faire et m'offre trois esclaves. Je refuse naturellement.

La caravane se remet en route. Après avoir passé la rivière Kakombo, nous pénétrons dans un bois touffu où se cachent les huttes du village de Katolo. Nous traversons un peu plus loin de beaux champs de maïs, appartenant au village de Mabila, dont la population nous fait le plus sympathique accueil. Suivant toujours un sentier bien tracé qui, courant à travers bois, longe une vaste clairière, nous allons stopper au village de Kibamba.

Pendant la halte je constate, sans trop d'étonnement, ma foi, que les guides que m'a fournis Simbi se conduisent, comme les Bayèkes de Msiri au Katanga. Ils font main-basse sur tout ce qui peut exciter leur convoitise, ne prennent pas garde aux doléances des indigènes et allongent des volées de coups de bâton à ceux qui font mine de regimber.

Reprenant notre marche, nous traversons la Kufuia, rivière peu profonde, qu'ombragent deux lignes de grands arbres, et arrivons à une plaine, parsemée de bosquets, qui s'étend à perte de vue. Le pays est uniformément plat. Nous apercevons vers le Nord-Est seulement, à vingt ou trente kilomètres de nous, la chaîne des monts Mambue qui borde le Lualaba. Cependant, au fur et à mesure que nous avançons, le baromètre baisse insensiblement, ce qui indique un changement d'altitude dont nous ne nous étions pas aperçus.

Un violent orage éclate et nous fait hâter le pas. Ce n'est qu'après deux heures de marche et sous une pluie battante, que nous arrivons au village de Mongarigo-Kalanga. Les huttes sont immédiatement prises d'assaut et le chauffage qu'elles contiennent flambe bientôt, réchauffant les membres engourdis de nos hommes.

Le chef Mongango, sous-ordre de Simbi, placé ici pour surveiller les indigènes et renseigner son maître, vient m'annoncer une importante nouvelle : l'arrivée de huit blancs non loin du Lomami. Ce ne peut être évidemment que la mission Hodister. Aussi, une joie fébrile qu'on pourrait difficilement se figurer, s'empare de nous. La présence de blancs à quelques kilomètres de nous ! N'est-ce pas la première étape où nous rencontrons l'influence de la civilisation ! Et, bien plus, n'est-ce pas l'espoir de recevoir des nouvelles d'Europe, de la patrie avec laquelle, depuis de si longs mois, nous n'avons plus communiqué !

Les discussions s'engagent et nous faisons hypothèses sur hypothèses. Par moments, des doutes nous viennent. Mais, comme il n'y a pas de fumée sans feu, nous finissons par nous dire qu'il y a au moins un Européen sur le Lomami, ce qui suffit pour nous remplir de joie.

Aussi, comme nous avons hâte de gagner la rivière, nous nous remettons en route dès l'aube du lendemain. Chacun presse le pas. Mes hommes, comprenant que nous approchons du terme de ce long voyage, entonnent de joyeux refrains et, lorsque, par hasard, l'un reste en arrière, il devient la risée des autres et reprend tout de suite sa place dans la longue file indienne.

Chose curieuse, il n'y a plus un seul traînard aujourd'hui.

Après trois heures de marche dans un pays plat que coupe, de temps en temps, une ligne d'arbres touffus bordant le lit de quelques ruisseaux, nous faisons une halte près d'un épais

bouquet de palmiers élaïs. Nous atteignons, un kilomètre plus loin, le village de Kilonji, entièrement caché par de superbes champs de maïs. Aussi nos guides, avec leur sans-gêne habituel, remplissent-ils de beaux épis mûrs leurs besaces, dont ils chargent leurs esclaves. Une demi-heure après nous atteignons un second village qu'on appelle également Kilonji et où nous nous arrêtons.

Tandis que mes hommes dressent les tentes, Ipunda va interroger les indigènes au sujet des renseignements que nous avons obtenus à Mongongo-Kalinga. Il revient bientôt, l'air très satisfait, en ramenant deux indigènes qui parlent le dialecte swahili, que nous comprenons tous : « Il y a, disent ceux-» ci, six blancs seulement près du Lomami. Ils ont fait la guerre » à Chipula (Tippo-Tip) et battu N'Gongo Lutété, mais, depuis » lors ils sont en paix avec ce dernier, qui est devenu leur ami » et allié. D'autre part, trois blancs sont installés à Kassongo » et n'ont, jusqu'à présent, eu maille à partir avec personne. »

Ces nouvelles donnent à réfléchir. Comment peut-il se faire que les Belges fassent la guerre à Tippo-Tip sur le Lomami, sans que leurs amis, établis à Kassongo, soient inquiétés? Si des conflits de ce genre se sont produits, comment ne se sont-ils pas étendus jusqu'aux Stanley Falls?

Peut-être n'y a-t-il eu qu'une simple escarmouche entre les troupes d'Hodister et des Arabes qui ne dépendent pas de Tippo-Tip. Les indigènes d'ici ignorent peut-être l'indépendance de ces Arabes vis-à-vis du grand négrier dont le nom est connu et exécré depuis les confins méridionaux de l'Etat jusqu'à son extrême limite septentrionale.

Nous nous remettons en route à sept heures du matin. Nous pataugeons quelques minutes dans une sorte de cuvette marécageuse produite par un affaissement du sol et traversons la Lukai et le Katiti, affluents de la Kopuia. Un peu plus loin, au village de Kalenga Modido, il nous est donné de constater

que nos guides continuent de se conduire comme en pays conquis et maraudent sans vergogne. Ma patience commence à se lasser, et je leur déclare que dorénavant ceux d'entre eux qui seraient convaincus de vol au préjudice d'un indigène, seraient sur-le-champ fouettés d'importance. Très ébahis, ils me répondent qu'ils ont le droit de prendre tout ce qui leur tombe sous la main et que les naturels y sont habitués ! Mais je réitère, plus énergiquement encore, ma menace, et comme je n'ai pas l'air d'admettre la plaisanterie, ils s'en vont en maugréant.

Bientôt nous apercevons une seconde cuvette marécageuse, traversée par un ruisseau, le Tao, puis une troisième. Ces cuvettes occupent les points les plus bas de larges ondulations de terrains. On les tourne aisément et elles ne constitueraient pas un obstacle à la construction d'un chemin de fer.

De vastes cultures apparaissent, entourées pour la plupart de haies d'épines. Nous arrivons au village de Lukumba, qui ne comprend que quelques misérables huttes. Plus de cent indigènes, venus des bourgades voisines, nous entourent aussitôt et deux chefs, assez puissants, à en juger par les témoignages de respect qu'on leur prodigue, s'avancent vers nous et nous prient de camper ici. Mais, la marche effectuée aujourd'hui étant trop courte pour que nous puissions déjà nous arrêter, je me vois forcé de décliner cette invitation. Pendant la halte, un pauvre diable de Baluba se livre à une danse de caractère, tout en chantant un chant monotone, où le nom de « Musongo » (blanc) revient constamment. Bien qu'il ait les mains coupées, il trouve moyen de tenir entre les deux moignons et de faire tourner un bâton, dont il se sert pour marquer le rythme de sa danse.

De nouveau la caravane se déroule dans la plaine et, au bout d'une heure, nous voyons une nouvelle cuvette marécageuse, traversée par le Kitutuma, affluent du Kafuia. Le

village de Kaafu est, pour ainsi dire, à cheval sur une ondulation de terrain qui sépare cette cuvette d'une autre, plus grande, et qui affecte la forme d'un vaste cercle d'un diamètre de trois kilomètres. Sur son versant oriental, nous apercevons, à côté de quelques beaux bouquets de bananiers, de nombreux hectares de cultures, divisés en rectangles, en losanges et en carrés et rappelant, à s'y méprendre, les terres labourées d'Europe. Le Kafuia prend sa source au fond de cette cuvette, puis une direction générale qu'il conserve jusqu'au Lualaba.

Nous arrivons vers deux heures au village autour duquel poussent des bananiers et de superbes maïs, formant des champs tellement épais que c'est à peine si nous trouvons un emplacement où nous puissions dresser nos tentes. Ipunda, qui est allé aux renseignements, ramène un chef qui s'exprime en swahili. Ce personnage, en relation avec les principaux chefs du pays, paraît assez bien informé. « Des blancs venus » de Lusambo, dit-il, ont battu Sefu, fils de Tippo-Tip, lequel » était accouru de Kassongo pour faire la guerre à N'Gongo » Lutété et à Lupongo. Sefu, après avoir perdu beaucoup » d'hommes et de fusils, est retourné à Kassongo. Depuis » lors, deux blancs sont établis chez Lupongo. Tous ces blancs, » ajoute-t-il, ont, pour se rendre dans notre pays, remonté » le Sankuru et non le Lomami. »

Cette dernière nouvelle ne manque pas d'importance. Je n'ai qu'à me féliciter d'avoir pris la route du Lomami plutôt que celle de Kassongo. Mais pourquoi Simbi, qui devait être au courant de tous ces événements, ne m'en a-t-il rien dit, et pourquoi s'est-il borné à insister pour que je ne me rendisse pas à Kassongo, où j'aurais infailliblement rencontré les débris des bandes arabes.

Il est vrai que, tout réduits que nous sommes, nous pourrions nous mesurer, non sans chances de succès, avec une troupe cinq ou six fois plus nombreuse que la nôtre. Mais nous

aurions eu d'autres épreuves à endurer. Nous aurions dû traverser un pays entièrement soumis aux Arabes, lesquels emploient souvent l'habile tactique qui consiste à affamer l'ennemi. Nulle part nous n'aurions trouvé de vivres.

Mais pourquoi Simbi m'a-t-il caché la présence de blancs sur le Lomami et la défaite de Sefu? Craignait-il que je ne profitasse de l'arrivée en force de mes compatriotes pour lui faire un mauvais parti? C'est probable, car les nègres poussent très loin la méfiance. Quoi qu'il en soit, je suis tenu de savoir gré au chef indigène d'avoir voulu m'éviter un danger.

Que de suppositions et d'hypothèses nous fait naître la nouvelle du conflit survenu entre les blancs et les gens de Tippo-Tip.

C'est donc une guerre que, d'ailleurs, on pouvait prévoir depuis longtemps. Qu'on balaye une fois pour toutes ces chasseurs d'hommes, cette poignée d'Arabes fourbes, cruels, et qui ne connaîtront jamais aucun frein ! Que l'Etat soit le seul maître chez lui et n'ait plus à traiter avec ces étrangers qui ne reculent devant aucun crime pour assouvir leur cupidité. Mais dans de pareilles conjonctures, comment se comporte la mission Hodister? J'ai grande hâte de le savoir et brûle de rencontrer des Européens qui puissent me renseigner.

En partant de Muibombo, je constate avec étonnement que les guides, au lieu de continuer de nous conduire vers le couchant, nous font prendre une direction Sud. Ils m'apprennent que le passage du Lomami ne peut s'effectuer qu'à une demi-journée de marche vers le Sud : là seulement nous pourrons trouver des canots. Les chefs alliés aux blancs et ennemis des Arabes ont, paraît-il, exigé sous peine de mort que toutes les embarcations restassent réunies en certains endroits désignés par eux.

Après avoir pataugé dans deux marais, dont le second s'étend au pied d'une longue ondulation de terrain formant

la ligne de faîte entre le Lomami et le Lualaba, et après avoir traversé une rivière au courant rapide, affluent de la Kala, nous ne sommes plus qu'à une heure du Lomami et allons camper près du village de Shiana.

Le village est presque désert et nos guides, aidés de leurs esclaves, en profitent pour s'emparer de toutes les poules. Les quelques indigènes qui assistent à ce pillage n'osent protester. Ils se taisent, mais la plus profonde consternation se lit sur leurs traits. A peine les maraudeurs ont-ils rassemblé leur butin, une quinzaine de poules, vivantes ou tuées à coups de bâton ou de flèches, que je donne l'ordre à mes hommes de s'en emparer. Mes instructions sont exécutées sur-le-champ et, naturellement, une bagarre en résulte. Les gens de Simbi résistent et une véritable pluie de coups de bâton s'abat sur eux. Leur chef vient m'adresser ses plaintes. Comme bien on pense, je le reçois assez froidement et c'est en tremblant de dépit et de rage qu'il se retire dans sa hutte, sous les huées de mes hommes.

A la soirée, les naturels rentrent au village en grand nombre. Comme il m'a été impossible de voir le chef, je les rassemble près de ma tente et leur tiens un petit discours : « Les » blancs ne sont pas comme les gens de Simbi ou de Chipula » (Tippo-Tip). Ils ne prennent pas les choses dont ils ont » besoin : ils les achètent et donnent en échange des mitakos, » des tissus et des perles. Non seulement ils ne volent pas, » mais ils ne permettent pas qu'on vole en leur présence. »

Faisant ensuite apporter les poules qu'on leur a dérobées, je leur annonce qu'elles vont leur être payées immédiatement. Ils ne comprennent pas tout d'abord. Mais lorsque je leur remets des brasses de satinette, en leur répétant que c'est le prix des quinze poules, ils éclatent en cris de joie et manifestent leur étonnement par d'interminables battements de mains.

Evidemment, des actes de justice de cette espèce, qui nous

paraissent tout naturels, à nous Européens, doivent impressionner les indigènes. Ils sont imbus malheureusement de l'idée que la force prime le droit et ils nous prennent peut-être, en leur for intérieur, pour des gens absolument dénués de bon sens.

Après avoir traversé la Kala et son affluent le Kabambo, rivière au cours rapide et aux bords marécageux, nous longeons une agglomération de trois villages : Mirikata, Katondola et Kitongo. Nous atteignons quelques heures plus tard la rive, assez marécageuse en cette saison, du Lomami, lequel a ici une largeur d'environ deux cents mètres. Nous sommes le 9 décembre, Simbi ne nous a pas trompé sur la distance séparant le Lualaba du Lomami.

De l'autre côté de la rivière, nous apercevons un groupe d'indigènes debout près de quelques grands canots et, plus loin, les huttes d'un grand village. Nos guides, hélant les gardiens de ces pirogues, leur crient que nous sommes des blancs et que, comme il se fait tard, nous désirons passer l'eau le plus vite possible. Mais on nous prie de patienter. Le chef prétend venir s'assurer lui-même de notre identité, conformément aux ordres qu'il a reçus.

Au bout d'une heure il s'avance avec quelques-uns de ses hommes. Les négociations pour le prix du passage nous prennent encore un certain temps et, vers trois heures seulement, les pirogues sont mises à notre disposition. La caravane commence à passer la rivière, travail qui dure jusqu'à une heure de la nuit.

J'ai l'intention de suivre le Lomami jusqu'à N'Gandu, où nous l'avons quitté lors de notre arrivée dans ce pays, afin de m'assurer de sa navigabilité sur tout ce parcours. J'espère retrouver à N'Gandu mes embarcations et pouvoir les utiliser pour redescendre jusqu'au Congo et peut-être même, si je ne rencontre pas de vapeur, jusqu'au Stanley-Pool.

Nous remettant en marche, nous prenons la route du village de Kassongo Zilo, non loin duquel les rapides obstruent, paraît-il, le courant. Le sentier court à peu de distance de la rivière, suit les méandres qu'elle décrit et traverse un pays coupé de ravins, au fond desquels coulent toujours quelques petits ruisseaux. Bientôt nous arrivons à Kassongo Zilo, bourgade d'une cinquantaine de huttes faites toutes de solides pieux reliés par des lianes et recouverts de chaume.

C'est au chef de ce village que j'ai à payer le prix de notre passage du Lomami. J'y ajoute un petit présent qui a pour effet de lui délier la langue. Il me donne force renseignements sur les rapides et me dit qu'il est le dernier chef baluba relevant de Simbi. Les villages que nous traverserons désormais sont peuplés par les Bassongos et paient tribut à N'Gongo Lutété et à Lupongo.

Peu après notre départ de Kassongo Zilo, nous entendons le bruit des rapides d'Eybondo Makafi. Ces rapides, qui sont vraisemblablement infranchissables à la saison des basses eaux, ne constitueraient pas à présent un obstacle insurmontable à la navigation. Un peu en aval, le Lomami s'élargit et forme un pool. Il conserve toujours sa superbe bordure de grands arbres et de lianes, dressant une double muraille d'une luxuriante végétation.

Nous apercevons quelques kilomètres plus loin le grand village fortifié de Kipukuta, dont les habitants viennent, à la mode arabe, nous souhaiter la bienvenue.

Le chef est assez gracieux pour nous conduire jusqu'à la rivière Kikeia, dont le courant est tellement rapide que nos hommes ne sauraient la passer sans courir le risque de se noyer. Mais notre aimable guide nous montre un véritable pont, de onze mètres de longueur sur une largeur d'un mètre cinquante, fait d'une quantité considérable de forts pieux supportant, à une hauteur de deux mètres au-dessus des eaux,

des traverses maintenues à l'aide de solides lianes. Rarement il m'a été donné de voir, au Congo, un ouvrage d'art primitif de cette importance si bien conçu et si bien exécuté.

De nouveau nous traversons une série de vallons, où murmurent de minces ruisseaux, pour arriver enfin à la vallée boisée et marécageuse de la Lukachi, rivière large de soixante à quatre-vingts mètres et profonde en moyenne de cinq mètres. Nous la passons en canots et le lendemain, 11 décembre, nous prenons la direction de la résidence d'Eybondo.

Longeant la rive gauche de la Lukachi, nous nous éloignons de plus en plus du Lomami dont les abords sont impraticables en cette saison. Tous ses affluents grossis par les pluies, débordent en formant d'infranchissables marais. A une heure d'intervalle, nous traversons les deux villages de Muikako et Musankia, dont les huttes sont disposées en longues rangées que séparent de véritables avenues plantées d'arbres.

Nous sommes, une heure après, au village d'Eybondo. Pendant que nous le traversons, le fils du chef se présente et vient me prier de le suivre. Il me conduit à une large place d'environ cent mètres sur soixante, entourée de huttes bien alignées, et où débouche des rues plantées d'arbres. Sur l'ordre du chef, la première rangée de cases est immédiatement évacuée et occupée par mes hommes. Non loin des habitations du maître de céans, une case, très haute et affectant la forme d'un vaste pain de sucre, s'aperçoit à plusieurs kilomètres d'ici. Toute la population nous entoure et c'est au milieu d'un cercle d'hommes, de femmes et d'enfants, à l'ombre d'un bel arbre au feuillage touffu, que nous déjeunons.

Dans l'après-midi, le chef, qui est le frère d'Eybondo, vient nous offrir quatre belles chèvres, un superbe bélier, de la

farine et des bananes. Grand, gros, pansu et joufflu, il ne possède, paraît-il, qu'une assez mince dose d'intelligence et ne jouit d'aucun prestige dans le pays.

Il m'explique que Lupongo, N'Gongo Lutété et Kolomoni accompagnent en ce moment les blancs qui campent à Lunuma, et qu'Eybondo, en apprenant notre prochaine arrivée, l'a chargé de nous conduire auprès de lui.

« Les blancs, me dit-il, ont beaucoup de soldats, de fusils et un canon, porté par quatre hommes. » Mais il n'a pas entendu parler de l'expédition Hodister. Celle-ci aurait-elle échoué? Ou bien serait-elle encore trop éloignée pour qu'on ait ici de ses nouvelles?

Le chef, sous prétexte que les guides qu'il va me donner ont à se munir de provisions, m'oblige à rester chez lui jusqu'au lendemain, à la grande joie de mes hommes, ravis d'avoir une journée de repos. J'en profite pour aller visiter la grande case conique d'Eybondo, haute de sept mètres. Cette curieuse habitation est spacieuse et bien construite. On y pénètre par quatre portes.

Nous nous remettons en route après l'habituel échange de cadeaux et traversons le long plateau qui sépare le Lomami de son affluent le Lukachi. L'aspect du pays ne varie guère : des plateaux coupés de vallées et de ravins où coulent un grand nombre de petits cours d'eau, affluents et sous-affluents du Lomami.

Après deux jours de marche, que les averses continuelles rendent pénible, nous arrivons au village de Kimpota-Kitenge, où réside en ce moment le chef Eybondo.

Le guide me conduit immédiatement à un grand « barza », adossé à une enceinte où s'alignent une vingtaine de grandes et belles huttes. C'est la demeure du chef et de ses compagnes. La femme principale, qui garde la maison, vient me

rendre visite. Eybondo est absent, dit-elle, mais comme elle le remplace, elle nous fait don d'un mouton et nous procure des guides, chargés de nous accompagner jusqu'au village de Kolomomi, à deux jours de marche d'ici. C'est le seul point où, grâce à un pont récemment construit, nous puissions traverser le Luvimbi.

Suivant le sentier capricieux, nous continuons de parcourir des plateaux, de descendre dans des ravins, de franchir des rivières et des ruisseaux.

Enfin, après de longues heures de marche, nous nous arrêtons au bord d'un beau plateau, ou il nous est donné de contempler un spectacle des plus rare en Afrique. Partout, nous apercevons de vastes cultures, aux contours et aux tons les plus variés. Les vallées, les flancs des collines et les plateaux en sont couverts. En certains endroits, des terres récemment défrichées attendent la semence. Ailleurs, les champs sont en pleine floraison. Ailleurs encore, la récolte est faite ou en train de se faire. Ces riches cultures font assurément le plus grand honneur au chef du village, à qui elles appartiennent.

Les premières huttes apparaissent bientôt et un véritable étonnement nous saisit. Depuis longtemps nous n'avions plus vu une aussi importante agglomération. Kolomoni est certainement, après Gandu et Lupongo, le plus grand centre de population que nous ayons vu. Même le long de la Lukuga, où les bourgades se succèdent à des intervalles fort rapprochés, aucune cité n'est comparable à celle-ci.

Après avoir traversé un ruisseau encaissé, le Kabamba, nous allons déjeuner à une portée de fusil de Lubula, qui est en quelque sorte le faubourg de Kolomoni. A notre droite coulent les eaux tumultueuses du Luvumbi, cachées par une épaisse bordure d'arbres et de palmiers. La marche reprise, nous longeons, sur près de quatre kilomètres, des

champs cultivés pour atteindre, enfin, les premières huttes de Kolomoni.

Le fils du chef vient à ma rencontre et me désigne un groupe de huttes où il m'invite à installer mes hommes. Tandis qu'on dresse les tentes, des gens de N'Gongo Lutété, venus ici pour faire le commerce, nous offrent de nous conduire à N'Gandu. Ils paraissent bien renseignés et nous apprennent qu'il y a un blanc à N'Gandu et six autres à Luvima. Ils ont avec eux des troupes bien exercées et sont, en outre, accompagnés des chefs N'Gongo Lutété, Lupungu, Kolomomi et Eybondo, et de leurs guerriers. L'expédition Hodister serait arrivée à Musomba Shadi (Faki) et y ferait la guerre aux Arabes !

Partout donc les Belges sont aux prises avec les Arabes ! C'était inévitable et, sans aucun doute, nous assistons au premier acte d'une lutte sanglante qui durera peut-être plusieurs années.

Nous quittons Kolomomi le lendemain, 16 décembre, guidés par les hommes de N'Gandu Lutété. Vingt minutes après notre départ, nous arrivons au bord du Luvimbi, qui roule ses eaux tumultueuses dans un lit large de septante mètres et que nous traversons aisément, grâce au pont construit par Kolomomi.

Nous arrivons, le 19 décembre, au grand village de N'Gandu, résidence du fameux N'Gongo Lutété, que nous avions quitté plus de vingt mois auparavant.

Nous entrons, clairons sonnants, dans le poste de l'Etat qui est commandé par le lieutenant Duchesne, qui nous reçoit très cordialement.

Que de faits se sont passés depuis notre départ de N'Gandu : le massacre de l'expédition Hodister, et la guerre déclarée entre l'Etat et les Arabes. M. Duchesne nous met au courant de la situation non seulement passée, mais présente.

J'adresse la lettre suivante à Dhanis, qui fait campagne contre les Arabes :

Poste de N'Gandu, le 23 décembre 1892.

Mon cher Dhanis,

Vous serez sans doute étonné d'apprendre mon arrivée, avec toute mon expédition, à quelques jours de votre camp.

Ma bonne étoile a voulu qu'au lieu de continuer à descendre le Lualaba, jusque Kassongo et Nyangoué, pour me rendre ensuite à Béna Kamba, je me dirige, par suite de renseignements obtenus, au confluent de la Lukuga, directement vers le Lomami. Ces renseignements, que je devais à Simbi, fils de Msiri, établi sur les bords du grand fleuve et le véritable chef de tout ce pays, me montraient la distance séparant le Lualaba du Lomami, excessivement courte, le pays plat, etc. J'avais été chargé par Bruxelles d'étudier un avant-projet de chemin de fer, reliant ces deux fleuves. Ces renseignements, très favorables, me firent prendre cette route et voilà comment, mon cher Dhanis, ignorant tout ce qui s'était passé et ce qui se passait par ici, je ne suis pas allé tomber dans la gueule du loup, car mon expédition étant très réduite, par suite de famine et de combats, je n'aurais probablement pas été à même de lutter avantageusement contre les bandes des Arabes.

J'aurais désiré beaucoup vous voir, non seulement pour avoir le plaisir de vous serrer la main, mais aussi pour vous fournir les renseignements que vous auriez trouvé bon de me demander, sur les pays que j'ai traversés. Mais le courrier que vous venez d'envoyer à M. Duchesne me fait supposer que votre intention est de rester encore quelque temps à Rousuna.

A mon arrivée ici, le 19 courant, mon intention était de descendre le Lomami, avec les pirogues que j'avais laissées à N'Gongo Lutété. Je voulais avoir une certitude quant au sort des agents et des postes établis par le regretté Hodister à Faki, Bena Kamba et Yanga.

Mais comme ce voyage offrait quelque danger et que mon expédition est pour ainsi dire terminée, je ne voulus pas exposer la vie de mes adjoints sans leur consentement. Leur avis à tous fut que nous devions prendre la route de Bena Lussambo. Je suis obligé de m'incliner et nous partirons demain 24 pour ce point.

Le sous-officier Cassart, que m'avait prêté l'Etat, m'a demandé de rester ici, à votre disposition. Je le lui accorde bien volontiers, sachant que vous avez besoin d'agents. Je lui ai promis de le faire nommer sous-

lieutenant et j'espère que vous voudrez bien, de votre côté, appuyer cette demande.

Quoique j'aie télégraphié du lac Tanganika à Bruxelles, via Quilimane en septembre dernier, avisant la Compagnie que j'arriverais probablement à Béna Lussambo fin décembre, je ne puis guère compter sur la présence d'un vapeur. Mon intention étant de ne séjourner que quelques jours sur ce point, je vous demanderai de bien vouloir m'accorder l'autorisation de prendre à Béna Lussambo les embarcations qui me seront nécessaires pour opérer la descente en pirogues ou allèges. Ces embarcations seront immédiatement renvoyées à la remorque des vapeurs de la Compagnie du Katanga ou de la Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo. Je compte sur vous, mon cher Dhanis, pour me faciliter le plus rapidement possible mon retour à Kinchassa.

Je laisse ici, à M. Duchesne, douze libérés qui m'ont accompagné au Katanga, provenant de N'Gongo Lutété, ainsi que douze chassepots. Je laisserai à Béna Lussambo dix-sept familles Balubas, provenant de l'expédition Wissmann et qui désirent retourner dans leur pays (Luluabourg). Elles viennent de Mpala.

Dans le cas de descente en vapeur et si vous le désirez, je vous laisserai tous mes fusils chassepots (nonante à cent) et toutes mes munitions (dix mille).

Dans le cas de descente en canots, j'aurai naturellement besoin de mes armes et de mes munitions. J'espère que cette offre de service n'influencera en rien la décision que vous prendrez quant aux embarcations à me prêter.

On vous a appris, je crois, la mort du capitaine Jacques. Cette nouvelle doit être fausse, car à notre départ du Tanganika, le 6 octobre dernier, Jacques se portait très bien, mais le conflit avec les Arabes n'était pas terminé. A cette date, le lieutenant Long devait être arrivé à Kaméra et Moriamé à Udjiji. Ce dernier est sans doute entre les mains des Arabes. Nous avons mis quarante-quatre jours de marche de Mpala à N'Gandu, tout en suivant la Lukuga. Ne vous serait-il pas possible d'avertir Jacques de la situation actuelle? Vous avez avec vous le chef Eybondo, vassal de Lupungu, en relation avec Simbi. Celui-ci pourrait faire parvenir une lettre à Mpala, en passant par les chefs balubas : M'Buli, Mulongo, Wabenza et Kassanga. Ce dernier la ferait parvenir à Mpala. Tous ces chefs sont puissants et ont fait leur soumission à l'Etat. Simbi, en outre, peut diposer d'un nombre assez considérable de fusils, mais la poudre lui manque. Il a fait avec succès la guerre aux Arabes et pourrait, je crois, vous servir.

Tout le Nord de la Lukuga et du Lualaba (même latitude) est aux mains des Arabes, mais ils n'ont rien vers le Sud, sauf Monruturutu et Kafindo sur le Luapula, non loin du lac Moero ; rien sur le Tanganika au Sud de la Lukuga, sauf un boma près du poste de Jacques. Voilà la zone des Arabes. Monruturutu et Kafindo sont relativement peu importants.

La situation politique au Katanga est bonne, le pays tranquille, rien à craindre de ce côté, mais Legat a besoin de marchandises et de provisions. Sa petite garnison (quarante hommes) est également insuffisante. Il désire rentrer, ainsi que M. Verdick.

Voilà, mon cher Dhanis, tout ce que j'ai à vous apprendre de plus important et que vous avez intérêt à savoir. Si vous avez besoin d'autres renseignements, écrivez-moi par courrier rapide et je me ferai un plaisir de vous répondre.

Maintenant, sans vouloir être indiscret, je vous demanderai : que comptez-vous faire? Les intérêts de la Compagnie du Katanga étant en jeu, il pourrait se faire qu'à mon arrivée à Kinchassa et d'accord avec l'Etat, je sois obligé de prendre certaines mesures pour venger la mort d'Hodister et de ses malheureux compagnons, et dans ce cas il serait, je crois, nécessaire d'agir ensemble.

Je vous envoie, ainsi qu'à vos compagnons, que je n'ai pas l'honneur de connaître, tous mes souhaits de succès et de bonne chance.

Au revoir, mon cher Dhanis, je vous serre cordialement la main.

Votre dévoué,

(*S.*) A. DELCOMMUNE,

Commandant l'Expédition du Katanga.

N'Gongo vint me rendre visite. Il me remit en cadeau une belle peau de léopard, mais il n'était plus aussi loquace que lors de notre première entrevue. Etaient-ce les soucis que lui causait la campagne entreprise contre ses anciens maîtres les Arabes et que Dhanis menait si vigoureusement? grâce à son propre concours? Je n'en sus jamais rien, mais on aurait dit qu'on l'avait changé tout à fait.

Ma troupe, dont je fis faire le recensement, ne se composait plus en tout que de cent sept personnes, dont quinze femmes.

Elle se décomposait comme suit :

Septante-deux soldats Haoussas ;

Huit Bas-congos ;

Douze Manyémas.

L'expédition avait donc perdu en tout cinq cent quarante-trois hommes.

Le 30 décembre 1892 au soir, je reçus de Dhanis, la lettre suivante :

Lussuma, le 28 décembre 1892.

Mon cher Delcommune,

Je suis furieux d'apprendre que M. Duchesne n'a pas réussi à trouver des courriers pour me prévenir de votre arrivée le 19 courant. Le chef de la caravane est arrivé ici tout à l'aise. J'avais tant de renseignements à vous demander et j'avais encore à vous communiquer un pli confidentiel, dont une copie se trouve à Goio Muiasso et une chez Lupungu. Ce pli vient de la Société.

J'ai envoyé le 14 novembre une réquisition pour les soldats des deux expéditions du Katanga. M. Franqui, d'après mes renseignements — assez vagues d'ailleurs — aurait reçu cette réquisition et serait en marche vers le Lomami. M. Franqui signerait ses dépêches comme « Chef de l'expédition du Katanga ».

Vous n'avez pas reçu communication de cette réquisition, je le regrette. J'ai avec moi trois cents soldats et cinq blancs, dont M. Michaux a déjà terminé son terme depuis quelques mois. J'ai assez pour résister aux Arabes, mais je n'ai pas assez pour marcher sur plusieurs colonnes et attaquer plusieurs points à la fois ou occuper le pays derrière nous. Ne pouvant faire ceci, je ne puis pas attaquer inutilement Nyangwe, qui n'a aucune importance. Toutes les possessions de Muini Moharra se trouvent sur cette rive du Lualaba ; de même, Sefu ne tirait sa puissance que de l'Imbaddi, du Maléla et du Samba.

Je comprends difficilement votre demande sur mes projets contre les Arabes.

Voici la situation :

Depuis des années, les Arabes voyaient leurs difficultés grandir, ils ne pouvaient plus se procurer de la poudre, des capsules. Un beau jour, N'Gongo Lutété, leur plus grand guerrier, pousse une pointe jusqu'à

Kassongo Lualaba et rapporte de la poudre et quelques capsules. Dès lors, il fut décidé que N'Gongo Lutété, Lupungu, Kassongo Lualaba seraient occupés et que ce dernier point servirait de base pour les opérations contre Luluabourg d'abord, Lussambo ensuite.

N'Gongo Lutété, le chef de leur avant-garde, s'est soumis à l'Etat et nous a amené des forces. Quand cet accord fut conclu entre N'Gongo et moi, les massacres de l'expédition Hodister étaient déjà un fait accompli. Je pensais partir alors pour le Katanga, mais bientôt j'appris que les Arabes, conduits par Sefu, comptaient passer le Lomami, tuer N'Gongo Lutété et Lupungu, nos deux nouveaux vassaux, établir un camp chez N'Gongo, un autre chez Lupungu, le troisième chez Kassongo Lualaba, prendre Luluabourg, puis Lussambo. Cette menace me fut officiellement annoncée par le résident de Kassongo, qui, je crois, doit avoir été lâchement assassiné.

J'ai donné immédiatement les ordres pour la concentration de toutes nos forces au Lomami et le 22 novembre, les Arabes furent complètement battus par le quart de nos forces régulières, sous le commandement de M. Michaux, les troupes de N'Gongo Lutété et une partie de celles de Lupungu, Goio Maiasso et Kolomomi.

Apprenant cependant que Muini Moharra passait le Lualaba, avec le restant de ses forces, il n'y avait que mille à quinze cents des gens de Nyangwe armés de fusils, avec Sefu, j'ai passé le Lomami.

Kolomomi et Dibue, les deux chefs d'Imbaddi, se sont soumis, paient tribu et se rallient à nous contre les Arabes. Les chefs des Bassongos, des Bena N'Guo, etc., nous suivent. Lumina, que nous croyions tué, a été capturé aujourd'hui. N'Guruwe, Kassongo Luakila, les chefs des Bena Samba, à deux heures de marche de Nyangwe, nous paient tribut.

Je marche sur le Lualaba, et j'attaque toutes les positions de Muini Moharra, sur cette rive ; ce chef n'a presque rien à Nyangwe. Faki est arrivé avec toutes ses troupes et est à deux jours.

Que faire ensuite?

Il est évident que les massacres de Faki, Nyangwe, seront suffisamment vengés, mais il reste encore des forces considérables aux Arabes, qui peuvent porter tous leurs efforts de ce côté.

D'après M. Lippens, Sefu disposerait de plus de six mille fusils.

Muini Moharra plus de douze mille soldats aguerris et bien armés. Il en a perdu environ mille à quinze cents. Muini Moharra a beaucoup de fusils perfectionnés.

Saïdbin Abedi dispose de dix à douze mille fusils.

Si vous pouvez mettre vos soldats à ma disposition, et si M. Francqui me rejoint avec son expédition, je pourrai passer le Lualaba, occuper Nyangwe et Kassongo et opérer ma jonction avec Jacques, qui doit être dans une situation critique. Je vous envoie une réquisition pour vos soldats, mais je ne tiens à ce qu'ils me rejoignent que s'ils sont de bonne volonté ; si vos adjoints désirent s'adjoindre à l'expédition, j'en serai heureux. Ma réquisition n'est donc que pour la forme et je ne ferai aucune réclamation si personne ne me rejoint. Je sais qu'on est bien fatigué après une expédition comme la vôtre.

Je tiens beaucoup à ce que vous laissiez tout votre armement, tant celui des blancs que celui des noirs, chassepots, Mauser, Winchester express, etc. Nous en avons un besoin urgent. Je crois que vous trouverez avantage à attendre un steamer. La route est longue par pirogue et un steamer est attendu incessamment. Le *Stanley* a été annoncé, je crois, ainsi que la *Ville d'Ostende;* vous pourrez en disposer.

Toutefois, si vous ne voulez pas les attendre, vous pouvez disposer de notre baleinière, reprise par l'Etat à la Société, et de toutes les embarcations que vous pouvez trouver à Lussambo. De même, vous pouvez disposer des marchandises, vivres, etc., de la Compagnie du Katanga, si vous en prenez la responsabilité. Quant à moi, j'ai déjà réquisitionné la majeure partie de l'approvisionnement laissé en dépôt par M. Bia.

Vous pouvez encore réquisitionner marchandises, vins et vivres à la station de Lussambo et votre réquisition sera déduite de ce que nous avons pris à M. Bia. Votre réquisition faite à l'Etat sera donc en réalité une réquisition faite à la Compagnie du Katanga, représentée par M. Bia.

Pour finir, je désirerais beaucoup avoir le sergent-major Mussa Kanu, s'il a encore de la valeur. Je l'engagerais aux mêmes conditions que vous, peut-être pourrais-je ajouter. J'écris aussi à M. Sandrart de rengager vos hommes pour un an, si vous y consentez. Ils auront une avance de sept à dix pièces d'étoffe.

Je désirerais beaucoup aussi avoir des renseignements sur le Katanga. Que fait M. Legat? Son courrier? Il n'a que quarante hommes? Le Marinel lui en a laissé quatre-vingts? L'expédition Bia? Je fais d'ailleurs venir M. Cassart, qui me donnera des renseignements. Je suis heureux de le prendre au service de l'Etat.

Ma présente lettre servira d'autorisation au chef de poste de Lussambo, s'il l'exige, pour délivrer marchandises, etc.

Un dernier mot : si vous descendez en pirogue, renvoyez-moi, si cela est possible, votre armement. J'en ai grand besoin.

Si vous pouvez disposer d'autres articles, étoffes arabes, papier à lettres, enveloppes, etc., je reprendrai tout à mon compte ou à celui de l'Etat.

J'envoie une copie de cette lettre viâ Gandu et l'autre viâ Goio Muiano. Le porteur de cette dernière prendra la lettre de la Société qui vous est destinée et marquée « très urgent ».

Je vous engage à passer de Kitengue sur le Lubefu, ou de Katambive par Bakila N'Koude. C'est un petit détour, mais vous aurez beaucoup de vivres. A Pania prenez une pirogue pour Lussambo.

Le Commissaire de district,
(*S.*) DHANIS.

Il est évident, mon cher Delcommune, que vous vous arrangerez avec l'Etat pour le transport, et je crois que je serai approuvé en stipulant que la Société devra transporter à la première occasion un nombre de libérés égal au nombre de votre personnel noir.

Après avoir donné satisfaction à Dhanis dans la mesure du possible, nous prenons le chemin de Lussambo, le 1er janvier 1893.

Le pays que l'on traverse entre N'Gongo et Lussambo est peu accidenté. Seuls de profonds ravins, la plupart très boisés, le coupent assez fréquemment par des excavations, creusées à cinquante et soixante mètres de profondeur, souvent lits de torrents, qui se présentent brusquement au voyageur.

Nous arrivons en vue du Sankuru, du haut d'une longue falaise qui le domine vers le levant. Nous le traversons à Pania-Motomba et nous suivons alors la rive gauche, qui par moment est fortement boisée.

Nous traversons le Sankuru un peu en amont du confluent du Loubi et nous arrivons à Lussambo, qui est situé presque en face, le 7 janvier 1893.

En l'absence de Dhanis, ce point est commandé par le sous-lieutenant Sandrart, qui nous reçoit d'une façon très aimable et qui met tout ce qu'il possède à notre disposition.

Le 8 janvier, je reçus de Franqui la lettre suivante :

2 janvier 1893.

Mon cher Delcommune,

Enfin je trouve un moment pour t'écrire, te suppliant d'abord de retenir tout steamer qui pourrait arriver à Lussambo avant que nous n'y soyons.

Tu auras déjà reçu la lettre de Dhanis et tu comprendras aisément le motif pour lequel je retourne tout de suite, lorsque je t'aurai dit que je ramène Derscherf fort hypothéqué et Cornet transporté en hamac avec la fièvre hématurique. A ce sujet, je te transmets une demande qu'il te fait, ce serait d'autoriser son ami d'enfance, Briart, de venir jusqu'à Pania, pour nous y attendre.

La maladie de Cornet s'est déclarée hier soir ; lorsqu'il a écrit à Briart, il se sentait seulement un peu indisposé.

J'ai encore le docteur Amerlinckx qui est à Lupungu, avec une partie de nos charges, et qui a reçu l'ordre de se rendre à Pania.

Quant à mon personnel noir, il me restait trente-quatre Haoussas à mon arrivée chez Duchesne, deux d'entre eux appartenant à l'Etat ; je les ai remis au poste, il me reste donc à moi trente-deux soldats. Pendant notre voyage aux lacs Moero et Bangwuélo et aux frontières Sud de l'Etat, nous avons perdu une grande partie de nos hommes, morts presque tous de faim. La statistique des pertes totales est effrayante : quatre-vingt-deux pour cent de notre personnel. Nous sommes partis de Lussambo près de six cents, nous rentrons à peine cent.

Au reçu du mot de Dhanis à Lupungu, j'ai exigé que mes hommes se rendent au Lomami, afin d'y aller porter les cartouches, un boat et des fusils, que j'avais encore, mais c'est là tout ce que je puis leur demander. Vouloir plus serait de la folie.

Voici maintenant quelques renseignements au sujet de notre exploration :

A notre voyage d'aller nous avons rapidement vérifié les dires de Cameron au sujet du cinabre à Kilemba, nous promettant d'y retourner plus tard. La chose a été inutile, attendu que nos recherches superficielles concordaient avec les tiennes. Nous avons aussi vérifié tous les dires de Ganda Bantu, de Maria da Costa et de Msiri au sujet des mines. Je te dirai à Lussambo le résultat auquel nous sommes arrivés.

Pendant notre exploration aux lacs, nous avons soumis et étudié les territoires des populations riveraines du Moero, du Luapula entre le Moero et le Bangwuélo, les Bahusis entre le Bangwuélo et le Luapula (voir carte anglaise). Je ramène le fils du grand chef Kimania au Gouverneur ; il va signer sa soumission à Boma et retournera avec une autre caravane.

Les Ilalas, les Buhandas, les Ilambas sont soumis. Enfin, Katété et les quelques rares populations des frontières Sud ont leur acte de soumission.

Pendant ce voyage mémorable entre tous, le pauvre Bia a contracté une maladie de foie. Durant quatre mois j'ai dû le faire transporter en hamac. Quelques jours après notre retour à N'Tenke il est mort, malgré les soins prodigués par tous. Ne perdant pas courage, nous allons alors vérifier les dires de Capello et d'Ivens au sujet des gisements de houille.

Nous retournons aux mines de Ganda Bantu. Puis nous partons pour les sources du Lualaba, que nous longeons jusque 8°30' (chutes sur chutes jusque-là).

Pendant cette reconnaissance nous quittons de temps à autre le fleuve pour aller faire signer des actes de soumission aux chefs Lumiras, qui, s'étendent dans nos concessions jusqu'au vingt-quatrième méridien. Ensuite nous remontons le Lubudi, la Lufupa. Puis nous déterminons les sources du Lulibach, du Luembu et étudions entièrement les différents cours de ces rivières, soumettant les Balubas, etc.

J'oubliais de te dire qu'à la source du Lualaba nous avons été examiné le monolithe signalé par Capello. Tu seras renseigné bientôt sur le résultat de nos recherches.

Au point de vue politique, un fait certainement important, sera notre voyage à Kitambo, village où est mort Livingstone et où nous avons été placé, au nom de la Société Royale de Géographie de Londres, une plaque de bronze sur laquelle est gravée une inscription funéraire. De Lupungu j'ai écrit au gouverneur. Je te prie de reprendre cette lettre, que M. Sandrart doit avoir reçue, et de la conserver jusqu'à mon arrivée. Je ne désire pas qu'elle lui parvienne.

Sur ce, mon cher, à bientôt.

Ton tout dévoué,

(*S.*) E. FRANQUI.

Si contre toute attente, tu partais avant mon arrivée, remets le pli que j'ai adressé au gouverneur, à Lussambo ; on me le rendra quand j'arriverai.

Je fis droit à la demande de Franqui, qui me rejoint trois jours après mon arrivée à Lussambo, et j'envoyai Briart à Pania-Motomba.

Dans le courrier que j'avais expédié de Mpala (Tanganika) à Bruxelles, j'avais prié d'informer télégraphiquement la S. A. B. de m'envoyer un vapeur vers la fin décembre, pour me prendre à Lussambo.

A notre arrivée le vapeur n'était pas là. Nous attendîmes le retour du docteur Amerlinck, envoyé à Lupangu, qui arriva le 20 janvier. Puis je décidai de descendre le fleuve en canots avec l'expédition Franqui.

Plusieurs de mes soldats Haoussas se rengagèrent au service de l'Etat à Lussambo. Je fis remettre pour Dhanis toutes nos armes et munitions à l'exception de ce qui nous était nécessaire pour la descente en pirogues.

Avant de quitter Lussambo, j'avisai mes adjoints que l'expédition étant terminée, ils n'avaient plus à me considérer comme leur chef, mais, s'ils le voulaient, comme leur ami. Ce qu'ils firent par la suite.





CAMILLE DELCOMMUNE (1892)
Le premier Belge qui implanta le grand commerce européen dans le Haut-Congo en 1885.

CHAPITRE XXVI

Retour vers l'Europe.

Nous arrivons à Mukikamu (Sankuru), factorerie de la S. A. B., cinq jours après notre départ de Lussambo.

Là nous trouvons le vapeur de l'Etat, le *Stanley*, à bord duquel se trouvait le major Fivé, Inspecteur d'Etat, et le juge Dezager. Celui-ci m'apprit, sans aucun ménagement, le décès de mon frère Camille, mort presque subitement à Kinshasa, le mois dernier, par suite d'une imprudence : sortant d'un accès de fièvre, il s'était découvert un instant en plein soleil sur la tombe d'un de ses agents.

Mon retour fut tout à fait assombri par cette triste nouvelle, car j'affectionnais tout particulièrement mon jeune frère.

La nouvelle de sa mort fut un coup de foudre pour Bruxelles. On fit répéter le télégramme l'annonçant, car on pensait avec raison que c'était plutôt Alexandre Delcommune que Camille qui devait être mort. Cette nouvelle dut malheureusement être confirmée.

Il n'avait que trente-trois ans.

Le vapeur *Princesse Clémentine*, appartenant à la S. A.B., qui nous avait été signalé par l'Inspecteur d'Etat Fivé, arriva à Mukikamu le surlendemain de notre arrivée en ce point.

N'ayant plus besoin d'armes ni de munitions, j'envoyai à Dhanis, de même que Franqui, tout ce que nous possédions, par le *Stanley*, qui voulut bien s'en charger.

Nous étions pressés de rentrer. Aussi accéléra-t-on le déchargement et le chargement du vapeur qui avait été mis à notre disposition par la S. A. B.

Vingt-quatre heures suffirent, mais le travail de nuit qu'il fallut exécuter pour y arriver, eut des conséquences plutôt désagréables pour le capitaine de ce sternweebl.

En effet, le gérant de la factorerie de Mukikamu, qui était un Américain, et le capitaine du vapeur, qui était un Suédois, ne trouvèrent rien de mieux, pour se tenir éveillés, que de boire toute la nuit force whisky and soda, de telle sorte que le matin du départ ils étaient ivres.

Comme c'étaient de froids pochards, je ne m'étais aperçu de rien au départ. Mais à peine avions-nous fait une heure de descente du fleuve que le capitaine fit accoster à une rive boisée, sous le prétexte de faire du bois. Or, le vapeur avait un chargement suffisant de bois à brûler. Je me rendis immédiatement dans la cabine du capitaine et je m'aperçus, à la façon dont il répondit à ma demande d'explication, qu'il était complètement ivre.

Je lui fis les remontrances que son état comportait. Mais il le prit de haut et voulut faire débarquer ses bagages à la rive. Ce que voyant, je le consignai aussitôt dans sa cabine avec deux sentinelles à sa porte, après toutefois avoir dégarni son home de tous les flacons de whisky, de cognac, etc., qu'il contenait.

Le capitaine n'avait plus qu'une chose à faire, celle de cuver son vin. Ce qu'il fit.

Toute la journée se passa à augmenter la quantité de bois à brûler.

Le soir, ordre fut donné aux sentinelles surveillant le capitaine, de rompre leur consigne au premier chant du coq. Le lendemain matin, à peine faisait-il jour, que le vapeur se remit en marche.

Pendant les six jours que dura le trajet extra rapide du Sankuru à Kinshasa, pas un de nous ne vit le bout du nez du capitaine qui, piteux, n'osait plus se montrer.

Nous arrivâmes à Kinshasa le 5 février.

J'envoyai la dépêche suivante à Bruxelles :

Nous sommes arrivés le 7 janvier à Lussambo, le 5 février 1893 à Kinshasa. Nous rentrerons en Europe par la voie portugaise, en mars probablement. Le Luapula est le cours véritable du Lualaba (Congo), dont le problème de navigation est résolu. Le pays entier a été bien étudié. Tous les chefs puissants se sont soumis pacifiquement à l'autorité de l'Etat, qui est reconnu partout. Une révolte arabe a éclaté à Kassongo. Le résident, le lieutenant Lippens et son adjoint, le sergent De Bruyn, ont été tués. Seffu, le fils de Tippo-Tip, a été battu par le lieutenant Dhanis en novembre et rejeté au delà du Lomami. Nous avons quitté le Katanga pacifié et tranquille. Les membres de l'Expédition sont en bonne santé.

DELCOMMUNE.

Je pris sur moi de commander aux membres du « triumvirat », nommé par la justice pour sauvegarder les intérêts de la S. A. B., en remplacement de mon frère, décédé, l'envoi immédiat, avec l'un d'eux comme chef, d'un vapeur de trente tonnes en destination de Stanley-Falls, où se trouvait une factorerie. L'ordre était donné d'évacuer cet établissement commercial ou de le laisser, suivant les circonstances, et de se mettre sur place à la disposition des autorités, car je prévoyais que les Arabes établis à Falls, tranquilles jusque là, ne tarderaient pas à entrer également en lutte avec l'Etat, ce qui eut lieu en effet quelques mois plus tard.

Nous prîmes la route des caravanes, les uns par la rive française, les autres, dont Franqui et moi, par la route de l'Etat.

Nous arrivâmes à Kengé, premier tronçon achevé de la ligne Matadi-Léo, où nous fûmes reçus admirablement par M. Paulissen, ingénieur, chargé de ce secteur.

M. Paulissen nous pria de prendre passage sur un train

spécial, composé d'une locomotive et d'un wagon plat qu'il avait bien voulu pavoiser pour la circonstance. C'est en cet équipage, si je puis dire, que nous arrivâmes le même jour à Matadi.

Puis nous descendîmes à Boma, où devait avoir lieu le paiement et le licenciement du restant de notre troupe. Nos soldats Haoussas et Bas-congos furent payés, les uns en livres sterling, les autres en étoffes, à leur choix, à raison d'un shilling (1 fr. 25) par jour pendant toute la durée de l'expédition. Leur service ayant duré mille et un jours, ils reçurent un joli pécule, auquel je fis ajouter une généreuse gratification, ce qui les combla de joie.

Avant de nous embarquer sur un navire portugais de la ligne de navigation ordinaire, j'obtins du Gouverneur général la nomination de Cassart comme sous-lieutenant.

Nous nous embarquâmes tous à Banana, à destination de Lisbonne, le 14 mars.

La traversée fut, comme toujours, des plus agréable.

Nous fîmes notre entrée dans le superbe Tage le 8 avril, et fumes surpris d'être reçus officiellement par la *Capitanaria* du port, qui vint nous chercher en vapeur et nous conduisit à terre.

Nous eûmes le mot de cette énigme lorsqu'on nous présenta l'illustre voyageur anglais Camerun, venu spécialement à Lisbonne pour nous recevoir au nom de la Compagnie du Katanga, dont il était l'un des administrateurs.

A Lisbonne, grâce à l'intervention de Camerun, une série de fêtes nous attendait. Réception à la Cour, où le roi Don Carlos se montra fort aimable ; réception à la Société Royale de Géographie, banquet, etc., etc.

Pendant l'une de nos nombreuses conversations à Lisbonne avec Camerun, celui-ci se jeta littéralement à mes genoux lorsque je lui appris que la Lukuga était bien le déversoir du



Les explorateurs belges du Katanga à Lisbonne (1893).

Expédition Delcommune : N. Diderrich, Dr Paul Briart

Expédition Bia-Franqui : J. Cornet, Lieutenant Derscheid, Docteur Amerlinck

Tanganika, hypothèse qu'il avait soutenue à l'encontre de Stanley.

Enfin, par le Sud-Express, nous fîmes route vers Bruxelles, où nous arrivâmes le 16 avril, à une heure de l'après midi.

Nous fûmes reçus à la gare du Midi, toute pavoisée et fleurie pour la circonstance, par un délégué du Roi, son officier d'ordonnance, le capitaine A. Thys, et une foule de personnalités.

Après les discours de bienvenue et les réponses, nous fûmes reconduits chez nous.

Pendant quinze jours, les Belges fêtèrent les explorateurs du Katanga, à tel point que ceux-ci oublièrent les fatigues et les privations de leur long voyage.

Ce fut d'abord une réception à la Cour par le Roi, qui nous congratula, suivie immédiatement par une réception solennelle au Palais des Académies, où, après maints discours prononcés par diverses personnalités, le Roi nous remit à chacun une médaille commémorative à son effigie et portant les mots :

A Monsieur X............

LA BELGIQUE RECONNAISSANTE.





Fac-similé de la médaille d'or que je reçus des mains du Roi Léopold II.

Ce fut ensuite réception à l'Hôtel de ville, banquets à la Grande Harmonie, réception à la Société Royale de Géographie, Grand gala à la Monnaie, etc., etc.

Enfin, on nous fêta plus que dignement, et nous avons conservé de ces réceptions enthousiastes un souvenir ineffaçable.

Je tiens à conter un petit incident qui eut lieu pendant cette période de fêtes.

C'était à la représentation de gala donnée en notre honneur à la Monnaie.

La salle était comble et brillante. Les toilettes des dames jetaient leurs notes claires parmi les habits noirs et les uniformes constellés de décorations.

Parmi les personnalités qui se firent présenter, je me rappelle le très distingué Ministre de Portugal, chargé d'affaires en Belgique, qui vint nous saluer. La joie rayonnait sur la figure du diplomate, car il avait une bonne nouvelle à nous apprendre. Il me dit confidentiellement qu'il était heureux de me faire savoir que le Roi, son auguste maître, avait fait remettre au Gouvernement de l'Etat du Congo, sept diplômes en blanc de décorations portugaises destinées aux membres des expéditions du Katanga.

« Je suis heureux de vous apprendre, me dit-il, que celle qui vous est destinée est la cravate de Commandeur de « Torra e Espada », ordre que le Roi n'accorde qu'à des personnes qu'il a spécialement distinguées. Vos compagnons recevront des diplômes d'officiers d'autres ordres. »

Je remerciai comme il convenait l'honorable diplomate, mais jamais l'un de nous ne reçut les décorations annoncées.

Elles ornent sans doute le cou et la boutonnière de quelques hauts fonctionnaires de feu l'Etat Indépendant du Congo. Ces messieurs auront trouvé qu'elles feraient mieux leur affaire que celles des sauvages explorateurs que nous étions. *Chi lo sa?*

Grand bien leur fasse en tous les cas.

Mes adjoints voulurent réclamer les distinctions qui leur avaient été promises ; je les priai de n'en rien faire.



NOTICE

Quelques faits qui se sont passés pendant la période 1893 à 1920, date de mon dernier voyage au Congo.

Le lendemain de mon arrivée à Bruxelles, je reçus la visite du capitaine A. Thys, qui vint me congratuler en son nom personnel et au nom de la Compagnie du Katanga.

Il me demanda si je voulais lui faire le plaisir d'entrer comme administrateur au Conseil de la S. A. B., où il y avait justement une vacance.

Pressentant qu'il voulait m'attacher aux diverses Sociétés coloniales qu'il avait créées et n'ayant aucune objection à faire, j'acceptai.

Thys, à cette époque, était pour moi un homme quelconque. Il avait su, en sa qualité d'officier d'ordonnance du Roi, se créer une situation déjà en vue.

Grâce à l'appui de son puissant Maître, il avait su devenir le promoteur de l'action économique des Belges au Congo et il cherchait avec raison à s'entourer de tous les hommes capables de l'aider dans sa tâche, mais je le répète, Thys pour moi, à l'époque de mon retour du Katanga, était un homme ni plus ni moins remarquable qu'un autre.

Mais lorsque je fus entré dans son intimité, je le trouvai bien vite un homme admirablement doué, foncièrement bon et d'une droiture exemplaire.

Il me conquit tout à fait lorsque je l'eus entendu défendre *son* chemin de fer du Congo, contre les députés anticoloniaux Lorand et Hanrez, qui ne parlaient que du chemin de fer *joujou*.

Sa parole chaude et convaincante en faisait un merveilleux

orateur, tout comme sa vive intelligence, sa largeur de vues, son étonnante assimilation en faisaient un homme vraiment supérieur.

Je le lui dis, en 1895, un soir que nous rentrions ensemble à l'issue d'une de ses belles et instructives conférences, et je ne lui cachai pas qu'il m'avait conquis et que je lui étais dorénavant acquis totalement. Il me remercia comme il savait le faire, avec tout son grand cœur. Je restai son collaborateur et son ami jusqu'à sa mort qui eut lieu, malheureusement, en 1915.

Deux mois après mon retour du Katanga, nous fûmes désignés, Van Gèle et moi, par l'Etat du Congo, comme ses délégués au Congrès de géographie de l'Exposition de Chicago.

Nous restâmes quatre mois dans l'Amérique du Nord et nous admirâmes toutes les merveilles de ce magnifique pays.

Depuis mon retour du Katanga, le grand maréchal de la Cour, le regretté Comte John d'Oultremont, qui me portait une estime particulière, ne manquait jamais de me faire l'honneur de m'inviter aux réceptions de la Cour.

Un hiver, c'était en 1895, je fus à un bal de Cour, plutôt pour faire acte de présence que pour autre chose.

Dans la nombreuse foule qui se pressait dans les salons royaux, dames aux toilettes châtoyantes, messieurs en habit de Cour ou autres, constellés de décorations, le Roi m'aperçut et vint à moi. Il me serra la main et s'intéressa à ma santé, qui était toujours excellente.

Enfin, il fut un charmeur comme il savait l'être lorsqu'il le voulait.

Cet entretien durait depuis près de dix minutes, quand soudain Léopold II me dit que, maintenant que j'étais reposé de mes fatigues, il comptait sur moi pour aller reprendre du service en Afrique, disant qu'il avait besoin d'Inspecteurs

d'Etat énergiques et dévoués. Et avec son fin sourire, il me fit comprendre que s'il avait bien voulu me prêter jadis au capitaine Thys, il me réclamait en ce moment parce qu'il avait besoin de moi.

Je lui répondis que je regrettais de ne pouvoir accepter son offre, n'étant pas partisan de la politique indigène que venait d'adopter son gouvernement, en ce qui concernait la perception de l'impôt en caoutchouc, et que d'ailleurs je n'avais plus l'intention — ce qui était vrai — de retourner au Congo, où je comptais déjà vingt années de séjour.

Il me regarda pendant quelques instants, ne dit rien, puis brusquement me tourna le dos.

Je ne le revis jamais plus.

Léopold II était certes un homme très original, mais c'était aussi un très grand Roi, pour lequel j'ai conservé toute ma respectueuse admiration.

En 1895, les nouvelles que l'on recevait d'Afrique étaient plutôt mauvaises, tout au moins en ce qui concernait les affaires de la S. A. B. Depuis la mort de mon regretté frère Camille, l'Administration centrale n'était pas parvenue à mettre la main sur un directeur capable. Et les affaires de la Société périclitaient à tel point que mes collègues du Conseil me demandèrent si je ne voulais pas rendre service à la Société en allant passer une inspection et mettre de l'ordre en Afrique. Je finis par accepter à la condition, *sine qua non*, qu'à mon retour, la direction d'Europe de cette affaire me serait confiée, ne voulant pas voir compromettre par une direction différente les résultats que j'aurais obtenus moi-même sur place. Le poste d'administrateur-directeur, c'est-à-dire le vrai dirigeant de l'affaire, était alors rempli par mon ami le major Cambier, qui s'empressa d'accepter de me remettre ses fonctions sitôt mon retour.

Je partis en 1895 pour un séjour de six mois, mais j'y restai dix-huit mois et ne revins que dans le courant de 1896.

En 1898, je fus à l'inauguration du chemin de fer de Matadi au Pool, charmant voyage qui nous fit visiter deux stations, l'île de Sainte-Hélène et les îles Açores, qui sont en dehors de la route ordinaire des vapeurs et, par cela même, peu visitées par les voyageurs.

En 1899, je fus une sixième fois au Congo avec le major Thys, Valère Mabille et deux des fils du major.

Nous nous arrêtâmes au retour, à l'île de San Thome, possession portugaise, la reine des îles de l'Atlantique au point de vue de la végétation et y achetâmes une grande propriété, plantée de cacaoyers, qui devait nous servir d'exemple pour des plantations analogues au Congo.

En 1900, je fis un voyage au Brésil et visitai successivement Rio de Janeiro, Montevideo, Buenos-Ayres, Rosario, Ascension, Corombo et tout le Matto-Grosso, où je restai six mois. Puis je revins à la côte, visitai Bahia, Pernambouco, Para, l'Amazone et retour par le Portugal.

En 1903, je retournai inspecter la propriété de trois mille cinq cents hectares de la Société Roça Porto Alègre, que nous avions créée à San Thome avec des capitaux belges, français et portugais, et qui donnait déjà d'excellents résultats.

En 1909, l'année qui suivit la reprise du Congo par la Belgique, je fus une septième fois en Afrique, voulant me rendre compte des progrès qui avaient été réalisés et de ce qui restait à faire. J'y restai six mois.

En 1912, je m'embarquai à Marseille, ayant les Indes comme objectif et voulant savoir si les méthodes de travail qui y

étaient en vigueur ne pouvaient être implantées au Congo Belge. J'y séjournai six mois et visitai les Indes anglaises et les Indes néerlandaises.

En 1915, lorsque la grande guerre battait son plein, je m'isolai de la présence forcée des Boches en Belgique et je passai ces quatre années d'esclavage à élaborer un livre intitulé : *L'Avenir du Congo Belge menacé*, critiquant ce qui avait été fait depuis la reprise et montrant ce qu'il fallait faire.

Ce livre a eu un certain retentissement mais me força à repartir, malgré mon âge (j'avais soixante-cinq ans), encore une fois au Congo en 1920. J'avais, en effet, à me rendre compte de visu, si je n'avais pas exagéré la situation actuelle que je décrivais dans mon livre ou si, au contraire, j'avais eu raison, dans l'intérêt de notre Colonie, de critiquer la gestion de M. Renkin, le premier ministre belge, et sa mauvaise politique coloniale.

Ce voyage me montra non seulement que je n'avais pas été suffisamment sévère dans mon jugement, mais que la situation actuelle était des plus mauvaise à tous les points de vue, aussi bien indigène que belge.

Ces différents voyages à travers le monde m'ont permis d'étudier, de comparer les diverses méthodes de colonisation employées par les autres peuples colonisateurs et de constater qu'aucune de ces méthodes n'étaient *pratiquement* applicables chez nous, les populations y étant tout à fait différentes comme mentalité, mœurs et religion.

D'autre part, mes visites fréquentes et à des intervalles très variés dans le Congo Belge, m'ont aussi amené à suivre les progrès réalisés depuis le commencement de l'œuvre africaine et à apprécier les méthodes successivement différentes, employées par les Belges, suivant le régime gouvernemental auquel était soumise la Colonie.

Et je résume ici, avec la conviction profonde qui est en moi, ce que doit faire le gouvernement colonial, *s'il veut mettre rapidement en valeur la Congo Belge :*

Outre les trois cents millions qui ont été accordés par les Chambres belges, pour faire face au développement progressif des voies de transports dans la Colonie, il faut que le gouvernement colonial *sache semer avant de vouloir récolter*, c'est-à-dire *qu'il doit savoir dépenser annuellement beaucoup d'autres millions de francs*, pour :

1° Engager le nombre de médecins nécessaires à rendre *efficaces* les mesures sérieuses de prophylaxie qui doivent être prises en vue de combattre la maladie du sommeil, la syphilis et la dépopulation ;

2° Occuper officiellement et progressivement les territoires de la Colonie et y créer des centres *d'éducation pratique*, formés des éléments civilisateurs nécessaires à cette mission.

Toutes ces dépenses porteront leurs fruits avant cinquante ans.

Comment ne s'en rend-on pas compte?

En effet, si l'on n'éduque pas les populations indigènes, *dans la culture de leurs terres*, la mise en valeur du Congo ne se fera pas ou se fera excessivement lentement, et la Colonie ne donnera jamais ou d'ici longtemps, que des produits spontanés, pour la plupart de très peu de valeur.

Il s'ensuivra que le commerce restera très précaire ; que les matières premières autres que celles provenant des mines et dont la Belgique a tant besoin, n'augmenteront pas ; et que nos diverses industries nationales ne trouveront pas au Congo les débouchés qu'elles seraient en droit d'en attendre si la colonie était mieux administrée. Qui oserait me contredire? Personne.

Or, il n'y a que des centres *gouvernementaux* qui peuvent tenter *avec succès* cette éducation.

Alors, pourquoi ne pas se rendre immédiatement à cette nécessité *inéluctable?*

Pourquoi perdre des années à attendre pour créer cet enseignement agricole, *puisque l'on devra tout de même le faire un jour?*

Que l'on fasse au moins un essai si l'on est sceptique.

Mais pour que cette éducation pratique porte *tous* ses fruits, il faut assainir dès aujourd'hui le commerce colonial *en réglementant celui-ci.* Il faut que le gouvernement colonial veille à ce que les Européens ne spolient plus les populations congolaises comme ils l'ont fait et font *depuis la reprise*, en leur vendant à des prix *excessivement élevés* les *moindres* marchandises manufacturées dont elles ont besoin. Il faut aussi, tout au moins pendant la période d'éducation, que le gouvernement colonial fixe les *minima* des prix d'achat des produits indigènes, afin que les populations ne soient pas lésées.

En agissant ainsi, le gouvernement colonial fera non seulement œuvre de bon tuteur vis-à-vis des populations indigènes et s'attirera leur sympathie, mais il augmentera considérablement les exportations de la Mère Patrie vers la Colonie, par l'accroissement *continu* des besoins des indigènes.

Cela est incontestable.

Si le gouvernement colonial belge ne s'inspire pas des grands principes de bonne et saine colonisation que la connaissance approfondie de notre colonie et les comparaisons auxquelles je me suis livré ailleurs, m'ont fait développer dans mon premier ouvrage : *L'Avenir du Congo Belge menacé*, et qui sont les seules méthodes vraies, rapides et pratiques à y employer avec succès, le Congo périclitera de plus en plus et avant une nouvelle génération de noirs, la grande œuvre du Roi Léopold II sera complètement perdue.

Mes compatriotes voudront-ils me croire?

Je l'espère encore, car aux points de vue de l'état sanitaire

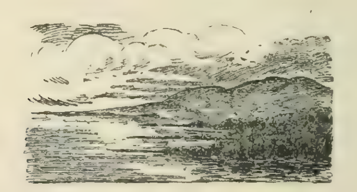
des populations congolaises, de la politique indigène, des perspectives d'avenir économique que présente — en dehors des mines — la situation actuelle de la Colonie, j'ose affirmer que les bureaux du gouvernement colonial belge, en déclarant à tout instant « que tout est pour le mieux au Congo », *trompent volontairement le pays ou ne voient pas clair eux-mêmes.* J'affirme aussi nettement que, *sans réglementation du commerce colonial, jamais notre Colonie ne sera réellement belge,* mais qu'elle *s'internationalisera* de plus en plus.

Quel que soit l'homme politique de n'importe quel parti qui sera à la tête du Ministère colonial et qui ne parlera pas ce langage ferme aux Chambres belges, ne fera pas son devoir,

Quel que soit le titulaire, homme politique ou autre, qui assumera la Direction du Gouvernement colonial belge et qui, après avoir pris les garanties internationales nécessaires, ne fera pas bénéficier le peuple belge tout entier, en émettant publiquement les emprunts coloniaux à gros intérêts, qu'il doit émettre pour la mise en valeur du Congo, ne fera pas son devoir.

Le devoir *impérieux* des dirigeants de la Métropole est de faire face aux dépenses multiples de la Colonie, en ne lésinant pas sur l'appui financier de la Belgique.

A. D.





A. DELCOMMUNE à l'âge de soixante-cinq ans (1920)
date de son dernier voyage au Congo belge.

Table des Figures

Tous les dessins des culs-de-lampe sont dus au crayon de M. le Docteur PAUL BRIART et de M. l'Ingénieur NORBERT DIDERRICH, tous deux adjoints à l'Expédition Delcommune au Katanga.

